SERMONS PRÊCHEZ DEVANT SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'YORK,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

DERNIERE EDITION.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA IN ROMA

D.PROB.ROM.S.J.

A LYON,
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce ſecond Volume.

SERMON VINTIE'ME,

Pour le jour du Corps de Dieu.

JESUS-CHRIST *témoigne dans l'inſtitution de la Sainte Euchariſtie, le deſir extréme qu'il a de s'unir à nous, ſon amour le fait comme ſortir hors de luy-méme pour ne plus vivre que dans nous, & s'oublier en quelque ſorte ſoi-méme, pour ne vivre plus que pour nous.*

SERMON VINT-UNIE'ME,

De la Sainte Euchariſtie.

L'Euchariſtie eſt un Sacrement de foi & d'amour, il faut en approcher avec Foi & Amour, le peu de ſoin qu'on a de s'y preparer marque qu'on y va ſans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y eſt allé ſans Amour.

SERMON VINT-DEUXIE'ME,

De la Sainte Euchariſtie.

On peut multiplier les Communions ſans manquer

de respect envers le Corps du Sauveur, & sans se rendre cette action inutile.

SERMON VINT-TROISIE'ME,
Pour le jour de la Transfiguration.

Les Chrêtiens doivent esperer dans l'exercice de la vertu, les mémes avantages qui leur font aimer le vice, puis qu'elle ne nuit point aux interêts temporels, mais qu'elle les favorise extrémemẽt, & que bien loin d'étre ennemie des plaisirs, elle en est une source tres-abondante.

SERMON VINT-QUATRIE'ME,
Pour le jour de la Transfiguration.

Le desir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu seul trouble le cœur & sa possession ne le calme point.

SERMON VINT-CINQUIE'ME,
De la Présentation de la Sainte Vierge.

S'il faut choisir un tems pour se donner serieusement à Dieu, la jeunesse doit étre preferée à tous les autres tems, parce qu'il y a plus de necessité de le faire en cét âge là, plus de bien-séance & de merite.

SERMON VINT-SIXIE'ME,
Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte vierge.

La Conception immaculée n'est pas seulement un des plus grands privileges que la Sainte Vierge ait reçeû, mais elle est en MARIE *la source de tous les autres privileges qui lui ont été accordez.*

SERMON VINT-SEPTIE'ME,
Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception, en la preservant du peché, elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grace.

SERMON VINT-HUITIE'ME
Pour le jour de Purification de la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu ; elle lui sacrifie ce qu'une Mere a de plus cher qui est son Fils bien-aimé, & ce qu'une Vierge a de plus precieux qui est l'honneur de sa virginité.

SERMON VINT-N'UVIE'ME,
Pour le jour de la Purification de la Ste Vierge.

On a toûjours estimé & loüé la pureté de la Sainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort considerable à l'égar de MARIE, *si son amour pour la pureté n'eût été trés-tendre & trés-dés-intereſſé.*

SERMON TRENTIE'ME,
Pour le jour de l'Annonciation de la Ste Vierge.

La force & grandeur d'ame de la Sainte Vierge efface toutes les plus hautes idées que la morale ait jamais donné du Magnanime *dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acception de cette méme Maternité.*

SERMON TRENTUNIE'ME,
Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est pleine & surabondante Elle ne regrette rien dans la gloire, elle n'y a méme rien à regreter ; elle n'y desire rien, & n'y a rien à desirer; elle n'y envie rien, mais méme elle n'y a rien à envier à personne.

SERMON TRENTE-DEUXIE'ME,
Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

L'humilité profonde de la Sainte Vierge, & ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

SERMON TRENTE-TROISIE'ME,
Pour le jour de la Nativité de la Ste Vierge.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegyrique d'un Prince naissant, MARIE Enfant & Naissant en fournit un fort grand sujet; parce qu'elle a fait depuis sa Conception, & par ce qu'elle doit faire tous le cours de son âge.

SERMON TRENTE-QUATRIE'ME,
Pour le jour de la Nativite de la Ste Vierge.

Il faut observer trois choses dans la naissance mistérieuse des fidelles ; les soins qui la précedent, les tranchées qui l'accompagnent, & la joye dont elle est suivie.

SERMON TRENTE-CINQUIE'ME,
Pour la Fête du Scapulatre de la Sainte Vierge.

La devotion du Scapulaire est une voye seure pour

s'asseurer de la protection de la Sainte Vierge, parce qu'elle s'est étroitement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint Habit, nous l'y engageons encore plus fortement déslors que nous nous attachons à cette devotion.

SERMON TRENTE-HUITIE'ME,
Pour le jour de Saint Joseph.

L'alliance de JOSEPH *avec* MARIE *a été le fruit d'une trés-grande Sainteté où il étoit parvenu avant son Mariage, & elle a été la cause d'une Sainteté encore plus grande, où il a été élevé par ce Mariage.*

SERMON TRENTE-SEPTIE'ME,
Pour le jour de Saint François de Borgia.

La mortification a reduit le Corps de S. François de Borgia à souffrir toutes choses sans resistance, & elle a mis son esprit en état d'agir sans peine & sans interruption.

SERMON TRENTE-HUITIE'ME,
Pour le jour de Saint Bonaventure.

Saint Bonaventure a allié une humilité tres-profonde avec une trés-profonde Doctrine, & une Devotion tres-simple & tres-tendre avec une merveilleuse Subtilité, de sorte qu'il peut être appellé le Docteur Humble & Devot par excellence.

SERMON TRENTE-NEUVIE'ME,
Pour le jour d'une Véture.

JESUS *est le chaste Epoux que les Filles recherchent se retirant dans la Religion; cét Epoux a de la*

Beauté, mais cette beauté eſt cachée, & on le poſſede long tems ſans le voir. Il eſt Noble cét Epoux, mais il n'a point de bien pour ſoûtenir ſa naiſſance & enrichir ſon Epouſe, de qui il ne demande pour toute dote que la pauvreté. Son Amour eſt tres ardent & tres ſincere, mais ſa jalouſie va de pair avec ſa tendreſſe.

SERMOM QUARANTIE'ME,
Pour la Profeſſion d'une Religieuſe.

Une Fille par la Profeſſion devient Religieuſe, c'eſt-à-dire, qu'elle ne vit plus dans le monde; elle devient bonne Religieuſe lorſque le monde ne vit plus en elle. Elle devient Religieuſe Parfaite lorſque JESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde.*

SERMON QUARANTE-UNIE'ME
Pour le jour de S. Etienne premier Martyr.

Saint Etienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaite.

SERMON QUARANTE-DEUXIE'ME,
Pour le jour de S. Jean Baptiſte.

Saint Jean Baptiſte a tres-bien rempli la qualité de de Precurſeur de JESUS-CHRIST, *montrant & marchant le premier par les voyes que le Sauveur devoit tenir & enſeigner aux autres hommes.*

Fin de la Table du ſecond Volume.

SERMON

SERMON XX.

POUR LE JOUR DU CORPS DE DIEU.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Cùm dilexiſſet ſuos, qui in mundo erant, in finem dilexit eos.

Comme JESUS *avoit aimé les ſiens, qui étoient dans le monde, il les aima juſqu'à la fin.* S. Jean chap. 13.

IESVS-CHRIST témoigne dans l'inſtitution de la Sainte Euchariſtie le deſir extréme qu'il a de s'unir à nous ; ſon amour le fait comme ſortir hors de lui-même pour ne vivre plus que dans nous, ſon amour fait qu'il s'oublie en quelque ſorte ſoi-même pour ne vivre que pour nous.

PARMI les argumens dont nos adverſaires ſe ſont ſervi, pour combatre l'Euchariſtie, je n'en trouve point de moins plauſibles, que ceux qui attaquent le changement des ſubſtan-

ces, la multiplication, & la reduction du Corps du Sauveur. Si quelque choſe pouvoit ébranler ma foi ſur ce Miſtére, ce ne ſeroit pas de cette puiſſance infinie que Dieu y fait voir, que je douterois, ce ſeroit plûtôt de l'amour extréme qu'il nous y témoigne; comment ce qui eſt pain devient-il chair, ſans ceſſer de paroître pain? cõment le corps d'un homme ſe treuve-il en même tems en pluſieurs lieux? Comment peut-il être renfermé dans un eſpace preſqu'indiviſible? A tout cela je n'ai qu'à répõdre que Dieu peut tout. Mais ſi l'on me demande comment il ſe peut faire que Dieu aime une créature auſſi foible, auſſi imparfaite, auſſi miſerable que l'homme & qu'il l'aime avec paſſion, avec tranſport; qu'il ait pour cét homme des empreſſemens, qu'un homme-même n'auroit pas pour un autre homme; Je confeſſe, Meſſieurs, que je n'ai nulle réponce, & que c'eſt une verité qui me paſſe. On ne peut pas dire, ce me ſemble, que cét amour ſoit un effet de ſa bonté infinie, veû que la bonté & l'amour n'ont aucun rapport eſſentiel, qu'ils ont des objets tout différens, qu'on peut être bon & n'aimer pas, qu'on peut aimer ardẽment ſans être bon. Les foibleſſes, les miſeres, les pechez-même peuvent être l'objet de la bonté. Elle ſupporte les foibles, elle ſoulage les miſerables, elle fait grace aux pecheurs. Mais l'amour ne s'attache qu'au bien, c'eſt-à-dire, à ce qui eſt parfait, à ce qui paroit excellent, & c'eſt pour cela, qu'on veut être bon pour tout le monde, mais qu'on veut choiſir ce qu'on doit aimer.

Cependant, ſuppoſé ce que la Foi nous enſeigne du Saint Sacrement, on ne peut pas douter

que le Fils de Dieu n'ait de l'amour pour les hommes, pour leſquels les autres Miſtéres nous apprennent qu'il a eu tant de bonté. *Sacramentum Alta is eſt amor amorum*, dit le dévot ſaint Bernard, le Sacremeut de l'Autel eſt l'amour des amours, c'eſt à dire, l'effet du plus grand de tous les amours. Pleût à Dieu que je pûſse vous donner l'intelligence de cette propoſition auſſi aiſément qu'il me ſera facile de la prouver. Mais ce que vous ne pouvez pas attendre de moi, vous devez l'eſperer du Saint Eſprit, & le demander par l'entremiſe de ſon Epouſe. *Ave Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour, ont trouvé mille différences entre ces deux paſſions, mais il me ſemble ou qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles ſe peuvent toutes reduire à une ſeule. On peut dire que l'amitié eſt un amour plus doux, plus tranquille, plus moderé, & que l'amour eſt une amitié qui va juſqu'au tranſport, juſqu'à l'extaſe, qui ne garde nulles meſures, qui ne ſe nourrit que d'excez, ſelon l'expreſſion de Richard de Saint Victor: *Amor exceſſibus vivit.* Un ami ſe plait en la compagnie de ſon ami, il le révoit toûjours avec joye. Mais un amant ne peut pas même s'éloigner de la perſonne qu'il aime; il languit ſi elle eſt abſente, & en ſa préſence il eſt muet, il eſt interdit, il eſt méme hors de ſoy. Un ami fait volontiers part de ſes biens à celui, à qui il a donné ſon amitié; Un amant donne tout, il oublie ſes interêts propres, il s'oublie, il ſe conſume lui-même pour ſon amour. De ſorte que pour definir l'amour, on peut dire, ce me ſemble, que c'eſt une paſsion, qui nous fait vivre

dans un autre, & pour un autre. Dans un autre par le desir ardent & continuel qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion ; pour un autre par le zele avec lequel on s'emploie sans cesse, on se sacrifie même pour cét objet.

C'est par cette definition que je prétens vous montrer que l'Eucharistie est un Mistére d'amour, & que Jesus-Christ y fait toutes les actions d'un amant veritablement passionné. Je vous ferai voir dans le premier Point le desir extréme qu'il y témoigné de s'unir à nous ; & dans le second le parfait desintéressement, le devoüëment avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui même ; pour ne vivre plus que dans nous. Son amour fait qu'il s'oublie soi-mesme en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous. Voila tout le sujet de nostre entretien.

De toutes les circonstances de ce Mistere, il n'y en a pas une, qui ne me fournisse une preuve pour la premiere proposition que j'ai avancée. Jesus-Christ témoigne dans l'Eucharistie un desir extréme de s'unir à nous, parce que dans le tems qu'il vient à nous par ce Sacrement, tous les motifs qui l'avoient porté à se révétir de nôtre chair ont cessé ; il n'y a plus de necessité de nostre part. L'ouvrage de la Rédemption est accompli ; nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'Enfer ont été fermées, celles du Paradis ouvertes. Jesus est rémonté à son Pere, pourquoi donc revient-il tous les jours invisiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se separer des hommes, & que ses délices sont d'é-

tre avec eux ; En second lieu, c'eſt du plus haut point de la gloire, où il eſt élevé, qu'il ſonge à venir loger dans nos cœurs; comme s'il manquoit quelque choſe à ſon bon-heur, tandis qu'il eſt éloigné de nous. N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, qu'il faut qu'un deſir ſoit bien violent, lors qu'il peut ſubſiſter dans le Ciel, où eſt le comble de tous les deſirs ? Quand je conſidere Jeſus-Chriſt ſur nos Autels, dans l'état humble, & obſcur, où il veut bien s'y trouver, & que d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immenſe, dont il joüit depuis ſon Aſcenſion; il me ſemble voir un grand Prince qui étant parvenu par ſon mérite, & par ſa valeur à la premiere Couronne de l'univers, conſerve ſur le trône des inclinatiõs qu'il avoit conçeüës dans ſa premiére fortune, qui ſe dérobe tous les jours à la belle & nombreuſe Cour qui l'environne, & ſous un habit qui le déguiſe entierement, ſe rend ſans équipage, & ſans bruit auprés de la perſonne qu'il aime.

Ce qui marque encore davantage l'ardeur de ſa paſſion, c'eſt qu'il n'eſt ni tems, ni lieu qui ne lui paroiſſe propre pour cette entreveüë; il eſt prêt à toutes les heures, il attend ſon épouſe tantôt ſous un lambris doré, & tantôt ſous une grange, il la va chercher dans les chaumines, & même dans les hôpitaux, il n'eſt rebuté ni par la pauvreté de ſes habits, ni par les ordures, & les incommoditez de ſa demeure. Mais conſiderez, je vous prie, à quoi il s'expoſe en revenant ainſi deguiſé parmi les hommes ? Combien de mépris, combien d'inſultes eſt-il obligé d'eſſuier tous les jours, & des mauvais Chrêtiens, & des infidelles ? com-

bien de libertins, combien d'héretiques le traitent ſur nos Autels comme une Divinité ridicule accuſant ou d'idolatrie ou de foibleſſe ceux qui l'adorent ſous des déhors ſi mépriſables,& renouvellent tous les outrages qu'il ſouffrit à ſa Paſſion, au ſujet de la Roïauté qu'il s'attribuoit. Je ne parle point des mauvais Prêtres, qui ne lui font pas aujourd'hui une perſecution moins ſanglante que celle,qui lui fut ſuſcitée par les Pontifes, & par les Docteurs de Jéruſalem.

Je ne dis point comme en cherchant une ame ſainte,il tombe tous les jours entre les mains de ſes ennemis qui lui font endurer une ſeconde paſſion beaupcoup plus cruelle que celle qu'il a ſoufferte pour nous ſauver.Tout cela ne l'arrête point,&ſa réſolution me fait reſſouvenir de ce Heros ſi celebre dans l'hiſtoire ancienne, lequel aprés être ſorti de ſa patrie deſolée,à travers le fer & le feu, tout couvert de ſang & de bleſſures, s'étant apperçû que ſa chere épouſe y étoit reſtée, reſolut pour la réjoindre,de ſe r'engager dans tous les perils, qu'il avoit déja eſſuïez. *Stat caſus renovare omnes omnemque reverti per Troïam, & rurſum caput objectare periclis.* Que venez vous donc chercher mon aimable Maiſtre en cette terre maudite? Ne ſavez vous pas que vos ennemis y regnent par tout,qu'ils conſervent encore tout leur venin, qu'ils ſont toûjours alterez de vôtre Sang ? Ne vous ſouvient il plus des mauvais traittemens que vous avez receûs parmi nous.Eſt-ce que vous n'étes pas encore ſaoulé d'opprobres ? Il eſt vrai que vous aurez le plaiſir de vous unir fort étroitement avec vos éleûs ; mais combien de fois ſerez vous

contraint d'avoir pour des réprouvez, pour des Demons les mêmes complaiſances, qui ne ſont deuës qu'aux ames ſaintes! C'eſt pour vous un ſéjour bien agreable que le ſein d'une perſonne chaſte & fervente, mais combien eſperez vous d'en trouver dans cette foule de Chrêtiens, qui communieront aux grandes Fêtes. Pourrez-vous bien ſupporter la froideur de tous les autres, leur mépris, leur peu de foi, & ſur tout l'épouvantable corruption de leur cœurs. Vous n'aurez point d'horreur de la bouche, ni de l'eſtomac de ce blaſphemateur, de ce médiſant, de cét ivrogne, de cét impudique. Dieu d'amour & de pureté! Vous qui ne pouvez ſouffrir que rien de ſoüillé entre dans voſtre Royaume; Vous, qui ne verſez vos dons, que dans les ames pures, & innocentes; vous-vous plongerez vous-méme tout entier dans ces ordures!

Concevez, Meſſieurs, concevez s'il eſt poſſible quelle eſt la haîne que Dieu a pour le peché, elle eſt infinie, elle eſt irreconciliable, elle eſt moindre toute-fois en quelque-ſorte que le deſir qu'il a de venir en nous, puiſqu'il aime-mieux s'abandonner, pour ainſi dire, aux ſacrileges embraſſemens des plus infames pêcheurs, que de rénoncer aux délices qu'il goûte en la compagnie de ceux qu'il aime.

Ce deſir ſe produit encore admirablement par les eſpeces ſacrées, ſous leſquelles il ſe donne à nous. Car s'il eſt vrai, comme la Têologie nous l'enſeigne que la matiére des Sacremens eſt un ſigne viſible, & comme une parole muëtte, qui nous déclare le deſſein que Dieu a eu dans leur in-

ſtitution : Si cela eſt, dis je, qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt nous veut faire entendre, quand il nous préſente ſon corps ſous les eſpeces du pain; Si ce n'eſt que comme le pain n'eſt que pour être mangé, auſſi n'eſt-il lui-méme ſur l'Autel que pour être noſtre viande: Que comme la viande n'a point d'autre fin que d'étre unie à nos corps, qu'elle n'auroit point d'autre paſſion que celle-là ſi elle avoit du ſentiment; point d'autre deſir, ſi elle étoit doüée de raiſon; auſſi ne deſire-t-il lui-méme que de s'unir à nous, & qu'il le deſire avec la même-ardeur, avec le même empreſſement; & ſi je l'oſe dire, avec la même violence, que chaque choſe tend à ſa fin, & à ſa felicité naturelle.

Voulez-vous ſavoir ce que Jeſus-Chriſt nous dit par ces eſpeces miſtérieuſes ? Il nous répete inceſſamment ce qu'il dit à ſes Apôtres, lors qu'il inſtitua l'Euchariſtie ; & que le pain materiel nous diroit lui-méme, s'il pouvoit parler. *Accipite & manducate.* Prenez & mangez. Vous-vous trompez ſans doute, qui que vous ſoyez qui ne nous préchez que le reſpect & la réverence pour ce pain quotidien; Ce n'eſt pas à moi à examiner vos intentions, mais certainement voſtre langage ne s'accorde pas avec le langage de Jeſus-Chriſt. Lors-que Dieu deſcend ſur la montagne de Sinaï, révétu de feux, & d'éclairs, ne parlant que par le ſon terrible des trompettes ; Je comprens que ſon deſſein eſt de remplir de terreur ce peuple indocile & ſeditieux. *Vt enim probaret vos, venit Dominus, & ut terror illius eſſet in vobis.* Mais ici, mon aimable Maître, ſi vous ne demandez de moi que des hommages, permettez-

moi de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Que vois-je dans cette Hostie, qui me faſſe connoistre vôtre volonté? Si vous voulez que je m'éloigne par respect de vostre table ; Ce pain peut bien réveiller mon appetit; mais je ne vois pas, comme il peut me porter à des sentimens de crainte. Il est vray qu'on vous dresse des trônes dans nos Eglises, & qu'à la lumiére de mille flambeaux, on y fait briller autour de vous ce qu'il y a de plus précieux dans la nature, mais tout cela est l'invention des hommes, c'est leur voix & non pas la vostre, que cét appareil me fait entendre ; Ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des Autels, mais c'est vous même qui avez bien voulu vous cacher sous un peu de pain, ce pain seroit encore mieux sur une table, que sur un trône, & dans l'estomac des Chrétiens qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est il necessaire d'avoir recours aux signes & aux conjectures ; puis que nous avons dans l'Evangile des paroles si expresses? En combien de manieres le Fils de Dieu nous a-t-il fait connoistre le desir qu'il a de s'unir à nous par ce Sacrement? Il ne s'est pas contenté de nous le présenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons tous pour la vie, nous invite à le recevoir, mais pour exciter davantage nostre faim, il a déclaré que toutes les autres viandes, & la Manne-même, n'approchoient pas de celle ci; que la Manne n'avoit pas empéché les Israëlites de mourir, mais que ce pain rendroit immortels tous ceux qui en useroient. *Qui manducat hunc pa-*

nem, vivet in aternum. Ce n'eſt pas encore aſſez, l'eſperance de devenir ſemblable à Dieu avoit porté Adam à mãger d'un fruit dont le Seigneur lui avoit interdit l'uſage: Jeſus-Chriſt promet à tous ceux qui le recevront à l'Autel, qu'ils ſeront élevez au même rang, où le premier homme avoit inutilement porté ſon ambition. *Sicut miſit me vivens Pater, & ego vivo propter Patrem, & qui manducat me: & ipſe vivet propter me.*

De plus il conjura tous ſes Diſciples de renouveller ſouvent cette Cene miſtérieuſe. Il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur ſouvenir & de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir ſur la pluſpart des eſprits; il nous menace de la mort, ſi nous refuſons de prendre ſa Chair en nourriture. *Niſi manducaveritis carnem Filij hominis, non habebitis vitam in vobis.* Enfin il met tout en uſage, pour allumer en nous un grand deſir d'aller à lui, afin que rien ne s'oppoſe à celui qu'il a de venir en nous, & de s'unir étroitement avec nous.

Cela ſuppoſé, ſi l'amour eſt une paſſion, qui nous fait vivre hors de nous-même, par le deſir qu'elle nous inſpire de nous unir avec ce que nous aimons: n'ai-je pas raiſon de dire que le nom d'Amant, ne conviẽt mieux à perſonne, qu'au Sauveur du mõde, & qu'il n'a lui-même jamais mieux rempli ce beau nom, que dans le miſtére de l'Euchariſtie? Il eſt vray que par l'Incarnation, Dieu s'eſt uni parfaitement à nôtre nature; mais je vous prie de cõſiderer que cette union hipoſtatique n'a pas été la fin de ſon Incarnation, comme l'union Sacramentelle a été la fin de l'inſtitution du Sa-

crement. Dieu s'eſt revetu de nôtre chair, non pas préciſement pour s'unir à nous, mais afin d'avoir un corps ſuſceptible des douleurs, qu'il vouloit ſouffrir pour nous. Il s'eſt fait homme pour ſauver les hommes; ç'a été zéle, bien-veillance, compaſſion, une eſpece d'amour, ſi vous le voulez; mais certainement ce n'a été ni tendreſſe, ni complaiſance; ce n'eſt point l'amour qui fait les amans.

Il eſt aiſé de reconnoiſtre la différence qu'il y a entre ces deux paſſions par la diverſité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'eſt incarné que pour les pecheurs: *Non ſum miſſus niſi ad oves, quæ perierunt.* Or les Pêcheurs ne peuvent être l'objet de ſa complaiſance, mais ſeulement de ſa compaſſion, au lieu qu'il n'a inſtitué ce Sacrement que pour les Juſtes. *Vere panis filiorum non mittendus canibus.* Et les Juſtes ne peuvent être que l'objet de ſa tendreſſe. Voila pourquoi Ieſus-Chriſt viſible en ſa chair, ſe plaiſoit avec les pêcheurs; au lieu qu'il en a horreur ſous les eſpeces ſacramentelles. L'Incarnation a été leur délivrance, l'Euchariſtie eſt leur jugement & leur mort. *Qui manducat, & bibit indignè, judicium ſibi manducat, & bibit.* Auſſi ne voyons nous pas que le Fils de Dieu ait eu des deſirs auſſi ardens de s'incarner, qu'il en fait paroître de ſe donner à nous par ce Sacrement. Toute l'Ecriture eſt remplie des vœux des Patriarches & des Prophetes, on ne trouve par tout que ſoûpirs, que larmes pour fléchir le Ciel, & en faire deſcendre le Rédempteur. Ce Rédempteur eſt appellé l'attente du peuple d'Iſraël, le deſiré des Nations, le deſir des Colines éternelles, mais il s'en faut beaucoup que de la part du Verbe Eternel on voie

de pareilles impatiences. Le monde gemiſſoit ſous la tirannie du Demon depuis la cheûte d'Adam. Le Liberateur lui avoit été promis dés ce tems-là, on n'avoit ceſsé depuis de le demander, & de l'attendre; & cependant bien-loin de ſe hâter d'accomplir nos vœux ; il attend ſans inquiétude que le milieu des tems ſoit venu, il laiſse couler quatre-mille ans d'une dure & cruelle ſervitude. Mais dans l'Euchariſtie il en uſe d'une maniere toute oppoſée ; il s'eſt fait prier, il s'eſt fait ſolliciter de venir au monde durant l'eſpace de quarante ſiécles: maintenant il prie les hommes, il les preſſe il leur fait même violence, pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il, dans l'Evangile, forcez-les à prendre part au feſtin, que je leur ai préparé. *Compelle intrare, ut impleatur domus mea,* C'eſt que l'amour eſt extrémement impatient, les autres mouvémens de l'ame ne nous agitent pas avec tant de violence, ils ſont plus doux & plus lents, ils ne nous ôtent point la liberté ; & nous pouvons, comme il nous plaît ou les reprimer, ou les ſuivre. Mais celui-ci eſt ennemi des délais; il ne ſait ce que c'eſt que de s'arrêter, il leve en un moment tous les obſtacles, il paſse par deſſus toutes les difficultez, il n'eſt rien d'impoſſible, rien de difficile, lors qu'il s'agit de ſe r'approcher de l'objet de ſon amour, dans lequel on vit beaucoup plus que dans ſoi-même.

C'eſt encore pour cette même raiſon, que Jeſus-Chriſt ayant voulu que les autres Sacremens ne fuſsent conferez, ou qu'une ſeule fois comme le Batême, la Confirmation, & l'Ordre, ou du moins que trés rarement, comme le Mariage & l'Extré-

me Onction; il nous a laiſſé une liberté entiére à l'égard du Sacrement de l'Autel, & de celui de la Penitence, lequel nous diſpoſe au premier. Nous pouvons recevoir Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie tous les mois, toutes les ſemaines, tous les jours, & il ne faut pas dire qu'en cela il a moins ſongé à contenter ſon amour, qu'à ſoulager nôtre foibleſſe, qui a beſoin d'être ſouvent fortifiée par cette nourriture celeſte; Car ſi cette nourriture avoit été principalement deſtinée au ſoulagement des foibles, elle ne ſe ſeroit pas appellée le pain des forts, & l'on n'auroit pas raiſon d'en défendre l'uſage fréquent aux imparfaits. Cependant nous voions que les plus-robuſtes ſont invitez à en manger plus ſouvent, & que Dieu en inſpire une plus grande faim à ceux qui ont plus de Sainteté.

Aprés toutes ces reflexions, ne vous paroit-il pas bien étrange, que la plûpart des Chrêtiens ſoient ſi dégoûtez du Corps de Ieſus-Chriſt; Qu'ils témoignent ſi peu d'empreſſement de le recevoir; Jeſus eſt dans une impatience incroiable de venir en nous, & il faut nous contraindre d'aller à lui, il faut nous menacer des anatêmes de l'Egliſe, pour nous obliger à communier une fois l'an. Mon Dieu! d'où vient que nous avons des deſirs ſi contraires à vos deſirs? D'où vient que vous ſoûaitez de vous unir à des créatures ſi imparfaites, & que nous avons tant de peine à nous unir à vous qui étes nôtre unique & noſtre ſouverain bien. Je ſai, Meſſieurs, qu'on a coûtume de s'excuſer ſur ce qu'on ſe ſent indigne d'approcher du Saint des Saints, & ſur le reſpect que l'on porte à une ſi haute Majeſté. Mais ce reſpect prétendu,

ſi je ne me trompe, ce n'eſt qu'un faux prétexte : Voici la veritable raiſon.

Ceux qui ne communient pas, lors-même qu'ils y ſont obligez ſous peine de peché mortel, ſont pour la plûpart des libertins, qui n'ont pas de Religion, ou du moins en qui la foi commence à languir, & à s'éteindre. Ils s'éloignent de la ſainte Table, de peur, diſent-ils de la profaner, à cauſe des habitudes criminelles où ils ſont encore: mais que ne les quittent-ils ces habitudes criminelles, pour éviter en même-tems & le ſacrilege, & la deſobéiſſance, pour témoigner leur reſpect à l'Egliſe, dont ils ſont les membres, auſſi-bien qu'au Sauveur qui eſt leur Chef? Quel reſpect, mon aimable Redempteur, d'aimer mieux ſe priver de la participation des ſaints Miſtéres, que de renoncer au crime, pour s'approcher de vous avec pureté? Mal-heureux impudique vous préferez le corps d'une proſtituée au corps de vôtre bon Maître, & vous oſez dire que vous avez du reſpect pour ce ſaint corps? Dittes que vous avez une attache horrible à vos infames plaiſirs, & que vôtre amour pour le peché va juſqu'à la fureur.

Les autres qui communient moins rarement à la verité, mais qui ſe défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze jours, quoi qu'ils n'ayent, Dieu-merci, nulle attache au peché mortel: Ceux-là, dis-je, peuvent ſe couvrir du prétexte de l'humilité, avec un peu plus de vrai-ſemblance, mais non pas avec plus de verité. L'humilité eſt une vertu: Or comme toutes les vertus ſont liées les unes aux autres, de telle ſorte qu'on ne peut les ſeparer; quiconque s'éloigneroit de

l'Autel par un veritable ſentiment d'humilité, par la ſeule conſideration de ſon indignité propre, auroit infailliblement toutes les vertus qui peuvent nous rendre dignes d'en approcher tous les jours, Mais qu'eſt-ce donc qui entretient ces ſortes de gens dans une ſi grande indifference pour ce Sacrement d'amour? Ce n'eſt pas préciſement qu'ils ſe croient indignes d'y partiper ; c'eſt qu'ils craignent de faire ce qui pourroit les en rendre dignes, c'eſt peut-être qu'ils craignent même d'en devenir dignes en y participant plus ſouvent. Je m'explique.

On ſent que ſi l'on multiplie les Confeſſions & les Communions, il faudra moderer le jeu , donner des bornes au luxe , rétrancher beaucoup du commerce qu'on avoit avec le monde , que l'uſage fréquent des Sacremens demande néceſſairement cette réforme, qu'il la produit même inſenſiblement comme malgré-nous ; on prévoit les combats qu'on auroit à ſcûtenir contre Dieu , les réproches qu'il faudroit eſſujer de la part de la conſcience ſi l'on prétendoit allier une vie tiéde & mondaine avec des communions ſi ſouvent reiterées; on eſt perſuadé que la préſence de Jeſus-Chriſt imprime à l'ame qui l'a reçeû un reſpect intérieur , qui modere du moins pour un tems la vaine joie, & qui empéche qu'on ne ſe donne tout entier aux plaiſirs accoûtumez. D'ailleurs , on n'ignore pas que Jeſus-Chriſt n'entre pas dans un cœur , pour n'y rien faire , qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité à ſe renoncer ſoi-même, s'il eſt poſſible , qu'il l'en ſollicite , qu'il l'en preſſe à chaque viſite , qu'il lui

rend. Tout cela fait peur à une ame lâche & attachée aux créatures, elle aime mieux se frustrer du pain des Anges, que de se voir engagée en le recevant à vivre d'une vie plus Chrêtienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'effectivement on ne trouve pas que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées & gueries de l'amour propre. Elle fait qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier, & de préparer leur cœur, elle fait que non-obstant toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte Table avec une extréme confusion, & toutes pénetrées de crainte, mais elles y vont toute-fois avec une sainte confiance, parce qu'elles se sentent une volonté sincere de plaire à Dieu; & une veritable horreur des mêmes défauts qui font le sujet de leur crainte & de leur confusion.

Que si néanmoins il arrivoit que quelcune de ces personnes vraiment humbles, se voulût retirer de la communion fréquente, effraiée par cette sentence terrible, celui qui me mange & boit indignement, boit & mange sa condamnation, s'il y en avoit quelcune ici, je la conjure au nom du Seigneur de ne prendre pas pour elle ce qui ne la regarde nullement. *Quid habes Esther, ego sum frater tuus, noli metuere, non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex cõstituta est.* Que craignés-vous dit le Roy Assuerus à la Reine Esther, lorsqu'il la vit pasmée au pié de son trône: Je suis vôtre Roi, mais je suis aussi vôtre Epoux & vôtre Frere, non, vous ne mourrez pas, je vous en donne ma parole; c'est un crime capital que de venir ici

sans

ſans être mandé; mais ce n'eſt pas pour des perſonnes comme vous que cette Loi a été faite.

Ame Chrétienne ! Ame Sainte ! JESUS-CHRIST vous dit aujourd'hui la même choſe ſur cét Autel. *Quid habes, ego ſum frater tuus* ? Qu'eſt-ce que vous appréendez de vôtre frere, & de vôtre époux. Pourquoi redouter une Majeſté que je ne tiens ici voilée, que pour vous donner une liberté entiére de venir à moi? J'ai dit qu'on ſe rendra coupable de mort en communiant indignement, mais je n'ai point prétendu vous envelopper dãs cette menace. Quoique vous ne ſoiez pas digne de me recevoir, toutefois il n'eſt pas indigne de moi d'être reçû en vous. Vous ne le méritez pas, ſi l'on a égard à vos imperfections, mais ſachez que l'envie que vous avez de devenir plus parfaite, vous tient lieu auprés de moi d'un fort grand mérite. Otez-moi donc cette vaine crainte, qui s'oppoſe à mes plus ardens deſirs, puis que je vous invite de vous approcher; vous devez plûtôt craindre de me déplaire en me refuſant, & de m'offencer par trop de reſpect. *Noli metuere, nõ morieris.* Ne craignez rien encore une fois de celui qui vous aime avec tant de paſſion, comment pourrois-je me reſoudre à vous faire mourir, moi, qui non ſeulement ne vis que dans vous, mais qui ne vis même que pour vous ? Je vous ai fait voir, Meſſieurs, comment JESUS-CHRIST au ſaint Sacrement ne vit que dans l'ame Chrétienne, par le deſir qu'il a de s'unir à elle. Diſons un mot de la ſeconde partie, & faiſons voir qu'il n'y vit que pour cette bien-aimée, par le ſacrifice entier qui lui fait de ſa vie & de ſa gloire.

Il eſt aſſez mal aiſé de decider, ſi le Fils de Dieu témoigna plus d'amour aux hommes, ou lors qu'il prit une vie humaine au ſein de Marie, ou lors qu'il perdit cette même vie ſur la Croix ; Mais il eſt tout viſible, que dãs le Sacremẽt de l'Autel il fait pour nous quelque choſe de plus, qu'il ne fit ni à ſa Conception, ni à ſa Mort ; puis qu'il y reçoit & la vie & la mort en même-tems, qu'il y eſt produit & ſacrifié pour nôtre amour. Oüi, Meſſieurs, Jeſus Chriſt vit ſur nos Autels, puis qu'il y eſt lui-même le Prêtre du ſacrifice qui y eſt offert, & il y meurt, puis qu'il eſt auſſi la victime de ce ſacrifice. Si l'Euchariſtie eſt une extenſion de l'incarnation, comme parle S. Jean Chryſoſtome, il eſt vrai en quelque ſens que Dieu ſe fait homme en ce Miſtére, & ſi elle eſt une figure réelle & effective de ſa Paſſion, comme la foi nous l'enſeigne, on ne peut pas douter qu'il n'y ſoit encore crucifié. Les paroles du Prêtre lui donnent une nouvelle naiſſance, en le révêtant des eſpeces du pain & du vin. Elles lui donnent une nouvelle mort en ſeparant ſon Corps de ſon Sang. En un mot, il eſt vivant dans l'Euchariſtie, puis qu'il y eſt au méme état qu'il eſt dans le Ciel, c'eſt-à-dire, immortel & glorieux ; & il y eſt mort, puis qu'il y eſt ſans ſentiment, puis-qu'il eſt comme enſeveli dans les eſpeces, puis qu'enfin on peut dire qu'il y eſt mangé des vers, quand il nous y ſert de nourriture.

Mais pour qui eſt-ce qu'il veut vivre, & qu'il veut encore mourir en ce Sacrement ? on ne peut pas dire que c'eſt pour lui-même qu'il y vit, & qu'il y meurt, puis qu'il n'y a nul uſage de la vie, &

qu'il n'y retire nul avantage de sa mort. Lors qu'il étoit sur la terre, il ne laissoit pas de goûter quelque plaisir à la veuë du Ciel & de la Terre, dans l'entretien de sa bonne mere & de ses amis & surtout par les mouvemens admirables de son cœur & de son esprit, qui étoient sans cesse occupez, l'un à connoître & l'autre à aimer Dieu trés parfaitement. Mais dans sa vie Eucharistique, il n'est susceptible de nul plaisir, parce que l'espace indivisible où tout son corps est reduit, le rend incapable de toute operation; il y est à son égard, comme s'il estoit mort effectivement, il n'y a de vie qu'autant qu'il luy en faut pour mourir continullement pour nôtre amour.

La mort qu'il endura sur la croix, fut le prix de nôtre Redemption, mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il falloit qu'il mourût pour établir cét empire universel, qui lui estoit destiné, & qui devoit estre la récompense de ses humiliations: mais comme depuis qu'il est au Ciel, il possede une grandeur pleine & incapable d'accroissement il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle, que le plaisir de s'immoler tout entier pour ce qu'il aime.

En second lieu, j'avoûë que ce fut un étrange déguisement pour un Dieu, que de se révêtir du corps humain, mais outre qu'il n'y a rien de plus beau dans la nature visible; le corps de Jesus-Christ fut entre tous les autres le plus beau & le plus parfait. *Speciosus formâ præ filiis hominum.* Ce fut un artifice, dont il voulut bien se servir pour se faire aimer des hommes, qui ne sont sensibles qu'à la beauté corporelle; s'il fut defiguré à

la Paſſion, ſes plaïes,& ſes meurtriſſures lui attirerent la compaſſion de ſes Juges,& firent admirer ſa patience, de ſorte qu'on peut dire, que quoi qu'il ait cherché nos avantages dans ces miſtéres: il y a encore trouvé les ſiens; mais ici il ne fait rien pour ſes interêts, l'état où il eſt reduit, ne lui peut attirer ni véneration, ni amour, les eſpeces du pain & du vin ne peuvent porter qu'au mépris & à l'incredulité.

Ajoûtez à ce que je viens de dire,que les autres miſtéres du Sauveur les plus douloureux & les plus humilians, ont été accompagnez de circonſtances ſi glorieuſes, de miracles & de prodiges ſi éclatans, qu'il eſt aiſé de voir, qu'en prenant ſoin de nos interêts, il ne négligeoit pas tout-à-fait ſa gloire. Mais d'où vient que renouvellant tous les jours ſur nos Autels les miſtéres de ſa Naiſſance & de ſa Mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arriverent en l'une & en l'autre?D'où vient que s'y mettant dans un état ſi humiliant, il ne fait rien pour en rélever la baſſeſſe? ſi ce n'eſt parce que ſon amour l'y occupe tout entier, & lui fait oublier toute choſe.

Je me trompe, Meſſieurs, il ne s'eſt jamais fait de ſi grands miracles que ceux qui ſe font tous les jours ſur cét Autel, le pain & le vin y ſont anéantis à la parole du Prêtre, le même Corps ſe trouve en méme tems & au Ciel & ſur la terre,la chair y joüit des privileges des eſprits, puis qu'elle eſt inviſible, & qu'elle n'y occupe nulle place;les accidens y ſont ſeparez de la ſubſtance, Jeſus-Chriſt ſe rétirant par la corruption des eſpeces; une matiére eſt créée de rien,pour remplacer celle

que la confecration avoit détruite. Voila ſans doute de grands prodiges, créer, anéantir, multiplier, ſpiritualiſer des corps c'eſt bien autre choſe que fermer des plaïes, & qu'ouvrir même des ſepulchres; mais pour mõtrer que tout cela ne ſe fait que pour nous, c'eſt qu'il ſe fait ſans bruit, ſans que rien éclatte au déhors. Tout ſe paſſe de telle ſorte que la gloire du Sauveur n'en eſt point augmentée devant les hommes, ni nôtre Foi-meme fortifiée. Il ſuffit à ce parfait amant que de ſi grandes choſes ſoient utiles à ſa bien aimée, quand même elles lui devroient étre inconnuës.

Il eſt donc vrai que Jeſus-Chriſt ne vit que pour nous dans ce Sacrement, puis qu'il y meurt même pour nous, & qu'il n'y meurt que pour nous: il fait encore plus, il nous y devient utile aprés la mort même, en nous donnant ſon corps à manger. J'ai dit au commencement de ce diſcours, que le Sauveur ſe donnoit à nous en forme de viande, pour s'unir plus parfaitement à nous; J'ajoute qu'il le fait encore à deſſein de ſe conſumer entiérement pour l'amour de nous. La mort ne détruit point l'homme de telle ſorte qu'il n'en reſte encore quelque choſe, qui peut ſervir ou d'aliment au feu, ou de paſture aux vers, & aux bétes carnacieres; Ainſi Jeſus ne croiroit pas nous avoir fait un parfait ſacrifice de lui-méme en l'Euchariſtie, ſi aprés y avoir reçeû la mort, il ne s'y donnoit pas encore à manger. On a raiſon de parler de l'amour des Méres, comme du plus fort & du plus tendre qu'on ait remarqué dans la nature; Dieu-même a bien voulu nous le propoſer comme une image de celui qu'il a pour

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

nous : mais cependant qu'il eſt foible cét amour, qu'il eſt imparfait, ſi on le compare à celui que Jeſus-Chriſt nous témoigne dans l'Euchariſtie. Il s'eſt trouvé des femmes, qui pour s'empécher de mourir de faim, ont mangé leurs propres enfans, aprez les avoir cruellement égorgez, voila juſqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette courte, de cette malheureuſe vie, mais on n'en a jamais vû, qui pour conſerver la vie à leurs enfans, leur aient donné à manger leur propre chair.

Il n'y a que vous aimable Sauveur, qui aiez pû porter l'amour juſqu'à cét excés, afin de vous conſumer entiérement pour vos creatures! vous avez voulu étre tout à nous, vous avez voulu nous étre toutes choſes, nôtre Dieu, nôtre Roi, nôtre Maître, nôtre Frere, nôtre Tréſor, nôtre Caution, nôtre Victime: enfin nôtre Pain, nôtre Breuvage, pour nous bien perſuader que vous étiez nôtre amant! O Jeſus le plus parfait, le plus paſſionné de tous les amans! ô amour! divin amour! amour exceſſif! amour ineffable! amour incompréhenſible! Pardonnez-nous, mon adorable Redempteur, ſi nous héſitons quelque fois à croire le miſtére de l'Euchariſtie. Ce n'eſt point faute de ſoûmiſſiõ que nous avõs peine à nous ſoûmettre à cette créance, nôtre peu de foi eſt une ſuite comme neceſſaire de vôtre exceſſive bonté. Nous avons crû ſur vôtre parole le miſtere de la Trinité, quelque impenetrable qu'il fût à nôtre raiſon, nous l'avons crû, dis-je, parce que nous n'y avons rien trouvé, qui ne fut tres conforme à vôtre grandeur, qui ne vous rendit encore plus venera-

ble. Mais ici, Seigneur, on craint de vous attribuer quelque choſe indigne de vous. Quoi un Dieu avoir de la tendreſſe, de la complaiſance, de l'empreſſement pour un homme! Un Dieu deſirer de s'unir à moi, & le deſirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je le mange tous les jours! Mon Dieu quelqu'infaillibles, quelqu'expreſses que ſoient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aient été autoriſées en tous les ſiécles, on ne ſauroit s'empécher d'être ſurpris, d'être épouvanté, de tomber dans le trouble & dans la confuſion, quand on nous propoſe de ſi étonnantes veritez.

Mais quelqu'incroïable que paroiſſe l'amour, que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce Sacrement, il y a quelque choſe qui me ſurprend encore plus; c'eſt l'ingratitude dont nous paions un ſi grand amour. C'eſt une choſe étonnante qu'un Dieu veüille bien aimer un homme; mais il eſt étrange qu'un homme ne puiſſe pas aimer Dieu, & que nul motif, nul bien-fait, nul excés d'amour, ne puiſſe nous inſpirer le moindre ſentiment de reconnoiſſance. Dieu pourroit encore avoir peut-étre quelque raiſon d'aimer les hommes, ils ſont ſes ouvrages & ſes portraits, il aime en eux ſes propres dons, il s'aime ſoi-méme en les aimant. Mais pouvons-nous avoir quelque raiſon de n'aimer pas Dieu? Parlez, homme ingrat! homme inſenſible, y a-t-il quelque choſe en lui qui vous rebutte? peut étre qu'il n'a pas encore aſsez fait pour meriter nôtre amour. Helas il a fait plus que nous n'aurions oſé ſoûaitter, plus que nous n'en pouvons croire, plus en quelque ſorte qu'il n'étoit séãt à ſa Majeſté in-

finie,& nous déliberons encore,si nous répondons à de si grandes avances, ou si nous continüerons à les mépriser. Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique, l'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu, Dieu allume tous les jours de nouveaux charbõs au tour de nos cœurs, pour les échauffer, & ces cœurs demeurent froids au milieu d'un si grand feu. *Homo tot congestis carbonibus miraculo diabolico friget ad Deum.*

Que ferez-vous donc,Seigneur,pour vaincre une si grande dureté,vous vous êtes épuisé dans ce misiére d'amour,vous êtes allé,disent les Peres, aussi loin que vôtre pouvoir à pû s'étendre,si les sacrez attouchemens de vôtre corps ne peuvent détruire ce charme d'enfer,il ne faut pas esperer qu'un autre remede puisse avoir plus de vertu. Je ne vois qu'une seule ressource dans un si grand mal,il faut ô mon Dieu!il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre,un cœur qui ne soit ni de marbre, ni de bronze ; il nous faut donner un cœur tout semblable au vôtre,il nous faut donner vôtre cœur même. Venez aimable cœur de Jesus, venez vous placer au milieu de ma poitrine,&allumez y un amour qui réponde,s'il est possible,aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. Aimez Jesus en moi autant que vous m'avez aimé en lui, faites que je ne vive qu'en lui, & que je ne vive que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XXI.

DE LA SAINTE

EUCHARISTIE.

Probet autem se ipsum homo: & sic de pane illo edat, & de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-méme, & qu'ainsi il mange de ce pain, & boive de ce calice. S. Paul, aux Corint. c. 11.

L'Eucharistie est un Sacrement de Foi, & d'Amour; il faut en approcher avec Foi & amour, le peu de soin qu'on a de s'y préparer, marque qu'on y va sans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y est allé sans amour.

C'Est avec beaucoup de raison que saint Augustin admire la bonté de Dieu, dans le précepte qu'il nous a fait de l'aimer, c'étoit déja beaucoup dit-il, ô mon Dieu, que vous nous eussiez permis

d'élever nos cœurs jusqu'à vous, mais quel comble de misericorde d'avoir voulu nous y contraindre, comme si vous aviez quelque interêt à nous rendre heureux dés cette vie ! Il me semble, Chrétiens Auditeurs, que l'Eglise sainte nous donne en ce tems-ci une marque de son affection, qui répond assez à cette bonté infinie de nôtre Dieu. Elle ne se contente pas de nous présenter ce Corps adorable de Jesus-Christ, elle nous commande de le recevoir, comme si c'étoit son avantage, & non pas le nôtre, que nous en fussions rassasiez. Elle auroit sujet de nous défendre sa table, comme à des personnes impures, & elle nous défend au contraire de nous en abstenir méme par respect. C'est une bonne mére qui voiant en quelques-uns de ses enfans un dégout, qui pourroit enfin leur causer la mort, use de tout son pouvoir, pour leur faire prendre la nourriture; elle n'a égard en cela qu'à nos besoins & à sa tendresse, & tandis que nos passions nous aveuglent, & nous empéchent de voir la necessité que nous avons de cette viande sacrée, on diroit que sõ zéle l'aveugle elle-méme, & lui cache les imperfections, qui nous en rendent indignes. Je ne crois pas qu'il y ait personne en cette assemblée, qui soit assez mal-heureux pour lui désobéir en cette rencontre.

C'est ici que vous voiez, que l'amour a bien plus de part que l'autorité, puisque c'est un commandement, qui bien loin de nous imposer un fardeau insupportable r'enferme au contraire un bien-fait tres signalé. Non; Messieurs, je ne doute point que tous ceux qui sont ici, ne soient tout disposez à communier à ces Fêtes. Mais helas qu'il

eſt à craindre, que tous n'aient pas les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour le faire avec quelque fruit. J'oſe dire qu'elles ſe trouvent pour l'ordinaire en peu de Chrétiens, ces ſaintes diſpoſitions, & ſi vous me permettez de vous propoſer les raiſons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez, ce me ſemble, qu'il n'eſt que trop bien fondé.

Peut-être que le ſoin que je prendrai de faire remarquer les défauts, qu'il eſt important d'éviter en cette action, peut-être dis-je, que ce ſoin ne ſera pas inutile, ſur tout ſi l'eſprit de Dieu qui doit préparer vos cœurs, pour recevoir le corps de Jeſus, daigne bien preparer vos eſprits, pour y faire entrer ſa parole. Demandons lui cette grace par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Meſſieurs, l'Euchariſtie eſt un Sacrement de Foi & d'amour. Elle eſt un Sacrement de Foi, puiſqu'on peut dire qu'elle r'enferme tous les miſtéres, qui exercent davantage nôtre créance; Elle eſt un Sacrement d'amour, puiſqu'elle renouvelle en nôtre faveur tout ce que Dieu a jamais fait de plus grand, pour ſe faire aimer des hommes. C'eſt un Miſtére de foi, comme l'appelle S. Paul écrivant à Timotée, Puiſqu'il n'eſt pas ſeulement élevé au deſſus des ſens, mais qu'il leur eſt méme contraire; c'eſt un Miſtére d'amour, puiſque c'eſt l'héritage de Jeſus-Chriſt, & qu'il l'a donné à ſes enfans comme un gage aſſeûré de ſa tendreſſe paternelle. Enfin c'eſt un Miſtére de foi, puiſque l'Egliſe, ſûr tout dans les premiers ſiecles, en a fait un ſecret, dont elle ne donnoit la connoiſſance qu'aux veritables fidelles. C'eſt un Miſtére d'amour; puis qu'encore aujourd'hui elle n'en accor-

de la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui ſont déja unis à lui.

Cela étant ſuppoſé, que le ſaint Sacrement de l'Autel eſt un Sacrement de foi & d'amour, il eſt aiſé de conclure que la foi & l'amour ſont les deux diſpoſitions eſſentielles, qu'on doit apporter à le recevoir. La foi pour exciter en nous ce reſpect & cette faim ſurnaturelle, ſans quoi le pain des Anges nous eſt inutile; l'amour pour purger nôtre ame de ſes crimes, qui ſont comme les mauvaiſes humeurs, qui nous le rendroiét même pernicieux. De ſorte que ſi je vous fais voir que la plûpart des Chrétiens s'approchent de la ſainte Table ſans foi, qu'ils s'en approchent ſans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent ſans les diſpoſitions neceſſaires. Mais ſur quel fondement peut-on avancer deux propoſitions de cette nature? J'avoüe, Meſſieurs, qu'il eſt mal-aiſé d'en donner des raiſons demonſtratives; mais je m'appuie ſur des conjectures ſi fortes à mon ſens, & ſi convainquantes, que nul eſprit raiſonnable ne ſauroit y reſiſter. Je dis donc que peu de gens communient avec la foi & l'amour que demande ce Sacrement, parce que je vois que peu de gens ſe préparent à la communion, & que peu de gens en profitent: j'ai ſujet de croire qu'on manque de foi, puis qu'on y penſe à peine un moment auparavant; ce ſera le premier Point; qu'on manque de charité, puis qu'un moment aprés on n'y ſonge plus; c'eſt le ſecond. Oüi Chrétienne Compagnie, le peu de ſoin qu'on a de s'y préparer, marque qu'on y va ſans foi, & le peu de fruit qu'on en retire, prouve qu'on y eſt allé ſans charité.

Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous n'avez jamais fait réflexion à ce qui s'eſt paſſé dans l'Egliſe, au ſujet de la Conception Immaculée de Marie. Quelques Docteurs trés-ſavants d'ailleurs,& ſerviteurs déclarez de nôtre bonne Maîtreſſe, ayant crû ſur je ne ſai quels fondemens, qu'elle avoit eû part au peché du premier homme, ils ont enſeigné cette Doctrine, & l'ont ſoûtenuë quelque-tems, comme une choſe, qui leur ſembloit avoir quelque probabilité. Mais quel tumulte cette opinion n'a-t-elle point excité parmi les fidelles, à qui eſt-ce qu'elle n'a point paru hardie, pour ne pas dire téméraire & ſcandaleuſe, de quelle partie du monde ne s'eſt on point récrié contre ce dogme? Quel Docteur, quelle Academie, quelle Ville, quel Royaume ne s'eſt point armé pour le combattre? Que de Livres, que de Decrets, que de Sentences, que d'Edits, pour en abolir la memoire? Combien de Vœux ſolemnels, combien de Fêtes publiques, combien d'Autels, de Monumens, de magnifiques Egliſes dediées à la Vierge Immaculée, pour oppoſer au ſoupçon indigne, que peu de perſonnes avoient formé contre ſa Conception; Quoi Marie, diſoit-on, l'Arche de la nouvelle alliance, le Sanctuaire du Verbe Incarné, la Mere de Dieu, aura été ſoüillée de la tache originelle? Jeſus le Saint des Saints, la Sainteté même aura logé dans les entrailles d'une péchereſſe, d'une eſclave du demon? On a trouvé tant de contrarieté, tant d'abſurdité, tant d'indécence dans cette propoſition, qu'on l'a toûjours rejettée comme fauſſe, comme n'ayant pas même l'ombre de la vrai-ſemblance, comme ayant même quelque choſe qui rebuttoit les fidelles.

Voila sans doute des sentimens qui meritent de grands Eloges, mais il me semble qu'on peut en tirer des consequences bien fortes contre nôtre foi, à l'égard du Sacrement de l'Eucharistie. Car comment accorder ce grand éclat, ce grand zéle des fidelles avec la negligence que les méme fidelles aportent à purifier leur ame, lors qu'ils doivent communier ! Quoy ce Chrêtien jugeroit que la sainte Verge seroit indigne de loger en son sein le Verbe Eternel, si elle avoit eû part au peché d'Adam, & ce même Chrêtien n'a point d'horreur, de le faire entrer en sa poitrine aprés s'étre soüillé lui même de mille crimes. Il s'alarme, il s'échauffe avec toute l'Eglise, il croit qu'on fait outrage à la sainteté de Dieu, si l'on dit qu'il est entré dans un corps, dont l'ame durant un seul moment ait été noircie d'une faute involontaire, quelque espace de tẽs, quelque nombre d'années qui se soient écoulées depuis, quelque soin qu'on ait eu d'orner cette ame, de la remplir, de la combler de graces & de vertus ? & je le vois qu'aprés avoir passé tout le Caréme en peché mortel, le lendemain d'une rechûte, au sortir d'un confessional, où il a vomi dans l'oreille du Prêtre tout ce que l'impureté a de plus sale, & de plus honteux ; Je le vois dis-je, s'approcher de la sainte Table, recevoir l'hostie sainte dans cette même bouche, qui vient de rejetter tant d'ordures, & la faire passer dans un estomac, qui n'a pas bien encore digeré les chairs défenduës dont il s'étoit peut-être rempli le jour précedent. Est-il bien possible que ce soit ici ce Dieu de la grandeur, de la pureté duquel nous avons une idée si magnifique ?

quinze-années de ſainteté, & de la plus haute ſainteté n'auroient pû expier ſuffiſamment le cœur de Marie d'un ſeul inſtant d'infection. C'eſt un ſentiment univerſel, & ſi quelcun oſe avancer le contraire, il s'expoſe à devenir l'anatême du monde Chrêtien: & cét homme, cette femme ſe croit bien diſpoſée à recevoir un ſi grand hôte, un moment aprés qu'elle eſt ſortie du peché mortel, d'un état où elle ſe faiſoit horreur à ſoi-même ?

Qui ne voit combien on ſeroit éloigné de cette pureté, ſi l'on étoit bien perſuadé que la communion eſt une ſeconde incarnation du Verbe Eternel, comme l'appelle Saint Jean Cryſoſtome, & que celui que nous mangeons eſt le même qui n'a pû être conçeu que par une Mere Vierge, & une Vierge Immaculée ; ſi on le croyoit, je ne ſai, s'il ſe trouveroit quelcun qui oſât jamais s'approcher de la ſainte Table. Mais du moins bien loin d'attendre au jour même qu'on doit communier, tout le Carême paroîtroit bien court pour penſer à cette action. Avec quelle exactitude n'obſerveroit-on pas le jeûne Eccleſiaſtique ? Se trouvéroit-il un ſeul homme, qui prévoiant la communion Paſchale oſât toucher à quelque viande illicite avec la même langue, qui devroit étre conſacrée par l'attouchement du corps du Sauveur ? Mais par combien d'autres actions de penitence, par combiē de bonnes œuvres ne tâcheroit-on pas d'effacer juſqu'aux moindres traces des péchez paſſez ? Quand eſt-ce qu'on croiroit avoir aſſez fait d'aumônes, aſſez verſé de larmes, aſſez tiré de ſang de ſes veines pour parvenir à la pureté que demande ce Miſtére ? Croiroit-on qu'un moment d'intervalle, peut

ſuffire, pour préparer au Sauveur une ame qui auroit été ſi long-téms la demeure de Lucifer.

Certainement ce n'a jamais été ni la penſée de l'Egliſe, ni celle des Saints Péres, on a obſervé cette coûtume durant pluſieurs ſiecles, qu'avant que de donner la Communion, le Diacre ſe tournoit du côté du peuple, & diſoit à haute voix, *Sancta Sanctis*; Mes Fréres, les choſes ſaintes ne doivent être que pour les Saints. Ce mot, dit Saint Jean Chryſoſtome, eſt comme une main inviſible, qui en repouſſe quelques-uns de la ſainte Table, & qui fait avancer les autres. C'eſt comme s'il diſoit, Si quelcun d'entre vous n'eſt pas ſaint, qu'il ſe rétire. Rémarquez, continue ce Pére, qu'il ne dit pas ſimplement, ſi quelcun n'eſt pas exémt de crime, mais s'il n'eſt pas Saint; Car la ſainteté outre l'éloignement du peché demande l'abondance de la grace, & un grand nombre de bonnes œuvres: ce n'eſt pas aſſez, dit-il, de n'être pas couvert de boüe, je vous veux voir de la blancheur, & une éclatrante beauté.

Saint Ambroiſe au livre cinquiéme, chapitre quatriéme du traitté des Sacremens, expliquant cette parole de l'oraiſon Dominicale, nôtre pain de tous les jours, dit que la vie du Chrétien doit être une préparation continüelle à la Communion; Que quand il ne communieroit qu'une fois l'an, il doit néanmoins paſſer chaque jour, comme ſi ce jour-là même il devoit communier, & qu'il eſt indigne de le faire au bout de l'année, ſi durant toute l'année il n'a vécu de telle ſorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours. *Sic vive, ut quotidie merearis accipere, qui non meretur quotidie accipere, non meretur poſt annum accipere.* Vous

Vous ſavez combien de jours, combien d'années même de penitence, & de préparation on exigeoit autre-fois d'un pecheur public avant que de l'admettre à la participation des Saints Miſteres? Tertullien ſe ſcandaliſa, quoi que tres-mal à propos de ce que le ſouverain Pontife n'en interdiſoit pas l'uſage pour toûjours aux ſimples fornicateurs, n'eſtimant pas que nulle ſatisfaction de quelque nature, & de quelque durée qu'elle fût, pût jamais les rendre aſſez purs, pour ſe r'approcher de ce Sacrement. Quiconque eſt bien perſuadé de la préſence réelle du corps du Sauveur au Sacrement de l'Euchariſtie, n'eſt point étonné de ces ſentimés. Il s'étonne au contraire, qu'il y ait des perſonnes, qui aprés avoir paſſé toute l'année dans le deſordre, oſent s'approcher de l'Autel ſans avoir pris un ſeul jour de tems pour s'y diſpoſer, ſans y apporter d'autre préparation qu'une confeſſion forcée, qu'une confeſſion froide, qu'une confeſſion qui ſouvent doit être la maniere d'une autre confeſſion, qu'une confeſſion, qui dannera peut-être & le Penitent, & le Confeſſeur.

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que ſi Jesus Christ devoit entrer viſiblement en vôtre maiſon, qu'il dût y venir prendre un repas, ou ſimplement vous honorer d'une viſite, n'eſt-il pas vrai que vous ſeriez au deſeſpoir, ſi vous n'en étiez averti qu'un moment auparavant? Seriez-vous bien-aiſes qu'il rencontrât chez vous cette perſonne, qui vous a été une occaſion de tant de chûtes, qu'il y vît ce tableau laſcif, cette ſtatuë ſcandaleuſe, qu'il trouvât tous les inſtrumens de

vôtre vanité étalez ſur vôtre toilette ; ces livres où vous avez bû ſi ſouvent le poiſon de l'impureté, encore tout ouverts ſur vôtre table? Voudriez-vous qu'il vous ſurprît mangeant de la chair en ce ſaint tems, & qu'on emportât à ſes yeux les reſtes d'un repas de huguenot : N'auriez-vous pas un mortel déplaiſir d'être obligé de le recevoir en un habit peu medeſte, dans des chambres pleines de luxe, toutes parées du bien des pauvres, & où il n'y auroit ni Crucifix, in image ſainte, ni eau benîte, ni autre marque du Chriſtianiſme ? N'eſt-il pas vrai que vous ſoüaitteriez extrémement d'avoir quelques jours pour ôter tout ce qui pourroit bleſſer la vûë de ce ſaint hôte, & pour y ſuſtituer des choſes capables de le réjoüir, & de vous attirer des loüanges de ſa bouche.

D'où vient donc, Chrétiens Auditeurs, que devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez ſi peu de tems, & ſi peu de ſoin pour purifier & pour embellir vôtre cœur, où vous avez reſolu de le loger? D'où vient que vous ne prenez pas du moins quelques jours pour chaſſer entiérement de vôtre eſprit cette perſonne qui y regne encore; & qui ne peut en être bannie par le peu d'effort que vous faites le jour des Pâques, pour former une acte de contrition. Ne ſeroit-il pas de la bien ſéance d'effacer par la lecture des livres ſaints, & par la meditation de nos Miſtéres ces images impures, dont votre imagination eſt encore toute remplie; De mortifier un peu ce corps, qu'on peut veritablement appeller un corps de pechié, *Corpus peccati*; de le décharger par le jeûne de cét embon-point, qui n'eſt formé que du ſuc des viandes interdittes

par la loi de Dieu ? Eſt-ce trop d'une ou deux ſemaines pour reſtituer cet argent, pour réparer ces médiſances, pour vous reconcilier avec vos freres, pour réformer vos excez, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle. Je veux que vous ſoiez dans une volonté ſincere de ſatisfaire au plûtôt à toutes ces obligations, & qu'ainſi vôtre cœur n'en reſte nullement ſoüillé. Du moins Jeſus-Chriſt trouvera le logis ſans ornement, ſans meuble qui puiſſe plaire à ſes yeux, pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection ſainte, pas un deſir ſurnaturel, nul veſtige d'humilité, de mortification, ou charité Chrêtienne.

Penſez un peu, Chrétiens Auditeurs, comment c'eſt que vous paſſeriez la ſemaine ſainte, ſi vous étiez aſſeurez de mourir dans huit jours d'ici. Quelles aumônes, quelles prieres, quelles auſteritez ne feriez vous point, pour vous préparer à un paſſage de ſi grande conſéquence ? Je dis que vous feriez toutes les mêmes choſes, ſi vous croiez bien que le même Dieu qui doit vous juger à la mort, doit vous viſiter le jour de Pâques. De ſorte que je reduis à la ſeule foi toutes les pratiques de pieté, qu'on a jamais données pour ſervir de preparation à cette action ſi ſainte.

Ne vous plaignez pas, dit Saint Auguſtin, ſur la premiére Epître de Saint Jean, ne vous plaignez pas qu'on vous accable de préceptes, on ne vous en donne point d'autre que celui ci, Aimez ; aprés quoi faites ce qu'il vous plaira, on vous abandonne à vous-même. *Breve præceptum tibi præcipitur, dilige, & fac quod vis.* Je vous dis la même choſe, Meſſieurs, ſi vous me demandés comment

c'eſt que vous pourrez vous bien diſpoſer à recevoir vôtre Maître, je ne vous embarraſſerai point d'un grãd nombre de métodes. Je n'ay qu'un mot à vous dire; Croiez,& enſuite ne prenez conſeil que de vous méme,ſuivez ſeulement les lumieres de vôtré foi, je ſuis aſſeuré que vous ne manquerez à rien, *Crede, & fac, quod vis.* Croiez que c'eſt le Fils de MARIE, lequel eſt enveloppé de ces eſpeces viſibles,comme il l'étoit de ſes petits drapeaux en la créche. Croiez que cét enfant ſi aimable,que la Sainte Vierge,que Saint Joſeph ont ſi ſouvent baiſé & ſerré entre leurs bras; cet homme ſi doux,ſi charmant, dont l'entretien ravit ſi fort la femme de Samarie, dont la préſence inſpiroit tant d'amour, & cauſoit de ſi douces extaſes à Magdelaine, dont le pouvoir ſe fit ſi ſouvent ſentir aux Demons, aux Maladies, & à la Mort; Croiez, dis-je, que c'eſt lui-méme, qui tranſporté par ſon amour,vient vous viſiter, vous conſoler en vos maux, vous fortifier contre les perils de la vie, qui vient vous careſſer & vous changer en lui même, afin que vous ne ſoiés plus qu'une même choſe avec lui. *Crede,* Croiez bien toutes ces choſes,*& fac, quod vis,* & faites tout ce à quoi vous portera cette créance. Croiez que le Créateur du Ciel & de la terre, ce Dieu qu'on adore dans tout l'Univers, devant qui ſe proſternent tant de Prélats,tant de Rois,tant de nations, devant qui tant de milliers d'Anges tremblent de reſpect,& dont la beauté enflamme, & éblouit en même tems les Seraphins; que ce Dieu, dis-je, quitte ſes Autels, ſon trône, toute ſa gloire, pour venir loger en vôtre cœur,à deſſein de le remplir

de ses graces & de ses plus exquises délices. *Crede*, Croyez le, puis qu'en effet c'est la verité ; *& fac, quod vis.* Et je n'ai rien plus à vous dire, vos soins iront au delà de toutes nos instructions, & vous ne serez plus le maître de vos desirs. Enfin croyez que JESUS-CHRIST qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, & prononcera l'arrêt, qui doit regler vôtre sort pour toute l'éternité, que ce Juge si terrible doit se mettre entre vos mains, pour ainsi dire, à vôtre discretion, vous offrir sa faveur, son amitié, se donner lui-même à vous pour gage infaillible du Paradis qu'il vous promet. *Crede*, Croyez-le cõme vous le devez croire, & faites ce qu'il vous plaira : je me trompe, si vous en êtes bien persuadé, si vôtre foi est vive, & sincere, gardez-vous bien de suivre tous les mouvemens de ferveur, que cette foi vous inspirera, elle pourroit vous porter à de terribles excez, reglez-vous par les conseils d'un Directeur vertueux & éclairé, vous aurez besoin de toutes ses lumiéres, de toute son autorité, pour vous rétenir dans les bornes de la discretion & de la prudence Chrêtienne.

Voyez ces pelerins, que le desir de voir la grotte de Betléem & la montagne où Jesus fut crucifié, exposé à tant de perils ; il n'est point necessaire de les prêcher pour les disposer à visiter ces saints lieux. La créance qu'ils ont que Jesus-Christ les a honorez de sa présence leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourroit leur faire sur ce sujet. C'est cette foi qui les porte à se mettre en bon état, avant que de s'embarquer pour un

ſi ſaint pelerinage, ils n'attendent pas de ſe confeſſer qu'ils ſoient aux portes de Jéruſalem, ou au pié du mõt Calvaire, ils font le chemin en habit de penitens, & tâchent de ſantifier leur voyage par la pratique continuelle de toutes ſortes de bonnes œuvres. Mais quelle eſt leur impatience durãt tout le cours d'une ſi longue navigation, quelle eſt leur joïe, lors qu'ils commencẽt à apercevoir quoique de bien-loin la terre ſainte ; Attendent-ils de ſe mettre en priéres, qu'ils ſoient ſur le Tabor, ou au jardin des Olives ? Du plus-loin qu'ils découvrent ces ſacrées Stations, ils ſe mettent à genoux pour les adorer, ils renvoyent les voitures, quelques-uns même quittent leurs ſouliers, & tous commencent à chanter divers cantiques à l'honneur de Jeſus Chriſt ; Lors qu'ils ſont enfin arrivez, on n'á que faire de les avertir de s'approcher avec réverence, ni de leur ſuggerer des penſées, qui réveillent leur devotion, à la ſimple vûë du lieu ſaint, vous les voyez tous pénetrez d'une vive componction, ſe proſterner contre terre, & fondant en larmes, baiſer mille & mille-fois, les adorables veſtiges que le Sauveur du monde imprima ſur cette terre bien-heureuſe. Que ſeroit-ce ſi Jeſus-Chriſt lui même ſe trouvoit encore dans la Paleſtine, & qu'au lieu de ces rochers, qu'il arroſa de ſon Sang & de ſes pleurs, ce fut lui même qu'on allât voir pleurant dans la Créche, priant à Getſemani, & expirant ſur le Calvaire? mal-heureux & infidelles que nous ſommes ! C'eſt lui-même que nous allons recevoir à ces ſaintes Fêtes, & nous n'aurons nul ſentiment de nôtre bon-heur, nous ne ferons rien pour nous

en rendre plus dignes ; nous verrons venir ces jours ſans impatience, à peine daignerons nous y penſer le jour même. Quelle marque plus convaincante qu'on communie avec peu de foi, on n'y penſe qu'un moment auparavant. Que ſi vous voulez une preuve du peu de charité qu'on apporte à cette action, c'eſt qu'un moment aprés on n'y penſe plus ? C'eſt ma ſeconde Partie.

Ce n'eſt pas ſeulement Sainte Magdelaine de Pazzi qui a crû qu'une ſeule communion étoit capable de porter une ame à la vertu la plus excellente. On peut dire que c'eſt la penſée de tous les Théologiens, & ſur tout du grand ſaint Denis; qui dit que l'effet propre de l'Euchariſtie, eſt de mettre le ſceau à nôtre ſanctification, d'achever ce que les autres Sacremens ont commencé; Qu'elle a été inſtituée non pas ſimplement pour nous communiquer la ſainteté, mais le comble de la ſainteté. Ce ſentiment ne doit point vous ſurprendre, Chrêtiens Auditeurs. Car s'il eſt vray, que tous les mérites du Sauveur nous ſoient appliquez par ce Miſtére ; s'il eſt vray qu'il renferme toutes les graces & que l'Auteur même de la grace s'y unit à nos ames d'une union ſi parfaite qu'elle exclut toute ſorte de diviſion, comme l'aſſeure ſaint Thomas ; *Datur ad omnimodam unionem.* Faut-il s'étonner, qu'il nous puiſſe élever au plus haut point de la pureté & de la ſainteté Chrétienne.

Ce qui nous doit étonner, c'eſt que cela n'arrive pas effectivement ; & qu'aprés cent & cent communions nous ſoyons pour la pluſpart non ſeulement auſſi imparfaits, mais même plus imparfaits, plus vicieux que ceux qui n'ont jamais uſé

de cette divine viande. Il ny a rien de fort surprenant à voir que d'une étincelle il s'allume quelque fois un embrasement, qui ravage, qui consume les villes entiéres, mais qu'au milieu d'une fournaise telle qu'étoit celle de Babilone, de jeunes hommes ne soient pas même échauffez ; c'est un prodige qu'on ne sçauroit assez admirer, il faut que quelque cause secrette & puissante reprime l'ardeur de ses flammes; & se mette entre deux comme pour en émousser la pointe.

Savez vous bien quel effet a produit dans le monde la passion de nôtre Saint Rédempteur, elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de la tirannie des Demons, elle en a banni tous les vices, elle y a fait germer toutes sortes de vertus; Enfin elle lui a fait changer de face, & toutes les puissances de la terre & de l'enfer se sont en vin opposées à la vertu qui a operé ce changement. Or Messieurs, le même effet que la passion de Jesus-Christ a produit dans le monde, le S. Sacrement le doit produire dans l'homme selon S. Thomas. *Effectum quem Passio Christi fecit in mundo, hoc Sacramentum facit in homine.* Cependant nous en voyons qui rapportent de la sainte Table les mémes passions, les mêmes vices, les mêmes foiblesses. N'ai-je pas donc raison de conclurre qu'un obstacle plus fort que tout ce que les créatures, & l'enfer même peuvent oppoſer, leur rend la cõmunion inutile.

Mais quel peut-être cét obstacle plus fort que l'enfer, si ce n'est le peché qui a fait l'enfer, & pour qui l'enfer a été fait: Vous vous êtes confessé; dites vous, avant que de communier, mais aprés la communion vous êtes retombé dans vôtre peché

avec la méme facilité, la même froideur, & auſſi ſouvent qu'auparavant, ſi vous avez porté au pié du Prêtre un cœur vrayement contrit,& une réſolution ſincere de vous amander, ſi vous avez tout dit, & ſi tout vous a été remis; En un mot, ſi vous avez communié en état de grace,quelle peut être la cauſe de ces récheûtes? Mes freres, diſoit autrefois ſaint Bernard, préchant à ſes Religieux, ſi quelcun d'entre vous, ne ſent plus en ſoi des mouvemens de colere,d'envie, d'incontinence, ni ſi forts, ni ſi fréquens, qu'il rende grace au corps du Seigneur,c'eſt que la vertu du Sacrement opere en lui. *Gratias agat corpori & ſanguini Domini: quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* Doncques s'il arrive que ces paſſions ſoient toûjours auſſi vives, auſſi violentes en quelcun de nous, n'eſt-il pas tout viſible que la vertu du Sacrement n'a point encore operé en lui;mais qui peut l'empécher d'agir cette vertu infinie,ſi ce n'eſt le peché qui de ſon côté eſt en quelque ſorte infini en ſa malice.Dites-moi,homme impudique, d'où vient qu'aprés vôtre communion,à peine êtes-vous ſorti de la ſainte table,que vous voilà aſſailli des mêmes penſées, combattu des mêmes tentations, chargé des mêmes crimes, contre quoi vous venez de recevoir un préſervatif infaillible.

Car enfin tous les Docteurs tombent d'accord que l'Euchariſtie fortifie l'ame, & la préſerve du peché mortel,&que c'eſt là un effet qui ne lui eſt pas moins propre, qu'il eſt propre à la viande de nourrir:direz-vous que la concupiſcence eſt étrangement allumée en vous? Quoy même aprés la communion? Que veulent donc dire les Saints

du Sauveur. *Terretur adverſarius, cum Chriſtiani labra videt Chriſti cruore rubentia.* Ce ſont les paroles de S. Pierre de Damien.

Que le manteau d'Elie trouve de la réſiſtance aux eaux du Jourdain, que le bâton d'Eliſée ne puiſſe reſſuſciter l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de ſe beaucoup étonner, quand Eliſée lui-même ne lui rendroit point la vie, en ſe racourciſſant ſur le cadavre de ce jeune homme, je ne trouverois rien en cela de fort étrange, mais que Ieſus-Chriſt entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourriſſe de ſa chair, qu'il l'abreuve de ſõ ſang, qu'il faſſe preſque autant de miracles en un moment, qu'il en a fait en toute ſa vie, & qu'il les faſſe à deſſein de le guerir, de le rẽdre plus fort, plus chaſte, plus ſobre, plus patient, & que tout cela ſoit inutile; je vous avoüe, Meſſieurs, que cela m'étonne, & qu'à moins d'un obſtacle invincible & eſſentiel je n'en ſaurois comprendre la cauſe.

Quelle auroit été l'épouvante & la confuſion des Apôtres, ſi le Lazare eût été immobile au commandement que lui fit Jesus-Christ de ſortir de ſon ſepulche, ſi les Demons euſſent refuſé de ſortir des corps, lors qu'il leur ordonnoit de les quitter, ſi quelque Lepreux fuſt reſté couvert de lepre, aprés avoir êté touché de ſa main toute-puiſſante. Et moi, Meſſieurs, je vous avoüe que je ſerois encore plus épouvanté de voir un homme auſſi foible, auſſi imparfait aprés la communion qu'il l'étoit auparavant, ſi je ne ſavois que le peché mortel la peut rendre tout à-fait inefficace; Quoi l'ombre de S. Pierre guerit ſans qu'il y penſe toute ſorte de maladies, & le corps de Jeſus-

Christ touché, mangé, uni à nôtre corps, ne produria rien pour le salut de nos ames, quoi qu'il ne se donne que dans cette veûë, quoi que ces sortes de gueriſons ſpirituelles ſoient la fin de ſa miſſion, la fin de ſon incarnation & de tous les autres miracles qu'il a jamais operez. Quoi que cela ne ſoit que trop vrai, ne m'avoüerez vous pas qu'il ſeroit incomprehenſible, ſi l'Ecriture elle-même n'avoit pris ſoin de nous l'éclaircir? Mais S. Paul nous tire de tout embarras, en nous apprenant la raiſon d'un évenément ſi étrange. *Ideo multi inter vos infirmi, & imbecilles, & dormiunt multi.* Voilà la raiſon, dit ce grand Apôtre, pour quoi c'eſt que pluſieurs d'entre vous perſevérent dans la tiédeur & dans leurs anciennes foibleſſes, que pluſieurs s'endorment dans le peché, c'eſt que vous recevez le corps du Seigneur ſans y apporter la pureté neceſſaire, & avec les mêmes diſpoſitions que vous recevriez une viande materielle. Où je vous prie, Meſſieurs, de rémarquer qu'il attribuë à une même cauſe & la mort & les petites infirmitez, c'eſt-à-dire, & ces crimes qui nous privent entiérement de l'amitié de Dieu, & ces autres moindres imperfections qui ne font que le réfroidir à nôtre égard.

En effet il n'eſt pas moins étrange que la communion ſainte ne puiſſe pas nous guerir d'une legere maladie, qu'il eſt étonnant qu'elle ne puiſſe rendre la vie de l'ame à ceux qui l'ont ma-lheureuſement perdu. Au contraire, il faut, ce ſemble, moins de vertu pour rétablir une ſanté qui n'eſt que legerement alterée, qu'il n'en faut pour reſſuſciter un mort. Faiſons un peu de réflexion ſur

ce point. Ames Chrétiennes, nous récevrons tous les quinze jours nôtre Dieu, tous les huit jours,& nous sommes toûjours les mêmes, toûjours vains toûjours coleres, toûjours negligens dans la pratique du bien, toûjours froids dans la priere, toûjours esclaves de nos petites passions? S. Chrysostome dit que tous ceux qui ne profitent pas des Sacremens, les diffament autant qu'ils le peuvent, & ôtent à Jesus-Christ son honneur & sa réputation. Mais que peut-on penser de la vertu de l'Eucharistie, quand on voit une femme revenir tous les Dimanches de l'Eglise, où elle a communié, en revenir, dis-je, aussi chagrine, aussi disposée à s'emporter à la moindre occasion, que si elle n'avoit point reçeu le Dieu de la paix & de la douceur? C'est une legere imperfection que celle à quoi je suis sujet, je le veux croire. Mais comment arrive-t-il qu'un si petit mal resiste à un remede si puissant? Quoi ce pain des Anges, ce pain de vie, cét abbregé des merveilles du Tout-puissant, ce fruit de tant de douleurs, de tant de merites, en-un-mot le corps adorable de Jesus-Christ si souvent touché, si souvent mangé, ne peut étouffer en vôtre cœur ce petit ressentiment de vengeance, ce vain desir de gloire, cette petite jalousie? Vous voilà toûjours aussi dissipée en vos pensées, aussi inconsiderée en vos discours, aussi attachée à vos biens, à vos petites commoditez, à des niaiseries, tant de communions ne vous fortifient point, ne vous font point avancer en la saintetè? Que veut dire cela, Messieurs, quelle éffroiable indisposition peut vous rendre si inutile un secours si efficace.

Je ne voudrois pas vous mettre en ſcrupule, ni jetter le trouble dans vos conſiences ; mais je ne ſai que vous dire, car ſi vous communiez en état de grace, c'eſt une étrange alternative que celle à quoi je me vois reduit, puis qu'il faut avoüer, ce me ſemble, ou que le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt manquent de force, pour produire en nous les moindres effets de la grace, ou que de tres petits obſtacles peuvent arréter l'effet d'une force infinie en elle-même. Prenez y garde, les confeſſions ſe pourroient faire avec tant de negligence, on pourroit avoir ſi peu de ſoin d'exciter en ſoi-même une veritable douleur, une reſolution ſincere de s'amender, que des perſonnes qui d'ailleurs ſeroient aſſez éloignées de pecher mortellement ne laiſſeroient pas de faire des ſacrileges.

De plus, quiconque mene une vie fort tiede, eſt en danger de ſe former une fauſſe conſcience, qui diſſimule, qui ſe pardonne ſoi-même des fautes griéves, des omiſſions eſſentielles dont on ne ſe confeſſe point, & dont l'ame demeure toûjours chargée, mais le moins qu'on puiſſe croire d'un Chrétien, qui ne tire nul profit de la communion c'éſt qu'il eſt en un état tres-deſagreable à Dieu, & que s'il n'eſt pas actuellement en peché mortel, il n'eſt pas bien loin d'y tomber. Il faut qu'il ait de grandes attaches aux creatures, un grand mépris pour le Sacrement adorable, qu'il faſſe cette action avec une extréme non-chalance. & par conſequent il ne peut manquer de s'attirer la malediction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment.

Ce jugement terrible dont parle S. Paul ne me-

nace pas ſeulement ceux qui s'aprochent des choſes ſaintes, avec une chair ſoüillée, & un cœur impur, dit S. Baſile, quiconque mange cette viande, & prend ce brevage ſans en tirer nul profit, boit auſſi, & mange ſon jugement, *Iudicium ſibi manducat & bibit.* Et comment, dit ce Pére, Dieu ne rédemãderoit-il point compte d'une action ſi importante à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir juſqu'aux paroles inutiles.

Mais ſi cela eſt ainſi, ne vaudroit il point mieux s'abſtenir de la ſainte table. Ne ſeroit-il point ſurtout à propos que ceux qui ſont plongez dans de mauvaiſes habitudes, qui ſe ſont ſouvent confeſſez, & qui ont communié pluſieurs fois ſans qu'on ait vû d'amendement en leur vie, que ceux-là, dis-je, n'approchaſſent point de ce redoutable Sacrement, puis-qu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un ſacrilege toutes les fois qu'ils communient ; Je répons à cela, que ce conſeil pourroit avoir lieu en quelque autre conjoncture, mais au tems où nous ſommes, il n'y a point d'autre parti à prendre, que celui de ſe réconcilier de bonne-foi avec Dieu. Les Téologiens demandent quand c'eſt que le précepte de la penitence nous oblige ſous peine de peché mortel. Saint Bonaventure a crû, que dés le premier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de ſa conſience, on ſe rend coupable d'un ſi grand crime, pour peu qu'on differe d'en ſortir. Les autres Docteurs ne ſuivent pas en cela ſes ſentimens ; mais il eſt hors de doute, que cette obligation eſt indiſpenſable aux Fétes de Pâque, puis-que c'eſt deſobeïr à l'Egliſe que de ne communier pas en ce tems, & que c'eſt

un ſacrilege que de communier en mauvals état; Mais une perſonne qui ne ſe ſentant pas diſposée à changer de vie, s'éloigneroit des Saints Miſteres, par la crainte de les profaner, ſe rendroit-il coupable de quelque crime? il feroit un peché mortel; Il vaut donc mieux faire un ſacrilege. Quelle concluſion! Il faut donc ſe convertir tout-de bon & renoncer à tous ſes deſordres; voila ce qui ſuit néceſsairement de ma réponſe. Car qui ne voit que c'eſt par un horrible attachement au peché, & non point par aucun reſpect qu'on ait pour Dieu qu'on voudroit ſe diſpenſer du commandement Eccleſiaſtique: N'y a-t-il point de milieu entre violer le précepte, & faire outrage au corps de Jeſus! Ne peut-on pas éviter l'un & l'autre par une converſiõ ſincere. Il y a quelque-fois de mauvais Chrêtiens, qui croient ſe tirer d'affaire en diſant qu'il vaut mieux ne communier pas à Pâques que de communier indignement. Cela eſt vrai; mais l'un & l'autre ne laiſſe pas d'être une étrange abomination. C'eſt un grand crime de communier en mauvais état, mais je ne ſçai ſi c'en eſt un moïndre de négliger de ſe mettre en bon état, pour communier à Pâques; car outre le mépris, qu'on fait alors de l'autorité ſouveraine de l'Egliſe, il faut neceſsairement qu'un pecheur conçoive alors une nouvelle réſolution de perſeverer dans le mal, & d'y perſeverer long-tems, & une réſolutiõ ferme & priſe de ſens froid avec une parfaite connoiſſance, & une déliberation entiere; Une réſolution formée dans le tems méme qu'il eſt averti de ſon devoir, qu'on le ſollicite, qu'on le preſſe, qu'on le menace d'excommunication, s'il ne

ne s'en acquitte; dans un tems où l'exemple de tous ses freres l'invite à se reconnoître ? Quelle plus noire malice? quelle plus diabolique obstination que d'aimer mieux desobéir à sa bõne Mere, s'exposer à être retrãché du nombre de ses enfans, aimer mieux scandaliser toute la terre, se priver soi-même du bon heur de loger Jesus en son cœur, se priver de tous les trésors dont cette visite le combleroit, que de quitter ses déreglemens, que de devenir ami de Dieu?

Celui-là peche mortellement, qui par une simple négligence manque de communier à Pâques; & celui qui omet la communion par un attachement invincible à ses ordures, ne fait-il rien contre la loi Ecclesiastique: C'est comme si l'on disoit qu'un Seigneur que la paresse arrête la Cour; lors que son Prince l'apelle à l'armée, se rend coupable d'une désobéissance énorme, mais que celui qui refuseroit d'en partir, pour continuer de deshonorer le lit Roïal par ses adulteres, ne feroit rien qu'on eût droit de lui reprocher.

Non, chrétienne Compagnie, il n'y a plus moien de reculer, la fête prochaine vous impose une heureuse necessité de changer de vie, & de vous mettre bien avec Dieu, peut-être que c'est la derniere occasion que vous aurez de le faire, mais c'est sans doute la plus favorable que vous sauriez soûaitter. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Voici vôtre Roi, qui vient au devant de vous, pour vous inviter, pour vous recevoir à penitence. Le voilà tout disposé à oublier tous vos desordres, & à vous combler de nouveaux biens, *Venit tibi mansuetus.* Il vient plein de douceur, non seulement pour

les ames ſaintes, qui lui ont toûjours été fideles, mais pour vous-même pecheur. *Tibi*: Pour vous; dis-je, qui l'avez ſi ſouvent outragé, qui l'avez ſi ſouvent trai, ſi ſouvent crucifié. C'eſt ici le tems de la bonté & de la miſericorde; c'eſt le tems qu'il reçoit le perfide Judas au baiſer de paix; qu'il donne le Paradis au voleur, qu'il verſe ſon ſang pour ceux qui le font mourir. *Venit tibi manſuetus.* Il ne vient point pour punir vos crimes, il vient au contraire pour s'en charger, & pour porter la peine qui leur eſt deûë, ce n'eſt point ce lion de Juda dont les rugiſſemens ont effraié le Prophete, c'eſt une brebis innocente qui ſe laiſſe mener à l'Autel, qui s'y laiſſe égorger pour vôtre ſalut. *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Une ſi grande douceur ne vous touchera-t-elle point? Elle a attendri le cœur de ſon juge, elle a changé en reſpect & en amour l'inſolence & la rage de ſes bourreaux, elle a amoli la dureté des cailloux & des rochers, n'y aura-t-il que vôtre cœur qu'elle ne puiſſe fléchir? *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.*

Allons, Meſſieurs, allons au devant de nôtre bon Maître, & que ces huit-jours ſoient emploiez à nous préparer à le recevoir. Faiſons un ſerieux examen ſur tout ce qui lui pourroit déplaire en nous, & à la veûë de ſes douleurs, que nos pechez lui ont causées, à la veûë de cette croix, où nous l'avons attaché, à la veûë de cette mort, qui a été néceſſaire pour expier les déreglemens de nôtre vie, concevons une ſi grande horreur de nos fautes, que nous n'épargnions ni aumône, ni jeûne, ni aucune ſorte de penitence pour les effacer,

pour les abolir entiérement. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il vient à nous plein de bonté, plein d'amour & du plus ardent de tous les amours, n'allons pas à lui avec froideur & indifference, tâchons d'exciter en nous cette faim, ces desirs violens qui ont fait languir les ames saintes ? Il vient à nous chargé de grace & de trésors, pour nous enrichir, n'allons pas à lui les mains vuides, faisons chaque jour de cette sainte semaine quelque action exterieure, qui merite de lui être presentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture spirituelle, une visite à l'Hôpital, une méditation, quelque austerité corporelle, mais sur-tout qu'il ne se passe point de moment, s'il est possible, qui ne soit santifié par quelque acte interieur de contrition de nos pechez, de compassion pour les douleurs de Jesus-Christ, de protestation de le mieux servir desormais, de desir de le recevoir au plûtôt, & le plus-saintement qu'il est possible. C'est ainsi, Messieurs, que vous vous disposerez à communier dignement, & par consequent à vous santifier par cette communion. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXII.

DE LA SAINTE

EUCHARISTIE.

Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

Si quelcun mange ce pain, il vivra éternellement. S. Jean, c. 6.

On peut multiplier les communions ſans manquer de reſpect envers le Corps du Sauveur, & ſans ſe rendre cette action inutile.

QUOIQUE dans la doctrine du Chriſtianiſme, il y ait bien des veritez qui exercent nôtre créance, il n'eſt rien, ce me ſemble de plus incroyable que le miſtére de ce jour, & l'amour exceſſif que Jeſus nous y témoigne. Si avant l'Incarnation du Verbe Eternel, dans ces ſiecles de fer, où le Seigneur ſe faiſoit appeller le Dieu des armées, le Dieu des

vengeances, où il ne parloit que par la voix du tonnerre, & faiſoit gemir ſon peuple ſous le joug d'une rigoureuſe Loi : Si, dis-je, en ce tems-là les Prophétes avoient prédit un peu plus clairement ce qui s'accomplit ſur nos Autels ; S'ils avoient dit, que ce Dieu ſi grand, ſi majeſtueux, ſi terrible s'abaiſſeroit juſqu'à nous aimer avec tendreſſe, que pour nous en donner des marques, il ſe dépoüilleroit de ſa Majeſté, qu'il ſe donneroit tout entier à chacun de nous ; que pour s'unir à nous plus étroitement, il ſe feroit nôtre viande & nôtre brevage, qu'il deſcendroit effectivement dans nôtre eſtomac ; qu'il en feroit ſa demeure, ſon trône, ſon lieu de délices, penſez vous Meſſieurs, qu'une pareille Prophetie eût trouvé quelque créance parmi les Juifs.

Mais ſi on avoit ajoûté que les hommes, au lieu de recevoir avec empreſſement les preuves d'un amour ſi exceſſif, n'auroient que du dégoût pour le veritable pain des Anges, qu'on ſeroit obligé d'uſer de menaces & de cõtrainte, pour les faire approcher de la ſainte Table une fois l'année ; que non-ſeulemẽt le Dieu d'Iſraël ſeroit mẽconnû des Juifs, paroiſſant dans la forme d'homme, mais qu'il ſeroit rebutté même des Chrẽtiens, quoique trés bien connû ſous les voiles du Sacrement, avec quelle ſurpriſe auroit-on écouté ces prédictions ?

Cependant nous voyons aujourd'hui toutes ces choſes accomplies. Il eſt vray que Jeſus ſe donne à nous d'une maniére ineffable, & il n'eſt que trop vrai qu'on fait peu de cas de ſon preſent On pourroit le recevoir tous les jours, & on attend de le faire qu'un commandement exprés y oblige ſous

de griéves peines. On prétend s'excuſer ſur ce qu'on ne vit pas aſsez ſaintement, pour faire des communions fréquentes; mais c'eſt ce qui m'étonne que pouvant vivre aſsez bien pour obliger nôtre Dieu à deſcendre tous les jours dans nous, & à venir répoſer réellement & corporellement dans nôtre ſein, nous aimons mieux nous priver d'un ſi grand honneur, d'un ſi grand bien que de nous y diſpoſer par la réformation de nôtre vie.

Je n'ai garde d'exorter ici ceux qui ſont plongez dans le deſordre, à s'approcher ſouvent de ce Sacrement terrible, puisqu'ils n'y peuvent manger que leur jugement & leur condannation. Je n'entreprendrai pas non plus de les porter à ſe convertir, pour ſe rendre dignes de recevoir Jeſus plus ſouvent; ce motif feroit peu d'impreſsion ſur des perſonnes qui ont auſsi peu de foi que d'amour de Dieu. Mais je m'addreſserai aux bonnes ames, ou à ceux qui ont déja conçeu un vrai deſir de vivre Chrêtiennement, & je les inviterai de la maniére la plus-preſsante, qu'il me ſera poſsible, à multiplier leurs communions, ſans plus écouter les fauſses raiſons dont on pourroit ſe ſervir, pour les détourner de cette pratique. Jeſus mon Sauveur, que je crois fermément étre enfermé dans ce tabernacle ſous les eſpeces du pain, s'il eſt vrai que le Ciel n'a rien pour vous de plus delicieux que le cœur des ames pures, inſpirez-moi les motifs qui peuvent les animer à s'approcher de vous avec confiance, outre l'interêt que vous avez à m'accorder cette faveur, j'employe encore le credit de vôtre Sainte Mere, pour l'obtenir. *Ave Maria.*

Je crois que perſonne n'ignore à preſent les con-

teſtations, qui depuis quelques années ſe ſont élevées dans l'Egliſe même au ſujet de l'uſage fréquent de l'Euchariſtie. Quoi que ceux qui le blâmoient, aient rendu leur foi ſuſpecte par les livres qu'ils en ont écrits, je ne prétens aujourd'hui ni les combattre, ni les condamner, je n'examine point, s'ils ont eu deſſein d'éloigner de la Ste Table toutes ſortes de perſonnes, ni quel motif pourroit les avoir porté à former un pareil deſſein. Mais comme les raiſons dont ils ſe ſont ſervis, pour autoriſer leur doctrine, peuvent porter également tout le monde à s'abſtenir de ce miſtére d'amour, quoi que peut-être contre leur intention; on ne trouvera pas mauvais que je faſſe voir, qu'elles n'ont point de force à l'égard des gens de bien, & il me ſemble qu'un pareil diſcours ne peut rien avoir qui ne ſoit édifiant.

Les raiſons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion fréquente, ſe peuvent reduire à ces deux-ci. La premiére eſt le mépris qu'on ſemble faire de ce miſtére ſi rédoutable, lors qu'on oſe s'en approcher avec tant de facilité. La ſeconde eſt le peril, où l'on s'expoſe d'en concevoir effectivement du mépris, & d'en tirer peu de fruit à force de s'y accoûtumer, & de ſe rendre cette action trop familiere. On devroit communier plus rarement, & pour témoigner plus de reſpect envers le Corps de Jeſus Chriſt, & pour ſe diſpoſer à recevoir une plus grande abondance de grace, quand on viendroit enfin à communier. Voila ce qu'on dit ordinairemẽt de plus plauſible contre la frequente communion, & c'eſt cela mè-

me que je dis n'avoir nulle force à l'égard des gens de-bien, je prétens au contraire, qu'ils doivent embraſſer cette pratique par ces mêmes raiſons qu'on allegue pour la décrier. Non ſeulement on peut multiplier les communions, ſans manquer de reſpect envers le Corps du Sauveur, & ſans ſe rendre cette action inutile; mais je m'en vais vous faire voir qu'à la réiterer ſouvent, il y a premiérement plus de gloire pour Dieu, & en ſecond lieu plus d'utilité pour les hommes, que plus on communie, plus on honore le Sacrement, plus on en profite; En un mot, que bien-loin de s'en priver par des motifs de reſpect pour Dieu, & de zéle pour nos ames, on doit s'en approcher fréquemment par ces deux mêmes motifs, leſquels feront les deux parties de ce diſcours.

On ne peut pas nier, Chrétiens Auditeurs, que Jeſus-Chriſt, qui a inſtitué le Sacrement de l'Euchariſtie, & qui eſt lui-même caché ſous ce Sacrement, ne nous ait invité ſouvent à le recevoir, & qu'il ne l'ait fait d'une maniére fort preſſante. Il a promis l'immortalité, la vie éternelle, & même une vie divine à ceux qui communieroient; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneroient de ſa Table, il veut que tout le monde y ſoit appellé, qu'on force même les dégoûtez, & les pareſſeux. Tout le monde ſait que pour obéïr ou à ces conſeils, ou aux préceptes de l'Evangile, les prémiers fidelles recevoient tous les jours le Corps du Sauveur, comme il eſt rapporté au deuxiéme chapitre des Actes des Apôtres; & que cette ſainte coûtume paſſa bien-tôt aprés, comme une eſpece de Loi Eccleſiaſtique, par

l'ordonnance que firent les Apôtres, que tous ceux qui entreroient dans l'Egliſe, & qui réfuſeroient de participer aux ſaints Miſtéres, ſeroient ſeparez des autres. Cette ordonnance fut confirmée par ſaint Anaclet cinquiéme Pape aprés ſaint Pierre, de ſorte que durant long tems quiconque s'étoit rendu indigne de communier par des actions ſcandaleuſes, ceux-mêmes qui pour quelque autre raiſon que ce peut-être, ne vouloient pas avoir part à ce bon-heur, étoient mis hors de l'Egliſe aprés l'Evangile. Tous ceux qui entendoient la Meſſe, étoient obligez de recevoir le Corps du Sauveur,

De-là il me ſemble qu'on peut d'abord conclurre que Dieu eſt extrémement honoré par la frequente communion; qu'il vaut mieux s'approcher ſouvent de la ſainte Table par amour, que de s'en abſtenir par humilité, à moins qu'on ne veüille dire que les premiers Chrétiens, que les Apôtres-mêmes qui avoient reçeû la plenitude de l'Eſprit Saint, ont ignoré une maniére de culte, & de reſpect plus excellente, que celle qu'ils ont pratiquée, qu'ils ont établie; que celle dont-ils ont peut-être fait un précepte aux fidéles de leur tems: comme ſaint Thomas, & pluſieurs autres Théologiens l'ont penſé.

De plus ceux qui ont combatu avec plus de chaleur la multiplication des communions, & qui ont pris plus de ſoin de faire valoir la modeſtie de ceux qui étoient long tems ſans participer à ces Miſtéres: ceux-là-même ont reconnû que tous les Péres de l'Egliſe, ſans en excepter un ſeul, exôrtent les Chrêtiens à communier ſouvent; Il

eſt vray qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions ſacrileges ; mais jamais contre les communions fréquentes ; qu'ils nous invitent ſouvent à nous approcher de l'Autel avec beaucoup de reſpect, mais jamais à nous en retirer par reſpect ; & j'oſe dire qu'on n'en ſauroit citer un ſeul, qui conſeille cette maniére d'humilité. Nous trouvons dans les Conciles, & ſur tout dans ceux de Baſle, & de Trente, que l'Egliſe ne ſoûaitte rien tant, que de voir ſes Enfans affamez de ce Pain de vie, & diſpoſez à le recevoir tous les jours. Ils font tous conſiſter la réverence deûë à ce Sacrement adorable, dans le ſoin qu'on doit avoir de ſe purifier par une veritable penitence, mais il n'eſt fait mention nulle part de cette vénération, qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, qu'on nous veut repréſenter comme une grande vertu.

Seroit-il poſſible que Jeſus-Chriſt nous eût témoigné en tant de rencontres, & d'une maniere ſi forte l'envie qu'il a de ſe donner à nous par l'Euchariſtie ; que dans le premier âge de l'Egliſe on eût introduit, & pratiqué ſi long-tems la communion de tous les jours ; que tous les Saints Péres nous euſſent exôrté au frequent uſage de ce Sacrement ; que les Conciles euſsent fait paroître un ſi grand deſir de voir cét uſage retabli parmi les fidelles, s'il y avoit plus de vertu, plus de mérite, plus d'honneur pour Dieu, à nous éloigner, qu'à nous approcher de la ſainte table, s'il y avoit quelque eſpece d'irrévérence à ſe preſenter à la communion, ſi ceux-là ſont en effet plus reſpectueux, qui s'y préſentent plus-rarement. Quelle eſt donc

cette vertu, que nôtre bon Maître ne nous a point récommandée, & dont nous ne voyons pas d'exemple dans les plus belles années du Chriſtianiſme ? Quelle eſt cette vertu, que les plus-grandes lumiéres de l'Egliſe ne nous ont point encore découverte, & que l'Egliſe elle-même n'a pas daigné juſqu'ici enſeigner à ſes enfans.

Il eſt vray, me dira-t-on, car on ne le ſauroit nier, il eſt vray que ni dans l'Ecriture, ni dans les Canons, ni dans les ouvrages des Peres, ni dans l'hiſtoire de l'Egliſe, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce reſpect, qui nous doit rétirer de la ſainte Table. Ce ne ſont par tout qu'exôrtations, qu'invitations preſsantes de nous en approcher ſouvent, & s'il eſt poſsible tous les jours. Mais ces invitations ne s'addreſsent pas à des pécheurs comme nous, elles ne ſont que pour ces grandes ames, que l'Evangile compare à des Aigles, & qu'il a prédit devoir s'aſsembler, où répoſera le corps du Sauveur, ſelon le ſens que les Péres donnent à ces paroles : *Ubi erit Corpus, ibi congregabuntur & aquilæ.* Elles ne ſont que pour ces ames ſaintes qui ſe ſont purifiées des plus légeres imperfections, qui n'ont plus de deſirs, plus de penſées que pour le Ciel ; qui ne vivent plus que du plus pur amour de Dieu. A cela je répons, Meſſieurs, que s'il y avoit une veritable humilité, une veritable vertu à s'abſtenir du Corps du Sauveur ; les plus-grands Saints auroient été les premiers à nous en donner des exemples, comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. Il eſt certain que ceux qui ſont parvenus à la plus

haute perfection, ne ſont pas ceux qui s'eſtiment les plus parfaits, au contraire l'humilité devient toûjours plus profonde, à meſure que la charité devient plus ardente, & par conſéquent ſi les Saints étoient les ſeuls, qui puſſent faire honneur au feſtin celeſte, il eſt tout viſible que tout le monde ſeroit obligé de s'en excuſer, que les Saints eux-mêmes n'auroient pas la hardieſſe de ſe préſenter à cette Table, étant tous bien éloignez de ſe croire ſaints, ſe croïant au contraire pour la plûpart de trés-grands pécheurs.

Cependant, Meſſieurs, liſez la vie de tous les Héros du Chriſtianiſme, vous trouverez que non-ſeulement ceux du premier âge de l'Egliſe, mais tous ceux qui ſe ſont ſignalez dans les derniers ſiécles, ont loüé la fréquente Communion, qu'ils ont tâché d'en introduire l'uſage, qu'ils l'ont pratiquée eux-mêmes, & qu'ils n'ont pas crû deshonorer la chair du Sauveur, en s'en nourriſſant tous les jours comme ſainte Théreſe; ou preſque tous les jours comme ſainte Catherine de Sienne, ou pluſieurs fois la ſemaine comme ſaint Elzear & tous les autres ſans exception. C'eſt une choſe qui mérite bien d'être remarquée, que ceux qui ont pris ſoin de chercher dans l'hiſtoire, dequoi appuyer la doctrine qui condanne le fréquent uſage de l'Euchariſtie, parmi ce grand nombre de Saints qui ont vécu depuis Jeſus Chriſt; ils n'ont pû citer que l'exemple de trois ou quatre qui pour des fautes legeres, ſe ſont abſtenus de dire la Meſſe pour un jour ſeulement, ou tout au plus pour quelques jours; & cela une ſeule fois en toute leur vie.

Mais s'il étoit vrai que la fréquente communion ne fût que pour les ames tout à-fait pures ; comment eſt-ce que dans la primitive Egliſe on auroit pû obliger tous les fidelles à communier tous les jours ? Je ſai que c'étoit alors comme le ſiécle d'or du Chriſtianiſme, que le Sang de Jeſus-Chriſt qui venoit d'être verſé ſur le Calvaire, que le feu du Saint Eſprit dont les Apôtres avoient receû la plenitude, rempliſſoit les cœurs d'une admirable ferveur ; mais enfin le nombre des Chrêtiens s'augmentant tous les jours de plus-en-plus, il n'y avoit pas trop d'apparence qu'au deuxiéme ſiecle, ſous le Pontificat du Pape Anaclet, où la coûtume de communier tous les jours fut renouvellée, le Chriſtianiſme étant déja répandu dans tout l'univers; il n'eſt gueres probable qu'encore alors il y eût autant de Saints, qu'il y avoit de Chrêtiens. Saint Baſile, & Saint Epiphane, qui vivoient au quatriéme ſiecle, témoignent qu'il y avoit trois ou quatre jours de la ſemaine, auſquels il étoit ordonné à tous ceux de leur Dioceſe de recevoir la communion : Doit-on croire que les Dioceſes de ces Saints Prélats, étoient tous compoſez d'ames parfaites, & ornées des plus-excellentes vertus ; Tous les Fondateurs des Ordres Religieux ont prévû que les Communautez ſeroient tout-au-plus mélées de parfaits, & d'imparfaits, de tiédes, & de fervens, & qu'il ne s'y en trouveroit que trop, qui conſerveroient dans le Cloiſtre l'eſprit & les inclinations du monde, ils n'ont pas laiſſé d'établir tous la fréquente communion, & d'y engager tous ceux qui voudroient ſuivre leur regle.

Mais quoi, doit-on accorder l'uſage fréquent de la ſainte Euchariſtie méme aux tiedes & aux méchans? Non Meſſieurs, cette grace n'eſt que pour les bons, & pour ceux qui ont envie de le devenir. Je ne prétens point porter indifféremment toutes ſortes de perſonnes à s'approcher ſouvent du Dieu de la pureté : Mais je dis que du moment qu'on a renoncé à l'habitude du peché mortel, du moment qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occaſions de le commettre, qu'on ſe ſent un vrai deſir de faire ſon ſalut, de vivre chrêtiennement : je dis, Meſſieurs, que déslors on eſt diſposé pour la fréquente communion, & que bien-loin de manquer de reſpect en la pratiquant, on ne peut rien faire qui honore Dieu davantage. Je l'ai fait voir, ce me ſemble, juſqu'ici par toute ſorte d'exemples, & d'autoritez; mais à ces preuves j'ajoûte une raiſon tout-à-fait eſſentielle.

La Communion eſt par elle-même une action ſainte ; une action de religion, ſi vous la conſiderez dans l'homme qui communie ; il donne par là une marque de ſa foi, un témoignage public de l'union qu'il a avec les Fideles, dont ce Pain ſacré a été de tout tems le lieu le plus précieux : Enfin il acheve, il conſomme le ſacrifice de l'Autel, qui de toutes les actions de Religion eſt ſans doute la plus excellente, & la plus parfaite. Cela ſuppoſé, ſur quel principe peut-on avancer qu'en s'abſtenant de la ſainte Table, on donne au Seigneur des marques d'un plus grand reſpet & d'une vénération plus profonde ? Eſt-ce par l'omiſsion, ou par la pratique des actions ſaintes ; de celles qui ſont deſtinées particulierement à diſtinguer les en-

ſans de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, & à reconnoître la grandeur de la Majeſté Divine, que nous devons honorer Dieu, & faire éclatter le reſpect que nous lui portons ? Si c'eſt donner à Dieu la plus grande gloire, qu'il puiſſe recevoir d'un ſimple fidele, que de recevoir l'Euchariſtie, comment peut-on dire que c'eſt le deshonorer que de la recevoir ſouvent ?

La priére glorifie le Seigneur, elle eſt un aveû de nôtre dépendance, & de ſon pouvoir ſouverain de nôtre indigence, & de ſes richeſſes, de ſa bonté, de ſa liberalité infinie. D'ailleurs c'eſt prendre bien de la liberté que de s'approcher de Dieu, & paroître en ſa préſence pour l'entretenir de nos miſéres. Quelcun s'eſt-il jamais avisé de dire que pour témoigner à Dieu plus de reſpect, il étoit à propos de le prier rarement, & d'interrompre l'exercice de l'Oraiſon? Sainte Théreſe le crût durant quelque-tems, elle s'abſtint de prier, ſous prétexte qu'elle étoit encore engagée en des imperfections, qui la rendoient indigne de parler à Dieu. Mais elle ſe reproche ce ſentiment en divers endroits de ſa vie, elle dit que cette fauſſe humilité l'auroit perduë infailliblement, ſi elle n'eut été détrompée, que le demon ne pouvoit lui tendre un piége plus dangereux. Que ſi c'eſt une fauſſe modeſtie, une veritable tentation de quitter la priere, parce qu'on n'eſt pas digne de parler à Dieu; Ne ſera-ce point auſſi une illuſion de ſe retirer de la communion ſur un ſemblable prétexte; ſur tout ſi c'eſt ſouvent, & pour un tems conſiderable que l'on s'en retire? Pourquoi Dieu eſt-il d'autãt plus honoré, qu'on multiplie davantage toutes les

œuvres saintes, que l'on fait en son honneur, & que l'on sera accusé de lui manquer de respect, en reïterant souvent celle de toutes qui lui est la plus honorable.

Mais quand la communion ne seroit pas l'actiõ la plus sainte du Christianisme, celle qui fait le plus d'honneur à Dieu, à la considerer simplement comme l'action du Chrêtien, qui reçoit le Corps de Jesus-Christ, il est certain qu'à la regarder comme l'action de JESUS-CHRIST lui-même, qui nous y donne son corps, il n'est rien aprés le sacrifice de la Messe, qui honore Dieu davantage, & par conséquent qu'il faille davantage multiplier. Pourquoi pensez vous que l'Eglise ait si fort augmenté le nombre des Prêtres? Et pourquoi permet-elle à tous ses Prêtres de celébrer tous les jours? Est-ce qu'elle les croit tous aussi saints que les Apôtres? ignore-t-elle que plusieurs d'entre eux ne sont pas plus purs que les laïques? Elle le sait, Messieurs, mais c'est que l'honneur qui est fait à Dieu par Jesus-Christ, lequel s'immole lui-même à l'Autel; cét honneur, dis-je, est si grand, qu'elle a crû que nulle consideration ne la devoit empêcher de le lui faire offrir le plus souvent qu'il seroit possible; & par autant de Prêtres, qu'elle en auroit consacrez. Pourquoi ne dirons nous pas à peu prés la même chose de la sainte communion, puisque non seulement Jesus y acheve le mistére qu'il a commencé par les mains du Prêtre, qu'il y accomplit le dessein qu'il a eu en instituãt ce Sacrement, qui est de nourrir les fideles de sa propre chair; qu'il y renouvelle, qu'il y étend, comme parle S. Jean Chrysostome

le

le bien fait de ſon Incarnation ; mais qu'il s'y ſacrifie encore une fois en perdant dans nôtre eſtomac cette vie ſacramentelle, qu'il avoit reçûë à la conſecration ? Vous n'êtes pas digne de communier ſouvent. Tous les Prêtres ſont ils dignes de dire ſouvent la Meſſe ? En eſt-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours ; En eſt il un ſeul qui mérite de la dire une ſeule fois ?

C'eſt une erreur, Chrêtienne Compagnie, de penſer que nôtre Dieu ſoit deshonoré par nos miſeres & par nos foibleſſes. Si cela étoit, il ne ſe ſeroit pas lié ſi étroittement à nôtre nature, & l'Incarnation ne ſeroit pas le plus grand, le plus glorieux de tous ſes ouvrages. Il eſt d'autant plus glorifié par cette union ineffable, que le terme en eſt plus vil, & plus éloigné de ſa grandeur. C'eſt pour cela que des deux natures raiſonnables l'Angelique & l'Humaine, il a choiſi la plus imparfaite, parce qu'il l'a trouvé plus propre pour faire éclater ſa bonté, & ſa ſageſſe infinie. *Nuſquam Angelos aprehendit, ſemen Abrahæ apprehendit.* Il eſt vray, Meſſieurs, nous ſommes tous trés-indignes de communier ſouvent, mais ſi nôtre indignité eſt un obſtacle à recevoir Jeſus-Chriſt, non ſeulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce-qu'il eſt impoſſible que nous en ſoyons jamais dignes. Si nous devons nous abſtenir de la ſainte Table, parce que nous en ſommes indignes ; nous devons encore nous abſenter de la Meſſe, & de la Prédication. Nous ſommes trés indignes de l'un, & de l'autre. Les Anges n'aſſiſtent qu'en tremblant au ſacrifice de l'Autel, & un ſaint Pére a dit

qu'il ne falloit pas moins de pureté, pour entendre la parole sainte que pour manger le corps du Sauveur.

Mais que je trouve bien plus raisonnable les sentimens d'une ame sainte,& extrémement éclairée qui vivoit il n'y a pas fort long-tems, qui se sentant un extréme desir de recevoir le Corps du Sauveur, dans le même-tems qu'elle se trouvoit accablée de confusion à la veûë de ses infidelitez, disoit à Dieu : Je vous entens, Seigneur,je comprens ce que signifient ces ardens desirs,je ne doute point qu'ils ne me viennent de vous:vous voulez faire voir jusqu'où peut aller vôtre bonté excessive en vous donnant à la plus indigne de toutes les creatures. Vous avez raison de soûaitter de venir en moi, rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de vôtre table par la considération de mes miseres;car plus je suis miserable,plus vous serez glorifié & des Anges & des Saints, pour m'avoir fait une si grande misericorde.

J'ai déja dit que je ne parlois qu'aux ames, qui n'aimoient plus le peché, & qui desiroient sincerement de devenir bonnes. Car pour les autres qui sont attachées au monde, qui sont determinées à continuër de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement : mais aussi ne suis je pas assez credule, pour me laisser persuader que c'est par humilité qu'elles s'abstiennent. Comment peut-on croire qu'une personne, qui aura la tête toute remplie de vanité, qui ne songera qu'à se loüer, qu'à acquerir une fausse gloire, soit en même-tems remplie d'une verita-

ble humilité? Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris pour les regles ſaintes de l'Evangile ; qui portent peut-être leur orgueil juſqu'à mépriſer les Commandemens de l'Egliſe & de Dieu même, aient tant de reſpect & de vénération pour l'Euchariſtie ? Jeſus-Chriſt eſt dans le Saint Sacrement il eſt vrai: Mais Dieu eſt par tout, & je ne comprens pas comment ce même reſpect qui nous repréſenteroit le Seigneur ſi redoutable à l'autel; ne nous empécheroit point de l'offenſer,& de l'outrager par tout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous differez la communion par la conſidération de vôtre indignité, tandis que nous verrons que vous ne laiſſez pas de vous en rendre tous les jours plus indigne par la multiplication de ces mêmes fautes, qui vous obligent à la differer : Si vous aviéz des ſentimens d'une véneration ſi profonde pour le Corps adorable de Jeſus, ne ſongeriez-vous point davantage à vous rendre digne de le recevoir ſouvent, qu'à vous en priver, parce que vous vous en jugez indigne ? Si vous êtes vraiment reſolu de vous réformer, vous méritez de communier dés demain, mais ſi vous voulez continuer de vivre comme vous avez vécu juſqu'à cette heure; pouvez-vous douter que dans un an d'ici, vous mériterez encore moins qu'à préſent de participer aux ſaints Miſtéres. Qu commancez dés maintenant à purifier vôtre cœur pour communier la premiere fois avec plus de revêrence; ou ceſſez de dire que le terme que vous prenez, eſt un effet du reſpect interieur que vous avez pour le Corps de Jeſus-Chriſt: Voilà qui eſt étrange de vouloir faire

paſſer pour vertu, l'attache que nous avons à nos habitudes vicieuſes,& l'amour d'une fauſſe liberté qui ſe trouveront trop génés par des communions fréquentes On craint de r'entrer ſi ſouvent dans une conſcience impure;on craint l'humiliation de la confeſſion ; on craint que les plaiſirs ne ſoient pas ſeulement interrompus pour un jour;mais encore troublez pour long-tems par les bonnes penſées, qui ont coûtume d'accompagner les actions ſaintes:en un mot il faut ſe retirer ou du deſordre, ou de la Table ſacrée, & on aime mieux ſe priver de celle-ci que d'être obligé de vivre Chrêtiennement.

Voila quelles ſont les diſpoſitions, que l'on cache ſous le prétexte ſpecieux de reſpect & de vénération pour l'Euchariſtie. Mais on leur donne encore une autre couleur, qui n'eſt ni moins fauſſe, ni moins trompeuſe. Nous voulons faire acroire que nous faiſons par zéle de nôtre avancement ſpirituel, ce qui eſt un effet viſible de nôtre tiédeur, & du peu d'envie que nous avons de nous convertir. Il eſt dangereux, dit-on, qu'en communiant ſi ſouvent, on ne s'y accoûtume de telle ſorte qu'on n'en retire plus le fruit, qu'on en devoit eſperer. Diſons plûtôt, que nous appréendons qu'en communiant ſi ſouvent, nous n'en retirions plus de fruit que nous ne ſoûaitterions. Car il n'eſt rien de ſi vrai que plus on multiplie les communions, plus on en profite. C'eſt-la ſeconde Partie.

Quand tous les Chrêtiens ne ſeroient pas inſtruits des effets admirables que produit l'Euchariſtie dans l'ame de ceux qui la reçoivent, il ſuffi-

roit de vous faire ressouvenir qu'elle renferme ce Corps adorable, dont la présence, dont les attouchemens sacrez, dont les vêtemens, dont la seule ombre a chassé les Demons & les maladies; qui a encore plus de pouvoir sur les cœurs pour les sanctifier, qu'il n'en a eu sur tout le reste de la nature. Qui pourroit ramasser dans un seul discours tout ce que la Foi nous apprend, tout ce que la raison nous persuade tout ce que les Péres nous ont dit; tout ce que l'experience nous a enseigné de la vertu de ce Sacrement? Y a-t-il quelque moyen ou plus seur, ou plus prompt, ou plus efficace pour moderer les passions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'ame contre les tentations, pour l'encourager aux entrepriſes les plus difficiles, pour la rendre ferme & inébranlable dans la pratique du bien, pour l'enflammer de l'amour de Dieu, que ce saint Mistére, par lequel nous sommes unis d'une maniére si particuliére au Roi des vertus, à l'Auteur de la grace, au Saint des Saints, à la source de toute sainteté, & de toutes benedictions? La vertu de refraîchir n'est pas plus naturelle à l'eau, dit Albert le Grand, que celle de moderer les ardeurs de la concupiscence, l'est au Sacrement de l'Autel. Le Demon tremble dit Saint Pierre de Damien, à la veuë d'un Chrétien qui a ſes levres teintes du Sang du Sauveur. L'Eucharistie est un puissant remede, qui pénetre toutes les parties de l'ame, & méme du corps, pour tout guerir, tout purger, tout renouveller: C'est ainsi que parle saint Ciprien. Enfin il faut se resoudre à mourir, dit saint Jean Chrysostome; si l'on refuse de prendre

cette ſacrée nourriture; elle eſt la vigueur de nôtre ame, le bien qui unit nôtre eſprit à Dieu ; le fondement de nôtre confiance, nôtre eſperance, nôtre ſalut, nôtre lumiére, nôtre vie.

Cela étant ſuppoſé, comment eſt-ce qu'un Sacrement d'une ſi grande vertu pour tous ceux qui le reçoivent, peut devenir inutile à ceux qui le reçoivent ſouvent ? Il peut arriver qu'un contrepoiſon, qu'un remede trés-bon en ſoi-méme n'ait enfin nul effet à l'égard de ceux qui en fõt un trop grand uſage ; mais une viande ne laiſſe pas de profiter, quoi qu'on en mange ordinairement; On prend tous les jours la nourriture, le pain ſurtout & le vin, ſous les eſpeces deſquels Jeſus nous a donné ſon Corps & ſon Sang; elles ſont d'autant plus ſalutaires que l'eſtomac y eſt plus accoûtumé ; il ne s'en dégoûte jamais, & quand cela arriveroit à l'égard de la viande, & du breuvage materiel, le Saint Eſprit a prédit le contraire il y a long tems de ce pain celeſte: Ceux qui me mangent, deſireront encore de me manger. *Qui edunt me, adhuc eſurient.*

Je ſai bien qu'on peut recevoir l'Euchariſtie de telle ſorte, qu'on n'en retire aucun fruit ; mais je ſoûtiens que cela ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment; je dis que ceux qui communient tous les huit jours, ſans pourtant devenir meilleurs, deviendroient pires, s'ils communioient plus rarement, que nulle indiſpoſition, à la réſerve du peché mortel, ne peut empécher l'effet du Sacrement qui eſt de ſanctifier l'ame, de lui donner des forces, & de la vigueur pour faire le bien, & pour réſiſter au mal. Que comme à

chaque fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de merite,& de grace habituelle,il faut neceſſairement qu'une communion nous diſpoſe à profiter d'une autre communion,& que par conſéquent plus on en fait, plus on ſoit en état de profiter de celles,que l'on doit faire.

Je conviens que c'eſt une miſere,à quoi preſque tous les hommes ſont ſujets, d'eſtimer davantage les choſes les plus communes, de negliger enfin, ou de faire ſans réflexion les actions les plus importantes,lors qu'elles ſont trop ordinaires. Mais ſi la crainte de tomber dans une pareille foibleſſe, étoit une raiſon,pour s'abſtenir de la communion fréquente, elle devroit nous porter auſſi à nous abſtenir de la fréquente priére,contre le commandement de Jeſus-Chriſt, comme en priant ſouvent, on apprend enfin à bien prier; auſſi en recevant ſouvent nôtre Seigneur, on ſent croître en ſoi cette ferveur,& cette faim, qui ſont néceſſaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de ſe préparer à la communion,elle ne ſera gueres utile,quãd même on ne la feroit qu'une fois l'an,que ſi on y a apporte beaucoup de ſoin, il eſt certain que plus on la multipliera, plus on ſe fortifiera dans l'habitude de la faire comme il faut, veû que ce n'eſt pas ſimplement en faiſant ſouvent une choſe, mais en la faiſant mal, qu'on s'accoûtume à la mal faire.

Que ſi ces raiſons ne ſuffiſent pas,pour prouver l'utilité des fréquentes communions; j'en appellerai à l'Experience: il n'y a jamais eu tant de ferveur, la ſainteté n'a iamais été ſi univerſelle dans l'Egliſe, que dans le tems que les fidelles commu-

nioient tous les jours ; on a obſervé qu'au ſiécle paſſé lorſque la corruption des mœurs fit naître ce grand nombre d'héreſies, qui inonderent preſque tout le monde Chrêtien, le fréquent uſage de la Penitence & de la Communion avoit été entiérement aboli, & que du moment qu'il commença à ſe rétablir par les ſoins de pluſieurs ſaints Perſonages, que Dieu ſuſcita quelque tems aprés ; on vit refleurir par tout la pieté, & le cours de l'erreur arrêté dans les lieux, où même elle faiſoit le plus de ravage. Mais qu'eſt il neceſſaire de chercher ſi loin des exemples d'une verité, dont nous ſommes ſi convaincus par nôtre propre experience ? Vous nous dites qu'il y a de l'illuſion à communier tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours, qu'on en tireroit plus de profit, ſi on le faiſoit moins fréquemment. Ce diſcours perſuadera ſans doute ceux qui ne communient que deux ou trois fois l'année, mais quelle impreſſion pourroit-il faire ſur des perſonnes, qui ſavent par elles-mêmes l'avantage qu'il y a à communier ſouvent ? Comment pourrions-nous donner quelque créance à cette doctrine ; nous qui ne nous ſommes tirez de nos deſordres que par cette voye, aprés avoir tenté inutilement toutes les autres Tandis que nous avons négligé de communier ſouvent, nous nous ſommes ſentis lâches & tardifs au ſervice de nôtre Dieu ; nous avons été aſſiégez de tentations, auſquels nous ne reſiſtions que foiblement. La pieté Chrêtienne nous a fait peur, nous en avons crû la pratique comme impoſſible, mais depuis que nous approchons plus fréquemment de la table Euchariſtique, nous

trouvons que nos ennemis ne se sont point invincibles, ni nos passions indomptables; nous avons un peu plus de connoissance du bien, & beaucoup plus de facilité à le pratiquer; nous voyons que tous les mauvais Chrêtiens s'accommodent extrémement de vôtre conseil ; que sans attendre même qu'on les exorte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des saints Misteres. Nous savons que jamais une ame fervente ne se rélâche, qu'elle ne perde le desir de communier souvent ; qu'elle ne soit tentée de s'en abstenir, qu'elle ne s'en abstienne effectivement, si elle continuë à se rélâcher.

On ne peut pas dire que tous ceux qui communient souvent, soient des Saints ; mais j'ose avancer que tous les Saints communient fort souvent, & qu'ils reconnoissent devoir à ce Sacrement & leur progrés & leur persévérance dans la vertu. Lors que je verrai qu'à mesure que je multiplierai mes communions, je deviendrai plus colere, plus vain, plus dur envers les pauvres, plus attaché au monde, plus susceptible de passion, plus impatient dans mes maux, plus alteré de plaisir & de faux honneur ; alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion, car rien n'est capable de me persuader que je suis plus foible & plus imparfait, parce que je me suis trop approché de la source de la saintetè & de la grace ; mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation; je chercherai dans moi-même la cause d'un si grand mal, je tâcherai de l'ôter, & pour en venir à boût, je ne penserai pas que rien me puisse aider davantage, que de

continuer de recevoir ſouvent le Corps du Sauveur. Mais tandis que je m'appercevrai de quelque progrés dans la vertu, que mes paſſions s'adouciront, que je me ſentiray aſſez de force pour réſiſter aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens déreglemés, que je craindrai les pechés & les occaſions du peché, je me garderai bien d'abandonner une pratique, qui m'a apporté tous ces avantages.

Je finis, Meſſieurs, en m'addreſſant à ceux qui juſqu'ici pourroient avoir crû de bonne foi, qu'il y a plus de vertu & plus de profit à communier moins fréquemment, & je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puiſſent juger avec plus de connoiſſance; cas s'ils ont une volonté ſincere, comme je le ſuppoſe, je ſuis certain qu'ils ſeront deſabuſez, qu'ils ſe trouveront bien-tôt remplis de force, de courage, de lumiere, d'onction, & qu'ils ſe trouveront dans des diſpoſitiõs beaucoup plus avantageuſes que celles, où ils ont vécu juſqu'aujourd'hui. De plus, je m'addreſſe à ceux qui ſont déja dans la loüable pratique de la Communion fréquente, & je les prie au nom de Jeſus-Chriſt, qui leur témoigne un ſi grand amour en abbaiſſant ſa Majeſté juſqu'à eux, & les nourriſſant de ſa chair: je les prie, dis-je, par cét amour exceſſif que Jeſus-Chriſt leur témoigne, qu'ils aient ſoin de regler leur vie de telle-ſorte que les foibles, n'en ſoient pas ſcandaliſez, & qu'on ne prenne pas ſujet d'attribuër au fréquent uſage de l'Euchariſtie, ce qui ne ſeroit aſſeûrement qu'un effet du mauvais uſage qu'ils en feroient. *Ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Car faut il trouver étrange, ſi le nom de Dieu eſt blaſphemé, & ſi l'on ſe met peu en peine d'aprocher ſouvent de la ſainte Table, lors qu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut-étre tous les huit-jours, être toûjours auſſi vaines, auſſi coleres, auſſi médiſantes, auſſi légeres dans leurs actions & dans leurs diſcours, que ſi le Prêtre ne leur donnoit que du pain materiel, que ſi nous étions membres de ces nouvelles Egliſes où l'on ne ſe nourrit que de l'ombre & de la figure de l'Euchariſtie. Ce ne ſont pas là de grands crimes, me direz-vous; j'en conviens, mais c'eſt de là même que naît le ſcandale des ignorans, lors qu'ils croient que de ſi petits maux reſiſtent à un ſi grand remede, & que le Corps de Jeſus-Chriſt qui a gueri tant de maladies mortelles, en touchant une ſeule fois ceux qui en étoient atteins, ſemble manquer de vertu, pour vous délivrer de ces légeres imperfections.

Enfin, je ne ſaurois exôrter aſſez ceux, à qui Dieu donne un deſir ſincere de s'engager ou de perſeverer dans une ſolide dévotion; je ne ſaurois, dis-je, les exôrter aſſez de continuër à recevoir ſouvent le Rédempteur; qu'ils ſe reſſouviennent de ces paroles du Concile de Baſle: *Non ſeulement c'eſt une choſe utile & ſalutaire, de recevoir ſouvent le Sacrement de l'Autel; mais elle eſt entierement néceſſaire à celui, qui ne veut pas reculer, à celui qui deſire de s'avancer au ſervice de Dieu, au chemin de la vertu & de la vie parfaite.* Que ces perſonnes regardent donc la Divine Euchariſtie comme leur bouclier, comme leur remede univerſel, comme

leur azile dans tous les perils, comme leur reſſource dans toutes leurs néceſſitez, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie ſpirituelle, & le gage de leur immortalité. Qu'ils ayent recours à ce pain des Anges dans leurs ténebres, dans leurs perplexitez, dans leurs craintes ; dans leurs tentations, dans leurs plus grandes fragilitez ; qu'ils n'en quittent jamais le fréquent uſage quoi qu'il arrive. Jeſus-Chriſt nous a donné ſa parole, que quiconque mange cette viande, ne mourra jamais, on ne peut pas dire que cette promeſſe ſoit pour tous ceux qui communient ; quoi qu'avec les diſpoſitions néceſſaires, puiſque nous n'en voyons que trop mourir dans l'impenitence, aprés avoir vécu quelque tems dans la participation des Miſtéres adorables : On ne peut pas dire non plus, que ce ſoit une promeſſe vaine, une fauſſe prédiction de ſe maintenir dans la crainte de Dieu & dans la ferveur. Il faut donc qu'elle regarde ceux qui ne ſe contentent pas d'avoir bien communié une fois ni pluſieurs fois, mais qui perſeverent juſqu'à la fin dans la communion fréquente. Oüi, Jeſus l'a promis, & j'oſe en répondre. Ceux qui continüent dans le deſſein de vivre chrétiennement, & de communier ſouvent : Ceux-là, dis je, ne mourront jamais dans le peché, ils ne mourront jamais par le peché, ils ne perdront point la vie de la grace en ce monde, & ils parviendront infailliblement à celle de la gloire en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXIII.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION.

Domine bonum est nos hîc esse, si vis, faciamus hîc tria Tabernacula.

O Seigneur qu'il fait bon ici, vous plaît-il que nous y dressions des tentes, pour y demeurer éternellement. S. Matt. c. 17.

Les Chrêtiens doivent esperer dans l'exercice de la Vertu les mêmes avantages qui leur font aimer le vice, puis-qu'elle ne nuit point aux interêts temporels, mais qu'elle les favorise extrémement, & que bien-loin d'être ennemie des plaisirs, elle en est une source tres-abondante.

ON a toûjours été fort partagé dans les Ecoles anciennes, sur le sujet de la felicité de l'homme. On dit que les Grecs

ayant autre-fois aſſemblé des Philoſophes de toutes les Sectes, pour examiner cette queſtion, il ne s'en trouva pas deux qui fuſſent de même ſentiment, chacun faiſant conſiſter nôtre bon-heur en quelque choſe à quoi nul autre n'avoit pensé. Ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que parmi tant d'opinions differentes il n'y en avoit pas une de veritable. Les Sectateurs d'Epicure étoient pour les plaiſirs des ſens, & diſoient au rapport de S. Auguſtin, *Mihi frui carne bonum eſt.* Les diſciples de Zenon pour les actions de l'eſprit ; *Mihi frui meâ mente bonum eſt* ; juſqu'à ce que S. Paul s'oppoſant lui ſeul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athenes cette nouvelle doctrine, *Mihi adhærere Deo bonum eſt.* Vous étes tous dans l'erreur, pour moi-je m'attache à Dieu comme à mon ſouverain bien. Pour être heureux il ne faut ſonger ni à flatter la chair, ni à ſatisfaire l'eſprit, mais à contenter celui qui a crée l'un & l'autre, *non eſt in corpore nec eſt in anima ſed in utriuſque Creatore.*

Je ne doute point, Chrétiens Auditeurs, que ce ne ſoit dans la même veûë que S. Pierre s'écrie ſur le Tabor, *Domine bonum eſt nos hîc eſſe.* Seigneur, nous voici à la ſource du vrai bon-heur, nous n'avons que faire de l'aller chercher plus loin. C'eſt pourquoi j'ai deſſein dans ce diſcours d'établir cette verité, non plus contre les Philoſophes Payens, mais contre des Chrêtiens qui ſont encore moins raiſonnables. Car ne n'eſt plus entre les ſatisfactions du corps & celles de l'eſprit qu'on eſt partagé, il me ſemble que tout eſt terreſtre, que tout eſt corporel à la felicité qu'on recherche aujourd'hui, les uns ſe donnent entiérement à la vo-

Inpté,& les autres n'ont en veûë que l'interêt ; Pour moi, Meſſieurs, je ſuis pour la pieté. C'eſt mon ſentiment qu'il n'y a pas de gens plus heureux au monde que les veritables ſerviteurs de Dieu, & je prétens en faire convenir & ceux qui ſont les plus affamez des biens de ce monde, & ceux qui courent davantage aprés les plaiſirs ſenſibles. Salüons MARIE.

AVE MARIA.

C'eſt en vain que pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur repreſente comme un maître impuiſſant & infidelle, qui ne peut donner que de faux biens & de faux plaiſirs. Ces plaiſirs, ces biens ſont ſenſibles, & c'eſt aſſez pour retenir des ames qui ne connoiſſent que par les ſiens, & que les choſes inviſibles ne touchent point. Pour attirer les hommes dans le parti de la pieté, il n'y a pas de moien plus-ſeûr que de leur faire eſperer dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice. J'oſe en promettre de plus grands encore, Meſſieurs, & je prétens que ceux qui ſe retirent de Dieu par des raiſons d'interêt ou de plaiſir, s'en retirent par des raiſons qui les y devroient inviolablement attacher. Voila donc les deux veritez que j'ai deſſein d'établir par ce diſcours. Je veux faire voir que quiconque s'adonne à la piété, joüit de plus de biens même temporels, goûte de plus purs & de plus ſolides plaiſirs même ſenſibles, que ceux qui ne s'appliquent qu'à ſatisfaire leur avarice & leur ſenſualité. Que non ſeulement la vertu ne nuit pas à vos inte-

rêts, mais qu'elle les favoriſe extrémement : Ce ſera le premier point. Qu'elle n'eſt point ennemie des plaiſirs, qu'au contraire elle en eſt une ſource trés-abondante ; c'eſt le ſecond. Pardonnez-moi, Seigneur ſi pour porter les hommes à vous ſervir, je me ſers aujourd'hui de motifs ſi bas & ſi imparfaits. Je n'ignore point les grandes raiſons que nous avons de vous aimer ſans interêt, & pour l'amour de vous-même, mais il faut faire entendre aux Chrétiens qu'ils n'ont nulle raiſon de ſe départir d'une vie Sainte & Chrêtienne, il faut les rendre tout-à fait inexcuſables, ou plûtôt il faut les engager avec douceur à la pratique de la vertu, il faut les y attirer comme vous faites vous même par les liens d'Adam, par l'amorce d'une félicité temporelle, vous ſaurez bien enſuite rectifier ces motifs par des chaînes plus fortes & plus précieuſes, & achever l'ouvrage que nous n'aurons que groſſierement ébauché.

Meſſieurs, ce fut une viſion bien extravagante que celle du fanatique Manés, lorſqu'au troiſiéme ſiécle de l'Egliſe il s'aviſa de dire, qu'il y avoit dans le monde deux principes des choſes creées, & que Dieu n'étoit l'auteur que des ſpirituelles & des inviſibles. A mon ſens, ce ſeroit une illuſion plus grande encore de penſer que celui qui eſt le Créateur de tous les biens même viſibles & temporels, n'en eſt pas le maître abſolu, qu'il n'en eſt pas le ſouverain diſtributeur, qu'il eſt en nôtre pouvoir de les acquerir, ou de les conſerver indépendamment de ſon bon plaiſir. *Quis veſtrum*, nous dit Jeſus Chriſt dans l'Evangile, *cogitando poteſt adjicere ad ſtaturam ſuam cubitum unum*,

Qui

Qui de vous à force de méditer & de chercher dans son esprit, pourra trouver le moien d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Est-il quelque homme à qui cela ne paroisse pas absolument impossible? Or sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réüssir les desseins de fortune que vous formez, ou même d'amasser quelque chose pour votre entretien : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis.* Si vous ne pouvez pas venir à bout de ce qui est beaucoup moins difficile, êtes vous sage de vouloir entreprendre de faire le reste?

Remarquez, s'il vous plaît, Chrétiens Auditeurs, qu'en cét endroit de l'Evangile, le Sauveur compare tous les soins que nous pouvons prendre, pour nous rendre heureux temporellement, aux vains efforts que feroit un insensé pour croître tout d'un coup d'une coudée; & que non seulement il traitte également de folie l'une & l'autre de ces entrepriſes, mais que la seconde quelque extravagante qu'elle soit, lui paroît aisée en comparaison de l'autre. Ce n'est rien que de hausser sa taille, & la rendre riche de mediocre ou de basse qu'elle étoit, quand vous seriez assez puissant pour cela, il ne suivroit pas que vous pussiez augmenter, ou conserver vos biens temporels. *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis* ? En effet, Messieurs, il est tout visible que nous n'y pouvons rien par nous mêmes, pour faire réüssir ces sortes d'affaires à nôtre gré, ce n'est pas assez d'y apporter de grands soins, une grande application, beaucoup d'esprit & de bon sens naturel, il faudroit outre cela pouvoir comman-

der aux vents & aux flots, ſe faire obéir au ſoleil & aux étoiles, ſe rendre maître de la volonté des hommes, diſpoſer de cent choſes, dont Dieu s'eſt réſervé la diſpoſition à lui ſeul. Qu'il ſeroit à ſoûhaiter qu'on fût bien perſuadé de cette verité, que les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les emplois, l'eſtime, & l'amitié des hommes ſont des biens qui appartiennent à Dieu, que nous ne pouvons recevoir que de ſa main, & qu'il nous eſt autant impoſſible d'acquerir ſans ſon ſecours, qu'il eſt impoſſible à un aveugle de ſe rendre la veûë.

Cela étant donc ſuppoſé, que Dieu ſeul eſt le maître de vôtre fortune, & que ce n'eſt que de ſa main que vous pouvez recevoir les biens que vous croiez capables de vous rendre heureux; ne ſeroit-ce pas une troiſiéme erreur auſſi ridicule que les précedentes, de penſer que pour l'obliger à vous faire part de ces biens, un bon moien eſt de négliger ſon ſervice, ou même de l'offencer. Vous ſavez, Meſſieurs, ce qu'une pareille imagination valut à Jeroboam Roi d'Iſraël, il appréenda que ſes ſujets allant ſouvent à Jeruſalem adorer Dieu ſelon la Loi, ne s'attachaſſent inſenſiblement au Roi de Juda. Pour aller au devant de ce mal heur, il fit bâtir un temple dans ſa Ville capitale, & tâcha d'y arrêter les Iſraëlites par le culte des Idoles. Cét artifice impie lui couta la curonne qu'il craignoit de perdre: & fut cauſe que toute ſa race fut entiérement exterminée, une pareille politique a ruiné les Juifs avec toute la Judée. Ils craignirent en ſuivant Jeſus-Chriſt de s'attirer la colere & les armes des Romains, *Venient Romani & tollent locum noſtrum & gentem.*

Et fut cette fausse crainte ils le condamnerent à la mort, & ce fut justement pour venger sa mort que les Romains vinrent assieger Jerusalem, qu'ils la raserent, qu'ils égorgerent la plûpart de ses citoiens, & réduisirent toute la nation dans une honteuse servitude.

Est-il necessaire, Chrétiens Auditeurs, que je vous prouve par raison, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens qu'il a créés, & dont il s'est réservé à lui seul la disposition, le moien le plus seur, est de vous rendre fort obeïssant à sa Loi, fort soûmis à toutes ses volontez, fort zelés pour ses interêts & pour sa gloire ? *Omnia hæc manus mea fecit, & facta sunt universa ista, dicit Dominus, ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum & contrito spiritu, & trementem sermones meos ?* Tout ce que vous voïez & au Ciel & sur la terre, est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur, j'en suis le Créateur, & par consequent c'est à moy à le distribuer à ma volonté ; mais à qui est ce que j'aurai égard dans cette distribution, si ce n'est aux ames humbles touchées du repentir de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandemens : Dans la nouvelle Loi Jesus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien & à la commodité de la vie à ceux qui s'addonneront à la pieté, & il s'engage à cela d'une maniére si précise & si forte, qu'il fait entendre à ses disciples, que ce seroit faire un outrage à son Pere, & renoncer à toute religion, que de prendre quelque soin de se pourvoir des choses les plus necessaires, que de douter que Dieu les en doive fournir fort abondamment. *Quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicien-*

tur vobis. Faites que le Seigneur regne dans vos cœurs, & il verſera à pleines mains toutes ces choſes dans vos maiſons. Si vous étes aſsez charitables, pour donner une partie de voſtre bien pour l'amour de moi, de rélâcher quelque choſe de vos interêts pour l'interêt de voſtre ame, je vous en rendrai cent fois autant dés cette vie, ſans compter ce que je vous réſerve pour l'autre.

Mais d'où vient donc qu'on voit quelquefois des gens de bien dans l'affliction; je répons en premier lieu, que cela n'arrive gueres à ceux qui ſont tout-à-fait bons, & qui uſent de telle maniére de la proſperité qu'ils ne donnent nulle occaſion à Dieu d'être mal-ſatisfait de leur conduite; il les afflige quelque fois, parce qu'ils ne ſont pas toûjours auſſi reconnoiſſans qu'ils le doivent être, parce qu'inſenſiblement ils s'enflent d'orgueil, ils s'attachent aux biens temporels, ils y établiſsent leur confiance. En ſecond lieu, il permet quelquefois qu'ils ſoient affligez pour un tems, pour avoir occaſion de ſignaler ſon pouvoir en les relevant, & faire voir à toute la terre qu'ils ſont ſous ſa protection. C'eſt ainſi qu'il permit que Joſeph fut vendu & empriſonné pour le faire monter ſur le trône de l'Egipte, que le peuple d'Iſraël fût maltraitté de Pharaon, pour le faire triompher de la tirannie de ce Prince de la maniere du monde la plus glorieuſe. David, Daniel, Suſanne ſouffrirent tous la perſecution, mais Dieu les en delivra d'une maniere ſi éclatante, qu'ils ne pouvoient que le benir de ce qu'il les y avoit expoſez. Enfin le Prophete Roi qui a tant parlé des ſouffrances des gens de bien, a declaré que quoi-qu'il les ait vû

ſouffrir, il ne les a jamais vû abandonnez dans leur diſgrace, qu'il a toûjours obſervé que Dieu les benit même dans leur poſterité. *Nec vidi juſtum derelictum, nec ſemen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer, comme à l'égard des méchans il garde une conduite tout oppoſée, comme il les délaiſſe, & comme il permet qu'ils ſoient délaiſsez de tout le monde; comme il confond leur fauſſe prudence, & renverſe leurs deſſeins les mieux concertez, cõme il ſemble ne les élever pour un peu de tems que pour les précipiter, & rendre leur cheûte plus viſible & plus honteuſe, comme il les maudit eux & ſouvent toute leur race, comme il abbrege leurs jours, comme il les détruit en un moment, comme il anéantit juſqu'à leur nom, comme il en fait des exemples terribles, qui répandent l'effroi par tout, & leur attirent la compaſſion de ceux qui ont envié davantage leur bon-heur. Il eſt certain qu'on en voit peu ou point du tout, qui du moins à la mort, laquelle eſt pour l'ordinaire ou ſubite ou tragique, ou avancée, ne reparent à la veûë de tout l'univers le ſcandale, que leur fauſſe proſperité avoit pû donner. *Suſcipiens manſuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, Chrêtiens Auditeurs, qu'aprés Dieu, les hommes puiſsent encore quelque choſe pour vôtre fortune, & pour vôtre bon-heur tẽporel. Je dis que plus vous aurez de piété, plus vous puiſerez de biens & d'honneur dans cette feconde ſource. Vous ſavez, Meſſieurs, que les hommes les plus dereglez ne peuvent s'empécher d'aimer les bons. Il ſemble que plus ils ſont eſclaves du vice,

qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'on en ſoit jamais trâhi. On ne ſe fait des ennemis que par les injures qu'on fait aux gens, ou par la vengeance qu'on tire de celles qu'on a reçûës. Les gens de bien ne font mal à perſonne, ils diſſimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait, & par cette conduite prudente & Chrétiennne, ils vont au devant de ces inimitiez éclattantes & immortelles, qui fatiguent, qui ruïnent & les péres & les enfans; de ces deſenſions qui rempliſſent la vie d'amertumes, qui nous expoſent à recevoir tous les jours de nouveaux chagrins, qui font tant de préjudice & aux affaires & à la réputation.

Venons, s'il vous plaît, à ce qui touche de plus-prés l'interêt & l'établiſsement de la fortune. A qui eſt-ce, je vous prie, que l'on confie plus volontiers les charges, & les emplois importans qu'à ceux qu'on prévoit, qui les exerceront avec juſtice & avec fidelité; qui ſe feront une Loi inviolable de leur devoir, qui s'y appliqueront ſans rélâche, qui n'en ſeront jamais détournez ni par l'oiſiveté ni par la débauche? Ces ſortes de gens trouvent par tout des cautions & des protecteurs, on croit faire ſervice aux perſonnes à qui on les préſente, à qui on s'engage pour eux. Si vous dépendez des perſonnes qui craignent Dieu, ils préfereront toûjours la vertu au libertinage & quand vous attendriez vôtre fortune des plus libertins, ceux là-même rebutteront leurs ſemblables, pour favoriſer la vertu; on ne veut rien avoir à faire avec les vicieux, ſi ce n'eſt pour le vice même. Un débauché ſoûhaittera peut-être d'avoir pour maîtreſſe une fille vaine & coquette, mais s'il ſonge au

Mariage, ne doute point qu'il ne tâche de choiſir la plus modeſte, la plus retirée. Un ivrogne ſe lie volontiers avec des gens qui aiment à boire, mais s'il peut il ne confiera ſes affaires, ſa maiſon, ſa perſonne qu'à des gens ſobres. Enfin un joüeur ſera ſans ceſſe avec un autre joüeur, mais ce ne ſera pas à lui toutefois qu'il donnera ſa fille & ſon héritage. Et c'eſt là la veritable raiſon pourquoi il y a tant d'hipocriſie & tant d'hipocrites dans le monde. On peut dire qu'un hipocrite n'eſt autre choſe qu'un homme de bien intereſſé, un homme qui n'eſt bon que parce qu'il trouve ſon comte à l'être, & qu'il ne trouve point de voie ni plus courte, ni plus ſeûre pour parvenir à ſes fins, c'eſt un dévoir qui au lieu d'enviſager la récompenſe qu'il peut eſperer au Ciel, ne regarde que les avantages temporels, qui accompagnent la dévotion. C'eſt que pour reüſſir, pour avancer, il faut être bon, ou du moins feindre de l'être, mais comme il ne coute gueres plus de l'être que de le feindre, outre le peril d'être découvert, qu'au contraire il y a bien du ſoin & de la contrainte à ſe contrefaire éternellement, à joüer ſans ceſſe la Comedie, il faut être bien mal-heureux pour preferer un maſque, un fard incommode, quand on peut avoir à même prix une beauté naturelle & ſans artifice.

On pourroit ajoûter à cela, Chrétiens Auditeurs, que la même piété qui ouvre les ſources des biens, temporels en conſerve encore les ruiſſeaux, & ce ſeul point pourroit être le ſujet d'un long diſcours. Un ambitieux ſe ruïne par ſes propres intrigues, un avare pour vouloir trop amaſſer

s'expose à tout perdre, & perd tout effectivement. Le jeu, l'intemperance, la volupté épuisent les plus grans biens, on n'a plus ni dequoi se soûtenir selon sa qualité, ni dequoi établir ses enfans, ni dequoi payer ses dettes, on manque enfin des choses nécessaires à l'entretien de la vie, bien loin de pouvoir fournir aux mêmes plaisirs, qui ont tout consumé en si peu de tems. La vertu conserve & multiplie sans inquiétude ce qu'elle a aquis sans crime, elle joüit dans une longue & heureuse tranquillité & des biens legitimes que Dieu lui a donnez, & des plaisirs legitimes qu'il lui permet.

Il est donc vrai, Chrétiens Auditeurs, que par la raison même de l'interêt temporel vous étes obligé à vivre Chrétiennement. Je ne vous veux point parler aujourd'hui de l'éternité, de ce grand interêt que nous avons à ménager durant le peu de jours que nous vivons ici-bas, & où il s'agit de nôtre ame, de cette ame immortelle que Dieu n'avoit pas creée pour une felicité passagere, où il s'agit d'un bon-heur ou d'un mal-heur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de gagner ou de perdre un Dieu, & de le perdre sans resource. O mon Dieu! cela ne vous touche point! un peu de bouë que le Soleil a colorée, je ne sai quelle fumée d'honneur fait plus d'impression sur l'esprit des gens qui se piquent de raison, qui veulent même passer pour sages. Mais, Messieurs, quel mal-heur de mépriser cette éternelle felicité, pour se rendre heureux sur la terre, & d'être encore frustré de ce bon-heur terrestre, que nous avons préferé au Paradis. Quel aveuglement de se sépa-

perſuader qu'elle ait ſes douceurs & ſes plaiſirs ? l'embraſſer, c'eſt comme ils le penſent, ſe plonger dans un abiſme de melancolie, il vaudroit autant s'enterrer tout vif. Mais ſi cela étoit, Chrêtiens Auditeurs, comment ſe pourroit-il faire que tant de perſonnes de toutes conditions, de tout âge, de tout ſexe, s'attachaſſent ſi fort à cette vie, qui vous paroit triſte & melancolique ? Savez-vous bien qu'ils ne peuvent y être attirez que par les plaiſirs qu'ils y goûtent ; Qu'ils ne peuvent y être arrêtez que parce qu'ils y goûtent plus de plaiſirs qu'ils n'en peuvent eſperer ailleurs :

C'eſt un mot d'un Payen, mais approuvé & comme conſacré par S. Auguſtin, que chacun ſe laiſſe emporter par ce qui lui plait, *trahit ſua quemque voluptas.* L'ame ne peut ſe paſſer de plaiſir, dit ſaint Gregoire, & le motif de la joïe ſi nous croïons S. Jean Chryſoſtome, eſt le reſſort univerſel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc néceſſairement qu'il y ait du plaiſir à ſervir Dieu, mais vous me demãderez en quoi conſiſte ce plaiſir ? Je dis, Chrêtiens Auditeurs, qu'il conſiſte dans l'amour du plus grand & du plus aimable des objets, qui eſt Dieu, dans une jouïſſance délicieuſe & continuelle de ce qu'on aime, & dans l'eſperance certaine d'en joüir éternellement. Je ne prétens pas vous parler aujourd'hui de ces trois grandes ſources de celeſtes & d'ineffables délices, outre que cela ne peut être expliqué que par un fort long diſcours, nul diſcours ne peut ſuffire pour le faire bien comprendre à qui ne l'a jamais experimenté, mais voici qui peut être conçeu de tout le monde, & qui ſuffira pour faire connoiſtre que les

plaiſirs des gens de bien ſurpaſſent de beaucoup ceux des méchans.

Prémierement on quitte ceux-ci pour les autres, & qui ? ceux mémes qui ont experimenté les uns & les autres. Il faut donc que dans la pratique du bien on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre, car jamais perſonne n'a choiſi le pire avec connoiſſance. *Nemo dat fontem pro gutta*, dit ſaint Auguſtin, on n'abandonne point une ſource fort abondante, pour courir aprés une goute d'eau, qui aura réjailli hors du baſſin.

En deuxiéme lieu, nous voyons que ceux qui ſe plongent davantage dans les plaiſirs de la terre, ſont ſans ceſſe alterez & affamez des plaiſirs, qu'ils n'en ont jamais aſsez, qu'il reſte toûjours un vuide dans l'ame, que rien ne ſauroit remplir. Au lieu qu'un moment, oüy Meſſieurs ; un moment de conſolation celeſte, comble l'ame de tant de douceurs qu'elle en eſt comme enivrée. *Superabundo*, s'écrie Saint Paul, *ſuperabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis.* Me voila tout plein de joye, mon cœur en regorge de toutes parts. La joye du monde n'a jamais fait parler de la ſorte, au contraire l'homme qui én a le plus goûté, n'a pû s'empêcher de dire. *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem animi* : Par tout du vuide & de la douleur, du vuide dans la joüiſsance même, & un moment aprés de la douleur & du répentir.

De plus d'où peut venir dans les plus voluptueux cette inconſtance effroyable, qui les fait paſſer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet avec tant de légereté & d'inquiétude ? Vous

me direz peut-être que c'eſt un effet de la foibleſſe de l'eſprit de l'homme qui eſt fort changeant de ſa nature, & que nul bien ne peut arréter. Cependant, Meſſieurs, nous ne remarquons point que les gens de bien changent de la ſorte, nous les voions durant les quarante les cinquante années revenir tous les jours à cette même priére, à ces mêmes exercices de mortification, à ces œuvres de charité ſans jamais s'en laſſer ni s'en dégoûter; au contraire c'eſt tous les jours un gout tout nouveau & un plaiſir plus exquis; plus on perſevere, & plus on ſe ſent d'envie de continuer, on augmente méme: tel qui a commencé par un quart-d'heure d'oraiſon en fait aujourd'hui juſqu'à quatre & cinq heures. Croiez moi, Meſſieurs, il faut de grands plaiſirs pour ſurmonter cette pente preſque infinie que nous avons tous au changement, pour fixer ce cœur, qui eſt naturellement ſi inquiet & volage. Et non ſeulement les vicieux paſſent inceſſamment d'un plaiſir à un autre plaiſir, mais encore ils paſſent fort facilement de la joie à la triſteſſe, il n'eſt rien de ſi impatient qu'une ame voluptueuſe.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne peuvent pas la remplir de ſatisfaction, & cependant la moindre diſgrace, un rien la comble de melancolie & de chagrin. De quelle nature ſont donc ces celeſtes conſolations, Ames ſaintes, qui vous cauſent une joie que rien ne peut alterer, qui vous adouciſſent les plus grands maux, qui vous y rendent ſi inſenſibles? Qu'eſt-ce que le plus grand ſujet d'affliction, dit ſaint Jean Chryſoſtôme, pour une perſonne qui joüit des conſola-

tions ſpirituelles? C'eſt une étincelle de feu, qui tombe dans l'Ocean, & qui en eſt incontinent étouffée. Si je diſois que les adverſitez leur deviennent même agreables, qu'ils ſe font des plaiſirs de ce qui tourmente le corps & humilie l'eſprit, peut-étre auroit-on peine à le croire, mais ſi cela eſt vrai quel doit être l'excés des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet ſi prodigieux.

C'eſt pour cela, qu'Iſaïe parlant au peuple d'Iſraël, lui dit de la part de Dieu; *Vtinam attendiſſes ad mandata mea, fuiſſet utique quaſi flumen pax tua.* Ah pleût à Dieu que tu te fuſſe appliqué à l'obſervation de mes préceptes, ta paix, ton bon-heur auroit reſſemblé à un fleuve qui [illegible] plein, & qui ne tarit jamais. La joïe des méchans eſt plus ſemblable à un torrent, non ſeulement parce qu'elle eſt impetueuſe, diſſoluë, qu'elle eſt injuſte & mal-faiſante, qu'elle ſe prend quaſi toûjours au préjudice du prochain, mais encore parce qu'elle eſt courte & paſſagere, que le cœur qui en régorge à préſent, ſe trouvera à ſec un moment aprés, rempli ſeulement de bouë & d'épines. Et on ne peut pas le nier, parce que le viſage en fait foi. C'eſt pitié de voir cét homme aujourd'hui dans un enjouëment qui divertit tout le monde, demain un morne ſilence qui glace la converſatió, & inſpire la triſteſſe à ceux qui le voient. Allez le voir à l'heure qu'il eſt, vous ſerez receû avec tout l'empreſſemét imaginable, vous en recevrez mille honnêtetez, il vous dira cent choſes agreables, & obligeâtes, une heure aprés ce n'eſt plus cela, c'eſt un accés de melancolie qui le rend brutal & in-

ſupportable. *Utinam attendiſſes ad mandata mea, fuiſſet quaſi flumen pax tua.* O qu'il n'en eſt pas ainſi de ceux qui craignent Dieu, & qui ſont addonnez à ſon ſervice, c'eſt une joie conſtante & égale, elle eſt modeſte à la verité, parce qu'elle eſt pleine & continuelle, comme ces grandes rivieres qui marchent avec d'autant plus de majeſté qu'elles ont plus de profondeur, & que la continuité de leur cours les a, pour ainſi dire, plus accoûtumées à leur lit.

Enfin, Meſſieurs, la joie des gens de bien eſt au cœur, *Dediſti lætitiam in corde meo,* au centre de l'ame où eſt proprement le veritable ſentiment de la vraie joie; celle des pecheurs n'eſt qu'au corps qu'elle ruine & détruit par mille deſordres, & des excez que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, quoi que la raiſon ne puiſſe pas les regler & les moderer dans les hommes pecheurs. Saint Auguſtin aprés une triſte experience de la joie des méchans, aiant éprouvé celle des gens de bien, dit que les pecheurs n'ont aucune veritable joie; *Peccatores non propriè gaudent; ſed geſtiunt.* Il en eſt en effet de la joie des méchans, comme de la triſteſſe des bons, elle n'eſt qu'à la ſuperficie; d'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume, qui noïe en un moment tous leurs plaiſirs. Ils ont beau feindre un viſage gai, une face riante & un cœur content, il n'eſt point d'homme vertueux, qui à travers ces ris, ces épanoüiſſemens & ces faux déhors d'une apparence de felicité ne découvre leurs inquiétudes, inſtruit de ce qui eſt au fond du cœur de tous les méchans, leur joie & leur

ſatisfaction émeût ſa compaſſion ſans attirer ſon cœur. Qu'ils croient eux-mêmes que cét exterieur mortifié des bons, que ce calme & ce repos qu'ils font paroître au milieu des plus rudes afflictions, n'eſt qu'un amuſement, ils ſavent ces gens de bien ce qu'ils ſentent, & les douceurs qu'ils goûtent, tandis que les mauvais jugent du cœur des bons à l'aveugle & ſans connoiſſance, ils éprouvent leurs chagrins & n'ont jamais eu part à la joïe des bons.

Guſtate, & videte, Appellez-en pecheurs de tout ce que je vous dis à l'experience, mieux que toutes mes raiſons, elle vous perſuadera qu'il n'eſt point de veritable joye, point de ſolides plaiſirs hors du ſervice de nôtre Dieu. On dit que le joug de la devotion eſt inſupportable. Qui le dit? un libertin, un homme ſans foi, ſans loi, ſans credit: Quand méme il auroit de l'autorité & de la probité, devriez vous, Chrétiens, le croire, puiſque Jeſus-Chriſt a dit le contraire. *Non eſt pax impiis. Iugum meum ſuave eſt.* En doutez-vous encore; conſultez tous les Saints Péres, qui rendent ce témoignage à la miſericorde de mon Dieu, que le ſimple deſir de le ſervir, car cela n'a pas encore paſsé plus avant, me fait joüir d'un bonheur qu'aſseurément je ne changerois pas pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux; que ſeroit ce ſi ces deſirs étoient effectifs, Jeſus-Chriſt a promis le centuple, & moi je puis dire que je n'ay jamais rien fait que je n'aïe receu non pas cent fois, mais mille fois plus que je n'avois abandonné. *Quam bonus Iſraël Deus, his qui recto ſunt corde.* O Iſraël ſi tu ſavois combien

ton

ton Dieu eſt bon, combien il eſt liberal, il l'eſt envers ſes ennemis, mais à l'égard de ceux qui le ſervent, ce ſont des profuſions, des careſſes, des douceurs qu'on ne ſauroit dire, qu'on ne ſauroit taire,& qu'on peut à peine ſupporter.

Hélas mon Dieu! que vous réſtera-t-il à recompenſer!mais que ne nous donnerez-vous point au Ciel ? Ne vous en fiez à perſonne,eſſaiez, la choſe le merite bien,que riſquez vous par cette épreuve? Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas, ſi je vous trompe, ſi vous ne trouvez pas ce que je dis,vous aurez du moins aſſeûré vôtre ſalut, vôtre éternité,& ce ne ſera tout au plus que d'avoir gagné le Paradis avec peine, & il vous arrivera comme à ces petits enfans, à qui l'on fait accroire que la pilule eſt un fruit confit au ſucre, ils avallent,ils ſont trompez,mais ils gueriſſent, & la ſanté les récompenſe bien de cette petite amertume:ſi vous n'êtes pas trompé,ſi dans la pratique de la vertu,vous rencontrez plus de biens, plus de plaiſirs, ne ſerez-vous pas bien-heureux de joüir dés cette vie d'une eſpece de paradis, & d'avoir trouvé dans ce paradis terreſtre le chemin, qui doit vous conduire infailliblement au Ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXIV.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION.

Domine bonum est nos hîc esse, si vis, faciamus hîc tria Tabernacula; Tibi unum, Moysi unum, & Eliæ unum.

Seigneur nous sommes bien ici, dressons y s'il vous plaît, trois Tentes, une pour vous, une pour Moyse, & l'autre pour Elie. S. Matt. chap. 17.

Le desir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu seul, trouble le cœur, & la possession ne le calme point.

MESSIEURS, si parmi les desirs que les hommes forment tous les jours en si grand nõbre, il peut y en avoir un raisonnable, il semble

que c'eſt celui que S. Pierre conçoit aujourd'hui ſur le Tabor. Jeſus paroît ſur cette montagne révétu de gloire, ſon viſage brillant comme le Soleil, ſes habits ſont auſſi blancs, & mille-fois plus-beaux que la neige; faut-il s'étonner que cét Apôtre ravi d'un ſpectacle ſi merveilleux, oublie en un moment le Ciel & la terre,& ne ſonge plus qu'à s'aſſeûrer le bon-heur dont il joûit? Que peut il ſoûaitter de meilleur, que de vivre éternellement en la compagnie de ſon bon Maître, & de contempler ſans ceſſe la celeſte lumiére qui l'environne ? Cépendant Meſſieurs, non-ſeulement ſon deſir n'eſt pas accompli, mais il n'eſt pas méme approuvé. Saint Luc dit que ſaint Pierre n'étoit pas à lui, lors-qu'il profera ces paroles, *Neſciens quid diceret* Il ne ſavoit ce qu'il diſoit.

Mais mon Dieu ! ſi cela eſt, que devons-nous donc deſirer pour étre heureux en cette vie? Voulez vous que je vous le diſe, Chrêtiens Auditeurs? Pour étre heureux en cette vie,il ne faut rien deſirer, ne deſirer pas même d'y être heureux. Oüy Meſſieurs,pour obtenir cette felicité, que tout le monde recherche,& qui eſt l'objet de tant de deſirs vains,ambitieux, inutiles,& ſouvent même contraires ; pour l'obtenir, dis-je, il faut rétrencher tous ces deſirs. Ce ſont eux qui nous font ſortir hors de nous-mêmes, & qui par conſequent nous éloignent de la ſource de nôtre bon-heur, laquelle eſt en chacun de nous. Ce ſont eux qui troublent nôtre repos,ſous prétexte de le vouloir affermir ; qui agitent ſans ceſſe nôtre cœur, pour lui faire trouver une paix, dont il ne pourroit manquer de joüir, s'il demeuroit immobile. Ce

ſont ces deſirs aveugles & inquiéts, que je veux combattre & détruire, s'il eſt poſſible, par ce diſcours; je ſai que l'entrepriſe eſt mal-aiſée ; je ſai que bien-loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes ; ce ſeroit beaucoup, ſi on pouvoit lui donner des bornes. Eh comment reduire à ne deſirer plus rien des cœurs que rien ne peut ſatisfaire.

Toute-fois l'état d'une ame ainſi détachée, a quelque choſe de ſi doux & de ſi utile tout-enſemble; C'eſt une image ſi parfaite du Paradis, & un chemin ſi ſeûr pour y arriver; que je ne ſaurois m'empécher de faire quelques efforts, pour vous mettre en cette heureuſe diſpoſition. Pour en venir à bout, je vous propoſerai deux raiſons qui feront tout le ſujet de cét entretien. La premiére eſt que tous les deſirs qui nous portent à quelqu'autre choſe qu'à Dieu ſeul, ſont des mouvemens violens; Et la ſeconde, c'eſt que ce ſont des mouvemens inutiles. Ils fatiguent beaucoup & ne conduiſent jamais au terme. Ce ſont des vents qui nous tourmentent, & qui ne nous menent point au port, ou s'ils nous y pouſſent enfin, ils y excitent des tempêtes encore plus grandes qu'en pleine mer. Parlons clairement. Nous ſommes bien mal-heureux de deſirer avec tant d'ardeur la poſſeſſion des créatures, puis-que nous ne joûirons d'aucun repos, tandis-que nous les deſirerons, & que nous ne ſerons plus tranquilles, lors même que nous les poſſederons; Le deſir trouble le cœur, ce ſera le premier point, la poſſeſſion ne le calme pas, c'eſt le ſecond. Demandons au Saint Eſprit ſes lumiéres, qu'il ne

refuſe jamais à l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Aprés avoir examiné avec aſſez de ſoin, d'où peut venir que nos deſirs troublent le repos de nôtre vie, j'en ai trouvé pluſieurs raiſons qui ſe peuvent toutes rapporter à deux. A la nature des deſirs conſiderez en eux-mêmes,& aux obſtacles qui nous traverſent en nos deſirs. Saint Tômas & tous les Philoſophes Moraux diſent que le deſir & l'amour d'un bien abſent, & par conſéquent la même peine que l'amour cauſe par occaſion pendant l'abſence de la perſonne qu'on aime, cette même peine eſt inſeparable du deſir & fait une partie de ſa nature. Philon le Juif dit que le deſir eſt un mouvement de nôtre ame, par lequel elle s'étend comme pour atteindre une choſe éloignée d'elle. C'eſt-à-dire qu'il la porte hors d'elle-même,qu'il la dérache de ſon centre,qu'il lui donne comme une ſituation,&une étenduë qui ne lui eſt pas naturelle;tout cela ne ſe fait point ſans effort, ſans une eſpece de violence & par conſéquent il ſe fait avec douleur.De ſorte,Meſſieurs;que recevoir un deſir en vôtre cœur, c'eſt donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture, c'eſt ouvrir la porte à un traître,qui vous met hors de vôtre propre maiſon, & qui vous redùit à errer par des routes perduës, ſans pouvoir trouver de retraite.

Pour comprendre ce que je dis, vous n'avez qu'à faire réflexiõ ſur ce qui ſe paſſe tous les jours à vos yeux, & peut-étre dans vous-même. Voiez cét homme qui s'eſt mis en teſte d'aquerir ou du bien ou de l'honneur, du moment qu'il a conçû

ce desir, on diroit que son ame cherche à sortir de son corps, tant elle y est inquiété ou plûtôt que quelque Demon y est entré pour le tourmenter. Il perd d'abord l'appetit,& le sommeil, il ne trouve plus dans sa famille les douceurs accoûtumées, il commence à s'ennuier avec ses amis, son païs n'a plus de charmes,qui puissent le retenir,la terre &la mer plus de danger,où ce desir ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce desir est un maître imperieux & barbare, qui lui retranche tout d'un coup toutes les doucours de la vie;plus de jeux,plus de repas,plus d'entretiens agreables, ou du moins plus de liberté, plus de plaisir dans tous ces plaisirs. Qu'il soit foible, ou qu'il soit robuste,il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il coure, qu'il suë, qu'il fatigue, qu'il s'assujetisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves mêmes.

Ce n'est pas tout,ce desir ne s'est pas plûtôt emparé de l'ame, qu'il y introduit un nombre presque infini d'autres desirs; *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem & in laqueum Diaboli, & desideria multa, inutilia, nociva, quæ demergunt homines in interitum & perditionem.* Il s'est élevé en vostre cœur un desir d'amasser du bien, c'est l'exemple de Saint Paul; Quel malheur pour vous, Chrètiens Auditeurs! il vaudroit mieux, qu'un serpent,ou qu'un scorpion se fût glissé en vostre sein. Il n'en faut pas davantage pour remplir vostre vie d'amertume, & pour vous perdre même sans ressource. Car quand ce desir seroit paisible en lui-même, il se multipliera bien-tôt, & donnera naissance à mille autres, qui vous feront bien de

la peine. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni ſans faire joüer bien des reſſors; Or autant qu'il ſe preſentera de moyens d'avancer vôtre deſſein, autant ſe formera-t-il de nouveaux deſirs. On veut avoir du credit, des amis, des protecteurs, il prend envie de faire des ſocietez, de noüer des intrigues, d'établir des correſpondances; il faut pénetrer dans les affaires d'autrui, il faut rendre, s'il eſt poſſible, ſes propres affaires impénetrables; on ſonge en même-tems à épargner, à emprunter, à acheter, à vendre, *Incidunt in deſideria multa.* C'eſt une foule de ſoucis qui occupent l'ame, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier deſir eſt ſemblable à un créancier fâcheux & malin, lequel ne ſe contente pas d'éxiger ſa dette avec importunité, mais qui pour perdre le debiteur reveille en même tems une infinité d'autres créanciers, dont le nombre accable enfin le mal-heureux, & le force de ceder à ſa mauvaiſe fortune. Que ſi pour faciliter une affaire, pour ſortir d'un mauvais pas, pour faire un gain conſiderable, il arrive qu'il faille mentir, tromper, ſe parjurer, noircir la réputation du prochain, ou lui retenir ſon bien, ſi vous ne pouvés éviter autrement une grãde perte, s'il n'eſt point d'autre voie, pour vous empécher d'étre ruiné de fonds en comble, quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquietudes, mais quel piége, quelle effroyable tentation? Vous dittes que vous reſiſterez, le Saint Eſprit dit que non. *Demergunt homines in interitum & perditionem.* Ces deſirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort & de la damnation. Mais ce n'eſt pas préciſement de quoi il s'agit, je dis que ſi vous

n'entreprenez rien d'injuſte pour contenter vôtre deſir, du moins ſerez-vous furieuſement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit, c'eſt un article de Foi, *Incidunt in tentationem* ; Et ainſi le moindre mal qui vous puiſſe arriver, ce ſera de perdre la paix, dont vous joüiſſiez, de vivre dans les allarmes continuelles.

Un deſir fait donc naître mille deſirs, comme il arrive ſouvent qu'un ennemi nous en ſuſcite mille autres: Il fait pis encore, il r'allume toutes les paſſions les plus violentes & les plus noires. L'envie & la crainte ne l'abandonnent jamais, la triſteſſe & le deſeſpoir le ſuivent preſque toûjours, toutes les autres paſſions naiſſent & meurent cent fois le jour en l'ame qui l'a conçû, elles s'y ſuccedent, elles s'y combattent, elles s'y détruiſent les unes les autres, pour y renaître un moment aprés. Vous ſavez qu'il ne faut qu'une paſſion, pour rendre miſerable l'homme du monde, qui ſeroit d'ailleurs le plus-heureux. Quel ſera donc le mal-heur de celui qui les reſſentira toutes, qui ſouffrira en même temps & la cruelle guerre qu'elles lui feront, & celle qu'elles ſe feront entre elle dans ſon cœur. J'ai remarqué mille-fois en pluſieurs perſonnes ces divers mouvemens, ces combats de paſſions, ces changemens ſubits, par leſquels on paſſe en un moment de la joie à la triſteſſe, de la triſteſſe à la joie, de l'eſperance à la crainte, de la crainte à la colere, de la colere à la fureur & au deſeſpoir.

Pauvre mal-heureux, dis je en moi-même, lorſque j'apperçois ces agitations ! Quel Demon ennemi de vôtre repos, vous eſt allé ſouffler

l'envie d'avoir cette maison, cette charge, ce chãp, cét emploi, cét hõneur, cette vaine gloire? Sans ce funeste desir vos jours se passeroient dans le calme, & vous verriez comme d'un rivage seûr & fleuri les tempêtes, dont les autres sont battus en haute mer: au lieu que je vois vôtre cœur, tantôt s'enfler ridiculement d'une flatérie, tantôt s'abattre lâchement sur un vain soupçon, un faux avis le glacer de crainte, un faux rapport l'enflamer de rage, une parole vous renverser l'esprit, & vous faire oublier toute vôtre vertu, toute vôtre moderation: c'étoit hier un empressement qui faisoit connoître à tout le monde l'embarras de vos affaires, c'est aujourd'hui une melancolie qui nous en apprend le mauvais succés. Vous outragez aujourd'hui un homme à qui l'on vous vit hier faire mille lâches soûmissions. Vous vous vantiez tout à l'heure du nombre de vos amis & vous voila maintenant déchaîné contre leur froideur: c'est présentement vôtre mal-heur que vous accusez, ce sera tantôt le bon-heur d'un autre qui vous desespéréra. Miserable homme, je ne sai si je dois ou vous insulter, ou vous plaindre!

Dans ces cruels divertissemens que les Paiens prenoient à l'amphitéatre, il y avoit lieu de plaindre les mal-heureux que la cruauté des Tirans obligeoit de lutter avec des Tigres & des Lions; mais ceux qui de plein gré s'engagoient à ces perilleux combats, par le seul desir de signaler leur addresse; ceux-là, dis-je, meritoient-ils quelque pitié, lorsqu'il arrivoit qu'ils y étoient mis en piéces. Et n'est-ce pas là ce que vous faites, lors que pour satisfaire de vains desirs, vous vous exposez

à des passions mille fois plus cruelles que les bêtes les plus-farouches. Mais si c'est déja un si grand supplice de desiter, que sera-ce d'étre traversé dans ces desirs: il est mal aisé de soûaiter quelque chose en la vie, à quoi ou les hommes ou Dieu même n'oppose toûjours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une maligne inclination que quelques-uns ont à nuire. C'est quelque-fois un faux zele de justice & quelque fois aussi une veritable charité; mais l'interêt propre est ce qui les y pousse le plus souvét. Une même chose est desirée de plusieurs personnes, vous n'étes pas le seul qui aspirez à la faveur, ou qui briguez cette charge. Vous jaimez l'honneur, il y en a bien d'autres qui sont posſedez de la même passion. Si c'est de l'argent que vous cherchez, combien d'avares trouverez vous sur vôtre route, qui courent aprés le même argent: or comme ces sortes de biés sont bornez & en petit nombre, il ne peut y en avoir assez pour tous. Il faut donc disputer à qui les aura; dans ce different chaque prétendant a à combattre tous les autres, il a à se défendre des piéges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires, dont il devient l'ennemi, du moment qu'il se declare leur rival. Il faut avoir bien du bon-heur pour surmonter tout cela, & pour être le seul qui emporte ce que tant de gens s'éfforcent d'attirer à eux.

Il est de ces biens comme de certaines boules d'ivoire, que les Empereurs de Rome faisoient jetter au téatre avec des billets, qui assignoient une certaine recompése à celui qui pourroit attra-

per ces boules; chaque boule ne pouvoit être que pour un seul, & cependant tous couroient, tous s'empressoient pour l'avoir. On ne sauriot dire les desordres qui arrivoient en ces occasions ; les plaintes, les cris, les disputes, les combats, la mort même de plusieurs, qui étoiét étouffez dans la foule, ou qui étant jettez par terre expiroient sous les piés de la multitude. Voila une image de ce qui arrive tous les jours dans le monde. La fortune présente un même lot à un million de personnes, il n'y en a pas un qui ne fasse ses efforts pour l'avoir, pour le ravir à tous les autres. De-là naissent les envies, les médisances, les procez, les querelles, les traisons, les vols, les empoisonnemens, les assassinats, & tous ces autres mõstres que l'avarice enfante, lors qu'elle est traversée dans ses desseins. Peut-être y en aura-t-il quelcun, qui obtiendra enfin ce qu'il prétend, mais tous les autres ne peuvent remporter que du chagrin, que des coups & un triste désespoir. En verité n'y auroit-il pas plus de sagesse à se retirer de la foule, à renoncer aux prix de ces funestes contestations, à l'abandonner aux plus échauffez, à les laisser s'entrepousser, s'entre-batre, s'entre-déchirer pour l'obtenir.

De plus, quand vous seriez ou assez puissant, ou assez habile, pour rompre tous les obstacles qui peuvent venir de la part des hommes; Comment surmonterez-vous ceux que Dieu méme vous opposera ; car il n'en faut pas douter, Dieu s'oppose trés-souvent à nos desirs pour en punir les déreglemens & la vanité, pour confondre nostre prudence charnelle, pour apprendre aux autres par

nôtre exemple à desirer quelque chose de plus grand & de plus solide ? Malgré tous vos soins & toutes vos précautions ; pour ruïner vos plus-beaux projets, il ne faut qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais tems. Or vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie & de la mort, que les vents & les flots lui obéissent. Il est vrai que quelque exemt qu'on puisse être de tout desir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accideus, mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi fâcheux. Oüi, Messieurs, les maux deviennent plus-sensibles à mesure qu'on desire davantage, & il ne faut avoir que fort peu d'experience pour en être convaincu. Une petite fiévre qu'un autre gueriroit en prenant un peu de repos, & joüant avec ses amis, si elle vient attaquer ce Général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendoit depuis long-tems: Si elle arrête ce jeune homme sur le point de commencer un vojage, pour lequel il a eu un empressement extréme, peut-on dire combien cette fiévre causera de douleur & d'inquiétude ? Un simple bouton, une égratigneure au visage d'une personne qui veut être belle à quelque prix que ce soit, lui donnera plus de chagrin qu'une grande plaie n'en causeroit à quelqu'autre qui n'auroit point trop d'amour même pour la vie. Ce petit vent qui vous rafraichit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point en l'ame d'un Marchand qui attend avec impatience un Vaisseau qui reviét des Indes? Faites y réflexion, Chrètiens Auditeurs, il n'est point de petit mal pour celui qui nourrit de grands desirs, une pluie qui rompt une partie de

divertiſſement, un broüillard qui menace la moiſſon, une parole qui gaſte une affaire, un contretems qui la recule, tout cela ſont des atteintes légéres en elles-mémes, & qui cependant lui ſont tout-à-fait inſupportables. C'eſt une plaïe au cœur qu'un deſir; or à une partie déja bleſſée, il n'eſt pas néceſſaire de donner de grands coups pour cauſer de grandes douleurs, on la fait beaucoup ſouffrir pour peu qu'on y touche.

Je paſſe plus avant, & je dis que quand ni Dieu ni les hómes ne vous ſeroiét contraires, vos deſirs, oüy vos propres deſirs ſe traverſeront mutuellement, & ſe nuiront les uns aux autres. Par exemple c'eſt un deſir naturel que celui que nous avons tous de vivre, ſi le deſir de l'honneur ſe rencontre avec cette premiére inclination, voila une ſource de peines & d'inquiétudes. Car enfin ces deux paſſions ne s'accordent point, il y a mille occaſions, où ſi vous ne riſquez l'honneur, vous êtes en danger de perdre la vie: Il faut fuir le peril pour vivre long-tems, il y faut courir pour paſſer pour brave & pour intrepide. Il eſt de même de l'amour du bien & de la ſanté; on épuiſe ſes forces, pour amaſſer des richeſſes; & l'on eſt contraint enſuite de conſumer les richeſſes pour recouvrer ou entretenir les forces uſées. C'eſt encore pis du deſir de la volupté, il eſt tout-à-fait contraire à celui de la réputation, Il faut renoncer au plaiſir, ou s'expoſer à l'infamie. Je vous laiſſe à penſer ſi l'eſprit peut être calme en ces conjóctures, lors qu'il eſt travaillé en méme-tems de deux ſoins ſi oppoſez; Lors, dis-je, que cette crainte l'agite, & de n'obtenir pas ce qu'il pourſuit, &

de perdre ce qu'il hazarde: vous me direz peut-être que vous ne desirez qu'une seule chose au monde, & qu'ainsi vous n'avez pas lieu de craindre cette contrarieté de desirs que je veux vous faire appréender. Vous ne desirez qu'une seule chose; cela est moralement impossible : mais je vous entens, cela veut dire, qu'il ya une chose, que vous desirez avec une ardeur extréme, & en ce cas vôtre desir sera un obstacle à lui-même, plus dangereux que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos desirs, Chrétiens Auditeurs, sur tout lorsqu'ils sont un peu violens, ont coûtume de nous aveugler & de nous ôter le jugement, on s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vîte où l'on soûaitte de parvenir. C'est ainsi que le trop grand desir de percer son ennemi, ou d'échapper de ses mains, fait qu'on perd ce sens-froid si nécessaire dans les combats, qu'on se découvre, qu'on s'enferre soi-même en croyant porter un coup mortel. Les personnes qui desirent trop de plaire, tombent ordinairement dans de sottes affectations qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines & robustes qui ruinent leur temperament par l'usage excessif des remedes ? c'est-à-dire par un trop grãd desir de se conserver? enfin n'est-ce pas le desir qu'on a d'augmenter ses revenus & d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procez, qui consument & les domaines & tout le reste du bien qu'on a ?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude? Quel repos pouvez-vous esperer si vous avez toûjours en vous-même un desir cruel qui ouvre la porte à mille desirs, qui vous

donne en proïe à toutes vos passions, comme un bourreau domestique qui ne vous donne point de rélache, si vous avez toûjours à craindre Dieu & les hommes, & un si grand nombre d'hommes, si vos autres desirs sont contraires à vôtre desir, si lui-même est un grand obstacle à lui-méme ? Vous me répondez à tout cela, que vos desirs sont innocens, qu'il n'y a point de mal à tout cela, que vous n'êtes pas homme à faire une fourberie, un larcin, un parjure, un mauvais coup. Je le veux croire, mais oseriez-vous bien dire la même chose de tout ce que vous faites pour contenter vos desirs ? Car enfin vous n'étes pas impeccable, & vous ne pouvez pas nier que vos desirs ne soient la source de tous vos pechez ; que c'est de-là que naissent vos distractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos petites coleres, vos médisances. Quand ils ne vous feroient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement une vie qui vous a été donnée pour gagner le Ciel, devriez-vous les appeller innocens ? N'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis & de vaines esperances, qu'il ne vous reste plus d'application pour vôtre salut, plus de tems pour songer à la mort qui s'avance, & qui est peut-être si proche ? Comment ne vous nuisent-ils point ces desirs, eux qui ferment l'entrée à tant de graces excellentes, à mille & mille faveurs que Dieu à coûtume de faire à ceux qui ne desirent que lui. Seigneur éclairez nous, s'il vous plaît, d'un raïon de vostre lumiére, nous savons que le plus petit desir qui tend à la créature, de quelque prétexte qu'on se couvre, est un obstacle invincible à

la sainteté, nous le savons, & cependant ce desir nous paroît un petit mal. Vous contez donc pour rien, Chrétiens Auditeurs, d'être privé de cette paix délicieuse, que tout le monde ensemble ne vous peut donner; de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de Jesus-Christ, & l'héritage des enfans de Dieu, de cette paix, qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut gouter par les sens; *Quæ exuperat omnem sensum*; de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu! & qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même tems. Je sai bien qu'on espere de recouvrer dans la possession le calme que le desir a ravi, mais on se trompe & c'est une erreur que je veux encore combattre. Non, Chrétiens Auditeurs, la possession même ne calmera point un cœur que le desir aura troublé. C'est ma seconde Partie.

C'est un mot plein d'un grand sens, si je ne me trompe, que celui du maître de l'école S. Tômas, quand il dit que l'homme desire Dieu naturellement. Cela veut dire, Chrétiens Auditeurs, que nous naisõs tous avec un desir secret de posseder Dieu, & que l'ardeur qu'on nous voit avoir dans la poursuite des créatures, est un effet de ce même instinct qui nous porte à chercher par tout ce bien infini, & à le chercher même où il n'est pas, & où par conséquent nous ne sauriõs le trouver. L'homme desire des richesses, parce qu'il croit ou que ces richesses sont Dieu même, ou du moins qu'il trouvera ce bien infini, c'est à dire, Dieu dans ces richesses; De-là vient, pour le dire ici en passant, que la cupidité est appellée par Saint Paul une espece d'idolatrie. *Avaritia quæ est idolorum servitus.*

Il

Il ne faut pas s'étonner que nôtre cœur tombe dans une erreur si grossiére, parce qu'il est aveugle,& qu'il est trahi par les sens qui le conduisent; il est aveugle, dis-je, mais comme en récompense il a le sens tres-exquis, il ne touche pas plûtôt ces sortes de biens, qu'il reconnoît l'illusion de ses mauvais guides, il témoigne par ses dégoûts,par de nouvelles inquiétudes, que ce n'est pas là ce qu'il soûaitte, qu'on a mal interprêté ses desirs; *Inanitas est quod putatis ubertatem.* Vous-vous êtes trompez mes sens, il n'y a que du vuide en ces tréfors, ce n'est pas-là ce que je demande, *inanitas est, vanitas est.* On lui offre donc des voluptez, & on lui fait entendre,qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses, il le croit,& c'est sur cette fausse créance qu'il y court, qu'il s'échauffe, qu'il travaille pour les acquerir, mais à peine les a-t-il goûtées, qu'il s'apperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé par un travail inutile; *Et animadverti quod hoc quoque esset vanitas.*

C'étoit pour Rachel qu'on avoit sacrifié sept années de service, & il se trouve enfin qu'on n'a que Lia.C'est pour quoi le desir bien-loing de s'éteindre se rallume plus que jamais,au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues pour avoir ce que l'on aime,& ainsi le cœur passe d'un desir à un autre, d'une créature à une autre créature, cherchant vainement son Créateur, se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas; parce qu'il sent tres-bien que tout ce qu'il a, est borné, & qu'il ne voit pas que ce qu'il veut avoir,l'est encore. Ainsi le cœur

juge des choſes d'une maniere tout opoſée à celle des yeux. Les objets que nous croions petits, quand nous les voions de loin, groſſiſſent à meſure qu'ils ſe raprochent de la vûë. Mais à l'égard du cœur c'eſt tout le contraire, les mêmes biens qui lui paroiſſent grands dans l'éloignement, ne ſont plus rien quand il les touche. C'eſt pour cela qu'on dit ordinairement qu'on ne connoît le prix des choſes que quand on ne les a pas, on ſe trompe, & on ne connoît veritablement ce qu'elles valent, que quand on les a, parce que quand on les a, on les eſtime tres-peu, & c'eſt le jugement le plus équitable qu'on en puiſſe faire, tout n'étant ici bas que vanité & qu'illuſion. En effet, il n'eſt rien de ſi veritable, que la poſſeſſion de ce qu'on a le plus deſiré, n'apaiſe point nôtre inquietude; parce que, remarque Saint Baſile, les hommes regardent toûjours ceux qui ſont plus riches qu'eux, & ne font nulle refléxion à ceux qui ont beaucoup moins de biens.

Sur quoi j'ajoûte & je dis que cette poſſeſſion non-ſeulement n'apaiſe point nôtre ſoif, mais elle l'augmente en augmentant nos deſirs, ce n'eſt pas ſeulement un rien qui n'éteint pas nôtre convoitiſe, c'eſt un poiſon qui l'irrite & qui la rend plus ardente. D'où vient, penſez-vous, que ce Marchand lequel étoit ſi ſatisfait de ſon trafic; il y a dix ou vingt-années, quand au bout de l'an, il trouvoit cent écus de gain; d'où vient, dis-je, que preſentement il eſt tout chagrin de ce qu'il n'a peut-être gagné que mille-écus? C'eſt qu'alors il n'étoit qu'un petit Marchand, depuis ce tems-là il eſt devenu extrememẽt riche, & que ſes dé-

firs ont crû à meſure que ſon bien s'eſt augmenté, comme une flamme à laquelle on donne de la nourriture, & qui en devient toûjours plus vive & plus devorante. On ne veut d'abord que ce qui eſt preciſément neceſſaire, c'eſt-à-dire, tres-peu de choſe, & encore des plus communes, de celles qui ſe preſentent comme d'elles-mêmes, & qu'on peut avoir fort aiſément, du pain pour manger, de la bure pour ſe vétir, de la bouë & du chaume pour ſe mettre à couvert des intemperies de l'air. Ce deſir eſt-il ſatisfait? on demande inſenſiblement des viandes plus delicates, des étoffes plus fines, de plus ſuperbes maiſons. Enfin les deſirs croiſſant toûjours à meſure qu'on obtient ce qu'on ſouhaite; tel qu'on a vû faire grand' chere avec de l'ail & des lentilles, n'a plus d'apetit que pour les mets les plus exquis, plus de goût que pour les fruits d'une autre ſaiſon, & pour les vins des Provinces les plus éloignées. Il lui faut aller chercher juſqu'aux extremitez du monde dequoi ſe garantir du froid & du chaud, & il ſe croiroit mal défendu dans ſon palais contre les vents & contre la pluie, ſi les murailles n'étoient embellies au déhors, des plus riches ornemens de l'architecture, & ſi l'or & le criſtal ne brilloient au dedans de toutes parts.

En éfet, S. Aug. dit, que plus on eſt riche en aparence, plus on eſt pauvre effectivement. *Divites plus egent, quomodo plus habent.* C'eſt-à-dire, que plus on a de bien, plus on en voudroit avoir, parce que plus on en a, mieux on voit combien il s'en faut qu'on n'en ait aſſez pour être heureux. Voilà, Chrêtiens Auditeurs, ce qui vous arrivera, quand

même vous obtiendriez tout ce que vous desirez, vous n'en serez pas plus heureux, au contraire vos desirs, & par conséquent vos inquiétudes s'augmenteront au lieu de diminuer; *Expectavimus pacem, & non venit, quæsivimus bona, & ecce turbatio,* disoit le Prophete Jerémie, Nous-nous attendions à la paix, & elle n'est point venuë, Nous pensions que ces biens que nous poursuivions avec tant de chaleur, nous l'apporteroient infailliblement & ils n'ont fait que nous troubler davantage. Jamais la chose n'est arrivée autrement, & j'oserois vous défier de me produire un seul exemple du contraire; mais combien de fois est il arrivé, qu'aprés avoir desiré quelque chose avec ardeur, aprés avoir fait des efforts incroiables pour l'obtenir, on ne l'a enfin obtenuë que pour son mal-heur?

Prenez garde, Chrêtiens avares & ambitieux, vos vains desirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez pas, il pourroit bien pour vous punir, vous accorder enfin ce que vous soûaittez si fort, vous l'aurez cét argent dót vous êtes si avide, & au prix duquel le Paradis, vôtre ame, Dieu-même ne vous est rien; mais craignez qu'il ne vous attire quelque étrange calamité. Combien en avez-vous connu vous même, ausquels tout leur or n'a servi qu'à les faire mourir d'une mort tragique, & ne remarque-t-on pas, que ces funestes accidens arrivent pour l'ordinaire à ceux qui ont été les plus aspres à accumuler, qui ont le plus süé, le plus fatigué, le plus épargné pour remplir leurs coffres. Si je dis que le desir de devenir riche ne s'apaise pas par l'amas des grands trésors, ne vous persuadez pas que vous puissiez contenter les au-

tres à moins de frais, tous vos desirs vous inquiéteront, & croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire. *Expectavimus pacem.* Je le disois aprés Jerémie, & je le répete, confirmé dans ce sentiment par la funeste expérience de tous ceux qui s'abandonnent à leurs desirs.

Mauvais pére qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle à l'état Ecclesiastique ou à la Religion, vous n'avez qu'à continuër de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrétienne; vous en viendrez à bout, oüi ce pauvre enfant demeurera dans les perils & parmi les piéges du monde; mais sachez qu'il vous punira lui-même quelque jour de l'y avoir retenu. Il sera vôtre fleau ce fils trop aimé, il vous nourrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne meurt lui même malheureusement avant que vous aiez pû joüir du fruit de vôtre résistance. Cette mére qui se croioit mal-heureuse avant qu'elle eut des enfans, se plaint aujourd'hui de ce que ses enfans sont sa croix & son supplice; affolée de cette aînée, quels ressors n'a-t-elle pas fait joüer, pour pousser dans un Couvent cette cadette qui n'y étoit pas appellée. Vous vous étes nouée à vous-même vôtre cordeau, vous craigniez d'avoir plus d'une héritiere, vous n'en aurez point du tout; une fievre va vous enlever cette fille l'empressement de tous vos desirs, & vous aurez jusqu'à la mort le regret d'avoir comme égorgé de vôtre main celle qui auroit pû prendre sa place, & vous consoler de sa perte. Que n'a point fait ce jeune homme pour avoir la femme qu'il a en-

fin épouſée, que de prieres, que de larmes, que d'intrigues, que de ſollicitations, que de violences mêmes, que de crimes ! Bon Dieu falloit-il avoir tant d'empreſſement pour ſe lier à une furie, à un démon incarné ? Il n'y a que ſix mois qu'ils ſont mariez, il y en a trois qu'ils ne ſe voient point, & qu'ils demandent qu'on les ſepare pour toûjours avec autant d'inſtance, qu'ils en avoient fait pour être unis d'un lien indiſſoluble.

Voulez-vous vivre contens, Chrétiens Auditeurs, moderez vos deſirs, étouffez-les même, s'il eſt poſſible, non je me trompe, ſi vous voulez être heureux, il faut concevoir des deſirs plus vaſtes, il faut ne leur donner point de bornes, *Dilata os tuum, & implebo illud*, diſoit le Seigneur au peuple d'Iſraël, élargiſſez vôtre bouche & je la remplirai, quoi qu'il ſoit vrai que plus un vaſe eſt étroit, plus il eſt aiſé à remplir, il n'eſt pas ainſi toutefois du cœur de l'homme, pour beaucoup que vous le retreciſſiez, il ſera toûjours trop grand pour les créatures; mais pour peu que vous le reſſerriez il ſera trop petit pour Dieu, il faut l'élargir, il faut l'étendre, pour le rendre capable de ce bien immenſe, qui eſt le ſeul qui puiſſe le combler entierement.

Elargiſſez-donc ce cœur, Chrêtiens Auditeurs, & ne ſouffrez pas qu'il ſe reſſerre par le deſir des choſes vaines & paſſageres. Quel ſujet de confuſion pour vous, aiant été créé pour une fin ſi excellente, de vous borner à des biens dont vous êtes vous-méme la fin ? Qu'eſt devenu cét orgueil ſi naturel à l'homme, qui dés le commencemẽt du monde, lui fit deſirer d'être ſemblable à ſon Créa-

teur; Savez vous bien que vos desirs sont des hommages serviles que vous rendez à tout ce que vous desirez, comme à quelque chose de meilleur que vous? Savez vous bien que vous-vous dressez autant d'idoles qu'il y a de créatures sur la terre dont vous recherchez la possession? Ne fait-il pas beau voir un homme présenter de l'encens à des serpens & à des souris, lui, à qui on a préparé un trône au dessus du soleil & des étoiles? Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les priéres que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres, vous ne lui demandez que l'accomplissement de vos desirs, & vous n'avez que des desirs bas & terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter des vœux indignes de vous, il a honte de vous accorder des choses indignes de lui. Vraiment c'est bien un present à être fait par un Dieu à ses enfans adoptifs & héritiers présomptifs de son Roiaume qu'un vain honneur, que de l'or, & de l'argent, c'est-à-dire de la boüe & de la fumée, *Dilata, dilata os tuum, & implebo illud.* Desirez, desirez quelque chose de grand, quelque chose d'éternel & d'infini, & demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez desiré.

Je ne saurois finir ce discours, Chrétienne Compagnie, sans vous faire ressouvenir de Salomon qui est lui-même l'exemple le plus-illustre & le plus cõvainquant qu'on puisse produire, pour établir la verité que je préche. Je voudrois vous pouvoir représenter tout son bonheur & toutes les délices où il a vécu; Il estoit estimé non seulement dans ses états, mais encore dans toutes les Cours étrangeres pour le plus-éclairé & pour le plus-sage

Prince qui eust jamais porté la couronne. Les Egiptiens étoient alors la plus savante Nation de l'Univers, Salomon les surpassoit tous en toutes sortes de siences. Il étoit le conseil de tous les Rois de son tems, on venoit à lui de toutes parts comme à l'oracle. Il s'étoit fait bâtir plusieurs maisons tres-magnifiques, & sur tout un Palais où prés de deux cens mille ouvriers avoient travaillé durant treize ans; Les bois, les jardins, les eaux répondoient à la magnificence de ces somptueux édifices, on n'a jamais rien vû de si splendide que sa maison, c'étoit un nombre incroiable d'officiers & de domestiques, tous choisis, tous bien-faits, tous vétus superbement. Toute sa vaisselle, & la plûpart de ses meubles étoient d'or; il avoit rendu ce metal si commun dans son Roiaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisoit pas plus d'état de l'argent que des cailloux. On ne sauroit dire en si peu de tems quelle étoit la dépense de sa table. L'histoire Sainte en fait le detail, & ce qu'elle en rapporte nous passeroit pour fabuleux, si nous pouvions douter de la verité de cette Histoire. Sa Musique, tous ses autres plaisirs étoient à peu prés sur le même pié. Que dirons-nous de ses amours auſquelles il s'abandonna avec tant d'excés? Il ne s'étoit pas contenté des femmes de son païs, il en avoit fait venir de toutes parts & méme de paiennes, & d'idolatres. Les livres saints content trois-cens concubines & sept cens Reines. Enfin il joüissoit de tous ces biens dans une profonde paix, tous les peuples qui avoient troublé ses prédecesseurs étant devenus ou ses alliez ou

ſes tributaires. Au milieu de tant de grandeur, de tant de pompe, de tant de delices, vous plait il, Meſſieurs, que je vous faſſe voir le Roi Salomon, composât le livre de l'Eccleſiaſte. Nous ne le trouverons plus, ni ſur ce trône, où ſa ſageſſe recevoit les hommages des Souverains, ni au milieu de cette belle cour que la Reine de Saba ne pouvoit aſſez admirer ni dans ces riches & vaſtes appartemens où il avoit logé tant de Reines, ni ſous ces ſuperbes portiques, ni dans ces vergers délicieux, nous le trouverons enfermé dans ſon cabinet tout ſeul, accablé d'ennui, & de triſteſſe, ſe plaignant de ſoi-méme & de tout ce qui l'environne, ſe trouvant pauvre au milieu de tant de biens, ſe faiſant à lui-même le détail de ce qu'il poſſede & s'écriant ſur chaque choſe, & ſur tout cela enſemble en particulier: Tout cela n'eſt qu'illuſion, tout cela n'eſt que vuide & que vanité. *Vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux, dit il en lui-même; puiſque je me trouve ſi miſerable, & que je ſuis en effet ſi miſerable. Le Seigneur m'a accordé tous les biens & du corps & de l'eſprit & je me ſuis accordé à moi-méme tous les plaiſirs que mes ſens ont deſirez. *Omnia quæcumque deſideraverunt oculi mei non negavi eis.* Je ne me ſuis geſné en rien, je n'ai donné nulles bornes à mes paſſions. *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur. Quis ita devorabit, & affluet deliciis ut ego?* Qui vivra jamais plus-délicieuſement plus voluptueuſement que moi? Cependant qui le croiroit que je n'ai rien trouvé de ſolide en tout cela; Ce ne ſont que faux déors, ce ne ſont qu'épines & que douleurs. *Vidi in omnibus va-*

nitatem & afflictionem. Le pecheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens & d'ajoûter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire? Il se trompe; c'est en vain qu'il ajoûte & qu'il multiplie, *Peccatori dedit Deus afflictionem & curam superfluam ut addat, & congreget.* Il ne remplira jamais son cœur, il ne fera qu'augmenter sa faim & sa soif, qui lui rendra son vuide & sa misere plus sensible.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, voila le discours non pas d'un Anacôrete, ou de quelque contemplatif, mais du plus-grand, du plus-heureux, & du plus-voluptueux Prince qui fût jamais. Vous serez peut être surpris de ces sentimens, pour moi je n'en suis nullement surpris, parce que je sai que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme & qu'il ne l'a pas fait pour les créatures. *Fecisti nos ad te Domine, & irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu! que vous avez fait ce cœur, & c'est en vain qu'il recherche son repos & son bon-heur hors de vous. Il a beau courir aprés les biens d'ici-bas, il a beau éfleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre, il sera inquiet en cherchant ces biens, & quand il les aura trouvez, il trouvera que son inquiêtude sera encore augmentée: Non il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous: *Irrequietũ est cor nostrũ donec requiscat in eo.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains desirs qui nous troublent, & qui nous agitent inutilement. Purgez en nôtre cœur, substituez à leur place le desir de vous plaire, & de vous connoître, de vous aimer, le desir d'être aimé de vous, de vous posseder, & de ne vous perdre jamais. Ce desir ne troublera point

nôtre repos, au contraire plus il ſera ardent, & plus nous ſerons tranquilles. Une ame qui en eſt touchée, eſt comme les bienheureux dans le Ciel toûjours affamée, & toûjours raſſaſiée, toûjours languiſſante, & toûjours ſatisfaite, toûjours dans l'atente, & jamais dans l'inquiétude. Ce deſir ne ſauroit être inutile, puiſque c'eſt déja poſſeder Dieu que de le deſirer veritablement, & le poſſeder, c'eſt être à la ſource du plaiſir & de la joie, c'eſt avoir trouvé la felicité parfaite que je vous ſouhaite, au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne differerez point d'offrir vos prémices au Seigneur. Exod. cap. 22.

S'il faut choisir un tems pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préferée à tous les autres, parce qu'il y a plus de nécessité de le faire en cet âge là, plus de bien-seance, & plus de mérite.

VOicy le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde. MARIE s'offre elle-même à son Créateur dans le tem-

ple de Jéruſalem : Il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais offrande ne ſe fit ni avec plus de Religion ni avec moins de réſerve. Jugez donc ſi elle doit plaire au Seigneur, qui connoit parfaitement & le mérite de la perſonne, & les diſpoſitions intérieures, dont elle accompagne ſon action ? Mais parmi les circonſtances, qui doivent rendre cette action agréable; je ne ſai ſi vous aurez remarqué, celle qui me touche davantage ; C'eſt l'âge de MARIE, Chrêtiens Auditeurs, elle n'eſt encore qu'à ſa troiſiéme année, & la voila au pié de l'Autel, qui engage ſolemnellement ſa liberté, & qui par ſa ferveur, & la ſainte impatience qu'elle témoigne, ſemble ſe reprocher à elle-même qu'elle n'a déja que trop differé de s'aquitter de ce devoir.

Il y a long-tems que je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit commencer trop tôt une vie ſainte & chrétienne, mais comme aujourd'hui je me vois ſoûtenu dans ma penſée par l'exemple de la Ste Vierge, je ne ſaurois m'empêcher de vous rendre comte en ce diſcours d'un ſentiment, qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, Meſſieurs, que je me ſatisfaſſe ſur ce point, nous aurons aſſez d'autres occaſions de loüer nôtre bonne Mere; contentons nous aujourd'hui de nous exciter à ſuivre le premier exemple qu'elle nous donne, pour y réuſſir, addreſſons-nous à elle & diſons lui avec l'Ange,

AVE MARIA.

Meſſieurs, Il eſt étrange, que le vice ait tellement corrompu les eſprits, qu'il ait ſi fort éteint dans les hommes, non ſeulement la foi, mais en-

core toute raiſon, que les Predicateus ſoient reduits à prouver cette verité, qu'on ne ſauroit trop tôt commencer à ſervir Dieu. C'eſt-à-dire, qu'on ne ſauroit trop ſe hâter de chercher ſes veritables interéts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à nôtre derniere fin, en un mot d'être raiſonnable, d'être homme, de faire ce que nous ferions comme par inſtinct, & par la ſeule pente de la nature, quand Dieu ne nous auroit pas donné d'autres lumieres pour nous conduire. Mon deſſein n'eſt pas de combatre ici l'imprudence de ces grands pecheurs, qui renvoyent leur converſion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment juſqu'à la mort; la ſeule vûë du peril, où ils s'expoſent, me fait fremir, mais une ſi triſte penſée a trop peu de raport avec la ſolemnité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des perſonnes plus raiſonnables, je parle pour des perſonnes qui ſont déja toutes perſuadées, qu'il ſe faut ſauver à quelque prix que ce ſoit, que quand ce que l'on dit de l'autre monde ſeroit toutes choſes incertaines, ce ſeroit une extréme folie de s'expoſer à être eternellement malheureux, que tout bien conſideré, le meilleur parti eſt celui que prénent les gens de bien, & qu'il faut ſe preparer à la mort. Mais ils ne conviennent pas que toute la vie doive être employée à cette preparation. Au contraire ils croient qu'il eſt des âges, qui ne ſont nullement propres pour cela, que quand on eſt ſur le retour, c'eſt le vrai tems d'y ſonger, que l'âge qui precede la vieilleſſe, eſt comme deſtiné aux affaires, mais que la jeuneſſe ſur tout a une oppoſition entiere avec ce qu'on appelle devotion, que

c'eſt la ſaiſon des plaiſirs,& que prendre ce tems-là pour s'adonner ſerieuſement à la pieté, ce ſeroit prendre mal ſon tems.

Voila ce que penſent, & ce que diſent-même quelquefois des gens dans le monde qui paſſent pour fort ſages, & fort éclairez. Mais que répondrons-nous à cette fauſſe ſageſſe, Chrêtiens Auditeurs? Eſt-il vrai qu'il y ait un tems dans la vie qui ne doive pas étre conſacré à l'Autheur & au Maître de nos ames? Eſt-il vray que le premier & le plus bel âge de l'homme eſt celui qu'il faut ſacrifier au monde,à l'ennemi de nôtre Dieu,qu'il eſt le moins propre pour vivre Chrêtiennement?

Je ne ſai,Meſſieurs, quelle ſera vôtre penſée, mais pour moi je ſuis dans un ſentiment bien oppoſé. Je crois au contraire, que s'il faut choiſir un tems, pour ſe donner au Seigneur, la jeuneſſe doit être préferée à toutes les autres, & voici les raiſons que j'ai de le croire. Il y en a trois, que je toucherai briévement dans les trois parties de ce diſcours. La premiere, c'eſt qu'il y a plus de néceſſité de le faire en cét âge-là. La ſeconde, c'eſt qu'il y a plus de bien-ſéance. La troiſieme, c'eſt qu'il y a plus de merite. Voila tout le ſujet de cet entretien, je ſerai court, & j'eſpere que tout le monde profitera; Ce ſeront des motifs de ferveur pour les jeunes gens, & pour tous les autres, ſi je ne me trompe, des motifs d'une tres-amere penitence.

Je ne vois rien dans le monde, qui me paroiſſe plus digne de compaſſion, qu'une jeuneſſe négligée & abandonnée à toutes les foibleſſes, à toutes les tentations à quoi cét âge eſt naturellement ſu-

jet. Il me ſemble voir un vaiſſeau ſans maſt, & ſans gouvernail, qui dans une nuit obſcure agité des vents furieux & contraires, donne tantôt dans un écueil, tantôt dans un banc de ſable, eſt maintenant ſuſpendu ſur un flot au milieu des nuës & un moment aprés abîmé juſqu'au fond de la mer. Je me repréſente un mal-heureux dans une ſombre priſon, livré au bêtes les plus feroces, leſquelles ſe diſputant & s'entrearrachant leur proie, la déchirent cruellement. Je ſai que c'eſt à cét âge, que la raiſon ſortant comme des ténebres de l'enfance, commence à luire dans l'eſprit des hommes. Mais hélas cette lumiere eſt ſi foible, & il s'éleve en même-tems dans le cœur des vapeurs ſi noires, c'eſt-à-dire, des paſſions ſi fortes, & ſi violentes, qu'elles produiſent une nuit encore plus-triſte que la nuit même, de ſorte que quoi que l'on ceſſe d'étre enfát, on ne devient pas pour cela plus raiſonnable. Comme il eſt des folies de deux ſortes, les unes ridicules & réjoüiſſantes, les autres ſombres & furieuſes, on peut auſſi dire qu'il eſt de deux ſortes d'enfance, l'une eſt innocente & même agréable, l'autre au contraire approche de la fureur. Cette ſeconde enfance, Chrétiens Auditeurs, c'eſt la jeuneſſe, elle ſe ſert preſqu'auſſi peu de la raiſon que la premiére, elle ne ſe diſtingue de l'autre, qu'en ce qu'elle ſe joüë avec du fer & du feu, qu'elle ſe bleſſe elle-même, & bleſſe les autres en joüant.

C'eſt en cét âge qu'on voit ordinairement une extrême préſomption jointe à une ignorance extrême; une foibleſſe qui ne peut reſiſter à rien, & une imprudence qui les expoſe aux plus grands perils;

perils, un amour propre, aveugle & groſſier, qui ſe découvre par tout, & qui fait connoître à toût le monde, qu'ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, C'eſt pitié de voir avec quel empreſſement, ils diſent ce qu'il faudroit taire, avec quel ſoin ils affectent tout ce qu'il faudroit éviter, comme ils ſe parent, pour-ainſi dire, de leurs défauts, comme ils font gloire de leur honte, & rougiſſent des choſes les plus honnêtes; Quelque-fois timides & embarraſſez, quelque fois hardis juſqu'à l'impudence, changeant ſouvent de ſentiment ſans nulle raiſon, & ſouvent auſsi s'opiniâtrant contre toutes ſortes de raiſons, prenant preſque toûjours le mauvais parti, loüant ce qu'il faudroit blâmer, condannant ce qui a l'approbation de tous les ſages. Quoi de plus emporté ſoit dans l'amour, ſoit dans la haîne; ſoit dans la douleur, ſoit dans le plaiſir? Quoi de plus ſuſceptible, ou d'une aveugle colere, ou d'une terreur panique, ou d'une triſteſſe exceſsive, ou d'une exceſsive joïe? Que ſi avec ces diſpoſitions une jeune perſonne vient à s'addonner au mal auquel elle a tant de pente; quelle corruption, Dieu immortel! quel libertinage, quelle fureur, quel mépris des loix & humaines & divines, quelles inſenſibilité pour tout ce qui eſt capable de toucher un cœur, & d'inſpirer une crainte ſalutaire, quelle profanation des choſes les plus ſacrées, quelle témerité à douter de toutes les maximes, de toutes les veritez les mieux établies, à traitter de chimeres ce qui a été réveré dans tous les ſiécles, par tout ce qu'il y a eu de perſonnes ſavantes & judicieuſes? *O Iuvenes*, s'écrie S. Auguſtin à la veûë de toutes ces cho-

ſes. *O Iuventus, flos ætatis, periculum mentis.* O Jeuneſſe vous êtes la fleur de la vie, mais vous en étes auſſi l'écueil le plus dangereux, on vous appelle l'âge des plaiſirs, mais ſi l'on n'y prend garde vous ſerez une ſource bien funeſte de larmes & de douleurs pour tous les âges, qui vous ſuivront.

Que ceux là ſont heureux, Meſſieurs, qui peuvent éviter un ſi grand peril? Que ne faudroit-il pas faire, pour s'épargner les regrets & la confuſion que cauſe à un homme raiſonnable le ſouvenir d'une jeuneſſe imprudente & libertine? Mais quel moyen de le faire, ſi ce n'eſt en nous donnant à Dieu dés nos premiéres années? Comment réſiſter à tant de tentations, à cét attrait du peché qui eſt ſi fort & ſi vif dans les jeunes gens? Comment avec ſi peu de lumiére, ſi peu d'experience & tant de foibleſſe, un jeune homme ſe tirera-t-il d'un nombre infini de pieges, de mille & mille occaſions à quoi ſon âge l'expoſe, ſi ce n'eſt par le ſecours d'une grande piété, par une fervente priére, par l'uſage fréquent des Sacremens, par la lecture des livres ſaints, par le commerce des gens de bien, en un mot par l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes? Par quelle voie, dit le Prophete David, une jeune perſonne pourra-t-elle prévenir les horribles égaremens à quoi la jeuneſſe eſt ſi ſujette. *In quo corrigit adoleſcentior viam ſuam.* Il ſe répond à lui-méme, Seigneur, je n'en vois pas d'autre expedient que de s'attacher tout de bon à l'obſervation de vôtre Loi ſainte. *In cuſtodiendo ſermones tuos.*

En effet, Meſſieurs, à quel âge peut-on dire que

ce secours nous soit plus nécessaire qu'en celui-là? l'enfãce presque jusqu'à l'âge de vingt ans est retenuë par la crainte ; on la confie à des personnes sages & discretes,qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les employs nous défendent l'oisiveté , on se modere par des raisons d'interêt , & de bien-séance ; le voisinage de la mort , la sagesse aquise par l'experience,les dispositions-méme naturelles, l'impuissance de faire le mal,tout cela s'oppose aux desordres que les passions pourroient causer dans la vieillesse ; Mais dans ce qu'on appelle le bel âge , on est destitué de tous ces secours. Saint Jean Crisostôme remarque que c'est à l'entrée de la jeunesse, qu'on nous ôte les maîtres & les gouverneurs,justement dit-il, dans le tems qu'ils commencent à nous étre le plus nécessaires: C'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide , pour lequel il semble qu'il n'ait fait aucune regle ; on est sans experience,& tout ce que les plus experimentez peuvent dire, pour nous instruire, nous passe alors pour un effet de leur envie & de leur chagrin, on se croit impeccable, immortel. De sorte qu'à moins d'étre comme armé dés ce tems-là d'une grande crainte de Dieu ; il est moralement impossible qu'on ne s'abandonne à mille desordres.

Le monde vous les perdonnera, Chrétiens Auditeurs , tous ces desordres , il se contentera de dire que vous êtes jeune. Mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la méme facilité;pensez-vous qu'il ne vous redemandera nul compte des plus-belles années de vôtre vie; C'est-

à-dire du plus-riche talent qu'il eût mis entre vos mains, croyez vous qu'il ne vous ait donné ce beau tems que pour le perdre, que pour le paſser comme un enfant, comme un inſensé, comme s'il n'y avoit ni Dieu à ſervir, ni une éternité à gagner? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux Proverbes. *Lætare juvenis in adoleſcentia tua, & in bono ſit cor tuum in diebus juventutis tuæ, & ambula in viis cordis tui, & in intuitu oculorum tuorum, & ſcito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de vôtre jeuneſſe; écoutez les deſirs de vôtre cœur; tandis qu'il eſt en vôtre pouvoir de les ſatisfaire, ne vous reglez que par vos inclinations, & par le jugement de vos ſens. Mais ſachez que cette licentieuſe jeuneſse vous attirera la colere, & les malédictions du Seigneur, ſachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde, & qu'il la punira avec toute la rigueur de ſa juſtice. *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Meſſieurs, nous voions tous les jours ces menaces accomplies, tantôt par des mariages infortunez, tantôt par la diſſipation des biens, & par la ruine entiére des maiſons les plus floriſsantes, quelquefois par des infirmitez qui ne finiſsẽt qu'avec la vie & ſouvent par des morts avancées & impreveûës?

Ce ſont là les fruits d'une jeuneſse oiſive, & volûptueuſe, mais ce ne ſont pas les plus amers. Voici quelque choſe, qui eſt plus à craindre que tout cela. Ce qui fait encore mieux voir la néceſſité qu'il y a de ſe donner à Dieu, dés le commencement de la jeuneſse, c'eſt que pour l'ordinaire cét âge eſt la regle de tous les autres; Quand on

à commencé de ſi bonne heure à mal vivre, on a bien de la peine à devenir plus ſage en devenant homme. Car en premier lieu on fait durer cette jeuneſſe le plus qu'on peut, ce n'eſt que bien tard qu'on ſe perſuade qu'elle eſt paſſée, on croit qu'on eſt jeune à quarante ans, & pour le faire croire à tout le monde, helas, que ne fait on pas? Vous le ſavez mieux que moi. On ſent bien que cette vie agréable, où l'on s'eſt engagé, n'eſt pas une vie ſelon l'Evangile, que ce n'eſt pas le chemin que les Saints ont tenu pour aller au Ciel, on ſonge quelque-fois à ſe réformer, on medite une retraite; Mais on ne croit jamais que le tems de cette retraite ſoit venu, on ſe ſent encore du feu, & de la vigueur, la moindre affaire eſt un grand obſtacle à ce deſſein, & il en ſurvient toûjours de nouvelles: en un mot on entend quelque fois parler de ces beaux projets aprés la mort des perſonnes & dans des diſcours funebres, mais on en voit rarement l'exécution.

Vous ſerez plus raiſonnable, me dites-vous, je le veux croire, je veux croire que lorſque vous ſerez parvenu à la trantiéme où à la quarantiéme année, vous vous appercevrez que vous ne ſerez plus jeune, qu'il ſera tems de vivre en homme, de vivre en Chrêtien; mais croiez-vous que vous puiſſiés d'abord vous retirer du deſordre, & moi je ne crois pas que vous le puiſſiez même à ſoixãte, ni à ſoixante & dix-ans. Et moi je crois, & c'eſt ſur le témoignage du S. Eſprit que je le crois, je crois qu'à moins d'un miracle, vous ſerez juſqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de vôtre vie. *Adoleſcens juxta viam ſuam ambulans,*

etiam cum senuerit non recedet ab ea.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la force des habitudes, chacun ſait aſſez qu'elles impoſent une eſpece de néceſſité, & vous n'ignorez pas que celles que l'on contracte dans la jeunneſse, ſont d'autant plus fortes qu'elles ſe ſont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec Saint Clement d'Alexandrie, que la jeuneſse eſt en nous comme la mamelle & la nourrice de tous les âges, *Eſt in nobis uber ætatis ipſa juventus.* C'eſt-à-dire que comme les nourrices nous donnent avec le lait, non-ſeulement les bonnes ou les mauvaiſes diſpoſitions où elles ſe trouvent à l'égard du corps, mais encore les qualitez de leur eſprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles; de même la jeuneſse communique à tous les âges ſuivans, ou ſes vertus, ou ſes vices, que ce qu'on pratique à cét âge nous devient comme naturel & néceſsaire, qu'on le fait encore dans la derniere vieilleſse.

Quelle pitié de voir des perſonnes vénerables par leur âge, ſe rẽdre encore mépriſables par mille foibleſses. Conſerver des paſſions en une ſaiſon, où ces paſſions ſont non ſeulement criminelles, mais encore ridicules, à cét âge qui eſt l'age de la ſageſse, où tout devroit être calme, où la raiſon devroit regner dans une profonde paix, où l'ame preſque dégagée du corps devroit agir avec la même facilité, & la même perfection, que feroit un pur eſprit; à cét âge, dis-je, être encore jeune, encore l'eſclave, le jouët de ſes paſſions, avoir encore à lutter contre une chair ſeche & glacée, ne pouvoir rien faire de loüable ſans rendre mille combats, être entrainé comme par

force en des actions, que la raiſon condamne, & dont il ſemble que la nature même ait horreur. Quelle honte, quelle miſere, quelle ſuite funeſte d'une jeuneſſe déreglée!

Il ne ſera pas de même, dit le grand ſaint Ambroiſe, de celui qui dés ſa jeuneſse aura porté le joug du Seigneur; au contraire il vivra ſans inquiétude fort éloigné du bruit, qu'excitent les paſſions revoltées, il jouïra dans un doux ſilénce du fruit de ſes premiers ſoins, n'aiant plus rien à deméler avec le corps; ne trouvant plus rien qui lui réſiſte, ou qui le trouble; *Sedebit ſingulariter remotus à ſtrepitu interpellantium paſſionum, & quietus ſilebit; cui jam neceſſe non eſt jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus*, & le reſte. Voila Meſſieurs, ce qui me fait dire que plus on eſt jeune, plus il y a de néceſsité d'embraſser l'exercice de la vertu, parce que plus on eſt jeune, plus on eſt foible, plus on a beſoin de ſecours contre les tentations. En ſecond lieu parce que plus on eſt jeune plus on eſt ſuſceptible de ces mauvaiſes habitudes, qu'on ne peut arracher qu'avec la vie. De ſorte que ſi dans le premier âge l'on veut éviter une horrible dépravation, quand méme on ne voudroit l'éviter qu'aux derniers jours de la vie, il faut néceſsairement ſe hâter de prendre le parti de la pieté. J'ai dit qu'il y a plus de néceſſité de le faire en ce tems-là. J'a dit auſſi qu'il y a plus de bien-ſéance. C'eſt la ſeconde Partie.

La bien-ſéance pour toutes les perſonnes raiſonnables eſt une raiſon, qui n'eſt pas moins forte que la néceſſité, on peut dire qu'elle eſt elle-même une eſpece de néceſſité, dont les honnétes gés ſe défen-

dent encore moins que de la force. Cette bienſeance en matiere de liberalité ne conſiſte pas préciſement à donner peu ou beaucoup, elle conſiſte en la proportion qu'il y a entre celui qui donne, & le don qu'il fait, entre ce même don & la perſonne à qui il eſt preſenté. Un Roi qui ne donneroit que des haillons, que des habits de toile, ou de bure, ce Roi, dis-je, pécheroit contre les regles de l'honnêteté, parce qu'il feroit des preſens indignes de lui; au contraire un ſujet ne laiſſe pas d'honorer ſon Prince par un don de peu de valeur, ſi ce qu'il donne ſi peu, n'eſt qu'un éfet de ſa pauvreté, il faut neanmoins, que le preſent ſoit propre, & que dans ſon eſpece, il merite d'être mis en des mains roiales. Car ſi outre que la choſe eſt vile & commune, elle eſt encore gâtée ou malpropre, il n'y a pas d'aparence de l'offrir à une perſonne de ce caractere. Qu'un villageois par exemple ne preſente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bien ſeance, c'eſt un preſent de villageois, mais s'il ne preſentoit à ſon Roi que des fruits gâtez, des fruits à demi pourris, ce ſeroit une ſottiſe, & à tout autre une inſolence inſuportable.

Cela ſuppoſé, Chrêtienne Compagnie, je ne m'étonne pas que le malheureux Caïn n'ait ofert au Seigneur que des agneaux, & quelques épys de blé; C'étoient là toutes les richeſſes des hommes en ce premier âge du monde, mais de ne prendre pour cette action de religion, que le rebut de ſon troupeau & de ſa moiſſon, n'eſt-il pas tout viſible que c'étoit outrager Dieu, & qu'il méritoit bien toutes les maledictions que ſon avarice lui attira.

Vous en convenez ſans doute; mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lors que les hommes veulent ſe donner à Dieu, c'eſt merveille qu'il daigne les recevoir, lui dis-je, qui ſait ce que c'eſt qu'un homme, qui connoît toutes nos miſeres, toutes nos foibleſſes. Vous faites bien davantage, ô mon Dieu, non ſeulement vous nous recevez; lors que nous nous donnons à vous, mais vous nous prevenez, vous nous demandez nous-mêmes à nous-mêmes, vous nous ſollicitez, vous nous preſſez, cõme ſi vous deveniez fort riche par l'aquiſition d'une ſi miſerable creature. Il eſt donc vrai que c'eſt tres peu de choſe qu'un homme; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui ne ſoit plus precieux, ni qui nous ſoit plus cher que nous-mêmes, & ainſi on ne doit pas trouver étrange, que nous prenions la liberté de nous preſenter à lui. Ce qui me ſurprend, c'eſt que n'aiant autre choſe à lui donner, on attende de le faire, qu'on ſoit tout uſé, tout corrompu de débauches. Je m'étonne qu'aprés avoir donné au monde, à l'ennemi de Jeſus-Chriſt la fleur de la vie & des années, un homme ait la hardieſſe de s'ofrir à ſon Créateur, en un état où il n'oſeroit ſe preſenter à un autre homme, en une ſaiſon où il commence à être le rebut, & ſouvent même la riſée du monde; Encore ſi l'on ne ſe preſentoit en cét état, que parce qu'on ne s'eſt pas aviſé plûtôt de le faire, à la bonne-heure, on meriteroit peut-être quelque pardon, mais que par un deſſein formé dés la premiere jeuneſſe, dans le tems qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait deſtiné à Dieu le dernier âge, qu'on lui ait reſervé le pire, qu'on ait crû

qu'il ſeroit encore trop heureux d'avoir les reſtes de ſes ennemis. Eſt-ce-là entendre les regles de l'honnêteté; Eſt-ce reconnoître le Seigneur pour le premier, le plus excellent de tous les étres. Eſt-ce-là ce qu'on appelle religion, peut-on outrager Dieu plus cruellement qu'en l'honorât de la ſorte.

De plus, les ſervices que nous rendons au Seigneur, le petites offrandes que nous portons ſur ſes Autels, ne ſont pas ſeulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnoiſſance. Or quand on veut témoigner de la gratitude à un bien-faîteur, pour faire la choſe honnêtement, il faut, ce me ſemble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçeû. Qu'avez-vous reçeû de Dieu? La vie toute entiére eſt un tréſor que vous tenez de ſa liberalité, & cependant vous ne lui en réſervez qu'une petite partie, & celle de toutes que vous eſtimez le moins? Il eſt mort pour vous en la fleur de ſes années, à l'âge de trente-trois ans, & vous ne commencerez qu'à ſoixante à vivre pour lui? Enfin il vous donne ſon corps non-ſeulement vivant, mais encore immortel, & glorieux dans l'Euchariſte, & vous oſez lui offrir un corps languiſſant & épuiſé : vous oſez lui préſenter un cadavre. Mon Dieu, quelle dureté, quelle ingratitude horrible? Vous l'aviez préveuë, Seigneur, cette horrible ingratitude, comment eſt-ce donc qu'elle ne vous a point empêché de nous faire de ſi grands biens?

Voulez-vous ſavoir, Chrétiens Auditeurs, ce que la bien ſéance demanderoit qu'on offrît à Dieu; voiez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il deſire qu'on lui préſente. Dans l'ancienne

Loi, il demande les prémices de chaque choſe, ce ſeroit profaner ſes autels, que de les charger des fruits de l'arriere ſaiſon. Je remarque que le demõ qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'eſt fait offrir des hommes en ſacrifice, il a toûjours voulu que ce fuſſent de jeunes perſonnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'Hiſtoire Grecque, ou même des enfans, tels qu'on les immoloit à l'idole des Ammonites. Dans la Loi de grace, lors-que Dieu deſtine quelcun à une grande ſainteté, qu'il en veut faire ſon favori, il le prend ordinairement dans une grande jeuneſſe, comme ſaint Jean l'Evangeliſte; il les prévient même dés l'enfance de graces extraordinaires, comme on le peut voir dans la vie de la plûpart des grands Saints. Je ſai que S. Auguſtin & Sainte Magdeleine, aprés avoir beaucoup aimé le monde, n'ont pas laiſſé d'être fort cheris de Dieu, mais ces exemples, outre qu'ils ſont extrémement rares, ne favoriſent pas trop la pareſſe, ni les délais des mauvais Chrétiens; Saint Auguſtin n'avoit que trente-un an, quand il commença ſa penitence, & ſi les Hiſtoriens ne ſe trompent pas dans leur conjecture, Magdeleine étoit encore plus jeune lors qu'elle renonça à la vanité.

Ce n'eſt pas que je veüille dire, que dans un âge plus-avancé on ne puiſſe pas abſolument ſe conſacrer au ſervice du Seigneur, mais je dis que quand nous ſerions aſſeurez de le faire, ce qui eſt néanmoins fort incertain, cela ſe feroit alors avec beaucoup moins de bien ſéance, & par conſéquent avec beaucoup de confuſiõ pour nous. Je me repréſente ce prodigue de l'Evangile, qui a paſsé ſa jeuneſse

dans les desordres, qui aprés avoir quitté son Pere d'une maniére fort indigne, ne revient à lui que par force, par la necessité; que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoiable état où il est reduit; on le reçoit toutefois en la maison Paternelle, on va au devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on le regale: Mais quelle est sa confusion de n'étre retourné à un si bon Pere qu'à l'extrémité, & lors qu'il ne pouvoit plus se passer de lui; Osera-t-il bien le nommer son Pere, & lever les yeux pour le regarder? Non lui dit-il, je suis indigne d'être appellé vôtre fils, traittez moi comme le moindre de vos valets, ce sera encore trop d'honneur & trop de grace. *Iam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chrêtiens Auditeurs, vous esperez que vous serez quelque jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui; Je le veux croire, je veux bien l'esperer aussi pour vous de la misericorde infinie de Dieu; Mais pourrez-vous bien supporter alors les justes réproches qu'on vous fera sur vôtre procedé peu honnéte & interessé.

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant vôtre penitence, viens, viens ame ingrate, je vois bien que tu ne songes à ton Dieu que parce que personne ne veut plus de toi, tu-t'es comme prostituée à un nombre infini d'amans, & aujourd'hui que tu te vois rebuttée de tout le monde, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent-fois rebuté. Ton cœur ne seroit pas pour moi s'il y avoit encore quelcun à qui tu ne fisses pas horreur. Mais, que dis-je, ton cœur, ce n'est rien moins que l'amour qui t'amene ici. Il y a un enfer

que tu crains, aprés m'avoir mépriſé durant toute ta vie, tu voudrois bien avoir une place en mon Paradis, ſans cela tu m'aurois mépriſé juſqu'au bout. *Tamen revertere ad me dicit Dominus.* Je ſai bien comment tu meriterois que j'en uſaſſe à mon tour, mais ne laiſſe pas de revenir, je veux bien étre ton pis-aller, & te traiter plus honêtement que je n'ai été traité de toy. *Tamen revertere ad me dicit Dominus, & ego ſuſcipiam te.* Je ne ſai, Meſſieurs ſi vous comprenez bien toute la peine, que ces pẽſées peuvent faire à une ame qui ne ſe rend à Dieu, qu'aprés s'être comme ſaoulée du monde, pour moi je vous avoüe que je ne vois rien qui me fut plus difficile à ſupporter, rien qui fut plus capable de me faire mourir de douleur, & même ſi Dieu ne me ſoûtenoit, de deſeſpoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joye & la douce confiance d'une jeune perſonne, qui peut dire tous les jours en s'offrant à Dieu, Seigneur, je ſuis tout à vous, je vous donne mon cœur, je vous donne mon eſprit & mon ame, c'eſt bien peu de choſe pour un ſi grand maître, mais enfin c'eſt tout ce que j'ai, c'eſt tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu! vous ſavez du moins que ce n'eſt ni par dépit, ni par deſeſpoir, que ie me jette entre vos bras, ce n'eſt point ici le rebut du monde, que je vous préſente. Hélas ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer; mais je ſuis à vous, Seigneur, & je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que ie me trouve heureuſe de vous pouvoir ſacrifier, & ces paſſions, où je ſens que mon cœur a tant de pente, & ces plaiſirs à quoi mon âge ſeroit ſi

ſenſible, & ce faux éclat, ce vain honneur, où je pourrois peut-étre prétendre. Eſt-il poſſible, qu'il y ait des ames, qui attendent pour vous aimer, qu'elles n'aïét plus qu'un jour à vivre? Mon Dieu qu'elles vous connoiſſent peu ces ames! que n'ai-je mille vies pour vous les cõſacrer toutes; je n'en ai qu'une, mais j'eſpere qu'elle ſera toute pour vous, en voila déja la plus-belle partie, que je vous offre, & je vous ſupplie de tout mon cœur, de me faire mourir dés ce moment, ſi vous prévoyez que dans la ſuite je doive employer un ſeul jour à quelque autre choſe qu'à vous ſervir.

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que cette offrande ſe fait avec plus de plaiſir, plus de confiance que l'autre, parce qu'on ſent bien qu'elle eſt plus honnéte, qu'elle eſt en quelque ſorte digne de Dieu? Diſons un mot de la derniére partie & faiſons voir qu'il y a non-ſeulement plus de néceſſité, plus de bien-ſéance de ſe donner à Dieu à la fleur de l'âge, mais encore qu'il y a plus de mérite. C'eſt la troiſiéme ráiſon.

Il me ſemble que pour juger du mérite qu'il y a à ſe donner tout à Dieu, on peut avoir égard à trois choſes; au prix des choſes qu'on lui ſacrifie en ſe devoüãt à ſon ſervice. Et ſecõd lieu au mouvement qui nous porte à nous y devoüer entiérement: & enfin à la durée du tems qu'on s'engage de le ſervir. Qu'eſt-ce que l'on ſacrifie à Dieu, quand dés ſa jeuneſſe, on ſe détermine à le ſervir. N'eſt-ce pas ce méme monde, ce monde perfide auquel on renonceroit dans un âge plus-avancé. Il eſt vrai, Meſſieurs, c'eſt le même monde à le conſiderer en lui-méme, mais ſi vous avez égard à l'i-

dée, que cette jeune perſonne en a conçeûë, c'eſt un monde tout different. Pour peu qu'on ſoit raiſonnable, on n'a pas trop de peine à mépriſer, à haïr méme le monde, quand on l'a connû, mais quand on n'en a vû que les déôrs, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paroît à ceux qui n'ont pas encore eû le loiſir d'en découvrir la vanité, il faut avoüer que ce n'eſt qu'avec une extréme violence, qu'on ſe réſoud à l'abandonner. En un mot ce n'eſt rien que le monde à qui le connoit; & c'eſt juſtement ce rien, que donne à Dieu celui qu'une longue experience a détrompé. Mais quand on en juge par les apparéces, le monde eſt un amas de toutes ſortes de biens, de toutes ſortes de plaiſirs, & c'eſt cét amas de biens & de plaiſirs, qu'on ſacrifie au Seigneur, quand on ſe donne à lui dés les premieres années, parce qu'on n'a pas pû encore s'inſtruire de la verité. J'ajoûte à cette premiére raiſon, que celui qui ſe donne à Dieu de bonne heure, fait cette offrande, avec plus d'amour, qu'il agit par le mouvement d'une charité plus parfaite, & par conſéquent avec plus de merite. C'eſt une verité, qui a paſſé en proverbe, que celui qui ſe hâte de donner, aquiert un double merite, non ſeulement parce qu'il épargne à celui qui demande, la peine de deſirer long-tems, & la honte de demander pluſieurs fois, mais encore parce que cette facilité marque la force de l'amitié, qui peut ſurmonter en un moment l'attache qu'on avoit à la choſe dont on ſe prive, & qui ne permet pas que le cœur héſite le moins du monde entre l'envie qu'il y-a de faire du bien, & le deſir qu'il y

auroit de retenir ce qu'il faut donner.

Pour ce qui regarde la durée du tems qu'on deſtine à la pratique de la vertu, je confeſſe, qu'il arrive ſouvent que tel qui commence de bonne-heure, n'a que trés peu d'années à vivre, & qu'un autre qui aura attendu le rétour de l'âge, paſsera quelque-fois dans la penitence une fort longue vieilleſse. Toute-fois, Meſſieurs, ce jeune homme, qui n'a ſurvécu que quatre jours ſi vous voulez à ſa converſion, ne laiſse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'eſpere ordinairement à cét âge? au lieu que cét autre, qui a differé ſi long-tems, fait aſsez voir qu'il ne ſe rend que par la crainte de la mort, laquelle apparemment eſt aſsez proche, de ſorte qu'il ne penſe pas lui-même faire un grâd ſacrifice à Dieu. Voila une penſée, Chrêtiens Auditeurs, ſur quoi je voudrois bien que vous fiſſiez un moment de réflexion, quelque jeune que vous ſoyez vous n'avez peut-être pas un jour à vivre, de ſorte qu'embraſser une vie ſainte & chrétienne, ce n'eſt peut être que vous condâner à vingt-quatre heures de contrainte & de mortification, s'il arrivoit comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'aprés un ſi petit eſpace de tems Dieu vous retrât du monde, quelle conſolation pour vous d'voir pris des meſures ſi juſtes, de vous être donné à Dieu ſi à propos, mais ſur tout d'avoir eu ſi peu de tems à ſouffrir, & d'avoir neanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'annés de ſouffrances que vôtre âge vous en promettoit.

Mais s'il arrive que cette ſainte réſolution, ce ſacrifice, que j'aurai fait à Dieu de moi-méme &

de

de tout ce que le monde a de plus charmant, s'il arrive, dis-je, que ce sacrifice soit suivi d'une longue vie ? Si cela arrive, non seulement, vous aurez le mérite d'une action fort sainte & fort genereuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue perseverãce. Vous mettrez à profit un bien, que les autres perdent sans ressource, un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du tems, de ce tems si court & si précieux, qui passe, & qui ne revient jamais, de ce tems que Jesus-Christ ne nous a pas acheté par tant de Sang & tant de sueurs, pour nous donner le loisir de rire & de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs, bien loin de profiter de tous les momens, je vois qu'on cherche à perdre les heures & les journées, qu'on s'applaudit, quand on les a passées dans une agréable oisiveté. A voir combiẽ on trouve le tems long, combien on en a à perdre, on diroit qu'on a tous les siécles à disposition : ou du moins que la vie n'est bonne à rien, & qu'on est trop heureux quand on peut aller au bout sans s'ennuier. Cependant, Messieurs, vôtre vie s'en va finir, & il est vrai qu'il n'est pas un seul instãt dãs la vie, qui ne nous puisse valoir une éternité toute entiére.

Ouy Messieurs, ce tems qu'on mépriſe, qu'on prodigue d'une maniére si pitoyable, est quelque chose de si précieux, qu'à la reserve de l'éternité, il n'est rien ni au Ciel ni sur la terre, qui lui puisse être comparé : tous les Royaumes de l'Univers ne valent pas un moment de vôtre loisir. Voyez tout ce que le Ciel renferme de grandeurs & de délices, tout cela ne peut-être le prix d'un momẽt de tems

bien employé. Considerez ces grands serviteurs de Dieu, dont la vertu a rendu la memoire si vénerable & si glorieuse, s'ils avoient perdu le peu de tems qu'ils avoient pour se faire Saints, ils ne seroient pas aujourd'hui l'objet de vôtre admiration & de vôtre culte, ils ne verroient pas les Rois & les Reines prosternez devant leurs Autels, ils ne regneroient pas dans le Ciel, comme ils y regnent, comme ils y regneront éternellement. Il ne tient qu'à nous d'être & ce qu'ils ont été autre-fois, & ce qu'ils sont aujourd'hui, si nous aimons mieux ménager nôtre tems que de le perdre.

Que vous êtes donc mal-heureux, O vous qui que vous soyez, qui avez vieilli dans le monde sans avoir connû le prix de ce tems, vous qui l'avez consumé à des niaiseries, & des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité! Pleurez & mourez de douleur au souvenir d'une perte si considerable, & qui ne sauroit être réparée, mais sur-tout pleurez cette jeunesse dont la corruption a causé celle de tous les âges suivans. Pleurez ces belles années, où la vertu vous auroit été si aisée, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes, cét âge dont Dieu vous auroit sû tant de gré, où vous étiez en état de lui faire de si grands & de si agréables sacrifices. Pleurez-en la perte, & ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur & impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanoüit. Qui est-ce qui vous recompensera de tant d'heures, de tant de jours, & de tant de nuits que vous lui avez consacrées;

Qui vous païra tous vos ſoins & tous vos ſervices? Ce monde viellit avec vous, il ſe diſſipe, il diſparoit peu-à-peu, un nouveau monde a déja ſuccedé en partie à celui que vous avez vû, & bientôt il n'en reſtera rien du tout. Voila donc trente, quarante ou cinquante années de perduës, le maître que vous avez ſervi ne vous en ſauroit tenir compte, & celui que vous avez mépriſé vous attend, pour vous en redemander un compte terrible.

Mais quoi, faut-il ſe deſeſperer? N'y a-t-il point de remede à un ſi grand mal? Il n'y en a point, Chrétienne Compagnie, tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'empêcher qu'il ne devienne toûjours plus grand. Nous ne ſavons pas combien nous avons encore de tems à vivre: mais quand nous en aurions beaucoup, voudrions nous bien l'employer inutilement. Mon Dieu n'en avons-nous pas déja aſſez perdu? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reſte, travaillõs avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus-tard, faiſons en un ſeul jour, s'il eſt poſſible, ce que nous aurions dû faire en pluſieurs années. Prions ſouvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les pechez de nôtre jeuneſſe, & tous ceux que nous avons commis par ignorance. *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* Mais pour faire voir qu'en tous ces pechez il y a eu plus d'ignorance & de jeuneſſe que de malice; commençons dés aujourd'hui à vivre, comme nous voudrions avoir vécu dés les premiéres années de la vie, & comme nous avons deſſein de vivre juſqu'à la mort. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXVI.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULE'E DE LA SAINTE VIERGE.

Tota pulchra es amica mea, & macula non est in te.

Vous êtes toute belle ma bien-aimée, & il n'y a nulle tache en vous. aux Cantiq. c. 4.

La Conception Immaculée n'est pas seulement un des plus grands privileges que la Sainte Vierge ait reçeûs, mais elle est en MARIE *la source de tous les autres privileges qui lui ont été accordez.*

VOUS avez appris sans doute, les contestations qui ont été dans l'Eglise, sur le sujet de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge,

Quelques Docteurs d'ailleurs tres-savans & tres-Catholiques aiant crû qu'elle ne pouvoit avoir été préservée des maledictions que tous les enfans d'Adam avoient encouruës, il s'éleva un si grand bruit, il se fit une revolte si générale contre cette opinion, que durant plusieurs années, toutes les écoles, toutes les chaires ont retenti des argumens qu'on a inventez pour la détruire. Toutes les Universitez d'Italie, d'Espagagne, de Frauce, d'Allemagne se déclarerent hautement en faveur de MARIE Immaculée, on ferma les Academies à ceux qui refuserent de s'engager par serment à la défendre jusqu'à la mort. Les Princes mémes seculiers s'intereſserent dans la cause de la Reine du Ciel, & emploierent leur autorité pour la soûtenir. On n'a jamais oüi plus de discours, jamais fait plus de conferences, plus de disputes, jamais écrit plus de livres sur aucune autre matiére. Enfin le Vicaire de Jesus-Christ a parlé & a fermé la bouche à tous ceux, dont les sentimens n'étoient pas assez favorables à la Sainteté de nôtre Dame. Tout l'Univers a triomphé de ce jugement comme d'une grande victoire, ceux du parti contraire se sont joints à nous pour la célebrer. Aujourd'hui tout est calmé, tout est réüni dans une même créance. Voila l'avantage qu'il y a de reconnoître un souverain juge; les questions sont décidées, les peuples savent à quoi s'en tenir, tous les esprits, tous les cœurs se réünissent, & nulle doctrine contraire à l'honneur de Dieu ou de ses Saints, ne prend pied dans l'Egiise de Jesus Christ.

Mais dãs le tẽs que la dispute étoit le plus échau-

fée, combien de fois les politiques se sõt-il plaints que c'étoit trop conteſter ſur un point, diſoient-ils, de ſi peu de conſéquence? Tout le monde conviẽt que MARIE a été ſanctifiée au ſein de ſa mere, que ſi elle a été dans le peché, ce n'a été qu'au premier moment de ſa vie, quelques uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un ſeul moment, n'eſt ce pas bien là de quoi mettre en feu toute l'Egliſe, de quoi troubler tout l'Univers? Ne faut-il pas avoir une étrange envie de chicaner, quand on pointille de la ſorte ſur un rien, & qu'on aime mieux s'entrebattre & crier juſqu'au bout, que de ceder un moment de tems. Meſſieurs, ce c'eſt pas aux ennemis de la Conception Immaculée que j'en veux en ce diſcours, ils ont tous paſſé dans nôtre parti; Je parlerai à ces politiques, qui blâment la chaleur avec quoi on a défendu ce privilége, il ſeroit inutile de diſputer à preſent, que tout eſt tranquille, mais il ne ſera pas inutile de montrer qu'on a eû raiſon de le faire, & que ce n'eſt pas pour rien qu'on s'eſt échaufé. Pour venir à bout de ce deſſein, je n'ai qu'à faire voir combien il eſt avantageux à la Sainte Vierge d'avoir été conçeuë ſans peché, je le ferai, & vous montrerai, non-ſeulement que c'eſt un des plus grands privileges qu'elle ait réçeu; mais encore qu'il a été en elle la ſource de tous les autres qui lui ont été accordez. Voila pour les deux parties de ce diſcours. Je l'entreprens avec autant plus de confiance, qu'il eſt à l'honneur de celle de qui nous recevons du ſecours pour tous les autres, elle écoutera volontiers des priéres qu'elle a quelque interêt d'exaucer, diſons lui donc avec l'Ange: *Ave Maria.*

Tout le monde ſait que le privilége eſt une Loi particuliére, qui affranchit les perſonnes privilegiées d'une Loi commune, à quoi tous les autres ſont ſujets, d'où il ſuit clairement qu'un privilége eſt d'autant plus conſiderable, que la loi dont il exemte eſt plus fâcheuſe en méme tems & plus commune. Meſſieurs, vous vojez deja ce que je veux dire. MARIE dans ſa Conception a été ſouſtraitte à la loi, qui aſsujettiſsoit au peché, & qui y aſsujettiſsoit tous les hommes, il n'y eut jamais de loi ni plus dure, ni plus générale, donc il n'y eut jamais de plus grand privilége que celui de la Conception Immaculée.

Je ſai que pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudroit vous faire comprendre quel grand mal c'eſt que le peché, ſi cela étoit en mon pouvoir, je ferois quelque choſe de plus que d'avancer la gloire de la Sainte Vierge, car je vous inſpirerois en même-tems une horreur ſi extréme d'offencer Dieu, que nulle crainte, nulle eſperance, nulle force, fut-elle ou du ciel ou de l'enfer, ne pourroit jamais vous obliger à pecher. Mais tout ce que je puis dire ſur ce ſujet, c'eſt que ſi l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le peché eſt ſans doute le plus grand de tous les maux, puis qu'il nous éloigne du ſouverain bien, & qu'il nous en éloigne infiniment. Voila en deux mots plus de choſes que tous les hommes du monde n'en pourroient jamais développer, que tous les Anges n'en ſauroient comprendre. Le peché nous rend haiſsables à Dieu, il l'oblige à nous hair, pour ainſi parler, de toutes ſes forces, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, de nous hair autant qu'il eſt

aimable en ſoi, autant qu'il s'aime lui-même; Hélas que peut on imaginer au monde de plus terrible? Quel plus-grand mal que celui qu'on ne peut bien concevoir, à moins que de vous comprendre vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhenſible. Dieu, dis-je, qui aime toutes choſes, qui eſt tout bonté, tout miſericorde, a pour le peché une ſi grande haine, qu'elle le force en quelque maniére à accabler de maux le pecheur, à damner éternellement des ames qu'il a aimées juſqu'à mourir pour elles ſur une croix. Il eſt vrai, dira-t-on, que ſi MARIE n'avoit pas eû une Conception Immaculée, elle auroit été l'eſclave du démon & du peché, mais, ce n'auroit été que pour un moment, car perſonne ne doute que le Seigneur ne l'ait ſanctifiée auſſi-tôt qu'il l'a pû faire.

Ce n'auroit été que pour un moment, dites-vous; Et vous trouvez que c'eſt peu de choſe que d'être un moment dans la diſgrace de Dieu, en la puiſſance de l'enfer, digne de la mort, & d'une peine éternelle? Elle n'auroit été coupable que pour un moment, mais c'étoit le premier moment de ſa vie, & la moindre tache en ce moment peut des honorer la vie du monde la plus-longue, & la plus belle, elle n'auroit pas été long-tems dans le crime, & l'on peut même dire, que ce crime n'auroit pas été volontaire; mais ne ſait-on pas qu'une fille eſt chargée de confuſion pour le reſte de ſes jours, dés qu'elle a été corrompuë une ſeule fois, quand même elle n'auroit été qu'un moment entre les bras de ſon corrupteur, & qu'on lui auroit fait la derniére violence. Combien de Vierges ſe ſont

précipitées, pour éviter cét opprobre. La sœur d'Ammon faillit à en mourir de douleur, & on en a vû qui n'ont pû survivre un moment à cette infamie.

Elle n'auroit été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu, je ne m'étonne pas que cela paroisse peu de chose à des personnes qui de leur plein gré, se plongent, se plaisent, s'endorment dans le peché, qui y croupissent, qui s'exposent à y mourir. Mais ce n'étoit pas-là le sentiment du grand Saint Pierre, qui ne se pût jamais consoler de la faute qu'il avoit faite quoi qu'il y eût eû beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité, & qu'il se fût relevé un moment aprés sa cheûte; Ce n'a pas été la pensée de ces illustres penitens, dont il est parlé dans les œuvres de Saint Jean Climaque, & dans la vie des Péres du desert, qui pour avoir consenti à une simple pensée, se sont condannez à une penitence si rigoureuse, qu'on ne sauroit la lire sans horreur. Pour MARIE, elle étoit si éloignée de penser que c'étoit un petit mal, que d'être un moment dans la disgrace de son Créateur, que les Saints Péres & tous les Docteurs asseûrent, que si on eût laissé à son choix, ou d'être Mere de Dieu, ou d'être conçeûë sans peché, elle auroit préferé l'Immaculée Conception à tous ses autres avantages, & même à la Maternité divine. Pour moi, Messieurs, je ne doute nullement, que connoissant Dieu comme elle le connoissoit, & l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, si elle avoit été un seul moment son ennemie; le souvenir de cette disgrace n'eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que ſoit la haine de Dieu, ce n'eſt pourtant pas le ſeul mal qu'apporte le peché Originel. Outre cette cruelle mort qu'il cauſe à l'ame, il fait pluſieurs plaies mortelles qui la défigurent, qui l'affoibliſſent, & la rendent preſqu'incapable d'aucun bien. Saint Tômas en comte quatre aprés le Vénerable Bede. Avant le peché, dit ce grand Docteur, l'ame étoit parfaitement ſoûmiſe à la raiſon, & toutes ſes puiſsances étoient ornées des vertus qui l'aſsujettiſsoient à Dieu, qui eſt la raiſon ſouveraine. Son entendement étoit éclairé des lumieres de la ſageſse, ſa volonté conduite par la juſtice, ſe portoit naturellement à tout ce qui étoit droit, la force ſoûtenoit l'appetit iraſcible, lors qu'il falloit ſurmonter les difficultez, dont la vertu eſt aſſiegée, & la temperance moderoit les ſaillies de la cupidité, la retenoit dans les bornes que preſcrit la loi du Seigneur. Mais le peché n'eut pas plûtôt infecté l'homme, que ſon eſprit devint ténebreux, ſon cœur dur & indocile, ſon courage foible, ſes deſirs aveugles & déreglez. Il n'eſt pas néceſsaire, Meſſieurs, que je vous exagére ici ces maux. Hélas ils ne nous ſont que trop connûs par l'experience! il ſuffit de dire que ce ſont ces plaies, qui ſont la cauſe de tant de tentations, de tant de cheûtes & de recheûtes: C'eſt de-là que nous eſt venuë cette lenteur, qui nous rend le bien ſi difficile, ce poids qui nous entraîne au mal avec tant de violence; depuis ce tems là la vertu n'a plus de charmes qui nous attirent, & nous n'avons preſque plus de force pour la pratiquer. Nous ne ſaurions faire un

pas en avant ſans rendre mille combats,&pour peu qu'on arrête,ou qu'on ſe rélâche, on prend en un moment le fruit de pluſieurs années de ſueurs & de fatigues, nous ne pouvons ni être touchez des bons exemples, ni réſiſter aux mauvais, les diſcours les plus patetiques, les plus terribles menaces, les promeſſes les plus magnifiques n'excitent en nous que des deſirs imparfaits, que le premier objet peut éteindre.Si nous ſommes dans le mal,rien n'eſt capable de vaincre nôtre obſtinatiõ, ſi nous nous attachons au bien, nous ne pouvons pas nous répondre d'un ſeul moment de conſtance, nôtre chair fait une guerre continuelle à noſtre eſprit, on diroit qu'ils ne veulent que s'entre-embarraſſer, que s'entre-nuire.Si je ſuis de corps à l'Egliſe, mon eſprit s'en éloigne, & s'égare dans les vaines penſées du monde, ſi j'éleve mes penſées au Ciel, mon corps m'abbat, & m'attache à la terre malgré moi. *Velimus,nolimus;habemus carnem, que concupiſcit adverſus ſpiritum*, dit S. Auguſtin.Qu'on le veuille ou non,la cũpidité s'éleve contre la raiſon ; la chair nous flatte en dépit de nous, elle nous ſollicite, elle nous importune,elle veut étre la maîtreſſe.

Bien ſouvent ceux qui ſont les plus lâches, & qui font de plus fréquentes cheûtes, ſont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur foibleſſe, parcequ'ils n'eſſaient preſque jamais de la ſurmonter. Mais demandez à ces Héros du Chriſtianiſme, ces vénerables Solitaires,qui ont vieilli dans les exercices de la penitence, à ces atletes infatigables, qui travaillent depuis tant d'années, à ſe vaincre eux mêmes, & à dompter leurs paſſions,

Demandez-leur quel tort nous a fait le peché du premier homme ? Vous en trouverez qui vous diront qu'aprés une guerre ſi longue & ſi vigoureuſe, ils n'ont pû encore obtenir de treve de leur ennemi ; Bien-loin de l'avoir reduit à demander lui-même la paix, qu'il leur faut toûjours être armez, toûjours en garde contre la concupiſcence, qu'ils ſe voient à toutes les heures ſur le point d'être ſurpris, d'être renverſez, qu'ils n'oſent encore s'aſſeûrer de la victoire, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de n'en pas deſeſperer.

Qu'eſt ce que-c'eſt, vous dira l'Apôtre des nations ? Je ſens dans mes membres une loi imperieuſe & inflexible, qui s'oppoſe en tout à ma raiſon, & qui m'aſſujettit au peché malgré moi-même. Je fais le mal que je hais, je fuis le bien que je deſire, je veux ce que je ne voudrois pas, je m'oppoſe moi-méme à mes plus ardens deſirs. Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi, & la cupidité ne laiſſe pas d'y vivre encore avec lui, l'Ange de Satan oſe me venir attaquer juſques dans le Ciel, où j'ai deſormais fixé ma demeure. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus,* Malheureux que je ſuis, qui rompra donc les liens, qui m'attachent à ce corps mortel, ſi ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut on ne deſirer pas la mort ? *Infelix ego homo.* Oui ſans doute nous ſommes bien malheureux, de porter ſans ceſſe en nous mêmes un ennemi ſi dangereux, & ſi importun.

Mais que vous étes heureuſe incomparable Marie, vous qui avez écraſé la teſte de ce ſer-

pent infernal : vous qui êtes affranchie de toutes ces miseres par vôtre Conception Immaculée, qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec un esprit éclairé, une volonté droite, un courage mâle, & des passions aussi soupples, aussi raisonnâbles que la raison-même. Mon Dieu, la belle vie, que vous allez faire avec de si grands avantages qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure, qu'elle sera semblable à celle des Anges & des esprits Bien-heureux !

En effet, Messieurs on ne sauroit dire tout ce que ce privilege lui a valu, car quel progrés ne devoit pas faire dans la sainteté une ame, qui avoit plus de grace que tous les Seraphins, & qui ne ressétoit nulle des imperfections de la nature corrompuë, à quel degré de contemplation n'a-t'elle pas dû s'élever, elle qui ne sentoit point le poids de son corps, & dont l'esprit étoit si net & éclairé de tant de lumiéres ? Quel a été l'excés de son amour pour Dieu, puis que bien-loin d'être rallentie par ses autres pasions, elle pouvoit faire servir toutes ses autres pasions à l'enflammer toûjours davange. Voila donc MARIE exempte d'une loi fort rigoureuse, j'ajoute encore d'une loi fort générale, puis qu'elle n'exemte personne, & qu'à se tenir préciſement aux termes, dans lesquels elle est conceuë, MARIE, elle-même, y doit être enveloppée.

Les Theologiens font ici une question, savoir si MARIE a été préservée non seulement du peché Originel, mais même de l'obligation de le contracter. Les uns disent qu'ouy, les autres font

d'un ſentiment contraire. Ceux qui diſent que MARIE étoit affranchie du peché comme naturellement, & qu'elle n'a eu que faire de privilege pour en être délivrée, expliquent la choſe differemment, ſelon les differentes opinions, où ils ſont à l'égard de l'Incarnation du Verbe Eternel. Ceux qui croient que l'Incarnation avoit été ordonnée avant la cheûte d'Adam, & que quand l'homme n'auroit pas peché, le Fils de Dieu n'auroit pas laiſsé de ſe faire homme, ceux-là, dis-je ſoûtiennent que MARIE avoit auſſi été formée dans l'idée de Dieu avant cette cheûte, & par conſequét qu'elle n'y pouvoit avoir de part. Ceux qui croient que Jeſus-Chriſt n'auroit jamais été, ſi l'homme n'avoit été deſobéïſſant, diſent que Marie n'auroit jamais été, s'il n'y avoit point eu de Rédempteur qu'elle n'étoit point dans la penſée de Dieu, lors qu'il conçeut la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a ſongé à lui donner l'étre, que lorſqu'il a formé le deſſein de nous reformer, & qu'ainſi étant venuë, pour ainſi dire, aprés le mal-heur de la nature humaine, ſa volonté n'a pû étre renfermée dans la volonté du premier homme, ny étre coupable de ſon crime.

Je revere comme je dois la doctrine de ces ſavans hommes, & j'approuve ſur tout le zéle qu'ils font paroître pour l'honneur de nôtre bonne Maîtreſſe; mais je trouve plus de ſimplicité, & ce me ſemble, plus de probabilité dans la penſée de ceux qui avoüent ingenuement que Marie étant fille d'Adam comme nous, auroit dû être comme nous ſujette à la malediction commune, mais que Dieu par une grace toute ſpeciale a fait

en ſa faveur une exception à la loi, de peur qu'en voulant l'y aſſujettir, il n'eut bleſſé des loix plus anciennes, celle de la bien-ſéance & de ſa ſageſſe infinie. De quelque maniére que la choſe ait été faite, ſoit que MARIE ait été ſéparée de la maſſe du genre humain, & miſe dans un ordre particulier, ſoit qu'étant mélée au reſte des hommes, elle ait été diſtinguée par un privilége, il eſt aſſez malaiſé de décider ce qui lui eſt le plus honorable. Les premiers veulent, ſi je ne me trompe, que Dieu en ait uſé avec elle à peu-prés comme il fit avec Loth qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart ſur une montagne tandis que ſes citoïens étoient conſumez par le feu du Ciel; les autres aiment mieux qu'elle ait été traittée comme les trois enfans d'Iſraël, leſquels, quoique dans une fournaiſe ardente tout environnez des flammes qui devoroient les Babiloniens, ne receurent pourtant nulle atteinte.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens Auditeurs, c'eſt une verité que la Ste Vierge a été la ſeule entre tous les hommes, qui n'a point été frappée de la malediction commune, qui n'a point peri dans un naufrage ſi univerſel. Nous pouvons nous la répreſenter comme cette Arche merveilleuſe, qui ſurnageoit ſur les ondes du deluge, & qui fut ſauvée en faveur de Noé le premier reparateur du genre humain, qu'elle portoit, & qui étoit la figure de Jeſus-Chriſt nôtre Rédempteur. Non ſans doute il n'y eut jamais de privilege plus ſingulier que celui-ci. La providéce ſauva Moiſe dans le berceau de la perſécution de Pharaon, mais elle ſe ſervit de l'humanité des accoucheuſes d'Egyp-

té, pour faire la méme grace à pluſieurs autres; les Iſraëlites paſſerent la mer rouge à travers les mêmes flots, où leurs ennemis furent ſubmergez. Mais cette faveur fut accordée à tout un peuple, & en ce ſens elle n'a rien de fort ſingulier. S. Paul a été ravi au troiſiéme Ciel, où l'on croit qu'il a vû l'eſſence de Dieu, elle ſe fit voir à Moïſe ſur le mont de Sinaï, & apparemment à bien d'autres Saints en pluſieurs rencontres. MARIE elle-méme a été incorruptible dans le tombeau, mais elle n'a pas joui ſeule de cét avantage: ſon corps fut porté par les Anges dans le Paradis, on croit que tous ceux qui reſſuſciterent à la mort de Jeſus Chriſt, monterent avec lui dans le Ciel au jour de ſon Aſcenſion: elle a enfanté ſans ceſſer d'être Vierge, mais il y a eu lieu de douter, ſi c'eſt un privilege pour elle même, ou pour le corps de Jeſus naiſſant, comme lors qu'il ſortit du tombeau ſans le deboucher, ce fut ſans doute un privilege du Corps qui reſſuſcitoit, & non du Sepulchre qui demeuroit encore fermé. Enfin quoiqu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes, qui ait conçeu par la ſeule operation du S. Eſprit, on peut dire que la terre & la mer dans les premiers jours du monde, ont eu part à cette admirable prérogative, puiſque ſans nulle autre ſemence que la parole de Dieu, celle-là ſe couvrit de fleurs & de fruits, & produiſit en même-tems des animaux de toute eſpece, & celle-ci renduë feconde par le ſeul eſprit de Dieu, qui étoit porté ſur les eaux, comme parle l'Ecriture, fut remplie en un inſtant de tous ces poiſſons, dont nous admirons le nombre & la diverſité preſqu'infinie.

Mais

Mais voici un privilege qui n'a jamais été accordé qu'à Marie, & que nul autre n'obtiendra jamais, le démon tient dans ſes chaînes tout le genre-humain, une ſeule fille lui échappe, elle conſerve ſa liberté, elle l'enchaîne lui-meme. Un feu ravage tout, un ſeul arbre au milieu de cét embraſement n'eſt pas ſeulement flétri, il eſt chargé de feüilles, & de fleurs, il porte un fruit incomparable, qui doit lui ſeul repeupler les campagnes, & les foréts. Un tiran ſe rend maître de tout l'univers, une ſeule ville lui reſiſte, une ſeule place refuſe le joug, elle arrête toutes ſes conquétes, elle demeure libre & maîtreſſe du monde. *Glorioſa dicta ſunt de te civitas Dei.* Voila de grands privileges, Vierge Sainte, pour leſquelles vous devez ſans doute à Dieu de grandes reconnoiſſances. Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, quoique nous n'aions pas reçûs les mêmes bienfaits, quoique le Seigneur ne nous ait preſervé ni du peché originel, ni de la foibleſſe que ce peché a cauſée à la nature, nous ne laiſſons pas de lui être extrémement redevables, de ce qu'il ne nous a pas laiſſé ſans ſecours dans cette double diſgrace, il nous a donné le baptéme contre le peché, & la grace actuelle contre l'atrait du peché; il eſt vray que ces deux remedes ne font pas le même éfet à l'égard de ces deux maux. Car le baptéme éface entierement la tache originelle, au lieu que la grace ne détruit pas cette funeſte amorce; qui nous rend ſi ſuſceptibles du mal, elle nous donne ſeulement des forces pour y reſiſter. La raiſon que Dieu a eu d'en uſer ainſi, c'eſt pour nous faire connoître le bien-fait & l'efficacité de la grace,

car ſi nous ne ſentions point de revolte, nous-nous perſuaderions aiſément, que la vertu nous ſeroit comme naturelle. C'eſt comme ces gens à qui l'on donne du poiſon, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé, & dont on connoît la force, il l'a fait pour purifier la vertu, & pour la défendre contre l'orgueil, en quoi il ſemble avoir imité ces Medecins, qui au lieu de fermer une plaïe l'entretiennent à deſſein pour nous purger par-là des humeurs malignes, dont nous ſerions accablez. Il nous a laiſſé cette foibleſſe, pour donner lieu aux grandes ames de s'exercer aux plus grandes actions : Car ſans cét ennemi domeſtique, il faut avoüer que la plûpart des Saints n'auroient été que des Chrêtiens trés mediocres, s'ils ſe ſont élevez à un ſi haut comble de mérites, ce n'a été que par la conſtance qu'ils ont eûë à réſiſter à cette foibleſſe, & par les grands efforts qu'ils ont faits dans les tems qu'ils en étoient preſſez davantage ; c'eſt quelque choſe de fort beau, que de voir ces vierges, dont l'imagination n'a jamais été ternie de nulle image, ni le corps alteré par aucun ſentiment contraire à la pureté.

Mais voulez-vous voir une vertu forte & digne d'admiration, c'eſt cette chaſteté qui ſubſiſte au milieu de tant de dangers, ce grand calme, cette inſenſibilité qui me ravit ; ce que je ne puis aſſez admirer, c'eſt une chair brûlée des feux de la concupiſcence, qui bien-loin d'en être conſommée ou noircie, ſe purifie comme l'or dans la fournaiſe, j'admire un cœur pareil à celui de cét ancien, qui demeura froid & entier au milieu des flâmes qui

reduisirent tout son corps en cendre. Aurions-nous vû un S. Benoît se rouler sur des épines, & un S. François d'Assise s'ensevelir tout nû dans la neige en la plus froide saison de l'année, s'ils n'avoient été attaquez que foiblement. Que seroit-ce que la mortification, que l'amour des ennemis & cette magnamine douceur que Jesus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne trouvoient en nous mêmes les grands obstacles que la nature leur a opposez; Voulez-vous que je vous dise quelle est ma pensée sur ce sujet, la concupiscence ne nous feroit gueres de tort, elle nous deviendroit même fort avantageuse, si nous n'avions à nous défendre que de ses revoltes; ce qui nous la rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du déôrs, ce sont les grãds avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes volontairement; c'est que nous nous jettons de plein gré dans les lieux, où elle a des intelligences, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embuscades. *Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum.* Il est vrai que la cupidité enfante le peché, mais ce n'est qu'aprés l'avoir conçeû qu'elle l'enfante, elle l'enfante toute seule, mais elle ne le conçoit pas toute seule, il faut que les objets se joignent à elle, sans quoi elle demeureroit éternellement sterile; mais comment est ce que nous ne tomberions pas, nous qui non obstant nôtre foiblesse, nous exposons à toutes les occasions de tomber? Adam & Eve, quoique dans la force & dans l'innocence ne laisserent pas d'être vaincus, pour avoir pris la liberté de considérer le fruit, dõt on leur avoit défendu l'usage, & d'écou-

ter des diſcours, qui les portoient à la deſobéiſſance. Serions-nous donc devenus plus forts depuis que la nature a été affoiblie ?

Tenez-vous dans la ſolitude, Ames Chrétiennes qui vous ſentez importunées & accablé es de vôtre miſere. Croiez-moi, fuiez les converſations, les diſcours, les lectures, les divertiſſemens, où vous ſavez bien que vous ſerez attaquées, ou du moins que vous boiriez le poiſon qui vous cauſeroit enſuite de ſi mortelles tranchées. Ceux qui en uſent de la ſorte, ſe plaignent quelquefois d'être tentez, mais jamais d'avoir fait des chûtes; Quand vous ſerez ainſi ſur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublez, n'en aiez nulle inquietude, écoutez Jeſus-Chriſt, qui vous dit au fond du cœur. *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Toutes ces tentations ne ſerviront qu'à donner du luſtre à vôtre fidelité, elles vous feront pratiquer dans l'eſpace d'une heure plus d'actes intérieurs, plus de veritables, & de ſolides vertus, que vous n'auriez peut-être fait en des années entieres de tranquillité; vous ſeriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne ſerez gueres vertueux que dans la foibleſſe. *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Diſons un mot de la ſeconde partie, où je dois vous montrer, que la Conception Immaculée eſt la ſource de tous les privileges, qui ont été accordez à la Sainte Vierge.

La premiere ſource de tous les biens, que nous recevons de Dieu, c'eſt ſon amour; & l'objet de ſon amour envers nous, n'eſt autre que les biens, que nous avons reçûs de lui. *Fons omnium bonorum*

quæ à Deo accipimus, ipsius amor, objectum amoris ejus in nos bona, quæ in nos contulit. Comme quand il nous recompense de nos services, ce sont ses bien-faits, qu'il recompense, aussi quand il nous aime ce sont ses ouvrages, qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti,* lui dit le Prophete, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, comme s'il lui vouloit dire, si vous haïssez quelque chose au monde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'atirer vôtre aversion, ou de rebuter vôtre cœur, que ce qui n'a pas été conçû par vôtre sagesse, & formé par vôtre infinie puissance; Car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'image de vôtre beauté, est par consequent l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez hair en nous, que ce qui ne vient pas de vous, & tout vient de vous hors le peché. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti.* De sorte qu'une ame, où Dieu ne trouve point de peché, n'a rien en elle, qui s'opose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme necessairement.

Cela êtant supposé, Chrêtienne Compagnie, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du Ciel & de la terre, contemplant en lui-même toute cette multitude d'hommes, qu'il avoit dessein de former, nul d'entr'eux ne s'est presenté à ses yeux, qui ne fut soüillé de quelque tâche, nul en qui quelque trait de sa divine ressemblance, ne fût ou gâté ou éfacé à la reserve de Marie. De là je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer pour ainsi dire, sans mesure, & comme son amour necessairement est excessif, & qu'aimer en lui, & faire du bien, c'est la méme chose. Il suit

que Marie eſt la ſeule à l'égard de qui la bonté divine ne doit avoir nulles bornes. *Tota pulchra es amica mea*, lui dit-il par la bouche de Salomon, *Tota pulchra es, & macula non eſt in te.* Vous étes toute belle ma bien aimée, & il n'y a nul défaut en vous. Vous étes donc toute aimable, & il ne doit y avoir nulle réſerve en moi à vôtre égard: ſi un cheveu de l'épouſe a eſté capable de bleſſer mon cœur; comment ne ſerai-je pas tranſporté d'amour pour une beauté ſi parfaite, & ce tranſport d'amour peut-il ne pas produire un excés de liberalité, pour celle qui l'a causé?

C'eſt donc pour cela, Chrétiens Auditeurs, que le Tout-puiſſant a fait de ſi grandes choſes en elle, comme il n'a pas de plus grande paſſion que de répandre ſes richeſſes ſur ſes créatures, aiant trouvé un vaſe ſi net, il y a verſé avec plaiſir, ſes plus grands tréſors. C'eſt pour cela qu'il lui a donné l'uſage de la liberté, & de la raiſon long-tems avant que les autres hõmes en puiſſent joüir, c'eſt pour cela qu'il lui a donné des connoiſſances ſi claires de toutes choſes & naturelles, & ſurnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus dãs un ſouverain degré, qu'il lui a découvert ſes ſecrets les plus profonds qu'il s'eſt fait voir à elle tel qu'il eſt en lui-même, enfin qu'il l'a remplie de tant de graces, que tous les Saints, & tous les Anges enſemble en ont beaucoup moins reçûs qu'elle.

La ſeconde ſource des bien-faits de Dieu, c'eſt l'amour que nous rendons à ſa bien-veillance, lequel quoi qu'étant déja un bien-fait, ne laiſſe pas de nous en attirer encore beaucoup d'autres. Or

Messieurs, ce retour d'amour a été si cõtinuel que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu, si pur qu'il ne s'y est jamais melé ni crainte, ni interêt, ni tout ce qui approche tant soit peu de l'amour propre, si ardent en Marie qu'on ne le sauroit exprimer. Mais il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa Conception Immaculée, puis que c'est elle, qui l'a sauvée de ces tenebres, qui nous ôtent la connoissance de celui, qu'on ne peut connoître sans l'aimer de toutes ses forces, de cette pente au mal, qui retarde les mouvemens du divin amour, de cette foiblesse, qui le rend si lâche & si languissant dans les autres hommes. C'est ensuite de cette Immaculée Conception que l'amour de Marie n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, il s'est accrû en un point qu'elle ne vivoit plus que de son amour, que par son amour, & pour son amour; C'est pour cela qu'elle a merité de mourir d'amour, & d'être la Reine des Seraphins dont les ardeurs sont beaucoup inferieures à celle de la Mere de Jesus.

Vous me direz, peut-être, que c'est le sentiment commun des Peres & des Docteurs que toutes les graces extraordinaires qui ont été faites à Marie, ont été des suites comme nécessaires de sa divine maternité; J'en conviens, mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa Conception Immaculée, & voici comme je raisonne. Quand il a été question de montrer que la Sainte Vierge avoit été preservée du peché originel, la plus forte preuve qu'on ait apporté, c'est qu'elle devoit cõcevoir le Rédempteur, on a trouvé une si gran-

de oppoſition entre la qualité de pechereſſe,& celle de Mere de Dieu, qu'on a crû qu'elles ne pouvoient ſubſiſter enſemble. Cela étant ſuppoſé s'il a fallu être ſans tache, pour concevoir le Verbe Eternel, il a fallu que celle qui ſe trouvoit ſeule Immaculée, fut preferée à toutes les autres pour cette admirable Conception, il faloit que Jeſus naquit d'une Mere toute pure, il faloit donc que Marie qui avoit été ſeule preſervée du peché originel, fût la Mere de Jeſus. Lors que le Soleil eſt dans ſon midy il répand ſes raions de toutes parts avec une égale profuſion, mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance; il y en a, qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être viſibles; il donne à d'autres une couleur vive, & à quelques autres même de l'éclat, mais à meſure qu'ils ſont plus tranſparens, c'eſt-à-dire d'une ſubſtance plus claire, plus nette, ils en ſont plus remplis & plus penetrez, s'il en trouve qui ſoient parfaitement purs, comme une belle eau, un beau criſtal, un beau diamant il ne ſe contente pas de les éclairer, ou de leur donner de la couleur, il s'inſinuë dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme, pour ainſi dire, dans ces corps quelque durs, quelque lourds qu'ils puiſſent être; Il ſemble que la lumiere eſt devenuë ſolide, que le Soleil ſoit comme fixe, comme incorporé dans le criſtal. Je dis la même choſe de Dieu, Meſſieurs, il s'eſt répandu dans tout l'univers, il ſe communique à tous les êtres ſelon leur capacité, plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ſes divines effuſions. C'eſt pour cela, que les Anges, qui ſont tout-ſpirituels y partici-

pent beaucoup plus que les ſubſtances corporelles; mais ſi cette lumiere eſſentielle doit ſe renfermer, pour ainſi dire, toute entiere dans une de ſes créatures; ſi elle doit pénetrer juſques dans les entrailles d'une créature faite de terre & de bouë, & s'incarner, devenir corporelle comme elle, & dans elle, il faut pour cela qu'il trouve un ſujet d'une pureté plus qu'Angelique; & dans quelque ſujet que ſe trouveta cette admirable pureté, il faudra comme neceſſairement qu'il lui faſſe cette admirable communication. Elle ne s'eſt trouvée que dans Marie, & c'eſt pour cela que Marie a eu l'avantage de recevoir dans ſon ſein, & de revêtir de ſa propre chair celui qui a fait le Soleil & l'aurore, & qui a donné aux étoiles ce beau feu, dont elles brillent durant la nuit. Il eſt donc vrai, Meſſieurs, qu'on a eu raiſon de s'échauffer pour conſerver à Marie la gloire de ſa Conception Immaculée, puiſque c'eſt une des plus grandes graces qu'elle ait reçûë, puiſqu'elle eſt la ſource de toutes les graces qu'elle a reçûës.

Pour concluſion de tout ce diſcours, je ne vous exôrterai point à conſerver vôtre ame dans cette pureté entiere & parfaite, que nous admirons dans nôtre bonne Maîtreſſe. Nous l'avons perduë en contractant le peché de nôtre pere, & ce qui eſt bien plus triſte, hélas! nous l'avons ſoüillée mille fois par des fautes perſonnelles, & entierement volontaires; mais je ne ſaurois m'empêcher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu ſi précieuſe en elle-même & qui eſt le principe de toutes les faveurs que nous pouvõs attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines

perſonnes ſont parvenuës à recevoir de ſi grandes graces de Dieu; on auroit la curioſité de ſavoir par quelle voie ce bonheur leur eſt arrivé, les unes s'imaginent que le Seigneur les a prévenus dés leur enfance, avant qu'elles y puſſent rien contribuër de leur part ou que dans la ſuite de la vie il leur a tout d'un coup verſé un ſi grand amour dans le cœur, qu'ils ont été enlevez de la terre, comme Elie ſur ce tourbillon de feu. Non, Meſſieurs, ce ne ſont point là les voies ordinaires, il en coute à la plûpart un peu plus que vous ne penſez; C'eſt par la pureté de cœur qu'ils ont gagné tous ces biens, que vous leur enviez avec tant de raiſon. Ils ont purgé leurs ames de toutes les ordures qui s'y étoient amaſſées, ſoit par l'ignorance, ſoit par les emportemens de la jeuneſſe: Enſuitte, ils ont commencé à ſe défendre de tout peché méme veniel, commis deliberément, je dis avec deliberation, ce qui eſt ſi éloigné d'être impoſſible, qu'il eſt même aſſez ordinaire & facile à quiconque a fait une vraie reſolution de ſervir Dieu; il eſt difficile de ſe garantir des fautes de pure fragilité & d'inconſideration, mais pour pecher de ſens froid, de deſſein formé, il faut aimer Dieu, fort foiblement, il fait avoir un grand mépris pour cette majeſté, pour cette bõté infinie. C'eſt ce qu'on ne fait point à un homme, à moins qu'on ne le haïſſe, ou qu'on ne ſoit fort brutal. Enſuitte on paſſe plus loin, & ſe ſentant dans une grande volonté de ne plus déplaire à Dieu, & comme incapable de le faire autrement que par ſurpriſe; on ſe met en garde contre ce dernier ennemi; on fuit les occaſions, on ſe retire, on re-

fléchit souvent sur soi-méme, on prévoit le peril; on étudie les moiens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on a continuellement l'œil ouvert, on implore à tout moment le secours du ciel, & tout cela sans géne, sans contreinte, avec la méme liberté, avec la méme douceur qu'une femme honnéte tâche de plaire à son mari, pour qui Dieu lui a donné beaucoup de respect & de tendresse, & qui est lui-méme fort raisonnable & fort complaisant: avec ces soins on ne tombe que fort rarement, & l'on ne manque pas de se relever aussi-tôt qu'on est tombé. C'est pourquoi Dieu trouvant l'ame dans cét état, il ne peut s'empécher de la combler de ses graces, d'entrer dans son cœur, de le remplir; Il l'éclaire, il lui fait part de tous ses secrets, il se fait voir luiméme d'une maniere tres-réelle, quoi qu'entierement ineffable à elle. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Voilà donc le secret, il importe peu quelque état de vie que vous aiez choisi, soiez dans une famille ou dans une communauté, dans un palais ou dans un desert, soiez pauvre ou riche, dés que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses graces, il ne demande pour cela que des ames vuides & nettes; vuides, afin que ses dons y soient reçûs; nettes, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Nous avons grãd tort de nous plaindre de ce que Dieu distribuë ses graces, ses faveurs inégalement, qu'il ne nous donne ni lumiere, ni sentiment, ni gout interieur pour les choses de pieté.

Il y a bien plus de sujet de se plaindre de ce que nous lui fermons toutes les entrées, de ce que

nous lui lions les mains, pour ainsi dire, & le forçons de nous être avare. Comment voulez-vous qu'il entre dans cét esprit éternellement occupé à considerer la conduite des autres, à former des chimeres de fortune & de reputation, à composer des juppes & des garnitures, à cét esprit qui se remplit de mille vaines idées par les yeux, & par les oreilles, qui n'est jamais rassasié de nouvelles & de comptes de toutes sortes? vous voulez qu'il s'insinuë dans ce cœur, qu'il l'enflâme de son amour, qu'il le rempliſſe de ses dons, vuidez-le donc des ordures dont il est rempli. Comment voulez-vous qu'il s'y établisse, tandis qu'il sera la retraite de toutes les passions? Quand est-ce que vous le lui avez presenté tout-à-fait tranquille? tantôt il est occupé d'une joie maligne, tantôt d'une tristesse honteuse, hier c'étoit un desir de vengeance qui le possedoit, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel, présentement il est agité par le desir d'avoir des richesses, il le sera tantôt par la crainte de perdre ce qu'il a.

Faites-moi voir une ame qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens de la terre, qui ait défendu à sa langue tous les discours qui peuvent soüiller son cœur. Un cœur qui pour rompre tout attachement à la vanité & au monde, se soit retranché effectivement de ce qui nourrit cette vanité, cét amour du monde, & à qui Dieu ne se soit pas communiqué tres confidemment, & pour lors je croirai que vos murmures sont raisonnables, & que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela ne vous est arrivé, & il n'arrivera jamais. *Beati mun-*

do corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Je dis qu'elles le verront, parce qu'elles l'aimeront, comme si elles le voioient, parce qu'elles seront remplies d'une si grande esperance de le voir, que la possession même ne les rendroit pas plus tranquilles, parce qu'elles goûteront les mémes plaisirs que la vûë de Dieu cause aux Bien-heureux. Dans cette vûë elles passeront une vie pleine de paix & de delices, qui passent tout ce qué nous en pouvons dire, ni elles ne desireront la mort, ni elles n'auront lieu de la craindre, parce qu'elles possederont dés-ici bas, ce qu'on leur prépare dans le Paradis, & parce qu'elle ne finira point leur bonheur, qu'au contraire elle le rendra accompli & immortel, tel que je vous souhaite. Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit. *Amen.*

SERMON XXVII.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULE'E DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio.

Le Seigneur m'a posedée dés le commencement. Aux Proverb. chap. 8.

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception Immaculée ; en la préservant du peché, elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grace.

C'Est une chose assez singuliere que la coûtume des anciens peuples, qui celebroient tous les ans avec des larmes le jour qu'ils étoient venus au monde. Je n'examine point s'ils

avoient raiſon d'en uſer ainſi, peut-être qu'on eſt aujourd'hui plus raiſonnable de ſolemniſer ce même jour par des ſignes de rejoüiſſance, mais il me ſemble que les Chrétiens ne pourroient donner des marques d'une aſſez grande triſteſſe au jour de leur conception : Les Chrétiens dis-je, qui ſavét combien ce premier jour de la vie eſt funeſte à tous les homms. Car eſt-il vray que nos ames ne ſont pas plûtôt unies aux corps, qu'elles ſont ſeparées de Dieu par le peché, qui les infecte: c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſortét d'un néant que pour r'étrer dans une autre, qu'elles commencent une vie triſte & mal-heureuſe par la plus horrible de toutes les morts. Mon Dieu, ne vaudroit-il point mieux n'être pas; Ne vaudroit-il point mieux étre dans l'oubli avec ce nombre infini de créatures qui ne verront jamais le jour ? Car pouvons-nous déplorer aſſez la neceſſité mal-heureuſe, qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, avant que nous ſoyons bien ſortis des vôtres ?

Mais d'où vient donc, que toute la terre ne laiſſe pas de ſe réjoüir à la Conception de Marie ? D'où vient qu'au moment qu'elle fut conçeûë, les Anges même, comme l'aſſeûre Saint Bernardin de Sienne, célebrerent dans le Ciel la Fête que nous faiſons aujourd'hui : Si ce n'eſt parce que cette Conception fut Immaculée, ſi ce n'eſt parce que Marie n'eût point de part au peché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi, ſous qui tout avoit plié juſqu'alors, & que dés ce moment le Seigneur en fut l'unique & paiſible poſſeſſeur. *Dominus poſſedit me in initio.* C'eſt une verité qui n'a-

plus besoin des preuves. Le consentement de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour, qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi sans nous obstiner à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plûtôt qui sont passez dans nôtre parti, ne songeons qu'à celebrer la victoire de nôtre Princesse. Que si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qu'ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux ; qui font parade au jour du triomphe des armes, qui ont signalé leur valeur dans le combat, Vierge Sainte, vôtre secours ne nous est pas moins necessaire presentement qu'il s'agit de vous faire triompher, que lors qu'on étoit obligé de combattre pour vôtre gloire; nous vous le demandons humblement avec les paroles de l'Ange, *Ave Maria.*

Quoi que la sanctification de Marie au moment qu'elle fut conçûë, soit ce qui a rendu sa Conception plus venerable aux fidelles, ce n'est pourtant pas tout ce qu'il y a de glorieux pour elle en ce mistere. Nous en solemnisons la memoire, pour rendre graces à Dieu des faveurs, dont il lui plût la combler dés ce moment, mais on le fait encore, pour rendre justice aux merites de cette Vierge incomparable, lesquels égalerent dés ce méme moment les merites des plus grands Saints. Il est vrai que déslors le Createur les distingua des autres hommes en la preservant du peché; mais il est vrai encore qu'elle se distingua elle-même, en répondant d'abord à la grace. J'ai dessein de toucher ces deux veritez en ce discours, elles sont toutes deux tres-glorieuses à nostre Mere, elles se rapportent

portent toutes deux à mon ſujet, & MARIE peut dire également pour l'une & pour l'autre : *Dominus poſſedit me ab initio.* Le Seigneur m'a poſſedée dés le premier inſtant que je fus conceûë : Il me poſseda, dis-je, & parce qu'il me donna la grace, ce ſera le premier point ; & parce que je me donnai moi-même à lui, ce ſera mon ſecond point, & tout le ſujet de cét entretien.

S'il eſt vrai que le Seigneur avant que de créer Adam le Pere de tous les hommes, délibera quelque tems, comme il ſemble que l'Ecriture nous le veuille faire entendre, je ne m'étonne pas que lors qu'il s'eſt agi de produire la Mere de Dieu, il ait pris ſes meſures de fort loin, qu'il en ait formé l'idée avant tous les ſiécles, & que pour ce ſujet Saint Auguſtin appelle Marie, le fruit d'une déliberation éternelle, *Æterni conſilii opus.* Mais je ne ſai comment on a jamais pû ſe perſuader qu'une ſi longue Meditation, une conſultation ſi importante, n'ait enfin produit qu'un avorton du peché, qu'un eſclave de Lucifer, qu'une image hideuſe & defigurée. Il me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, d'entendre les Perſonnes Divines aſſemblées en leur adorable conſeil, & ſe diſpoſant à créer l'ame de Marie. *Faciamus hominem*, diſent-elles, *ad imaginem & ſimilitudinem noſtram.* Faiſons une ame, qui ſoit une image de nous-mémes, & la plus parfaite qui ſoit encore ſortie de nos mains, le corps que nous lui avons préparé eſt déja le plus beau de tous les corps : mais ce n'eſt là que la moindre partie de ce grand ouvrage. La plus importante & la plus noble eſt celle qui nous reſte à faire : Faiſons donc l'ame de la grande &

qu'il le laiſſera tomber dans la bouë ? quoy cette belle ame, l'abbregé de tant de merveilles, cette production de tant de ſiécles & de tous les ſiécles, le chef d'œuvre du Tout-puiſſant; ſa plus belle,& ſa plus brillante image, n'aura pas plûtôt receû les derniers traits, qu'elle ſera plongée dans l'ordure, miſe ſous les pieds du Demon,& donnée en proye au peché le plus horrible,& le plus cruel de tous les monſtres?

Vous me dites que c'eſt une Loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu; je ne le deſavoüe pas, mais n'étoit-ce pas une Loi impoſée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur ? comme Dieu avoit dit à tous les hommes en la perſonne d'Adam; Vous mourrez, ſi vous touchez à l'arbre de la ſience: *Morte morieris*. N'avoit-il pas dit à toutes les méres en la perſonne de la premiére. *In dolore paries*. Vous ſouffrirez parce que vous avez peché ? Cependant Marie a été diſpenſée de cette ſeconde Loi, & quelque générale qu'eût été la malediction prononcée contre celles de ſon ſexe, elle n'y a point eû de part. C'étoit encore une peine du peché qui devoit envelopper tout le genre humain, que la corruption du corps aprés la ſéparation de l'ame, *Pulvis es, & in pulverem reverteris*, il y a toutefois un privilege pour le Corps de Nôtre-Dame.

N'étoit ce pas un ordre établi par l'Autheur de la nature,& plus ancien même que celui qui nous aſſujettit au Démon, que les deux ſexes concourroient à la generation de l'homme ; D'où vient donc que Marie demeure Vierge aprés la Conception de JESUS-CHRIST ? C'eſt, dit-on,

qu'il n'étoit pas bien-séant, que la Mere d'un Dieu fut souillée par ce commerce impur, que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir meres. Cette réponse est sans replique, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende; aussi est-elle de tous les Docteurs & de tous les Péres: Mais la corruption du peché avoit-elle moins d'opposition avec la Maternité Divine, que l'Impureté du lit nuptial? Eh quoi, il auroit été mal-séant à la Mere de Dieu qu'elle eût eû quelque commerce avec un homme, quelque legitime que ce commerce eût été, quelque saint que fût l'homme, auquel elle étoit liée par le sacré nœud du mariage; & c'étoit une chose indifferente qu'elle eût été en la puissance du Demon, & l'objet de la haîne de son Créateur? Est-il possible, Messieurs qu'on ne se soit pas apperçeu qu'en voulant soûtenir cette opinion, on se mettoit en danger de faire de nôtre Dieu, un Dieu extravagant & ridicule? Car quelle auroit été cette vaine, cette fausse délicatesse, de faire des miracles, pour sauver des bien-séances, tandis qu'il auroit abandonné l'essentiel? Jesus-Christ auroit honte de naître d'une femme, si elle n'étoit pas Vierge, quelque sainte qu'elle put être d'ailleurs, & il n'eut pas rougi de naître d'une femme maudite & pechereſſe comme les autres? Il auroit horreur d'une impureté corporelle, qui ne passe point jusqu'à soüiller l'ame, & qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente, & une tâche spirituelle, une tache qui merite toute son aversion, ne le rebutteroit point? En verité ne seroit ce point là donner dans les vains scrupules des Pharisiens, &

craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avaleroit des chameaux ? Mais que dites-vous du soin, que Dieu prendroit d'épargner à nôtre Dame les tranchées & les soüillures de l'enfantement ; & la préserver dans le tombeau des vers & de la pourriture, pendant qu'il souffriroit que le peché infectât son ame; Il y a des decrets conçeus de toute éternité, pour l'exempter de ces petites miseres, qui sont des suites facheuses à la verité, mais toute fois innocentes du peché ; & le peché même, cette maladie mortelle & honteuse; ce poison qui tuë l'ame, ce monstre qui la salit, qui la defigure, qui l'étouffe, ce n'étoit pas la peine que l'on songeât à l'en garantir. Je ne sai, Messieurs, si je me trompe, mais cette conduite ne me paroît pas moins absurde que celle d'un enfant, qui appliqueroit ses soins à défendre sa Mere, ou de la pluie, ou du vent, tandis qu'il la laisseroit exposée au feu des Canons ? Cela me fait ressouvenir de cét Empereur, qui lors même qu'il souffroit qu'on empoisonnât son jeune frere, avoit grand égard que le breuvage qu'on lui présentoit ne fût ni froid, ni trop chaud.

On peu ajoûter à toutes ces raisons, celle de quelques Theologiens qui soûtiennent que Marie a été conçeûë dans la grace, puisque le premier homme, puisque la premiére femme qui n'étoit que la figure de celle-ci ; que l'un & l'autre dis-je, ont été produits dans l'innocence. Ils se fondent sur un passage de Saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre qu'il adresse à l'Eglise de Lyon, où il dit, que c'est une espece de sacrilege de penser qu'on ait refusé à une si grande

Vierge des priviléges accordez à d'autres hommes. *Quod vel paucis mortalium conſtat eſſe collatum, fas certè non eſt ſuſpicari tantæ Virgini eſſe negatum.*

Mais je dis plus encore, Meſſieurs, & je ſuis aſſeûré que vous conviendrez de tout ce que je vais dire : non ſeulement c'eſt un crime de diſputer à Marie les graces des autres hommes, mais c'eſt lui faire tort, que de ne la tirer pas tout-à-fait du pair, que de la laiſſer dans un méme rang avec quelque autre. Si on ſe contente de dire qu'elle a été purgée du peché originel, avant que de naître; Saint Jean fut ſantifié dans le ſein d'Eliſabet. La Mere du Meſſie n'aura donc nul avantage ſur celui, qai ne devoit étre que le Précurſeur ? Ce Dieu qui a honnoré par des faveurs ſi ſinguliéres, les premiers Auteurs de ſa race ; ce Dieu qui ne s'eſt pas contenté de répandre des liberalitez extraordinaires ſur ſes ancétres les plus éloignez, mais qui a aimé ſur toutes les autres Tribus la Tribu de David, dont il devoit naître, qui a même favoriſé tout le peuple Juif de graces inoüies, parce qu'il avoit reſolu de ſe choiſir une Mere parmi ce peuple : Ce Dieu, dis-je, aura-t-il laiſſé cette méme Mere dans la foule, & n'aura-t'il fait pour elle, que ce qu'il a fait pour un autre homme ? je ne vous dis point que celle qui devoit étre la Reine des Anges, ne devoit pas étre moins pure, moins immaculée que les Anges mêmes ; Saint Paul veut que tous ceux qu'on éleve à l'Epiſcopat ſoiét entiérement irrepréenſibles, & que non ſeulement dans le tems de leur élection ils ſoient exemts des moindres ſoupçons, mais que méme on n'ait rien à leur reprocher depuis le baptéme:

En effet, il faudroit, s'il étoit poſſible, que celui qui eſt élevé au deſſus des autres hommes, eût plus de mérite qu'aucun de ceux qui lui doivent obéïr. L'ignorance & la paſſion renverſent tous les jours cét ordre, mais cét ordre ne laiſſe pas d'être conforme à la plus droite raiſon, laquelle regle les rangs ſelon les qualitez & ſelon les talens ſoit du corps, ſoit de l'eſprit. Cela étant ſuppoſé, y a-t'il quelque apparence, que Dieu ayant deſſein de ſoumettre les Anges à l'empire de Marie, il l'ait ſoûmiſe elle-même à la tirannie du Demon; Quoi ces eſprits Saints, qui n'ont jamais été ſoüillez de la moindre tâche, plieroient le genou devant une creature, qui auroit été infectée du peché mortel, tout le Ciel ſeroit obligé de reconnoître pour ſa Souveraine une affranchie de Satan?

On demande comment il s'eſt donc pû faire, qu'elle ait été ſouſtraite à la malediction commune, veu qu'elle étoit fille de ce malheureux pere, dont toute la poſterité étoit enveloppée? On répond que lors que Dieu porta cette dure Loi, qui rendoit coupables du peché d'Adam tous ceux qui doivent deſcendre de ſa race, il ne pretendit point comprendre ſa bonne Mere dans une Loi ſi générale. Il excepta celle qu'il avoit déja choiſie pour reparer ce deſordre; bien plus j'oſe dire qu'elle en étoit exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvoit y être compriſe. Mais ſur quel fondement oſe-je avancer cette propoſition? Je n'en ai point d'autre, Meſſieurs, que ceux que je viens de vous produire. C'eſt que le chef-d'œuvre du Createur, l'ouvrage de tant

de siécles ne devoit pas être la proie de l'enfer, ne devoit pas être traîné dans la bouë & dans l'ordure dés le moment qu'il fut achevé ; il ne falloit pas qu'une fille choisie entre toutes les creatures, pour être l'épouse unique du Saint Esprit, eut été au pouvoir de l'esprit de mensonge & d'impureté, avant que de passer entre les mains d'un si noble époux. Elle auroit été indigne de concevoir le Verbe divin, si son ame avoit été soüillée de ce peché originel, puisque l'impureté même du corps, quoi que exempte de tout peché, auroit été un obstacle à cette divine Conception. Comment Dieu ne l'auroit il pas preservée d'un si grand mal, lui qui pour la garantir de maux infiniment moins considerables, comme des douleurs de l'enfantement, & de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature: La premiere de toutes les femmes a été créée dans l'innocence, si Marie avoit été conçeuë dans le peché, comment auroit-elle été bénie entre toutes les femmes ? D'ailleurs la Maîtresse des Anges ne devoit être en rien inferieure à ces Esprits Saints. Enfin je ne saurois comprendre que Jesus-Christ, qui a temoigné tant de zele pour la sanctification de son Précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancétres, pour sa tribu, pour sa nation, ait negligé sa propre Mere au point de la laisser tomber dans une infamie, qui seroit retombée sur lui; qu'il ait permis qu'elle fut confonduë dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devoit être la Reine du Ciel & de la terre.

Ce ne sont là que des raisons de bien-séance,

me ditez vous ; il eſt vrai, mais croiez vous qu'elles en aient moins de force à l'égard de Dieu ? Croiez-vous qu'il ſoit poſſible au Seigneur de choquer les loix de la bienſéance ? Qu'il ſoit capable de faire quelque choſe de meſséant? Ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du poſſible & de l'impoſſible, que l'école a coûtume de diſtinguer. Il ſuffit qu'il eſt vrai de dire qu'à l'égard de Dieu, tout ce qui n'eſt pas decét eſt effectivement impoſſible, de quelque maniére, qu'on veuille expliquer cette impoſſibilité.

Quelle joie pour tous les ſerviteurs de la ſainte Vierge, de ſavoir qu'elle a écraſé la teſte du vieux ſerpent & que Dieu l'a poſsedée en un tems, où nous ſommes tous encore en la puiſsance du Demon ! mais voulez-vous que je vous diſe ma penſée, Chrétienne Compagnie, il eſt quelque choſe dans Marie, qui me touche encore plus que ce privilege, & qui reléve, ce me ſemble, infiniment l'éclat de cette premire prérogative. Marie a receû la grace dés le premier moment de ſa Conception, c'eſt une faveur bien ſignalée ; mais ce qui me paroît encore plus admirable, elle a conſervé cette grace juſqu'au dernier momét de ſa vie auſſi belle, auſſi pure, auſſi entiére que lors qu'elle la receût, ſans que nul peché méme veniel, nulle imperfection, nulle fragilité, nulle ſurpriſe lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'eſt une merveille de voir une eau vive ſortir du ſein de la terre, auſſi claire, & auſſi pure, que ſi elle nous venoit du Ciel: mais il eſt inoüi que cette eau aprés avoir arroſé les prairies, & les campagnes, aprés s'être précipitée par la pente d'un haut rocher, & avoir

long-tems roulé ſes flots dans une vallée profonde & bourbeuſe, elle ſe ſoit enfin renduë à la mer, ſans y porter la moindre ordure, auſſi nette qu'elle avoit paru à ſa ſource. C'eſt pourtant ce qu'a fait la ſainte Vierge, elle a vécu durant l'eſpace de ſoixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mémes deſordres, des mémes occaſions qui corrompent tous les jours les ames les plus-innocentes, ſans que ſon cœur ait jamais rien perdu de ſa pureté. Son humilité, ſa chaſteté, ſa patience ont été miſes à des épreuves, qui n'eurent jamais de pareilles, elles y ont receu un nouvel éclat. Elle s'eſt veuë préferée par le ſaint Eſprit à toutes celles de ſon ſexe, ſans être touché le moins du monde de cét honneur, elle n'a pas même été téntée de renoncer à ſa virginité par l'eſperance certaine de devenir Mere de Dieu, & Reine de tout le monde. Elle a vû mourir ſon Fils unique accablé d'infamie & de douleur; elle l'a vû reſſuſciter comblé de gloire, ſans que des états ſi oppoſez & ſi extrémes lui ayent cauſé le moindre excés ou de triſteſſe, ou de joye.

Voulez-vous que nous nous oppoſions maintenant nous méme à Marie cette Vierge Immaculée? Elle a reçeu la grace avec la vie, & ce que j'eſtime infiniment davantage, elle l'a conſervée juſqu'à la mort. Et nous, helas! nous ſommes conceûs, nous naiſsons méme dans le crime, nous ne recevons que bien tard cette grace, qui nous rend amis de Dieu, & ce qui eſt infiniment plus déplorable, c'eſt que nous la perdons preſqu'auſſitôt que nous l'avons receuë, pour paſser le reſte de nos jours dans la cruelle incertitude de l'avoir

jamais recouverte. Car il faut l'avoûer à nôtre confusion, nous ne vivons pour la plûpart dans la grace du baptême, qu'autant de tems que nous ignorons ce que c'est que le peché, qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrarieté entre l'innocence & la raison, qu'elles soient comme deux astres qui s'effacent, & qui s'obscurcissent l'un l'autre. Pauvres enfans! si vous saviez de quel prix est cette innocence, que vous possedez encore, quel est l'éclat de cette beauté, que le Sang de Jesus-Christ vous a donnée, lors-qu'on vous a baptisé en son nom! Mais si vous pouviez bien penetrer cette verité terrible, qu'on ne revient jamais à cét état bien heureux, quand on en est une fois déchû! Que si vous étes assez miserables pour souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austeritez des penitens, toutes les flammes du Purgatoire, ne sauroient la rétablir, qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été: si dis-je, vous le pouviez bien comprendre, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du peché mortel? Avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent, ces compagnies qui vous corrompent; ce monde qui vous perd, & qui vous entraîne dans le mal-heur! Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre & mourir dans les tenebres de nôtre enfance, ou que ne faites vous luire un plus grand jour à nôtre esprit, lors-qu'il vous plaît nous tirer de ces tenebres! Pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en dondonnez-vous si peu!

Mais puis que nous avons déja pour la plûpart

fait cette perte irreparable, puis que non ſeulement il n'a pas été en nôtre liberté d'être conceus dans la grace ; mais que même il n'eſt plus en nôtre pouvoir de faire que nous y aions perſeveré juſqu'ici. Faiſons en ſorte, Meſſieurs, que nous y vivions deſormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bon-heur pour nous, ſi du moins nous commencions aujourd'hui à vivre une vie immaculée ! Si nous ne retombions plus dans le peché juſqu'à la mort ! Quelle paix, quel repos de conſcience ne cauſeroit pas à cette derniere heure le ſouvenir d'avoir paſſé tout le reſte de nôtre âge ſans offencer Dieu mortellement ! Seigneur, dirois-je alors, ce me ſemble, avec confiance, ſi je ſuis né dans vôtre diſgrace, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce mal-heur, j'en fus accablé, avant que d'être en écat de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptiſmale en une ſaiſon, où j'etois encore & bien aveugle & bien foible, & je ne doute point que ma prémiere cheute ne vous ait cauſé plus de pitié que de colere. Enſuite & avant que j'euſſe bien eu le moien de me relever, je me trouvai engagé dans une habitude, dont je n'étois plus le maître, qui à la faveur des fumées, qu'élevent le feu & les paſſions de la jeuneſſe, avoit comme lié inſenſiblement ma liberté, mais depuis que j'ai eu le bon-heur de vous mieux connoître, ô mon Dieu ! depuis que j'ai commencé à me bien connoître moi-même, depuis que j'ai ſû ce que c'étoit qu'être aimé, ou haï de vous : Vous ſavez, Seigneur que nul peché mortel n'a ſoüillé mon ame, & que j'ai vécu dans un éloignement extréme de tout ce qui m'y pouvoit porter. Heureuſe

fête de l'Immaculée Conception, qui me donna la penſée & le deſir de ne retomber jamais dans la diſgrace de mon bon maître, ma conſcience ne me reproche rien depuis ce jour-là, j'ai ſujet d'eſperer que la penitence, que je fis alors de tout ce qui avoit precedé, fut une veritable penitence, puis que par la miſericorde de mon Dieu, elle a été ſuivie d'un entier amandement.

Voilà ce qui eſt encore en vôtre pouvoir, un jour viendra qu'il n'y ſera plus & ce jour s'approche à toute heure. La choſe mérite bien un peu de réflexion, mais il eſt tems de paſser à la ſeconde Partie.

La ſantification de Marie ne fut pas le ſeul privilége, dont Dieu l'honora au moment qu'elle fut conceûë; pour rendre ſon bon-heur plus accompli, il falloit la mettre en état de le connoître: C'eſt pour cela qu'elle receût dés lors avec la grace, le parfait uſage de la raiſon; & que ſon eſprit fut orné de toutes les lumiéres de la ſageſſe, de toutes les connoiſſances & naturelles & morales. Cette opinion, Meſſieurs, a été enſeignée par Albert le grand, par Saint Bernardin de Sienne, par l'Illuſtre Chancelier de l'Univerſité de Paris, elle a été ſuivie du tems de nos Peres par les plus ſavans Téologiens; & toute l'école s'accorde aujourd'hui à la défendre. Theodoret dit bien davantage, & les mêmes Auteurs, que j'ai citez, ſont encore de ce ſentiment. Ils diſent qu'au moment que Marie fut creée, Dieu ſe découvrit à elle; qu'elle le vit en la même maniére, qu'il ſe fait voir aux Saints dans le Ciel. Tout cela étant ſupposé, que la Sainte Vierge au premier moment

de ſa Conception, a été raiſonnable, qu'elle a été libre, qu'elle a même été bien heureuſe, il eſt aiſé de faire voir que le Seigneur l'a poſſedée dés le commencement, non-ſeulement par la grace qu'il lui a donnée, mais encore par l'uſage, qu'elle a fait elle-même de cette grace, en ſe donnant toute à lui. Le Docteur Angelique a crû que tous les hommes ſont obligez, ſous peine de peché mortel de faire un acte d'amour de Dieu dés qu'ils ont l'uſage de la raiſon. Dans cette opinion on ne peut douter que Marie ne ſe ſoit donnée à Dieu, au moment qu'elle fut conceûë, puis qu'elle y étoit obligée: puis qu'en y manquant elle ſe ſeroit renduë coupable d'un peché mortel actuel, où tout le monde convient qu'elle n'eſt jamais tombée; puis qu'enfin elle ſe ſeroit trouvée dans un même inſtant & en peché & en grace; en grace par le privilege dont nous avons parlé au premier point, & en peché par l'inobſervation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu, auſſi-tôt qu'on en eſt capable, ne ſoit pas auſſi étroitte que S. Thomas l'a penſé. Du moins ne ſauroit-on nier, qu'il ne ſoit de la bien-ſéance de conſacrer les prémices de nôtre raiſon à celui qui eſt la raiſon primitive & eſſentielle, & que l'homme ſe voyant hors de l'enfance, le premier uſage qu'il fait de ſa volonté affranchiſe, ne deût être pour reconnoître ſon Liberateur. Quelle tâche auroit-ce été dans Marie, ſi étant éclairée comme elle l'étoit, & ſe voyant favoriſée au point que nous l'avons dit, elle avoit differé de donner des marques de ſa gratitude? De plus elle étoit portée à faire cette offrande par une infinité de

graces actuelles, & tous les Docteurs asseurent qu'elle n'en eut jamais que d'efficaces. Enfin, si elle vît Dieu en ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne l'aimer pas, elle y fut comme forcée par la même nécessité qui emporte si heureusement & si doucement tous les esprits des Bien-heureux.

Ouy, Messieurs, Marie s'est consacrée à Dieu dés le premier instant de sa vie, le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avoit formé, sa reconnoissance a suivi de si prés les graces qu'elle avoit receûës, qu'au même moment, qu'elle a été comblée de bien-faits, elle a été remplie d'amour pour son bien-faiteur. Mais de quel amour Dieu du Ciel! Et qui pourroit jamais en bien exprimer l'ardeur; Il suffit de dire avec le Bien-heureux Saint Vincent Ferrier, que dans sa premiére sanctification, elle receut la grace avec plus de plenitude que tous les Saints, & tous les Anges ensemble. *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Et que cét acte d'amour, par lequel elle se devoüa dabord à son Dieu, fut fait selon l'étenduë de cette grace; qui en étoit le principe. C'est à dire, Chrêtiens Auditeurs, que les plus grands amis de Dieu ont fort peu aimé en comparaison de ce que fit Nôtre Dame, au moment qu'elle fut conceuë, c'est à dire, que quand tous les Seraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, s'il m'est permis de les appeller ainsi, assembleroient toutes leur ardeurs, il s'en faudroit encore beaucoup, qu'elles n'égalasent celle que Marie ressentit en ce moment. Voila qui est admirable; voici pour-

tant quelque choſe de plus merveilleux, à mon ſens, que tout cela. Marie au premier moment de ſa Conception a fait un acte d'amour de Dieu, le plus parfait que nulle créature ait jamais produit; mais elle l'a renouvellé cét acte d'amour, elle l'a même perfectionné à châque moment de ſa vie, ſans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'eſt le ſentiment du grand Saint Ambroiſe au livre des Vierges, où il attribuë à nôtre Dame ces paroles du ſacré Cantique, Mon cœur veille tandis que je dors. *Ego dormio, & cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne aſſeure la même choſe, & dit que ſon ame étoit brûlée ſans interruption par les ardeurs de la charité, c'eſt dans le ſecond Tome de ſes œuvres Sermon cinquante-uniéme. *Mens Virginis, in ardore dilectionis continuo tenebatur.*

Nous admirons avec ſujet ces grands navires, qu'on a ſi ſouvent appellez des villes flottantes, lors que pouſſez par un bon vent malgré leur extrême peſanteur, ils ſe détachent de nos ports & cinglent en haute mer, avec une vîteſſe, qui ſemble égaler celle des oiſeaux les plus legers. Quel ſeroit nôtre étonnement, ſi ces mêmes vaiſſeaux ne s'arrêtoient jamais dans leur courſe, ſi bien loin de ſe rallentir durant le calme, les écuils même, & les bancs de ſable s'oppoſoient en vain au rapide mouvement, qui les emporte? Mais combien de fois les voit on s'arrêter, s'écarter, reculer même & retourner ſur leur route, au moindre vent qui ſouffle, ou qui ceſſe de ſouffler? Ne dit-on pas même que je ne ſai quel petit poiſſon peut les rendre immobiles au milieu des flots? Il n'eſt pas

de

de même de Marie, rien ne peut retarder dans la carriere, qu'elle commence aujourd'hui, elle fera sans cesse de nouveaux progrez, elle ne perdra pas un moment de tems, que son corps soit vigoureux, ou qu'il soit foible, que ses sens soient libres, ou liez par le sommeil, que la consolation inonde son ame, ou qu'elle soit noiée dans la tristesse, elle ne cessera jamais d'aller à Dieu de toutes les forces de son ame, elle renouvellera à chaque instant, & avec une ardeur toûjours nouvelle le sacrifice qu'elle vient de lui presenter.

Revenons à nous Chrêtiens Auditeurs, & comparons-nous encore une fois avec la Reine des Saints. Nous avons vû dans la premiere partie que nous recevions tard la grace qu'elle avoit euë au premier moment, & qu'aprés l'avoir enfin reçûë, bien loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdions presqu'aussi-tôt. Je trouve encore ici une pareille opposition. Marie n'a point perdu de tems, elle a d'abord fait profiter cette grace, & ensuite elle ne l'a jamais laissé oisive, au lieu que nous ne la faisons valoir que bien tard, & encore nous rélachons-nous bien-tôt de cét exercice. Frites-y réflexion. Aprés avoir reçû le baptême à nôtre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état, où l'on peut dire que nous ne differons des bêtes que par l'esperance que nous avons à devenir hommes; Lorsque nous sortons de l'enfance, nos premieres affections sont toutes pour les jeux, pour les plaisirs, pour la bagatelle. A ces amusemens succedent de plus grandes passions, qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui nous emportent toute la jeunesse, &

bien ſouvent même l'âge qui ſuit. Que ſi Dieu nous regarde enfin en pitié, s'il nous fait entendre ſa voix combien perdons nous de momens, d'heures, d'années, à reſiſter, à deliberer, à combattre? Le Demon ceſſe t'il de nous attaquer à forces ouvertes? il gagne encore beaucoup de tems par ſes artifices, nous ſommes long-tems les joüets & les duppes de l'amour propre; cette idole attire à ſoi la plûpart de l'encens & des ſacrifices, que nous penſons offrir au vrai Dieu. Nous croions haïr le monde pour l'amour de Jeſus-Chriſt, & ce n'eſt peut-être que le dépit, que nous avons de n'y être pas conſiderez, qui nous inſpire cette haîne. Nôtre humilité n'eſt bien ſouvent, qu'un rafinement de l'orgueil, qui veut ſe diſtinguer tantôt en s'élevant, & tantôt en s'abbaiſſant. Ce zele qui fait tant de bruit, eſt quelque-fois l'effet d'un naturel inquiet & remuant, c'eſt une humeur chagrine, & impatiente, qui cherche à s'évaporer. Combien ſe paſſe-t'il de tems avant qu'on ſe ſoit connû, qu'on ſe ſoit détrõpé ſoi même, avant que d'avoir bien purgé le cœur, bien reglé tous ſes mouvemens, bien rectifié tous ſes deſirs, avant que Jeſus-Chriſt y vive, avant qu'il y regne tout ſeul? Je ne parle point de nos dégouts, de nos legeretez, de nos inconſtances; journalieres, lors méme que nous-nous ſommes retirez du mal. C'eſt beaucoup ſi dans toute une journée, c'eſt-à-dire, en vingt-quatre heures de tems, il y a pour Dieu une heure entiere; & de cette heure hélas! combien eſt ce que les égaremens de nôtre eſprit, les penſées inutiles & extravagantes nous en derobent?

Mon Dieu, que nous ſommes mal-heureux d'emploier à faire quelque autre choſe, d'emploier à ne rien faire, un tems, que nous pourrions emploier à vous aimer! Mais que nous ſommes ingrats de le conſumer à aimer des créatures, & ſouvent même à vous haïr, ô mon Dieu! J'entens le pauvre Auguſtin, qui déplore ſans ceſſe tout le tems qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut ſe conſoler d'avoir commencé trop tard. *Sero te amavi, bonitas antiqua & nova, ſerò te amavi.* Quels doivent donc être mes gemiſſemens, & mes larmes? Grand Saint vous aviez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé. Quand ſera ce donc, Chrêtiens Auditeurs, que nous commencerons tout de bon à aimer Dieu? Que nous commencerons, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, ſi ce pouvoit être aujourd'hui!

Je ſoûaitterois qu'au ſortir de cette Prédicatiõ vous vouluſſiez bien prendre une demi-heure de tems, pour repaſſer dans vôtre eſprit cette penſée qui a converti S. Ignace, & par laquelle Ignace en a converti tant d'autres: Je ne ſuis au monde, que pour aimer, que pour ſervir Dieu: Le Créateur, qui a formé mon corps, & mon ame, ne les a formez que dans cette veûë, il attend cela de moi, il n'attend que cela de moi; c'eſt pour cela ſeul, & non pour toute autre choſe, qu'il m'a donné de l'eſprit, de la memoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait juſqu'à cette heure, que pour cette fin? Que dis-je, hélas! ai-je du moins fait quelque choſe pour cette fin? N'ai-je point eu d'autre deſir, d'autre penſée, que d'aimer Dieu? Mais ai-je

ſeulement penſé à le faire ? Que fais-je donc ſur la terre, & parmi les créatures, ſi ne fais pas l'unique choſe, pour laquelle Dieu m'a créé ? Quel monſtre eſt-ce que je ſuis dans l'univers, de n'avoir pas un mouvement, qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bonheur ? Quelle ſeroit ma confuſion, s'il me falloit aller rendre compte de ma vie avant que d'avoir jamais bien ſongé à ce pourquoi je ſuis dans la vie ? Tâchez de bien pénetrer cette verité.

Et vous Vierge Immaculée, Vierge Sainte, obtenez-nous pour l'avenir la grace de nous regler tous ſur une penſée ſi ſolide. Nous croyons fermement, & nous publions avec plaiſir, que Dieu vous a poſſedée dés le commencement, nous croyons qu'il prit poſſeſſion de vôtre ame par une grace ſurabondante, & que ſur l'heure, vous le confirmâtes dans cette poſſeſſion par une tres-ardente charité : Nous croyons que non ſeulement vôtre Conception, mais encore toute vôtre vie a été ſans tache, que vous avez aimé Dieu dés le premier moment, que vous l'avez aimé ſans nulle interruption juſqu'au dernier moment. Faites en ſorte, Vierge Sainte, par cette confiance que nous avons tous en vôtre bonté, que nous rentrions au plûtôt dans les bonnes graces de vôtre Fils, pour ne les perdre jamais plus. Que nous commençions dés-aujourd'hui à l'aimer, pour continuer juſqu'à la mort, & au delà même de la mort, durant toute l'éternité. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXVIII.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le tems de la Purification de MARIE *étant accompli selon la loi de Moyse, on porta* IESUS *à Jerusalem pour le presenter au Seigneur.* S. Luc. chap. 2.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double sacrifice à Dieu, elle lui sacrifie ce qu'une mere a de plus cher, qui est son Fils bien-aimé: & ce qu'une Vierge a de plus précieux, qui est l'honneur de sa Virginité.

IL y avoit déja long-tems que Dieu avoit déclaré aux Juifs, qu'il ne prenoit pas trop de plaisir à voir ses autels soüillez du sang des

animaux, & noircis de la fumée des parfums. Il leur avoit déja fait entendre plusieurs-fois qu'il se tenoit plus honoré de leurs loüanges,& de leurs priéres, que de leurs offrandes les plus magniques. *Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo ? Immola Deo sacrificium laudis, & redde Altissimo vota tua.* Il avoit même témoigné que ce sacrifice des livres, c'est ainsi qu'il appelle la priére, ne pouvoit lui plaire tout seul,qu'il vouloit que le cœur y eût quelque part, sans quoi il ne daigneroit pas même les écouter. Tous ces avis avoient été donnez en vain,ce peuple grossier n'en avoit jamais bien penetré le sens; s'il égorgeoit des taureaux, il n'emploioit que les mains à cette action de religion, s'il prioit, ce n'étoit que la bouche, qui prioit. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me.* Mais enfin Marie entre dans le temple & le Seigneur du temple sera honoré,comme il le soûaitte : Elle y va adorer en esprit & en verité celui qui n'est qu'esprit, & qui est la verité-même. Tout est interieur, tout est caché dans son sacrifice;c'est dans le fond de son ame, qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime doit être immolée, & la victime n'est autre que ce méme cœur.

Mon Dieu, que ne sommes-nous assez clairvoians pour pénetrer dans ce cœur, & pour y decouvrir tout ce que vous y découvrez vous-même. Nous voions bien cette Vierge au pied de l'autel, dans la posture du monde la plus modeste, & la plus humble, qui presente son Fils au Prêtre, & qui semble avouër une impureté,dont elle n'a jamais été soüillée : Mais qu'il y auroit de plaisir,

& que ce plaiſir nous ſeroit utile, à voir tout le détail d'une action ſi héroïque, à démeler tous les mouvemens de cette grande ame; & à être témoin des généreux efforts, par leſquels elle s'éleve au deſſus de la nature, & au deſſus d'elle-méme; Vierge Sainte ne nous enviez pas, s'il vous plaît, un ſpectacle ſi édifiant, donnez-nous la connoiſſance de ce miſtére, aujourd'hui que vous pouvez nous le reveler, ſans que vôtre humilité en ſouffre. C'eſt pour obtenir cette grace que nous nous jettons à vos pieds, & que nous vous diſons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Immoler ſon cœur à Dieu, c'eſt lui ſacrifier ce qu'on aime d'avantage, c'eſt comme égorger en préſence du Seigneur les paſſions dont ce cœur eſt plus fortement occupé. Cela ſuppoſé il n'eſt pas difficile de trouver les victimes, que Marie a deû préparer pour ſon ſacrifice; Elle étoit Mere; Chrétiens Auditeurs, & elle étoit Vierge; il n'en faut pas dire davãtage, pour faire comprendre que la tendreſſe & la pudeur partageoiẽt tous ſes ſentimens: & en effet je trouve que ce ſont ces deux paſſions qu'elle combat, & qu'elle ſurmonte dãs le double miſtére, que nous ſolémniſons aujourd'hui.

Vous ſavez, Meſſieurs, que l'Egliſe celebre en ce même jour & la Préſentation du Fils, & la Purification de la Mere. Marie s'étant aquitté en ce méme-tems de deux obligations impoſées à toutes les fẽmes par deux differentes loix, l'une d'offrir à Dieu leurs aînez quarante jours aprés leur naiſſance; l'autre de ſe purifier elles mêmes des ſouilleures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou ſi elles étoient pauvres de deux tourte-

relles, ou de deux pigeons. Or je dis que dans le premier de ces deux Miſtéres, Marie fait un ſacrifice de ſon amour maternel ; puiſqu'elle y devoüe ſon Fils unique à la mort, & que dans le ſecond elle fait un ſacrifice de ſa pudeur Virginale, puiſque ſa réputation eſt comme immolée à des ſoupçons indignes d'elle ; qu'elle y renonce à la gloire, qui accompagne la virginité devant les hommes. Oüi, Meſſieurs, Marie la plus heureuſe des meres, & la plus pure des Vierges, va aujourd'hui au temple de Jéruſalem, pour y préſenter Ieſus à ſon Pere, & pour s'y purifier elle-même, c'eſt à-dire, pour y faire un entier ſacrifice de ſon grand cœur. Car par la préſentation elle ſacrifie ce qu'une mere a de plus cher, qui eſt ſon Fils bien-aimé, ce ſera le premier point : & par la Purification, elle immole ce qu'une Vierge a de plus précieux ; qui eſt l'honneur de la virginité, c'eſt le ſecond Poinct : Voila tout le plan de ce diſcours.

Quoi qu'il ne peut rien arriver de plus glorieux à la ſainte Vierge, que le choix qûe Dieu fit d'elle, pour être la Mére du Rédempteur, j'oſe dire qu'entre toutes les autres femmes, il ne s'en ſeroit peut-étre pas trouvé une ſeule, qui eût bien voulu accepter ce même honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle eſt la mere, Chrétiens Auditeurs, quelque envie qu'elle ait d'avoir un Fils, qui ne perdît bien-tôt cette envie, ſi elle prévoioit infailliblement que ce Fils deût finir ſes jours par un ſupplice infame & cruel ? N'eſt-il pas vrai qu'il n'en eſt aucune, qui ne préferât une ſterilité eternelle à une fecondité, qui

lui devroit cauſer une ſi grande douleur ? Toutefois Marie a accepté cét offre pour obeïr à la volonté de Dieu, & pour avancer la rédemption des hommes, Je dis bien davantage, non ſeulement elle a conſenti d'être la mere d'un enfant, qui devoit mourir en Croix ; mais elle a même conſenti à ſa mort, elle l'a dévoüé elle-même à cette infamie,& ce fut au jour de la Préſentation, qu'elle commença ce grand ſacrifice.

Pour vous faire comprendre cette verité, je dois ſuppoſer d'abord ce que Saint Jérôme,& pluſieurs autres Péres nous enſeignent, que comme le cœur de Marie brûloit d'un amour plus ardent, que celui des Seraphins, ſon eſprit étoit éclairé de lumiéres beaucoup plus grandes que celles de tous les Prophétes,& qu'ainſi elle ne pouvoit pas ignorer que ce que tant de perſonnes avoiét prédit du Sauveur du monde, ce que le Saint vieillard Simeon avoit prévû de la mort de cét enfant: en un mot,ce que le nom de Jeſus, qu'elle lui avoit impoſé elle-même ne lui faiſoit que trop entendre du deſſein qui l'avoit attiré parmi les hommes. Non ſeulement elle ſavoit en général qu'il devoit donner ſa vie pour nôtre Rédemption, mais elle voioit encore, comme l'aſsûre l'Abé Rupert, juſqu'au détail des douleurs dont ſa mort devoit être accompagnée ; les calomnies, les outrages, les cruelles deriſions, les foüets, les cloux, les épines, rien ne lui étoit inconnu : toutes ces choſes ſe repreſentoient ſans ceſſe à ſon eſprit en des images tres-vives & tres-diſtinctes, de ſorte que bien loin d'ignorer l'hiſtoire de la Paſſion de Jeſus, elle ne pouvoit l'oublier même pour un tems. Que ces

lumieres furent fatales au repos de vôtre vie, mon adorable Maîtreſſe! Que le Ciel vous auroit épargné de larmes, s'il vous eût donné moins de connoiſſance! Qu'un peu d'obſcurité répanduë ſur ce funeſte avenir, vous euſt fait paſſer de beaux jours en la compagnie d'un Fils ſi aimable & ſi tendrement aimé!

Je ſuppoſe de plus que Marie pouvoit prévenir tous les maux qu'elle prévoyoit, elle pouvoit ſauver à Jeſus la vie qu'elle lui avoit donnée. Tous les Peres aſſeûrent que c'eſt de plein gré qu'elle l'a offert; c'eſt pour cette raiſon qu'ils lui donnent le nom glorieux de Reparatrice du genre humain, c'eſt pour cela qu'ils lui appliquent ces belles paroles, dont Saint Paul s'étoit ſervi pour exprimer l'excés de l'amour de Dieu envers les hommes: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium ſuum unigenitum daret: ſic Maria*, dit S. Bonaventure, *dilexit mundum ut Filium ſuum unigenitum daret*, Marie a aimé les hommes au point de donner ſon Fils unique pour les racheter.

En effet, ſi la qualité de mere donne un droit ſi particulier ſur les enfans, comme l'enſeigne S. Thomas, il eſt tout viſible que Jeſus n'étãt d'ailleurs coupable de rien, il ne pouvoit être deſtiné à la mort, ne pouvoit être choiſi pour être la victime publique ſans le conſentement de la Sainte Vierge. Elle ſeule en pouvoit diſpoſer comme d'une choſe qui lui appartenoit par le droit de la naiſſance. La juſtice de Dieu ne pouvoit étre appaiſée que par un ſacrifice entieremẽt volontaire. Or comment celui-ci l'auroit-il été, ſi le ſang de la mére, qui couloit dans les vaines du fils y euſt

été versé malgré elle ? Outre qu'il n'est nullement probable, que le Pere Eternel qui avoit attendu le consentement de Marie pour lui donner ce cher fils, eust voulu le lui enlever de force.

Mais ce sacrifice demandoit le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t'il pas fallu soûtenir avant que de le donner ? Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la resolution heroïque qu'il avoit formée ; Combien de resistances s'est-elle opposé elle-même à elle-même. Je ne prétens pas reduire au tems de la Présentation toutes les peines interieures qu'elle a souffertes pour ce sujet. Je sai que son martire a commencé avant ce jour, &qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumieres qui lui découvrent l'avenir, ne pouvant s'eteindre, elles entretiendront long-tems la douleur qu'elles lui causent. *Longum*, dit l'Abbé Rupert, *in cogitationibus præscia futura passionis filii sui pertulit martyrium.* Mais je dis, suivant la pensée des Peres, que ce fut en ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer, & de ratifier, pour ainsi dire, la condemnation de sõ fils en se présentant au Pere Eternel. Et comme la veûë de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'ame de Jesus, que dans le jardin des olives, quoiqu'il l'eust prévenuë dés le premier moment de sa vie; parce que ce fut dans ce jardin, qu'il lui fallut donner un consentement plus exprés à tout ce que son Pere avoit ordonné : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Aussi devons-nous dire, que Marie ne fut jamais touchée si vivement des douleurs de son fils, que dans le temple de Jerusalem, parce que ce fut dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandon-

ner ſolemnellement à la juſtice de Dieu,& de conſentir à tout ce qu'il endura depuis de la cruauté des hommes. C'eſt pour cela que je dis que déslors elle ſouffrit en ſon ame un combat pareil à cette mortelle agonie, qui fut comme le prélude de la Paſſion de nôtre Sauveur; parce que le zele dont elle brûloit pour nôtre ſalut, ſe rencontrant dans ſon cœur avec cette tendreſſe extrême qu'elle avoit pour ſon enfant, & ces deux paſſions faiſant leurs derniers efforts pour s'entreſurmonter, pour s'entredétruire, elle ſe ſentit ſi cruellement déchirée par des mouvemens ſi contraires, que je ne doute point que ſa douleur ne ſurpaſsât de beaucoup en cette occaſion, toutes celles qu'on lui avoit épargnées à l'enfantement.

Car ſi ce cœur emporté par l'inſtinct & comme par la pente de la nature,vient à ſe déclarer pour le fils, la charité dont il eſt rempli condamne cét amour, comme une foibleſſe; elle lui reproche ſa dureté envers tant de millions d'hommes, qu'elle lui repréſente tout prêts à tomber dans les abîmes. Que ſi touchée des malheurs, qui nous menacent, elle dévoüe Jeſus à la mort, l'amour maternel alarmé d'une réſolution ſi inhumaine, s'y oppoſe tout entier, il s'arme pour fléchir Marie, de l'innocence de ce cher fils, de ſa beauté, de ſes larmes,il s'arme même de ſa foibleſſe: il le préſente à ſes yeux déja tout meurtri & tout ſanglant, ſes mains percées de cloux, ſa tête toute heriſſée d'épines, tout ſon corps déchiré de coups de foüets: Elle le voit déja expirant dans les douleurs & dans l'infamie. Et ce ſpectacle eſt d'autant plus capable de l'atendrir, que ſon eſprit lui repréſen-

tant les tourmens d'un homme de trente-trois ans, elle les applique dés-lors ſur un enfant de quarante jours; ainſi elle voit de gros cloux en ces petites mains, cette petite tête accablée ſous un fardeau d'épines, un petit corps ſous une grãde croix, un enfant qui ne fait que de commencer à vivre, & qui s'en va déja mourir. Arrête, s'écrie cét amour; Mere impitoyable, & ne me viens pas arracher, aprés quarante jours un bien qu'on a deſiré quarante ſiécles? N'étoit ce donc que pour avoir ſon ſang que tu lui donnois du lait? Que ne l'as-tu laiſſé couler ce ſang, lors que le coûteau lui avoit ouvert un paſſage par la plaie de la Circonciſion? Les ſoins que tu pris alors pour lui conſerver la vie, ne tendoient-ils qu'à le reſerver à une plus cruelle mort? O Mere la plus heureuſe; mais la plus inſenſible des Meres! Tant d'innocence, tant de charmes n'amoliſſent point ta dureté? Il mourra donc cét aimable enfant & ce ſera Marie elle-même qui le livrera aux ſuplices de la mort.

Meſſieurs, il faudroit pouvoir comprendre quelle étoit la violence de cét amour, qui s'exprimoit ainſi au fond de ſon cœur pour concevoir quelle ateinte il étoit capable de donner au deſſein qu'elle méditoit en nôtre faveur: jugez-en s'il vous plait, par l'amour des autres meres. Quoique ſouvent il dût étre réfroidi ou par la laideur de leurs enfans, ou par leur ingratitude, ou par leur naturel violent & indocile, quoiqu'elles ſoient obligées de partager leur affection à pluſieurs enfans & qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reſte du monde; cette paſſion néanmoins eſt ſi forte qu'elle leur ferme les yeux, non-

ſeulement à tous les défauts de ces enfans, mais encore à toutes ſortes de perils, lorſqu'il s'agit de les conſerver. Elle les porte à des actions ſi hardies, & qui ont ſi peu de rapport avec la timidité & la foibleſſe ordinaire de leur ſexe, qu'on diroit qu'elles s'en dépoüillent pour un tems, pour ſe transformer non-ſeulement en hommes, mais en lions. Et ſi dans ces rencontres nous les voïons ſortir des bornes de la raiſon, ou s'emporter contre les loix de la bien-ſéance, nous croïons excuſer aſſez leurs emportemens, en les attribuant à leur amour, & diſant qu'elles ſont méres.

Cependant il eſt certain, que ce n'eſt qu'une petite partie du cœur qui aime en elles. Il s'en faut beaucoup qu'elles ne ſoient toutes occupées de l'amour de leurs enfans, outre les empreſſemens qu'elles ont pour leurs maris, outre ce qu'elles réſervent pour les confidentes & pour les amies, il reſte encore aſſez de place en ce cœur pour cent autres paſſions moins reglées, de ſorte qu'au même-tems qu'il eſt enflammé d'amour, il eſt ſouvent enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colere, poſſedé par l'avarice, & déchiré par la jalouſie. Que ſi neanmoins cette foule de paſſions, cette multitude confuſe de nouvemens déreglez, ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater aux moindres occaſions, d'une maniere ſi violente: Quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans le cœur de la Ste Vierge, lequel eſt ſi pur & ſi libre de toute autre paſſion? Quel doit être l'amour de cette mere pour ſon fils; de cette mere, dis-je, qui n'a que du mépris pour tout le reſte des créatures, qui ne poſſede

rien, qui ne desire rien, qui ne craint rien; dont l'ame est parfaitement purgée de tout amour propre, de tout attachement, de tout interest: en un mot, qui a le cœur du monde le plus tendre, & qui n'a de tendresse, que pour son Fils? Mais quelle doit être sa tendresse pour ce Fils qui est unique, & qu'une beauté si parfaite, un âge encore tendre, une sagesse déja consommée conspirent à rendre le plus aimable des hommes? Pour ce Fils qui est en même-tems son Pere, son Epoux, son ami, son Bien-faiteur? Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devroit avoir une autre mere de la porter dans l'excés, & de se faire une idole de son enfant, puisque son enfant est veritablement son Dieu. S'il a des qualitez & naturelles & surnaturelles qui enflamment l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent. Et si la nature & la grace, l'inclination & le devoir, Dieu & l'homme, le Ciel & la terre s'accordent ainsi à augmenter & à fortifier cette passion, qui pourra jamais en bien comprendre toute la force?

Voila, Chrétiens Auditeurs, voila l'ennemi dont Marie avoit aujourd'hui à se défendre. Voila quel est l'amour qui s'opposoit à son zéle. Voila quelle étoit la victime qu'il lui falloit immoler pour nous sauver: *Nunquid poterit oblivisci mater filii uteri sui*? Une mere pourra-t-elle bien oublier son fils, & une telle mere un tel fils, & l'oublier jusqu'à le dévouër à la mort; & à la plus cruelle, à la plus honteuse de toutes les morts? quand nous qui sommes si durs, & qui de plus avions tant de sujet de desirer la Rédemption; quand, dis je,

nous aurions été les maîtres de la vie de Jesus, nous n'aurions jamais pû nous résoudre à la lui ôter. Sa beauté, ses larmes, la douceur & l'innocence de ses regars, cette majesté toute aimable qui éclatoit déja sur son front : en un mot sa qualité de Fils de Dieu nous auroit inspiré tant de respect, & tant d'amour que nous n'aurions jamais eû le courage de le sacrifier à nos interêts, la seule vûë des suplices qu'il devoit souffrir pour nous racheter, nous auroit fait oublier ceux que nous avions à craindre pour nous-mémes. Et en cela, Messieurs, nous n'aurions fait pour Jesus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu & de Marie, que ce que fit la fille de Pharaon pour le salut du petit Moyse : Cette Princesse aiant trouvé Moyse exposé sur le Nil dans un petit panier de jonc, elle fut si touchee de sa beauté & de sa misere, qu'elle le sauva du peril où il étoit, elle prit soin de son éducation, malgré les ordres de son Pere, qui vouloit qu'on le fit mourir, malgrè l'avis des plus éclairez d'entre les Egyptiens, lesquels comme l'asûre Josephe, jugeoient tous que sa mort étoit de la derniere conséquence pour l'Egypte, & sur tout pour la famille Royale. Elle aima mieux s'exposer elle-même avec tout l'état, aux malheurs dont elle étoit menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc vôtre force & vôtre courage, Divine Marie, d'ofrir aujourd'hui vôtre Fils unique à une cruelle mort ; De consentir qu'il soit cloüé à une croix, de prendre une résolution, dont les meres les plus moderées, dont les femmes mémes les plus indifferentes, dont les plus dures, &

les

les plus intereſſées auroient horreur ? Quoi cette nature ſi forte, & ſi opiniâtre dans ſes ſentimens, ces revoltes de vôtre cœur, ces aſsauts de l'amour maternel, ſi violens & ſi ſouvent reïterez, ne peuvent vous ébranler le moins du monde ? Non, Meſſieurs, rien n'eſt capable de l'arrêter, elle va ſans héſiter où elle ſent que Dieu l'appelle, & où elle ſait qu'elle peut être utile à nôtre ſalut, ſans plus écouter ces ſecrettes contradictiõs, ſans avoir égard à tous les obſtacles que la nature ou la raiſon humaine peuvent oppoſer à ſon zele & à ſon obéïſsance. Elle marche du côté de Jeruſalem, elle s'avance vers le lieu du ſacrifice, portant ſa victime entre ſes bras, & nous aiant tous dans l'eſprit & dans le cœur. Elle arrive enfin en cette grande ville, elle ſe rend au temple, où elle eſt attenduë & des Anges & des hommes: & là malgré la ſecrette horreur dont elle eſt ſaiſie en entrant, malgré les émotions qu'elle ſent à meſure qu'elle approche de l'Autel, & qui remuent toutes ſes entrailles, malgré les images affreuſes & ſanglantes de croix, de mort, de ſupplice, d'infamie, qui ſe préſentent alors en foule à ſon eſprit, avec une magnanimité & une conſtance qui étonne le Ciel & la terre, elle prononce contre ſon propre fils un arrêt irrevocable qui le condamne à ſouffrir tout ce qu'il faudra qu'il ſouffre pour nous ſauver. *Pater*, dit-elle alors du plus profond de ſon ame, *non mea voluntas, ſed tua fiat.* Pere Eternel, voici enfin cette victime innocente, que vous attendez depuis tant de ſiécles, je ne m'oppoſe point au ſacrifice, au contraire, je le commence dés cette heure en vous ſacrifiant mon amour & toutes mes repugnan-

ces : *Fiat, fiat v luntas tua.* Oui, que l'on détruise ce que j'ai formé puisqu'il le faut, pour réformer ce que le peché a détruit; je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puis que c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre. O mon Dieu, j'exécuterai moi même cét arrét, si vous l'ordonnez de la sorte, & si l'on ne peut achever autrement l'œuvre de la Rédemption ! O zele ! ô charité sans bornes & sans exemple ! ô amour vraiment excessif ! ô force ! ô courage ! ô victoire digne de l'admiration & des Anges & des hommes !

Au reste, Messieurs, ce n'est point ici un jeu de téatre, ce sont les veritables sentimens de Marie : C'est une verité qu'elle a cõsenti à la mort de son Fils, qu'elle a cedé le droit qu'elle avoit sur sa personne & sur sa vie, elle a bien voulu qu'il souffrist ce qu'il a souffert ; & si quelcun doute de ce que je dis, il n'a qu'à considerer de quelle maniére elle se comporta dans le tems même qu'il souffroit. Si elle n'avoit pas été toute resoluë à voir crucifier Jesus-Christ ; si elle ne l'y avoit pas comme condamné elle-même dépuis long-tems, seroit-elle demeurée dans la retraitte & dans le silence, lors qu'on l'accusoit devant les Juges, & qu'on l'accabloit de calõnies? Quelque visible que fût l'innocence de Jesus; quoi que ses accusateurs lui supposassent des crimes dont ils ne pouvoient produire nulle preuve ; Quoi que Pilate se fût apperçeû de la verité, qu'il se fut déclaré pour l'innocent, qu'il parût tout disposé à le renvoier sur la premiere supplication qu'on lui en auroit faite, Marie ne voulut point se prévaloir d'une dispo-

sition si avantageuse, elle ne fit nulle démarche : elle ne se présenta point au Prétoire pour prendre la défense de son Fils unique, on ne l'entendit point parler en faveur de Jesus-Christ, avec cette éloquence qui est si naturelle à toutes les femmes passionnées. Elle n'invita point les Apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur bon maître ; Elle ne fit point ressouvenir le peuple des miracles qu'il avoit veûs; Il ne fallut point la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux Prêtres leurs cruelle jalousie, ni au Gouverneur sa complaisance lâche & brutale ; Elle n'essaia point de le toucher par des larmes, elle n'appella point de sa Sentence, elle ne s'en plaignit point, elle ne prit point le Ciel & la terre à témoin de l'injustice qu'il commettoit. Je vous demande, Messieurs, si l'on a jamais veû un semblable procedé, une aussi grande moderation dans une veritablemere, à moins qu'elle n'ait été d'intelligence avec les ennemis de son Fils, qu'elle n'ait été comme complice de son mal-heur.

Mais parce qu'on auroit pû croire que c'étoit ou l'excés de sa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empéchoit d'éclatter, & qui la retenoit dans sa solitude, lors que l'arrêt eût été donné, lors qu'il n'y eût plus d'esperance de pouvoir sauver Jesus, elle sortit pour l'accompagner au Calvaire, & pour être témoin de sa mort. Elle ne se contenta pas de le suivre de loin, comme les autres femmes qui étoient inconsolables, elle monta jusqu'au lieu du supplice, elle le vit cloüer à la croix, elle le vit élever entre les voleurs avec une constance qu'on ne sauroit assez admirer, elle

ne troubla point par ſes cris cette ſanglante exécution, elle conſentit à tout par ſon ſilence, elle eût la force de ſe tenir debout juſqu'à ce que le ſacrifice fût entiérement conſommé, pour faire voir qu'elle étoit comme le Prêtre qui l'offroit volontairement au Pére Eternel. *Stabat autem juxta crucem Jeſus mater ejus.* Le dévot Gerſon dit qu'elle l'offroit même avec plaiſir, & que la joie de ſon ame en cette rencontre fût plus forte que la triſteſe dont ſon cœur fut penetré. *Dans illum utique cum gaudio, & exultatione, quæ magnam carnis anguſtiam ſuperabat.*

D'où peut donc venir un grand courage à une Mere ſi tendre, & dans la perte du plus aimable de tous les Fils, c'eſt que Marie s'étoit préparée depuis long tems à cette perte, elle s'y étoit réſoluë dés le jour de ſa Purification, & depuis ce jour là toute ſa vie n'avoit été qu'un exercice cõtinuel de ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, qu'une meditation de ſouffrances de ſon cher enfant, à peine laiſsoit elle paſser un moment ſans acceptẽ dans ſon ame la douleur aiguë dont Simeon lui avoit prédit qu'elle devoit étre percée, & ſans renouveller le conſentement qu'elle avoit donné pour toutes les circonſtances les plus cruelles de la Paſſion.

La belle leçon pour nous, Chrétiens Auditeurs, ſi nous voulions bien en profiter! N'eſt-ce pas une choſe bien pitoyable de voir le trouble & la deſolation de la pluſpart des fémes Chrétiennes à la mort de leurs enfans ou de leur maris, & de la pluſpart des enfans à la perte de leurs peres ou de leurs meres? Ne diroit-on pas bien ſouvent que ce

ſont des paiens qui en pleurent, d'autres des infidelles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie aprés celle ci, ni que dans le Ciel il y ait un ſouverain maître, au bon plaiſir duquel toute volonté creée ſe doit ſoumettre? Ne diroit-on pas que juſqu'alors ils avoient ignoré que nos corps étoient corruptibles, que l'ame n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette maiſon de boüe & qu'il n'eſt point de liaiſon ſi étroitte qui ne doive être rompuë par la mort; Si comme nous pouvõs mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous le jours à Dieu avec une veritable reſignation, & nos vies & celles de tous ceux que nous aimons davantage, ſi nous prévenions ces triſtes revers; ſi nous forcions nôtre cœur d'y conſentir par avance, ſi nous l'y accoûtumions, pour ainſi dire, en penſant ſouvent qu'ils nous doivent enfin arriver en acceptant dés-ici tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, en deſavoûant tous les ſentimens naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la providence: En un mot faiſant comme un ſacrifice volontaire & continuël de tout ce que la mort nous peut enlever. En premier lieu, de quel merite ne ſeroit pas devant Dieu un exercice ſi Chrétien? Quel comble de graces ne nous attireroit pas la pratique d'une ſi grande ſoûmiſſion: Mais en ſecond lieu, lors qu'il plairoit à nôtre Seigneur appeller à lui les perſonnes qui nous ſont cheres, on ne nous verroit pas recevoir ces afflictions avec ſi peu de conſtance: on ne nous verroit pas éclatter en des plaintes ſcandaleuſes, indignes d'une ame qui a la Foi, d'une ame qui demande tous les jours que la vo-

lonté de Dieu ſoit faite ; & qui peut retrouver en Jesus-Christ un ſi bon pére, un frére ſi tendre, un époux ſi aimable, qui peut retrouver en lui toutes choſes. On ne nous verroit pas dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus importans de la veritable amitié, oublier le ſoin de l'ame & du ſalut de nos proches, negliger ces dernieres heures, ces derniers momens, d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile. O que j'aime à voir un Chrêtien, une Chrêtienne qui ne ſonge alors qu'à procurer une ſainte mort à la perſonne qu'elle aime! Que j'aime à voir une mere, qui à l'exemple de celle des Machabées, exhorte ſes propres enfans à quitter la vie ſans regret, dans l'eſperãce d'en recommencer bien-tôt une plus heureuſe! une femme, qui conſole elle-même ſon mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il ſouffre, du peu de temps qui lui reſte, & qui ſe réſerve à pleurer lors qu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de ſon amour; Que j'aime à la voir cette femme dans le moment que ce mari expire, ſe proſterner devant ſon Crucifix, adorer humblement & en ſilence l'auteur d'une ſi grãde diſgrace, baiſer avec reſpect la main qui lui ôte ſon appui & ſa couronne, ordonner à toute ſa famille de l'imiter en cette action de religion, & ménager ainſi l'occaſion la plus favorable pour gagner le cœur de Dieu, qu'on puiſſe avoir dans la vie. Quelle ſageſſe! mais quelle preuve de ſon amour, au lieu d'attirer à ſoi tous les aſſiſtans par des cris, & par des lamentations, au lieu d'occuper & les Prêtres & les Laïques à la conſoler, de les inviter

tous à ſecourir cette pauvre ame, qui dans ce moment tombe dans le feu du Purgatoire, de s'enfermer elle-même pour la ſoulager promtement par ſes priéres, de n'oublier rien pour faire que celui qu'elle a tant aimé lui ſoit obligé de ſa delivrance, & d'offrir ſur l'heure pour ſa rançon, la choſe du monde, qui peut être au mort du plus grand ſecours, qui eſt cette même douleur qu'elle ſouffre, & qu'elle tâche de retenir par le reſpect qu'elle porte aux ordres de la Providence.

Ce que je dis de la mort des proches, on le peut étendre à toutes les autres diſgraces de la vie; une ame préparée à tous les maux par les ſoins qu'elle a eû dentretenir ſa volonté dans une entiére dépendance de toutes les volontez de Dieu. Une ame, qui de peur d'être ſurpriſe, ſe fait tous les jours à elle même le détail des croix qui lui peuvent arriver; & qui s'anime à les embraſſer, comme ſi elles étoiẽt déja préſentes: Cette ame, dis-je, ne ſera point troublée par l'averſité, elle ne perdra point le jugement dans les accidens les plus funeſtes, elle ſera toûjours en état d'en faire un profit immenſe: & de donner aux incredules une preuve de nôtre religion plus forte à mon ſens, & plus-illuſtre que tous les miracles. Diſons un mot de la ſeconde partie du ſacrifice. Je vous ai fait voir que dans la Préſentation Marie avoit ſacrifié ce qu'elle avoit de plus cher, en qualité de Mere, qui eſt ſon Fils; il me reſte à montrer que dans la Purification, elle a comme immolé ce qu'elle avoit de plus précieux, en qualité de Vierge, qui eſt la gloire de la Virginité même.

Il ne me ſera pas difficile de faire comprendre le pouvoir que la paſſion de l'honneur a ſur leur eſprit aprés ce que j'ai dit de l'amour que les femmes ont pour leurs enfans. Il ſuffit de dire en un mot, qu'elles ont encore plus de pudeur, que de tendreſſe. Témoins ces mal-heureuſes méres, qui pour ſauver leur réputation, ſe determinent à étouffer leur fruit, & à ſouiller leurs mains de leur propre ſang. Ce qui prouve d'autant plus fortement, que leur honneur leur eſt extrémement cher, que lors qu'elles en viennét à ces excez, elles ont déja perdu la plus grande partie de la honte qui leur eſt ſi naturelle, car il ne ſe peut faire qu'une créature cõſente au peché, qui la deshonnote; qu'elle n'ait déja cõme renoncé à toute pudeur. Que ſi neanmoins ce reſte d'hõneur, cette paſſion à demi éteinte fait encore de ſi grands efforts; quelle doit être ſa violence, lors qu'elle n'a point encore receû de pareille atteinte? Je vous laiſſe à pénſer combien une jeune & chaſte perſonne doit être ſenſible à la confuſion, puiſque celles là mêmes, qui ſe ſont abandonnées aux deſordres les plus honteux, craignent ſi fort d'en rougir?

Je ne veux pas m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point, ſur les perſonnes du monde les plus honnêtes; pour vous donner quelque idée de ſon incomparable pudeur; je vous prie ſeulement de remarquer avec Saint Auguſtin, que lors que le S. Eſprit forma Jesus Christ dans ſes entrailles, quoi que cette conception ſe fit par une voie ſi éloignée de toute ſorte d'impureté, la ſeule penſée, qu'elle alloit devenir Mere, lui fit une peine,

qu'elle ne pût dissimuler, & qui parut sur son visage par toutes les marques d'une veritable confusion. D'où ce Saint Pere prend occasion de lui répréſenter comme deux effets égallemẽt surprenans, l'un de sa vertu, & l'autre de la toute puissance de Dieu, de n'avoir pû se défendre d'une honte si chaste, lors quelle conceût, & d'avoir été exemte de douleur, lors qu'elle enfanta. *Nec in conceptu inventa es sine pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, Chrétiens Auditeurs, quelle mortification pour Marie de paroître aujourd'hui dans le temple de Jerusalem, portant un enfant entre ses bras, & cherchant un remede, qui n'a été ordonné que pour les femmes impures? Une jeune fille qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a fait vœu d'une éternelle virginité, qui n'a pû voir sans fremir, entrer un Ange dans sa cellule, parce qu'il avoit la figure d'homme, oſera-t'elle bien se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des marques si visibles d'une impureté, dont elle a toujours eû plus d'horreur que de la mort? Je n'en douterois nullement si elle avoit quelque obligation de le faire, quelque peine qu'elle sentit à s'aquitter de son devoir, je sai que la crainte de déplaire à Dieu, étoufferoit en son cœur jusqu'aux premiers mouvemens de toute autre crainte: Mais sa virginité la dipense d'obéir à cette loi. Saint Ciprien, & Saint Bernard remarquent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, & qu'elle l'exempte tout visiblement. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires,

il n'a pû établir la Purification pour celle qui eſt plus pure que les Anges. C'eſt pourquoi Saint Auguſtin fait dire à Marie : J'ai conceû ; j'ai même enfanté, ſans que ma virginité ait été ſoüillée le moins du monde. Que les autres méres ſe ſoumettent donc à la loi commune; mais il n'y a nulle apparence qu'on ait pretendu y aſſujetir les Vierges. *Virgo concepi , & peperi ; ferant ergo legis onera mulieres , Virgines vero ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être, Qui l'obligeoit à ſe purifier? La loi de la charité, qui lie égallemét tout le monde, parce qu'en ſe ſouſtraïant à une obſervance conſacrée par l'uſage de tant de ſiécles, elle auroit affoibli par cét exemple l'autorité de toutes les autres loix, & donné aux Juifs l'occaſion d'un ſcandale preſqu'inévitable , mais je répons qu'il étoit aiſé d'aller au devant de ce peril, en faiſant ſavoir à tout le monde ce que le Seigneur avoit fait en elle. Elle n'avoit qu'à déclarer qu'elle étoit cette Vierge, dont Iſaïe avoit parlé , laquelle devoit devenir feconde par l'operation du Saint Eſprit ſans perdre la fleur de ſa pureté. Aprés cette déclaration elle auroit pû ou ſe diſpenſer de la Purification, ſans ſcandaliſer perſonne , ou l'obſerver, ſans ſe faire tort à elle même. Mais non, Meſſieurs, Marie ne craint point les vains jugemens des hommes , & elle craint trop les loüanges, que cét aveû lui attireroit ; ce grand ſecret n'eſt point encore ſorti de ſon cœur; & il ne faut pas eſperer qu'elle le publie, ni qu'elle en faſſe même confidence à qui que ce ſoit, il n'eſt point de confuſion, qu'elle n'eſſuïe plûtôt que de réveler

un miſtére qui lui eſt ſi glorieux.

Je ne ſai, ſi vous avez jamais fait réflexion à ce ſilence de Marie, il me ſemble qu'il a fallu une grande force, pour l'obſerver ſi exactement malgré les occaſions, où elle s'eſt veûë comme dans la derniere neceſſité de parler. Vous ſavez quel plaiſir c'eſt que de ſe décharger d'un ſecret de quelque importance; Plus la choſe eſt grande & inoûie, plus on ſe ſent preſſé d'en faire part à ſes confidens : Mais ſi elle nous eſt honorable, on ne ſauroit ſe retenir, on ſe perſuade par mille raiſons, qu'il eſt a propos de la communiquer à d'autres; on ſe figure des bien-ſéances, des neceſſitez abſoluës. Marie a été choiſie pour étre la mere du Rédempteur, un Ange lui vient annoncer l'honneur, que Dieu lui fait de la préferer à toutes les autres femmes. Elle a conceu le Meſſie, il vient de s'incarner dans ſon ſein, on ne lui a point ordonné de tenir la choſe ſecrette: comment eſt-ce qu'elle ne ſort pas ſur l'heure de ſa ſolitude toute tranſportée de joje, pour aller donner une ſi grande nouvelle à ſa famille; pour aller inviter toute la Judée à loûër le Seigneur, qui a enfin exaucé les vœux de ſon peuple. Non, Meſſieurs, elle n'eſt nullement tenté d'aller publier la grace, qu'elle a receuë, elle n'en dit mot à perſonne, & ce que je ne ſaurois aſſez admirer, elle n'en parle pas même à ſon mari, quoi qu'il fut ſi bon, ſi ſaint, ſi diſcret, quoi qu'il eût droit, ce ſemble, ſur tous les ſecrets de ſon épouſe, quoi qu'il parût ſi à propos, & méme ſi neceſſaire de ne lui rien celer de tout ce qui ſe paſſoit.

Cependant voila ſa groſſeſse, qui commence à

ſe découvrir par les marques ordinaires ; Joſeph s'en apperçoit à ces marques, il en entre dans un trouble qu'il ne peut diſſimuler. Marie, la chaſte Marie, la plus ſainte & la plus pure des Vierges, lit dans l'eſprit de ſon époux les ſoupçons horribles qu'il forme contre ſa fidelité, elle voit qu'il délibere en lui-même, s'il doit la déferer aux Prêtres, pour la faire punir comme une adultere, ou s'il ſe doit contenter de la quitter ſecrettement, de peur de ſe deshonnorer, & de ſe ſoüiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus ſpecieux, quelle raiſon plus forte peut-on avoir de ſe découvrir ſans réſerve ? Ne ſera-ce point encore aſsez pour faire parler Marie ? Non, Meſſieurs, tout cela ne ſuffit point pour vaincre ſon humilité. Il n'y a ni peril, ni confuſion qui ſoit capable de lui arracher ce grand ſecret : & Joſeph ſera éternellement embarraſſé dans les doutes, qui l'inquiétent, ſi un Ange ne deſcend du Ciel tout exprés pour les diſſiper.

Jugez donc, Chrêtiens Auditeurs, ſi pour s'exemter de la Purification, elle voudra faire connoître les graces, qu'elle a receuës : Elle, dis je, qui les a tenues ſecrettes en un tems, où ſon ſilence l'expoſoit à être lapidée avec infamie, & donnoit lieu à des penſées contre ſon honneur, leſquelles lui devoient être mille-fois plus inſupportables, que la mort même ? Mais n'eſt-il pas vrai que pour en uſer ainſi, il faut avoir l'ame bien élevée au deſſus des ames communes, bien purgée de tout amour propre, bien détrompée de la vanité ? Il me ſemble que je la vois cette grande ame entiérement détachée de la terre, dãs une region où

elle ne voit que Dieu, où elle ne se ressouvient que de lui; où elle ne s'applique qu'à meriter son estime & son amour; où bien loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas méme, s'il y a des hommes au monde, & si elle est exposée à d'autres yeux, qu'à ceux de l'époux qu'elle a au Ciel.

Heureux mille fois, celui qui peut être en une semblable disposition! c'est-à-dire, qui n'a que du mépris, & pour tout le mal que l'on peut penser de lui, & pour tout le bien qu'on en peut dire qui borne tous ses desirs à contenter son Créateur, qui vit sur la terre, comme s'il y étoit tout seul avec Dieu, qui oublie, qui conte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est en cét état, qu'on est tranquille, qu'on a de facilité à se faire saint! Au contraire on peut dire que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des discours & des jugemens des hommes, est le plus grand obstacle, que nous aions à la veritable pieté: Tandis que vous aurez cette foiblesse ou vous ne ferez pas le bien, de peur d'être blâmé des méchans, ou vous ne le ferez que pour être loüé des bons. Nous voions tous les jours que la crainte d'être raillé, de passer pour bigot & pour hipocrite, étouffe la pluspart des bonnes résolutions, que le desir de passer pour sage, & pour vertueux corrompt la plûpart des bonnes œuvres: Mais sur tout cette vaine apprehension de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie; cette appréhension, dis je, est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend les travaux des

Prédicateurs inutiles. Hélas ! Quel fruit ne ferions-nous pas si nous pouvions détruire ce vain fantôme ? Car enfin la vertu a quelque chose de fort aimable, elle a de grands charmes pour la plûpart des esprits; elle a je ne sai quoi, qui enchante, qui ravit les plus vicieux.

On ne peut s'empécher d'admirer les Saints, & de cette admiration il naît assez naturellemét une secrette envie de les imiter. De plus le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur, & en méme tems avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du desir de se donner à lui sans reserve ; si pour cela il ne falloit qu'être bon au fond du cœur, s'il ne falloit rien changer à l'exterieur, en un mot s'il ne falloit pas se déclarer: Croiez-moi, Messieurs, le nombre des Saints, & des Saintes égalleroit bien-tôt celui des étoiles du firmament. Mais si l'on vient à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions, si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, & des divertissemens, se tenir dans la solitude : que de discours, que de railleries, que de plaintes même, que de murmures ne va point causer ce chãgement, sur tout dans les païs, où la dévotion n'est gueres connuë, & où les tiédes, & les négligens ne sont pas accoûtumez à voir beaucoup de personnes, dont la ferveur condanne leur lâcheté? Les grãds ont encore ici plus de difficulté que les autres, parce qu'ils sont plus exposez à la veûë du monde qu'ils ne peuvent rien réformer au déhors, qu'on ne s'en apperçoive incontinent, mais ils ont aussi cét avantage, que comme on a beaucoup

de reſpect & de complaiſance pour eux, on ne les blâme pas facilement ; au contraire on loüe, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font. Leur exemple a le pouvoir de donner du credit à la maniére de vie qu'il leur plaît choiſir, quelque route qu'ils prennent, bien-loin de les détourner, on fait gloire de les ſuivre.

Mais de quelque condition, que nous ſoions, nous ſommes bien mal-heureux, ſi pour des diſcours, & pour des paroles nous abandonnons d'auſſi grands tréſors que ceux qui ſont renfermez dans la veritable vertu ! Nous ſommes bien mal-heureux, ſi nous préférons le jugement des hommes, qui ſont ſi injuſtes & ſi foibles, qui ne penſent preſque pas à nous, qui font ſi peu d'état de nous, qui n'aiment & qui n'eſtiment qu'eux-même : ſi, dis-je, nous le préferons au jugement d'un Dieu ſi équitable & ſi éclaré, d'un Dieu qui a toûjours les yeux ſur nous, qui prend tant d'interêt à ce qui nous touche ; & qui nous doit rendre éternellement heureux, ou éternellement mal-heureux, ſelon qu'il nous aura jugé dignes de ſon eſtime, ou de ſes mépris. Hélas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent nôtre dévotion ; & nous n'apprehendons pas les réproches, que le Seigneur nous fera quelque jour de nôtre vie toute mondaine toute oppoſée à ſes maximes, & à ſes exemples ; Si c'eſt pour nous une ſi grande peine de paroître bons devant les méchans, quelle confuſion n'aurons-nous pas de paroître mauvais en la préſence de Dieu, & de tous les Saints ? Que nous ſervira pour

lors, que nôtre vie ait été approuvé ou condamnée par le monde ? Le monde nous juſtifiera-t-il devant Dieu? Prendra-t-il nôtre parti contre nôtre Juge? Si nous n'avons autre choſe à dire pour nôtre défence, ſi ce n'eſt que nous avons eû peur de déplaire à l'ennemi de Jeſus-Chriſt : Croiez-vous que ce ſoit là une fort bonne défence ? Pour moi, dit Saint Paul, je ne me mets nullement en peine de ce que les hommes peuvent penſer de moi, je ne les connois point pour mes juges, ſi je ſuis aſſez heureux pour plaire au Seigneur, je me paſſerai bien de toute autre approbation. *Mihi autem pro minimo eſt, ut à vobis judicer, aut ab humano judice, qui autem me judicat, Dominus eſt.*

Seigneur, imprimez s'il vous plaît ce généreux ſentiment dans le cœur de tous ceux qui ſont ici ! Si vous ne le fortifiez contre les reſpects humains, ſi vous ne levez cét obſtacle, qui s'oppoſe à nôtre zele, nous ne ferons jamais rien pour vôtre gloire, nous toucherons, nous échaufferons les cœurs, nous ferons naître mille bons deſirs, nous leurs inſpirerons le degoût du monde, l'amour de la ſolitude, de la priére, de la mortification ; mais tout cela ira échoüer contre cét écueil, dés le moment que pour vôtre ſervice il faudra réſiſter aux priéres & aux ſolicitations des amis; qu'il faudra rompre une partie, ſe retirer d'une ſocietté; témoigner qu'on craint de vous offencer, & le témoigner devant des perſonnes qui en font gloire; on ne ſe reſſouviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on ſe trouvera ſans force, & ſans courage pour le faire.

Nous avons beſoin de vôtre grace, ô mon Dieu! Nous avons beſoin d'une grande grace, pour ſoûtenir nôtre foibleſſe en ces rencontres, pour perſeverer dans les ſaintes reſolutions, que vous nous avez inſpirées; & pour mériter la Couronne, qui n'eſt donnée qu'à la perſeverance: Je vous ſoûaite, Meſſieurs, & cette perſeverance & cette couronne immortelle. Au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXIX,

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Aprés que les jours de la Purification de MARIE *furent accomplis, on porta* JESUS *à Jerusalem, pour le presenter au Seigneur.* Saint Luc. chap. 2.

On a toûjours estimé & loüé la pureté de la Sainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort considerable à l'égard de Marie, si son amour pour la pureté n'eût été trés-tendre, & desintereſſé.

JE ne sai si dans ce jour, où l'Eglise celebre le Mistére de la Purification de Marie, on approuvera le dessein, que j'ai de faire l'éloge de

ſa Pureté. Je me ſuis attaché à cette penſée par des raiſons qui m'ont paru aſſez plauſibles, & auſquelles vous vous rendrez peut-être Meſſieurs, auſſi bien que moi. La premiere c'eſt qu'il me ſemble que de toutes les vertus de nôtre Dame, il n'en eſt aucune qui merite mieux un Panegirique que celle-ci : qu'elle fait, pour ainſi dire, ſon caractere particulier, puiſqu'on l'apelle Vierge par excellence : En ſecond lieu elle n'a pas ſeulement été la premiére, qui ait mis en honneur la Virginité; Mais encore elle l'a porté ſi loin qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait ; qu'elle paſſe même nos conceptions, & qu'elle ne peut être bien conçûë, que par les lumiéres de la foi. De plus c'eſt par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, & de l'atirer dans ſes entrailles ſelon Saint Bernard, *Virginitate placuit.* Elle a fait elle-même tant d'état de la qualité de Vierge, qu'elle l'a préferée à tous les titres les plus glorieux & du ciel & de la terre.

Que s'il y a tant de raiſons pour loüer la Pureté de Marie, il n'eſt pas moins raiſonnable de choiſir pour cela le jour de ſa Purification : Ce jour dis-je, où elle ſemble renoncer à la gloire de ſa pureté, & ſe confondre volontairement avec le reſte des méres. Il eſt du zele de ſes veritables ſerviteurs, de réveler à toute la terre, ce qui eſt non ſeulement couvert, mais encore obſcurci & terni en quelque ſorte par ce miſtere. Il eſt à propos que nous prenions le parti de ſa gloire contre ſon humilité, & que nous tâchiõs de lui conſerver par nos diſcours ce qu'elle hazarde par ſon ſilence & par ſa ſoûmiſſion à la Loi divine. Eſprit Saint,

c'eſt de vôtre bien-aimée, & c'eſt de ce que vous avez le plus aimé en elle que nous allons nous entretenir ; Ce ne ſont plus nos intereſts, ce ſont les ſiens, que nous oſons vous recommander, vous nous exaucerez ſans doute en cette rencontre, ſur tout ſi vous priant pour elle, nous vous prions encore par elle. *Ave Maria.*

Il ne faut pas croire que la chaſteté ſoit ſimplement une qualité corporelle comme la beauté & la force, & que pour étre vraiment chaſte, il ſuffiſe de vivre dans un grand êloignement de tout ce qui peut ſoüiller, ou deshonorer le corps, puiſque toutes les vertus ſont ſpirituelles, elles ont toutes leurs ſieges, ou dans l'entendement comme la foi & la prudence, ou dans la volonté comme la charité, la juſtice, la temperance, & preſque toutes les autres vertus morales & ſurnaturelles. De ſorte que pour être pur d'une maniere ſainte & loüable ; ce n'eſt pas aſſez d'étre exempt d'impureté, on peut avoir cét avantage par temperament, & par neceſſité, par défaut d'âge & de connoiſſance ; Il faut être pur par choix, par eſtime, par affection pour cette vertu, il faut l'eſtimer & l'aimer pour elle-même ſans nul interêt temporel, ſans avoir égard à la gloire, & aux autres avantages qu'on peut eſperer en la pratiquant. C'eſt-à dire en un mot que pour être vraiment chaſte, il faut aimer la pureté, & qu'il la faut aimer purement ; plus cét amour eſt tendre, plus il eſt deſintereſſé, & plus cette vertu eſt parfaite en celui qui fait profeſſion, comme au contraire par le défaut de ces deux conditions la pureté ceſſe d'être une vertu & peut-être même vicieuſe.

Cela étant supposé dans le dessein que j'ai de parler de la chasteté de MARIE, on voit aisément à quoi c'est que je me dois arrêter ; Il faut que je vous entretienne en premier lieu du zele, qu'elle a eû pour cette belle vertu ; & en second lieu du desintéressement de ce méme zele ; Je ne prétens pas vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un & l'autre, cela est absolument impossible, mais j'espere de vous dire des choses, qui ne laisseront pas de vous en donner une grande idée. Nous verrons donc dans le premier Point, combien MARIE a aimé la pureté, & dans le second combien elle l'a aimée purement.

Je supose avant toutes choses comme une verité, qui ne souffre nulle contestation, que MARIE dés ses premieres années s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, & qu'elle a gardé constamment cette resolution jusqu'à la mort. Comme les heretiques se sont atachez pour la plûpart à persecuter la Sainte Vierge, que tous ses privileges lui ont été disputez, je sai que celui de sa perpetuelle virginité a été combatuë comme les autres. Quoique Calvin lui-même en son harmonie ait dit, que c'est un article dont on ne peut douter serieusement à moins que de vouloir paser pour opiniâtre & rebelle à la lumiere, il ne laisse pas d'y avoir des libertins, qui osent douter de tout, & particulierement de ce qui a quelque opposition avec leurs mœurs déréglées.

Ils disent donc que MARIE n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de JESUS-CHRIST, que depuis elle a eu des enfans de Saint Joseph, & ils le disent sur des fondemens, qui font pitié à qui-

conque les examine avec soin. Marie enfante, Jesus est appellé son premier né, pour faire voir qu'elle n'avoit pas eu d'enfant avant celui-là, ces beaux esprits veulent que c'est pour nous apprendre qu'elle en a eu d'autres aprés lui. Pour faire voir que le Sauveur est né d'une Vierge, l'Evangeliste declare qu'avant ses couches, Saint Joseph n'avoit eu nul commerce avec elle, & ils concluënt qu'elle a donc vêcu depuis avec lui comme une autre femme, Saint Jean & Saint Jacques sont appellez les freres de JESUS-CHRIST selon la coûtume des Juifs, qui donnoient ce nom aux cousins jusqu'à un certain degré : sur cela ils ont la hardiesse d'avancer que ces deux Apôtres ont eu Marie pour Mere.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? N'est-ce pas bien dequoi opposer aux sentimens de tous les Péres Grecs & Latins, qui affectent de l'apeller toûjours Vierge ? Ne sont-ce pas là des argumens bien capables de détruire la créance universelle de l'Eglise ? qui dés la naissance du Christianisme a condamné cette erreur dans Cerintus, & en la personne d'Ebion, & depuis encore en celle de Florinus, d'Helvidius, de Jovinien & de quelques autres refutez par Saint Epiphane, Saint Jerôme & Saint Augustin. Que signifient ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* ? Si ce n'est qu'elle a fait vœu d'une perpetuelle virginité. Si elle n'avoit pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t'elle à la Conception de JESUS-CHRIST, & si elle l'avoit, comment l'a-t'elle violé aprés avoir mis au monde le Rédempteur. Ce n'étoit peut-être qu'une simple résolu-

tion, je le veux; mais une resolution si ferme qu'elle refuse de rompre pour être Mere du Saint des Saints, pour loger le Verbe incarné dans ses entrailles; est-il croyable qu'elle l'ait abandonnée depuis pour mettre au monde des pecheurs, des enfans de malediction, des éſclaves de Lucifer? Quoi cette chere virginité, ce trésor que Dieu lui avoit conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avoit épargné, qu'il avoit, pour ainsi dire, respecté, en venant au monde. Cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au desir d'avoir un enfant d'Adam? Marie l'auroit mépriſée aprés la naissance du Redempteur en un tems où ses graces s'étoient multipliées à l'infini, aprés avoir mis au jour le Dieu de la pureté, celui qui venoit aprendre aux hommes cette admirable vertu & par ses exemples & par sa doctrine?

Il est étrange que nulle verité ne soit hors d'ateinte à la présomption de l'esprit humain, & que le desir de contredire joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte jusqu'à renoncer au sens commun, & à toutes les lumiéres les plus naturelles. On me dira peut-être, qu'il n'y a rien de fort admirable en cette constante virginité de Marie, veû qu'elle ne lui coûtoit nul combat; ayant été delivrée en sa Conception de l'attrait qui nous porte au vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de revolte en elle, qui pût l'ébranler dans le desir qu'elle avoit de vivre chaste. Vous dites que c'étoit un privilege qui lui avoit été accordé; j'en conviens, mais c'étoit encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avoit pour cette vertu

lequel étoit si ardent, qu'il fermoit toute entrée aux tentations, & la rendoit insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque en la Sainte Vierge une grande tendresse pour la pureté, c'est que quoique affranchie des rebellions de la chair, quoique hors d'ateinte à tout ce qui pourroit troubler son esprit ou soüiller son cœur, elle ne laisse pas de vivre dans la même retenuë, de prendre toutes les précautions, qu'on auroit pû prescrire à la plus foible des créatures.

Ces saintes filles qui se condamnent à une prison perpetuelle, témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde, mais aussi ont-elles bien raison de se défier de leur foiblesse & des artifices de leur ennemi, elles posedent un tréſor, qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé en sa Conception la tête du vieux serpent, Marie qui joüit des privileges de la nature innocente, qui a été confirmée en grace & comblée de graces, pourroit s'exempter de tant de soins & se donner plus de liberté. Cependant dés l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le temple, & se devoüe pour toûjours à la solitude & au silence. C'est-là, dit S. Ambroise, qu'elle s'ocupe au service de la maison de Dieu, avec autant d'aplication que si elle avoit à se défendre des perils de l'oisiveté, où la chasteté la plus parfaite court quelque hazard, comme les eaux les plus pures se corrompent, quand elles croupissent. C'est-là, qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, ne sachant ce que c'est de ces confidences, de ces ami-

tiez particulières, où il eſt bien mal-aiſé qu'il ne ſe gliſſe quelque choſe d'un peu plus libre ſoit dans les actions, ſoit dans les diſcours. Si la néceſſité l'oblige à parler, c'eſt avec une rougeur, qui fait voir la peine qu'elle ſent à s'atirer les regars de ceux qui l'écoutent. *Intenta operi, verecunda ſermone arbitrum mentis ſolita Deum non hominem quærere.* Conſiderez-la je vous prie dans la petite chambre où l'Ange la trouve à l'Annonciation, nul homme, dit le même Saint Ambroiſe, ne pénetra jamais dans cette retraite, un Ange ſeul a pû y avoir entré, & il la trouve ainſi qu'elle avoit acoûtumé d'être ſans compagne, comme ſi elle aprehendoit que ſes oreilles ne fuſſent ſoüillées par quelque diſcours trop humain. *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit. Solus Angelus reperit, ſola ſine comite, ſola ſine teſte, ne quo degenere depravaretur afflatu.*

Je ne parle point du trouble que lui cauſa la vûë de l'Ange, qui lui apparoiſſoit ſous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte ſeroit une marque de pudeur & de modeſtie; Mais dans la Sainte Vierge qui connoiſſoit ſes forces, & qui ſe ſentoit ſi éloignée de tout ce qui étoit contraire à ſon devoir, ce ne pouvoit être que l'effet d'un amour pour la pureté, qui alloit pour ainſi dire, juſqu'à l'excés, juſqu'à l'aveugler, juſqu'à lui ôter pour un tems l'uſage de la raiſon. Ce qui eſt admirable, c'eſt que ce méme amour pour la ſolitude, cette même modeſtie qu'elle fit paroître dans ſa plus grande jeuneſſe, elle les conſerva non ſeulement dans le mariage, mais encore étant veuve, & même aprés la mort de ſon Fils,

juſqu'à l'âge de ſoixante-ans. A cét âge elle auroit pû ſe produire, parler, converſer ſans rien faire contre la bien-ſeance la plus éxacte, elle auroit pû ſe donner plus de liberté ſans choquer les regles de la plus ſevere pudeur. Cependant depuis la mort de ſon Fils, on ne la voit non plus, on n'entend non plus parler d'elle, que ſi elle étoit morte avec lui. Saint Denis eut l'avantage de la voir à Jeruſalem, & il n'a pas manqué de le faire ſavoir à toute la terre. Au reſte, il declare qu'il n'a jamais rien vû de plus ſemblable à une divinité, qu'il l'auroit adorée ſi peu de tems auparavant il n'avoit été gueri des erreurs de l'Idolatrie. Je vous laiſſe à penſer Meſſieurs, ſi à l'âge d'environ ſoixante-ans, où étoit alors Marie, ce Saint avoit été ébloüi par l'éclat de ſa beauté ou par celui de ſa modeſtie & de ſa pudeur. Vous voyez par-là quelle a été la conſtance & la delicateſſe de ſon amour pour la chaſteté, mais je m'en vais vous donner des preuves de ſa generoſité & de ſa force.

En quelque tems de l'année que vous conſideriez une roſe, quand ce ſeroit au plus beau jour du printems, ſa fraîcheur, ſon éclat, ſon odeur, le teint de ſes feüilles, s'il m'eſt permis de parler ainſi, leur arrangement vous donnera de l'admiration, vous ne pouvez vous empêcher de loüer le Créateur qui d'un bois ſec & épineux, d'une terre qui n'eſt ni vermeille ni parfumée, pour faire naître une ſi belle fleur, qui pour faire les délices preſque de tous les ſens, mais ſi c'eſt en plein hiver, lorſque la terre reſſerrée par la gelée ne ſauroit ni pouſſer ni entretenir un brin d'herbe, & que les arbres

les plus hauts ſont dépoüillez des feüilles & ſéchez juſqu'à la racine, elle vous paroîtra un prodige.

Meſſieurs, Marie a été Vierge en une ſaiſon qui n'étoit point la ſaiſon de la virginité, cette vertu étoit perſecutée de ſon tems, elle étoit du moins inconnuë. Il faut que l'amour ſoit bien fort, quand il n'eſt point rebuté par l'obſcurité & les diſgraces de la perſonne qu'on aime. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où elle paſſoit ſi peu pour une vertu, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de recevoir un mari, & de renoncer du moins en apparence à la chaſteté virginale. Ce qui étoit d'autant plus difficile, que la virginité ainſi obſcurcie par le mariage, paſſoit neceſſairement pour ſterilité. Or vous ſavez, Meſſieurs, ce que tout le peuple Juif penſoit de cette malediction. Car alors on ignoroit encore le prix des adverſitez temporelles, elles étoient encore des marques de la colere du Seigneur. JESUS-CHRIST n'avoit point encore découvert le tréſor incomparable qui étoit caché dans les croix, de ſorte que les malheureux n'oſoient paroître en public, & qu'on ne faiſoit pas difficulté de les regarder comme des ſcelerats & des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté eſt à l'épreuve de tout cela, elle lui paroît belle au milieu de tant de diſgraces, tout cela ne l'empêchera pas de ſe lier étroitement avec elle, & de lui être fidelle juſqu'à la mort.

Mais ſavez-vous bien toutes les tentations que Marie a eu à ſurmonter, pour embraſſer, & pour demeurer ſi conſtamment attachée à cette

vertu. Je ne parle point du desir qu'on a naturellement de revivre dans sa posterité. Outre ce desir, toutes les femmes Juifves esperoient d'être meres du Messie ; & c'est pour cela, disent les Péres, que la sterilité étoit maudite. Jamais Prophete, jamais Docteur de la Loi, n'a eu une connoissance plus distincte de l'Ecriture que Marie, elle savoit que les semaines de Daniel qui marquoient si précisément le tems de l'Incarnation alloient expirer, elle savoit que le Messie devoit étre de la maison de David, dont elle étoit ; son humilité ne lui pouvoit pas cacher le comble des graces où elle étoit élevée, nulle créature n'avoit plus de sujet de prétendre à l'honneur d'étre la Mere de ce Prince, qu'on atendoit depuis tant de siecles. Toutefois Marie renonçant à de si grandes esperances, se resout à demeurer Vierge, & elle s'y engage par un vœu irrevocable. Elle avoit lû ; *Ecce Virgo concipiet & pariet Filium.* Sans doute, mais il faut bien que par une permission particuliere de Dieu, elle ne l'eût pas compris, puisqu'elle témoigna à l'Ange que ce vœu lui paroissoit un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Que si vous dites que c'est trop raffiner, que de vouloir faire un si grand merite à la Vierge d'un simple vœu de virginité ; je répons, Messieurs, que si elle n'a pas eû les vûës, & les pensées que nous lui atribuons, elle n'auroit pas laissé de faire ce qu'elle a fait, quand elle les auroit euës. En éfet, Messieurs, nous ne disons rien que de solide, & qui ne soit apuié par l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non seulement elle a renoncé à l'esperance d'être mere du Sauveur, pour être

Vierge, mais à cette maternité même, lorsqu'elle lui fut presentée par l'Ange de la part de Dieu. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu ébloüie par l'eclat d'une si grande élevation, que sur l'heure sans avoir eû du tems pour se réflechir sur les engagemens qu'elle avoit, elle interrompit l'Envoié du ciel, pour lui déclarer qu'elle étoit Vierge, & que rien n'étoit capable de l'obliger à renoncer à cette gloire. Quel zele pour la pureté? c'est un Ange qui lui parle, c'est de la part de Dieu auquel elle est engagée, & qui est le maître de sa liberté, il s'agit d'être élevée au dessus des Anges & des hommes. Mais Marie toute possedée de l'amour de la pureté, toute troublée, toute alarmée au seul nom de mére, ne considere rien de tout cela, & ne s'attache qu'à ces paroles de Conception & d'Enfantement, dont elle a horreur, sur cela elle se récrie, elle fait paroître sa surprise & son trouble par ces paroles. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Si c'est un commandement, je suis préte d'obéir, que si la chose est à mon choix, allez porter à quelqu'autre la couronne que vous m'offrez. Je sai que Dieu peut tout, & qu'il me peut rendre feconde sans impureté, mais s'il en faut passer par les voies communes & établies, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis Vierge, & que je le serai jusqu'à la mort.

O zele vraiment parfait! ô amour prodigieux de la pureté! ô belle vertu, qu'il faut que vous soiez précieuse, puisque Marie la plus éclairée de toutes les créatures vous a estimée & aimée jusqu'à ce point! Que les hommes se trompent hor-

riblement,& qu'ils ſe font de tort à eux-mémes en vous negligeant, en vous mépriſant comme ils le font. Ce n'eſt pas, Chrétiens Auditeurs, que je me plaigne des deſordres de nôtre ſiécle, & des outrages que reçoit tous les jours la chaſteté, je n'ai garde de ſoüiller par la répreſentation de nos deſordres, un diſcours conſacré à la virginité de Marie, je ne veux plaindre aujourd'hui que des perſonnes mêmes, qui font profeſſion d'être chaſtes, mais qui ſelon mon ſens n'aiment point cette vertu avec aſſez de tendreſſe & d'empreſſement.

Voulez-vous ſavoir ce que c'eſt qu'aimer veritablement la pureté ? Repreſentez-vous une femme amoureuſe de ſes propres charmes, & entétée de ſa beauté, non ſeulement elle voit avec complaiſance que la nature l'a diſtinguée en ce point du commun des femmes, mais elle aporte à conſerver les graces qu'elle en a reçûës, des ſoins qu'on ne ſauroit exprimer ; Que ne fait-elle point pour défendre ce teint, ſoit du hale, ſoit de la rigueur du froid ? Que ne fait-elle point pour le nourrir, pour l'entretenir dans ſa fleur, pour le rendre, s'il eſt poſſible, immortel ? pour lui cauſer une affliction ſenſible il n'eſt pas néceſſaire de lui arracher un œil, ou de lui cauſer quelqu'autre horrible difformité, un cheveu hors de ſa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat & d'embonpoint, un bouton, une enfleure, une petite tâche la mettroit au deſeſpoir.

Il eſt de même à peu prés d'une perſonne vraiment chaſte. Ce n'eſt pas aſſez pour elle d'éviter le crime, & les derniers dereglemens, elle ne ſe pardonneroit pas une parole ni un regard tant ſoit

peu libre. Les penſées les moins volontaires, les plus paſſageres lui font horreur, elle ne ſe contente pas d'être irreprochable aux choſes eſſentielles, tout lui paroit eſſentiel en cette matiere. Elle n'a ni yeux ni oreilles pour ce qui pourroit ſoüiller le moins du monde ſon imagination; toute médiſance lui déplait, parce que la charité y eſt bleſſée; mais celle qui offence la chaſteté, ces nouvelles galantes, ces hiſtoires ſcandaleuſes, qui ſont aujourd'hui le ſujet le plus ordinaire des entretiens, ſeroient capables de la bannir des compagnies, quand elle n'auroit point d'autre ſujet de ſe plaire en la ſolitude. Qui peut dire juſqu'où va ſa delicateſſe & ſa vigilance? elle fait la compagnie des perſonnes vicieuſes, elle ſe défie des plus reſervées, elle craint dans les hommes les plus vertueux la difference du ſexe, dans les femmes la corruption des mœurs & des ſentimens: enfin elle ne ſe croit bien en ſûreté, que lorſqu'elle eſt tout-à-fait ſeule, & encore alors elle s'aprehende elle-même, & ſe comporte toûjours avec la même modeſtie, que ſi elle étoit à la vûë de tout le monde.

Quand on eſt tout-à-fait chaſte, Chrétienne Compagnie, on craint de ternir cette vertu même dans les autres, on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mémes, s'aiment plûtôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaſte, par exemple, craindra d'être vûë, d'être loüée comme belle; elle ne ſe produira que dans la neceſſité. & alors ce ſera avec tant de retenuë, elle obſervera ſon air, ſa démarche, tous ſes mouvemens; de telle ſorte qu'elle ne ſera pour per-

ſonne un ſujet de chûte & de ſcandale. L'exemple de cette Vierge Romaine, qui s'arracha les yeux, & les envoia à un jeune-homme qui avoit eu la temerité de ſe plaindre à elle de leur pouvoir. Celui de cette autre, qui plongea la main dans la chaux vive, juſqu'à ce qu'elle fut entierement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avoit eu de s'atirer en paſſant les regards & les loüanges d'un homme : Ces exemples, dis-je, ſont un peu bien forts pour être imitez, mais toute femme qui aſpire à la gloire d'une chaſteté parfaite, prévient autant qu'il eſt poſſible, en ſe voilant & en ſe cachant, les accidens qui porterent ces ſaintes filles à de ſi grandes extremitez. O qu'elle eſt éloignée de la vanité de celles, dont les coiffures & les habits ne ſemblent être faits que pour allumer des feux impurs, qui ſemblent prendre à tâche d'inſulter à la pudeur, d'emploier les dons de Dieu à lui débaucher ſes creatures, & d'aller répandant par tout le poiſon qui corrompt les ames, & qui les tuë ? Qu'elle a de mépris & d'averſion pour ſes modes ſcandaleuſes, que le démon n'a introduit dans le monde, que pour y entretenir l'impureté. Que ſon état, la coûtume, les diſcours du monde, ſont de foibles raiſons, pour l'engager à renoncer à la modeſtie & à la ſimplicité de ſes habits.

Lors que j'entre dans la chambre de cette perſonne, Meſſieurs, je ne crains point de porter la vûë par tout indifferemment, je ſuis ſeûr que je n'y trouverai rien qui me faſſe repentir de ma confiance, les figures laſcives, les nuditez ne s'y trouvent ni ſur ſes meubles, ni dans ſes tableaux, il n'eſt

n'eſt pas juſqu'à ſon portrait, ſi elle en a, qui ne ſoit chaſte, & qui ne la faſse reconnoître à ſa modeſtie auſſi bien qu'aux traits de ſon viſage, elle craint d'étre veûë même en peinture, en un état qui puiſse arréter les yeux impudiques, ou effraier les plus chaſtes. Voila ce que je penſe de l'amour de la chaſteté. Au reſte, il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la dépeindre, ne ſoit que pour les ſeules Vierges, elle eſt pour les veuves, diſent les SS. Péres, elle eſt encore pour les femmes mariées. J'avoûë qu'elle a un éclat particulier dans celles qui ſe ſont conſacrées à Dieu par le vœu d'une entiére & parfaite continence; mais les autres ne laiſseront pas d'avoir leurs couronnes, & je ne fais pas difficulté d'avancer qu'il y peut avoir des perſonnes ſi vertueuſes & ſi zelées pour la pudeur, même dans le mariage, qu'elles ſurpaſseront en chaſteté un grand nombre de vierges de l'un & l'autre ſexe.

Il ne faut pas non plus s'imaginer, qu'étre parfaittement chaſte, ce ſoit étre tout à fait exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bon-heur de ceux que Dieu protege de telle ſorte, qu'ils n'ont jamais de cõbat à rendre en ce point, mais j'eſtime encore plus la conſtance des autres, qui ont à ſe défendre tous les jours de mille aſsauts importuns, & qui ne ſe laſsent, ni ne ſe rendent jamais. La pureté ſe purifie dans les tentations, bien loin d'y perdre quelque choſe de ſa beauté. *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, au contraire il faut prendre tous les ſoins imaginables pour les éviter, mais ſi non obſtant tous ces ſoins ils ne laiſsent pas de

vous attaquer, resistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement, souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, ils ne peuvent qu'augméter vos mérites & l'éclat de vôtre vertu.

Courage donc, Chrêtiens Auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer, & de pratiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloigne, puisque nous pouvons tout vaincre avec la grace de Dieu, & qu'il y a de si grandes recompenses pour cette victoire. Je vous ai déja dit, que l'amour de cette vertu a valu à Marie la Maternité de Dieu, j'ajoûte que sans cét amour, vous ne recevrez jamais du ciel que des dons fort médiocres, qu'on n'entre dans sa faveur que par cette voie, mais aussi par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, sur tout si l'on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, & qu'on l'aime encore fort purement. C'est ma seconde partie qui sera courte.

Je ne m'étonne point, que d'un consentement presque universel, les hommes aient attaché tant de gloire à la continence, que tous les peuples l'aient reverée, que tous les sages lui aient donné des éloges, & qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la véneration de ses plus grands ennemis. *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur, qui eam expugnare non possunt.* Lors que les Peres en veulent parler, ils manquent d'expressions pour marquer leurs sentimens, ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'éleve au dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpetuel, qu'elle joüit déja des privileges de la resurrectiõ & de

l'état bien heureux. Ils la comparent aux Anges, ils l'élevent au dessus d'eux, ils osent la mettre dans un même rang avec le Verbe Incarné, & dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui même a dit par la bouche d'un Sage, que nul bien, nulle qualité d'esprit ou de corps, nulle fortune, nul amas d'or & d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une ame chaste, *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* Ces sentimens ne devoient surprendre ni les bons, qui savent par experience combien cette vertu demande de force, ni les vicieux qui la tiennent comme impossible, mais il est bien à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plûtôt que pour elle même. Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette recompense qui la suit par tout, & qui est comme un raïon de lumiére qui l'environne, & qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la premiére qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimé aussi purement qu'elle l'a fait.

Elle a aimé une pureté obscure, couverte du voile du Mariage, si la chose ne fût pas allé plus loin, on auroit pû croire qu'elle vivoit en continence avec son mari, mais ce mariage étant suivi d'une fecondité miraculeuse, il ne pouvoit plus laisser de sujet de douter qu'elle fut impure; il ne restoit pour sauver sa gloire qu'une seule voie qui l'auroit comblée d'honneur, qui étoit de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaie, & publier ce qui s'étoit passé à la conception & à la naissance de son fils. Mais ô vertu, ô force, ô détachement ad-

mirable!elle cache ce miſtere à tout le monde, elle ne le revele ni à Simeon, ni à Anne la Prophereſſe;au cõtraire elle s'abſente quarante jours du temple,comme pour reconnoître qu'elle avoit été ſujette à l'impureté des autres femmes; en un mot elle prend ſi peu de ſoin de ſa réputation,que voyant ce que toute la terre penſoit d'elle, prévoyant que dans tous les ſiecles à venir,il y auroit des eſprits qui revoqueroient en doute la gloire de ſa conſtante virginité,elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de ſon tems, ni pour prévenir les doutes de toute la poſterité. O que cela eſt grand!que ce ſilence me donne une grande idée de la Sainte Vierge! Quelle force n'a-t-il pas fallu pour ſe taire ſi conſtamment ſur une choſe qui lui devoit être ſi glorieuſe?

J'ai dit que Marie a aimé la pureté ſans rechercher la gloire qui lui eſt deüe naturellement, fuïant même cette gloire, & y renonçant de plein gré,elle a fait plus encore, elle l'a aimée accompagnée de la honte, qui ſuit l'impudicité, ſe contentant d'avoir Dieu ſeul pour témoin de ſon integrité virginale. Je ne ſai ſi vous n'avez jamais penſé à l'état où ſe trouva S. Joſeph,lors qu'il apperceût que Marie étoit enceinte, ce fut ſans doute un étrange embarras pour ce ſaint homme, Il ſait de quelle maniére il a vécu avec elle,il voit des marques de ſa fecondité, croira-il que c'eſt un miracle;mais ſi cela étoit, ne lui en auroit elle rien dit,il n'y a pas d'apparence: c'eſt donc une incontinence toute viſible, il faut la livrer pour être lapidée ſelon la Loi, ou du moins ſe ſeparer d'elle,&s'enfuïr ſecrettemẽt pour s'exemter d'une

obligation, qui ne s'accommode pas avec la douceur & la moderation de ſon eſprit. Marie voit toutes ces penſées, tous ces combats, elle lit dans les yeux de ſon mari les ſoupçons indignes qu'il a conçeûs de ſa fidelité conjugale. elle lit dans ſon cœur les cruels mouvemens que ces ſoupçons y font naître; elle pourroit en diſant une parole à ce ſaint homme, diſſiper tous ſes chagrins avec ſes doutes, elle pourroit s'épargner la confuſion qu'elle en ſouffre,& le peril qu'elle court;& néanmoins elle ne dit mot, tout cela ne peut dóner atteinte qu'à ſa gloire & au repos de ſa vie même, elle n'en eſt pas moins Vierge pour tout cela, elle abandonne ſans peine tout le reſte, elle ne daigne pas même le retenir, quoi qu'elle le puiſſe auſſi aiſément qu'il eſt aiſé de dire un mot.

Je ne ſaurois aſſez admirer la conſtance de Suſanne, lors que ſe voiant dans la néceſſité ou de perdre la chaſteté, ſans perdre l'honneur, ou de la conſerver par la perte de la vie & de l'honneur; elle aima mieux mourir infame que de vivre en hóneur aprés une impureté ſecrette: ſans rien ôter à cette generoſité, qui ne peut être ſans doute aſſez admirée, il eſt tout viſible que Marie a ſurpaſſé de beaucoup cette Juifve incomparable; car enfin ce qui étoit une néceſſité à Suſanne, étoit en la Sainte Vierge un choix libre, par lequel elle renonçoit à la gloire de la virginité; quoi qu'elle eût pû conſerver l'une ſans perdre l'autre, de ſorte qu'elle a fait voir non ſeulement, qu'elle aimoit la pureté ſur toutes choſes; mais encore qu'elle n'aimoit, ce ſemble, autre choſe que la pureté.

Si le tems me le permettoit, je déplorerois ici

volontiers un malheur, qui eſt preſqu'auſſi commun dans le monde, que la veritable pureté y eſt rare, on a tort de penſer ou de dire qu'aujourd'hui tout eſt corrompu, qu'il n'y a plus d'honnête fille, plus d'honnête femme dans le monde ; Ces diſcours ne peuvent être ſemez que par ceux qui ſont eux mêmes fort débauchez, & qui voudroient que tout le monde leur reſſemblât : mais il eſt à craindre que parmi les plus irreprochables, il n'y en ait pluſieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, mais ſimplemẽt pour un vain honneur. Quel domage de faire au monde un ſacrifice qu'il eſtime ſi peu & qu'il a ſi peu merité ? Quelle folie de faire tous les frais de la chaſteté, & d'être mis dans les enfers avec les femmes proſtituées. Où je vous prie de remarquer deux choſes bien dignes d'être obſervées, la premiere eſt, qu'elles ont plus de peine, parce que ne travaillant pas pour Dieu, Dieu n'a nul égard à leurs ſoins : ainſi ce qui eſt bien encore à remarquer, non ſeulement elles n'ont point de droit aux recompenſes du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles aient ce qu'elles prétendent. Le monde ignore vôtre vertu, il n'en croit rien, il cherche par tout des ſujets de ſe perſuader du contraire, & le moindre bruit, les plus legéres, & les plus fauſſes aparences ſuffiſent pour l'en perſuader, la médiſance vous ataquera comme un autre, & elle ſera crûë ſur vôtre ſujet, comme elle l'eſt à l'égard des autres. On prendra à contreſens toutes vos démarches, on donnera des jours deſavantageux à vos plus honnêtes actions ; en un mot vous aurez bien de la peine ; & vous n'en retirerez aucun fruit.

Mon Dieu aiez pitié de nous, je vous en conjure. *Qui potest facere mundum.* Nous sommes environnez d'ennemis, nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiétent. Ceux de déhors entrent dans nôtre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs, il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu, les discours, les exemples, les conversations, & tout l'embarras du monde, amis, parens, voisins, qui peut esperer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tant d'ordures, & de l'être au point qu'il le faut être pour l'être parfaitement ? Que si aprés en être venu à bout, nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'interêt temporel nous assiége encore, & se présente pour corrompre même la pureté ; qui pourra esperer de la sauver de tant de piéges, à moins que vous ne l'aidiez d'un puissant secours, que nous esperons de vôtre bonté & de vôtre miséricorde en ce monde, pour pouvoir joüir un jour des recompenses que vous promettez aux véritables chastes en l'autre, où nous conduise

SERMON XXX.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.

Comment cela se fera-t-il, veû que je ne connois point d'homme. S. Luc. chap. 1.

La Sainte Vierge efface toutes les plus hautes idées que la morale ait jamais données du Magnanime dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acceptation de cette méme Maternité.

C'Est quelque chose de si grand que la qualité de Mere de Dieu, qu'à la Divinité prés, il est impossible d'imaginer quelque chose

de plus ſublime. Or comme c'eſt en ce jour que la Ste Vierge a reçeû cette qualité, je ne m'étonne nullement que ſes panegiriſtes, & ſes dévots en faſsẽt aujourd'hui le ſujet les uns de leurs méditations, & les autres de leurs diſcours : Toute-fois, Meſſieurs, ce n'eſt point ſur ce ſujet que je viens ici vous entretenir, je ne vous dirai rien de l'honneur, que reçeût Marie au Myſtére de l'Annonciation, je ne vous parlerai que des vertus qu'elle y pratiqua, & voici les veritables raiſons, qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoûë en premier lieu qu'ébloui par l'éclat de cette Maternité terrible, comme S. Epiphane l'appelle : j'ai crû que je devois chercher quelque choſe de plus proportionné à la foibleſse de mon eſprit, quelque choſe que je pûſſe exprimer, & que tout le monde pût comprendre. D'ailleurs quoi que ce que Dieu fait pour Marie en ce myſtére, deût peut-être nous cauſer plus d'admiration, il m'a ſemblé, que ce qu'elle y fait elle-méme pour Dieu ſeroit plus capable d'exciter nôtre ferveur. De plus j'ai penſé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerois immediatement à ſa gloire, je ferai vraiment ſon Panégirique, au lieu qu'en parlant de l'excellence de ſa maternité, je ne loûërois à vrai dire que la liberalité de Dieu envers elle.

Mais la plus forte raiſon que j'ai eûë, pour m'attacher aux vertus que Marie fait paroître en ce miſtére, plûtôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'eſt parce que quelque éminẽte que ſoit la dignité où Dieu l'éleve, elle s'éleve elle-même par ſa vertu au deſsus de cette dignité incompréenſible.

C'eſt une verité, dont j'eſpere vous convaincre, ſi vous voulez bien m'écouter avec quelque attention, & ſi cette même Vierge, qui me fournit une matiere ſi riche, daigne m'obtenir la grace de la traiter comme je le ſouhaite, & comme elle le mérite. Demandons lui cette faveur par les mêmes paroles, dont l'Ange ſe ſert aujourd'hui pour la ſaluër, *Ave Maria.*

Lorſque je dis que dans le miſtére de l'Annonciation, Marie s'éleve par la vertu, qu'elle pratique, au deſſus même de l'honneur qu'elle reçoit. je ne doute point que vous ne portiez d'abord la vûë ſur ſa profonde humilité, & que vous ne vous reſſouveniez de cette réponſe ſi modeſte. Je ſuis la ſervante, je ſuis l'eſclave du Seigneur. *Ecce ancilla Domini.* Il eſt vrai, Meſſieurs, que cette humilité l'a renduë digne en quelque ſorte d'être la mere de Dieu, parce que plus on s'abaiſſe plus on mérite d'être honoré. Mais on ne peut pas dire, ce me ſemble, que cette vertu l'ait élevée encore plus haute, qu'elle l'ait miſe au deſſus d'une dignité, qui eſt en quelque ſorte infinie; Quelle eſt donc cette admirable vertu, à laquelle Marie doit une ſi haute élevation? c'eſt ſa Magnanimité, Chrétiens Auditeurs, c'eſt la force, & la grandeur de ſon ame. Vertu d'autant plus admirable en une jeune perſonne, qu'elle n'eſt, ce ſemble, ni de ſon âge, ni de ſon ſexe, vertu que toute la Philoſophie paienne a réverée, quoi qu'elle n'en ait vû que l'ombre en ſes héros, & en ſes faux ſages, vertu qui eſt le véritable caractére du Chriſtianiſme, quoiqu'elle ne ſe trouve que dans trés-peu de Chrêtiens, vertu enfin qui a paru en toute

la vie de la sainte Vierge, mais qui dans son Annonciation éclate d'une maniére si extraordinaire, qu'elle éface toutes les plus hautes idées, que la morale ait jamais données du magnanime.

Un Ange préſente à Marie de la part de Dieu la meternité de Dieu-même ; Je la vois d'abord étonnée, & chancellante, mais bientôt aprés toute reſoluë à la refuſer, ſi elle ne peut s'acorder avec la virginité. *Quomodo fiet iſtud, quoniam virum non cognoſco.* Elle l'accepte néanmoins dans la ſuite, & ſe ſoûmet à la volonté de Dieu. *Fiat mihi ſecundùm Verbum tuum.* C'eſt, Meſſieurs, dans ce réfus de la maternité divine, & en deuziéme lieu dans cette acceptation de la méme maternité, que je remarque une force plus qu'humaine ; Il faloit une grande magnanimité pour refuſer d'être la Mere de Dieu, ce ſera le premier Poinct, il n'en faloit guéres moins pour accepter d'être la Mere de Jeſus, ce ſera le ſecond. Voila le ſujet de ce diſcours.

C'eſt une opinion fondée ſur l'Ecriture Sainte, enſeignée par Saint Cyprien, & ſuivie de toute l'école, que la grace qui nous ſantifie, & nous rend agréables aux yeux du Seigneur, eſt un bien préferable en ſoi à la qualité de Mere de Dieu. C'eſt pour cela que Saint Auguſtin juge, que la Sainte Vierge a été plus heureuſe pour avoir crû en Jeſus-Chriſt, que pour l'avoir conçû en ſon ſein. *Beatior Maria percipiendo fidem Chriſti, quàm concipiendo carnem Chriſti.* Et vous ſavez, Meſſieurs, qu'une bonne femme s'étant un jour écriée, qu'heureuſes ſont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont

donne du lait, vous savez, dis-je, que JESUS-CHRIST lui répondit; Dites plûtôt que ceux là sont bien-heureux qui entendent la parole de Dieu, & qui se sanctifient en la pratiquant; *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud.*

Cela étant supposé, on ne peut pas dire que j'attribuë à la Sainte Vierge un sentiment bizarre, & peu vrai semblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser la maternité de Dieu, au cas que cette auguste prérogative, n'eût pû s'allier avec la virginité. Saint Ambroise, Saint Augustin, S. Bernard, & plusieurs autres Saints Docteurs, disent positivement qu'elle appréenda, comme un grand mal-heur, que sa pureté ne fût blessée par la Conception que l'Ange lui annonçoit, & que ce fût cette crainte, qui lui tira ces mots de la bouche. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Il est tout visible, dit Saint Gregoire de Nisse, qu'elle prefere son integrité aux offres, qu'on lui fait de la part de Dieu, & que si elle ne peut étre Mere, & Vierge tout ensemble, elle sera ravie qu'une autre reçoive l'honneur, qu'on daigne lui présenter. *Angelus partum nunciat, at illa virginitati inhœret, & integritatem Angelicam, demonstrationi anteponendam judicat.*

Quelle plus grande force d'esprit, Chrêtiens Auditeurs, quel plus grand desintéressement, quelle plus grande attache au bien solide, au vrai bien, peut-on imaginer en une pure créature! Pour vous faire comprendre combien ce sentiment est héroïque, il faudroit vous expliquer l'excellence de cette maternité, qu'elle refuse, je vous ai déja

dit, Meſſieurs, que cela paſse mes forces, & de plus je ne trouve rien dans les livres des Saints Docteurs, qui m'inſtruiſe, qui puiſse ſuppléer à mon ignorance; plus je conſulte les Péres ſur cette matiére, plus je me confirme dans la penſée, où je ſuis que c'eſt un abîme immenſe, incompréenſible. Pleût à Dieu, Meſſieurs, que mon ſilence peût faire ſur vos eſprits le même effet, que le ſilence de ces grands hõmes a produit à mon êgard, il a augmenté de beaucoup en moi l'idée que j'avois de la dignité de mere de Dieu, il m'a encore mieux fait comprendre, que cette dignité ſupréme eſt en quelque ſorte infinie, qu'elle a un rapport ſi eſſentiel avec la divinité, qu'on n'en ſauroit avoir une connoiſsance parfaite, à moins qu'on ne connoiſse Dieu, & qu'on ne le connoiſſe parfaitement; Que les Anges ſeroient muëts ſur ce ſujet auſſi bien que nous, & qu'il ne faut pas s'étonner que Marie, elle méme, quoi qu'elle eût plus de lumieres que tous les Anges, n'ait pû s'expliquer de la grace qu'elle a receûë qu'en des termes genéreux, & qui marquent ſeulement la profonde admiration, que lui cauſe ſa propre grandeur. Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choſes, c'eſt tout ce qu'elle en peut dire à ſa couſine Eliſabet. *Fecit mihi magna qui potens eſt.* Or, Meſſieurs, c'eſt cette grandeur, c'eſt cette gloire infinie & ineffable, qui bien loin d'ébloüir la ſainte Vierge par ſon éclat, l'a effraiée au contraire par l'oppoſition, qu'elle ſembloit avoir avec un état de vie plus parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'eſt cette maternité qu'elle a moins eſtimée que la mortification,

que l'éloignement de tous les plaiſirs de la terre, qu'une Virginité obſcure inconnuë, & cachée ſous le voile du mariage & d'une heureuſe ſterilité.

Quand il n'y auroit point eû d'autres avantages à eſperer dans une ſi haute élevation, que ceux qui nous ſont connus, & qui ne ſont que de petites ſuites des autres, qui paſſent toutes nos conceptions, comme le privilege d'être incorruptible dans le ſepulcre, de reſſuſciter peu de jours aprés la mort, d'étre portée par les Anges dans le Ciel en corps & en ame, d'y être aſſiſe à la dextre de Jeſus-Chriſt; d'y commander à tous les eſprits bien heureux, d'être la Reine du monde, la diſpenſatrice des trêſors de Dieu, d'être aimée, & réverée ſur la terre de tout ce qu'il y-a de veritables Chrêtiens, d'y avoir des temples par tout, où le Dieu vivant a des Autels, n'étoit ce point de quoi ébranler un eſprit qui auroit été tant ſoit peu ſuſceptible d'ambition, qui auroit aimé la vertu pour quelque autre choſe que pour elle même, qui n'auroit pas eu du mépris pour tout bien qui n'eſt pas Dieu, quelque grand, quelque divin même que ce bien puiſſe être; Quelle autre femme n'auroit pas embraſſé de tout ſon cœur la propoſition de l'Ange, quand elle n'auroit eu en veuë que l'honneur de donner au monde le Meſſie, ce Prince, ce Libérateur attendu dépuis tant de ſiécles, ce Roi d'Iſraël, cét enfant de benedi&tion, que tous les Juifs ſoûaittoient ſi ardemmẽt de voir naître de leur race, qu'ils ſe marioient tous dans cette eſperance, & avoient pour cette raiſon le celibat en horreur.

On pourroit dire que Marie ne fit pas d'abord

toutes ces réflexions, qu'elle ne rejetta les offres, qu'on lui faisoit, que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il étoit question. Mais sans parler des connoissãces qu'elle avoit puisées dans la contemplation, & dans la lecture des Livres saints, Gabriel s'étoit assez bien expliqué pour être entendu, il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit capable de la fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand ; *Hic erit magnus.* C'est le Fils du Trés-haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnû pour tel de toute la terre. *Et Filius altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jesus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, & affranchir tous les hommes de la tirannie de Lucifer. *Et vocabis nomen ejus Iesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son Pere, afin qu'il regne sur toute la maison de Jacob. *Dabit illi Dominus sedem Dauid patris ejus, & regnabit in domo Iacob.* Ce regne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme a été celui de tous ses prédecesseurs, il sera éternel, il n'aura jamais de fin; *Et regni ejus non erit finis*, Aprés cette explication, Messieurs, on ne peut pas dire que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle, voila sans doute tout ce qu'on pouvoit dire de plus fort, pour ébranler son courage, & pour l'obliger à accepter de tout son cœur la proposition de l'Ange. Cependant tout cela ne la tente point, bien loin d'être charmée par des titres si magnifiques, ce n'est pas seulement de quoi la consoler de la perte qu'elle feroit de sa Chasteté Virginale: *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.* Que me dites-vous Garbriel, ignorez-

vous de quelle maniére je vis dans le mariage, & comment c'eſt que j'ai reſolu d'y vivre juſqu'à la mort. S'il eſt poſſible qu'une femme ſoit Mere & Vierge tout enſemble à la bonne heure, mais s'il faut néceſſairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, & que le Seigneur me laiſſe la liberté de choiſir, allez porter à quelque autre la couronne que vous m'offrez, je ſuis Vierge, & je le ſerai éternellement.

Je n'ignore pas, Meſſieurs quelle eſt la délicateſſe de la plûpart des jeunes filles, ſur le point de la chaſteté; mais quand l'horreur du peché ne les retiendroit pas dans leur devoir, la ſeule crainte de l'infamie ſeroit capable de les ſoûtenir dans les occaſions les plus perilleuſes, & il n'eſt que trop à craindre qu'elles n'affectent quelque fois cette pudeur, qui leur ſied ſi bien, plûtôt par l'amour de leur réputation que par l'amour de la vertu. Marie aimoit la pureté en un état, où elle n'y étoit pas obligée, & en un ſiecle ou la pureté n'étoit pas méme honorable, elle l'aimoit dans le mariage, où bien loin de lui faire honneur, elle la faiſoit paſſer pour ſterile, ce qui de ſon tems étoit une tâche honteuſe; & comme une malediction de Dieu. Toute fois, Meſſieurs, comme la Pureté eſt quelque choſe de fort glorieux & de fort aimable, je ne m'étonnerois point trop que nôtre Dame l'eût aimée en un tems, où cette vertu n'étoit pas même connûë. Mais quelle eſt la merveille? c'eſt qu'elle l'a aimée plus que la qualité de Mere de Dieu, & de maîtreſſe de l'Univers. On ne ſauroit aſſez loüer le courage de ces ſaintes filles, qui voûënt dans les Cloîtres une perpe-

tuelle

tuelle chasteté, qui avec des corps pesans & fragiles s'engagent à vivre, comme si elles étoient des purs esprits. Mais considerez je vous prie combien leur magnanimité est inferieure à celle de la Sainte Vierge. Elles renoncent au mariage pour mériter une place parmi les Anges, & Marie refuse d'être placée au dessus des Anges, pour éviter l'impureté du mariage. Elles font plus de cas de la couronne, qui les attend dans le Ciel, que de tous les plaisirs que le monde leur présente, & Marie préfere l'éloignement & ces mêmes plaisirs à une plus riche couronne, que Dieu même lui peut offrir; En un mot, ces Saintes Filles veulent bien être Vierges, pour se rendre les épouses de Jesus-Christ, & Marie refuse d'être mére de Jesus-Christ pour être vierge. Voila une grandeur d'ame, Chrêtiens Auditeurs, dont la Philosophie n'avoit point encore eû de connoissance; je dis même la Philosophie sainte & éclairée des lumiéres de la Foi. C'est de tout tems qu'on a tenu pour magnanime celui qui trouve tout petit à la reserve de la vertu, mais parmi les choses qu'il doit mépriser, on ne s'étoit point encore avisé d'y renfermer les choses celestes, les éternelles, les divines. Qu'il a fallu de discernement à Marie pour distinguer parmi les graces de Dieu, celles qui nous agrandissent de celles qui nous sanctifient, & de force d'esprit pour aimer mieux se surpasser soi-même en mérite, que de surpasser toutes les créatures en dignité. Que ce détachement marque une ame bien élevée, bien guérie de toutes les erreurs, de toutes les foiblesses humaines, qu'il nous doit humilier, nous qui

faisons cas que de ce qui flate nôtre ambition, & nôtre orgueil ! nous qui pour de si petits interêts, ou d'honneur ou d'avarice oublions si souvent nos meilleures résolutions ! Mais puisque c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de Mere de Dieu, puisqu'elle a eû tant d'horreur d'une incontinence, quoi que sanctifiée par le mariage, quoi qu'acompagnée de tant de grandeur, & d'une si glorieuse fécondité, vous voulez bien, Messieurs, que je vous dise un mot en passant de cette vertu si sublime.

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à aimer dans le mariage la continence admirable de la Sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage, pour vivre chastement dans la solitude ; Je vois que saint Paul parle de ce genre de vie avec tant de reserve, que je comprens tres-bien que ce n'est pas une chose, qui se puisse aisément persuader par le discours. Sur le sujet de la Virginité & du celibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai reçû nul commandement, qui vous oblige à embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas de vous marier, on ne vous le commande pas aussi, mais si vous le faites, on vous pardonne, si vous me demandez ce qui vous seroit le plus avantageux, je vous dirai que je souhaiterois que vous fussiez en l'état où je suis moi-méme, si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous seroit de demeurer comme vous êtes. Je dis qu'il seroit mieux, soit que vous aiez égard à la vie présente, soit que vous considériez l'autre vie. Pour la vie présente on ne sauroit dire à combien de travaux, à combien de soins, à

combien d'afflictions, & de douleurs, à combien de maux & de miseres on s'assujettit nécessairement, quand on prend le parti du mariage ; Pour l'autre vie, une personne qui n'est point mariée, ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer toute entiére à se sanctifier elle-même, au lieu que l'esprit des autres est occupé de mille soucis, & leur cœur partagé par des affections terrestres ; Ce que je vous dis pour vôtre bien, ajoûte cét homme incomparable, & non point pour vous dresser un piége, en vous faisant entendre que le mariage est un mal, & que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes Fréres, je prétens seulement que la virginité pour celles qui n'ont pas été mariées, & le veuvage pour celles à qui Dieu a ôté leur mari, sont des états plus parfaits, & qu'on y a plus de facilité de s'atacher à Dieu sans distraction.

Voila, Messieurs, quels sont les sentimens de Saint Paul. Jesus-Christ, s'est encore moins expliqué sur cette matiére, quoi qu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venoit de répondre aux Pharisiens qu'il n'étoit pas permis à un homme de se séparer de sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. Saint Pierre étonné de cette réponse, Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux ne se point marier du tout. Il est vrai répartit Jesus-Christ, mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas, elle n'est entenduë que de ceux à qui Dieu par une grace particuliere en donne l'intelligence, *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est* ; Il y a des Eunuques, poursuit le Sauveur, qui le sont natu-

rellement, il y en a que les hommes ont reduit en cét état, il y en a qui s'y reduiſent eux-mêmes volontairement pour le Royaume du Ciel. Qui pourra comprendre ceci le comprenne. *Qui poteſt capere, capiat.*

C'eſt Meſſieurs, tout ce que le Fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chaſteté, il n'en parle que par enigme, il ſemble qu'il craint d'en dire trop, & de ſe trop expliquer. C'eſt ſur ces quatre mots, que tant de millions d'hommes, & de filles ſe ſont conſacrés à Dieu par le plus difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre ceci le comprenne. L'Egliſe Romaine l'a compris Chrêtiens Auditeurs, puis qu'elle approuve, puis qu'elle autoriſe, puis qu'elle pratique le conſeil de la chaſteté. Si quelques autres croient que cette vertu eſt impoſſible, & qu'il n'eſt pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas, c'eſt juſtement ce que nous dit nôtre Sauveur, que c'eſt une verité qui n'eſt pas entenduë de tout le mõde. *Non omnes capiunt verbum iſtud, qui poteſt capere capiat.* Mais faites vous rêflexion, Chrétienne Compagnie, comment Jeſus-Chriſt refuſe d'un côté de s'expliquer ſur ce ſujet, & comme en le refuſãt il exagere l'excellence de la chaſteté d'une maniere capable d'exciter les plus lâches, & de leur inſpirer l'amour de cette vertu? Qui pourra comprendre ceci le comprenne; comme s'il diſoit, Cette cõtinence dont il eſt queſtion, eſt une enigme inconcevable à l'eſprit humain, c'eſt le chef-d'œuvre de la grace, c'eſt une voie pour aller au Ciel infiniment élevée au deſſus des autres voies. C'eſt un Miſtére qui ne doit être revelé qu'aux

grandes ames, qu'à celles qui veulent s'élever au dessus de la nature, qui aspirent à la condition des Anges. Ce seroit en vain qu'on en donneroit la connoissance à toutes sortes de personnes, il en est peu, qui aient assez de courage, pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront. Mais heureux millesfois celui qui le trouvera. *Qui potest capere, capiat.*

Aprés ces paroles de nôtre Maître; je n'ai garde ni d'éxorter ouvertement tout le monde à une vertu si grande, ni d'en détourner aussi personne. Mais quelque parti que vous aiez déja pris, ou que vous aiez dessein de prendre. Je vous suplie, Messieurs, de vous ressouvenir que le tems est court, que tout passe ici bas, que tout s'évanoüit presque en un moment, *Tempus breve est, reliquum est, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes sint, & qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* C'est pourquoi si vous étés sages, vous tacherez d'avoir dans le monde un cœur entiérement détaché du monde, vous y serez comme si vous n'y étiez pas, vous penserez au milieu des plaisirs, & des honneurs de la vie, que vous perdrez bien-tôt toutes ces choses avec la vie. Que ce monde n'est qu'un fantôme, qui disparoit, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours, qu'ils n'ont embrassé qu'une vaine ombre, que puisqu'il faut enfin mourir, on ne sauroit suivre de meilleur conseil que de vivre à peu-prés comme si l'on étoit déja mort. *Qui utuntar hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints,

c'eſt-à-dire que quand Dieu nous y apelle par ſa grace, ou que nous nous y trouvons engagez par ſa providence, il ne tient qu'à nous de nous y ſantifier. Les choſes mêmes qui ſemblent être des obſtacles pour le ſalut peuvent nous ſervir de moiens pour parvenir à une grande perfection; tout conſiſte à ne regarder pas ces choſes, comme nôtre fin, à en détacher nôtre affection, à n'avoir en vûë dans l'uſage qu'on en fait, que cette derniére fin à qui tout le reſte doit ſe raporter. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Revenons à la généroſité de Marie, elle parut d'abord dans le réfus, qu'elle fit de la Maternité de Dieu, elle ne parut pas moins dans l'acceptation, qu'elle fit enſuite de cette méme Maternité. C'eſt la ſeconde Partie.

Quelque glorieuſe que doit être à Marie la qualité de Mére de Dieu, quoi qu'en concevant Jeſus-Chriſt dans ſon ſein, elle dût devenir Reine & des Anges & des hommes, il faut avoüer que ce regne ne devoit point être de ce monde. Il a été de cette maternité divine à l'égard de la ſainte Vierge à peu-prés comme de l'union hypoſtatique à l'égard de Jeſus-Chriſt. Elle ne lui a valu ſur la terre que des croix & des douleurs, elle a rempli toute ſa vie d'amertume; en un mot, elle lui a fait paier par ſa patience, preſque tout ce qui lui étoit dû en vertu de ſa dignité. Marie étant détachée comme elle l'étoit de toutes les choſes terreſtres, étant remplie de l'amour de Dieu, & élevée à la plus ſublime contemplation, qui ait jamais été accordée à une pure créature, elle alloit paſſer ſes jours dans un calme tout-à-fait déli-

cieux, ſans ce choix que Dieu fit d'elle pour étre la Mere du Redempteur. Mais depuis qu'elle l'eût conçû, toute ſa vie ne fut qu'une ſuite & comme un enchaînement de tres-cruelles afflictions.

Premierement ſa groſſeſſe venant à ſe découvrir par les marques ordinaires, il fallut eſsuier la plus horrible confuſion, qui puiſse arriver à une honnête femme, qui eſt d'être ſoupçonnée d'adultere, que dis-je ſoupçonnée, elle en fut comme convaincuë dans l'eſprit de Saint Joſeph, puiſqu'il la vit enceinte, & qu'il ignora le miracle que Dieu avoit fait en elle. Je ne parle point du déplaiſir, qu'elle eût de n'avoir qu'une crêche à lui donner à ſa naiſſance, mais quels maux ne lui fit pas ſouffrir la fureur d'Herode? Quelle peine d'être obligée de s'enfuïr la nuit avec ſon enfant; à entreprendre de longs voiages, à paſſer dans un Royaume étranger? quelle mortification de ſe voir éxilée durant ſept ans parmi des Paiens, & des Idolâtres, de ne pouvoir r'entrer dans ſon païs, d'errer ainſi de ville en ville, & de province en province, elle qui étoit pauvre & qui aimoit tant la ſolitude? Lorſque Jeſus commença à paroître, & remplir toute la Paleſtine du bruit de ſon éloquence & de ſes miracles, il y auroit eu quelque gloire pour Marie d'être réconnuë pour la mére d'un ſi grand Prophéte; mais il ne daigna jamais lui donner ce nom, non pas même en mourant, lorſque la douleur extrême où elle étoit, ſembloit éxiger de lui cette petite conſolation. Non ſeulement il la traitta toûjours de femme, mais il affecta de la rébuter en toutes rencontres. Il ſem-

bla même la déſavoüer en une trés-grande aſſemblée, où elle ſe préſenta pour parler à lui ; enfin dés l'âge de douze ans juſqu'à la fin de ſa vie, il en uſa toujours avec elle d'une maniére ſi froide en apparence, ſi je l'oſe dire, que c'eſt de là en partie que les Marcioniſtes & les Manichéens ont pris occaſion de dire qu'il n'étoit pas veritablement ſon fils, & qu'il n'avoit pris dans ſon ſein qu'un corps apparent & fantaſtique.

Mais qui peut dire ce qu'elle a enduré à la veuë des ſouffrances, & de la mort de ſon Fils ? Saint Jean de Damas, dit que le Sauveur lui fit ſouffrir en mourant toutes les douleurs qu'il lui avoit épargnées à ſa naiſſance. S. Anſelme aſſeure que tous les tourmens des Martirs ont été legers en comparaiſon des peines interieures de Marie. Son cœur, dit S. Laurent Juſtinien, étoit comme le miroir du corps ſouffrant de Jeſus, c'eſt-à-dire qu'elle reſſentoit tous les coups qu'on lui donnoit, & qu'elle les reſſentoit dans la partie de toutes la plus ſenſible, qui eſt le cœur. S. Bernard croit que ſa compaſſion fut quelque choſe de plus cruel, que la paſſion même du Fils de Dieu, & certes cela n'eſt pas trop mal-aiſé à comprendre, à qui connoît un peu la nature & les ſentimens du cœur maternel. Il n'eſt pas néceſſaire de prouver, qu'il n'y eût jamais d'amour égal à celui que Marie eût pour Jeſus, il étoit ſon Fils unique, & comme il n'avoit point de pere ſur la terre, il lui appartenoit uniquement. D'ailleurs il n'y eût jamais d'enfant plus aimable. Jugez donc quel ſuplice ce fut pour elle, de le voir lier, ſouffleter, bâtonner, traîner dans la bouë, fouler aux piés des

ſoldats, déchirer à coups de foüets, cloüer à la croix, & mourir avec infamie. Pour moi je vous avoüe que mon eſprit ſe confond toutes les fois que je veux me répreſenter l'état où cette ſainte Mére ſe trouva pour lors. Tachez de l'imiter péres & méres, vous que la mort, que les maladies de vos enfans, que les mauvais traitemens qu'on leur fait, portent quelquefois à de ſi grandes extrémitez.

Tout cela ſuppoſé, Meſſieurs, on demande à Marie, ſi elle veut bien être la Mére de Jeſus-Chriſt, il n'y a rien à craindre pour ſa pureté, mais il faut qu'elle ſacrifie & ſa réputation & le repos de ſa vie, il faudra qu'elle ſacrifie ce même Fils, dont elle ſera la Mére. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de ſon peuple, & que c'eſt au prix de ſon Sang qu'il le doit ſauver. Elle a lû & elle a tres-bien entendu toute ſon hiſtoire dans les Prophétes, où elle n'eſt pas raportée moins exactement qu'elle le ſera dans l'Evangile. Qu'en dites-vous, Chrétiens Auditeurs, que doit répondre cette ſainte fille? Ce fut une grande joie pour Sara, lorſqu'on lui annonça de la part de Dieu, que toute âgée, toute ſterile qu'elle étoit, elle ne laiſſeroit pas d'avoir un fils qui rendroit immortel le nom de ſon pere, & dont la poſterité ſeroit glorieuſe. Mais ſi on lui eût dit qu'elle auroit le déplaiſir de voir cét enfant ſacrifié par ſon propre pére, & qu'au lieu de lui ſervir d'apui en ſes derniers jours & de lui fermer les yeux à la mort, ce ſeroit elle qui l'enſeveliroit bien-tôt de ſes propres mains, & qui pleureroit ſur ſon ſépulchre; Croiez-vous qu'à ces conditions elle eût

voulu avoir un Iſaac, quelque beau, quelque aimable qu'il eut pû être. Mais une femme qui prévoiroit qu'elle ne pourroit avoir qu'un fils malheureux dont la vie ſeroit courte, & la mort infame, qui lui feroit paſſer ſes jours en pleurs & en inquiétude, cette femme, dis-je, pourroit-elle ſe réſoudre à devenir mére, & ſi elle avoit déja conçû cét enfant infortuné, pourroit-elle s'empécher de l'étouffer dans ſon ſein avant qu'il pût voir le jour.

Toutefois, Meſſieurs, Marie veut bien étre mére à des conditions ſi étranges, non point par le deſir d'avoir un fils, elle eſt ſi peu touchée de cette paſſion, qu'elle n'eſt entrée dans le mariage, qu'à condition qu'elle y conſervera ſa virginité, mais pour obéïr & pour plaire à Dieu, qui ſoûaite qu'elle embraſſe cette rude croix, & qu'elle la porte pour ſon amour. Quelle réſolution, quel courage de s'offrir pour étre cette triſte Mére? Vous avez le plus aimable de tous les Fils, Vierge Sainte! mais ce ſera tant pis pour vous, plus il ſera aimable & plus vous ſerez à plaindre. Quelle douceur pourrez-vous goûter en ſa compagnie, puiſque vous ne le verrez jamais, que ſa croix, que toute la honte & toute la cruauté de ſa paſſion ne ſe préſente en méme tems à vôtre eſprit? Comment ne fremiſſez-vous point à cette ſeule penſée: Comment ne priez-vous point le Seigneur de lui choiſir une autre mere, & de vous laiſſer joüir en paix des douceurs de vôtre retraite?

On pourroit peut-être dire, que Marie ne fit alors nulle réflexion à toutes ces choſes, mais je ſuis perſuadé au contraire, qu'outre les connoiſ-

sãces qu'elle en avoit déja par l'Ecriture, Dieu les lui revela pourlors d'une maniére encore plus claire & plus distincte, afin que le consentement qu'il atendoit d'elle pour l'Incarnation, fut non seulement libre, & donné avec une pleine connoissance, mais qu'il fut encore l'action de la plus héroïque vertu qui eut jamais été pratiquée. Aussi les Saints Péres disent, que ce consentement fut d'une valeur en quelque sorte infinie. Qu'elle mérita plus par cette seule action d'obéïssance, que tous les Anges, & tous les hommes n'ont pû mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit S. Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plenitude des graces, toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits du S. Esprit. Elle mérita toutes les graces gratuites comme le don de science, de prophetie, celui des langues & des miracles, elle mérita d'étre la Mére de son Créateur, d'alier en sa personne la Virginité avec la Maternité, d'être la porte du ciel, nôtre esperance, nôtre étoile, & sur tout cela d'étre apellée la Reine de misêricorde, & de l'étre effectivement, *Et super hoc omnia quod regina misericordiæ nuncupetur, & talis nominis consequatur effectum.*

C'est pour cela sans doute, que dans la réponce qu'elle fait à l'Ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave, qui se soûmet humblement sous le fardeau qu'on lui impose, *Ecce ancilla Domini*, dit elle, *fiat mihi secundùm verbum tuum.* Voici la servante du Seigneur, il est le maître, il peut disposer de moi, comme il lui plaira.

Vous m'avoüerez, Meſſieurs, que ces paroles marquent bien mieux la diſpoſition d'une ame, qui reçoit un commandement dur & penible, que les ſentimens d'une perſonne, qu'on comble d'honneur, & qu'on éleve au plus haut point de la gloire ? Si dans la maternité qu'on lui préſente, elle n'enviſageoit que les avantages que cette dignité renferme, elle auroit répondu par des actiõs de graces, par quelques termes qui euſſent exprimé ſa réconnoiſſance, & la confuſion qu'elle auroit euë de ſe voir préferée à toutes celles de ſon ſexe, mais au contraire; Voici l'eſclave du Seigneur que ſa volonté s'acompliſſe en moi : *Fiat mihi ſecundùm verbum tuum.* Voila comme parloit Jeſus-Chriſt au jardin de Getſemani, lorſqu'il acceptoit le calice de ſa paſſion. Voila les paroles d'une perſonne qui ſe ſurmonte elle-méme, qui croit faire un grand ſacrifice en obéïſſant.

Cela étant ainſi, Chrêtiens Auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de nôtre Dieu, qui faiſant à Marie la plus grande grace, qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grace fut accompagnée de la plus péſante croix que nulle créature ait jamais portée. Nous ne pouvons comprendre que Jeſus-Chriſt n'ait pû parvenir qu'en ſouffrant à la gloire de ſa réſurrection. *Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.* Cependant il n'y a pas ſujet de s'en étonner, Jeſus-Chriſt étoit innocent, il eſt vrai, mais il êtoit chargé de tous nos pechez, & tant de pechez ne ſe pouvoient expier que par un cruel ſuplice. Mais Marie n'étoit coupable de nulle faute, & elle n'êtoit point la victime que Dieu deman-

doit pour les fautes des autres hommes, cependant il faut qu'elle passe ses jours dans le dueil, & dans la tristesse, que jusqu'à la mort elle soit comme noiée dans l'amertume.

Pauvers affligez voilà encore pour vous un motif de patience. Quand nous ne serions pas comme accablez, des pechez d'autrui & de nos propres pechez; il faudroit méme alors s'élever avec la grace au dessus des plus grands maux, & dire avec David; *Nonne Deo subjecta erit anima mea.* Qu'avez-vous à dire aveugle & téméraire Nature? qu'avez vous à dire contre les ordres du Créateur? Eh quoi mon ame, nous revolterons nous contre nôtre Dieu; nous plaindrons nous de sa conduite, aurions nous bien la hardiesse de l'examiner, ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'exécute, que c'est sa main qui nous frape? *Quis nos se parabit à charitate Christi*: Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grace du Seigneur, si je l'aime, & que par conséquent j'en sois aimé, sera-t-il dit, qu'une maladie, qu'une perte, qu'une disgrace, quelque grande qu'elle puisse étre, m'ait séparé de sõ amour, qu'elle m'ait fait rompre avec un si bon ami? Voila, Messieurs, ce qu'il faudroit dire, quand nous serions aussi purs que nôtre Dame. Mais à la veuë de nos pechez, commét osons-nous murmurer, comment osons-nous parler de nos souffrances? Mon Dieu que vous étes bon! que vous êtes pitoyable, que vôtre main est douce, qu'elle est légere, que vôtre justice est pleine de misericorde; hélas ce seroit bié autre chose si vous me traittiez à la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres, que vous

avez précipitez pour de moindres fautes, en des ſupplices qui n'auront jamais de fin.

Mais d'où vient que le Seigneur accable Marie d'affliction ? D'où vient que depuis qu'il l'a choiſie pour ſa Mere, il ne lui a jamais donné de rélêche juſqu'à la mort ? Quoi ſe ſeroit-il fait un plaiſir de la tourmenter, ſi ces tourmens euſſent dû lui être inutiles ? S'il avoit jugé qu'une vie heureuſe & tranquille lui eût été plus avantageuſe ? Si aprés l'avoir preſque élevée juſqu'à la Divinité, il avoit crû pouvoir lui témoigner plus d'amour qu'en la chargeant de mille croix ? Et vous, Chrétiéns Auditeurs, croiez-vous que Dieu qui n'eſt que bonté, Dieu qui exerce ſur vous une providence ſi paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire en quoi que ce ſoit, qui le leur défend ſous des peines ſi rigoureuſes, qui déclare que c'eſt le toucher en la prunelle de l'œil, que de vous affliger ſeulement par une parole, qui jure qu'il ſe vangera de tout le mal qui vous aura été fait, ſoit en vôtre perſonne, ſoit en vos biens, ſoit en vôtre réputation; Croiez-vous qu'il voulût troubler lui-même vôtre repos, & vous faire gémir ſous le fardeau de la croix, s'il croioit qu'il vous fut inutile de ſouffrir, s'il ne ſavoit que cela vous eſt extrémement avantageux ? Savez-vous quelles peines vous ſeroient entiérement inutiles ? ce ſeroient celles de l'autre vie, & c'eſt pour cela qu'il n'a rien oublié de vous garentir de ces peines, juſqu'à vouloir bien ſouffrir en ſa perſonne tout ce que vos pechez avoient mérité. Faiſons-y un peu de réflexion, Meſſieurs, je vous en conjure, Jeſus-Chriſt eſt mort pour nous délivrer des ſupplices éternels.

& nous ne pouvons croire qu'il nous délivreroit de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domeſtique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'eſprit, s'il prévoioit que nous deuſſions trouver nôtre avantage dans une plus grande proſperité. Que faudra-t'il donc qu'il faſſe encore, pour nous perſuader qu'il nous aime, & pour diſſiper nos injuſtes défiances.

C'eſt aſſez fait, ô mon Dieu! pour une ſi chétive créature, je n'en demande pas davantage, & je me ſoûmets ſans réſerve à vôtre divine conduite, *Ego ſervus tuus, & filius ancillæ tuæ.* Je ſuis vôtre eſclave, Seigneur, vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer, ſi je vis ce n'eſt que par vôtre grace, que par vôtre pure miſericorde; n'eſt-il pas bien juſte que vous uſiez de moi ſelon vôtre bon plaiſir? Frapez moi donc, ô mon Dieu, autant qu'il vous plaira, & auſſi rudement qu'il vous plaira, il faudra que je ſouffre beaucoup avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent celles de vôtre Sainte mere, avant qu'elles égalent le nombre de mes pechez. J'aurai du moins cette conſolation en mes maux, que je marcherai par un chemin que vous avez tracé avec vôtre ſang précieux, par un chemin que Marie a arroſé de ſes larmes, par un chemin que tous vos amis ont tenu, & par où ils ſont tous arrivez à l'immortalité glorieuſe. *Amen.*

SERMON XXXI.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Gloria Domini plenum est opus ejus.

Le Chef-d'Oeuvre, l'ouvrage du Seigneur est tout rempli de sa gloire. Eccli. c. 48.

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est pleine & surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire, Elle n'y a rien même à regretter, Elle n'y desire rien, & n'y a rien à desirer ; Elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à personne.

DE tous les éloges qui ont été donnez à Marie, lorsqu'elle étoit encore parmi les hommes, le plus magnifique sans doute, fut celui qu'elle reçût de Dieu même par la bou-

bouche de Gabriel, lorsqu'il l'appella pleine de grace : *Ave gratia plena.* Mais présentement qu'elle est élevée au dessus des Anges, on doit ajoûter quelque chose à cét éloge, & ce que l'on peut dire de plus grand en sa faveur, si je ne me trompe, c'est qu'elle est pleine de gloire. *Gloria Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas que cette plenitude prise en un certain sens, est commune à tous les Saints. *Pleni sunt*, dit le devot Saint Bernard, *Pleni sunt, prorsus ita est, dilectissimi, bonorum nostrorum sancti non egent.* Ils sont pleins ; mes trés chers Freres, oui sans doute, ils sont pleins de biens, & ils n'ont que faire des nôtres; mais il s'en faut beaucoup que la plenitude de leur felicité n'égalle le comble de la gloire de la Ste Vierge, leurs richesses comparées à celles de leur Reine, peuvent passer pour indigence, soit que Marie ait plus de capacité à recevoir, ou qu'elle soit remplie de dons plus excellens & plus précieux ; il est certain qu'elle est dans le Paradis, ce qu'elle a été sur la terre, la choisie, la bien aimée; il est certain qu'entre les bien-heureux même, elle est la Favorite & la Bien heureuse.

Agréez, Messieurs, que je prenne cette verité pour le sujet de nôtre entretien, & que je fasse voir que Marie est dans le ciel pleine de gloire, ou si vous aimez mieux, que sa gloire est une gloire pleine & accomplie. Je sai qu'en cette Féte on a coûtume de parler de la mort de Nôtre Dame, de sa Résurrection, de son Assomption glorieuse; Mais quoi, ne dira-t-on donc jamais rien du bonheur où cette mort, cette Résurrection & cette Assomption l'ont élevée, aprés l'avoir si souvent

conſiderée ſur ſon char de triomphe, ne nous ſera-t il point permis de l'enviſager juſques ſur ſon trône ? Il eſt vrai que des yeux auſſi foibles que les nôtres auront bien de la peine à ſoutenir tout l'éclat, dont ce trône eſt environné. Mais s'il jette de lumiéres capables de nous éblouir, il en a encore qui peuvent fortifier nôtre veûë : Demandons-lui celle-ci, Chrétiens Auditeurs, & pour les obtenir, ſervons nous de la priere de l'Egliſe. *Ave Maria.*

C'eſt une choſe aſsez mal-aiſée à comprendre, Comment c'eſt que dans le Ciel on peut gouter une felicité parfaitte, non obſtant les défauts qui ſemblent s'y rencontrer. Il eſt peu de Bien-heureux qui aient autant de gloire qu'ils en ont pû aquerir avec les graces qu'ils avoient receües; & il ſemble que ce leur devroit étre un ſujet d'un éternel repentir, d'avoir perdu par leur faute ce qu'ils pouvoient mériter par une fidelité plus-exacte. De plus leur corps n'a point de part à la gloire de leurs ames, & c'eſt merveille comme ils ne ſont point troublez par le deſir de voir reſsuſciter leurs corps, leurs parens bienheureux, leurs enfans, leurs amis, leur peres & leurs meres, qui ſont comme une partie d'eux-mêmes, ou ſont en danger de perdre le Ciel, ou même l'ont déja perdu ; & ce qui les touche encore de plus-prés, c'eſt qu'ils voient des places au deſsus d'eux, où ils ſavent tres bien qu'ils joûiront d'un bon-heur plus grand que celui dont-ils joüiſsent ; & ils voient ces places occupées par des perſonnes non-ſeulement de même nature qu'eux; mais encore de même ſexe, de même âge, de même profeſſion ; ce ſeroit ici-bas un objet d'envie capable de rendre mel-heureux

l'homme du monde, qui d'ailleurs auroit le plus de sujet d'être content. Cependant il n'est rien de plus vrai que dans le Paradis il n'entre nul repentir ; *Neque luctus, neque dolor erit ultra.* Il n'y entre nul mouvement, ni de desir, ni d'envie ; *Nemo invidet*, dit le venerable Bede, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

O belle vie, vie heureuse, cent fois heureuse ! d'où les larmes sont bannies pour toûjours, où chacun est content de son sort & de celui de ses freres ! où chacun se trouve aussi heureux par le bon-heur d'autrui que par le sien propre ! O parfaitte charité ! ô douce paix ! ô joie veritablement pleine & accomplie ! Mais quoi que cette joïe soit pleine non obstant les défauts que nous y avons remarquez. Quoi que, ni ce qu'ils ont perdu par leur faute, ni ce qui semble manquer à leur bonheur, ni la gloire des autres n'empéchent pas qu'ils n'y vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie: toutefois on ne peut nier, que celui d'entre les Saints qui n'auroit rien à regretter, rien à desirer, rien à envier à personne ; on ne peut nier, dis-je, que celui là ne fut dans un état beaucoup plus avantageux que tous les autres. Or, Messieurs, la Sainte Vierge a cét avantage dans le Paradis, & c'est pour cela que je dis, qu'elle est la Bien-heureuse méme entre les Bien-heureux, qu'elle y est pleine de gloire, ou comme j'ai déja dit, que sa gloire y est pleine & surabondante : Les autres Saints n'y regrettent riẽ, ils n'y desirent riẽ, ils n'y envient rien à leur freres ; mais Marie n'y a rien à regretter, rien à desirer, rien à envier aux autres

Saints. Voila trois veritez que je m'en vais tâcher de prouver dans les trois Points de ce discours. Non seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais elle n'y a même rien à regretter, ce sera le premier Point : Non seulement elle n'y desire rien, mais encore elle n'y a rien à desirer, ce sera le second Point : Non seulement elle n'y envie rien, mais même elle n'a rien à envier à personne, ce sera le troisiéme Point. Voila tout ce que j'ai à vous dire.

Si Dieu n'empéchoit dans les Bien-heureux l'effet que devroit produire dans leur ame le souvenir des fautes passées : il est impossible, à mon sens, d'imaginer un enfer plus cruel que seroit le Paradis. La veuë des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de leur tems, la connoissance de cette bonté infinie qu'ils ont si peu aimée en comparaison de ce qu'elle meritoit, qu'ils ont même souvent offencée: Cette connoissance, dis-je, leur causeroit une douleur égale à l'amour qui les possede, égale à la joie dont ils sont remplis. Figurez-vous le desespoir d'une mere ou d'une amante passionnée, qui revient d'un accez de frenesie, & qui s'apperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là sõ propre fils, ou celle-ci le mieux fait & le plus tendre de tous les amans ; ce desespoir n'est qu'une legere image de celui où la premiére veuë de Dieu jetteroit les ames saintes, si les pechez qu'elles ont commis contre lui pouvoient se présenter à leur memoire. Mais non, ou ils oublieront entiérement ces pechez, ou Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura même quelque douceur à les repasser par l'esprit. Ces

fautes noiées dans les larmes de la penitence, & dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers confits dans le miel, leur amertume ne se fera plus sentir, elle se perdra, pour le dire ainsi dans cét abîme de joie, où le cœur sera plongé.

Mais quoique le souvenir d'une vie tiéde & déreglée ne puisse pas alterer le bon heur des Saints, la veûë d'une vie pure & passée dans l'innocence ne laisse pas de le rendre infiniment plus heureux. On ne peut pas dire, qu'on y regrette le tems perdu, ni les graces mal ménagées; mais qui peut dire combien on se sait de gré d'avoir bien emploiée le tems, & d'avoir profité de toutes les graces qu'on a reçeûes. Chacun y est trés content de ce qu'il a, mais de cõbien ceux-là sont-ils plus satisfaits que les autres, qui peuvent dire, que s'ils n'ont pas plus de gloire, ce n'a pas été leur faute, qu'ils ne se sont jamais rélâchez, qu'ils n'ont rien perdu par leur négligence; que quand ce seroit à récommencer, ils ne pourroient rien faire de mieux que ce qu'ils ont fait ? Or Messieurs, la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le Paradis. Si l'on avoit pû r'assembler tous les serviteurs de Dieu, qui ont jamais vécu sur la terre, & qu'on leur eût demandé s'ils se croient exempts de tout crime: quelle pensez-vous qu'auroit été leur réponse, dit l'admirable Saint Augustin, quelque grande qu'ait été leur sainteté, ils auroient tous répondu avec l'Apôtre S. Jean, Si nous disons que nous sommes sans peché nous nous seduisons nous mêmes, & la verité n'est pas en nous : La Sainte Vierge est la seule, ajoûte ce Pére, qu'il faut toûjours excepter par le respect que

nous devons au Seigneur qu'elle a conçeu. *Exceptâ sanctâ Virgine Mariâ, de qua propter honorem Domini cum de peccatis agitur nullam prorsus habere quæstionem volo.*

Je n'ignore pas, Messieurs, que Calvin est dans une autre pensée; je sai que dans son Harmonie, & dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du Concile de Trente ; il accuse Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi, & méme de desespoir ; comme, Messieurs de la Religion Pretenduë Reformée, sont aujourd'hui plus moderez que ce premier Autheur de leur réforme, & qu'ils l'ont reformé lui-méme en bien de choses, je doute un peu qu'ils voulussent imputer tous ces desordres à la plus innocente des Vierges, à la Mere de leur Rédempteur. Quoi qu'il en soit, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'en ce point nous suivions le sentiment de Saint Ciprien, de Saint Augustin, de S. Bernard ; & sur tout que nous nous en tenions à la decision du Concile.

Il est donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, & c'est un article de nôtre Foi, que Marie n'a jamais peché non pas même veniellement: Il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y étoit entrée, qu'elle ne s'est jamais, éloignée en rien des ordres de Dieu, qu'elle ne se peut reprocher ni foiblesse, ni lâcheté, ni consideration, ni surprise. Ce seroit beaucoup pour nous Chrêtiens Auditeurs; Mon Dieu, quel bon-heur de ne vous avoir jamais offencé! ce n'est-là toute-fois qu'une petite partie du bon-heur de la Sainte Vierge; non seulement elle n'a jamais perdu la grace, non seulement elle

ne l'a jamais ternie par aucun mouvement déreglé, mais elle ne l'a jamais laissée oisive en son ame, le Saint Esprit a toûjours été en elle, & il y a toûjours été agissant & operant avec elle, depuis sa Conception jusqu'à l'âge de soixante douze ans qu'elle est morte, ça été un enchaînement continuel de mérites; son cœur toûjours embrasé de charité a été devant Dieu, dit S. Pierre Damien, comme une cassolette sur un feu ardent & éternel, laquelle ne cesse jamais d'exhaler ses agréables vapeurs. De sorte qu'on ne peut pas dire qu'elle ait fait une seule action qui ait été purement naturelle, qui n'ait été digne de recompense; qu'elle ait dit une seule parole qui n'ait pas été rapportée à la gloire du Seigneur, qu'elle ait jamais eû une pensée indifferente, jamais passé un moment sans faire quelque progrés, quelque gain pour l'Eternité. Mais quel gain, Dieu immortel! & qui pourra jamais le comprendre? Il suffit de dire que tout son fond doubloit à chaque moment, qu'à châque moment elle aimoit Dieu de toutes ses forces; qu'elle agissoit toûjours selon toute l'étenduë de la grace qu'elle avoit reçeûë; & cette grace, dit Denis le Chartreux étoit en quelque sorte infinie: qu'elle agissoit toûjours avec toute la ferveur; dont son ame étoit capable, & il n'y eût jamais de plus grande ame que la sienne.

Il est tout visible, Chrétiens Auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites, & où il n'y a pas un seul instant de vuide; que cette vie, dis-je, a été suivie d'une grande gloire; on ne peut nier que ce ne soient là de ces jours pleins, dont parle David, & que pour cela elle n'ait reçeû une récompense

pleine, c'eſt à dire fort abondante, *plenam mercedem.* Mais ce n'eſt pas encore ce que je veux dire, je conſidere ici la plenitude de ſa récompenſe en un ſens un peu plus propre, je dis qu'elle eſt pleine en ce qu'elle eſt auſſi grande qu'elle l'a pû être, en ce qu'elle n'a nul ſujet de regretter ni les années qu'elle a vécu, ni les moiens qu'elle a eus d'honorer ſon Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, ſi ces plaïes que je vois ſur le corps du Sauveur du monde, ont été faites pour moi, comme pour le reſte des hommes, elles n'ont point été faites pour moi, j'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à ſa mort. Je ſai bien que Dieu a fait en moi tout le bien, dont on me louë, mais il ſait bien auſſi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu, je n'ai apporté nul obſtacle à ſes divines operations, je ne puis me vanter de rien, mais auſſi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai bien toûjours penſé, mon Seigneur, & je le vois à cette heure encore plus clairement, que je ne pouvois vous ſervir ſelon vos merites, mais ſoiez en louë à jamais, je vous ai ſervi ſelon mon pouvoir, je l'ai fait de toutes mes forces: Me voici enfin en un état où je ne puis plus vous offencer, mais vous ſavez que je ne l'ai jamais fait, lors même que je l'ai pû. Heureuſe mille fois la néceſſité où je ſuis préſentement de vous aimer; ô mon Dieu! mais je ne laiſsois pas de vous aimer, lorſque j'étois en liberté d'aimer quelqu'autre choſe que vous.

Meſſieurs, ſi les Païens même ont reconnu, que dés cette vie le témoignage d'une bonne conſcien-

se est quelque chose de si doux, qu'elle peut charmer les douleurs les plus ameres, & rendre un esprit calme au milieu des plus cruelles persecutions : que sera-ce dans les Ciel de se ressouvenir qu'on a mené une vie irreprochable; dans le Ciel, dis-je, où l'on connoît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, & les obligations infinies, qu'on avoit d'être tout à lui ; On peut encore juger de la douceur de ce souvenir par l'opposition à ce repentir amer, qui fait la plus horrible peine des dannez. Il est seur que rien ne les tourmente davantage que le regret d'avoir mépriſé des graces, avec quoi ils pouvoient parvenir à une sainteté tres-éminente. Voila, dit S. Bernard, ce qui m'effraie dans les Enfers, c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante. *Horreo vermem mordacem, & mortem vivacem.* Cela supposé, il est évident par la regle des contraires, qu'un des plus sensibles plaisirs, qu'on goûte dans le Paradis, c'est de se représenter le bien que l'on a fait sur la terre, & que ce plaisir est plein, qu'il est parfait en Marie, puis qu'elle n'a jamais fait que du bien, & qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pû faire.

Je ne vous demande pas, Chrêtienne Compagie, si vous avez lieu d'esperer la même consolation, nous avons déja perdu tout le tems de nôtre enfance, & peut-être méme, celui de nôtre jeunesse, & du reste, hélas! il n'est que trop vray, que nous n'en donnons que la moindre, partie à nôtre salut. Je ne vous demande pas non plus, si vous ne craignez point que dans le Ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usa-

ge de la vie. J'ai déja dit que rien d'affligeant ne peut avoir entrée dans l'ame d'un Bien-heureux. Mais à l'heure de la mort, où toutes choſes ſeront encore dans l'incertitude, où vous commencerez à connoître Dieu, à connoître la vanité de tout ce que vous eſtimez davantage, vous ne manquerez pas d'être attaqué de cette triſte penſée, & Dieu veuille que vous n'en ſoiez pas accablé. C'en eſt fait, direz-vous, me voila au bout de la carriére, voila le tems du travail paſsé, je ne puis plus rien faire pour l'autre vie. Juſqu'ici j'ai pû quelque choſe, j'ai pû toutes choſes pour ma fortune, & rien pour le ſalut de mon ame: Mon Dieu ſi j'avois fait tout ce que je pouvois faire, que je mourrois cõtẽt aujourd'hui. Je pouvois donner aux pauvres tout ce que le luxe m'a conſumé, tout ce que j'ai dépenſé en nippes, en colets, en garnitures, en ajuſtemens inutiles, tout ce que j'ai perdu au jeu, tout ce qui s'en eſt allé en débauches; je n'en aurois pas été plus pauvre, j'en aurois été plus eſtimé de Dieu, & préſentement je ne me trouverois pas les mains vuides, & dépourveûës de bonnes œuvres. Je pouvois emploier à la priere, & à la lecture des livres ſaints tout le tems, que j'ai donné aux vains divertiſsemens du monde. Je pouvois donner aux viſites des malades, des pauvres affligez, ces longues journées, qui ſe ſont toutes paſſées en diſcours, en viſites inutiles. Je pouvois paſſer hors du monde toute cette vie, que j'ai vécu dans le monde, je pouvois renoncer entiérement à la terre, j'ai eû des fréres, des ſœurs, des parens, des amis, qui l'ont bien fait, Dieu m'a ſouvent donné la penſée de les ſuivre dans leur retraite. Ah ſi j'avois eû

profiter de mon avantage ! Que ne pouvois-je pas faire, & que ne voudrois-je pas avoir fait? Nous pouvons encore faire ce que nous ne pourrons plus alors; si nous voulions un peu nous attacher à cette réflexion, je suis seûr que dés cette heure on renonceroit à bien de choses à quoi on est peut-être trop attaché; On se hâteroit de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres; Mais ce n'est pas ici la premiére fois qu'on a représenté cette verité, il en sera aujourd'hui, du moins pour la plûpart de nous, ce qu'il en a déja été si souvent. On a beau nous prêcher là dessus, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres, à qui nous avons oüi faire en mourant de si belles protestations pour un avenir, qui ne devoit pas être pour eux. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudens, & d'avoir été témoins de leur desespoir: nous continuërons de vivre comme nous avons toûjours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus ardens, & de plus sinceres, mais de tres-inutiles desirs de conversion. Je passe à la seconde Partie, où je dois vous faire voir que non seulement Marie ne desire rien dans le Ciel, mais qu'elle n'y a même rien à desirer.

Vous savez, Messieurs, que dés qu'on a des enfans, les desirs se multiplient aussi bien que les souci; & les peines. Il s'en faut bien que l'ambition d'une Mere ne soit renfermée dans de bornes aussi étroittes, que celle d'une fille, ou d'une autre femme. Outre ce qu'une mere desire pour soi, elle soûaitte encore pour ses enfans des honneurs, & des richesses proportionnées à l'amour qu'elle

leur porte, ſon bon-heur eſt inſeparable de leur bon heur, elle les regarde comme une partie d'elle-même, & bien ſouvent comme la partie, qui lui doit être la plus précieuſe, & la plus chere. Doncques pour aſſeûrer avec verité que Marie la Mere de JESUS, eſt pleine de gloire, il faut qu'elle n'ait rien à ſoûaitter ni pour elle, ni pour ſon Fils. Pour ſon Fils, il eſt inutile d'en donner les preuves. On ſait que Jeſus eſt le Roi de la gloire, comme parle l'Ecriture; Il eſt aſſis au plus haut du Ciel, toutes les créatures ſont ſoumiſes à ſon Empire. Mais je ne ſai ſi vous avez jamais bien compris quel comble de felicité ce doit être pour Marie de voir un Fils ſi aimable élevé à ce haut point de grandeur. Un grand Prince ſoûtenoit autre fois, qu'il n'étoit point ſi glorieux d'être Roi, que d'avoir un Fils qui le fût. *Videri ſibi quovis regno pulchrius Regis eſſe Patrem.* Vous ſavez le ſentiment de cette fameuſe Romaine, qui fut d'abord réſoluë à être égorgée par ſon propre fils, ſur l'aſſeurance qu'on lui donna, qu'il monteroit ſur le trône des Empereurs; & ſans aller chercher ſi loin des preuves d'une paſſion ſi naturelle, Peres, & Meres, je ne veux ici que vôtre ſeul témoignagne: N'eſt-il pas vrai que vous vous eſtimez bien heureux, lors que vous voiez vos enfãs s'élever un peu au deſſus de leur condition; Lors que vous apprenez qu'ils ſon careſſez des Grans; qu'ils ſont conſiderez de leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur merite un rang, que la naiſſance ne leur avoit pas donné: Quels efforts ne fait-on pas pour les tirer de l'obſcurité, où il avoit plû à Dieu de les faire naître? Avec quel

plaisir n'épargnez vous pas méme sur vôtre bouche, de quoi leur procurer une fortune un peu meilleure que la vôtre ?

Jugez par là quelle dût être la joie de Marie à son entrée dans le Ciel, lors qu'elle vit ce Fils, qu'elle avoit enfanté dans un étable, & élevé dans la boutique d'un Charpentier: Qu'elle le vit, dis-je, placé sur la téte des Seraphins, revétu d'un manteau royal mille fois plus brillant que le Soleil, & couronné de la gloire de Dieu même? Pour me former quelque idée de cette joie incompréhensible, je me represente le pauvre Jácob entrant dans l'Egypte, où non seulement il retrouve son cher Joseph, qu'il avoit perdu depuis si long-tems, mais où il le trouve regnant sur tous les Egiptiés, & devenu le Maître d'un grand état de simple pasteur, qu'il étoit. Ce bon vieillard faillit à mourir de joie, aprés une si heureuse avanture, il ne desira plus rien dans la vie, il ne desira pas même de vivre : *Iam lætus moriar, quia vidi faciem tuam, & superstitem te relinquo.* Voila une legere image de l'état, où se trouva l'ame de la Sainte Vierge, lors qu'elle entra dans le Paradis, de l'état où elle est encore à présent, & où elle sera durant toute l'Eternité. Ouï, éternellement elle aura le plaisir de voir sa chair, cette Humanité sainte, qui s'est formée dans son sein, qu'elle a nourie de son lait : de la voir, dis-je, assise sur le trône du Tout-puissant, reglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grace & de la gloire ?

Aprés un si grand bon-heur, si elle pouvoit soûaitter encore quelque chose pour elle-même ?

ce ſeroit ſans doute d'être aſſiſe à la droitte de ce Fils, d'être declarée Régente de ce grand Roïaume, dont il eſt le Roi, d'étre le dépoſitaire de tous ſes tréſors, de tout ſon pouvoir, de ſon autorité ſouveraine. Elle poſſede tous ces titres, Chrêtiens Auditeurs, elle eſt dans le Ciel la Reine des Saints, dit l'Abbé Rupert, & ſur la terre la Reine des Rois. *Hæc in cælis Regina Sanctorum, & in terris Regina regnorum eſt.* Non ſeulement il n'eſt point de gloire aprés celle de Jesus, égale à la gloire de Marie, mais on peut dire, que la gloire de Marie eſt égale à celle de Jesus-Christ méme. Et pour quoi ne le diroit-on pas, puis que le grand Arnoul de Chartres a bien oſé avancer que c'eſt une même gloire, qu'ils partagent également ? *Filii gloriam cum Matre non tam communem judico, quam eandem.*

Ce qui rend cette felicité accomplie de tous Points, c'eſt que ce n'eſt pas ſeulement l'ame qui en joüit; le corps de la Ste Vierge y a déja part, il eſt déja bien-heureux, & fait méme une partie du bon-heur des autres Saints. Saint Jean dans l'Apocalipſe, dit qu'il a oüi la voix des Martirs, qui crioient ſous les Autels, où leurs Reliques ſont honnorées, & qui demandoient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. Ces grands cris, dit Saint Gregoire, ſont les grands deſirs, qu'ont ces ames d'être réünies à leurs corps par la réſurrection. *Magnus earum clamor magnum eſt deſiderium tum reſurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à deſirer ſur ce point non plus que ſur tous les autres. Sa mort fut ſuivie de prés d'une réſurrection glorieuſe, & ſon corps préſervé de toute

corruption, fut incontinent porté au Ciel, où il brille d'un éclat ineffable & immortel. Ce ſeroit une erreur, Meſſieurs, de penſer que ce fut un petit bien que cette gloire corporelle, mais c'eſt une erreur en laquelle, ſi je ne me trompe, peu de perſonnes ſont capables de tomber. Nous aimons trop nôtre corps, nous ſommes trop ſenſibles à ſes douleurs, & à ſes plaiſirs, pour croire que ce n'eſt pas un grand avantage de le voir vivant, & plongé en toutes ſortes de délices.

Je ſai que les Saints lui ont déclaré la guerre, qu'ils ſe ſont ſentis comme accablez de ſon poids, qu'ils ont ſoûaitté de le voir détruit, & reduit en cendres: mais outre que ce ſentiment n'eſt pas naturel, les Saints conſiderent leur chair en cette vie comme un obſtacle à leur perfection, comme une ennemie domeſtique, qui leur tend par tout des piéges; comme une furieuſe, qui en s'élevant contre l'eſprit, ſe prépare à elle-même d'étranges ſupplices. Mais ils commencent tous à l'aimer du moment, qu'ils ſont en état de ne la plus craindre, en cela-même qu'ils la déchirent, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment veritablement; ce ſont de ſages laboureurs, qui cultivent leur champ, qui le ſillonent, & qui en arrachent les herbes durant l'hiver, pour le voir en la belle ſaiſon revétu d'une riante verdure. C'eſt pour cela que Job trouvoit tant de conſolation dans l'eſperance qu'il avoit de voir quelque jour ſes membres pourris, partager avec ſon ame le plaiſir de voir le Seigneur. *Et in carne mea videbo Deum ſalvatorem meum.* Jeſus-Chriſt lui-même a ſouffert tout ce qu'il a ſouffert, pour rendre ſon corps glo-

rieux. *Propoſito ſibi gaudio.* Il a ſouffert la Croix dans la veuë de la gloire dont il devoit joüir, il eſt ſeûr que ces paroles ne peuvent être entenduës, que de la gloire du corps : *Propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem*, puis que ſon ame étoit bien-heureuſe dés le premier inſtant qu'elle fut créée.

S'il eſt donc vrai que nous aimons tous naturellement nôtre corps ; Marie a d'autant plus de ſujet de ſe réjoüir du bon-heur du ſien, qu'il ne lui a jamais été ni rebelle, ni incommode, qu'il ne l'a jamais retardée au chemin de la vertu ; qu'au contraire il lui a ſervi comme de chariot, pour la porter plus vite au comble de la ſainteté. Mais quel honneur pour ce corps, quelle prodigieuſe diſtinction de briller dans le Ciel aux yeux de tous les Bien-heureux, tandis que ceux des autres Saints pourriſſent dans les ſepulcres, tandis que reduits en pouſſiere, ils ſervent de joüet aux vents, & ſont confondus avec les cendres des reprouvez.

Ce Privilege, Chrêtiens Auditeurs, eſt le fruit de la mortification de Marie, le fruit du mépris, qu'elle a toûjours fait de tous les attraits dont le Createur l'avoit pourveuë. Tous les Peres conviennent qu'on n'a jamais vû de créature plus belle que Nôtre-Dame, & cependant il eſt vrai qu'on n'en a jamais vû de plus chaſte, & de plus negligée, de plus ſoigneuſe d'éviter les regars des hommes. Que vous étes mal-heureuſes, femmes Chrétiennes, d'emploier à vous perdre, & à perdre encore les autres, ces agrémens que Dieu ne vous avoit pas donnez pour un ſi funeſte uſage; mais que vous étes abuſées de croire qu'à force de ſoins, & d'étude, vous pourrez rendre immortelle

cette fleur de beauté, qui se flétrit tous les jours ! Vous avez beau faire, ce feu de ces yeux s'éteindra bien-tôt ; ce teint va se ternir tout-à-l'heure, les maladies, l'âge, les rides vont gâter ces traits & vous rendre aussi difformes, que vous avez été agréables, & quand tout cela ne seroit pas ; qui peut vous garantir de la mort, & de l'horrible corruption du sepulchre ? Il est vrai que nous ressusciterons tous, mais ne croiez pas qu'en ressuscitant, nous devions tous reprendre ce que la vieillesse, ou la mort nous auront ravi, *Omnes quidem resurgemus*, dit Saint Paul, *Sed non omnes immutabimur.* Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changez. La Resurrection glorieuse réformera tous les défauts, & de l'âge, & du teint, & des traits, & de la taille ; elle rendra aux visages les plus effacez toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse ; mais ne pensez pas, que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardez, pour ces personnes sensuelles, & idolâtres d'elles mêmes, qui durant tout le cours de la vie n'auront songé qu'à se parer & à conserver leur en-bon-point. Elle sera pour ces ames genéreuses, qui seront affranchies de la servitude de leurs corps, qui en auront reprimé les mouvemens, qui l'auront traitté comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la Penitence, qui auront fait à la chatesté, & à la pudeur un sacrifice des vaines graces, qui l'embelissent. Hélas ! Messieurs, si nous l'aimions veritablement ce corps, & que nous fissions un peu de réflexion au tort, que lui fait nôtre luxe, & nôtre délicatesse, qu'on nous verroit bien-tôt imiter ces Saints, & ces

Saints, qui l'ont traitté si cruellement.

Il me semble que si une jeune personne est priée pour un bal, ou pour quelque autre assemblée de cette nature; il me semble dis je, qu'elle demeure volontiers enfermée durant tout le jour en un des-habillé trés simple, & tres-souvent des-avantageux, que durant tout ce jour là elle se donne mille génes, mille tourtures, qu'elle souffre qu'on la serre quasi jusqu'à l'étouffer, qu'on la brûle, qu'on la pique, qu'on lui tire les cheveux, & tout cela pour paroître tant soit peu plus agréable pendant trois ou quatre heures de tems. De quoi donc cette même personne ne seroit-elle pas capable si elle songeoit un peu, que quelques années de retraitte, de modestie, de penitence peuvent donner une beauté éternelle à son visage, en corriger tous les défauts, le mettre hors d'atteinte aux injures & du hale & de la vieillesse, qu'il ne s'agit pas ici d'une assemblée de parens, ou de quelques Seigneurs, & de quelques Dames, qu'il ne s'agit pas simplement d'un repas, ni d'une soirée; mais d'une vie immortelle, que nous devons passer en la plus-illustre & la plus-nombreuse compagnie, qu'il est possible d'imaginer; mais nous le remarquions déja tantôt, on écoute, comme on écouteroit une chanson, tout ce qu'on nous dit de l'Eternité; on traitte de visionnaires ceux qui songent à s'y établir, tous nos desirs se bornent à cette vie, comme si aprés la mort il n'y avoit plus rien ni à desirer, ni à craindre.

Seigneur, vous nous persuaderez, quand il vous plaira, les veritez que vous nous avez revelées; & il n'y a que vous seul, qui puissiez convaincre

nôtre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux, ce seroit en vain que je tâcherois de communiquer à mes Auditeurs, le peu de foi, qu'il vous à plû me donner, je m'en vais voir, si je ne réüssirai point mieux à leur faire comprendre que Marie non-seulement n'a rien à regretter dans le Ciel, qu'elle n'y a rien à desirer; Mais que même elle n'a rien à y envier à personne; C'est la troisiéme Partie, dont je ne dis que deux mots.

Quand je dis que dans le Ciel la Mere de Dieu n'a pas sujet de porter envie à personne, je ne prétens pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque Saint en particulier: Si nous en croions Saint Pierre de Damien, il y a une difference infinie entre la Mere & les serviteurs de JESUS-CHRIST. *Infinitum Dei servorum, ac Matris discrimen est.* Sil est vrai ce que tant de Peres ont enseigné, que dans cette vie, & même dés le premier moment qu'elle fut sanctifié, elle receût une grace plus abondante que celle de tous les Saints, & de tous les Anges ensemble, il est tout visible que dans le Paradis tous les Saints, & tous les Anges ensemble, ont moins de gloire qu'elle n'en possede elle seule. *Quantum enim gratiæ*, dit Saint Bernard, *in terris adepta est, tantum & in Cælis obtinet gloriæ singularis.* Mais je passe plus avant, pour faire voir que Nôtre-Dame ne doit porter envie à aucun Saint, je dis qu'elle a ramassé en soy tout ce qui est comme répandu dans les autres, qu'elle réünit toutes ces riches couronnes, dont l'admirable varieté fait un des plus beaux ornemens de la Jérusalem Celeste.

Vous n'ignorez pas, Messieurs que quoi que la grace, qui est la saintеté essentielle, soit la même dans les Saints, cépendant Dieu prend plaisir de lui faire produire des effets tout differens, selon les sujets, ausquels il la communique. Elle produit en quelques uns une admirable simplicité, dans les autres une prudence toute divine, celui-là se consomme dans les rigueurs d'une vie austere, celui-ci dans les travaux d'une vie Apostolique; quelques uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau, quelques autres reparent, par une longue penitence les desordres d'une jeunesse imprudente, & déreglée, qui va chercher parmi les barbares une glorieuse mort, qui souffre un plus doux mais plus long martire dans un Cloistre. L'un se signale par son assiduité à la priere; l'autre par sa liberalité envers les pauvres, un autre par sa patience dans les maladies. Pour les graces, que nous appellons gratuites, qui sont comme des marques d'amitié dont Dieu honore ses favoris, il observe encore cette regle, il ne donne pas à tous toutes choses, il ne donne pas à tous la même chose. Il ouvre aux uns les sens les plus cachez de l'Ecriture; il découvre aux autres le secrets de l'avenir; l'un pénetre dans les cœurs, l'autre a la vertu de les toucher. Qui a le don des langes, qui a celui des gueriſons, qui a le pouvoir de faire des prodiges, & de commander à la nature. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus.*

A cette diversité de graces répond dans le Ciel une diversité de gloire, qui met quelque difference entre châque Bien heureux, les Apôtres y sont distinguez des Prophetes, les Martirs des Confes-

seurs, les Vierges des Veuves, les pénitens de ceux qui n'ont jamais perdu la grace de leur Baptême, chacun a son trait de beauté particulier, chacun a comme ses couleurs; son habit de gloire, auquel il peut être reconnû. Or je dis, Messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont comme rassemblées dans la Sainte Vierge, & la raison que j'ai de le dire est bien évidente. Pendant que Marie vivoit ici bas, elle avoit réuni en soi tous les caracteres des vertus, toutes les especes de sainteté differente; Les Saints Peres lui donnent tous la qualité de martire, les uns disent que tout ce que les autres Martirs ont enduré n'est rien en cõparaison de ce qu'elle souffrit au pié de la Croix. Les autres assûrent que si les douleurs avoiẽt été partagées à tous les hommes, il y en auroit eû assez pour leur causer à tous une mort subite. Elle a été l'Apôtre des Apôtres mêmes; elle a allié une innocence parfaite avec une tres parfaite penitence, elle a été élevée au plus haut point de la contemplation: elle a été l'idée des Vierges, des Veuves, & des femmes mariées. Ce n'est pas encore assez, tous les privileges dont Dieu a gratifié ses amis en cette vie; la sience infuse, la prophetie, les langues, les miracles, tous les autres dons de quelque nature qu'ils puissent être, lui ont tous été accordez. *Sanctorum omnium privilegia; O Virgo! omnia habes in te congesta.* C'est le savant Idiot, d'où je conclus que dans la gloire elle jeûit de toutes les récompenses, & qu'on peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur, qu'on admire en tous les autres.

C'est pour cela que David faisant la peinture de

cette Reine assise à la droite de son Fils, il dit qu'elle est revétuë d'une robe de drap d'or sous un manteau roial tissu de differentes couleurs. *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circundata varietate.* Elle n'a donc rien à envier à aucun saint? au contraire si les Bien-heureux étoient susceptibles de quelque mouvement déreglé; elle devroit être l'objet de l'envie de tous les autres. Mais non, des cœurs remplis de l'amour & de la joie du Seigneur, ne peuvent être atteints de cette passion lâche, & cruelle.

Je ne voudrois pas non plus vous l'inspirer, Messieurs, mais que je serois heureux, si je pouvois faire naître en vôtre cœur cette sainte, & loûable émulation, qui porte les gens de bien à imiter les vertus des Saints, pour avoir part à leurs récompenses. Vous me direz que Marie est un modele un peu trop parfait pour vous; Mais entrons dans le Paradis, Chrétiens Auditeurs, parcourons un peu les divers rangs des Saints, & des Saintes, qui s'y rencontrent. Voiez les Apôtres assis sur des trônes d'or, ces Martirs couverts de pourpre, ces Vierges mille fois plus blanches que des lis, ces Penitens tous revétus de lumiéres, ces Veuves d'une si auguste, & si éclattante beauté, placées en un si beau jour, toute cette foule de gens si bien faits, tous parez si richement, tous plus brillans que des Astres. Est-il possible qu'il n'y ait rien en tout cela, qui réveille vôtre ambition, rien qui vous anime, rien qui soit propre pour vous? Choisissez parmi tant d'Ordres différens celui que vous aimerez davantage.

Courage, Messieurs, il n'y en a presque pas un

seul où vous ne puissiez pretendre; aprés tout ceux qui les rempliſſent, sõt tous hommes comme-vous; il y en a de voſtre humeur, de voſtre condition, de voſtre âge; ils ont tous été ce que vous étes, si vous êtes pecheurs, vous en trouverez preſque en châque troupe, leſquels ont peut-étre plus offencé Dieu, que vous, & n'õt pas laiſſé de devenir ſaints. Les mémes difficultez, qui vous effraient, les ont fait balancer quelque tems, mais enfin une maladie, une diſgrace, une Meditation, un Sermon, une lecture leur fit prendre le bon parti: ils commencerent à ſervir Dieu tout-de-bon; ils ont perſeveré durant l'eſpace de quelques années; les voila qui triomphent de leur victoire, & qui ne ceſſent de benir le jour & l'heure qu'ils renoncerent aux plaiſirs, aux vanitez du monde. A quoi tiendra-t-il donc, Chrétiens Auditeurs, que nous ne formions tout à l'heure le deſſein de les imiter? Pourquoi ne prendros-nous pas aujourd'hui la belle réſolution que prit ſaint François de Sales, lorsqu'on canoniza Saint François Xavier; Voila, dit il, voila déja trois Saints de ce méme-nom, il faut que je faſſe le quatriéme, m'en deût il coûter la vie. En effet il ſe tint parole à lui-même; & toute l'Egliſe a reconnû, qu'il s'eſt rendu digne du rang, où il avoit porté ſon ambition. Pourquoi donc ne dirai je pas aujourd'hui la méme choſe? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je faſſe encore un Saint de mon nom, un Saint de ma profeſſion, & de mon état; un Saint Eccleſiaſtique, un Saint Pere de famille, une Veuve, une Vierge Sainte, Mon Dieu! eſt-il poſſible, que cela ſoit en mon pouvoir, & que je ne me

hâte pas de le faire? La mort me ſurprendra-t-elle donc avant que je me ſois entiérement ſantifié? Faudra-t'il que je porte en l'autre vie le regret éternel d'avoir pû me procurer un ſi grand bonheur, un ſi grand bien, & de l'avoir negligé?

C'eſt à vous, que nous voulons devoir cét avantage, aimable Marie? vos Autels ſont toûjours aſſiégez de ſupplians, qui vous demandent la gueriſon de leurs maux, le gain de leur procez, le ſuccés de leurs voiages, d'heureuſes moiſſons, d'heureuſes couches, des enfans bien faits & dociles. Vous écoutez toutes ces priéres, ô la meilleure de toutes les Reines? Vous les exaucez, vous ne rebuttez perſonne. Mais nous voici à vos piés pour des graces bien plus dignes de vôtre Liberalité? Nous n'aſpirons à rien moins, qu'à la gloire des Antoines, des Atanaſes, des Bernards, des Magdeleines, des Moniques, des Téreſes, nous portons nos yeux, & nos deſirs juſqu'à ces trônes, d'où l'on voit de plus prés vôtre raviſſante beauté, & qui ſont plus éclairez de vos lumiéres: En un mot nous voulons être des Saints. Faites ce miracle, Divine Marie, il vous fera plus d'honneur que les aveugles gueris, & les morts reſſuſcitez; Nous vous en rendrons de continuelles actions de grace & en cette vie, & en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXII.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Maria optimam partem elegit.... Qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'humilie sera élevé, S. Matth. chap. 23.

L'humilité profonde de la Sainte Vierge, & ses profondes humiliations nous font juger, comme elle est élevée dans la gloire.

JE ne sai d'où vient qu'en la solemnité d'aujourd'hui l'Eglise applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que MARIE n'ait eû sur la terre des privileges, qui

été profonde. Ce seroit pour moi une trop grande témerité de vouloir porter les yeux sur le trône, où elle est assise, sur la riche courone qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée. Ce sont toutes choses qui passent nos conceptions, on n'en peut parler que par des figures, & tout ce qu'on en peut dire, est au dessous de cette idée méme confuse & imparfaitte, qu'on en a communement. Mais puis que c'est un article de foi, que les Saints sont d'autant plus élevez dans le ciel, qu'ils se sont abbaisez davantage sur la terre, selon ce mot, *Qui se humiliat exaltabitur :* si je pouvois vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrois en main une regle tres-juste, pour juger de son bonheur. Quoi-qu'il en soit, j'espere que ce discours sera Chrêtien, & que s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il contribuëra quelque chose à vôtre éducation, pourvû que cette Reine des Anges, cette dépositaire des graces du Tout-puisant, veuille bien écouter la priére que nous lui ferons, s'il vous plaît, avec l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi que je convienne avec S. Bernard, que la qualité de Mere de Dieu dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre, peut servir de regle pour mesurer le bon-heur qu'elle possede dans le Paradis; j'ose dire néanmoins qu'on en jugera plus exactement & plus infailliblement par l'humilité dont elle a été remplie. Oui, Messieurs, c'est par sa vertu, & sur tout par son humilité profonde qu'elle a merité, ce qu'on auroit pû absolument refuser à son éminente qualité de Mere du Redempteur. Les Téologiens disent, qu'il n'étoit pas

tout-à-fait impossible que Marie même après avoir conçû le verbe Eternel, se rendît indigne de la felicité éternelle; C'est pour cela que S. Augustin asseûre qu'elle a été plus heureuse de croire en Jesus-Christ, que de lui donner sa propre chair; C'est pour cela que Jesus-Christ lui même répondit à cette bonne femme, qui appelloit bienheureux le sein qui l'avoit conçeû. Dittes plûtôt que ceux-là sont heureux, qui entendent la parole de Dieu, & qui en profitent. Mais si Marie a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte, & si elle a été humiliée ici bas, il faut nécessairement que ce soit dans le ciel qu'elle ait été exaltée. Voila, Chrêtiens Auditeurs, toute la preuve que je vous veux donner en ce discours de la gloire immense, où nôtre Dame est entrée au jour de son Assomption, *Qui se humiliat exaltabitur.* Quiconque est humble sera exalté, c'est un Arrêt prononcé par la bouche de la verité même incarnée. Or Marie a été humble sur la terre, & elle n'a pas été exaltée sur la terre, au contraire elle y a été extrémement humiliée, par conséquent elle est infiniment exaltée dans le ciel. Pour savoir donc, combien elle est élevée dans la gloire, nous n'avons qu'à considerer dans le premier Poinct son humilité profonde; & dans le second ses profondes humiliations. C'est tout le sujet de cét entretien.

Marie a été si humble que par son humilité elle a été élevée à la dignité de Mere de Dieu; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élevation n'a point alteré son humilité. Voila en deux mots le plus grãd éloge qu'on puisse faire de cette

incomparable vertu. L'humilité ne pouvoit recevoir une plus haute récompense que la Maternité Divine, ni être mise à une plus forte épreuvé, qu'en recevant un honneur si inoûi; cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de Nôtre-Dame.

Pour le premier, le Docteur devot ne fait nulle difficulté de dire, que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe Divin dans les entrailles de la Vierge; Que c'est elle qui a donné de l'amour au Roi de la gloire, & qui l'a fait descendre du trône de son Pére, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une petite créature. Il se fonde sur ces paroles que Marie a elle-méme prononcées, *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il a eu égard à l'humilité de sa servante, & il en a bien voulu faire sa Mére. Vous voiez, assez, Chrétiens Auditeurs, qu'une humilité qui a pû produire un si grand effet, qui a merité ce qui est infiniment au dessus de tout merite; que cette humilité, dis je, n'est pas une humilité commune. Mais je vous prie d'observer encore, que cette humble Vierge avoit été ornée dés sa naissance, & méme dés sa conception de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles; & qu'elle les possedoit toutes en un si haut point, que nul Saint n'en a jamais eu aucune qui leur pût être comparée; cépendant entre toutes ces admirables vertus, l'humilité est celle qui attire les yeux de Dieu, & qui touche son cœur davantage: il faut donc que ce soit celle que Marie a cultivée avec plus de soin, celle qu'elle a portée à un plus haut degré de perfection

&si cela eſt,combien cette humilité doit-elle avoir été profonde; c'eſt un miracle qu'elle ait pû ſubſiſter parmi tant & de ſi excellentes vertus, mais c'en eſt bien un plus grand encore,qu'elle les ait toute ſurpaſſées.

Pour le ſecond, c'eſt quelque choſe de rare qu'une humilité qui s'eſt trouvée digne d'un ſi grand honneur,n'ait point corrompu cette humilité.*Non mediocris humilitatis inſigne*, dit le même Pere que j'ai dèja allegué, *nec oblatâ tantâ gloriâ obliviſci humilitatem*.C'eſt une preuve d'une grande modeſtie, que de ſe reſſouvenir de ſon néant, dans le tems queDieu même rend à ſon merite un témoignage ſi avantageux.Il eſt aiſé dans une vie obſcure & mépriſée de conſerver de bas ſentimens de ſoi même, mais ce n'eſt qu'avec peine que les ames les plus humbles ſe défendent des reſpects & des loüanges des hommes: Combien devoit-il donc étre difficile à la Sainte Vierge, de réſiſter aux éloges que l'Ange du Seigneur donna à ſa vertu, & aux marques effectives & éclattantes, qu'elle reçeût du Seigneur même, d'un amour & d'une eſtime ſi ſinguliere. Cépendant, Chrêtiens Auditeurs,bien loin d'avoir été ébranlée dans une occaſion ſi délicate, bien loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaiſance, ou à quelque ſentiment d'orgueil, elle n'a jamais ſignalé davantage ſon humilité.

Elle voit entrer dans ſa chambre un Ange du premier ordre, qui l'aſſeûre qu'elle eſt remplie de grace & de ſainteté,que le Seigneur eſt avec elle, c'eſt-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protege, qu'il la conduit, qu'il habite dans ſon cœur auſſi étroitte-

ment que l'ame est unie au corps ; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais, sur qui le Ciel ait versé des benedictions aussi excellentes que celles, dont elle est comblée. Qu'au reste elle a eu le bon-heur de plaire à Dieu sur toutes les créatures; qu'il l'a destinée pour être la Mere de son Fils unique, que le Saint Esprit a fait choix d'elle pour son Epouse, & que de cette alliance si glorieuse doit naître le Réparateur du genre humain, le Roy du Ciel & de la terre. Quelle impression pensez-vous, Messieurs, que ces loüanges aient fait sur l'esprit de cette humble fille? non seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joïe ; Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si on l'avoit entretenuë des vertus d'un autre ? ce n'est pas encore assez, elle en est toute troublée & interdite, elle ne comprend rien à ce mistére, elle se trouve dãs un embarras, qu'elle ne peut dissimuler. Je sai que Saint Ambroise dit, que ce trouble lui fut causé par la veûë de l'Ange, qui lui aparoissoit sous la figure d'un homme, mais l'Evangile marque expressement, que ce fut le discours de Gabriel, & non sa présence, qui la troubla. *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* C'est qu'aiant toûjours devant les yeux sa propre bassesse & son néant, son humilité la représentoit à elle même si peu ressemblante au portrait que l'Ange faisoit d'elle, & si indigne du choix qu'il lui annonçoit, que quoi qu'elle ne pût pas douter de sa sincerité, cependant elle ne pouvoit recevoir le compliment qui lui étoit addressé. *Cogitabat*, dit l'Evangeliste,

qualis esset ista salutatio. Elle r'entre dans une profonde méditation, & considere attentivement les paroles qu'elle a entenduës, elle voit si elle y pourra dõner un sens conforme aux sentiments qu'elle a d'elle méme, ou si effectivement il y a quelque chose en elle qui merite d'être loüé. Plus elle considere, plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que dans le Salut Angelique il y a une enigme, qu'elle ne peut déméler. Il faut avoüer que voila une humilité bien profonde & bien établie! Non-seulement les paroles sont claires & sans ambiguité, mais c'est un Ange qui lui parle, & qui lui parle de la part de Dieu, à qui nôtre ame est mieux connuë qu'à nous mémes, & néanmoins elle persevere à se croire indigne des éloges, qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand nous sommes loüez par les hommes, Chrêtiens Auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité. Les hommes loüent assez infferemment le bien & le mal, selon que l'interét ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connoît pas même les grandes vertus, il en donne souvent le nom aux plus grands vices, il a encore moins de connoissance de nôtre cœur, & il n'est rien de si ordinaire que de le voir se tromper en nôtre faveur, comme aussi quelque fois il nous fait tort, en nous croiant plus méchans que nous ne sommes; contre tous les éloges & tous les applaudissemens humains, j'ai toûjours en moi-méme un préservatif infaillible, qui est la vûë & le sentiment de ma misere; c'est comme un mal secret que je sens dans les entrail-

les

les, & dont je ne peux pas douter, quoi que mes amis trompez par de fausses apparences me flattent vainement d'une parfaite sainteté. Mais comme la sainteté consiste uniquement à plaire au Seigneur, quand le Seigneur témoigne lui même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes graces, & qu'il le confirme par des faveurs inouïes: *Invenisti gratiam apud Deum, ecce concipies & paries filium.*

A quoi est ce que l'humilité peut avoir recours pour se soûtenir? Quelles tenebres peut-elle opposer à une si grande lumiere? Que fera donc Marie dans une si grande entreprise? doutera-t-elle des paroles de Gabriel? hazardera-t-elle la foi pour sauver l'humilité? Non, Messieurs, elle ne doutera point, mais elle entrera dans le trouble & dans la confusion, elle soûmettra son esprit, comme on fait dans les mistéres les plus obscurs, elle croira ce qu'on lui dit d'elle-même, mais elle n'y pourra rien comprendre; l'Incarnation du Verbe qu'on lui annonce, semblera moins exercer son esprit, & son aveugle soûmission, que ce qu'elle entendra de sa vertu: *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette méme humilité qui cause son trouble, & la surprise qu'elle fait paroître en cette rencontre, l'a renduë calme & insensible en d'autres occasions, où elle avoit bien plus de sujet d'étonnement, lors qu'aux Nôces de Cana elle fit remarquer à son Fils la confusion, où l'Epoux alloit tomber faute de vin, vous savez que Jesus-Christ lui répondit assez brusquement en apparence: *Quid tibi & mihi est mulier?* Femme de quoi vous mélez-vous? ce

qui signifie à peu-prés en nôtre langue, qui vous a rendu si hardie auprés de moi ! quelle liaison, quel rapport y-a-t'il donc entre nous, qui vous donne la liberté de vous addresser à moi de la sorte? En bonne-foi, Messieurs, Marie n'avoit-elle pas sujet d'être troublée, ou du moins fort surprise de cette response : Ne devoit-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondit au doux nom de Fils qu'elle lui avoit donné, que par celui de femme, qui a quelque chose de si dur dans la bouche d'un enfant ? Quoi l'on diroit qu'il a oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, & que depuis trente-ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une bonne mére. Nulle de ces pensées ne se presenta pour lors à l'esprit de la Ste Vierge, elle ne fut non plus étonnée du procedé de Jesus, que si elle y estoit toute accoustumée, ou qu'elle s'y fût infailliblement attenduë, elle ne donne nulle marque d'embarras ni de tristesse, elle continuë de parler aux Officiers qui servoient à table, & se remet à manger comme auparavant.

Elle ne se plaignoit point non plus, lors qu'aiant demandé à parler à Jesus-Christ, qui étoit en compagnie dans une maison particuliére, il ne voulut ni la faire entrer, ni aller à elle, il semble même la desavoüer & s'offencer de ce qu'on l'avoit appellé sa mere. Il a raison, disoit-elle en elle-même, il est vrai que j'ai eu l'honneur de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étois indigne ; J'ai eu tort de le traitter de Fils, ce nom les deshonnore effectivement; s'il me rebutte, il me fait justice, il est étrange qu'une petite créa-

ture telle que je ſuis, puiſſe avoir l'audace de lui parler : En effet il ne peut y avoir de liaiſón entre la lumiére & les ténebres. Je ne puis rien dire de ces paroles ſi modeſtes, par où elle exprima le conſentement qu'elle donna au miſtére de l'Incarnation. *Ecce ancilla Domini* : Voici la ſervante du Seigneur. Elle ne pouvoit s'expliquer ni en moins de paroles, ni avec plus de ſimplicité & d'humilité. Je paſſe ce qu'en diſent les Péres, & que vous avez entendu pluſieurs fois ? Je remarque ſeulement qu'une autre ſe ſeroit étenduë ſur ſon indignité, elle auroit exageré ſon peu de mérite, elle auroit fait des inſtances pour détourner un ſi grand honneur. Mais il ne vient pas ſeulement en l'eſprit de la Sainte Vierge, que Dieu ait quelque deſſein de l'honorer, où qu'il trouve en elle quelque choſe qui l'ait obligé à la choiſir pour ſa Mere ; Elle regarde ce choix comme un effet de la volonté abſoluë de Dieu, qui voulant avoir une Mére, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, tout de même qu'aiant à s'unir à une nature créée, il choiſit la moins noble, la plus miſerable d'entre celles qui ont de la liberté & de la raiſon. C'eſt pourquoi bien loin de ſonger à des actions de graces, elle croit faire un grand ſacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir ſi peu. *Ecce ancilla Domini*, Voici l'eſclave du Seigneur, il fera de moi ce qu'il lui plaira.

Je me repréſente une pauvre paiſanne qu'un grand Prince éleve tout d'un coup juſqu'à ſon lit Roial, elle ne ſait ſi elle doit réſiſter ou obéir à ſes ordres, de peur de manquer à ſon devoir, elle ne ſouffre qu'avec peine qu'on lui ôte ſes haillons :

plus de nouveaux habits dont on la couvre ſont riches & précieux, plus elle eſt honteuſe de ſe voir vétuë d'une maniere ſi proportionnée à ſa naiſſance, bien loin de s'enorgueillir, elle n'oſe ſe montrer en ce ſuperbe appareil. C'eſt la comparaiſon dont ſe ſert S. Bernardin, pour expliquer quels furent alors les ſentimens de Nôtre-Dame. *Quomodo pauperculam vilem ſi potens Rex eligeret in conjugem.* Mais enfin on s'accoûtume bien-tôt à la grandeur, on n'eſt pas long-tems ſans oublier ce qu'on a été, & ceux que la providence éleve ainſi ſubitement de la bouë, ſont ordinairement les plus fiers & les plus inſupportables dans leur élevation. Non, Meſſieurs, la maternité divine n'a pas fait plus de tort à l'humilité de Marie, qu'à ſon inviolable virginité, elle a été Mere ſans ceſſer d'être Vierge, & ce qui n'eſt peut-être pas un moindre prodige, elle a été Mére de Dieu ſans s'en eſtimer davantage, ſans ſe préferer pour cela à la moindre des créatures.

Voiez, s'il vous plaît, comme venant d'être placée au haut rang, d'où elle voit au deſſous d'elle & les hommes & les Anges, elle ſe met en chemin pour aller rendre viſite à Elizabet, & la ſervir en ſa groſſeſſe, croiant devoir du moins à ſon âge cette marque de civilité & de reſpect, comme ſi elle n'avoit rien eu en ſoi qu'elle pût oppoſer à l'avantage des années que la Couſine avoit ſur elle. Voiez combien elle eſt prompte à rapporter à Dieu les loûanges qu'elle reçoit à ſon arrivée, *Magnificat anima mea Dominum.* Il eſt vrai, dit-elle, que Dieu eſt grand & admirable en ſes œuvres, il a jetté les yeux ſur ma baſſeſſe, & toute ſa puiſſance

s'eſt ſignalée en m'élevant de rien à une dignité ſi ſublime, c'eſt pourquoi toutes le nations auront ſujet de m'appeller non pas ſainte, ni pleine de gloire, mais heureuſe & d'autant plus heureuſe qu'on ne pouvoit parvenir à une plus haute élevation avec moins de mérite. *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine Chrêtienne Compagnie, à croire que Marie ait été en effet dans ces ſentimens. Car enfin elle ne pouvoit pas ignorer combien ſon ame étoit pure, ſa vie innocente, ſes actions ſaintes, ſa contemplation élevée, ſon amour pour Dieu étoit auſſi ardent que celui des Seraphins; Elle ſavoit qu'elle n'avoit jamais offencé Dieu, & elle étoit même exempte de cét attrait, que les plus grands Saints ont au peché, & qui leur eſt un ſujet continuel de confuſion & d'humilité. *Unde ergo tibi humilitas & tanta humilitas ô Beata,* s'écrie un de ſes dévots; Quel ſujet avez vous donc de vous humilier, heureuſe Marie, & de vous humilier ſi profondement? Le Docte Taulere dit qu'elle en avoit autant & plus de ſujet que Magdelaine la pechereſſe, parce que n'étant rien de ſoi, non plus que cette illuſtre penitente, elle ſe voioit élevée à un état plus diſproportionné à ſonnéant. Il n'eſt rien de plus humiliant que la pauvreté, or pour être pauvre il ſuffit de n'avoir rien de ſon fond, & de tenir ce qu'ō a de la liberalité d'autrui. Marie elle n'eſt pas nuë à la verité, au contraire elle eſt revétuë des plus précieux ornemens de la grace, mais ces riches habits ne sōt pas à elle. Elle a reçû plus qu'une autre, & c'eſt cela même qui l'humilie, veû qu'el-

le n'a pas plus mérité. Ce qu'il y a de loûable en elle, c'eſt que ſans ſonger jamais ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure immobilement attachée à la conſideration de ſon néant, où elle ſe trouve confonduë avec les plus viles créatures, ſans pouvoir rien découvrir qui la diſtingue même des réprouvez, ni qui puiſſe avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'étoit par la veûë continuelle de ce néant, qu'elle nourriſſoit en ſon ame une ſi parfaite humilité, ſemblable en cela à ce ſage Roi qui aiant été laboureur vouloit toûjours avoir en veûë les habits qu'il avoit portez au village, afin que le ſouvenir de ſa premiére fortune le portât à uſer moderement de ſon bon-heur. Et à cét autre qui ne ſe ſervoit jamais que de vaiſſelle de terre, afin qu'ayant toûjours préſente à la memoire la profeſſion de potier qu'il avoit exercée autre-fois, il ne ſe laiſſât pas emporter à l'orgueil qu'inſpire ordinairement la roiauté.

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, la veritable ſource de l'humilité de la Sainte Vierge; c'eſt ce regard de ſon néant, que S. Bernardin aſſeûre avoir été auſſi continüel que l'exercice de ſon amour: *Aſpectus nihilitatis*: Sans ſe laiſſer ébloûir à ce qu'elle étoit, elle prenoit plaiſir à mediter ſans interruption ſur ce qu'elle avoit été avant que d'être, & ſur ce qu'elle auroit pû être encore, s'il avoit plû à Dieu lui ôter tout ce qu'il pouvoit lui redemander ſans lui faire tort, elle ne voioit rien de tout ce qui étoit en elle que ſa baſſeſſe, & elle ſe reſſouvenoit que le Seigneur n'y avoit rien vû que cela, lorſqu'il avoit jetté ſur elle les yeux de ſa miſeri-

corde. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble, que quand on fait réflexion à ces humbles sentimens, on est incapable de cõcevoir quelque orgueil. Car enfin quelque bon, quelque parfait même que vous soiez, il s'en faut bien que vôtre sainteté n'égalle celle de la mére de Jesus Christ. Cependant il est certain que cette sainte mere ne s'est jamais préferée à aucune créature, qu'elle n'a pas crû qu'il y en eût une seule au dessous d'elle; Et ce qui n'est pas moins veritable, c'est qu'elle avoit raison d'avoir ces pensées, & qu'en cela elle se faisoit justice. Et nous-nous enflons de vaine gloire, Chrétiens Auditeurs, & nous nous élevons au dessus des autres hõmes, nous, dis-je, qui sommes sujets à toutes sortes de vices, qui n'avons que des vertus imparfaites, & nous qui quelque soin que nous ayons de sauver les apparences, savons trés-bien qu'au fond nous ne sommes que foiblesse, qu'ignorance; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, de toutes les plus basses & les plus folles passions, nous possedent tour à tour; que ce n'est qu'à force de contrainte ou de dissimulation, que nous empêchons tous ces défauts d'éclater aux yeux de tout l'univers. Nous trouvons étrange qu'on nous manque de respect, qu'on ose parler de nous en des termes peu avantageux, nous ne pouvons souffrir qu'on nous mépriſe; nous-nous plaignons qu'en cela on nous fait une effroiable injustice, mais en verité oserions nous faire ces plaintes à des gens qui nous connoistroiẽt aussi bien que nous-nous connoissons nous-mêmes? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considere pas assez, de ce qu'on

ne nous aime pas, & moi je m'étonne comment c'eſt qu'on peut nous ſupporter, comment nous pouvons nous ſouffrir nous-mêmes.

Quelle excuſe aurons nous, Chrétienne Compagnie, pour colorer nôtre orgueil, lors qu'il nous ſera reproché au jour des vengeances? Car enfin les autres vices trouvent en nous de quoi ſe nourrir, les objets qui nous tentent, les ennemis qui nous attaquent ſont puiſſans, & ils ont de grandes intelligences dans nôtre cœur. Mais qu'y a-t-il en nous qui puiſſe entretenir nôtre orgueil. Ce qui nous entraine dans tous les autres deſordres, ces deſordres même nous fortifient contre celui ci. Vous n'étes ni chaſte, ni ſobre, ni patient, vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oiſiveté, vôtre cœur n'a nulle tendreſſe pour les pauvres, ni charité pour le prochain, vous l'avoûez franchement, vous ne pouvez pas en diſconvenir, vous dittes que vous ne ſauriez faire autrement; à la bonne heure: Mais comment pouvez-vous donc avoir du mépris pour vos fréres, & vous préferer à eux? Comment prétendez-vous qu'on vous honore & qu'on vous reſpecte? Quand vous auriez toutes les vertus, dit. S. Bernard, cette préſomption les corromproit toutes & vous rendroit haïſsables aux yeux de Dieu: mais combien vous doit-il haïr davantage, ſi vous trouvant denué de toutes vertus, vous ne laiſsez pas d'être taché d'un vice ſi odieux? Helas ſi ce nombre infini d'imperfections que nous ſommes obligez de reconnoitre en nous étoient du moins capable de nous rendre humbles, cette humilité nous rendroit parfait & irrepochables.

L'humilité, disent les saints Péres, est une vertu qui repare tout, qui desarme Dieu dans sa plus grande colere, qui nous tient lieu d'innocence auprés de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité aimable vertu, source de paix & de sainteté ! que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours effacer toutes mes fautes, r'entrer dans l'amitié de mon Créateur, & m'ouvrir un chemin seûr & infaillible à la gloire. O que mon salut me devient aisé par cette voie, qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien ; mes pechez s'elevent sans cesse contre moi malgré moi même. Je suis né avec de mal-heureuses inclinations qui me sollicitent au mal, & qui me le rendent comme nécessaire. Mes passions ne me tourmentent pas seulement, elles m'aveuglent & me rendent presque semblable aux bêtes farouches ! mais pour peu qu'elles me laissent de la raison, j'en aurai toûjours assez, ce me semble, pour m'humilier, tandis que je me sentirai accablé de tant de miseres, non je ne ferai pas difficulté de le dire, heureuses miseres, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, & à m'abbaisser devant les hommes, si vous m'êtes nécessaires, pour me conserver dans la connoissance de mon néant, & dans le juste mépris que je dois faire de moi même, je ne voudrois pas vous changer pour le mérite & pour les vertus des autres, je veux bien être ce qu'il faut que je sois pour être humble, je renonce à toutes les graces, qui pourroient me ravir cét avantage, puis qu'il me peut tenir lieu de toutes choses, je consens volontiers à être privé de tout pour le conserver,

Mais pour juger de l'élevation de la Sainte Vierge dans le ciel, il ne ſuffit pas qu'elle ſe ſoit humiliée dans elle-méme, il faut qu'elle ait été humiliée devant les hommes, car ſi elle avoit été exaltée dés ici-bas, on pourroit dire qu'elle avoit reçeu ſa recompenſe, & qu'elle n'auroit plus rien à demander en vertu de ces paroles ; Quiconque s'humilie ſera exalté. Voions donc ſi ſon humiliation a été auſſi profonde que l'a été ſon humilité. C'eſt la ſeconde partie.

Lorſque je lis les Vies des Saints, & ſur tout ces ouvrages admirables, où eux-mèmes nous ont laiſsé leurs propres penſées, leurs lumiéres, & toutes les graces extraordinaires qu'ils ont reçûes de Dieu, lors que j'entens parler de ces dons admirables de cõtemplation communiquez à une Sainte Caterine de Sienne, ou à une Sainte Téreſe, de ces ardeurs, de ces admirables ſentimens qu'elles rapportoient de leurs raviſsemens & de leurs extaſes, Mon Dieu, dis-je, en moi même, quel tréſor d'inſtruction & de lumiéres, quels ſujets d'admirations n'aurions-nous pas, ſi Marie avoit bien voulu communiquer les ſecrets de ſon cœur, & publier les faveurs que Dieu lui a faites dés ſon enfance ? Marie, dis-je, dont la contemplation a ſurpaſsé celle des plus hauts Seraphins, qui a reçeû plus de grace elle ſeule que tous les prédeſtinez enſemble, & qui a été ſi fidelle à cette grace, qu'elle y a toûjours répondu de toute l'étenduë de ſes forces ; Marie qui a porté le Sauveur durant neuf-mois dans ſon ſein, qui a vécu en ſa compagnie durant trente-ans, qui l'a veû naître, mourir, & reſsuſciter ; qui peut douter que durant tout ce

tems-là, le Seigneur n'ait fait des choſes admirables en elle, & qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes & les plus ſublimes vertus : cependant on n'en a rien ſeû par elle même, elle a étouffé toutes ces grandes lumiéres, elle a comme enfouï de ſi grans tréſors. Elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvoit pas taire, ſans cacher le miſtére de l'Incarnation! encore a-t-il fallu qu'un Ange ait appris ce Miſtére à Saint Joſeph, les ſoupçons que ce ſaint homme pouvoit former contre la chaſteté de ſa femme, n'aiant pas été capables de lui arracher ce ſecret.

Nous avons fait ſans doute en cela une grande perte, néanmoins, Meſſieurs, toute grande qu'elle eſt, elle me paroît bien reparée par cét exemple de l'humilité. Voila une grande réſerve, voila un prodigieux ſilence, voila un grand mépris de l'hõneur, un grand deſir d'être inconnuë & mépriſée, voila un grand amour de l'humiliation. Car à quelle autre cauſe pourroit on attribuer ce ſilence & cette vie ſi retirée & ſi obſcure; ſi c'étoit nous qui priſſions ce ſoin de cacher nos vertus, & le peu de bien que nous faiſons, on pourroit dire que la crainte de tout perdre par vanité nous y auroit obligez, mais Marie n'étoit nullement expoſée à ce peril, ſon humilité étoit hors d'atteinte à tous les traits de la vaine gloire. On peut donc dire qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation méme, puis qu'elle a fui un honneur qui ne lui pouvoit pas étre nuiſible.

On demandera peut être ici d'où vient que les Saints qui ſe ſont enfin élevez au deſſus de la vaine gloire, evitent neanmoins ſi ſoigneuſement de ſe

produire,& de faire éclatter leurs bons exemples: Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les veritables Saints,ceux qui sont effectivement parfaits,déclareroient volontiers & leurs sentimens, & toutes les graces que Dieu leur fait continuëllement, ils se sentent même quelque fois de si ardens desirs de les publier pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une extréme violence qu'ils les retiennent dans le secret de leur ame.Ils repriment toutefois ces grands desirs,parce qu'ils voiét qu'au lieu de faire loüer &benir l'auteur de ces biens,la plûpart des hommes se cõtenteroient d'admirer ceux qui les ont reçeûs,& ne pourroient s'empécher de leur rendre un respect;&une veneration qui ne leur est nullement deûë. Si nous étions aussi fidelles à loüer Dieu des dons qu'il répand dans l'ame de ses amis,qu'ils le seroient eux-mêmes à rapporter à Dieu toutes les loûanges qu'ils récevroient pour ces dons, ils n'auroient pas de peine à nous les communiquer ,mais ils connoissent nôtre ignorance & la foiblesse de nôtre veûë, qui s'arrête toûjours à l'homme, lequel n'a rien de soi , qui mérite l'admiration , & l'estime de autres hommes. Ils craignent de nous être un sujet de scandale,& de nous donner occasion de commettre par ignorance la méme-injustice que les orgueilleux commettent par amour propre, lors qu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient quà Dieu seul.

Mais ils ont beau faire,la sainteté n'est pas une chose aisée à dissimuler, on rendroit aussi-tòt la lumiére & le soleil méme invisible.Plus on fuit la gloire & plus on en est par tout comme assiégé,

elle va chercher les Anachorettes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les Rois & les Empereurs, & rend le désert égal aux villes les plus peuplées. Saint Simeon Stilite, le grand S. Antoine, S. Benoît, S. Bernard se sont attirez tant de respect & tant de vénération dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils sembloient être devenus comme les oracles des peuples & les arbitres de l'univers. Dieu prend plaisir à rendre lui-même inutiles les précautions, & tous les artifices de leur humilité, & à mettre dans le plus grand jour les actions qu'ils ont desiré le plus de dérober à la connoissance des hommes. C'est ainsi qu'il en a usé envers tant de Saints & de Saintes, qu'il a découvert au monde, tantôt par la voix d'un enfant, d'autre fois par celle d'un Ange, ou par la bouche même des morts, quelquefois en revelant à d'autres Saints leur admirable vertu, quelquefois aussi par d'autres semblables prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu & les hommes semblent s'être entendus avec son humilité, pour la laisser dans l'obscurité, ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle en toute sa vie, chose néanmoins si commune aux autres Saints, qu'à peine en canonize-t-on jamais un seul, qu'on n'ait des preuves de quelque action qu'il ait faite au dessus des forces de la nature. Elle pria Jesus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana, & il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demandoit, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eût pas lieu de croire qu'il le faisoit à sa consideration. De plus sa Virginité ne fut connuë de personne,

petré, que tout s'est passé entre Dieu seul & elle, que les Anges mêmes n'en ont eu qu'une connoissance imparfaite. Mais si la Mére du Rédempteur a ainsi vécu dans le silence & dans l'humiliation ; Si elle n'a receû nul honneur des hommes avant sa mort, si elle a été privée de la gloire qui étoit deûë à son merite, & que les grandes graces, qu'elle avoit receûes de Dieu lui appartenoiét naturellement, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son Assomption ? Celui qui s'humilie est exalté, souvent méme dés cette vie.

Mais si toute la vie de Nôtre-Dame s'est passée ainsi dans l'humiliation, qui peut dire combien elle sera exaltée aprés sa mort ? Combien il y aura de couronnes dans le Ciel, pour récompenser son humilité, & combien ces couronnes seront éclattantes ? On en peut juger par ce que Dieu a fait, & parce qu'il fait encore tous les jours sur la terre, pour la gloire de cette divine mére. Ceux qui ont vécu quelque tems hors de ce Roiaume, savent cõbien d'Autels, combien de Temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, & avec quel concours, avec quelle pompe on les solemnise. Ils savent combien de Rois font gloire d'être ses vassaux, & de lui rendre tous leurs états tributaires. J'ose dire que pour faire honnorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les Fidéles ont en son credit auprés de Dieu, le Seigneur n'a gueres moins fait de miracles, que pour l'établissement de son Eglise ; mais qu'est-il nécessaire de passer la mer pour apprendre cette verité. Les monumens de pieté des Anglois en-

vers Nôtre-Dame ne ſont pas entiérement effacez, il n'y a pas encore deux cents ans que ſon image brilloit ſur tous les ports & dans tous les carrefours des plus grandes villes, que tout étoit rempli d'Egliſes & de Monaſteres, qui portoient ſon nom,&que toute l'Angleterre étoit appellée d'un commun conſentement l'heritage & la portion de Marie.

J'accuſois tantôt les ſuperbes d'aveuglement, il me ſemble que c'eſt ici le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorez, & ils ne veulent pas prendre les voies qui conduiſent à l'honneur, ils prétendent s'élever par les mêmes moiens, que Dieu leur a déclarez ne leur devoir cauſer que de l'humiliation. Les uns veulent aquerir de la gloire par l'impieté, les autres par la vanité, quelques autres méme par la vertu, mais ils ſe trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation : Nous voions tous les jours que tel qui veut ſe faire valoir par l'oſtentation de ſes richeſſes, aquiert la reputation d'homme cruel & ambitieux ; qu'on ſe rit de la vanité de ceux qui affectent de paſſer pour ſpirituels, qu'on ſupçonne la vertu des femmes, qui ſe glorifient en leurs beaux habits. On traitte d'hipocrites ceux qui veulent avoir la reputation de dévots. Dieu permet qu'on d'écouvre les pechez ſecrets de ceux, qui veulent cacher leurs bonnes œuvres, de peur de perdre l'eſtime des libertins ; Quelques uns cherchent l'honneur par une fauſſe humilité, on voit l'orgueil à travers ces faux déhors de modeſtie. *Qui ſe exaltat humiliabitur.* Mais la grande confuſion de ceux qui cherchent l'honneur ſera au jugeſnent

gement. Quelle honte quand on decouvrira à la veûe de l'univers cette passion ridicule de la vaine gloire, qnand Dieu fera voir que nous avons été si vains, que de pratiquer la vertu pour être veûs, si lâches que de la negliger de peur d'être veûs, si insensez que de mal faire étant veûs & condamnez de Dieu pour être approuvez des hommes....

SERMON XXXIII.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITE' DE LA SAINTE VIERGE.

Fondamenta ejus in montibus sanctis.

Ses fondemens ont été jettez sur la cime des saintes montagnes. Psal. 86.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegirique d'un Prince naissant, Marie Enfant & naissant en fournit un fort grand sujet par ce qu'elle a fait depuis sa Conception, & par ce qu'elle doit faire dans tout le cours de son âge.

QUoi que je révere comme je dois le sentiment du Docteur dévot qui témoigne en un de ses Sermons que rien ne l'épouvante davantage, que de parler de la Sainte Vierge, je vous avoüe

toute-fois, Messieurs, que je me trouve aujourd'hui dans un sentiment tout opposé, & que c'est pour moi un tres grand sujet de joie de me voir obligé à vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet si je regarde Marie en elle-même, son élection, ses graces, ses vertus, ses mérites, sa gloire, ses privileges : Quel avantage d'avoir à traitter un si magnifique sujet, & capable de soûtenir par lui même la plus foible, & la plus sterile éloquence. Si je la considere par les rapports, qu'elle a avec nous ; elle est nôtre Reine, nôtre Avocate, nôtre Rédemptrice, nôtre bonne Mére. Elle est nôtre unique Esperance, dit Saint Epiphane. Elle est, dit Saint Augustin, nôtre Caution auprés de Dieu. Saint Bernard l'appelle nôtre Mediatrice auprés du Mediateur. Saint Bonaventure, le Remede de tous nos maux, mais Ephrem nôtre Paix, nôtre Joïe, nôtre Consolation. Enfin elle est nôtre Gloire & nôtre Couronne, bien plus nôtre Ame, & nôtre Vie, ainsi qu'elle est appellée par d'autres Saints Péres.

Quoi de plus agréable, que de parler de celle qui nous est toutes choses, & à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses, qui nous aime tous, & que nous aimons aussi tous sans doute, comme nous y sómes obligez par tant de raisons. De plus, s'il est vrai qu'un Prédicateur ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses Auditeurs : puis-je vous donner de meilleures, & plus sinceres marques de mon zele pour vôtre éternité bien heureuse, que de vous inspirer de tendres & respectueux sentimens pour la toute puissante, & toute aimable Mére de Dieu ; puisque rien n'est

plus capable de vous rendre auſſi heureux, & auſſi ſaints, que je vous ſouhaitte, que l'amour que vous aurez pour elle juſqu'à la mort. Une ſeule choſe ſembleroit me devoir faire de la peine en cette rencontre, c'eſt que c'eſt de Marie Naiſſante, de Marie Enfant, qu'il faut que je vous entretienne aujourd'hui, mais vous verrez que cette Enfant toute petite qu'elle eſt, eſt déja un fort grand ſujet de Panegirique. C'eſt ce que je tâcherai de vous montrer, aprés que nous lui aurons demandé à elle-même le ſecours dont nous avons beſoin pour la loüer dignement.

AVE MARIA.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que nul diſcours ne fait tant de peine aux Orateurs, que ceux qu'on a coûtume de faire à la naiſſance des Princes, car que dire d'un enfant qui vient de naître? Soit que l'on s'attache à ce qu'il eſt en ces premiers momens de ſa vie, ſoit qu'on veuille s'étendre ſur ce qu'il peut étre à l'avenir, qu'on examine ce qu'il a fait, ou ce qu'il doit faire, on ne trouve aucune ouverture pour parler. En ces premiers momens, il eſt homme, c'eſt tout ce qu'on en peut dire, encore eſt ce un homme bien imparfait. Ce n'eſt, à vrai dire, qu'une petite maſſe de boüe animée d'un ſouffle de vie, qu'un amas d'humeurs crûes, & mal digerées, qu'un foible animal qui ne differe des bétes, qu'en ce ſeul point, qu'il eſt pour avoir quelque jour de la raiſon. Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'eſt qu'il ne peut manquer d'étre ſujet à bien des miſeres. Au reſte on ne ſait, s'il ſera bon ou méchant, ſage ou fou, ſpirituel ou groſſier, liberal ou avare, génereux ou pol-

tron, s'il animera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté: En un mot il n'a rien fait encore, & on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas dire la même chose de Marie, Chrêtiens Auditeurs, quoi qu'elle ne vienne que de naître, il est certain qu'elle a déja beaucoup fait, & nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir; puisque son histoire est couchée depuis plusieurs siécles dans les livres saints; & que les Prophetes en ont plus dit que les Evangelistes n'en écriront. Marie vient au monde comblée de mérites, nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bon-heur, & de benedictons. Je ne serai donc nullement en peine où prendre la matiere de son éloge, Ce qu'elle a fait depuis sa Conception, en fera la premiére Partie: Ce qu'elle doit faire durant tout le cours de son âge, en fera la seconde, voila tout le sujet de cét entretien.

Il est certain que la plus belle ame, qui ait jamais été créée avant l'ame de Jesus Christ, ce fut celle, que Dieu mit dans le corps de la sainte Vierge, au moment qu'elle fut conceûë, & non-seulement ce fut l'ame du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur, on peut dire que ce fût le plus excellent, & que pour trouver quelque chose de plus grand dans la nature, il faut aller jusqu'à l'Auteur même de la nature. *Opus quod solus opifex supergreditur.* Ce sont les paroles de saint Pierre de Damien. Que de lumiéres, que de solidité, que d'élevation dans cét esprit! Que de docilité dans cette volonté! Que de feu,

que de tendreſſe, que d'étenduë dans ce cœur! Mon Dieu les belles paſſions, dont il eſt le ſiege? Le bel ordre & le bel accord qui ſe trouve entre ces mêmes paſſions! Où a-t-on jamais vû des inclinations mieux reglées, & plus honnêtes? Des penchans plus-raiſonnables, & plus conformes aux mouvemens de la grace. Quel naturel plus doux, plus-ſoupple, plus-ſuſceptible des impreſſions du Saint Eſprit!

A cette ame avoit été préparé un ſi beau corps, que le grand Saint Denis confeſſe qu'il ne pouvoit l'enviſager ſans être ébloüi, & qu'il l'auroit adorée comme une Déeſſe, ſi la foi ne lui eût appris, qu'il n'y avoit au monde, qu'une ſeule divinité. Je vous prie de faire reflexion qu'il n'y eut jamais de beauté plus négligée que celle de Nôtre-Dame, & qu'ainſi on ne peut pas attribuër ce grand effet aux ajuſtemens, qui relevent celle des femmes mondaines. De-plus elle avoit du moins cinquante ans avant-que ſaint Denis eut receû la foi de Ieſus-Chriſt: Qu'auroit-il dit, s'il l'avoit veûë à la fleur de l'âge, & dans ſon plus grand éclat? Mais que diront vos enfans, Divine Marie, lorsqu'à l'entrée du Paradis ils la découvriront cette éclattante beauté, qu'ils la découvriront dans un jour ſi avantageux, avec les accroiſſemens infinis qu'elle a recûs dans le Ciel, relevée de tout ce qu'il y a de plus brillan dans la gloire, & adoucie par cét air tendre, & careſſant, dont vous les recevrez en vôtre ſein?

Dés le premier moment que cette belle ame fut unie à ce beau corps, celle là fut ſantifiée, & celui-ci commença à prêter ſes organes, pour toutes

les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que Marie fut conçeuë sans peché; c'est l'opinion de tout le monde, qu'elle receût avec la grace sanctifiante le parfait usage de la raison, que déslors son esprit fut éclairé de toutes les lumieres de la sagesse, & enrichi de toutes les connoissances morales & naturelles; Mais quelle fut la mesure de cette grace qu'elle receût, & quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée? Cette grace fut si abondante que tous les Téologiens asseûrent, aprés le dévot Saint Vincent Ferrier, qu'elle surpassa celle de tous les Saints, & de tous les esprits celestes. *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Cela veut dire que dans ce premier moment Marie fut plus sainte, plus agreable aux yeux de son Créateur, plus digne de son amour & de ses empressemens, que tous les prédestinez ensemble. De sorte que s'il avoit été dans la necessité de faire un choix, il auroit volontiers aneanti ce nombre innombrable d'Anges, qui surpasse cent mille millions de fois tout ce qu'il y a jamais eu, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes, il auroit laissé dans le néant tant de millions de Martirs, de Vierges, de saints Confesseurs qui devoient naître jusqu'à la fin des siécles, pour sauver cette petite créature, qui ne faisoit que de sortir de ses mains, *Super omnes Sanctos, & omnes Angelos.*

Voilà, Messieurs, ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant que de naître, mais dés le premier instant qu'elle fut conceûë. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie

des créatures, & ce n'eſt que dans Dieu ſeul, qu'on peut trouver quelque choſe de plus grand que ſon ame, & de plus beau que ſon corps. Si vous conſiderez les qualitez, qui dans les autres ſont des fruits de l'experience, & de l'étude, elle fut d'abord incomparablement plus ſage, plus éclairée, plus ſavante, plus raiſonnable, que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus ſublimes veritez, & dans la conduite des affaires les plus importantes. Pour les dons ſurnaturels, elle fut plus ſainte elle ſeule, que tous les Saints & du Ciel & de la terre. Je pourrois encore ajoûter qu'elle fut bien-heureuſe dés ce tems là, qu'elle vit Dieu, & que dans Dieu elle vit ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais. C'eſt la penſée de Théodoret, laquelle a été ſuivie de pluſieurs autres Peres, & de trés ſavans Théologiens. Qu'en dites-vous, Meſſieurs? n'eſt-ce pas-là de quoi faire un juſte diſcours à l'honneur de nôtre Mere?

Mais à ce qu'elle a été dés le premier moment de ſa vie, ſi l'on veut ajoûter ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carriere bien plus vaſte encore. Il ſuffit de dire qu'elle a fait dés ce moment tout ce qu'elle pouvoit faire avec ce fonds immenſe de graces, & avec toutes ces diſpoſitions ſi avantageuſes, dont nous avons parlé juſqu'ici. Nul de ſes talens naturels, nulle de ſes qualitez infuſes ne fut oiſive en elle, tout opera, tout fructifia, déslors tout ſon eſprit fut appliqué à connoître, & à louër Dieu, tout ſon cœur, toute ſon ame à l'aimer, & à l'aimer de toutes ſes forces & naturelles & ſurnaturelles. Quel amour, Dieu du Ciel! Quelle

flamme ! Quelle fournaise allumée dans un instant, & dans un si petit cœur ! Car s'il est vrai que Marie anima déslors selon toute l'étenduë de la charité, & de la grace sanctifiante qui étoit en elle, il suit par une conséquence nécessaire, que déslors son amour fut plus ardent que celui de tous les Seraphins, que celui de tous les Saints, & de toutes les Saintes ensemble ; puisque, comme nous l'avons dit, la grace qu'elle avoit reçeûë, surpassoit de beaucoup celle qui a jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Doncques, quand depuis cét heureux moment Marie seroit demeurée endormie dans le ventre de sa mére, elle ne laisseroit pas d'étre digne aujourd'hui de nos plus grandes loûanges, puisqu'elle apporteroit au monde plus de mérites que tous les plus grãds serviteurs de Dieu n'en ont emporté en mourant. Mais non, depuis ce premier moment jusqu'au moment que Sainte Anne l'a enfantée, elle n'a pas perdu un seul moment, elle n'a point cessé d'aimer Dieu & de l'aimer autant qu'elle le pouvoit aimer: avec la grace dont elle étoit toûjours remplie. C'est la doctrine des plus savans Théologiens, ils asseûrent qu'elle n'eût jamais de secours inefficaces, qu'elle n'en eût jamais dont elle ne profitât sur l'heure, & dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étoient capables de produire : De sorte que le bon usage des premiers en attirant incessamment d'autres, elle n'a jamais eû de relâche, elle a aimé sans nulle interruption. C'est ce que Saint Bernardin de Sienne a dit en termes formels : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuè tenebatur.* Si cela est vrai, Chrêtienne Compagnie, s'il est vrai que la

Sainte Vierge, depuis ſa Conception juſqu'aujourd'hui qu'elle eſt née, a fait autant d'actes d'amour de Dieu qui s'eſt écoulé de momens, elle qui dés le premier moment égalla par ſes mérites, & ſurpaſſa même de beaucoup tous les mérites & des Anges & des hommes. Quel doit être le tréſor qu'elle apporte du ſein de ſa mére, aprés y avoir été neuf mois entiers! Vous n'en concevez encore qu'une petite partie de cét ineſtimable tréſor pour en former une juſte idée.

Il faut ſuppoſer avec toute la Théologie, que lorſque nous agiſſons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui eſt le principe de nôtre action, croiſſe en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agiſſons. Par exemple, vous avez dans l'ame deux degrez de charité, ſi vous faites un acte d'amour de Dieu, ſelon toute l'étenduë de ces deux degrez, vous en aquerez deux autres, & vous devenez plus ſaint de la moitié, plus agréable à Dieu que vous n'étiez avant cét acte. Si vous faites un ſecond acte auſſi fervent que vous le pouvez depuis cette derniére augmentation, vôtre tréſor double encore, & vous vous trouvez riche de huit degrez. Que ſi vous continuez à faire ainſi valoir tout vôtre fond, un troiſiéme acte vous conduit juſqu'au ſeiziéme degré de Sainteté, un quatriéme juſqu'au trente-deuxiéme, un cinquiéme juſqu'au ſoixante quatriéme, & ainſi des autres toûjours avec la même proportion.

Il faut ſuppoſer, en ſecond lieu, que cette ſorte de multiplication; pour peu qu'on avance, fait bien-tôt un ſi grand nombre, qu'il n'eſt point d'homme qui ſoit capable de le conter. Les Ma-

tématiciens nous font voir que ſi un Marchand aiant mis aujourd'hui un liard en trafic, demain il en gagnoit deux, aprés demain quatre, le troiſiéme huit, le quatriéme ſeize, & le cinquiéme trente-deux ; & que ſon argent doublât ainſi tous les jours juſqu'au ſoixante quatriéme jour : ils diſent & ils le prouvent, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'en douter ; ils diſent que le ſoixante-quatriéme jour ce Marchand ſe trouveroit riche de quatre-cens quatre-vingt ſeize millions de millions d'or. Ce n'eſt rien encore, outre cette ſomme il auroit autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus dans neuf-cens nonante deux millions de millions d'or. C'eſt ce que demontre un des plus ſçavans hommes qui ait jamais été dans la ſience des nombres, & il ajoûte que ſi cette multiplication que nous avons faite d'un ſeul liard, ſe faiſoit d'un écu d'or, elle produiroit un ſi grand nombre de pieces de méme metal, qu'on en pourroit fabriquer plus de ſoixante globes maſſifs, auſſi gros chacun que toute la terre.

Cela étant ſuppoſé, comtez, ſi vous pouvez, les degrez de ſainteté & de charité que Marie avoit amaſſé avant mème qu'elle eût vû le jour. Quant à ſa premiere ſantification elle n'auroit reçeû qu'un degré de grace, & qu'elle n'auroit fait depuis que ſoixante-quatre actes d'amour de Dieu, elle auroit aujourd'hui autãt de degrez de ſainteté, qu'il y a de liards dans cét amas preſque infini de millions d'or dont nous parlions tout à l'heure. Mais ſi au lieu d'un degré, elle a trafiqué d'abord ſur un fond plus grãd que celui de tous les Saints enſemble ; Si cette multiplication s'eſt fai-

te non pas ſoixante-quatre-fois, mais ſoixante-quatre mille fois, & ſoixante quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a de momens en l'eſpace de neuf mois de temps. Encore une fois, qu'en penſez-vous ? MARIE n'eſt-elle encore qu'un enfant ſans gloire, & ſans nul mérite ? Eſt-elle un ſujet indigne de nos loüanges & de nos admirations ? N'a-t'elle rien fait juſqu'ici qui puiſſe ſervir de matiere au diſcours de ſa naiſſance ? N'eſt il pas plus à craindre que nous ne ſoions accablez par la grandeur de ſa gloire, & par le nombre de ſes mérites ?

Aprés cela, Meſsieurs, je n'ay plus de peine à comprendre ce que quelques Theologiens ont enſeigné, que ſi la ſainte Vierge un quart d'heure aprés ſa Conception Immaculée, avoit fait preſent de cinq cens degrez de grace à chacun des hommes qui ſont nez depuis Adam, & qui naîtront juſqu'à la cõſommation des ſiécles, il lui en ſeroit encore reſté une quantité ſi prodigieuſe, qu'on ne ſe ſeroit apperçeû en elle de nulle diminution. Je ne m'étonne plus que les Saints Péres parlant de la grace, dont Marie ſe trouve comblée aprés ſoixante trois ans de vie, ils ſe ſervent de termes ſi forts & ſi emphatiques. Ouï certainement ſaint Epiphane a eû raiſon de dire que cette grace eſt immenſe. Saint Auguſtin qu'elle eſt ineffable. Denis le Chartreux qu'elle eſt infinie, *Mariæ ſanctitas eſt infinita.* Saint Jean Chryſoſtome appelle MARIE le tréſor de toute grace. Saint Jérôme dit que la grace s'eſt toute verſée dans ſon ſein. Saint Bernardin de Sienne qu'elle en a receu autant qu'on en peut donner à une pure créature:

Tanta gratia Virgini data est quanta uni & puræ creaturæ dari possibile est. Tout cela est croiable, aprés ce que nous venons de dire, puisqu'elle a été si prompte, si soigneuse, si constante à faire valoir un aussi grand talent que celui qui lui avoit été confié; puis qu'elle l'a doublé non seulement châque année, mais à châque heure, & à châque moment du jour, il ne se peut faire que son gain ne soit monté à une somme incompréensible.

Faisons maintenant une petite réflexion sur nous mémes, Chrétiens Auditeurs, je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussi-tôt que la sainte Vierge: Cela n'a pas été en vôtre pouvoir. Je vous demande seulement si aprés beaucoup de tems, aprés beaucoup d'années perduës, vous avez du moins enfin commencé. Je ne vous demande pas si à son exemple vous avez mis à profit toutes les inspirations, tous les bons mouvemens que vous avez reçeûs du ciel, depuis que vous avez l'usage de raison, je vous demande seulement, si quelques grains de cette semence celeste ont germé dans vôtre cœur, & quel a été le fruit? Mais pour me resserrer dans des bornes plus étroittes, trouvez bon, s'il vous plaît, Messieurs, qu'aujourd'hui je vous demande compte au moins des graces que vous avez réceûës cette année. Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car dequoi ne se sert-il point? il se peut faire, dis-je, qu'il s'en soit servi pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu, ou à une plus grande vertu. Dites-moi franchement, en avez-vous tiré quelque avantage? Etes vous meilleur aujourd'hui que vous n'étiez il y a un an? cette co-

lere n'eſt-elle point toûjours auſſi violente? Cette averſió pour la perſonne de vôtre voiſin, cette envie de ſa proſperité, toûjours auſſi vive? Cette ſoif de l'or & de l'argent auſſi inſatiable? Cet attachement au monde & à la vanité auſſi fort qu'il étoit l'année précedente? Vos priéres ſe font-elles avec plus de reſpect, vos confeſſions avec plus de ſoin, vos communions avec plus de préparation & plus de ferveur. Qu'avez-vous retranché de vôtre luxe & de vos délices pour l'amour de Jeſus-Chriſt? Qu'avez-vous ajoûté aux aumônes que vous aviez coûtume de faire? Vous ſentez-vous plus de ſoûmiſſion à la volonté divine, & plus de patience dans les maux qui vous arrivent.

Vous pouvez me dire à moi, que les choſes n'ont été dites ni avec aſſez de force, ni avec aſſez d'eloquence pour vous toucher; Mais que direz vous à Dieu, qui nonobſtant la foibleſſe & la groſſiereté du diſcours, n'aura peut-être pas laiſſé de ſe faire entendre à vôtre cœur, & de vous preſſer ſecrettement de faire ce que vous ſavez tres-bien? Que je ſerois mal-heureux, & que j'aimerois bien mieux n'être jamais monté en chaire, ſi je n'avois parlé que pour donner occaſion à des réproches, dont vous ne pourriez vous défendre; Prévenez-les ces réproches, Chrétiens Auditeurs, je vous en conjure. *Nolite errare dilectiſſimi, Deus non irridetur; quæ ſeminaverit homo, hæc & metet.* Ce ne ſont point des contes qu'on vous préche; c'eſt en vain que vous eſperez après une vie peu chrêtienne faire une mort ſainte: Ce ſeroit là ſemer & recueillir en même temps, cela ne ſe fait point, il faut ſemer au plûtôt. Or, *Qui parcè ſeminat, parcè*

& metet. Rappellez donc en ce dernier jour tous les bõs ſentimẽs que vous avez eûs juſqu'au jourd'hui, & dés cette heure commencez à faire les choſes à quoi ils vous portent. Quoi voudriez vous bien mourir dans ce vice, dans cette mauvaiſe habitude, avec cette attache, avec cette imperfection, avant que d'avoir obei à la voix de Dieu qui vous appelle ? Voudriez vous aller paroître devant Dieu, avant que de vous étre donné tout à Dieu ? Qu'attendez vous donc pour lui faire ce ſacrifice, il y a ſi long tems qu'il vous le demande, vous l'avez promis depuis ſi long tems ! L'année paſſée vous l'aviez remis à cette année ; prenez garde que ſi vous le renvoiez encore plus loin, vous ne le renvoiez au de là du terme que Dieu a marqué pour vôtre pelerinage. Combien de perſonnes parmi ceux qui m'entendent, n'ont pas une année entiére à vivre; C'eſt pourquoi ne differons plus, ſi nous voulons faire avant que de mourir ce que Marie a déja fait avant que de naître : Voions maintenant ce qu'elle doit faire à l'avenir. C'eſt ma ſeconde partie.

Si les peuples ont coûtume de témoigner une ſi grande allegreſſe, lors qu'il naît des enfans à leur Souverain, parce qu'il leur naît à eux des Rois & des Maîtres; je ne m'étonne pas que la naiſſance de Marie ait rempli de joie le Ciel & la terre, ainſi que lui chante l'Egliſe; puis qu'elle doit étre la Reine & des Anges & des hommes; Mais il y a d'autant plus de ſujet de ſe réjouir à cette naiſſance qu'à celles des autres princes, qu'on ignore ſi le regne de ceux ci doit être heureux, ou mal-heureux; s'il doit étre doux, ou tirannique, & qu'il

ſe peut faire que ſans le ſavoir, on s'aplaudiſſe de la plus grande diſgrace, qui puiſſe arriver à un état, qui eſt de tomber en la puiſſance d'un Roi vicieux & inſenſé.

Si lors que nôtre grand Monarque vint au monde, on avoit préveu ce que l'on void aujourd'hui; ſi, dis je, on avoit pû prevoir qu'il ſeroit bien tôt le plus ſage, le plus éclairé, le plus vigilant, le plus brave, le plus honnéte homme de ſon Roïaume; qu'il ſeroit le plus juſte, le plus magnifique, le plus abſolu, le plus heureux, le plus redoutable; en un mot le plus grand Monarque du monde, n'eſt-il pas vrai que cette joie ſi extraordinaire, que fit éclatter alors toute la France; auroit été incomparablement plus exceſſive, & que nos cœurs auroient eû peine à la ſoûtenir? Or ce que nous ne pouvions pas encore ſavoir, ce que ſans doute nous n'aurions pû croire du bon-heur & de la gloire du regne preſent, nous le ſavons, Meſſieurs, de la grãdeur & de la felicité du regne avenir de Marie, & nous le ſavons avec tant de certitude que quelque incroiables que ſoient les choſes qu'on en prédit, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Nous ſavons qu'elle doit regner par ſa beauté ſur tous les cœurs & ſur le cœur de Dieu méme, par ſes lumiéres ſur tous les eſprits & même ſur les purs eſprits, par ſon pouvoir infini ſur toutes les puiſſances de l'univers. Mais nous ſommes aſſeûrez qu'avec elle regneront infailliblement l'amour, la douceur, la liberalité, la miſericorde, toutes les vertus pacifiques & bien faiſantes, qu'elle ſera la gloire de ſes ſujets, qu'elle ſera leur ſeûreté, leur ſalut, qu'elle leur tiédra lieu de mere & de toutes choſes.

Vous

Vous me demandez sans doute par quelle voye c'est qu'on a pû avoir des connoissances de ce bienheureux avenir si particuliéres & si seûres ; Je répons premiérement, qu'on les a puisées dans l'histoire des Patriarches & des Rois du peuple de Dieu, desquels Marie doit représenter les heroïques Vertus ; Mais ne croiez pas que ce soit ici une conjecture aussi mal établie que celle des Panegiristes prophanes, qui ne manquent jamais d'augurer, quoique sans nul fondement, que les enfans reüniront en leur personne toutes les qualitez des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivoit jamais que les descendans dégenerassent de leurs ancétres. Marie ne peut manquer d'héritier de toute la gloire des siens; parcequ'outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures, de sorte que leurs vertus ont un raport si essentiel avec de semblables vertus, qui doivent briller en leur petite fille, qu'il est autant impossible qu'elle n'en soit pas ornée, qu'il est impossible qu'un tableau soit le veritable portrait d'une personne, & qu'il ne lui ressemble nullement.

C'est donc une verité qui ne peut pas être contestée, que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéissance qu'Isaac, ni moins de douceur & de piété que Jacob. On ne peut pas douter, que sa chasteté n'égalle la chasteté de Joseph, son courage le courage de David, sa sagesse celle du grand & du pacifique Salomon. Il faut nécessairement qu'elle soit appellée la Mére des vivans, aussi bien que la premiére de toutes les femmes, & la Mére des croians comme Sara. La

beauté de Rachel, la fecondité de Lia, la conduite & la valeur de Debora, la ſainteté, le zele, & l'intrepidité de Judith, la prudence & le bon-heur d'Eſter, toutes ces admirables qualitez doivent ſe réünir en nôtre Princeſſe, comme des lignes au centre d'où elles ont été tirées.

J'ai dit que ces grands hommes & femmes ſi renommées de l'ancienne Loi, ont été les figures de Marie : J'ajoûte qu'ils n'en ont été que les figures, & par conſéquent non ſeulement toutes leurs vertus doivent éclatter en cette divine enfant, mais elles y doivent éclatter avec un ſurcroît & une augmentation incroiable, la même différence qu'il y a entre un homme veritable & la peinture d'un homme, entre le plan d'un palais & le palais même bâti ſur ce plá, entre une ombre & le corps qui la produit : Cette même différence ſe doit trouver entre Marie, qui eſt la réalité, & tout ce qu'il y a eû d'illuſtres perſonnes ſur la terre depuis la création du monde, veû que ces perſonnes n'ont été que l'ombre & la figure de Marie.

Outre ces figures, qui ſelon la penſée d'un Pére ont été comme des modeles vivans où Dieu a voulu s'eſſaier, pour ainſi dire, & ſe préparer à la production de ſon chef d'œuvre ; Outre ces figures vivantes, il en a donné de tems en tems d'inanimées, qui ne ſervent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a deſſein de faire en cette fille & par cette fille. Vous avez tous oûi parler mille fois de l'Arche miraculeuſe qui ſauva la famille de Noë du Deluge univerſel ; C'étoit une image, mais bien imparfaite de Marie. Je dis, bien

imparfaitte, parce qu'au lieu de huit perſonnes qui éviterent le naufrage à la faveur de cette Arche ; Marie ſauvera tout ce qu'il y a préſentement, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes ſur la terre: *Per illam*, dit ſaint Bernard, *octo tantum animæ ſalvantur, per iſtam omnes, ad æternam vitam vocantur.* La Baguette myſtérieuſe qui fit tant de miracles entre les mains de Moïſe, qui domta elle ſeule toute l'Egipte, qui ouvrit un ſi beau paſſage au peuple d'Iſraël au travers de la mer rouge, qui defit en un moment tout l'armée de Pharaon, qui fit deſcendre la Manne des nuës & ſortir l'eau des rochers : Cette baguette étoit encore une image de cette divine enfant, c'eſt qu'elle doit être la terreur, & comme le fleau de toutes les puiſſances des ténebres ; c'eſt qu'elle nous ouvrira, qu'elle nous applanira les voies du ſalut ; qu'elle nous tirera de tous les perils, qu'elle nous aſſiſtera dans tous nos beſoins, & qu'elle nous attirera ſur la terre toutes les benedictions du Ciel. Vous ſouvient-il encore de cette Colonne de nuë, qui accompagna les Iſraëlites dans le deſert, marchant tantôt devant eux pour leur ſervir de guide, tantôt aprés eux pour aſſeûrer leur retraitte, & tantôt s'étendant ſur tout leur camp, pour le défendre des ardeurs du jour. C'étoit, pour ainſi dire, Marie, en peinture & en craïon, les divers mouvemens de ce nuage marquoient ſes maniéres différentes, dont elle protegera les prédiſtinez. C'eſt la penſée de Saint Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando ſequebatur, aliquando ſuperfereba-*

tur, ut myſticè multiplicia patrocinia indicentur erga populum electum.

L'Arc-en Ciel, l'Echelle de Jacob, le Buiſſon ardent, la Toiſon de Gedeon, l'Arche d'Alliance, la Verge d'Aaron, & celle d'Aſſuerus, le Temple & le Trône de Salomon, ſont encore des portraits miſtérieux, qui nous expriment ou les perfections, ou les privileges, ou les bien-faits de Nôtre Dame : Vous pourrez, Meſſieurs, en conſiderer à loiſir à les divers traits, & voir comment c'eſt qu'ils ſe rapportent à l'original; je ne m'y arrête pas ici pour éviter une exceſſive longueur. Cette même raiſon m'oblige encore à paſſer les éloges que le Saint Eſprit a fait lui même par ſes Prophetes, de celle qu'il a choiſie pour ſon épouſe. Je me contente de vous dire que ces paroles d'Iſaie : *Ecce Virgo concipiet, & pariet filium, & vocabitur nomen ejus Emmanuël.* Une Vierge concevra & enfantera un Fils, qui ſera nommé Emmanuël : Je me contente, dis-je, de vous faire remarquer que ces paroles ſont pour Marie. On ne ſauroit ni dire, ni même penſer, combien elles lui prédiſent de grandeurs. C'eſt non ſeulement dequoi épuiſer toute l'éloquence des hommes, mais encore de quoi confondre les lumiéres des plus hautes intelligences. Il n'y a que Dieu qui puiſſe comprendre le ſens de ces mots, & Dieu même ne peut pas concevoir une plus haute dignité que celle qu'il promet à Marie ? Elle concevra, & elle ne laiſſera pas d'être Vierge, elle enfantera, & cét enfant ſera Dieu. Il faut ſe taire aprés cét oracle, puis qu'on ne ſauroit rien

dire de plus-grand, & qu'il eſt impoſſible de developper toutes les grandeurs qu'il renferme.

Je ne ſaurois me taire toute-fois, Chrétienne Compagnie, que je ne vous aie exôrté de tout mon cœur à vous attacher fortement & de bonne heure au ſervice d'une ſi grande Princeſſe ; Vous voiez aſsez, par ce que je viens de dire, quel avantage ce ſera d'étre ſous ſa protection. Pour moi je ne crois pas pouvoir vous donner en vous quittant de conſeil plus ſalutaire. Il eſt certain que vous ne pouvez obtenir nulle grace que par ſa faveur, & que par ſa faveur il n'eſt point de grace que vous ne puiſsiez obtenir. Quand elle n'auroit pas été choſie pour être la Mére du Tout-puiſsant, quand ſon Fils ne lui auroit pas remis tous ſes tréſors entre les mains, il eſt tout viſible que les ſeuls mérites de ſa vie rendroient ſon interceſſion toute puiſsante, & qu'un mot de ſa bouche ſeroit plus efficace auprés de Dieu, que ſi tous les Saints du Paradis s'uniſsoient pour le prier. Voila pourquoi tous les Catholiques ſont dans cette penſée, & je ne doute point, veû ce conſentement univerſel, que ce ne ſoit comme une verité de foi, qu'avoir pour Marie un amour & un reſpect particulier, c'eſt avoir une marque de nôtre prédeſtination, & comme un gage de noſtre bon-heur. En effet étant bonne, comme elle eſt envers tout le monde, étant ſans ceſse aux piés de Jeſus, pour demander la grace des plus inſignes pecheurs, pourroit-elle oublier ceux qui l'honnorent? Il ne faut bien ſouvent qu'une petite priére, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'un pelerinage pour obtenir des miracles par ſon cre-

dit ; je vous laiſſe à penſer ce qu'elle fera pour une dévotion ſolide, pour un amour tendre & conſtant pour des ſervices reglez & continuels ? On a remarqué que tous les Saints ont été ſes ſerviteurs, & j'oſe dire que tous ſes veritables ſerviteurs ont été Saints. Je vous conjure donc, Meſſieurs, par le deſir que vous devez avoir de vous ſauver & de vous ſantifier ; je vous conjure de mettre en elle toute vôtre confiance. Quel ſujet de conſolation pour moi, ſi en me ſeparant d'avec vous, j'étois aſſeûré de laiſſer Marie en vôtre cœur ! Mon Dieu, qu'elle y feroit heureuſement fructifier les veritez que j'ai tâché d'y faire entrer ! Qu'elle l'auroit bien-tôt affranchi de toutes ſes paſſions ! Qu'elle y feroit bien-tôt regner Ieſus-Chriſt tout ſeul ! Nous parlions ces jours paſſez de la bonne mort : Eh ! quel veritable enfant de Nôtre-Dame a-t-on jamais vû mourir mal-heureuſement ? Je ſuis trop heureux, dit Saint Gregoire de Nazianze, ſi je puis avoir à la bouche le nom de Marie, au moment que je rendrai l'ame, la porte du Ciel ne peut mãquer de m'étre ouverre ſans délai, comme l'Arche fut ouverte à la Colombe, qui ſe préſenta ajant le rameau d'olivier au bec. Mais pour avoir ce nom de ſalut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eû dans le cœur pendant la vie. Aimez la donc la toute aimable Mére de nôtre Dieu, & aimez-la tendrement & conſtamment. Aiez recours à elle en tous vos beſoins, & ſur tout en vos néceſſitez ſpirituelles. Recommandez lui vos enfans, & toutes les perſonnes qui vous ſont cheres : Honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec reſpect & avec

zele ; liſez ſouvent les livres qui traittent de ſes grandeurs, impoſez vous quelques exercices de pieté pour l'honnorer, que vous n'omettiez jamais : Enfin priez la ſouvent qu'elle vous inſpire tous les ſentimens que ſes plus célebres dévots ont eus pour elle ; & toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidez de ſa faveur vous méritiez la gloire que je vous ſoûaitte ; au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON XXXIV.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITE' DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo potest homo nasci, cùm sit senex?

Comment est-ce qu'une personne qui est déja avancée en âge, peut naître une seconde fois. S. Jean chap. 16.

Il faut observer trois choses dans la naissance mistérieuse des fidéles. Les soins qui la précedent, les tranchées qui l'accompagnent, & la joie dont elle est suivie.

CE n'est pas faute de matiére que j'abandonne aujourd'hui le mistére de la Naissance de Nôtre-Dame, pour vous parler de la naissance mistérieuse des Chrêtiens; mais

comme tout ce que je pourrois dire de la premiére peut-être dit à toutes les autres Fétes de la Ste Vierge, j'ai reſolu de vous entretenir de la ſeconde, dont je ne ſai ſi je pourrai avoir une occaſion plus favorable de vous parler. J'appelle ici naiſsance, Meſſieurs, le commencement d'une vie pure & parfaite, où s'engage une ame touchée de Dieu, aprés quelques années ou de deſordre, ou de tiédeur. Il ſe paſse à ces commencemens des choſes qui ſont tout-à-fait dignes d'être obſervées & qui ſeront comme je l'eſpere de quelque utilité pour la plûpart de ceux qui m'écoutent. Divin Eſprit, comme vous étes le ſeul auteur des Miſtéres, que je vais tâcher de développer, vous étes auſſi le ſeul qui me pouvez donner les lumiéres, dont j'ai beſoin pour en parler comme il faut. Je vous les demande. *Ave Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naiſsance ſpirituelle, c'eſt-à-dire la converſion d'une ame chrétienne, il me ſemble qu'il faut conſiderer trois tems differens, celui qui la précede, le tems où cette converſion s'accomplit, & celui qui la ſuit immediatement. Dans le tems qui la précede, ce ſont de grands ſoins & de la part de l'ame qui doit enfanter, pour parler ainſi, la ſainte réſolution de ſervir Dieu, & du côté de Dieu qui forme en l'ame cette ſainte reſolution, & qui nous aide à la mettre au jour. Dans le tems qu'on ſe convertit effectivement, qu'on ſe détermine tout de bon & ſans réſerve à vivre d'une vie Chrétienne, ce ſont des combats, ce ſont des douleurs, qui ſurpaſsent toutes celles, que les méres ſouffrent dans l'enfantement. Dans le tems qui ſuit non ſeulement on

oublie tous les maux, qu'on a soufferts. *Iam non meminit pressura, quia natus est homo in mundum.* Mais il succede à ces maux une joie qui surpasse toutes les joies, & qui rend à l'ame le centuple des douleurs ausquelles elle a renoncé pour l'amour de Dieu. Il faut expliquer toutes ces choses un peu plus au long, & faire voir dans les trois Points de ce discours, ce qui précede la renaissance chrétienne, ce qui l'accompagne, & ce qui la suit. Nous verrons dans le premier Point, les soins qui la précedent, dans le second les tranchées qui l'accompagnent; & dans le troisiéme, la joie dont elle est suive. Voila tout le partage de ce discours.

Un des plus doux entretiens des ames saintes, c'est de repasser sur la conduite, que Dieu a tenuë pour les attirer à lui, elles y remarquent tant d'amour, & une bonté si paternelle, qu'elles ne peuvent l'admirer assez, & qu'elles s'écrient comme faisoit Ste Théresе toutes les fois qu'elle y pensoit. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Seigneur je ne veux point avoir d'autre occupation durant toute l'éternité, que de chanter vos misericordres. Or quoi que la chose se passe dans la partie de l'ame la plus secrette, & que comme dit S. Augustin, nous voions les hommes changer de vie sans pouvoir découvrir les ressors qui operent ce changement. Quoi que Dieu ait plus d'une voie, pour nous attirer à lui, & qu'il n'observe pas toûjours la méme metôde, voiti neanmoins comment la chose se fait le plus ordinairement.

Dieu commence presque toûjours par une de ces graces, que nous appellons exterieures, parce-

qu'elles entrent par les sens & que par elles mêmes elles ne peuvent rien faire en l'ame pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Magdelaine entend prêcher Iesus-Christ, elle lui voit faire des miracles. On raconte à Saint Augustin la vie de saint Antoine, & la conversion de deux jeunes courtisans, lesquels quoi-que assez avancez à la cour, quoi que déja fiancez à deux fort sages & fort aimables Demoiselles, avoient embrassé la vie solitaire, & fait vœu d'une perpetuelle chasteté. Sainte Elizabet de Hongrie jette les yeux par hazard sur un Crucifix, un jour qu'elle entroit dans l'Eglise fort brillante & parée comme une nimphe. Saint François de Borgia trouve le corps mort de l'Imperatrice sa maîtresse une des plus belles personnes qui fut en Europe, il la trouve, dis-je aprés trois jours si puante, que personne ne pouvoit l'approcher, & si hideuse, qu'il n'osa jamais jurer que c'étoit elle. Un autre est tombé heureusement sur un livre de piété & sur un chapitre qui lui convenoit. Un autre a vû mourir subitement un pecheur insigne. Une autre entend un discours édifiant, ou voit un exemple d'une vertu héroique. Voilà la premiere faveur que la Providence divine a coûtume de ménager à une ame prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déja dit, ne fait rien par elle-même, elle sert seulement de canal, pour faire passer dans l'esprit une pensée sainte & salutaire, qui est comme la semence de nostre santification. *Et quæ congregasti cujus erunt*, dit Dieu au cœur de ce riche, qui assiste peut-être aux funerailles d'un autre riche, pour qui sera tout ce que tu auras amassé; A cét

ambitieux qui voit un Grand emporté par un accident imprevû. *Quid prodeſt homini*, Que ſert donc à cét homme de s'être élevé ſi haut ; Un voluptueux qui entend parler de l'enfer, ſe dit à lui-même, voilà qui eſt éternel, & tous mes plaiſirs ne ſeront que d'un moment. *Momentaneum quod delectat ; æternum quod cruciat.* A même tems que cette fille qui eſt entêtée de ſa beauté, rencontre ſans y ſonger la teſte pelée, & affreuſe d'un mort, il lui vient en penſée que cette teſte a peut-être été plus belle que la ſienne n'eſt à préſent, & que la ſienne ne ſera pas moins hideuſe quelque jour que celle-là.

Cette lumiére du Ciel, cette bonne penſée eſt accompagnée d'un ſaint mouvemét, d'une chaleur ſurnaturelle, qui enflamme le cœur, & qui y fait naître un ſaint deſir de converſion. Tout cela ſe fait en nous, dit Saint Auguſtin, quoi qu'il ſe faſſe ſans nous, & ſouvent même malgré nous. Cette lumiére eſt dans nôtre entendement, ce bon deſir eſt dans nôtre cœur. Mais cépendant nous y avons ſi peu de part qu'il n'eſt nullement en nôtre pouvoir, ni de leur fermer l'entrée de nôtre ame, ni de les y attirer, quoi que nous puiſſions ou les étouffer, ou les entretenir lors qu'une fois ils nous ont été donnez. De ſorte, Meſſieurs, qu'il faut deſabuſer ces perſonnes qui, quoi qu'attachées au monde & à elles-méme, ſe croient néanmoins aſſez bonnes, parce quelles ont beaucoup de bons ſentimens, qu'elles ſont ſouvent preſſées du deſir de ſervir Dieu, au lieu de ſe faire un mérite de ces graces, elles devroient ſoûaitter d'en être privées, à moins qu'elles ne ſoient dans le

dessein d'y répondre. Ce sont des talens, dont on leur doit demander un compte fort rigoureux, bien-loin de pouvoir faire aucun fond là-dessus. C'est sur cela-même qu'elles seront infailliblemẽt condannées. J'avoüe que ce sont des marques de l'amour, que le Seigneur a pour elles ; Mais on n'ignore pas aussi que ce sera cét amour rebuté & mépriſé, qui animera la justice & la colere de Dieu contre les pecheurs.

Si nous étions aussi-dociles, & aussi zelez pour nôtre propre salut, que nous le devrions, & que nous le pourrions être, cette grace suffiroit pour nous engager à bien vivre en quelque tems qu'elle fust donnée. Mais comme nous avons beaucoup d'ennemis & que nous ne nous aimons nous mêmes que foiblement, si le Seigneur n'a le soin de prendre nôtre tems, & de nous appeller dans des circonstances, qui nous soient avantageuses ; ce bon desir avortera infailliblement, & nous deviendrons encore pires, par cela même qui nous devoit sanctifier. Mais lors que Dieu a dessein de se rendre maître d'un cœur, c'est merveille de voir, avec quelle aimable sagesse il dispose tout ce qui peut favoriser son entrepriſe, avec quel soin il va au devant de tout ce qui pourroit la traverser.

Par exemple il choisira le tems, que l'esprit sera plus libre de tout autre soin, ou qu'il sera plein de pensées plus conformes à celle qu'il desire nous inspirer. Il nous attaquera sur le declin d'une passion, qui nous aura fatigué durant long-tems, & qui n'aura laissé dans le cœur que du vuide & de l'amertume. Il nous viendra chercher

dans la solitude, dans les tenebres, dans l'affliction, dans un lit, où la maladie nous rend peu sensibles aux joies du monde, & où la veuë de la mort nous en fait mieux connoître la vanité : Il attendra, il avancera même la mort de ce mari, qui occupe tellement le cœur de cette femme, que ce seroit en vain qu'on lui voudroit inspirer un amour plus spirituel. Il profitera de la disgrace de cét homme, & il lui offrira son amitié justement dans le tems que l'adversité aura éloigné tous ses amis, il permettra qu'un confident pernicieux nous traïsse, qu'un emploi nous retire des plus dangereuses occasions, que la necessité ou le hazard nous lie avec des personnes d'une grande pieté. Il prendra le tems qu'une grande fête invitera tout le monde à la penitence, que les fréquentes prédications pourront fortifier la pensée que nous aurons de bien vivre, il nous fera tomber entre les mains d'un Confesseur zelé, capable de faire éclorre cette sainte resolution, capable de la soûtenir dans sa naissance, d'en ménager, d'en augmenter la ferveur, *Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Seigneur, ce sera s'il vous plait dans ces circonstances, que vous nous offrirez vostre grace, parce-qu'étant donnée ainsi à propos, elle sera infailliblement efficace, & produira en nous le fruit, que vous en attendez.

Dans ces circonstances, une pensée qui nous aura cent fois passé par l'esprit inutilement, fera sur nostre cœur une impression si forte, qu'il nous sera comme impossible d'y resister. Ce fut ainsi que Dieu en usa avec David ; il ne le prit point dans

les premirs desordres de sa passion, il attendit que le tems en eût rallenti l'ardeur, ensuite il excita dans son esprit des mouvemens d'indignation contre une injustice supposée, afin qu'il fût tout disposé à concevoir une juste haine contre lui-même pour la cruauté, dont il s'étoit rendu coupable. Enfin il lui envoia un homme coupable de le conseiller, de l'animer à la penitence, capable d'agrandir la plaie, que la grace de la componction devoit faire dans son cœur, & de lui fournir les moiens d'appaiser Dieu, & de le préparer aux fleaux, dont sa justice misericordieuse avoit resolu de le châtier en cette vie. Si Dieu eût pris ce saint homme dans une autre conjoncture assurement il auroit perdu ses soins, & ses graces, mais aussi si ce saint Prophete eût manqué cette occasion, apparemment il auroit attendu en vain une autre occasion de le faire.

Je veux dire, Chrétiens Auditeurs, que comme il faut que Dieu prenne nôtre tems, pour nous inspirer une sainte resolution, il faut aussi prendre celui de Dieu, pour la former. Il y a un moment, où nous sommes mieux disposez à écouter Dieu, mais il y en a un aussi, & peut-être qu'il n'y en a qu'un pour châcun de nous, auquel Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce tems que David appelle le tems de bon plaisir; *Tempus beneplaciti.* Et un autre Prophete le tems d'acceptation, le jour du salut. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Si nous laissons échapper ce bon tems, il est pour ne revenir jamais, & ce sera en vain que nous voudrons demain ou un autre jour une conversion, que Dieu nous demande peut-être aujour-

d'hui. L'Epouſe, entendant frapper à ſa porte; delibera quelque-tems, ſi elle ſe leveroit, elle s'y reſolut enfin, lorſqu'il n'en étoit plus tems, l'époux s'étoit déja retiré, elle le chercha inutilement, elle l'appella, & elle n'eut point de réponce; *Quæſivi illum & non inveni, vocavi & non reſpondit mihi.* Jamais retour ne parut plus ſincere que celui de Saül, d'Antiocus, & de Baltazar, ils demanderent pardon de leurs fautes, & ils le demanderent avec larmes, mais ils ne le demanderent pas au tems qu'il falloit, & c'eſt pour cela qu'ils ne purent pas l'obtenir.

Pauvre ame que Dieu a peut-être autrefois recherchée avec bien de l'empreſſemét, & que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeſte, & dans l'impuiſſance de rallumer en toi ces deſirs de ſainteté, que tu as ſi ſouvent reſſentis. Qui pourra conſiderer la perte que tu as faite, ſans verſer des torrens de larmes, & ſans dire avec Jeſus-Chriſt. *Quoniam ſi cognoviſſes & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem abſcondita ſunt oculis tuis.* Ah ſi tu avois reconnu en ce jour que je t'appellois ce qui te pouvoit rendre heureuſe, mais maintenant ce ſont toutes choſes cachées pour toi. *Venient dies in te, & circundabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus viſitationis tuæ.* Tous les malheurs qui t'arriveront déſormais, ſeront les fruits de ta negligence, tu ſeras la proie de tes ennemis, parce que tu n'a pas connû le tems que je t'ai viſitée, ou du moins parce que tu n'as pas voulu profiter de ma viſite.

Je vous prie d'obſerver, Chrétienne Compagnie, que ce qui nous empêche d'écouter la voix

de

de Dieu, étant toûjours fort indigne de nôtre affection, & de nôtre estime, le Seigneur irrité de se voir mépriſé pour des choſes ſi mépriſables, ne ſe contente pas de nous mépriſer à ſon tour, mais encore il nous ôte bien ſouvent ce que nous avons lâchement préferé à l'honneur de ſon ſervice. Il permettra par exemple qu'une perſonne qui a apréendé de paſſer pour dévote dans le monde, y paſſera pour une coquette, pour une diſſimulée, pour hipocrite. Cét homme qui n'a pû vaincre l'attache, qu'il avoit à la cour, en ſera banni par une diſgrace, cette femme qui avoit apréendé de ternir ſa beauté par la penitence, ſera defigurée par une maladie. C'eſt ce qui eſt arrivé au peuple Juif, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin. *Temporalia perdere timuerunt, & vitam æternam non cogitaverunt, ac ſic utrumque perdiderunt.* Ils ont craint de perdre les choſes vaines & paſſageres & ils n'ont pas craint de perdre les éternelles, & ainſi ils ont perdu & les unes autres autres. C'eſt pourquoi ſi c'eſt aujourd'hui que le ſaint Eſprit vous donne la penſée de changer de vie, au nom de Dieu recevez cette penſée avec reſpect & prenez autant de ſoin pour la rẽdre efficace que Dieu en prend pour vous la donner à propos. Allez la porter d'abord dans la ſolitude, de peur qu'elle ne ſoit effacée par d'autres objets, faites en le ſujet d'une ſérieuſe conſideration, donnez de la nourriture à cette étincelle par la lecture des bons livres, communiquez la à des perſonnes qui puiſſẽt vous aider, pour ainſi dire, à la ſouffler, & à exciter un grand feu en vôtre cœur: mais ſur tout ne ceſſez de demander à Dieu des lumieres plus abondantes

& des forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui en usent de la sorte se trouvent bientôt si persuadez de l'avantage & de la nécessité, qu'il y a d'être tout-à-fait à Dieu, qu'il ne leur reste plus qu'à produire cette résolution efficace, qui ne manque jamais d'être exécutée. Ils la produisent enfin; mais il faut voir quelles douleurs, quels combats elle leur coûte. Ce sont ici comme les tranchées de cét enfantement spirituel. C'est le sujet de la seconde Partie.

Il ne le faut pas dissimuler, Chrêtiens Auditeurs, la résolution de mener une vie sainte, demande un fort grand courage, & les petites ames ne sont gueres capables de la former. Les plus grands cœurs ne laissent pas d'avoir encore de grands combats à soûtenir; avant que de remporter cette victoire, la Nature, le Monde, le Demon s'opposent fortement à ce dessein, & il est incroiable combien ils font d'éfforts, pour le traverser.

A peine l'esprit est-il parfaitement convaincu, qu'il se faut renoncer soi-même, que la nature allarmée du peril qui la menace, éclatte en une rebellion ouverte, & s'oppose à sa propre destruction avec tant de violence, que si Dieu ne soûtenoit la volonté par sa puissance infinie, elle succomberoit infailliblement dans ce combat. Il se fait donc alors comme une espece de lutte entre la grace & la volonté créée, ou plûtôt entre deux volontez contraires, qui se rencontrent en nous, laquelle est toute semblable à cette cruelle agonie, que souffrit Jesus-Christ au jardin des Oliviers, & qui l'y fit sueur jusqu'au sang. D'un cô-

té la grace représente qu'on ne peut bien asseûrer son salut, qu'en renonçant tout à-fait à la vanité, que Dieu merite ce sacrifice, & qu'il a bien dequoi le récompenser. Mais comment un homme peut-il ainsi s'oublier soi-même? Comment peût-il étouffer toutes ses passions, & changer, pour ainsi dire, de nature? Ce n'est pas une petite affaire que de s'engager, mais qui peut esperer de la foiblesse, qu'il continuëra à se faire une si grande violence, & si l'on ne peut aller jusqu'à la fin, ne vaut-il pas encore mieux ne point commencer du tout. Comment est-ce, se disoit alors S. Ciprien à soi-même, que je pourrai affranchir mon ame de la servitude, où elle gémit depuis si long-tems, à-moins que je ne l'arrache même du corps? Comment peut on déraciner tout-d'un-coup, & avec tant de facilité, ce que le tems & l'habitude ont rendu comme naturel? Comme un homme accoûtumé à une table somptueuse & délicate, se reduira-t-il à la frugalité, & même au jeûne? Comment celui qui s'est plû à voir briller l'or & la pourpre en ses habits, pourra-t'il souffrir un habit tout simple? Comment celui qui aime l'honneur & l'éclat, se resoudra-t'il à mener une vie obscure? Enfin celui qui est engagé dans les piéges attraians des vices, comment se défendra-t'il de l'intemperance qui l'attire, de l'orgueil qui l'enfle, de la colere qui l'enflamme, de la cupidité qui le trouble, de l'ambition qui l'emporte, de la volupté qui l'entraine? Voila, dit ce saint homme, ce que je m'opposois à moi-même avant ma conversion, lors que je flattois encore parmi les vagues du monde, & que j'étois encore embarrassé dans

les erreurs de ma premiére vie.

Dans ce tems d'agonie ce ſeroit en vain que vous prêcheriez à une ame les douceurs d'une vie ſainte ; ce ſeroit en vain que vous lui diriez que le joug de Jeſus Chriſt eſt leger, que ſes commandemens ſont comme le miel, & qu'il y a une manne cachée dans ſes conſeils les plus difficiles ; ils ne voient que des épines dans la Loi de Dieu, ils ne voient que les croix, & nullement les onctions. Ils ſentent la force de la concupiſcence, & ils ne comprennent point celle de la grace, parce qu'ils ne l'ont jamais éprouvée. Il me ſemble voir ces pauvres Hebreux que Pharaon pourſuivoit l'épée à la main, & qui n'avoient point d'autre voie pour échapper, que de ſe jetter dans la mer rouge : Figurez-vous, Meſſieurs, quel étoit leur trouble à la vûë de ces flots, & des monſtres dont cette mer étoit remplie. Cétoit en effet à travers ces flots & ces monſtres, qu'il failloit paſſer, mais ils ne ſavoient pas, qu'à paine auroient-ils mis le pié ſur le rivage, que les eaux ſe dévoient retirer, & leur ouvrir un paſſage également ſeûr & agréable. C'eſt juſtement ce qui arrive à une ame, qui ſonge à ſe donner à Dieu ſans réſerve ; la vie qu'elle veut embraſſer, eſt en effet au deſſus des forces de la nature, & cette nature effraiée ne lui permet pas de croire que Dieu doit faire un miracle, pour lui faciliter ce qui lui paroît impoſſible. Vous ne me croirez peut être pas, ſi je vous dis que j'ai vû des perſonnes dans ce tems là non-ſeulement perdre l'appetit & le ſommeil, mais tomber en fievre, ſe pâmer d'angoiſſe, & s'abimer pour quelque tems dans une triſteſſe, qui ſembloit dévoir aller

jusqu'à la mort. Toutes les fois que je fais réflexion à ces combats intérieurs, je me réſouviens de la mere d'Eſaü & de Jacob & des plaintes qu'elle faiſoit, lors qu'elle les ſentoit ſe faire la guerre en ſon pauvre ſein. *Si ſic mihi futurum erat, quid neceſſe fuit concipere.* Seigneur pourquoi tant de luimiéres, & tant de ſaints mouvemens, ſi ſur le point de me rendre à vous, je devois être arrêté par de ſi puiſsans ennemis? Ne m'avez vous donc inſpiré le deſir de vous ſervir, que pour me faire ſentir l'impuiſſance, où je me trouve de le faire? Ne valoit-il pas mieux me laiſser dans mes ténebres, que de m'éclairer ſimplement, pour me faire voir mon mal-heur ſans m'en retirer. *Si ſic mihi futurum erat, quid neceſſe fuit concipere.* On ne ſauroit dire, Meſſieurs, combien ces premiéres difficultez font avorter de bons deſirs, & de ſaintes réſolutions? Combien de perſonnes aprés s'étre preſque engagées, perdent cœur à la veuë de ces ennemis, & ſe rengagent dans leur premiére tiédeur, comme le petit Jacob en ſa naiſsance retira le pié, qu'il avoit déja ſorti du ſein de ſa mere.

Cépendant ce n'eſt encore là qu'un ennemi; Le monde & le démon ſe joignent encore à la nature & nous font quelque fois encore plus de peine qu'elle. Quand on conſidere un peu de prés ce que c'eſt que nous craignons, quand nous appréendons les diſcours & les jugemens du monde, on ne peut s'étonner aſsez que des perſonnes ſages d'ailleurs, & fort raiſonnables, ſe laiſsét effraier par ce fantôme. Il eſt étrange qu'on ſe reſolve à abandonner le deſsein de ſervir Dieu, & toutes les eſperances de l'autre vie ſimplement pour plaire à

ceux qui pourroient trouver à redire à nôtre conduite ; c'eſt- à dire à des inconnus, à des libertins, à des gens que nous mépriſons, de qui nous n'attendons rien, qui ne ſongent pas à nous, & qui n'y ſongeront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous plaiſe d'embraſſer. Cépendant il eſt vrai du moins à l'égard de quelques uns, qu'il n'eſt point de plus dangereuſe tentation, & que quand on l'a ſurmontée, on n'eſt pas loin d'avoir une victoire pleine & entiére. Je ne dis rien ici des mauvais parens & des faux amis, qui travaillent quelque fois à étouffer le fruit de la grace, & que tout Chrêtiens, qu'ils ſont, & tout bons Chrétiéns, qu'ils croient être, s'oppoſent à la ſanctificatiõ des perſonnes, qu'ils aiment par une fauſſe tendreſſe, par une amitié folle & aveugle, mille fois pire que la haine la plus mortelle. Ne ſe trouve-t'il pas même quelque fois de Confeſſeurs, & Directeurs, qui au lieu d'aider la grace, & de ſeconder les deſſeins de Dieu, font paſſer pour préſomption ou pour folie la ferveur d'une ame que Dieu appelle à la ſainteté, qui l'obligent à ramper ſur la terre, à s'aſſujettir aux loix du monde, à ſe contenter d'une vie commune, lors qu'elle ſe ſent plus fortement attirée à mepriſer tout, & à ſuivre Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire. En quoi certainement ils ſont bien plus mal-heureux que ces ſages femmes des Egiptiens, qui ayant ordre de faire avorter, ou d'étouffer tous les enfans des Iſraëlites dans leur naiſſance, refuſerent d'éxécuter un commandement ſi barbare, & continuërent de faire leurs fonctions avec fidelité, & de rendre au peuple de Dieu tous les offices qu'on devoit attendre d'elles.

Enfin le Démon se mêle dans toutes ces differentes attaques, & met en usage & la force & l'artifice, pour renverser les desseins de Dieu. Il est vrai qu'il ne s'endort jamais, & qu'en quelque état que nous soions, il ne cesse de nous tendre des piéges, pour nous engager de plus en plus dans le mal. Mais lors qu'il est sur le point de perdre une ame, & de la voir entrer dans ces voies de perfection, où elle sera comme hors d'atteinte à tous ses traits, & où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de mediocres Chrétiens, quels troubles, quelles tempétes ne tâche-t'il point d'exciter en elle ? Tantôt il grossit dans son imagination les difficultez, qui l'épouvantent ; tantôt il lui exagere la douceur des plaisirs, qu'il lui faut quitter. Il tâche d'allumer dans le corps le feu de l'impureté, en méme-tems qu'il s'efforce d'éteindre dans l'esprit les lumiéres de la foi, il lui fait paroître la vie trop longue, pour la passer dans une continuelle mortification, & l'éternité trop incertaine pour la préferer aux biens présens. Enfin il imite ce démon sourd & muet de l'Evangile, qui voiant qu'il alloit étre forcé de sortir du corps qu'il possedoit, se mit à pousser d'horribles cris, à jetter par terre ce mal-heureux, à le tourmenter en mille maniéres, à lui causer des convulsions beaucoup plus étranges que toutes celles qu'il lui avoit causées jusqu'alors. Je ne sai, Messieurs, si je ne serai point trop long aujourd'hui, mais je ne saurois finir cette seconde partie, sans vous faire ressouvenir de S. Augustin, puis qu'à sa conversion il eût à soûtenir tous les combats, dont je viens de vous parler.

Aprés que Dieu lui eut fait connoître ſes erreurs, & la honte de ſes débauches, il le preſſa extrémement, d'en ſortir, & il commença à ſe reprocher à lui-même ſa lenteur, & ſon obſtination. Déja il ne trouve plus que de l'amertume dans le peché, il eſt charmé de la beauté d'une vie chaſte, il admire dans S. Ambroiſe une vertu ſans tache, une ame dégagée de la terre, & élevée au deſſus de l'univers, jointe à un eſprit ſolide & pénetrant, à une profonde doctrine & à une éloquence incomparable. Il a de la véneration pour la vie des ſolitaires, qui ſous la conduite de ce Saint Prélat vivoient hors des murailles de Milan, & moi miſérable que je ſuis, je demeurerai donc toûjours attaché à la terre, je continuërai de me vautrer dans la boüe & dans l'ordure. Ah c'eſt trop differer diſoit-il, je veux enfin, ouï je veux renoncer à ces perfides délices? Mais non, je me trompe, je ne le veux pas, & quand je le voudrois la choſe ſeroit elle à mon pouvoir? il doute quelque fois s'il y a un Dieu, qui l'oblige à ſe donner ainſi à lui ſans réſerve, & quand ces doutes ſont diſſipez, il doute encore, ſi ce Dieu eſt aſſez puiſſant, pour le guerir de ſes mauvaiſes habitudes. D'un côté il lui ſemble voir la chaſteté, qui lui propoſe l'exemple d'un nombre infini de Vierge, qui ont trouvé fort aiſé ce qui lui ſemble impoſſible. Mais les plaiſirs ſe préſentent d'autre part, & lui diſent en le flattant. Quoi donc Auguſtin tu nous quittes, tu nous dis adieu ſi tôt, & dans la fleur de ton âge, tu crois pouvoir te paſſer de nous éternellement. *Dimittis-ne nos, & à momento iſto non erimus tecum ultra in aternum?* Ah Seigneur, ajoute ce grand Saint, ne

permettez pas que je me ressouvienne jamais des ordures, qui se présentoient alors à mon esprit. J'avois recours à la priére, & je craignois que ma priere ne fut trop tôt exaucée. *Timebam ne me citò exaudires, & sanares à morbis concupiscentiæ, quam malebam expleri, quàm extingui.* Mon Dieu, disois-je, donnez-moi cette continence, pour laquelle je soûpire depuis si long-tems, mais nõ ne vous hâtez pas de me la donner, ce sera un autre jour s'il vous plaît, mais quand viendra-t-il ce jour, je le soûaite, & je le crains; je l'attends, mais j'espere que je l'attendrai encore un peu. *Et tu Domine usquequo, quandiu, quandiu, cras & cras, quare non modò, quare non hac horâ finis est turpitudinis meæ.* Mais vous Seigneur jusqu'à quand étes-vous résolu de m'attendre, & de me laisser ainsi floter entre les mouvemens de vôtre grace, & ceux de ma concupiscence. Combien de tems durera ce rude cõbat, jusqu'à quand dirai-je demain, demain, pourquoi non aujourd'hui, pour quoi non tout à l'heure, pourquoi porter plus loin mes desordres, & mon obstination. Que ne me dis-je point pour lors contre moi-même, continuë ce grand homme, Quels reproches ne fis-je point à mon ame, de quels aiguillons ne la piquai je point pour l'obliger à vous suivre. O mon Dieu! mais elle reculoit toûjours, & s'excusoit sur son impuissance, & lors que je l'avois convaincuë, & que je lui avois fait voir la foiblesse de ses excuses, qu'elle n'avoit plus rien à me repliquer, elle demeuroit saisie d'un tremblement muet, & craignoit plus que la mort de se voir retiré des habitudes, qui lui causoient une mortelle corruption. *Remanserat muta trepi-*

datio, & quasi mortem reformidabat restringi à fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.

Voila, Messieurs, ce qui se passe à la conversion de la plûpart des Chrétiens. C'est au milieu de toutes ces tentations, & malgré ces rudes assauts, qu'une ame génereuse assistée de la grace du Seigneur, forme une résolution constante d'étre à Dieu, & lui fait un parfait sacrifice de son cœur. Si vous étes encore dans ces combats, plus ils sont violens, & plus je vous conjure au nom de Dieu de ne vous pas rebutter; si l'enfer ne perdoit que peu de chose en vous perdant, si Dieu ne vous destinoit qu'une Sainteté ordinaire, s'il n'avoit dessein que de vous rendre mediocrement heureux, le Démon ne lui disputeroit pas si opiniâtrement cette conquéte, il vous perdroit avec moins de regret. Je remarque que dans le même tems, & au méme lieu que S. Augustin se convertit, Alipius conçût aussi le desir d'une vie plus reglée, mais comme il ne devoit ni recevoir les mêmes graces, ni rendre à l'Eglise les mêmes services que son ami, il ne trouva presque nulle résistance, ni en lui-même, ni aux ennemis de son salut, il passa sans peine & sans bruit à l'état où il étoit appellé. *Esto igitur fortis, & præliare bella Domini.*

Courage donc, ame choisie & bien aimée, souvenez vous que c'est pour Dieu, que c'est pour vous même, pour le Paradis, pour une éternité, que vous combattez, qu'à peine aurez vous surmonté cet obstacle principal qui se présente, à peine aurez vous dit tout de bon, je le veux, c'en est fait, je suis à Dieu, que vous commencerez à goûter une paix & une joie ineffable, de laquelle

je n'ai encore que deux mots à vous dire en finiſſant ce diſcours.

Meſſieurs, je ne ſaurois mieux vous repréſenter l'état d'une ame qui s'eſt enfin reſoluë à tout ce que Dieu demande d'elle, qu'en vous faiſant reſſouvenir de ces Chevaliers fabuleux, qui aiant long tems combattu dans des cavernes enchantées contre mille monſtres imaginaires, le charme venant à ſe rompre tout d'un coup, ſe trouvent en un moment dans un fort grand jour au milieu d'une agréable ſolitude. Car il eſt vrai qu'à ces ténebres, à ces craintes, à cette détreſſe dont nous venons de parler, il ſuccede une ſi grande tranquillité, de ſi douces larmes, & une joie ſi ſubite, & ſi parfaite, que les combats paſſez ne paroiſſent plus que comme des ſonges, & qu'on commence à chercher les mémes difficultez, dont on étoit ſi effraié, & qui ſe ſont ſi-tôt évanoüies. Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Evangile. Prenez mon joug, & vous trouverez le repos, dit qu'il arrive à toutes les ames, qui ſe donnent à Dieu généreuſement, la même choſe, qui arriva à Abraham ſur la montagne d'Oreb. Ce Saint homme, qui avoit ordre de ſacrifier ſon fils unique avoit ſouffert durant trois jours, tout ce que la tendreſſe paternelle peut faire endurer au meilleur pere du monde, dans une pareille conjoncture, il ne doutoit point que ſon Iſaac, c'eſt-à dire, toute ſa joie, ne deût mourir de ſa propre main, il étoit reſolu d'obéir, & vous pouvez penſer quelle violence il falloit qu'il ſe fit, pour ſe maintenir dans cette réſolution. Mais quelle fut ſa joie, & le tranſport de ſon ame, lorſque dans le moment qu'il croioit

immoler en ſon bien-aimé, & ſes délices, & ſes eſperances, il ſe ſentit arrété par une main inviſible, qu'il apprit que bien loin de perdre Iſaac, il s'étoit aſſuré par ſon obéïſſance une nombreuſe poſterité, que pour toute victime Dieu ſe contentoit d'un belier, qui étoit là prés embarraſſé dans les épines. Voila une figure de ce qui arrive à tous ceux, qui ſe reſolvent tout de bon à ſervir Dieu, ils trouvent que bien loin d'avoir renoncé à toute douceur, comme ils l'avoient imaginé, ils ſont entrez dans le torrent des veritables plaiſirs, qu'ils n'ont renoncé qu'au trouble, & aux chagrins, qu'ils ont tout le merite d'une obéïſſance penible, & qu'ils n'ont fait en obéïſſant que s'affranchir de toute ſorte de peine.

On demande quelquefois à quoi c'eſt qu'on peut s'appercevoir qu'on a fait cette veritable réſolution, veû que nous en faiſons tant tous les jours qui nous ſemblent ſi ſinceres; Je répons, Meſſieurs, que quand on l'a faite, on n'a que faire d'en chercher des marques. Quant on l'a faite, on ſent qu'on eſt libre, que toutes les chaînes sõt briſées, tous les ennemis vaincus. On trouve facile ce qui a paru impoſſible juſqu'à-lors, on s'étonne de la réſiſtance opiniâtre, qu'on a faite aux inſpirations du Seigneur, on ne ſait comment ce miracle eſt arrivé, mais enfin on ne peut plus douter du miracle. *Nunc ſcio verè*, dit-on alors avec Saint Pierre, lorſqu'il ſe vit hors des priſons de Jéruſalem, *Quia miſit Dominus Angelum ſuum, & eripuit me de manu Herodis, & de omni expectatione plebis Iudæorum.* Ah c'eſt vraiment à cette heure que je ſuis en liberté, & hors des mains de mes enne-

mis. Non je ne dors point, ce n'eſt plus une illuſion, je ſens que le Seigneur y a mis la main, & que c'eſt ici un coup de ſa miſericorde, & de ſa puiſſance infinie. *Dixi nunc cœpi, hæc mutatio dexteræ excelſi.* C'eſt alors que le bon Pere reçoit l'enfant prodigue à ſon retou, avec des embraſſemens & des careſſes incroyables, ce n'eſt pas ſimplement un jour d'indulgence & de réconciliatiõ, c'eſt un jour de fête, de réjoûiſſance, ce ne ſont que des feſtins, on n'entend que concerts & qu'inſtrumens de Muſique.

Mais tout ce que j'en puis dire, n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'en trouve dans les Confeſſions de S. Auguſtin, je ne ſaurois m'empécher, d'en rapporter ici quelque choſe, du moins pour vous donner envie de lire vous-même tout le reſte. Ce grand Saint dit que dés le moment qu'il eût arrêté dans ſon eſprit, de quitter pour toûjours tout ce qui l'attachoit au monde, qu'il ſe fut rendu, pour ainſi dire, à la grace qui le preſſoit interieurement, ſon ame fut comme inondée d'un torrent de conſolations divines, que s'étant retiré dans un lieu ſolitaire, pour goûter cette nouvelle douceur; il ſe mit à verſer des larmes ſi délicieuſes, & en ſi grande abondance, qu'elles effacérent juſqu'au ſouvenir & de ſes plaiſirs & de ſes peines paſſées. Juſqu'à lors il avoit admiré la vie chaſte & chrêtienne de ces grans ſerviteurs de Dieu, dont il avoit oûi raconter les actions: Mais il commẽça à s'étonner de ce qu'ils avoient ſi peu d'imitateurs. Il commença à ſe ſentir touché d'une veritable compaſſion envers tant de pauvres aveugles, qui faiſoient de ſi faux jugemens de

la veritable pieté, à soûaitter que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentimens de son cœur ; Car, dit il, ce que je disois alors dans l'abondance de vôtre consolation, ô mon Dieu ! auroit été capable de convertir tous les Manichéens, s'ils avoient été presens pour m'entendre, *Quam subito suave factum est carere suavitatibus nugarum, & quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat.* Combien promtement me devint il doux Seigneur ! de renoncer à toutes les douceurs des sens, que j'eus d'abord de plaisir à penser que desormais je menerois une vie chaste, moi qui un moment auparavant apréendois ce genre de vie comme la mort ? Où avoit donc été si long-tems ensevelie cette liberté, que je retrouvai pour lors, dequel profond abîme sortit-elle en un instant, pour me faire entreprendre avec tant de facilité ce qui m'avoit toûjours paru impossible.

Il ne falloit plus le presser pour l'obliger à abandonner les vains projets de son ambition. Il enseignoit alors la Rétorique avec grand applaudissement, & il avoit d'autant plus d'attache à cét emploi, qu'il lui étoit également & glorieux & utile, il resolut de le quitter pour toûjours, désque le tems des vacations seroit arrivé, il ne restoit plus que neuf jours, & il dit que ce terme lui parut si long, que si Dieu ne lui eut donné la patience à la place des passions qui le soutenoient auparavant, il n'auroit jamais pû attendre jusqu'au bout. Il avoit eu quelque atteinte d'un mal de poumons, qui lui avoit causé bien du chagrin, il commença à s'en réjoûir, parce qu'il espera de trou-

ver dans cette maladie un prétexte à la retraitte qu'il méditoit. Et quoique peut-être il n'y eût jamais eû d'homme plus sujet aux respects humains, plus esclave des discours & des jugemens des hommes, il trouva tout d'un coup cét ennemi si foible en son cœur, qu'il n'étoit pas méme en son pouvoir de dêguiser ses sentimens. La plaie que vous m'aviez faite, dit-il encore en s'addressant à son Dieu, étoit & trop profonde, & trop large pour être dissimulée, il y avoit un trop grand feu dans mon cœur pour être caché, & toutes les langues, toutes les contradictions étoient bien plus capables de l'enflammer encore davantage que de me refroidir le moins du monde. Ah Seigneur, conclut ce grãd Saint tout pénetré d'amour & de gratitude, tout transporté au souvenir d'une grace si singuliere; Seigneur qu'il me soit permis de me ressouvenir de vos misericordes, que mes os même se réjoüissent, & qu'ils disent : Seigneur! qui est semblable à vous, vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai une victoire de loüange. *Domine quis similis tibi, dirupisti vincula mea, sacrificabo tibi hostiam laudis?*

Voila sans doute un exemple fort illustre, toutefois s'il étoit permis de produire ceux dont on a été témoins, on pourroit peut-être en donner de plus-recens, qui ne seroient pas moins admirables, quoi qu'en des sujets moins éclattans. C'est tout ce que j'avois à vous dire touchant la naissance de l'homme Chrêtien, peut-être que Dieu nous dõnera quelque autre occasiõ de parler du bon-heur de sa vie & de sa mort. Mais cependant s'il est vrai qu'on trouve tant de douceur dés le premier

pas qu'on fait au chemin de la pieté, d'où vient que Jesus-Christ nous represente ce chemin si rude, si étroit, & si épineux ; D'où vient qu'il ne nous parle que de sacrifice, que de croix, que de mortification, & de mort, *Nunquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto.*

Seigneur! permettez moi de vous le dire, n'étes-vous pas injuste de nous effraier ainsi par de fausses difficultez, & de nous détourner de la voie du Ciel, en nous faisant accroire qu'elle est difficile. Mais nous, Messieurs, ne sommes nous pas bien incredules, de ne vouloir ajoûter nulle foi au témoignage de tous les Saints, qui nous asseûrent que c'est nous mêmes qui nous trompons, & que cette croix, cette abnegation, ces épines ne sont point en effet ce qu'elles paroissent d'abord que sous ces noms effraians, sous ces dehors si terribles sõt cachées des délices ineffables, qu'ils ont goûtées eux mémes, & qui surpassent infiniment tous les plaisirs sensuels. S'ils y avoient été trompez, comment persevereroient-ils avec tãt de constance. Pourquoi s'efforceroient-ils d'attirer avec eux tous ceux qu'ils aiment, & qu'ils considerent davantage ? Mais nous avons beau faire, Seigneur ! vous avez fait une loi que personne ne puisse jamais comprendre ce que vous préparés à ceux qui vous aiment, que ceux qui voudront bien l'éprouver, nous n'avons garde de trouver à redire aux ordres que vous avez établis que vôtre volonté soit executée en toutes choses. Nous vous supplions seulement qu'il vous plaise avoir égard à nôtre foiblesse, & ne nous laisser pas tenter

re de telle sorte que nous soions abbatus ; que la nature se revolte contre vôtre grace, que le monde s'oppose à nos bons desseins, que tout l'enfer s'arme pour nous empêcher d'aller à vous, pourveû que vous nous tendiez les bras, que vous dissipiez enfin tous ces obstacles, nous voulons bien mériter par tous ces combats, l'honneur d'une parfaite victoire, & l'avantage d'être à vous sans reserve pour le tems, & pour l'éternité. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXV.

POUR LA FESTE DU SCAPULAIRE DE LA SAINTE VIERGE.

Induit me vestimentis Salutis.

Il m'a révetu des habits du salut. Isa. ch. 61.

La devotion du Scapulaire est une voie seûre pour s'assûrer de la protection de la Sainte Vierge, elle s'est étroittement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint habit, nous l'y engageons encore plus fortement, dés lors que nous nous attachons à cette dévotion.

C'Est une opinion si constante parmi les fidelles que la dévotion envers la Mére de Dieu est une marque de prédestinatiõ, que sans avoir égard aux raisons, sur quoi

elle eſt établie, un conſentement ſi général la doit faire paſſer pour une verité catôlique. Les Saints Peres ſe ſont expliquez ſur ce ſujet en des termes ſi forts & ſi favorables, qu'il y auroit quelque lieu de croire qu'ils ont parlé avec beaucoup de zele & fort peu d'exactitude, s'ils avoient été moins éclairez qu'ils n'étoient, ou qu'ils eûſſent eû d'autres lumiéres que les lumiéres du ſaint Eſprit. L'Egliſe elle-même n'a rien oublié pour autoriſer cette croyance, elle applique à la ſainte Vierge tout ce que les Prophétes avoient dit du Verbe increé pour nous porter à le réverer, elle lui met en bouche toutes les promeſſes que Dieu nous fait dans l'écriture, pour exciter nôtre confiance envers ſon Fils. Comme ſi elle vouloit nous faire entendre qu'il ne faut pas moins eſperer de la faveur de Marie, que des mérites de Jeſus-Chriſt.

Voila ſans doute un grand ſujet de joie pour tous les dévots de cette grande Reine; on ne peut douter ſans témerité qu'ils ne portent gravé dans leurs cœurs le caractere de leur élection éternelle. Mais comme il peut y avoir des dévotions ſuſpectes auſſi bien que de fauſſes vertus; que du moins tous nos ſervices ne ſont pas également agréables à vôtre bonne Maîtreſſe & par conſéquent ne mettent pas nôtre ſalut en un pareil degré de certitude; j'ai crû que je pouvois dire quelque choſe de plus avantageux pour les Confreres du Scapulaire, que ce qu'on dit en général pour tous les ſerviteurs de Marie. Non, Chrêtienne Compagnie, ce n'eſt pas aſſez de dire que l'habit de la ſainte Vierge eſt une marque de prédeſtination, auſſi

bien que toutes les autres pratiques de pieté qu'on a inventées pour l'honnorer; Je prétens qu'il n'en eſt aucune qui rẽde nôtre prédeſtination plus certaine que celle ci, aucune par conſéquent à quoi l'on doive s'attacher avec plus de zele & plus de confiance.

Vierge Immaculée! divine Mére, qui avez tant fait de miracles pour confirmer la verité que j'ai deſſein d'établir, vous ne ſauriez me refuſer l'aſſiſtance qui m'eſt néceſſaire. Quand la grace que je vous demande ſe rapporteroit toute à mes interêts, je ne laiſserois pas de l'eſperer de vôtre bonté qui ne rebuta jamais perſonne, mais comme vous n'ignorez pas que je ne parle aujourd'hui que pour vôtre gloire, vous étes ſans doute obligée de me donner une protection particulire; c'eſt pour l'obtenir Vierge Sainte que je me jette à vos piés, & que je vous dis avec toute l'Egliſe.

AVE MARIA.

Si les Chrétiens ſe flattent d'étre du nombre des prédeſtinez dés lors qu'ils ſe ſentent quelque tendreſſe pour la Sainte Vierge, une croiance qui fait tant d'honneur à nôtre Mére, ne s'eſt pas etablie ſans fondement. Elle eſt appuiée ſur cette verité infaillible, que Marie étant ornée de toutes ſortes de vertus, elle eſt ſans doute pleine de reconnoiſſance, & qu'ainſi elle ne peut manquer d'aimer ceux qui l'aiment, & de proteger les perſonnes qui ſont dévouées à ſon ſervice.

En effet comme elle eſt également agréable à nôtre juge, & terrible à nos ennemis, nous ſommes aſsez aſseûrez de nôtre ſalut, ſi nous pouvons nous promettre ſa protection; elle n'a, dit le dé-

vot Saint Bernard, qu'à montrer ſes mammelles à Jeſus-Chriſt, pour appaiſer ſa colere, elle n'a qu'à faire entendre ſon nom dans l'enfer pour diſſiper ſes legions, & pour renverſer tous ſes deſſeins. Que peut on craindre ſous l'ombre d'une maîtreſſe qui deſarme ſi facilement & la fureur des démons & la juſtice de Dieu, d'une Reine qui commande à toutes les puiſſances des ténebres, & à qui le Tout puiſſant méme obeït. Il ne s'agit donc que de s'aſſeûrer par quelque voie d'une protection ſi efficace. Mais que ferons-nous pour obliger l'aimable Marie à veiller ſur nous, & à s'intereſſer à nôtre défence ? Ce que vous ferez, Chrétiens Auditeurs : Si vous me croyez vous porterez le Scapulaire, & vous le porterez juſqu'à la mort. Je ſuis bien éloigné de vouloir détruire ni même affoiblir la confiance qu'on pourroit avoir aux autres pratiques de dévotion. Dés qu'elles ſont approuvées de l'Egliſe, elles ſont toutes ſaintes, toutes capables de toucher le cœur de la Mere de miſericorde, & de nous atirer ſa bien-veillance. Mais je prétens vous faire voir aujourd'hui, que ſi elle accorde ſa faveur à ceux qui ſe ſervent des autres moiens de l'honorer, elle ne ſauroit la réfuſer à ceux qui ont le bon-heur d'étre révétus de ſa livrée. Je n'ai que deux raiſons pour prouver cette verité, mais elles me paroiſſent ſolides, & j'eſpere qu'elles ſuffiront pour nous convaincre. Elle s'y eſt étroittement engagée elle-même. Voila ma prémiere raiſon & le premier Poinct de ce diſcours ; Nous l'y engageons encore plus fortement dés lors que nous nous attachons à cette dévotion. C'eſt ma ſeconde raiſon & le ſujet du ſe-

cond Poinct. Elle s'y est engagée elle-même & par des paroles trés-expresses & par des effets tout à-fait miraculeux: Cette dévotion l'y engage encore, parce que de sa nature elle est & publique & continuelle ; C'est là tout le plan de ce discours.

Je n'ignore pas, Chrêtiens Auditeurs, que quelques marques que nous aions en nous mêmes de nôtre predestination, ce ne sont aprés tout que des conjectures qui peuvent bien soûtenir & fortifier nôtre esperance, mais non pas dissiper entiérement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons, dans la veûë de ses jugemens impénetrables. Personne, dit S. Gregoire, tandis qu'il est sur la terre, ne peut savoir ce qu'on a resolu dans le Ciel sur le sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle; c'est la triste condition où nous vivons ici-bas ; nous sommes asseûrez de quitter bien-tost ce lieu de banniſſement, sans savoir toute fois si nous reverrons jamais nostre patrie.

Voilà, Chrétiens, ce que j'ai dû dire dés l'entrée de ce discours, pour prévenir les erreurs où l'on pourroit tomber dans la suite ; cette précaution étoit necessaire à tous ceux qui portent le precieux habit de Marie ; car enfin cette bonne Mére n'a point mis de bornes à leur esperance; La promesse qu'elle leur a fait de les proteger, n'enferme nulle condition, elle s'est engagée à ne point souffrir qu'ils soient éternellement malheureux, c'est à dire qu'elle leur donne toutes les asseurances de leur salut qu'on peut avoir en cette vie; c'est à dire que s'ils perseverent dans son service, ils persevereront infailliblement dans la gra-

ce, vous verrez tantôt comment c'eſt qu'elle a pû faire cette promeſse, & combien il lui eſt aiſé de l'accomplir. Mais avant que de raporter les termes d'un engagement ſi ſolemnel, il eſt important de vous aprendre en peu de mots quel fut le Saint Perſonnage à qui la Sainte Vierge voulut donner immediatement le Scapulaire.

Meſſieurs, vous avez ſans doute entendu parler plus d'une fois de Saint Simon Stoc, de cét illuſtre Genéral de l'Ordre de Nôtre-Dame du Mont-Carmel. Ce grand Saint fut prévenu dés ſon enfance d'une grace ſi extraordinaire, que dés l'âge de douze ans il ſe ſentit attiré à la ſolitude, & fut conduit par l'Eſprit de Dieu dans un déſert. Il y pratiqua d'abord des auſteritez incroyables, il n'y vivoit que d'herbes & de racines, une petite fontaine lui fourniſsoit de l'eau pour deſalterer ſa ſoif; pour lit, pour oratoire, pour cellule, il n'eut jamais qu'un vieux tronc d'arbre dans lequel il ne pouvoit étre que debout, où il pouvoit à peine ſe remuer. La priére faiſoit là toute sõ occupatiõ, ce fut dans ce ſaint exercice que ſon ame aquit une ſi parfaite pureté que les Anges, auſquels elle le rendoit égal, ne l'abandonnoient preſque point dans ſa retraitte. La Mere de Dieu qu'il aima toûjours avec tendreſse, l'y viſitoit preſque tous les jours, & il eut avec Dieu mème de ſi grandes communications, que ſon bon-heur auroit été tout ſemblable à celui des bien-heureux s'il n'avoit eu ſur eux l'avantage de ſouffrir. Il y avoit déja trente-trois ans qu'il menoit une ſi belle vie, lors que quelques Religieux de Mont Carmel furent amenez d'Orient pour s'établir en Angleterre & pour

y ſignaler ce même zéle, qui les avoit rendu ſi célebres dans toute la Paleſtine. Nôtre Bien-heureux Solitaire fut averti de leur arrivée par une révelation particuliére; & la Sainte Vierge lui ayant fait connoître, combien cét Ordre lui étoit cher, & qu'elle deſiroit qu'il y entrât, il ſortit du déſert, & ſe vint jetter aux piés de ces Peres, pour embraſſer leur regle, & pour ſe ſoûmettre à leur conduite.

Je ne m'arrête point, mes Réverends Peres, à conſiderer l'amour & l'eſtime que la Reine du Ciel vous témoigna en cette occaſion, perſonne n'ignore quel tréſor c'eſt qu'un grand Saint dans quelque corps qu'il ſe rencontre. Il ſembloit que MARIE n'eût pris le ſoin de former celui-ci dés ſes plus tendres années, & de l'orner des dons les plus précieux que pour vous faire un preſent plus magnifique; elle crut qu'elle ne pouvoit confier à des mains plus ſeûres, la perſonne du monde qui lui étoit alors, la plus agréable, & qu'elle ne lui faiſoit point de tort de le retirer de la Compagnie des Anges, avec qui il avoit tant de commerce dans la ſolitude, pour le mettre parmi les Religieux de Mont-Carmel.

Dés qu'il eut fait ſa profeſſion Religieuſe, il ſoûaitta de paſſer en la Terre ſainte, pour aller puiſer comme dans ſa ſource le double eſprit, dont le grand Elie fut animé. Il viſita piés nûs tous les lieux que le Sauveur du monde a conſacrez par ſa divine préſence, & s'étant enfin arrêté ſur la fameuſe Montagne de Carmel, il y mena durant l'eſpece de ſix ans une vie qu'on peut appeller une extaſe continuelle. Durant tout ce tems là il n'eut

d'entretien qu'avec les eſprits celeſtes,& la Sainte Vierge voulut bien prendre le ſoin de l'y nourrir elle-même d'une viande préparée au Ciel,& toute ſemblable à la manne miraculeuſe, qui tomboit autre-fois dans le deſert. Enfin eſtant retourné en Europe, & ſe trouvant au milieu de l'Angleterre tout rempli du feu de ſon illuſtre Patriarche, il le répandit par tout avec tant de ſuccés, que cette grande Iſle en fut extiérement embraſée, & ne fut pas moins ſurpriſe des merveilleuſes converſions, dont ſes diſcours furent ſuivis, que des fréquens miracles dont ils eſtoient accompagnez.

Voilà, Chreſtiens Auditeurs, quel a été le Saint Religieux, qui a reçeû des mains de Nôtre-Dame le Scapulaire, que vous portez. Ce grand homme ayant été élevé du conſentement de tous ſes fréres, à la charge de Supérieur Général, il n'oublia rien, pour r'allumer la dévotion envers MARIE dans un Ordre,qui a l'honneur de porter ſon nom,& qui ſe vante d'avoir dreſsé le premier Autel, qui ait jamais été conſacré à ſa memoire. Voilà donc tout ce grand Ordre plein d'une nouvelle ferveur,& brûlant d'amour pour ſon incomparable Protectrice. Saint Simon Stoc ne pouvoit douter qu'elle n'eut pour lui tout le retour, que méritoit un zéle ſi enflammé, il ſouhaitta néanmoins d'en avoir des preuves ſenſibles,& la preſſa long-tems de lui accorder quelque gage de ſa faveur. Aprés pluſieurs années de larmes & des priéres,cette bonne maiſtreſſe ſe laiſſa fléchir aux inſtances de ſon bien-aimé, elle lui apparut un jour environnée d'une grande multitude d'eſprits bienheureux, & portant en ſes mains un Scapulaire,

dont elle le révétit, accompagnant une careſſe ſi ſignalée de ces douces & admirables paroles. *Dilectiſſime fili, recipe tui ordinis Scapulare, meæ confraternitatis ſignum Tibi & cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium. Ecce ſignum ſalutis, ſalus in periculis, fœdus pacis & pacti ſempiterni.* Recevez, mon cher fils, le Scapulaire dont je vous fais preſent à vous & à tout vôtre Ordre, c'eſt à quoi je veux qu'on vous reconnoiſſe deſormais pour mes alliez & pour mes freres, c'eſt ici une marque de prédeſtination, un gage de paix & d'alliance éternelle. Quiconque aura le bon-heur de mourir avec cette marque de mon amour ne ſouffrira point les feux éternels; *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Que dites vous, Chrêtiens Auditeurs d'une promeſſe ſi magnifique? Marie s'eſt-elle bien expliquée à vôtre gré? Vous reſte-t-il encore quelque ſcrupule? Quand pour calmer tous les ſoucis que vous cauſe l'incertitude de vôtre ſalut, vous auriez dicté vous-même à la Sainte Vierge les promeſſes de ſon engagement: en auriez-vous pû choiſir de plus formelles? Je ſai bien que les ſaints Péres nous ont parlé en général du pouvoir & de la protection de Marie en des termes qui ne ſont ni moins forts ni moins favorables. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à ſa puiſſance que la toute puiſsance de Dieu même. Saint Antonin aſseûre que Dieu ne lui fait point de grace quand il exauce ſes priéres, qu'il s'aquite d'un devoir indiſpaſible, & qu'ainſi elle ne ſauroit étre rebuttée. Saint Pierre Damien veut qu'el-

le s'approche du trône du Rédempteur non pas en état de ſupliante, mais en Souveraine, non pour prier, mais pour commander. *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans ſed imperans, domina non ancilla.* Un homme, dit le même Pére, en un autre endroit, un homme pour qui Marie aura daigné prier une ſeule fois, ne ſauroit être éternellement mal-heureux. *Æternum væ non ſentiet, pro quo vel ſemel oraverit Maria.* L'Abbé Guerric ne ſe croit pas moins aſſeüré dans le ſein de Marie, c'eſt-à-dire ſous ſa protection, que s'il étoit déja dans le Paradis. *Nullatenus cenſendum eſt majoris eſſe felicitatis habitare in ſinu Abrahæ, quam in ſinu Mariæ.* On ſait quels ſont les ſentimens du dévot S. Anſelme ſur ce ſujet. Il croit qu'il eſt impoſſible de perir au ſervice de cette Princeſſe. C'eſt à elle-même qu'il addreſſe ces paroles ſi memorables & ſi ſouvent répetées. *Omnis ad te converſus & à te reſpectus impoſſibile eſt ut pereat.* Et ſaint Germain de Conſtantinople n'a pas moins dit, ce me ſemble, que tous les autres, quand il a avancé que la protection de la Vierge eſt au deſſus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle eſt ſa force & ſon étenduë. *Patrocinium Virginis majus eſt, quàm ut poſſit intelligentiâ apprehendi.*

Voila de grands ſentimens, Chrêtiens Auditeurs, & bien capables ſans doute d'animer vôtre confiance envers cette Mére de miſericorde; mais quelque ſavans, quelque ſaints qu'aient été ces hommes, qui nous rendẽt ces beaux témoignages, aprés tout ce ſont des hommes, ce ne ſont que les ſerviteurs de cette grande Reine, qui parle elle

même à Saint Simon Stoc dans la révelation que j'ay rapportée. C'eſt MARIE elle-même qui promet aux Confreres du Scapulaire cette protection dont ces Saints Docteurs nous font de ſi grands éloges. Nous n'avons jamais douté du pouvoir de Nôtre-Dame, mais nous ne fumes jamais ſi certains qu'elle l'emploiroit en nôtre faveur, que depuis qu'elle s'y eſt engagée ſi expreſſement. Ils m'apprenoient bien ces grands Saints que je n'avois rien à craindre, ſi MARIE eſtoit dans mes intérêts ; mais cela ne ſuffiſoit pas pour appaiſer mon inquiétude, je voulois ſavoir ſi elle y étoit effectivement ; Elle m'en donne ici des marques toutes viſibles, il ne tient qu'à moy de m'en aſſeûrer par mes propres ſens, elle a attaché ſa protection à ce Scapulaire. *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Ie ne m'étonne pas qu'au premier bruit qui ſe répandit d'une promeſſe ſi magnifique, les Chrêtiens accoururent de toutes parts aux Saints Religieux que Marie avoit fait dépoſitaires de ce tréſor. Les Seigneurs, les Princes, les Roys même, qui ont une ame à ſauver comme les autres, ſe préſenterent, à l'envi pour avoir part à leur privilége, & pour aſſeûrer ainſi leur ſalut que leur fortune expoſe à tãt de perils. Cette premiére ferveur fut encore beaucoup augmentée par l'élevation de Jean XXII. au Souverain Pontificat. Car la Ste Vierge s'étant apparuë à lui quelque tems auparavant, elle lui avoit promis qu'il ſeroit Pape à condition qu'il autoriſeroit la dévotion de ſon habit qui juſqu'à lors n'eſtoit appuié que ſur la foi d'une révelation particuliére. Il l'autoriſa en effet

Par une Bulle dans laquelle il a inſeré lui même l'hiſtoire de cette apparition.

Elle a été encore approuvée depuis par ſept Papes differens, qui tous ont taché de la renouveller dans les fidelles par un nombre preſqu'infini d'indulgences qu'ils ont accordees en divers tems à ceux qui entrent en cette ſocieté. De ſorte, Chrêtiens Auditeurs, que nôtre confiance ne peut étre gueres mieux fondée. C'eſt un grand Saint, c'eſt un des plus illuſtres favoris de Marie qui a démandé, qui a obtenu le Scapulaire, elle l'a accordé en faveur d'un Orde qu'elle cherit & qui a toûjours fait une particuliere profeſſion de l'honorer; Le Saint Eſprit l'a autoriſé par la bouche des Vicaires de Jeſus-Chriſt; tous les fidelles l'ont accepté avec reſpect, & en le recevant des mains de Marie, ils ont crû recevoir un gage infaillible de leur ſalut éternel. Il y a plus de quatre cens ans que cette dévotion ſubſiſte dans l'Egliſe Catolique, malgré les perſecutions des eſprits orgueilleux & libertins, que l'Enfer a ſuſcitez de tems en tems, & qui n'ont rien oublié pour lui donner quelque atteinte, elle ſe répand, elle s'allume, elle s'augmente toûjours davantage. Que reſte-t'il donc, Meſſieurs, pour rendre l'engagement de Marie plus ſolemnel, ſi ce n'eſt qu'il ſoit encore ratifié, pour ainſi dire, de Dieu-même, & que je vous faſſe entendre cette ſuprême verité parlant par la voix des miracles en faveur du Scapulaire.

Vous n'ignorez pas, Chreſtiens Auditeurs, que Dieu ſeul peut être auteur d'un miracle, ſelon ce mot de David. *Qui fecit mirabilia ſolus.* Et que

par conſéquent toutes les merveilles que nous voions arriver enſuite de la croiance ou de la pieté des fidelles, ſont autant de paroles comme les appelle ſaint Auguſtin, par leſquelles Dieu même rend témoignage à la verité de nôtre foi, ou à la ſolidité des dévotions que nous avons embraſſées. Ce témoignage, diſent les Théologiens, ne peut étre emploié pour autoriſer le menſonge. Quand le don de chaſſer les Demons & de guerir les maladies auroit été communiqué au plus méchant de tous les hommes, Dieu ſeroit obligé de lui en ôter l'uſage dans les occaſions où il voudroit s'en ſervir, pour établir l'erreur ou pour opprimer l'innocence; il n'eſt pas juſqu'aux faux miracles des magiciens, qu'il ne fût obligé d'empécher par ſa puiſſance infinie, lorſqu'ils ſeroient capables de nous ſeduire, nonobſtãt toutes les précautiós qu'on pourroit prendre, pour s'empêcher d'étre ſurpris. De ſorte que de toutes les preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'eſprit humain, il n'en eſt point de ſi certaine, qu'un effet qui paſſe les forces de la nature, c'eſt infailliblement la verité qui parle par ces ſortes de prodiges, c'eſt un langage que l'erreur ne peut contrefaire & qui par conſéquent ne laiſſe nul prétexte à nôtre incredulité.

Cela étant ſupposé, Chrétienne Compagnie, j'oſe dire que de toutes les pratiques de pieté qui ont été inſpirées aux fidelles, pour honorer la Mére de Dieu, il n'en eſt point de ſi ſeûre que celle du Scapulaire, puiſqu'il n'en eſt aucune, qui ait été confirmée par tant de ſi ſurprenans & de ſi autentiques miracles. Combien d'embraſemens a-t'il éteint par ſa vertu toute divine? Combien de fois

s'eſt-il conſervé lui-même tout entier au milieu des flammes ? Combien de fois a-t-il garanti juſqu'aux habits, juſqu'aux cheveux des perſonnes qui ſe trouvoient enveloppées dans des effroiables incendies? On experimente tous les jours de quel ſecours il eſt dans un naufrage, il y a peu de perſonnes qui n'aient été témoins en quelque rencontre du reſpect qu'ōt les flots pour ceux qui le portent. Il n'eſt pas juſqu'au tonnerre dont il n'arrête la violence, dont il ne détourne la flamme toute ardēte & toute ſubtile qu'elle eſt. Je ne parle point des fievres mortelles & contagieuſes, ni de toutes les maladies les plus incurables & les plus cruelles. Je ne finirois jamais, ſi je voulois parcourir tous les genres de mort dont il a préſervé les ſerviteurs de MARIE.

Mais je ne ſaurois oublier au tems où nous ſommes qu'il eſt impénetrable à toute ſorte de traits, & qu'il nous rend en quelque maniére invulnerables. Tout le monde ſait ce qui arriva au dernier ſiége de Mōtpellier à la veûe de toute une armée Roiale. Un Soldat aiant receû un coup de mouſquet dans un aſſaut, il n'en fut nullement bleſſé, la balle aprés avoir percé ſes habits s'arrêta & s'amollit à la rencontre de ſon Scapulaire ; Le feu Roi Louïs XIII. de triomphante memoire fut témoin de ce miracle & voulut d'abord ſe couvrir lui-méme de cette armure celeſte, dont il venoit de voir une épreuve ſi ſurprenante. Il ne fut en cela que l'imitateur de la pieté de Saint Louïs le glorieux auteur de ſa race, que l'on dit avoir été des premiers en France qui donna l'exemple de cette dévotion. Nôtre Grand, nôtre invincible

Monarque, qui dés les premieres années de son regne a surpassé toutes les esperances de ses sujets, toute la gloire de ses ancestres,& qui se surpasse aujourd'hui lui-même par des prodiges de conduite & de valeur qui étonnent tout l'univers;Ce Grand Monarque, dis-je, s'est mis depuis longtems sous la protection de Marie en recevant ce Saint habit. C'est cette protection qui le fortifie au milieu de tant de fatigues, qui le conserve parmi des perils qui font fremir toute la France, lors même que sous sa conduite elle fait trembler toute l'Europe. C'est cette protection toute puissante qu'il implora si solemnellement,avant que de commencer cette glorieuse entreprise, qui lui a ouvert presque en un moment des Villes qui paroissoient imprenables,des passages qu'on jugeoit innaccessibles,des Provinces qui armoient tous les élemens pour leur défence. C'est par le secours de cette Reine des Rois qu'il conte en cette guerre autant de victoires que de démarches, plus de conquestes que de journées, qu'il emporte quelquefois en un seul jour, ce qui dans les regles ordinaires ne pouvoit étre le fruit que d'une longue campagne, & que s'étant rendu maistre de la mer par un seul combat il aura presque conquis un grand état sans combattre.

Je sai bien, Chrestiens Auditeurs, que quelque illustres, quelque autentiques que soient la pluspart de ces miracles, ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du Bien-heureux Stoc la même croiance que nous avons pour les choses revelées à l'Eglise. Je sçai qu'on peut dire qu'ils ont été faits ces grands miracles pour autoriser

riſer la piété des fidéles, & non pas pour confirme cette fameuſe apparition. J'oſe dire néanmoins qu'ils mettent cette hiſtoire dans un degré de certitude, qui aproche fort de celle de la foi ; Qu'on ne peut en douter ſans une eſpece d'infidélité, où les perſonnes ſages & pieuſes doivent craindre de tomber, n'y aiant nulle apparence, que Dieu qui eſt également ſage & puiſſant, ait permis qu'on fondât ſur une fable une dévotion qu'il devoit agréer, au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avoit deſſein de rendre célebre par un ſi grand nombre de prodiges.

Que ſi vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent en nulle maniére la fidélité de Marie à procurer nôtre ſalut, on ne peut nier du moins qu'ils n'y engagent toute ſa gloire. Quoi Seigneur, diſoit autre-fois Moyſe, vous avez donc réſolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la ſervitude d'une maniére ſi éclattante ? Ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, au milieu duquel on ſait que vous habitez, dont juſqu'à cette heure vous avez bien voulu étre le guide; Voulés-vous donc que les Egyptiens & les autres peuples de la terre diſent que vous ne les avez attirés dans le deſert, que pour les y ſacrifier à vôtre colere? Que tant de miracles ont été comme autant de piéges, que vous avez tendus à nôtre credulité, & que vous n'auriez pû nous introduire dans la terre que vous nous aviez promiſe. *Ut audiant Egyptii, de quorum medio eduxiſti populum iſtum, & habitatores terræ, hujus, qui audierunt, quod tu Domine in populo iſto ſis, & facie videaris ad faciem, & nubes tua protegat eos, &*

dicant, non poterat introducere populum in terram, pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.

Messieurs, Dieu parut touché d'une rémontrance si judicieuse, il jura par lui-même, qu'il prendroit soin de sa gloire, & qu'il n'abandonneroit point Israël : *Dimisi*, ou selon une autre version, *propitius ero juxta verbum tuum, vivo ego, & implebitur gloriâ Domini universa terra.* Mais Marie ne s'exposeroit-elle pas à ces mémes reproches, si aprés avoir fait tãt de miracles en faveur des Cõfréres du Scapulaire, elle permettoit enfin qu'ils fussent éternellement mal-heureux. Quoi Vierge Sainte ce peuple choisi, à qui vous avez donné une si haute protection, vous souffrirez qu'il devienne la proïe de ses ennemis & qu'il perisse sans resource ? Vous ne les aurez délivrez de tant de perils, que pour les oublier ensuite au plus grand de tous les besoins? Vous avez paru comme allarmée dans leurs moindres maux, vous avez tout renversé pour les secourir, & vous ne serez point touchée du mal-heur éternel qui les menace, & vous les verrez tomber dãs l'enfer sãs être émeüë? Vraiment ce seroit bien là préparer des triomphes à leurs blasphémes. Car enfin on ne se persuaderoit jamais qu'une mére aussi tendre, aussi passionnée que vous l'avez bien voulu paroître en tant de rencontres, ait pû être venuë à ce point de dureté & d'indifference pour ses enfans ; on ne manqueroit pas d'attribuer au défaut de credit & de pouvoir, ce qui seroit peut-être un effet de vôtre justice ; Elle s'étoit engagée, diroit-on d'ouvrir la porte du Ciel à ses serviteurs, de les introduire

dans cette region de paix, dãs cette terre délicieuſe, elle l'avoit promis ſolemnellement, elle avoit fait mille prodiges, pour leur être comme autant de gages de ſa parole, mais enfin elle n'a pû s'en aquiter, elle les a laiſſez perir mal-heureuſement. *Non poterat introducere populum iſtum in terram, pro qua juraverat, idcirco occidit eos in ſolitudine.* Vive Dieu cela n'arrivera point de la ſorte: Vous le protegerez juſqu'au bout & tout l'univers apprẽdra, quelle eſt vôtre puiſsãce dans le Ciel auſſibiẽ que ſur la terre. *Propitia ero juxta verbum tuum, vivo ego, & implebitur gloriâ meâ univerſa terra.* Mais quoi me dira peut-être quelcũ, la Ste Vierge me viendra-t-elle retirer de l'enfer, aprés que mes deſordres m'y auront une fois précipité? Portera-t elle dans le Paradis une ame impure & ſoüillée de crimes, ou ſi elle m'obtiendra le privilege de révenir ſur la terre, pour m'y purifier par la pénitẽce?

Je pourrois répondre à cela, Chrétiens Auditeurs, par le recit de quelques exemples fort autentiques, où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire; Marie a quelquefois arrêté des ames impénitentes, dans des corps épuiſez de ſang & percez de coups, pour leur donner le loiſir de ſe réconcilier avec Dieu. Je pourrois vous raconter l'avanture memorable de ce ſoldat, lequel aiant déja la teſte fenduë en deux, & tout le corps couvert de plaïes, & ſes ennemis ne ceſſant encore de le percer; il leur diſoit, Vous avez beau faire, je ſuis enfant de Nôtre-Dame, & j'ai ſur moi ſon ſaint habit je ne mourrai point sãs Confeſſion. En effet il ſurvécut à tant de bleſſures mortelles, juſqu'à ce que la providence ayant conduit un Prê-

tre au lieu où il étoit, il en eût receû l'absolution.

Mais non, Chrétiens Auditeurs, ce seroit une trop grande témerité que de s'attendre à des miracles de cette nature. Marie a des moiens de vous sauver, qui sont pour ainsi dire, plus naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la providence. Elle a entre ses mains toutes les graces & toutes les misericordes du Seigneur, dit Saint Pierre Damien. *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Elle vous choisira dans ce trésor inépuisable, dont elle est la dépositaire, une grace également douce & puissante, qui changera vôtre cœur, qui le remplira de componction, qui fera un saint d'un voluptueux, d'un avare, d'un impie que vous étiez. Il ne faut point vous flatter, on ne passe point d'une vie licentieuse, & déreglée à la vie des Bien-heureux que par la voïe de la pénitence, mais vôtre bonne maîtresse saura bien vous y attirer malgré toutes vos difficultez. Lorsque vous y penserez le moins, elle fera luire à vôtre ame un raïon de lumiére surnaturelle, qui tout d'un coup vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, qui vous en découvrira tous les piéges, qui vous fera voir le mal-heur extrême d'une ame qui est haïe de Dieu, d'une ame qui n'aime point Dieu, lequel mérite seul d'être aimé, qui est le seul qui nous aime veritablement. Comme elle est toute-puissante sur vos ennemis, elle leur liera les mains, pour les empécher de vous nuire, vous serez tout surpris de ne trouver plus que de la douceur dans ce qui vous paroissoit auparavant si penible, de vous sentir plein d'aversion,

pour les objets dont vous ne pouviez vous détacher; de voir que vous vous joüerez des demons, qui ſe joüent aujourd'hui de vous avec tant de cruauté.

Mais enfin ſi non-obſtant toutes ces graces, je m'obſtine à ne point changer de vie, ſi je ferme les yeux à tant de lumiéres, ſi de plein gré je me livre moi-même à mon ennemi, en un mot ſi je veux mourir dans mon péché: Vous y mourrez Chrêtiens Auditeurs; car Dieu même dit Saint Auguſtin, ne peut forcer une volonté mauvaiſe & déterminée à ſe perdre. Oui vous mourrez dans l'impenitence, vous mourrez au plus fort de vos débauches; vous mourrez dans vôtre peché; mais vous ne mourrez point dans le Scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos deſordres, elle trouvera bien le moien de vous arracher ſa livrée. Vous méme, oui, vous-même vous vous dépoüillerez de ce Saint habit, plûtôt que d'y mourir en reprouvé. Il nous arrivera quelque choſe de ſemblable à ce qui arriva, il n'y a pas trop long tems, à ce malheureux, lequel aiant tenté pluſieurs fois inutilement de ſe noier, & ne ſachant à quoi attribuer un évenement ſi prodigieux, il s'apperceût enfin qu'il avoit un Scapulaire, & ne douta point que ce ne fût là l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon funeſte deſſein. Il le quitta, & s'étant enſuite précipité pour la quatriéme ou cinquiéme fois, les mémes flots qui l'avoient épargné juſqu'alors l'étoufferent en un moment. Il mourut; il mourut en ſon peché; il mourut même en pechant, & en commettant le plus grand de tous les crimes, mais il ne pût

mourir qu'aprés s'étre dépoüillé de cét habit de ſalut, dans lequel quiconque aura l'avantage d'expirer, ne ſouffrira point les feux éternels, *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Vous voiez, Chrétiens Auditeurs, de quelle maniére Nôtre Dame s'eſt engagée à procurer vôtre ſalut. Elle s'y eſt engagée & par des paroles tout à fait expreſſes, & par des effets qui ſont encore plus admirables que ſes paroles. C'eſt ce que nous venons de voir dans cette premiére partie. Mais ſavez vous bien que ſans avoir égard à ces engagemens volontaires, cette dévotion eſt de telle nature, qu'elle impoſe à Marie une eſpece de néceſſité d'empécher nôtre damnation éternelle? Oüi, Meſſieurs, Marie s'eſt engagée à nous ſauver en nous donnant le Scapulaire; Mais quand elle ne l'auroit pas fait, nous l'y engagerions encore en le portant, c'eſt ma ſeconde partie, elle ſera fort courte, pour ne pas vous ennuier.

Il eſt vrai, la Religion Chrétienne eſt une Religion d'eſprit & de verité. Jeſus-Chriſt luimême nous l'enſeigne dans l'Evangile. *Venit hora & nunc eſt, quando veri adoratores adorabunt patrem in ſpiritu & veritate.* Mais il n'eſt pas moins veritable que les actions extérieures, par leſquelles nous reconnoiſſons la ſouveraineté du premier étre en préſence de ſes créatures, que ces actions, dis-je, non ſeulement ſont eſſentielles au Chriſtianiſme comme à toutes les autres Religions, mais encore qu'elles ſõt ſeules capables de dõner quelque gloire à Dieu devant les hommes. Or comme cette gloire eſt un bien, dont il eſt extrémement avide, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte; plus

nous rendons publics les ſentimens intérieurs, que nous avons de ſon exellence, plus nous lui ſommes agréables, plus nous aquerons de mérite auprés de lui, plus nous l'engageons à nous reconnoître pour ſes veritables adorateurs.

Ce que je dis de la Religion à l'égard de Dieu, il eſt aiſé de l'appliquer à, la dévotion envers Marie? Elle eſt honorée, n'en doutez pas, par les ſentimens d'amour & de reſpect que vous conſervez dans vôtre cœur pour ſes vertus & pour ſa perſonne; mais outre que c'eſt une marque de la foibeſſe de ces mêmes ſentimens, de les pouvoir tenir renfermez au fond du cœur, lors qu'ils viennent à ſe montrer au déors, ils augmentent d'autant plus ſa gloire, que vous avez plus de témoins de vôtre zéle pour ſon ſervice, & comme elle eſt reconnoiſſante en un point qu'on ne ſauroit dire, elle redouble à proportion & ſes liberalitez & ſa tendreſſe. C'eſt en quoi les Confreres du Scapulaire ont ſans doute un merveilleux avantage ſur tous les autres dévots de la Sainte Vierge; Comme on ne peut ſe déclarer plus ouvertement pour cette divine maîtreſſe, qu'en portant ſon habit & ſa livrée, ils l'obligent à ſe déclarer de méme en leur faveur dans les occaſions, qui ſe preſentent de les proteger; c'eſt une regle qui s'obſerve méme dans le monde où l'on trouve ſi peu de juſtice, c'eſt par tout que l'on diſtingue un ami déclaré, d'un hõme qui cherche le ſecret, pour nous faire connoître ſes bonnes intentions, ſoit qu'on eſtime que l'amitié eſt plus forte dés qu'elle oſe ſe produire, ſoit qu'en effet elle nous ſoit alors & plus honorable & plus utile.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la Loi de la gratitude, c'eſt l'intereſt même de ſa gloire, qui engage Marie à en uſer de la ſorte. Nous ſommes tous perſuadez qu'elle eſt toute-puiſſante dans le Ciel, qu'elle n'abandonne point ceux qui la ſervent : il y a plus de ſeize cent ans qu'elle travaille à s'aquerir cette réputation, & l'on peut dire que Dieu n'a pas moins fait de miracles, pour la lui conſerver, que pour établir la Loi de grace; Quand aujourd'hui elle manqueroit de ſecourir quelqu'un de ces ſerviteurs cachez qui bornent leur pieté aux affections intérieures, comme leur devotion nous eſt inconnuë, cela n'affoibliroit en rien nôtre confiance & nous ne laiſserions pas d'attendre toutes choſes de ſa bonté. Mais ſi elle venoit à refuſer ſa protection à un enfant du Mont-Carmel, ſi portant ſur vous un Scapulaire, on vous trouvoit ou étouffé ſous les eaux, ou accablé ſous des ruinez, ou ſurpris de quelque autre genre de mort ſubite & imprevûë, je ſai bien que même alors, il faudroit avoir plûtôt toute autre penſée, que de ſoupçonner Marie ou d'infidelité ou d'impuiſſance, mais cela enfin feroit un mauvais effet ſur la plûpart des eſprits, & ſeroit capable de réfroidir la ferveur & la dévotion des fideles. C'eſt pour prévenir ce malheur, que quelquefois elle a ſauvé de la vengeance de Dieu des perſonnes qui ſe l'étoient attirée par mille crimes. Quelque dangereux que ſoient ces exemples d'une miſericorde extraordinaire, quoiqu'ils ne ſervent bien ſouvent qu'à inſpirer la préſomption aux pecheurs, & à les entretenir dans leurs deſordres ; Dieu ne laiſſe pas d'écouter en ces rencontres les priéres de ſa Mere,

il aime mieux expoſer en quelque ſorte ſa propre gloire, en donnant occaſion aux hommes ou d'abuſer, ou de ſe plaindre de ſon indulgence, que de ſouffrir que la gloire de Marie reçoive la moindre atteinte.

C'eſt pour cela, que dans l'exemple que j'ai rapporté tantôt, la Sainte Vierge ne permit point que cét homme infortuné ſatisfit ſon deſeſpoir en ſe noiant, tandis qu'il étoit révétu du Scapulaire. Il étoit ſans doute indigne de cet protection, il ne la demandoit pas, au cõtraire elle lui étoit importune, il deshonoroit & ſa Maîtreſſe & ſon ſaint Habit, elle le protegeoit toute fois par le ſeul interêt de ſon honneur; elle voulut que la mort qu'il cherchoit, & qu'il avoit méritée; que les Démons auſquels il ſe livroit de plein gré, en un mot, que toute la nature reſpectât ſur ce malheureux la livrée de ſa ſouveraine, & qu'il ne pût lui-méme ſe nuire à ſoi même, tant qu'il lui reſteroit quelque marque d'attachement à ſon ſervice. Elle fit en cette occaſion ce que les perſonnes les plus qualifiées fõt tous les jours à l'égard de leurs domeſtiques quelque miſerables, quelque ſcelerats-même que ſoient quelque-fois ceux qui ſe parent de leurs couleurs, ils ſe croient engagez d'honneur à les ſoûtenir, ils ſe reſſentent des moindres outrages qu'on leur a faits, & hazardent ſouvent juſqu'à leur vie pour les vanger.

Mais outre l'avantage d'étre public, la dévotion du Scapulaire en a encore un autre, qui eſt d'être perpetuelle. Parmi les marques que les Téologiens demandent, pour juger que nôtre dévotion envers Marie eſt veritablement un ſigne de pré-

destination; La prémiere & la principale est la constance à la pratiquer. Ce seroit une erreur, Chrétienne Compagnie, de s'imaginer que pour avoir jeûné une fois, ou communié à quelque Feste de nôtre Dame, on fût déslors bien avant dans ses bonnes graces, & qu'aprés cela le Paradis ne pût nous manquer, il faut si vous voulez passer pour un de ses serviteurs, il faut perseverer à lui rendre les honneurs, que vous lui aurez une fois voüez, communier par exemple à toutes ses Fêtes, jeüner si vous voulez tous les Samedis, reciter tous les jours ou le Chapelet ou son Office, il faut être fidelle à lui paier ce tribut, non-obstant les petits obstacles qui s'oposeront quelque-fois à vôtre dévotion. Cette exactitude est une preuve de nôtre Foi, une preuve de l'estime que nous faisons de nôtre bonne maîtresse, une marque de nôtre amour & de nôtre zele pour son service. Or qui ne voit, Messieurs, que de toutes les pratiques de pieté, il n'en est aucune qui nous engage à plus d'assiduité que celle ci. Vous donnez tous les ans quelques témoignages d'affection à vôtre illustre protectrice, vous les renouvellez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Vous étes sans doute bien loüable, & vous avez lieu d'esperer que vôtre fidelité ne sera pas sans récompense, le Demon n'oseroit rien attenter sur une personne, qui invoque si souvét un nom qui lui fut toûjours si terrible; mais néanmoins il y a des tems, où vous ne faites rien pour honorer la Sainte Vierge, il y a des jours, ou du moins des heures, où l'on ne sauroit à quoi vous reconnoître par ceux qui ne font point profession de l'aimer. Un Confrére du

Scapulaire n'eſt jamais ſans les glorieuſes marques de ſa ſervitude, il les porte en tous tems & en tous lieux: cét honneur qu'il rend continuellement à Marie ne peut manquer de lui ètre extremement agréable, on ne peut douter qu'il ne l'aſſeûre contre toutes les ruſes de ſes ennemis, de quelque artifice qu'ils puiſſent uſer pour le ſurprendre, ils le trouvent toûjours armé, toûjours révétu d'une livrée, dont la ſeule veûë les met en fuite.

Voila, Chrêtienne Compagnie, les diverſes raiſons qu'a Marie de s'intereſſer au ſalut de ſes enfans adoptifs; ſi elles ſont ſi grandes & ſi fortes à l'égard de tous ceux qui portent le Scapulaire, combien ſera-t-elle plus obligée de vous proteger, mes Reverends Peres, vous qui avez voûé de le porter juſqu'au tombeau, & qui vous étes depoüillez de toutes choſes pour vous en révétir uniquement. Quelle tendreſſe n'aura-t-elle point pour des perſonnes, qui ont quitté juſqu'à leurs noms, pour prendre le ſien, & qui s'eſtiment ſi honorez de la qualité de Religieux de nôtre Dame, qu'ils ont obtenu des Indulgences pour tous ceux qui les appelleroient de la ſorte. Mais ce qui l'obligera d'avoir les yeux éternellement ouverts ſur vous, c'eſt qu'elle vous voit ornez de toutes les vertus qu'elle cherit davãtage, de toutes ces vertus qui attirerent ſur elle-méme les yeux de ſon Créateur. Vous avez imité, mes Reverends Peres, la ſage conduite d'Eliſée, le premier diſciple de vôtre grand Patriarche. Ce ſaint homme ne ſe contenta pas du manteau qu'Elie lui laiſſoit en le quittant; il voulut encore hériter de ſon eſprit, *Fiat in me ſpiritus tuus duplex.* Ainſi vous avez pris l'eſprit

de Marie auſſi bien que ſon habit, vous avez copié les plus beaux traits de ſon ame, ſon humilité, ſon zele, ſa modeſtie, ſon amour pour la ſolitude & pour la priére, de ſorte que quand on ne vous reconnoîtroit pas pour ſes ſerviteurs à ſa livrée, la reſſemblance qu'on remarqueroit entre elle & vous, vous feroit aiſément reconnoître pour ſes enfans. Je ne parle point du ſoin que vous avez de faire refleurir par tout le culte de cette auguſte Princeſſe. Si elle n'a guere moins de dévots que Jeſus-Chriſt même a des adorateurs, elle les doit pour la plûpart à vôtre zele, il faut être auſſi puiſſante qu'elle eſt, pour pouvoir paier des ſervices de cette importance.

Mais que fera tout ce grand peuple, toute cette grande ville, à qui vous communiquez avec tant de facilité le beau privilege que vous avez receû de la Sainte Vierge ? Comment pourront-ils reconnoître cette liberalité ſans bornes, qui leur fait part de tous les merites de vôtre Ordre, & de tous les bien-faits, qui lui ont été accordez par les Souverains Pontifes. Combien de mal-heurs & particuliers & publics ont été détournez de deſſus Lyon; depuis que vous lui avez apporté le Scapulaire ? Combien de perſõnes joüiſſent d'une parfaite ſanté, & m'écoutent peut-être preſentement, qui auroient été tuez par leurs ennemis, emportez par des maladies, noiez, brûlez, foudroiez ſans la protection de Marie, dont ils vous ſont redevables ? Que dirai-je de ceux qui vous ſont obligez de leur ſalut éternel, & qui dans le Ciel rendent hommage à vos Saints prédeceſſeurs du bon-heur qu'ils ont d'être dans ce ſejour de délices ? Continuez,

mes Réverends Péres, à répandre ainſi par tout l'univers les graces, dont la Sainte Vierge vous a fait dépoſitaires; Les hommes ne peuvent ſavoir qu'une petite partie des obligations qu'ils vous ont, bien loin de les pouvoir égaler toutes par leur gratitude. Mais Dieu qui eſt le motif de vôtre charité, en ſera la récompenſe, & Marie ne manquera pas de combler de ſes biens des perſonnes, dont elle ſe ſert pour faire du bien à tout le monde.

Je reviens à vous, Chrétiens Auditeurs, à vous dis-je, qui aiant entre les mains un moien & ſi ſeûr & ſi facile de mettre vôtre ſalut en aſſeûrãce, négligez peut-être de vous en ſervir. N'a-t-on pas bien raiſon de vous reprocher, que le ſoin de vôtre ame eſt le dernier de vos ſoins, & qu'elle vous eſt tout-à-fait indifferente. Quoi Marie vous préſente ſon Scapulaire depuis ſi long-tems, elle s'engage de vous ſauver ſi vous l'acceptez, & vous ne l'avez pas encore receû, & vous balancez encore à le recevoir? Que ferions nous ô Mere vraiment miſericordieuſe, ſi vous nous obligiés d'acheter vôtre protection par autant de peines qu'il en faut eſsujer, pour meriter celle des hommes? Que ferions-nous ſi vous vous rendiés auſſi difficile à nous recevoir entre vos bras, que nous ſommes indignes d'y être réçeûs? Hélas vous n'attendez pas qu'on vous prie; vous vous préſentez de voſtre gré, on diroit que vous ne cherchez qu'à vous impoſer à vous-méme quelque néceſſité indiſpenſable de nous rendre heureux, & cependant on vous rebutte, aimable Marie, o[illegible] d'a que de mépris pour un empreſſement ſi [illegible], &

nous refusons de consentir à nôtre propre bonheur ! Quand elle vous demanderoit tous vos biens, Chrêtiens Auditeurs, pour vous asseûrer ceux de l'autre vie, quand pour s'obliger à vous répondre de vôtre perséverance, elle exigeroit de vous tout ce que les plus zélez de ses serviteurs ont pratiqué volontairement pour l'honorer; Quand au lieu d'un Scapulaire elle vous présenteroit un cilice, où l'habit de quelque austere Religion, faudroit-il hésiter un seul moment, ne faudroit-il pas au contraire embrasser avec ardeur,& baiser mille fois ce précieux gage de vôtre bonheur éternel? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debuisses.* Si elle vous avoit proposé quelque chose de fort penible & de rebutant, quelque chose de fort héroïque. *Si rem grandem dixisset tibi*, il ne faudroit pas laisser de le faire, s'il étoit possible, ou du moins de l'entreprendre, quand méme il vous paroîtroit impossible. Mon Dieu que ne faudroit il point entreprendre, pour mettre nôtre ame hors du peril de se perdre, cette ame unique immortelle, qui ne se peut perdre que pour toûjours, que pour une éternité toute entiére.

Mais voyez-vous cét habit sacré, cette précieuse livrée? il ne s'agit que de la prendre des mains de la Sainte Vierge; C'est la Reine du Ciel & de la terre qui vous invite à le porter, c'est vôtre Mére, c'est la Mére de vôtre Dieu, qui vous répond de vôtre salut, si vous voulez bien vous en révêtir, elle s'oblige en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu, rien qui puisse être susceptible d'un sens contraire. Elle a confirmé sa promesse, elle la confirme encore tous les jours, par ces prodi-

ges qui doivent rendre vôtre confiance inébranlable. Quand elle ne ſeroit pas engagée à vous proteger, vous l'y engagerez infailliblement par la profeſſion publique & conſtante, que vous ferez d'être à elle. Vierge ſainte! je fais tort à la piété de ceux qui m'écoutent, ils ſont déja pour la plûpart du nombre de vos enfans, & les autres ne ſont point ſi malheureux, ſi ennemis d'eux-même, qu'ils áient beſoin d'étre preſſez davantage, pour deſier le méme honneur. Ouy, divine Mére, vous allez voir aujourd'hui vôtre famille s'augmenter d'autant d'enfans, qu'il y a de fidéles dans cette aſſemblée, qui n'ont point encore reçeû le Saint Habit. J'oſe vous répôdre qu'ils ne lui ferôt point de deshonneur: qu'ils s'aquitteront exactement de tous les devoirs qu'il impoſe, & qu'ils ne le quitteront pas même en mourant. Souvenez-vous, grande Reine de ce que vous avez bien daigné leur promettre. Souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir par tout de vôtre protection, ſecourez les dans tous leurs beſoins, prenez leur défence contre tous leurs ennemis, aſſiſtez-les ſur tout à la mort, garentiſſez-les des feux éternels, & ne les abandonnez point que vous ne les aiez introduits dans la gloire. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXVI.

POUR LE JOUR DE SAINT JOSEPH.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ.

Iacob fut le Pere de Ioseph & Ioseph l'Epoux de MARIE. S. Matt. chap. 1.

L'Alliance de Ioseph avec MARIE *a été le fruit d'une trés-grande Sainteté, où il étoit parvenu avant son mariage, & elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande, où il a été élevé par ce mariage.*

NOus ne savons que fort peu de choses de la vie du Saint que l'Eglise honore aujourd'hui, l'Evangile ne rapporte que trois ou quatre de ses actions, & un ancien auteur a remarqué qu'on n'y trouve pas une seule de ses paroles. C'est peut-être que les Evangelistes tout occupez, tout remplis des grandes choses qu'ils avoient à dire du Sauveur du monde, ont été comme incapables de songer au reste

reste ; ou que le Saint Esprit a voulu par là nous marquer le silence & l'humilité de saint Joseph, son amour pour la solitude & pour la vie cachée. Quoi qu'il en soit, nous avons fait en cela une grande perte, si le Seigneur eut permis qu'on eut sû le détail de la vie de ce grand Saint, on y auroit trouvé sans doute de beaux exemples, de belles regles sur tout pour ceux qui vivent dans l'état de mariage. Mais quoique nous aions sujet de regretter infiniment cette perte, il me semble que ce n'est que pour nostre intérêt que nous la devons regretter, & nullement pour celui de saint Joseph. Quand les Livres Saints n'auroient dit autre chose de lui que ce mot que j'ai choisi pour mon texte, *Virum Mariæ*, il fut l'époux de Marie, ils en auroient dit assez, pour nous donner l'idée d'une sainteté extraordinaire, & pour exercer l'éloquence de tous les orateurs chrétiens.

Pour moi, bien-loin de me plaindre aujourd'hui de la sterilité de mon sujet, j'avoûë que ces deux seules paroles me semblent renfermer un si grand sens, que je me trouve accablé & par le nombre, & par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvois bien vous le faire comprendre, Chrêtiens Auditeurs, je suis seûr que j'aurois fait le plus bel éloge qui ait jamais été fait de ce grand Saint. Je ne sens que trop que je ne puis vous en donner qu'une explication fort imparfaite, mais j'espere que la Sainte Vierge s'interessera à la gloire de son époux, qu'elle vous obtiendra des lumiéres, qui suppléront à la foiblesse de mes paroles & de mes pensées, nous lui pouvons demander cette grace avec confiance, & lui faire

pour cela la priére accoûtumée. *Ave Maria.*

Quand il n'y auroit pas d'autre raiſon pour loûer ſaint Joſeph, il le faudroit faire, ce me ſemble, par le ſeul deſir de plaire à Marie. On ne peut pas douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce Saint, & qu'elle ne s'en tienne elle même fort honorée. Outre qu'elle le reconnoît pour ſon veritable époux & qu'elle a toûjours eû pour lui tous les ſentimens que doit avoir une honnête femme, pour celui à qui Dieu l'a liée ſi étroittement, l'uſage qu'il a fait de l'autorité qu'il avoit ſur elle, le reſpect qu'il a eu pour ſa pureté virginale, lui a inſpiré une gratitude égalle à l'amour, qu'elle avoit pour cette vertu, & par conſéquent un grand zéle pour la gloire de ſaint Joſeph.

On devroit donc loûer ſaint Joſeph, quand il n'y auroit pas d'autre raiſon de le faire, que ce qu'il a été l'époux de Marie; j'ajoute qu'on le pourroit faire, quand il n'y auroit autre choſe à dire de lui, ſi ce n'eſt qu'il a été l'époux de Marie. Toute la vie de ſaint Joſeph ſe peut diviſer en deux parties. La premiére eſt celle qui a précedé ſon mariage: La ſeconde eſt celle qui l'a ſuivi. Nous ne ſavons rien du tout de la premiére, & nous ne ſavons que trés-peu de choſe de la ſeconde; je prétens néanmoins vous faire voir que l'une & l'autre a été trés-ſainte. La premiére a été ſainte, puis qu'elle a été comme couronnée d'un mariage ſi avantageux. La ſeconde a été encore plus ſainte, puis qu'elle s'eſt toute paſſée dans ce mariage. Je veux dire que cette glorieuſe alliance a été le fruit d'une trés-grande ſainteté, où Joſeph

étoit déja prevenu,& qu'elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande, à quoi il a été élevé depuis. Voyons ,s'il vous plaît, dans le premier point de ce discours la sainteté qu'il doit avoir apporté à ce mariage, & dans le second la sainteté qu'il doit y avoir aquise , c'est tout ce que j'ai à dire.

C'est un bon héritage qu'une femme vertueuse, dit le Saint Esprit au 20. chap. de l'Ecclesiaste. Dans la distribution que la Providence fait des biens de cette vie, les bonnes femmes se trouvent dans le partage ds hommes, qui craignent Dieu , elles leurs sont données pour récompense de leurs bonnes actions.*Pars bona mulier bona , in parte timentium Deum , dabitur viro pro factis bonis.* En effet , Messieurs , n'est-il pas bien raisonnable qu'une fille qui a de la douceur,de la prudence,& de la vertu; soit réservée pour un homme qui est lui méme fort sage ? Ne seroit ce pas commettre une double injustice que de la donner à un vicieux; ne seroit-ce pas faire tort en méme-tems,& à cét homme sage à qui cette vertueuse fille seroit refusée,& à cette fille vertueuse qui seroit livrée à un homme déreglé ; l'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme,qui le rende heureux, & la femme qui peut faire le bon-heur d'un homme , ne doit pas être pour un homme , qui la rendroit elle méme malheureuse.

Cela supposé, Chrétiens Auditeurs,on songe à donner un époux à Marie , & c'est le Seigneur lui méme qui veut en faire le choix pour elle.Il n'est pas nécessaire de vous dire quelle est cette Vierge incomparable ; vous savez que c'est la plus aima-

ble & la plus ſainte créature qui fut jamais ; que le ſaint Eſprit lui méme l'a déja choiſie entre toutes celle de ſon ſexe, pour être ſon épouſe bien aimée, qu'il a verſé ſur elle toutes ſes graces, qu'il l'a renduë digne des reſpects & de l'admiration des Anges; enfin le Verbe Eternel n'en trouve point ſur la terre qui mérite mieux d'être ſa Mere, Si les hommes devoient être les auteurs de ce mariage, les uns lui deſtineroient pour mary, le mieux fait, les autres le plus riche d'entre les Juifs, les autres le plus grand de tous les Princes du monde; mais c'eſt de la main de Dieu qu'elle doit recevoir ſon époux, il eſt tout viſible que Dieu lui donnera le plus ſaint de tous les hommes, ſoit parce que le plus ſaint eſt plus digne d'elle que tous les autres, ſoit parce qu'elle eſt digne elle-même du plus ſaint de tous.

Il me ſemble que cette ſeule penſée nous doit donner une grande idée de la ſainteté de Joſeph ; ſi une bonne femme eſt la récompenſe de la vertu du mary à qui elle eſt deſtinée, quelle doit être cette vertu qui mérite d'avoir Marie pour récompenſe? Marie, dis je, dont le mérite eſt infini, & qui a été jugée digne elle même d'être la Mére de Dieu? Mais ne parlons point de l'excellence de cette épouſe, ne conſiderons que les deſſeins que Dieu a ſur elle. Meſſieurs, le tems de la rédemption du monde eſt enfin venu & c'eſt par Marie que le Rédempteur nour ſera donné. On lui cherche un époux, pour couvrir ce grand miſtére, pour le cacher & aux hommes & aux demons. Qui ſera ce bien heureux homme que le Ciel voudra bien choiſir entre tous les autres? Je l'appelle bien heu-

reux,& certes il me semble que j'ai bien raison de le faire ; car enfin il doit étre admis dans tous les secrets de l'Incarnation du Verbe Eternel, il doit entrer dans un commerce tres particulier avec les Personnes Divines;il sera, pour ainsi dire, de leur conseil, il recevra tous les jours des ordres & des avis ou de Dieu immediatement,ou de sa part par le ministére des Anges. L'époux de Marie sera témoin de la naissance de Jesus, il l'adorera avec les Pasteurs,il verra les Mages se prosterner devant sa crêche, il recevra leurs presens, il apprendra d'eux mêmes toute l'histoire de leur voïage. A la Circoncision il nommera le Sauveur,& il recueillira le sang qui coulera de cette douloureuse plaie, il aura le bon-heur de sauver la vie au divin Enfant,il le portera en Egipte,il l'aura entre ses bras, il le baisera mille fois le jour durant tout le tems de son enfance:En un mot, il passera pour son Pere,& il lui en rendra tous les offices ; Jesus logera dans sa maison. Jesus mangera à sa table ; il lui parlera,il le caressera, il l'honnorera,il lui rendra une exacte obéïssance,il le servira même,& lui tiendra compagnie dans son travail ; enfin il se trouvera à sa mort ; il l'assistera dans le dernier combat, il recevra ses derniers soûpirs, & lui fermera les yeux. Que de graces, Chrêtiens Auditeurs,que de consolations,ô la belle vie!ô la douce mort.

N'est-il pas bien probable,que s'il y a sur la terre une ame pure, une ame remplie de l'amour de Dieu, ce sera pour elle que toutes ces faveurs seront reservées, qu'elle sera préferée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites. Je sai que les

plus grands priviléges, toutes les graces exterieures & gratuites peuvent étre accordées à des pecheurs; cependant le Seigneur les reſerve ordinairement pour ſes amis, c'eſt pour cela que dans les informations que fait l'Egliſe pour canoniſer un Saint, on a un grand égard aux miracles, aux revelations, aux propheties, lors qu'elles ſont bien prouvées; & pour nous approcher encore davantage de noſtre ſujet, nous voions par l'hiſtoire Evangelique, que le miſtére de l'Incarnation n'a été revelé qu'à peu de perſonnes, leſquelles vivoient toutes fort ſaintement, Zacharie, Elizabet, Anne, Simeon, Saint Jean-Baptiſte connurent la divinité de Jeſus-Chriſt, & l'avantage qu'ils eurent en cela ſur les autres hommes, leur parut quelque choſe de fort grand. Elizabet s'eſtime trop honnorée de la viſite que lui rend Marie, qu'elle ſait étre enceinte du Sauveur du monde; Anne ne peut retenir ſa joie, aprés avoir vû de ſes yeux celui qui a été promis à ſon peuple, elle en parle à tout le monde; *loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Iſraël.* Simeon veut mourir aprés avoir eu le bon-heur de le tenir un moment entre ſes bras. Mais qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon du bon-heur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge? Jesus ſe laiſſe embraſſer à l'un de ces Saints; il ſe laiſſe voir, ou même ſeulement ſentir aux autres, comme à Zacharie & à ſa femme, & néanmoins cela ſuffiroit pour nous perſuader que ces perſonnes étoient fort agréables à Dieu, quand nous n'en aurions pas d'autres preuves. Combien de fois Joſeph aura-t-il le même avantage que ces ſaintes perſonnes n'ont eu qu'une

fois ? Combien en aura t'il d'autres que nul autre homme n'a jamais eus, que nul homme n'aura jamais ? Quelle raison n'avons-nous donc pas de juger qu'il les avoit meritées par une vie très-sainte, & par la pratique des plus sublimes vertus.

Mais quelles vertus ? & n'en sauroit on donner des preuves plus positives ? Il falloit en premier lieu, qu'il eût aquis une grande foi & une humilité tres-parfaite, & voici sur quoi je me fonde. Il falloit qu'il fut humble, parce que ce n'est qu'aux ames humbles que le Seigneur se communique, & qu'il fait confidence de ses secrets, il falloit qu'il eût beaucoup de docilité & de foi, pour croire des points aussi incroiables en apparence que ceux qui lui devoient être communiquez ; & pour entreprendre sur de simples songes des choses aussi difficiles que celles dont il devoit être chargé de la part de Dieu. Faites y reflexion, Chrétiens Auditeurs, & mettez vous un peu à la place de ce saint homme. Marie n'aura pas plûtôt épousé Joseph qu'elle concevra, sans qu'il ait nulle part à cette conception, il faudra qu'il croie qu'elle ne laisse pas d'être chaste, qu'elle est même encore Vierge, & que c'est par miracle, & du Saint Esprit qu'elle a conceû. Elle aura un Fils dont il ne sera pas le pere, il sera obligé de croire que cét enfant est son Dieu, & qu'il est trop heureux de l'avoir, de le nourrir dans sa maison, de le caresser, & même de le servir avec respect. Cela est difficile à croire pour toutes sortes de personnes, mais pour un mari qui prend natu-

tellement un si grand interêt à l'honneur de son épouse, qui se défie de tout, à qui tout est suspect en cette matiere, qui malgré qu'il en ait, forme si souvent des soupçons si injustes & si mal fondez, comment pourra-t-il donner quelque créance à ce miracle, lequel a déja si peu d'apparence de verité, lequel n'a encore jamais eu d'exemple?

De plus, c'est encore sur la foi d'un songe qu'il faudra qu'il abandonne son païs, qu'il s'enfuïe avec la mere & l'enfant, qu'il n'attende pas méme le jour pour partir; il faudra qu'il passe en Egipte, sans savoir ni qui les recevra dans ce Roïaume étranger, ni de quoi il y fera subsister sa famille, ni quand c'est qu'il lui sera permis de revenir; il faudra qu'il y soit cinq, ou sept, ou même neuf ans, selon quelques interpretes, attendant toûjours qu'un Ange descende tout exprés du Ciel, pour lui dire qu'il peut retourner en Israël. Si cela devoit arriver long tems aprés son mariage, il pourroit vivant avec Marie acquerir peu-à-peu toute la force, toute la vertu dont il aura besoin pour des grandes épreuves. Mais comme ce sera dés le commencement qu'il les lui faudra soûtenir, il faut qu'il entre dans cette alliance avec une vertu établie & consommée, à moins qu'on ne veüille dire que le Seigneur qui connoit si bien ses créatures, & qui fait toutes choses avec tant de sagesse, a choisi un époux à Marie peu propre, & peu disposé à l'exécution de ses desseins.

Enfin Messieurs, rien ne me persuade mieux

que saint Joseph étoit parvenu à une fort grande sainteté, même avant son mariage que la disposition où il devoit se trouver d'abord, & où il se trouva effectivement de vivre chastement avec son épouse. Marie avoit voüé une virginité perpetuelle, & néanmoins il lui falloit un mari, soit pour cacher le Mistére de l'Incarnation, comme nous l'avons déja dit, soit pour prévenir le scandale, que sa grossesse auroit pû donner. On assemble donc tous ceux de la tribu de David, le sort tombe sur Joseph, il épouse cette jeune Vierge. A peine la cerémonie est elle achevée, qu'il apprend d'elle même le vœu qu'elle a fait, & le desir qu'elle a de l'accomplir. Joseph n'en est nullement surpris, il ne balance point, au contraire il aprouve son dessein, il loüe son courage & sa résolution, il consent sur l'heure à vivre avec elle, aussi chastement qu'elle le desire, & il se sent assez de force pour lui tenir sa parole.

Chrétiens Auditeurs, il n'est point nécessaire d'exagerer ici la grandeur de cette action. Il est inutile de vous dire que le celibat n'étoit point encore en honneur, qu'on n'en avoit presque pas d'exemple. Il ne faut pas craindre que ce prodige de chasteté paroisse peu admirable en un tems, où la chasteté la plus ordinaire paroit impossible, en un tems où la sainteté méme du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes, que le Seigneur a marquées en un tems où l'on n'ose presque parler de cette vertu, de peur de lui faire tort même en la loüant. C'est pourquoi je me contenterai de vous faire ressouvenir des sentimens d'admiration, que vous avez tous sans doute pour un

Saint Henri Empereur, pour un Saint Edoüard Roi d'Angleterre, pour Saint Elzéar Comte d'Arien, Boleſlaüs Roi de Pologne, Alphonſe II. Roi de Caſtille, & quelques autres qui dans le mariage méme ont conſervé une chaſteté auſſi parfaite qu'elle le peut-étre dans les cloîtres & dans les deſerts. N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que cela vous paroît fort heroique & tout à fait au deſſus des forces de la nature? En effet c'eſt un miracle que Dieu a fait rarement, ſeulement pour nous apprendre que rien n'eſt impoſſible à la grace, & pour confondre la lâcheté de ceux qui ſous prétexte de foibleſſe, ſe laiſſent vaincre à toutes les tentations, & ne daignent pas même y reſiſter.

Or, Meſſieurs, c'eſt de Saint Joſeph que ces grands Saints ont appris une leçon de pureté ſi ſublime. Saint Joſeph reçoit une épouſe de la main des Prêtres. C'eſt une jeune perſonne d'environ quinze ou ſeize-ans, la plus belle, la plus modeſte, en un mot, la plus accomplie qui ait jamais été au monde; Il n'en eſt pas plûtôt le maître qu'il propoſe de vivre avec elle, comme s'il étoit déja veuf, ou pour mieux dire, comme s'il étoit mort & privé de tout ſentiment. C'eſt une grande loüange de mourir Vierge aprés avoir été trente-ans le mari de la plus aimable créature qui fut jamais. Mais croiez vous qu'on ſoit capable de former un deſſein de cette nature à moins que de s'étre déja long-tems exercé dans la pratique des plus excellentes vertus? A vôtre avis eſt-ce là le fruit d'une piété foible & naiſſante? Par combien de combats faut-il qu'une ame ſe ſoit préparée à une ſi grande victoire.

Voila, Messieurs, quelle est la saintetè que Joseph a apporté au Mariage. S'il n'avoit pas été Saint, le Seigneur ne lui auroit pas choisi la plus Sainte de toutes les femmes ; il n'auroit pas été choisi lui-méme parmi tous les autres hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, & le témoin de ses plus grándes merveilles, pour être l'hôte perpetuel & le nourrissier de Jesus, pour lui tenir lieu de Pere & de Maître : S'il n'avoit pas été Saint, il auroit été peu propre pour les rudes épreuves que sa foi & sa patience avoient à esuier dés les premiers jours de son mariage, enfin s'il n'avoit pas été Saint & un grand Saint, on n'auroit pas crû qu'il fut capable de vivre avec une femme legitime, comme vivroit un Ange avec un autre Ange.

Je vous laisse à penser quel sera le bonheur de cette alliance, qui se fait avec de si saintes disposítions, entre des personnes si saintes & si visiblement appellées de Dieu à l'état qu'elles embrassent; Car n'en doutés pas, Chrétienne Compagnie, s'il se fait des mariages mal heureux pour l'ordinaire, ce n'est que par le défaut de ces saintes dispositions. Ce sont des fruits du déreglement de la jeunesse, ou des suites des intentions peu chrêtiennes qu'on a eûës en s'engageant dans cét état. Nous l'avons dit dés le commencement : La bonne femme est un don de Dieu, & l'on peut dire la même chose du bon mari, il faut donc être des amis de Dieu pour bien rencontrer : La bonne femme est une récompense de la bonne vie, selon le mot du Sage, doncques quand on a mal vécu, on ne peut non plus s'attendre à une épouse sage

& prudente, qu'à cette recompense quand on a mal fait. Qu'en pensez-vous, Chrétiens Auditeurs, ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompuës, qui jusqu'ici a eu si peu de crainte de Dieu, si peu de religion, croiez-vous qu'il doive avoir du bon-heur dans le mariage ? Pour moi je vous avoüe que je n'en crois rien, je crois au contraire que la justice de Dieu lui prépare une espece d'enfer dans cette condition, pour luy faire expier tous ses desordres, sa propre femme sera le demon qui le tourmentera jusqu'à la mort. O que cette fille vaine & coquete paiera cherement dans une longue & cruelle servitude les fautes, qu'elle commet à present, & qu'elle fait commettre aux autres. Elle croit qu'à force d'ajustemens, à force de se produire, d'étaller sa beauté, de paroître agréable & de belle humeur, elle sera plûtôt logée, je suis d'un sentiment bien opposé à celui-là, ce sont là des voies, si je ne me trompe, pour avoir bien-tôt des amans, mais pour n'avoir que bien tard & peut-être jamais de mari. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce n'est pas le moien d'en avoir un bon. Il se peut faire que par vos affeteries & par vos lâches complaisances, vous attirerez enfin cét homme dans les piéges, que vous lui avez tendus ; Mais vous ne savez pas entre les mains de qui vous allez tomber. Vous vous reprocherez plus d'une fois les avances que vous avez faites par vôtre mal-heur, vous envierez longtems la fortune de vos servantes, tandis que cette autre fille si retirée, si modeste dans ses habits, si reservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bon-heur constant & solide, &

joüira sans inquiétude de ce qu'elle a desiré sans empressement.

La seconde cause qui peut rendre les mariages fort mal-heureux, ce sont les intentions avec lesquelles on se marie, & ce point n'est pas seulement pour ceux qui sont en état de prendre parti, mais il peut encore regarder les péres, les méres, & servir de regle à tous ceux qui se mélent des mariages, c'est qu'on se marie par amour, par ambition, par avarice, en un mot par le mouvement de la passion, à laquelle on se remet du choix d'un mary ou d'une femme. Or se marier par passion, Chrétiens Auditeurs, & se marier à l'aveugle, sans consideration, sans savoir ce que l'on fait, c'est la méme chose; Se marier par passion c'est prendre une femme dans l'obscurité comme Jacob, & se mettre au hazard de trouver le lendemain des nôces une Lia au lieu d'une Rachel, qu'on avoit crû épouser; Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un voïage de long cours, justement par la tempéte, & sous un pilote ivre ou insensé.

Je sai que la passion couvre toutes sortes de défauts, & fait trouver agréable à celui qui en est posſedé, tout ce qui déplait aux autres, mais cõme les mouvemens violens ne sont jamais de durée, cette passion venant bien tôt à se rallentir, on retrouve dãs les objets ce qu'elle n'avoit point permis qu'on y découvrit d'abord, c'est une espece d'enchantement lequel aiant cessé tout d'un coup, on ne voit plus que de la fange & de l'ordure, où l'or & les pierreries sembloient briller de toutes parts. Par exemple, cét homme qui s'est laissé ébloüir à je ne sai quelle beauté, & qui sans exa-

miner ni le naturel, ni l'éducation, ni les mœurs de la perſonne, veut l'épouſer à toute force, & ſouvent contre l'avis de tous ſes amis: cét homme, dis-je, ne fait pas réflexion que cette beauté, n'eſt pas immortelle, & que cependant il s'engage juſqu'à la mort. Je veux qu'elle ſoit belle durant dix ans, vous en avez peut-étre quarante ou cinquante à vivre avec elle, de ſorte que ſi elle n'a dans l'eſprit & dans l'ame de quoi vous attacher aprés la perte de ſes attraits, vous aurez à ſouffrir durant l'eſpace de trente ou quarante ans, ce ſera comme un cadavre, qu'il vous faudra garder dans vôtre maiſon malgré ſa difformité & la puanteur que ſes vices exhaleront. Je dis la même choſe de l'ambition, & de l'avarice, elles ne peuvét faire que des mariages infortunez. Vous aurez le bien de cette Demoiſelle, & vous ma fille vous aurez part aux titres & à la grandeur de l'illuſtre maiſon, où vous entrez, mais comme le deſir des honneurs & des richeſſes s'augmente à meſure qu'on aquiert ce qu'on deſire, vous ne ſerez pas ſatisfaite des biens & vous ſerez fort mal ſatisfaite de la perſonne.

O que ceux là ſont bien plus prudens, qui n'ayant point d'autre veüe en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur ſalut dans une condition plus ſtable, plus conforme à leur foibleſſe, appellent toute leur raiſon, tous leurs amis les plus raiſonnables, & les plus des-intereſſez, appellent Dieu méme à leur ſecours, & reçoivent de la main de ces ſages conſeillers l'épouſe ou l'époux, avec qui ils doivent paſſer leur vie. Que ceux là ſont aviſez qui entre les partis qui ſe pre-

sentent, préferent ceux où les qualitez solides prévallent aux avantages extérieurs, qui choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis & les croix attachées, à cet état, des personnes que leur probité puisse mettre au dessus de ces facheux soupçõs, qui troublent si souvent les mariages les mieux assórtis, dont la pieté recõnuë puisse servir d'exemple aux enfans, & aux domestiques, & attirer sur toute la famille mille benedictions, en un mot des personnes, qui aprés avoir perdu tout ce qui peut plaire aux yeux, auront encore de quoi nourrir dans le cœur une douce & inviolable amitié par une vertueuse complaisance, par une application constante à s'aquitter des devoirs de leur condition, par la fuite des vanitez & de tout ce qui peut ou incommoder un mari, ou lui donner quelque chagrin. Semblable à ces fleurs, qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat & leur fraicheur, qui lors-même qu'elles sont passées & toutes seches, se font estimer par leur bonne odeur, & par les qualitez secrettes que le Créateur leur a données. Ceux qui en useront ainsi, Chrétiens Auditeurs, jouïront dans le mariage de cette douceur de vie, que tout le monde s'y promet, & que presque personne n'y trouve, ils seront exempts de ces degouts qui suivent de si prés les empressemens des plus ardentes recherches, leur amour s'affermira, il s'augmentera avec le tems au lieu de se rallantir, & ce qui est encore plus-considerable, ils feront leur salut sans peine, & se santifieront aisément dans cét état. Nous avons fait voir quel est la sain-

teté qu'il faut néceſſairement que ſaint Joſeph ait apportée, voyons quelle eſt celle qu'il doit avoir aquiſe dans ſon mariage ? C'eſt le ſecond Poinct.

Je ne prétens pas, Chrétiens Auditeurs, vous faire voir en cette ſeconde partie de l'éloge de ſaint Joſeph, tous les progrez qu'il a faits dans la ſainteté durant l'eſpace de prés de trente-ans, qu'il a vêcu avec la plus ſainte de toutes les femmes, pour cela il faudroit vous pouvoir faire comprendre bien des choſes, qui ſurpaſſent la capacité de l'eſprit humain, mais ſans vous rien dire qui ſoit au deſſus de voſtre raiſonnemẽt, il me ſemble que pour vous aider à former une grande idée des avantages, qu'il a tirez d'une ſi ſainte compagnie, il ſuffit de vous faire remarquer briévement que l'exemple de Marie, ſon zéle & ſon credit auprés de Dieu ont travaillé ſans ceſſe à la ſantification de ſon époux.

Je ſerois trop long ſi je voulois m'étendre ici ſur la force du bon exemple, & ſur la vertu ſecrette qu'a la ſainteté de s'inſinuer dans les eſprits & de paſſer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les gens-de-bien. Il eſt ſeûr qu'on ne ſauroit être une heure de tems avec une perſonne remplie de l'eſprit de Dieu, qu'on ne ſe trouve changé en quelque maniére, & comme tout parfumé de la bonne odeur de ſa piété. Saint Jean Chriſoſtôme dit, que de ſon tems ſi un hõme avoit paſſé ſeulement une journée avec les Saints qui vivoient dans la ſolitude quoi qu'il n'eût été porté à les aller voir que par la ſimple curioſité, néanmoins ſa femme, ſes domeſtiques, tous ſes amis

amis, s'appercevoient à son retour qu'il revenoit du desert & qu'il avoit conversé avec ces Anges terrestres. Si cela est, quel profit doit avoir tiré Saint Joseph de tant d'années de conversation qu'il a eûë presque continuellement avec la Sainte Vierge? La seule presence d'une aussi modeste, aussi humble, aussi sainte personne que celle là, la seule vûë d'un modele si accompli & si excellent, pouvoit elle manquer d'inspirer un grand amour pour toutes sortes de vertus, & un desir ardent de les acquerir? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, & quelle impression ces exemples devoient faire sur son ame. Je ne doute nullement que le silence même de Marie ne fût extrêmement édifiant, & que ce ne fut assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu, & à mépriser tout le reste, mais quels devoient étre les discours d'une ame, où le S. Esprit habitoit, où Dieu avoit versé la plenitude des graces, qui avoit plus d'amour que tous les Seraphins ensemble? Quel feu ne sortoit point de cette bouche, lors qu'elle s'ouvroit pour exprimer les sentimens de son cœur? Quelles froideurs, quelles glaces ce feu n'auroit-il point dissipées? mais quel effet ne produisoit-il point sur Joseph, qui avoit déja tant de disposition à étre enflammé? La seule idée qu'on se forme en soi méme des secrets entretiens qu'ils avoient si souvẽt ensemble, sur les Mistéres qui s'accomplissoient à leurs yeux, & sur les graces qu'ils recevoient tous les jours, cette seulle idée édifie & porte, ce me semble, au recueillement & à la ferveur. Mais qui peut imaginer quel étoit le fruit

de ces mêmes entretiens pour celui à qui Marie communiquoit ſes admirables lumieres ?

Les Saints inſpiroient la ſainteté même ſans deſſein, c'eſt un bien contagieux, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui ſe communique ſans qu'on y ſonge. De ſorte que Joſeph auroit fait des progrez immenſes en vivant avec Marie ; quand elle ne ſe ſeroit point appliquée à le rendre toûjours plus parfait. Mais il eſt certain qu'elle a eû plus de zele que tous les Apôtres, & que s'il eût été de la bien-ſéance de ſon ſexe de quitter la ſolitude, elle auroit parcouru elle ſeule & converti tout l'univers. Or ce grand zele durant tout le tems de ſon mariage s'eſt exercé à ſantifier ſon époux. L'ordre de la charité exigeoit d'elle qu'il en fut le premier ſujet, & durant tout ce tems là il en a été l'unique ſujet. Ce grand feu capable d'embraſer toute la terre n'a eû que le cœur de Joſeph à échauffer, & à conſumer durant un ſi grand nombre d'années. Croïez vous qu'elle ait appliqué ce feu, qu'elle l'ait ſoufflé inutilement. S. Gregoire de Nazianze parlant du zele de Sainte Gorgone pour la converſion de ſon mari, dit qu'il étoit d'autant plus grand, qu'il lui ſembloit qu'il n'y avoit que la moitié de ſon cœur qui aimât Dieu, tandis que cét homme étoit encore dans les ténebres du paganiſme. Si Marie a eû la même penſée, ſi elle a crû que le cœur de S. Joſeph étoit une partie du ſien, quel ſoin ne doit-elle pas avoir pris de l'enflammer de l'amour de Dieu ? Je ne doute point qu'elle n'ait ſoûaitté de lui en inſpirer autant qu'elle en avoit elle même, & qu'elle n'ait travaillé à cela ſans relâche & avec toute l'ar-

deur, qu'on pouvoit attendre de la plus-zelée de toutes les créatures.

Ne croiez pas toute-fois que dans son zele elle ait oublié sa condition, qu'elle ait oublié son devoir envers celui qu'elle reconnoissoit pour son chef & pour son maître. Quoi que l'union parfaite qui étoit entre eux, lui donnât toute liberté, quoi que Joseph qui connoissoit son mérite, eût pour elle tous les égars, toute la veneration qu'il devoit à la Mere de son Dieu, cependant il est certain qu'elle ne prit jamais nul avantage des complaisances & des respects qu'il avoit pour elle; Qu'elle ne prit jamais ni le ton, ni l'air de Docteur, pour lui faire part des grandes connoissances qu'elle avoit des choses spirituelles. Ce grand zele étoit accompagné d'une simplicité & d'une modestie qui le rendoit encore plus efficace. Elle instruisoit en interrogeant, elle exôrtoit en agissant, elle persuadoit en faisant connoître qu'elle étoit persuadée. C'étoit beaucoup pour une ame aussi bien preparée que celle de saint Joseph, c'étoit beaucoup pour un homme qui desiroit ardemment la perfection, qui ne demandoit qu'à croître, qu'à s'avancer, qui observoit toutes les actions, qui recuëilloit toutes les paroles de Marie, qui l'étudioit sans cesse, & qui n'oublioit rien pour découvrir les tresors, qu'elle soûaittoit si ardemment de partager avec lui.

Mais, Messieurs, le moyen le plus ordinaire qu'elle ait employé pour cét effet, c'est son credit auprés de Dieu & ses priéres toute puissantes; je ne vous entretiens point aujourd'hui du pouvoir qu'a Marie auprés de son Fils, tout le monde

eſt perſuadé qu'elle ne peut étre refuſée, & je ne penſe pas qu'il y ait aucun Catôlique aſſez malheureux, pour n'avoir jamais éprouvé l'éficace de ſon interceſſiõ. Il me ſuffit de vous dire que Marie étoit obligée en qualité de femme de prier ſouvent pour ſon époux, que la ſincere amitié qu'elle lui portoit, la rendoit encore plus aſſidüe & plus fervente à s'aquitter de cette obligation, & que quand tous ces motifs lui auroient manqué, elle auroit dû faire par reconnoiſsance tout ce qu'elle croioit pouvoir contribuër à ſantifier Saint Joſeph, & à l'élever bien-haut dans le Ciel. Car enfin Joſeph lui avoit ſauvé l'honneur, il avoit ſauvé la vie à ſon Fils, il l'avoit accompagnée dans tous ſes voiages, il la nourriſsoit de ſon travail; en un mot, il avoit tout fait pour elle, il n'avoit jamais rien exigé d'elle. Croiez-vous que la ſainte Vierge qui poſsedoit toutes les vertus dans un ſi haut point, n'eût pas fort à cœur la gratitude, & qu'elle épargnât ſon crédit, ne pouvant autrement reconnoître ſon bien-faiteur? Quelles graces n'a-t elle point demandées pour lui, & qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt n'a point accordé à ſa demande, ſur tout en faveur d'un homme, à qui il avoit lui-même une ſi grande inclination, & ſi je l'oſe dire, quelque obligation de faire du bien.

Je finis, Meſſieurs, en vous faiſant remarquer que voila un bel exẽple pour ceux qui ſont engagez dans le mariage. Je ſai qu'il n'y eût jamais de femme qui peut étre comparée à Marie, & que tous les hommes ne ſont pas auſſi-ſaints que ſaint Joſeph, mais cela n'empéche pas quelque imparfaite que ſoit une femme, quelque vicieux

que soit un mari, qu'on ne puisse se sanctifier dans le mariage, & ces vices même y peuvent être utiles en quelque sorte. Si vous êtes marié avec une personne vicieuse, disoit un Ancien, il faut ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez; en les lui ôtant vous la rendrez meilleure qu'elle n'est pas; en les supportant vous en deviendrez vous même meilleur. *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat, qui fert, seipsum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en supportant ces défauts, on fait ces deux choses en même tems, c'est à dire, qu'on en devient meilleur soi-même, qu'on rend meilleure la personne avec qui on est lié.

Qui peut dire, Chrétiens Auditeurs, ce que peut sur le cœur d'un mary, la patience, & la constante douceur d'une femme, & quand cét homme seroit le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, qui peut dire ce que les priéres de cette femme douce & patiente peuvent sur le cœur de Dieu, qui est le maître de tous les cœurs? Que les femmes dit Saint Pierre, soient soûmises & complaisantes envers leurs époux, ceux d'entre eux, qui résistent encore à la parole de Dieu, seront gagnez à Jesus-Christ par cette conduite, laquelle fera plus que toutes nos prédications & tous nos miracles. *Mulieres subdita sint viris suis, ut & sic qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant.* Ce fut ainsi que l'illustre Sainte Monique adoucit insensiblement le naturel rude & brutal de Patrice son époux, non seulement elle en fit un bon mary, mais encore un Chrétien & un bon Chrétien. On pourroit citer mille pareils exemples soit anciens, soit

nouveaux. J'oſe dire qu'un des principaux effets de la benediction conjugale eſt de donner à ceux qui la reçoivent un pouvoir naturel de s'entre-aider à aimer Dieu, & faire leur ſalut, & que le moyen le plus ſeûr, le plus efficace, & preſque l'unique qu'on ait pour cela, c'eſt de taire, de diſſimuler, de ſupporter avec charité, avec humilité les imperfections les uns des autres. Eſt-il bien poſſible, lors qu'entre deux perſonnes mariées il y a un peu d'amour & de veritable tendreſſe, qu'il s'en trouve une qui ne ſoit point touchée des pechez de l'autre, qui ne ſonge point à la retirer du précipice, qui ait ſi peu de zéle qu'elle puiſſe conſentir à la perte éternelle de celui, avec qui elle n'eſt qu'une même choſe, & ſe réſoudre à être dannée, pour ainſi dire, de la moitié d'elle même? que ſi on manque de cette amitié, de cette ſimpatie qui unit ſi étroittement & ſi doucement les cœurs, qui ſe rend ſupportables les perſônes même les plus imparfaites? Eſt-il poſſible qu'on aime mieux vivre comme des tigres & des lions, s'entre-mordre, s'entre-déchirer, ſe procurer reciproquement la dannation, ſe faire un enfer dés cette vie, que de profiter de ſa croix, que de ſe ſauver, que de ſe ſantifier en la portant.

Ce que je dis à ceux qui ſont dans le mariage, peut être utile preſque à tout le monde, puis que nous vivons pour la plûpart en ſocieté, que Dieu nous a tous chargez du ſalut les uns des autres, & que nous devriõs tous prẽdre à tâche de procurer le Ciel, du moins à ceux avec qui la providence nous a liez. C'eſt ſur tout avec ceux là que nous devons éviter les vaines conteſtations, & tout ce

qui peut alterer la paix & la charité, affectant une humble condescendance pour leurs sentimens, aïant de l'indulgence pour leurs foiblesses, leur pardonnant les petits chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence, craignant de leur donner la moindre occasion d'offencer Dieu, n'oubliant rien pour les traitter avec douceur à l'amour&à la pratique de la pieté. Il est certain que quand on en use de la sorte, outre qu'on se fait aimer des hommes,qu'on mene parmi eux une vie fort tranquille & fort agréable, on ne peut manquer de gagner encore le cœur de Dieu, dont la possession vaut plus que tous les trésors de la terre,plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XXXVII.

POUR LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.

Il a été mort en sa chair, mais vivant en son esprit. S. Pierre en sa 1. Epist. c. 3.

La mortification a reduit le corps de Saint François de Borgia à souffrir toutes choses sans résistance, & elle a mis son Esprit en état d'agir sans peine & sans interruption.

IL me semble Chrétiens Auditeurs, qu'en lisant la vie de Saint François de Borgia, autre-fois Duc de Gandie, & depuis Général de la Compagnie de Jesus; il me semble, dis-je, que j'ai compris le sens de ce précepte si souvent répeté dans le nouveau Testament,

de mourir au monde & à nous mêmes, d'être crucifié avec JESUS-CHRIST, d'être méme enseveli avec lui. Je trouve que la mortification a mis ce grand Saint au même état, où la mort a coûtume de reduire tous les hommes, qu'elle lui a comme arraché l'ame du corps, & qu'il ne lui reste de sentiment qu'autant qu'il en faut, pour pratiquer cette vertu sans rélâche. Je sai, Messieurs, qu'elle n'est gueres de ce siécle, cette austére & penible verru; Ceux-méme qui veulent passer pour Saints & pour réformez dans le monde, ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même, & à se traitter comme son plus mortel ennemi. Ils se flattent pour la plûpart de garder un temperamment qui ne blesse ni la grace ni la nature, d'avoir trouvé le secret d'allier leur amour propre avec l'amour de Dieu, & de retracer dans une vie douce & commode la vie de JESUS crucifié.

Le caractere que je dois faire de nôtre Saint, est bien oppose à cette fausse idée de perfection; vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature, un homme à qui les plus pesantes croix poroissent legeres, paroissent même délicieuses: que bien loin d'être accablé par la douleur ne peut en étre rassasié, qui combat sans cesse tous les desirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plûtôt qui semble étre né avec des inclinations toutes contraires à celles des autres hômes. En-un-mot, c'est un homme mort que j'ai dessein de vous faire voir en ce discours. Si cét objet, Messieurs, vous paroît peu agréable, vous n'ignorez pas combien il est salutaire, vous savez que ce fut la veûë d'un corps

à demi pourri, qui fit naître dans le cœur de ce grand Saint ; la réſolution de mourir à toutes les choſes de la terre. Que je ſerois heureux, ſi la veûë de ce même Saint dans l'état de mort où je vous le vais repréſenter, pouvoit vous inſpirer une ſemblable penſée. Divin Eſprit rien n'eſt impoſſible à vôtre grace, vous pouvez faire de plus grands miracles avec un auſſi-foible inſtrument. Ce ſont ici de ces ſortes de biens, que vous ne refuſez jamais à une priére humble & fidelle, ſur tout lors qu'elle eſt ſoûtenuë de l'interceſſion de vôtre épouſe immaculée, à qui nous nous addreſſons pour ce ſujet. *Ave Maria.*

La mort ne détruit ni l'ame, ni le corps de l'homme, dit Ariſtote, elle ne fait que les ſeparer : Mais cette ſéparation produit dans ces deux parties qui nous compoſent deux effets bien oppoſez. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot éternel, comme l'appelle le Prophete, où jamais le Soleil ne fit entrer un ſeul rayon de ſa lumiére, au lieu qu'elle tire l'ame d'une facheuſe priſon, ou plûtôt d'un ſepulchre affreux, où elle étoit comme enſevelie dans la terre. Elle met le corps dans l'impuiſſance d'exercer aucune de ſes operations, au lieu qu'elle dõne à l'ame le pouvoir d'agir conformement à ſa nature. En un-mot, la mort n'a pas plûtôt fait cette cruelle diviſion, que le corps perd dés ce moment, & le ſentiment de la douleur, & le goût de toutes ſortes de plaiſirs, au lieu que l'ame commence à être touchée des objets même ſpirituels, & à goûter les choſes les plus éloignées de la matiere.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, l'idée la plus exacte

que j'aie pû me former de Saint François de Borgia. Voila ce que la mortification, qui est une imitation de la mort, une mort volõtaire & anticipée; Voila, dis je, ce qu'elle a pû faire en ce grand homme. C'est ce qui m'oblige, de vous dire que c'étoit un homme mort, parce qu'en effet cette vertu l'avoit détachée de lui-même, & qu'en separant son esprit d'avec sa chair, elle avoit rendu celle-ci comme insensible à toutes les rigueurs de la penitence, & disposé celui là à s'unir à Dieu par la plus haute contemplation des choses surnaturelles. *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.*

Ce seront là, Messieurs, les deux parties de ce discours. Je vous montrerai dans la premiére, que la mortification a reduit son corps à souffrir toutes choses sans résistance, & dans la seconde qu'elle a mis son esprit en état d'agir sans peine & sans interruption. Dans la premiére, vous verrez cõbien il est peu sensible à tout ce qui frappe les sens, & dans la seconde, combien il est susceptible de tout à qui est au dessus des sens; Vous admirerez d'abord un prodigieux détachement des choses du monde, & ensuitte une merveilleuse union avec Dieu: En-un-mot, le premier poinct vous le présentera comme un corps sans ame & sans sentiment; & le second comme une ame separée du corps, & tout-à-fait dégagée de la matiere. Voila tout le sujet de nôtre entretien.

Ce fut sans doute pour faire honneur au Duc de Gandie, que l'Empereur Charles-Quint lui confia le corps de l'Imperatrice Isabelle, pour le faire porter au tombeau de ses Ancêtrés. Mais Dieu qui ne

s'endort point dans la conduite de ſes éleûs, & qui ſe plaît à faire ſervir les deſſeins des hommes, quoi que trés éloignez des ſiens à l'éxecution des decrets éternels de ſa providence. Dieu, dis-je, lui ménagea cét emploi pour une autre fin, qui lui devoit étre beaucoup plus avantageuſe. On vous a déja dit plus d'une fois, que ce convoi étant arrivé à Grenade, & le cerceuil aïant été ouvert pour reconnoître le corps de l'Imperatrice, ce corps parut ſi defiguré, ſi hideux, ſi peu ſemblable à ce qu'il avoit été peu de jours auparavant, que le Duc appréenda de commettte un parjure, s'il aſſeuroit avec ſerment qu'il n'avoit point été changé ſur la route. Une ſi prompte & ſi ſurprenante metamorphoſe en produiſit une autre dans ſon cœur, qui ne fut ni moins admirable, ni moins ſubite. S'étãt retiré aprés cette triſte ceremonie, tout pénetré de l'horreur d'un ſpectacle ſi affreux, il conçeût un ſi grand mépris pour tout ce que le monde a de fauſſes & de paſſageres grandeurs, qu'il reſolut dés lors de s'éloigner de la Cour, & de renoncer pour toûjours à toutes les eſperances, que le tems, que la mort peut renverſer. C'en eſt fait, s'écria-t-il alors pluſieurs fois, c'en eſt fait, la Cour n'aura deſormais ni mon encens, ni mes ſervices; jamais, jamais je ne ſervirai de maître qui puiſſe mourir. Mais le plus grand effet que la veûë de ce corps mort produiſit en l'ame de ce Seigneur, ce fut une mortelle averſion, une haine irreconciliable contre ſon propre corps, qu'il ſe répreſentoit éternellement au même état, où il venoit de voir celui de cette Princeſſe, dont la beauté avoit autre fois effacé les plus grandes de l'Europe.

Il ne ſe conſidera plus que comme un cadavre, que ſa difformité & ſa puanteur devoit bien-tôt rendre inſupportable à tout le monde. C'eſt pourquoi aprés s'étre interdit l'uſage de toutes les viandes exquiſes, qui ne ſervent qu'à nous diſpoſer à une plus grande corruption, il commença à ſe refuſer les plus groſſieres & même les plus néceſſaires, afin de détruire inſenſiblement & avec mérite une chair qu'il prévoioit devoir étre rongée des vers, s'il ne l'a conſumoit par la pénitence.

Pour nous faire entendre avec quel zele & quelle ferveur il embraſſa d'abord la mortificatiõ: ceux qui ont écrit ſa vie remarquent une choſe qui paroit preſque incroiable. Ce Seigneur étoit alors un des hommes de toute l'Eſpagne qui avoit autant d'embon-point, il étoit méme d'une taille extrémemẽt incommode à cauſe de ſon exceſſive groſſeur, à peine eût il paſsé une année dans cette nouvelle vie, qu'il parut non ſeulement un nouvel homme, mais tout-à fait un autre homme, il ne fut plus reconnoiſsable à ſes propres domeſtiques, de l'un des plus gros hommes du Roïáume, il étoit devenu un des plus déchargez & des plus minces, les derniers habits qu'il avoit portez, lui furent tout d'un coup trop larges d'une aulne, & ſes peaux qui n'avoient plus que des os & quelques nerfs à couvrir, ne s'étant pas retrecies à meſure qu'il amaigriſsoit, il aſseûroit lui-méme qu'il pouvoit s'entourer preſque tout le corps de ce qu'il en avoit de ſuperflu. Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſsaire de vous marquer en détail toutes les auſteritez que produiſirent en ſi peu de tems un chãgemẽt ſi prodigieux. Ce fut un effet des jeûnes, des

veilles,des cilices, des diſciplines,& de toutes ces ſaintes cruautez,qui ſont les inventions & les delices de l'amour.

Il ſe condanna d'abord à un jeune perpetuel,& ce jeûne il le faiſoit ſouvent au pain & à l'eau, il eût même aſſez de courage pour le continuër un an tout entier dans cette rigueur, il eſt vrai qu'il ajoûtoit de tems en tems quelques legumes,quelques herbes, mais peu, mais des plus groſſieres, mais ſans huile,ſans ſel, ſans nul aſſaiſonnement; cependant c'étoit un jeune Seigneur, élevé parmi les délices d'une grande Cour, accoûtumé à une table tres-delicate,accoûtumé à manger beaucoup comme le remarque ſon hiſtoire. Et ce qui rend ſon abſtinence encore plus héroïque, c'eſt qu'étant alors Viceroi de Catalogne,il fut obligé durant tout ce tems-là,de tenir table ouverte à toute la Nobleſſe de la Province; Il mangeoit à cette même table, & tous les jours il la voioit parée de tout ce qui eſt capable de reveiller & de ſatisfaire l'intemperance,ſans jamais être tenté d'y toucher. Il vécut à peu prés de cette maniére, durant l'eſpace de ſept ans;pendant tout ce tems-là,il ne fit jamais qu'un repas le jour;ſon état,ſa qualité, ſes emplois ne l'empécherent point de mener dans le monde la même vie,qu'on fait dans les Monaſteres les mieux reglez,dans les deſerts même les plus ſauvages,nulle occaſion, nulle compagnie, nul exemple ne fut capable de l'ébranler,il perſevera juſqu'au bout, non-ſeulement dans la pratique de la pieté chrétienne,mais encore dans tous les exercices de la plus rigoureuſe penitence.

En effet,la Ducheſſe ſa femme étant morte, il

se hâta d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de quitter le monde au cas qu'il fut un jour en liberté de prendre de nouveaux engagemens ; son zele le portoit à choisir un Ordre consacré au service du prochain. De toutes les Religions qui étoient alors devoüées à ce saint emploi, la nôtre qui ne faisoit que de naître étoit sans doute la moins illustre, il la préfera néanmoins à toutes les autres, parce qu'elle étoit la plus persecutée, & qu'il esperoit de trouver de quoi satisfaire son humilité, & sa mortification dans les mauvais traittemens que recevoient les Jesuites presque par tout où ils étoient établis. Quand nôtre Compagnie n'auroit point tiré d'autre fruit des contradictions qu'il lui falut essuïer à sa naissance, que l'avantage d'avoir possedé un si grand Saint : ces mêmes contradictions seroient pour nous un sujet d'éternelles actions de graces. Ce ne fut donc pas pour mourir à soi-même, qu'il voulut ensuite embrasser la vie religieuse ; il y avoit déja long-tems, que Jesus-Christ seul vivoit en lui, ce fut seulement comme pour s'ensevelir aprés une si belle mort. Le monde ne pouvoit être plus long-tems la demeure d'un homme, qui n'avoit plus ni vie ni sentiment pour le monde, ce mort devoit habiter parmi les morts, il ne demandoit plus qu'un sepulchre.

Mais je fremis, Chrétienne Compagnie, toutes les fois que je me répresente l'extréme rigueur, dont il usa envers soi-même depuis qu'il ne fut plus à lui-même. Il portoit auparavant un rude cilice qu'il ne quittoit que fort rarement : Mais déslors il le prit pour ne le quitter jamais, Oüi, Messieurs, durant l'espace de vingt quatre-ans il

porta jour & nuit un cilice, dont la ſeule vûë avoit quelque choſe de terrible, ſans que ni les chaleurs exceſſives de l'Eté, ni les fatigues de ſes longs voyages, ni les fréquentes maladies, ni les plaïes & les ulceres dont les épaules étoient eternellement couvertes, aient jamais pû l'obliger à le quitter.

Il réduiſit à deux petites heures tout le tems qu'il donnoit à la nature, pour ſe reparer par le ſommeil, & ces deux heures il les paſſoit tout vétu ſur deux ſimples aix, ſans lit & ſans couverture, mais pourra-t-on bien croire ce qu'on raconte de ſes diſciplines, pour moi je vous avoûë que j'en ai douté long-tems, j'ai penſé d'abord que l'hiſtorien ſe ſeroit mépris au comte, qu'il auroit peut-être mis un chiffre pour un autre, j'ai appréendé qu'il n'eût rapporté avec exageration ce qu'il n'auroit peut-être appris que confuſement, je n'ai pû me contenter du témoignage d'un ſeul auteur ſur un point qui me paroiſſoit ſi peu croïable, j'en ai lû deux, j'en ai lû trois, j'en ai lû juſqu'à quatre, j'ai trouvé par tout que ce Saint homme, quoiqu'affoibli par les maladies, quoi qu'extenué de veilles, de jeûnes, & de mille autres ſortes d'auſteritez, ne laiſſoit pas de prendre tous les jours la diſcipline, mais qu'il le faiſoit avec tant de cruauté, qu'à peine avoit-il donné quelques coups que le ſang couloit de toutes parts, ou des plaïes qu'il s'étoit faites, ou de celles qu'il avoit renouvellées. Il ne s'arrêtoit pas pour ſe voir nager dãs le ſang, pour ſentir ſes épaules déchirées, il continuoit juſqu'à ce qu'il eût épuiſé & ſes forces & ſes veines: Enfin celui qui logeoit prés de ſa chambre, prenoit plaiſir quelquefois de comter les coups qu'il

qu'il se donnoit, & il en contoit pour l'ordinaire jusqu'à huit ou neuf cens : neuf cens coups de discipline tous les jours, de cette sorte ? Helas, Chrêtiens Auditeurs, que faisons-nous pour mériter le ciel, que faisons-nous pour expier les crimes de nôtre vie passée, pour nous rendre semblables au modele de tous les prédestinez, à Jesus-Christ souffrant & mourant sur une croix ?

Vraiment je n'ai pas de peine à le croire, qu'il hâta beaucoup sa mort par sa penitence, je comprens comment c'est qu'il avoit les épaules toutes emportées, toutes ulcerées, toutes pourries, & que le reste de son corps paroissoit un veritable squelette, il ressembloit mieux par cét endroit à un cadavre déja corrompu. Pour empécher que la gangreine ne se mit aux blessures qu'il s'étoit faites, il étoit obligé d'y appliquer des linges pour en essuier le sang, & pour les aider à se fermer. Cét appareil s'attachoit en peu d'heures si fortement à la chair, qu'on ne pouvoit l'en détacher, qu'elle ne fut parfaitement rétablie ; mais sa ferveur ne pouvoit attendre un si long retardement, il l'arrachoit de force dés le lendemain, & aiant par cette horrible cruauté renouvellé en un moment toutes ses plaies, il reprenoit la discipline, & frapoit sur ces ulceres sanglans avec la même fureur, qu'il avoit fait le jour précedent. Enfin sa mortification fut si excessive en ce point que nôtre Saint Fondateur craignant avec raison qu'il ne la portât au de-là des bornes de la prudence Chrêtienne, au méme tems qu'il l'établit Superieur general de la Compagnie en Espagne, en Portugal & dans toutes les Indes Orientales, il jugea à propos de le

ſoûmettre lui-même à la conduite d'un Frére diſcret & judicieux, qui reglât ſes auſteritez & qui pût lui interdire, ſous peine de deſobéïſſance, celles qui ſeroient nuiſibles à ſa ſanté. Mais en vain toutes ces précautions, il trouva le moien de perſeverer dans ſes excez, ſans ſe départir de l'obéïſſance; il ne pouvoit réſiſter à ſon Directeur, ni au pouvoir abſolu que S. Ignace lui avoit donné à cét égard; mais le directeur ne pouvoit réſiſter lui-méme à ſes priéres & à ſes larmes; Il lui ordonnoit à la verité de ſe moderer, il lui marquoit même quand c'étoit aſſez d'oraiſon, aſſez d'abſtinence, aſſez de coups: Mais un commandement ſi raiſonnable paroiſſoit ſi rigoureux à nôtre Saint, & il exprimoit la douleur qu'il lui cauſoit par des paroles ſi animées & ſi touchantes, que ce bon Frere avoit enfin pitié de lui, & jugeoit qu'il y auroit eû plus de dureté à demeurer inflexible à ſes priéres, qu'à l'abandonner à ſa ferveur.

Je diſois tantôt que la mortification l'avoit rendu comme inſenſible à la douleur. Je me ſuis trompé, au contraire, vous voiez qu'il en avoit un ſentiment tres exquis, puiſqu'il y trouvoit des douceurs que nôtre goût n'y découvre point, puiſqu'il en étoit ſi avide. C'eſt pour cela qu'il diſoit que la vie lui auroit été inſupportable, s'il avoit paſſé un ſeul jour, ſans faire ſouffrir à ſon corps quelque douleur extraordinaire. C'eſt pour cela que tous les jours il demandoit à Dieu, que tous les plaiſirs & toutes les choſes agréables ſe changeaſſent pour lui en croix & en amertumes, & qu'il avoit reſolu de ſe refuſer toutes les douceurs de la vie, juſqu'à ce qu'il eût obtenu cette grace,

c'eſt pour cela que le tems de la maladie étoit pour lui un tems de paix & de benediction. Il trouvoit & dans les maux qu'elle lui faiſoit endurer, & dans les remedes qu'on appliquoit à ces maux, de quoi appaiſer cette ſoif ſurnaturelle, que rien ne pouvoit éteindre ; les breuvages les plus affreux, ces potions ameres & douloureuſes tout enſemble, dõt la ſeule veuë, dont la ſeule penſée fait horreur, il les enviſageoit avec complaiſance, il les beuvoit tout à loiſir, il s'arreſtoit de tems en tems pour en gouter mieux l'amertume ; enfin il en retenoit lõg-tems une partie dans la bouche, afin de prolonger ainſi le plus qu'il pouvoit, dirai-je, ſa peine ou ſes délices. Il n'étoit jamais aſſez malade à ſon gré, il portoit envie à tous ceux qu'il voioit gemir ſous des croix plus douloureuſes que les ſiennes, il s'en plaignoit ſouvent à Jesus-Christ ; peu s'en falloit qu'il n'en murmurât. Il eſt étrange, diſoit-il quelque fois en ſoûpirant, il eſt étrange que les maux accablent ceux qui les fuient, & ſemblent fuir ceux qui les ſoûaittent. Il le preſſoit d'emploier ſa toute-puiſſance pour lui faire endurer quelque choſe, comme ſi toute la malignité, toute la violence des créatures eût été trop foible pour le ſatisfaire en ce point.

En effet, un Pere de ſes amis l'aiãt un jour trouvé dans ſa chambre fondant en larmes, & priant avec une ardeur extraordinaire, il le ſupplie de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandoit alors pour ſoi-même, jugeant par l'abondance des pleurs qu'il verſoit, & par la ferveur qu'il remarquoit en ſon viſage, qu'il ne demandoit rien de mediocre. Le Saint s'en défendit long-tems ſur divers prétextes,

mais enfin il falut ſe rendre aux inſtances de ſon ami. Il demandoit alors, Meſſieurs, qu'il pleût à Dieu lui envoier quelque cruelle maladie, ce Pere fut bien ſurpris, lors que quelques momens aprés, & tout d'un coup, il ſe ſentit attaqué d'un mal ſi violent, accompagné de douleurs ſi aiguës & ſi pénetrantes, que dans peu d'heures il ſe crût à l'extremité, & fit appeller le Saint pour l'aſſiſter à la mort. Il y alla, mais au lieu de lui parler de mourir, il le prit par la main, lui commanda de ſe lever, le malade ſe voiant gueri ſi ſubitement, ne douta pas que ſon mal ne lui fût venu de la même ſource, qui venoit de lui en fournir un ſi prompt remede. Il lui demande pardon mille fois de ſon obſtination & de ſa témerité; mais qui ſe ſeroit jamais defié qu'un homme eût demandé ſi inſtamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes ſortes de voies? Quelle apparence qu'on faſſe des vœux, pour exciter des orages & des tempêtes, & qu'on importune le ciel pour attirer ſur ſoi des fleaux, dont il nous châtie en ſa colere?

Que dites vous, Chrétiens Auditeurs, d'une paſſion ſi extraordinaire? Mais qu'en auroient dit ces faux ſages de l'antiquité, qui s'imaginoient d'être quelque choſe de plus que les hõmes, pour avoir oſé ſoûtenir que la douleur n'étoit pas un mal? Qu'en diroit toute cette foible Philoſophie, qui défendoit ſi mal un de ſes ſectateurs contre les attaques de la goutte, qu'il ne pût s'empécher de faire cõnoître qu'il ſouffrolt en préſence même de ce grand Capitaine, qui cependant étoit venu de bien loin, pour être témoin de ſa conſtance? Qu'en diroit toute l'école des Stoïciens, dont les

plus belles maximes n'étoient pas à l'épreuve de quelques accez de fiévre,& qu'un de ſes premiers maîtres traitta lui même de chimerique&d'extravagãte,aux premiéres atteintes d'un mal de reins. Quelle ſeroit leur confuſion s'ils voioient un hõme dans la ſimplicité du Chriſtianiſme, ſoûaitter avec ardeur,demander inſtamment & avec larmes tout ce qui choque,tout ce qui détruit la nature; ſe faire un plaiſir de ce qui étoit l'objet,de ce qui étoit ſouvent l'écueil de leur force,appliquer tout ſon eſprit à invẽter&à exercer ſur ſoi-même toutes ſortes de rigueurs,être envieux des mauxd'autrui,ne pouvoir ſe paſſer de douleurs & de ſouffrances,& ne trouver point de peine égalle à celle de ne rien ſouffrir. Sainte grace de Jeſus-Chriſt, puiſsante & divine grace, digne prix du ſang & de la vie d'un Dieu, que ne peut point nôtre foibleſse, lors qu'elle eſt ſoûtenuë de vôtre force infinie! Mon Dieu que vous reparez avantageuſement les pertes de nôtre nature!Quelle trace de corruption en une ame que vous avez purifiée? Mais quelle difference prodigieuſe entre un homme que vous daignez fortifier de vôtre ſecours tout-puiſsant,& un autre hommo qui refuſe de s'en ſervir. Voila déja, ce me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, beaucoup plus que je n'avois promis au commencement. La mortification a fait en Saint François de Borgia, quelque choſe que la mort n'auroit pû faire; elle ne s'eſt pas contentée de le rendre inſenſible à la douleur,elle l'en a rendu inſatiable, mais elle a fait encore davantage, elle lui a inſpiré le même empreſsement pour le mépris,& une horreur extrême de tout ce qui a

coûtume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoi que la mort nous ôte tout ſentiment de douleur & de plaiſir, il ſemble toute-fois, que même dans le tombeau, on peut-être touché du mépris & de l'honneur. Tous les peuples de le terre ont été, ce ſemble, dans cette créance, lors qu'ils ſe ſont accordez à honorer les morts en mille maniéres differentes, & toutes les loix ont établi des peines, pour deshonorer les criminels que la mort arrache à la rigueur des ſupplices, comme ſi l'infamie étoit un mal qu'on pût encore reſſentir, lors qu'on a perdu le ſentiment de tous les autres. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt rien de ſi veritable, qu'on voit ſouvent l'amour de la gloire, & la crainte de l'abjection, ſubſiſter dans des cœurs, qui ne ſont preſque plus ſuſceptibles des impreſſions de la douleur, & qui ſe paſſent aiſément des plaiſirs terreſtres & ſenſibles. Les perſonnes ſpirituelles n'ignorent pas ce que je dis, elles ſavent que c'eſt-là un écueil, qui arrête la plûpart de ceux que Dieu appelloit à la ſainteté, que c'eſt un ennemi qu'il faut combattre long-tems, aprés avoir défait tous les autres.

Nôtre Saint dont la naiſſance étoit ſi illuſtre, dont les emplois dans le monde avoient été ſi éclattans, devoit apparemment être expoſé aux artifices de cét ennemi, & cependant voïez comme il s'en joüe dés le commencement de ſa vie religieuſe. Le Duc de Gandie, Meſſieurs, n'a pas plûtôt pris l'habit de Jeſuite, que le voila appliqué à ſervir les Maſons dans le College d'Ognate, à porter ſur ſes épaules des pierres & du mor-

tier, ce fut là son emploi durant l'espace de deux années, & dans Barcelone, dont il avoit été Vice-Roi, & où il avoit paru dans tout l'éclat, & toute la pompe qui a coûtume d'environner un Gouverneur de Province. Ne l'a-t-on pas veû durant le séjour qu'il y fit depuis, aller souvent lui même au marché public, y conduire un vil animal & le ramener ensuite chargé d'herbes & d'autres provisions. Etant à Valladolit, du tems que la Cour d'Espagne y étoit encore, il portoit souvent à manger aux pauvres dans les prisons. Bien loin d'avoir quelque égard au discours des libertins & aux jugemens des hommes du siécle ; bien loin, dis-je, de rougir d'une action si Chrétienne, il affectoit alors de passer par les ruës les plus fréquentes. Il apprit un jour que sa Majesté Catholique marchoit en calvacade accompagnée de toute sa Cour, & entre autres des Seigneurs de Borgia ses fils, lesquels y paroissoient en un tres superbe équipage, il prit si bien son tems, qu'il les rencontra en son chemin, & passa au travers de cette troupe brillante, vétu d'une robe déchirée, & portant sur la teste ce qu'il avoit préparé lui même pour ces mal-heureux.

Mais pour vous bien faire connoître quelle étoit la disposition de son cœur à l'égard de l'honneur & de l'humiliation, il faudroit que je pûsse vous ouvrir ce même cœur, & vous faire voir la peine qu'il souffre, la veritable affliction où il est, lors qu'il se voit honnoré des personnes même les plus mépriſables. Il faudroit vous faire cõprendre quelle étoit sa delicatesse sur ce point, & combien il falloit être sur ses gardes, quãd on traittoit avec

lui pour ne donner nulle marque qu'on ſe reſſouvient de ce qu'il avoit été dans le monde. Il faudroit vous exprimer les ſoins qu'il prenoit de ſe déguiſer aux perſonnes dont il n'étoit pas connû, avec quelle joie il ſouffroit le mépris & les inſultes que l'obſcurité de ſon état préſent, que ſes manieres ſimples & ſi éloignées de toute oſtentation, ne manquoient pas de lui attirer de tems-en-tems. Enfin avec quel empreſſement il alloit même au devant des mortifications que Dieu lui envoioit quelque-fois, bien moins ſans doute pour éprouver que pour ſatisfaire ſon humilité.

Il y a dans ſa vie des exemples de toutes ces choſes, mais des exemples illuſtres, & tout-à-fait dignes de l'attention dont vous honorez la vertu de ce grand Saint. Mais outre que le tems ne me permet pas de les rapporter ici tous, il y en a même quelques uns, que je ſerois obligé de taire par la crainte que j'aurois de bleſſer les oreilles délicates. C'eſt pour cette raiſon que je paſſe cette fameuſe nuit qui toute-fois lui parut ſi belle & ſi courte, lors que s'étant trouvé dans une chambre d'hôtellerie, couché ſur la terre ſelon ſa coûtume, aſſez prés du lit de ſon compagnon, il ſouffrit ſans ſe plaindre, ſans parler, ſans changer de place comme il lui étoit ſi aiſé de le faire, il ſouffrit, dis je durant toute la nuit qu'il lui crachât ſur le viſage, & qu'il le couvrit des phlegmes qu'une toux importune lui arrachoit de la poitrine, ſe réjoûiſſant de ſe voir ainſi traitté comme il le diſoit ſelon ſes mérites, & ravallé en quelque ſorte au deſſous de la bouë & de l'ordure.

De toutes les autres preuves qu'il a données de

ſon amour pour l'abjection, je me contenterai d'en rapporter une, mais qui toute ſeule eſt véritablement bien capable de confondre nôtre ambition, de nous donner du mépris, & pour les grandeurs de la terre, & pour ceux qui en paroiſſent ſi avides. Vous ſavez, Chrêtiens Auditeurs, avec quelle ardeur on a coûtume de chercher les dignitez Eccleſiaſtiques, quand une fois on s'eſt mis en teſte qu'il n'eſt pas impoſſible d'y parvenir, vous ſavez combien de reſſors on fait joüer, combien d'artifices on met en uſage, à combien de baſſeſſes on s'aſſujettit, pour montrer enfin à des honneurs, dont cependant on ne peut ſe rendre digne, qu'en les fuiant. Il ſembloit que toute la terre eût conſpiré pour y élever Saint François de Borgia.

L'Empereur Charles-Quint, Philippe II. ſon fils, Paul III. Jules III. Paul IV. & Pie IV. deux grands Rois, & quatre Souverains Pontifes n'oublierent rien pour l'y porter. Jamais il ne pût y conſentir. La premiére fois qu'on en parla il s'enfuit de Rome, & s'alla cacher dans le fond de la Biſcaye, juſqu'à ce que cette tempête fût diſſipée. Toutes les fois qu'il en étoit menacé, il fondoit en pleurs, il étoit inconſolable, il demandoit à Dieu qu'il le fit mourir; Enfin par une conſtance inoüie; il refuſa le chappeau de Cardinal juſqu'à ſept-fois, & ce qui me paroit encore plus héroïque, c'eſt qu'un des Papes que j'ai nômez, le lui aiât mis en main, pour le donner a celui de ſes fils qu'il lui plairoit, il ne voulut point accepter cette grace, il fut inſenſible à la voix du ſang, aux plus-tendres mouvemens de la nature, il ne ſe reſſouvint point qu'il étoit pére, ſon cœur, cette partie de

l'homme qui ſuivit toutes les autres, ne fut point touché de cette atteinte, qu'il reçeût dans l'endroit de tous le plus ſenſible ; tant il eſt vray qu'il n'avoit plus de ſentiment, qu'il ne vivoit plus, qu'il étoit mort à toutes choſes.

Mais ce ne fut pas dans cette ſeule occaſion qu'il parut auſſi inſenſible au ſang & à la chair, qu'il l'étoit à la douleur & à la vanité du monde. Dans le tems que la Ducheſſe ſa femme étoit malade de la maladie dont elle mourut, Dieu lui aiant fait connoître qu'il n'attendoit que ſa réſolution pour l'appeller à ſoy, ou pour lui prolonger la vie, s'il le ſoûaittoit de la ſorte, il refuſa de ſe déterminer ſur un choix qui paroiſſoit ſi facile, il s'abandonna tout entier à la providence, & aima mieux perdre pour toûjours la perſonne du monde qu'il aimoit le plus, que de ne dépẽdre pas en cela auſſi bien qu'en tout le reſte de la ſeule volonté de Dieu. On le vit depuis apprendre ſans émotion les accidens les plus tragiques arrivez en la perſonne de ſes enfans. Il alloit au palais de la Regente d'Eſpagne, lors qu'il receût la nouvelle de la mort de la Conteſſe de Lerme ſa fille, il ne laiſſa pas de continüer ſon chemin ſans en être troublé le moins du monde, il entretint d'abord la Reine de toute autre choſe, il la conſola même enſuite de cét accident, dont il devoit être incõſolable. Cette Dame étoit une des plus belles, des plus ſpirituelles, des plus vertueuſes de toute la Cour, & elle avoit été ſurpriſe d'une mort ſubite & à la fleur de ſon âge, ſes admirables qualitez la firẽt regretter de tout le mõde à la reſerve de ſon Pere. Dom Alvare de Borgia ſon troiſiéme fils prétendoit d'épouſer

la Marquise d'Alcanizze la plus noble & en même tems la plus riche héritiere qui fut alors dans le Royaume d'Espagne; la chose dependoit de Pie IV. lequel avoit pour nôtre Saint une vénération & une tendresse extraordinaire. Quelques instances qu'on lui fit de toutes parts, on ne peut jamais l'obliger d'en dire un seul mot à sa Sainteté, non pas même de lui faire entendre que Dom Alvare étoit son fils: & le Pape l'ayant enfin appris d'alleurs, nôtre Saint le pria de laisser la chose à la disposition de cette jeune Marquise, & de ne se mettre pas au hazard de lui faire violence pour favoriser sa maison. Il fit encore plus auprés de l'Empereur Charles-Quint, il le sollicita en faveur de l'Amirante de Castille contre le Duc de Gandie son aîné, & ce qui rend cette action encore plus admirable, c'est que le droit de son fils étoit fort bon quoi qu'il fût litigieux, mais il disoit qu'il falloit faire grace à sa partie parce qu'il n'avoit pas autant de bien que le Duc de Borgia. La charité qui embrasse toutes sortes de personnes, avoit pris en son cœur la place de toutes les affections terrestres & naturelles, elle y vivoit, elle y regnoit toute seule, elle l'avoit porté non seulement à quitter son païs & sa famille, mais encore à les oublier, à les haïr, même en quelque sorte.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, quel est l'état où la mortification l'avoit reduit à l'égard de toute les choses du monde. Quand aprés l'avoir consideré avec un peu d'application, je m'abaisse à examiner la disposition, où nous sommes à l'égard de ces mêmes choses, je ne saurois vous exprimer

quel est mon étonnement, Saint François de Borgia étoit homme comme nous, Chrétiens Auditeurs, & nous sommes Chrétiens aussi bien que lui, il avoit comme nous un corps foible & sujet à bien de miseres, nous avons comme lui une ame à sauver, une ame immortelle, capable d'aquérir ou de perdre Dieu, nous vivons tous dans la même religion, nous attendons les mémes récompenses; Le Dieu que nous servons est le méme Dieu; Et cependant quelle prodigieuse opposition entre sa conduite & la nôtre, entre ses desirs & nos passions, entre ses appréensions & nos craintes? D'où vient qu'il a eû pour la pauvreté des tendresses & des empresemens incroiables, & que nôtre amour pour l'or & pour l'argent va jusqu'à l'idolatrie. D'où vient qu'il faisoit si peu de cas de l'éclat & de l'honneur du monde, & que nous sacrifions à ce faux éclat, à cet honneur imaginaire & nos biens, & nos vies, & nos ames: Qui se trompe si horriblement sur le sujet des mépris & des souffrances? Est-ce ce grand Serviteur de Dieu, qui ne peut s'en rassasier? Est-ce nous qui fuions jusqu'à l'ombre de la douleur & de l'humiliation? Quel étoit son desespoir de faire des vœux pour obtenir des croix & des maladies? Ou si nous recõnoissons au contraire que c'étoit là l'effet d'une prudence trés éclairée, quel est nôtre aveuglement de demander au Ciel des miracles, pour être délivrez des plus legeres afflictions?

Si nous étions ennemis declarez de l'Evangile qu'il a suivi, si l'on nous avoit élevez dans une croiance toute contraire à la sienne, si nous étions

infidelles, ou méme ſans religion, pourrions nous avoir des ſentimens plus oppoſez à ceux que la foi avoit inſpirez à ce grand Saint. Une ſeule maxime de Jeſus-Chriſt, une des veritez qu'il nous a préchées l'a porté à ſe haïr d'une haine irreconciliable ; nous les croions toutes ces adorables, ces éternelles veritez, & nous les croions au point de donner tout nôtre ſang pour les ſoûtenir, & néanmoins elles ne ſauroient même moderer en nous l'amour exceſſif que nous avons pour nous mèmes. Quel obſtacle trouvent-elles donc en nôtre cœur ? Quelle épouvantable malediction rend ſi foible à nôtre égar une doctrine qui a été ſi puiſſante ſur ſon eſprit ? Qui nous a donc enſorcelez de la ſorte. Car enfin je ne ſaurois expliquer autrement cette ſurprenante contradiction, que je trouve entre nôtre foi & nôtre vie, nous croions que les Saints ont pris le parti qu'il falloit prendre ; nous les eſtimons bien-heureux d'étre entrez dans les voies que la grace leur marquoit, & au même tems que nous le diſons, que nous le penſons, nous nous égarons de plein gré dans des routes perduës & décriées, nous faiſons tous nos efforts, pour nous ouvrir des chemins tout oppoſez.

Au reſte, Chrétiens Auditeurs, cette mortification dont on nous parle dés l'entrée de la vie ſpirituelle, ne nous doit point faire de peur. Elle n'eſt pas ſi affreuſe qu'on l'imagine; il faut qu'elle ait de grands charmes, puis qu'elle peut adoucir & méme rendre delicieuſes toutes les rigueurs qu'elle nous fait embraſſer. Mais ſouvenez vous de ce que je vous ai dit dés le commencement, ſouve-

nez-vous, dis-je, qu'elle ſemble à la mort, c'eſt-a dire qu'elle affranchit l'ame en s'aſſujettiſſant le corps, & qu'ainſi elle rédonne à nôtre eſprit, avec uſure tout ce qu'elle ſemble ravir à nos ſens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette verité dans la deuxiéme partie de ſon éloge. La mortification l'avoit tellement détaché des choſes ſenſibles qu'on l'auroit pris pour un corps ſans ame & ſans ſentiment, c'eſt ce que je vous ai montré juſqu'à cette heure ; mais elle lui a facilité l'exercice de la contemplation en un point qu'on le prendroit pour un eſprit ſans corps, & tout-à-fait dégagé de la matiére, c'eſt ce que je vais tâcher de faire voir, mais ſi brévement qu'on n'aura pas lieu de s'ennuier.

La liberté dont joüit une ame aprés la mort, ne conſiſte pas ſeulement en ce qu'elle n'eſt pas dans cette étroitte priſon, que Dieu lui avoit bâtie de ſes mains, & où il la tenoit attachée par des liens inviſibles; elle conſiſte principalement en une indépendance ſi abſoluë de toutes les choſes créées, qu'elle n'a beſoin de nul ſecours, pour aller à ſon Créateur, & que rien n'eſt capable de l'empêcher de s'unir à Dieu que Dieu méme. Elle conſiſte en ce que l'inclination naturelle qu'elle a de retourner à ſon principe, laquelle étoit comme étouffée ſous la peſanteur de la chair, ſe réveille alors toute entiére, & l'emporte vers cét objet avec tant de force que la violence qu'elle ſouffre, quand elle eſt arrêtée par le poids de ſes injuſtices, eſt la plus cruelle peine qu'elle endure dans les enfers. Il eſt vrai qu'elle ne quitte le corps qu'à regret : le combat qu'on lui voit ſoûtenir avec tant d'opiniâ-

treté au moment de sa délivrance, fait assez voir qu'elle aime ses chaînes, ou parce qu'elle n'a jamais goûté la liberté, ou parce qu'elle est accoûtumée à la servitude. C'est ainsi que les enfans d'Israël ne pouvoient se résoudre à quitter l'Egipte, parce qu'ils y étoient nez, & qu'ils n'avoient jamais veû la terre promise, c'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves qui refusent aprés quelque tems de sortir d'une condition si mal-heureuse, tãt ils se sont endurcis aux miseres, qui en sont inseparables. Mais dés que l'ame se sent libre, & qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature, elle est bien éloignée de soûpirer pour sa demeure de bouë, ce seroit pour elle un grand supplice d'être contrainte de s'y r'engager. De sorte que pour la punir de ses desordres passez par une peine sensible & proportionnée au mauvais usage qu'elle a fait des créatures, Saint Tômas a crû que Dieu se contentoit de la renfermer dans un autre corps dont elle ne sauroit se dégager. Supplice si grand, dit cét Ange de l'école, que c'est en vain qu'on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux & des flammes les plus cruelles.

Voila, ce me semble, une peinture assez naïve de la disposition interieure de saint François de Borgia. Voila à peu-prés l'heureux état où la penitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair; non seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre & materiel; mais encore il se porte à Dieu dans la priére sans effort, sans se faire violence, sans trouver d'obstacle à ce mouvement, qui l'unit au centre de son repos

au contraire il ne ſauroit s'en détacher qu'avec peine. C'eſt un tourment pour lui de ſe voir encore aſſujetti aux néceſſitez de la nature, d'être contraint de ſonger à autre choſe qu'à ſon bien-aimé, d'être embarraſſé de quelqu'autre ſoin que de celui de lui plaire. Ne rappellons point ici le ſouvenir de nos miſeres, elles ne ſont que trop préſentes à nôtre eſprit. Nous nous plaignons tous les jours de nôtre peu d'application à la priere, & de l'importunité d'un nombre infini de penſées ou criminelles ou frivoles, qui ſe ſuccedent les unes aux autres ſans nous donner preſque un moment de relâche. Plaignons nous plûtôt du peu de ſoin que nous avons de purger nôtre cœur des affections terreſtres & ſenſuelles, plaignons-nous de nos paſſions mal mortifiées, du déreglement & de la multiplicité de nos deſirs. Saint François de Borgia qui n'avoit plus d'attachement que pour Dieu, n'avoit pas de peine à lui donner toutes ſes penſées; au contraire il ne pouvoit ſans une réflexion tres particuliere, s'appliquer aux choſes qui ne regardoient pas Dieu immediatement: Et nonobſtant tous les efforts qu'il faiſoit pour s'y rendre attentif, ſon eſprit ne laiſsoit pas de lui échaper tres ſouvent, & de l'abandonner au milieu des converſations & des affaires, ſans qu'il fut alors en ſon pouvoir de le faire revenir. Juſques-là qu'aiant un jour levé les yeux vers le ciel, comme par hazar, il demeura neuf heures entiéres en cette même poſture, comme ſi ſon ame ſe fut abſentée pour tout ce tems-là, & l'eût laiſſé ſans mouvement & ſans vie.

On peut dire avec verité, que preſque toute ſa

vie

vie fut une oraison continuelle, nul objet, nulle occupation, nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il étoit en la présence de Dieu. Mais outre cette veüë si constante du Créateur présent & agissãt en toutes choses, outre le tems qu'il prenoit si souvent pour se redemander compte de ses actions, & pour se confesser deux fois le jour, outre sept visites qu'il rendoit châque jour en divers tems, à Jesus Christ caché sur l'Autel, sans parler ni de l'Office divin qu'il recitoit avec tant de dévotion & tant de respect, ni de la Messe qui ne duroit pas moins de trois heures, sur-tout lorsqu'il ne celébroit pas en public. Outre cela, dis-je, il donnoit à la méditation, tous les jours & en tout tems, six heures consecutives sans interruption à genou, teste nuë, la face contre terre, & la bouche même appliquée sur le pavé.

Que si vous me demandez avec quelle attention il faisoit une si longue priére, je vous repondrai qu'elle étoit si grande & si forte, que le planché sous lequel il prioit aiant un jour fondu sur lui, & une des poutres lui aiant fait une large plaïe à la teste, ni le fracas d'une ruine si inopinée, ni la douleur d'une blessure si dangereuse, ni le sang qui en sortoit en abondãce ne fut capable de le distraire. Il prioit une autre fois dans un carosse, tandis que des chevaux fougueux l'emportoient avec furie au travers des haillis & des précipices, ceux qui s'y trouverent avec lui se jetterent promptement à terre pour sauver leur vie: Saint François de Borgia ne s'apperçeût pas même de ce danger, il continua sa priére nonobstant les secousses horribles dont il étoit agité & les cris effroiables de ceux

qui le voioient dans un peril ſi évident. Et ne croiez pas, Meſſieurs, que ce fut-là quelque choſe d'extraordinaire à ſon égard, tous les jours durant le tems de ſon oraiſon on entroit, on reſſortoit de ſa chambre, on y faiſoit tout ce qu'on y pouvoit avoir à faire, on s'y entretenoit méme tout-haut, avec autant de liberté que lors qu'il étoit abſent, tant on étoit perſuadé qu'il ne pouvoit être interrompu, & qu'il perdoit alors l'uſage de tous les ſens. Maintenant que je vous explique ce qui ſe paſſoit dans de ſi longs & de ſi fervens entretiens; que je vous diſe les graces extraordinaires qu'il y a puiſées, les careſſes ſignalées qu'il y a receûes; c'eſt à quoi je ne crois pas qu'on s'attende, aprés ce que j'ai dit de l'amour que ce Saint avoit pour l'humilité. Un homme qui ſoûaittoit avec tant de paſſion d'être mépriſé des autres hommes, n'avoit garde de publier des faveurs qui lui auroient attiré la vénération de tout le monde. De toutes ces choſes on n'a pû ſavoir que ce qu'il n'a pû cacher.

Les lumiéres dont il étoit tout pénetré dans le tems de ces bien-heureuſes converſations, ſe répandoient quelquefois hors de lui-même, & produiſoient un ſi grand jour, que non ſeulement les lieux les plus tenebreux en étoient entiérement éclairez, mais qu'on n'en pouvoit même ſoûtenir l'éclat. Il a été veû en cét état plus d'une fois, mais il y a bien de l'apparence que cela lui eſt arrivé ſouvent qu'on ne s'en eſt pas apperçeû. Je ne vois pas à quel deſſein il choiſiſſoit toûjours le tems de la nuit, pourquoi il ſe plaiſoit ſi fort dans les endroits les plus écartez, & qu'il s'y fermeroit

même si soigneusement; lui qui avoit si peu besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne vouloit par toutes ces précautions s'empêcher d'être surpris dans de pareilles extases. Il disoit lui même qu'un quart d'heure de son oraison le récompensoit bien de toutes les délices qu'il avoit quittées pour l'amour de JESUS-CHRIST. C'est pour cela qu'il étoit surpris, & qu'il se plaignoit de son Compagnon, toutes les fois qu'il l'avertissoit que les six heures étoient passées s'imaginant toûjours qu'il ne faisoit encore que de commencer : C'est pour cela, que lors qu'on avoit oublié de l'avertir, il oublioit lui même & le repas & toutes ses autres affaires, de sorte qu'on le trouvoit à l'entrée de la nuit, au même lieu & dans la même posture où il s'étoit mis le matin pour prier Dieu.

Je ne parle point de la connoissance de l'avenir dont Dieu lui avoit fait part en tant de rencontres, la Providence divine a permis que sans y penser, il en ait donné des preuves trés-éclattantes qui sõt marquées dans l'histoire de sa vie. Je ne parlerai point non plus de ces priviléges si singuliers, si propres des purs esprits de pénetrer dans le fond des cœurs, de connoître ce qui se passe dans les lieux les plus-éloignez, de voir les choses invisibles & spirituelles; lors qu'il eut la veüe si long-tems attachée au firmament, croyez vous que durant tout ce tems-là son ame n'étoit occupée que de ce qui frappoit ses yeux, & qu'elle ne voyoit point au delà des étoilles & de l'empirée des objets dont il n'est pas permis à l'homme de discourir ? On raconte qu'un jour étant allé dans une Eglise, où l'on croioit que le Sacrement reposoit,

il dit en entrant que JESUS-CHRIST n'étoit point ſous les eſpeces qu'on y adoroit; En effet, on trouva qu'elles n'avoient pas été conſacrées ; ce n'eſt pas comme je penſe, qu'il découvrît rien alors, que ce que tous les autres appercevoient, puis que dans la verité il n'y avoit rien dans cette hoſtie, que ce qui paroiſſoit à tout le monde, il faut au contraire qu'il n'y vit pas ce qu'il avoit accoûtumé de voir dans toutes les autres, où ſans doute le Sauveur lui apparoiſſoit viſiblement en ſon humanité ſainte. C'étoit apparemment pour joüir d'un ſi beau ſpectacle, qu'au tems de la Meſſe on le voioit ſi appliqué à conſiderer ce Dieu inviſible, & qu'il le tenoit deux heures entiéres entre ſes mains avant que communier.

En voila bien aſſez, Chrétiens Auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuſe liberté, dont cette ſainte ame joüiſſoit depuis que la mortification l'avoit comme détachée de ſon corps. Il eſt inutile de vous répréſenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur, & quelle allegreſſe elle quitta ce méme corps, lors qu'il plût à Dieu l'en retirer entiérement. La mort peut bien être amere à ces hommes charnels, qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir ſur la terre, qu'à s'y attacher toûjours davantage, qu'à multiplier leurs chaînes & fortifier leur priſon. Mais un Saint qui ne poſſede rien dans le monde, qui n'aime rien dans le monde, dont l'ame ne tient plus au corps que par la ſeule volonté de Dieu, qui lui défend de prévenir le moment qu'il a marqué, de ſeparer ce qu'il a uni ; un Saint, dis-je, qui eſt dans cette diſpoſition, quelle nouvelle plus agréa-

ble peut-il recevoir que d'apprendre qu'il faut mourir. Saint François de Borgia étoit sur la fin d'un grand voyage qu'il avoit entrepris pas l'ordre exprés de Pie V. lors qu'il fut attaqué de la maladie, qui l'emporta. Cõme il étoit assez prés de Rome, il s'y fit porter pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses fréres. Le Pape, toute la Cour, toute cette grande Ville donna des marques d'une extrême douleur, au premier bruit qui se répendit du peril où il étoit. Pour lui il en versa des larmes de joie. Il chanta ce beau Cantique que Simeon composa dans le Temple, lorsqu'il eût veû de ses yeux le desiré des Nations & l'esperance d'Israël, *Nunc dimittis servuum tuum Domine secundùm verbum tuum in pace.* Enfin il voulut terminer une vie si chrétienne, par des solennelles actions de graces, qu'il rendit à Dieu pour quelques bien-faits importans, qu'il croioit avoir reçeu de sa bonté. Cette derniere action mérite bien d'être considerée avec un peu plus de loisir & il me semble que je ne saurois finir plus utilement ce discours, qui se doit tout raporter à l'édification de nos ames.

Messieurs, ce grand Saint avoit reçû du Ciel mille faveurs differentes, qui pouvoient être le sujet de sa gratitude & de ses remercimens; il étoit né avec un esprit égallement penétrant & solide, capable de soûtenir les plus grands emplois, & de réüssir dans les siences les plus épineuses: Pour la Noblesse il étoit fils de Jeanne d'Arragon petite fille du Roy Fardinand; sa maison étoit alliée deux fois aux Rois d'Arragon, une fois aux Rois de Naples, & une fois aux Rois de Navarre; il étoit

parent de Charles-Quint & de Philippe II. frere de deux Cardinaux, petit neveu de deux Papes. Les biens & les honneurs qu'il avoit poſſedez dans le monde avoient répõdu à l'éclat de ſa naiſſance. Il avoit eû d'un trés-heureux Mariage des enfans fort accomplis, qu'il laiſſoit joüiſſans de la faveur d'un grand Roy, & des premiers emplois de l'Eſpagne. Il y avoit peu de Princes Chrêtiens dans l'Europe dont il n'eût gagné l'eſtimé; & tout recemment en ſon dernier voyage, il venoit de recevoir des careſſes extraordinaires de Charles IX. de Catherine de Medicis, du Duc de Savoye, & de celui de Farrare ſon neveu. Dans la Religion il avoit paſſé par toutes les Charges, & mouroit enfin Superieur Genéral de toute ſa Compagnie. Mais hélas! que tout cela paroît peu de choſe à un homme qui ſe meurt, & qu'alors on ſe croit peu obligé à Dieu de ces ſortes de biens, dont on ne peut rien emporter en l'autre monde. Non, Meſſieurs, il ne penſe point à remercier Dieu, ni de ſes talens naturels, ni du haut luſtre de ſa famille, ni de ſes richeſſes paſſées, ni de la faveur des grãds de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans ſon Ordre, il le remercie de ce qu'il a eu le bon-heur de vivre dans la pauvreté, de ce qu'il a le bon-heur de mourir pauvre. Il le remercie non des honneurs qu'il a poſſedez, mais de ceux qu'il a fuis avec ſa grace, & de ce qu'il n'a pas permis que le monde le tirât de l'état de l'humilité & de mortification; où il acheve enfin ſes jours.

Il eſt vrai qu'il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup de le voir à cette derniere heure dans des ſentimens qu'il avoit eus à la fleur de l'âge, mais

de le voir à la mort rendre graces pour des bienfaits, qu'il avoit toûjours demandez durant sa vie. Savez vous bien, Chrêtens Auditeurs, que vous-mêmes lorsque vous serez au même état, vous-mêmes, dis-je, n'aurez pas d'autres pensées? Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établissement & la cõservation de vôtre fortune; tous vos vœux, toutes vos priéres tendent à faire réüssir divers desseins de vanité, d'ambition, d'avarice, à vous guerir des maux que vous souffrez, à détourner ceux qui vous menacent, à attirer la prosperité dans vôtre maison: Je ne sai pas si Dieu vous exaucera, mais je sai bien que ce ne sera pas pour avoir obtenu de pareilles graces, que vous le remercierez en mourant. Au contraire, si son aimable Providence vous a retenus dans l'obscurité & dans la misere, s'il vous a ôté les moiens de vous perdre; en vous ôtant des biens dont vous auriez pû faire un mauvais usage; s'il vous a ouvert le chemin du Paradis, en vous faisant entrer, quoique malgré vous dans celui des croix, en un mot, s'il vous a arraché de force ce dont vous n'aurez pas voulu vous détacher; Quelle reconnoissance ne lui témoignerez-vous point à ce dernier moment, où vous commencerez à connoître, combien toutes ses rigueurs vous auront été avantageuses. *Lætati sumus*, direz-vous alors avec le Prophete, *lætati sumus pro diebus, quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Oui, mon Seigneur, je commence à conter pour les plus beaux jours de ma vie, ces jours, où vous avez bien voulu me visiter & me frapper de vôtre main paternelle. Ce jour de honte & de con-

fuſion, où la perte entiére de mon honneur me dégoûta de la vanité, & me fit penſer à recouvrer vôtre grace ; ce jour de déſolation & de larmes, où en m'ôtant la perſonne du monde que j'aimois le plus, vous diſpoſâtes mon cœur à n'avoir jamais de paſſion que pour vous plaire. Mon Dieu, les heureuſes années que ces années ſteriles & maudites en apparence, qui m'ont obligé de retrancher le luxe & les délices de ma table, & m'ont gueri du trop de confiance que j'avois aux créatures. Les belles années que ces années de maladie & de langueur, qui en effaçant les traits de je ne ſai quelle beauté, m'ont affranchi tout d'un coup de mille piéges, que l'enfer tendoit à mon innocence! Les belles années que ces années de deuïl & de veuvage, qui m'ont banni des compagnies & des aſſemblées, qui m'ont inſpiré la componction & le deſir de ne penſer à l'avenir qu'à mon ſalut éternel. *Lætati ſumus pro diebus, quibus nos humiliaſti, annis quibus vidimus mala.*

Il eſt vrai, Seigneur, nous n'avons pas autant de courage que nôtre Saint, pour vous demander comme il a fait, des croix & des maladies, le mépris & la pauvreté ; mais vous ſavez mieux que nous ce qui nous eſt néceſſaire, aiez pitié de nôtre foibleſſe & de nôtre aveuglement. Ce ſont des biens que nous vous demandons, donnez-nous en de veritables, donnez-nous-en de ſolides. Ou fermez l'oreille à nos priéres, ou accordez nous quelque choſe dont nous vous ſachions gré à la mort, quelque choſe dont nous vous rendions d'éternelles actions de graces dans le ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXVIII.

POUR LE JOUR DE SAINT BONAVENTURE.

Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum.

Le Seigneur lui a donné la ſience des Saints. Sageſſ. chap. 10.

Saint Bonaventure a allié une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, & une dévotion trés-ſimple & trés tendre avec une merveilleuſe ſubtilité, & peutêtre appellé le Docteur humble & dévot par excellence.

LE grand Chancelier de l'Univerſité de Paris, aprés avoir lû les ouvrages de S. Bonaventure, ſoûaittoit que tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Téologie, n'euſsent point d'autre maître que ce grand Saint. Pour moi, Meſſieurs, aprés avoir

Grand saint qui fûtes si peu sensible aux vains applaudissemens du monde, qui emploiâtes tous vos talens non à vous faire admirer des hommes, mais à faire aimer vôtre Dieu; ne permettez pas que vôtre sainteté, dont je m'en vais faire le portrait, ne produise dans mes Auditeurs qu'une admiration vaine & sterile, il y a dans vôtre vie des exemples pour tout le monde, obtenez nous du S. Esprit la grace d'en être touchez, & ne refusez pas d'appuier de vôtre credit la priere que nous allons faire pour ce sujet à Marie. *Ave Maria.*

On dit assez communement que la sience est également fiere & sterile, qu'elle enfle le cœur & qu'elle ne le nourrit pas, qu'elle éclaire, à la verité ceux qui en étant destituez ont l'avantage de la voir briller dans les autres, mais qu'elle ne fait qu'éblouïr les esprits qui la possedent. On a tort, Chrétiens Auditeurs, de faire tomber ce reproche sur cette divine lumiére, laquelle est sortie de la même source, qui a produit le Verbe Eternel, & que Dieu n'a communiquée aux hommes qu'à dessein de les rendre plus semblables à lui même. Non, Messieurs, la sience n'est nullement coupable d'un si grand desordre, les savans peuvent étre superbes & indévots, mais s'ils se connoissent mal eux-même, s'ils aiment peu Dieu, dont toutefois ils ont une connoissance plus parfaite que les autres; ils seroient ridicules de s'en prendre à ce soleil bienfaisant, dont l'effet le plus naturel est de porter par tout & la lumiére & le feu, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes: ce sont eux qui par la corruption de leur esprit infectent les raïons, dont ensuite leurs cœurs sont empoisonnez, & les té-

nebres dont ils se plaignent, sont une suite nécessaire des vapeurs, dont ils envelopent ce bel astre.

La sience, Chrêtiens Auditeurs, enfle les esprits foibles & peu solides, elle seche les cœurs impurs & terrestres, mais elle a des effets tout contraires par tout où elle trouve d'autres dispositions, elle inspire aux Saints le mépris d'eux-mémes & l'amour de Jesus-Christ, elle les affermit dans l'humilité, & cause à leur ame un renouvellement de ferveur qui les porte à se sanctifier toûjours davantage. Ce n'est pas que la sience des gens du monde soit d'une autre nature que la sience des Saints; mais c'est que les Saints ne gâtent point la nature de la sience, & qu'ils savent faire un bon usage d'une chose dont le monde veut abuser.

Nous verrons la preuve de cette verité dans toute la suite de ce discours, le seul exemple du S. Docteur dont nous honorõs la memore, est capable de nous en convaincre. Je vous montrerai dans les deux parties de son éloge que la sience ne l'a point enflé, que l'école ne lui a point seché le cœur. C'est à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles & des plus sublimes connoissances, & que sa dévotion ne l'a point abandonné dans les études même les plus épineuses & les plus seches. Je vous ferai voir qu'on le doit appeller le Docteur humble & devot par excellence, puis qu'il a alliée une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, ce sera le premier Poinct; une dévotion trés-simple & trés-tendre avec une merveilleuse subti-

lité, ce sera le second. Voila, Messieurs, tout le sujet de cét entretien.

Tous les Savans sont obligez d'avoüer que nôtre Saint a porté la sience & de l'Ecriture & de l'Ecole au plus haut point qu'on l'ait encore veüë, que de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui, il y en a peu qui aient fait paroître un esprit aussi élevé & aussi penétrant que le sien, & qu'il n'en est point du tout, qui aient joint plus de solidité à tant d'élevation, plus de failcité & de metôde à une si grande sublimité.

Gerson un des plus saints & des plus celébres Docteurs que la France, que l'Egliſe même ait jamais porté, aprés avoir vieilli dãs l'étude des siences speculatives & morales; aprés les avoir longtems enséignées avec éclat, & enrichi méme le public du fruit précieux de ses méditations & de ses veilles. Ce grãd homme, dis-je, se reproche d'avoir perdu tout le tems qu'il n'a pas emploié à lire S. Bonaventure. J'ai rougi, dit-il, du vain caquet de mon éloquence; ce sont ses termes, lors que sur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce saint Pére. Que cherche-je donc ailleurs, me suis-je dit à moi méme, pourquoi user mes forces par un travail inutile, cette doctrine ne me suffit-elle pas, où est ce que j'espere d'en trouver une meilleure? Qu'est-il besoin de tant écrire & de tant dicter. Songeons à multiplier les copies des livres que ce grand Docteur nous a laissées, & ne pensons plus à en faire de nouveaux. *Sufficit tibi hæc doctrina, ut quid stulto labore consumeris? Quid dictas? Quid scribis? Multiplicentur potius & transcribantur opera Doctoris istius.* Je ne sai, dit-il, en un autre en-

droit ſi l'Univerſité de Paris a jamais donné au monde un Docteur, qui puiſſe aller du pair avec Saint Bonaventure. *Neſcio ſi unquam talem Doctorem ſicut Bonaventuram habuerit ſtudium Pariſienſe.* Ce grand homme, Meſſieurs, lors-qu'il écrivoit ces paroles, n'avoit pas oublié l'heureuſe fecondité de cette illuſtre Academie; Il ſe reſſouvenoit du fameux Maître des ſentences, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Alés, il avoit devant les yeux le Docteur ſubtil, & le Docteur Angelique, & afin qu'on ne croie pas que ces mots ſont échapez à ſa plume, il a bien oſé dire ailleurs que de tous les Docteurs, il n'en excepte pas un ſeul, que de tous les Docteurs, Saint Bonaventure eſt celui qu'il eſtime davantage. *Si quaratur à me, quis inter cæteros Doctores plus videatur idoneus, reſpondeo ſine præjudicio quod Sanctus Bonaventura?*

C'eſt, Meſſieurs, ce que ce grand perſonnage a jugé de nôtre Saint. Je ne ſai ſi l'on auroit pû lui donner de plus-beaux éloges; mais il eſt tout viſible qu'il ne pouvoit rencontrer un panegiriſte plus illuſtre, qu'il n'en pouvoit avoir de plus deſintereſſé, de plus clair voyant, & qui fût plus-digne lui-même des loüanges qu'il donne avec tant d'équité.

Si vous deſirez de ſavoir ce que les Souverains Pontifes en ont penſé, il ſemble, au ſentiment de Sixte. V. que le Saint Eſprit s'eſt exprimé par ſa plume; Toute l'Egliſe qui lui a donné rang parmi les Saints l'a mis en même tems au nombre des Péres, c'eſt un des oracles qu'elle conſulte, lors qu'elle veut elle même déclarer ſes ſentimens & prononcer ſes oracles, c'eſt peu que de dire que les

Papes ont autorisé sa doctrine par des Bulles autentiques, ils tâchent d'autoriser leurs decisions par cette méme doctrine, & aprés lui avoir comme marqué sa place parmi les docteurs ils font gloire d'être eux-mêmes de ses Disciples. Mais une si éminente doctrine ne sera-t-elle point un ennemi bien redoutable pour l'humilité de nôtre Saint; Lequel des deux devons-nous appréender davantage, ou que sa modestie comme un nuage sombre & épais, ne nous dérobe une si grande lumiére, ou que tant de lumiere ne dissipe entiérement ce nuage. Mais non, ni l'un ni l'autre n'est à craindre, sa sience ne servira qu'à donner du prix à sa modestie, & son humilité qui tâchera en vain de détourner les loüanges & les honneurs, qui sont dûs à une si haute sience, ne fera que se les attirer à elle-méme. En effet elle a paru cette lumiére, mais avec un éclat si surprenant que ce n'est que un petit miracle, que toute la terre en aiant été remplie, lui seul n'en ait point été ébloüi. Il ne fut pas plûtôt entré dans l'Ordre de S. François, qu'il fit paroître un genie capable des emplois les plus éclattans, mais en même tems un cœur avide des plus humilians & des plus obscurs: on l'envoia bien-tôt à Paris, où l'on venoit déja de toutes parts, pour apprendre sous les premiers maîtres du monde & les lettres humaines & la sience divine. A peine eût il pris deux ou trois ans les leçons du celebre Alexandre de Alés, qu'il fut capable d'en faire aux autres, tout l'Ordre jugea déslors qu'il pouvoit remplir la place de son maître, & qu'il étoit tems de le faire monter sur un téatre d'où l'õ peut dire qu'il avoit à parler à

Le jour méme qu'il fut receû pour profeſſer la Théologie, le grand Saint Tômas avec qui il eût depuis une liaiſon fort étroitte, fut préſenté pour être admis au même emploi. Saint Bonaventure qui devoit paſſer le premier pour des raiſons que l'hiſtoire n'a pas remarquées, lui voulut ceder cét honneur, & fut ravi de trouver une occaſion de pratiquer l'humilité, en un jour qui n'étoit, ce ſemble deſtiné que pour ſa gloire. Je ne ſai, Chrétiens Auditeurs, ce que vous penſez de cette action, mais ſans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir ſon rang, & de profiter de ſes avantages, ſans parler des raiſons ou des prétextes que la gloire, que l'interêt de l'Ordre auroit pû fournir à l'ambition de quelqu'autre, je vous prie de faire réflexion qu'en cette rencontre, ſon humilité avoit à combattre l'humilité d'un Saint & d'un trés grand Saint, qu'elle étoit la plus foible, puiſque la regle & le droit lui étoit contraire, & que neanmoins elle eût l'avantage ſur la vertu d'un homme, qui ne manqua pas de ſe bien défendre, & qui voyoit aſſez qu'on lui arrachoit une gloire ſolide, une couronne immortelle, ſous prétexte de lui ceder une vaine preſſeance.

Il commença donc à expliquer publiquement l'écriture & le Maître des Sentences, avec tout le ſuccés qu'on s'étoit promis de ſon eſprit & de ſon application. La qualité de ſes Auditeurs, leur nombre, & leurs applaudiſſemens confirmerent bien-tôt le jugement, que ſes Superieurs avoient fait de ſa ſuffiſance, ſon nom devint celébre par toute l'Europe, il fut porté au de-là des Alpes, & faillit à lui attirer de la Cour de Rome un hon-

neur

neur qu'il ne redoutoit gueres moins que les foudres du Vatican. Clement IV. lui fit présenter l'Achevéché d'Ebora, l'une des plus riches & des plus grandes Eglises d'Angleterre; non seulement il la refusa, mais son humilité le rendit si éloquent en cette rencontre que Rome approuva son refus, soit que le Pape en vît la justice dans les raisons qu'il en rendit, ou comme il est bien plus probable qu'à travers les prétextes, dont il se servoit pour le colorer, il fit paroître tant d'horreur, pour tout ce qui avoit de l'éclat aux yeux des hommes, que le Saint Pére ne pût se resoudre à lui faire plus grande violence.

Aprés avoir détourné ce coup, il continua d'enseigner d'urant l'espace de sept années; saint Tômas l'Ange & le soleil de l'école, fut un de ses auditeurs les plus assidus, il ne pouvoit assez admirer les lumieres de son esprit. Il apprenoit, disoit-il, dans ses leçons quelque chose qu'il cherchoit en vain dans tous les livres; son admiration alla si avant qu'il crût enfin que S. Bonaventure tiroit de quelque veine secrette une doctrine si rare & si précieuse; Il s'en ouvrit à lui un jour qu'il étoit dans son étude, le conjura de ne pas lui cacher plus long tems les livres singuliers, dont il se servoit pour composer ses écrits. Le Saint lui présenta d'abor quelques volumes qu'il lisoit assez souvent, mais S. Tômas s'étant apperceû que c'étoient les mêmes qui étoient entre les mains de tout le monde: Ah, lui dit-il, mon cher pere que vous sert-il de me le dissimuler, ce ne sont pas là les sources d'où vous puisez tant de richesses. j'ai lû ces Auteurs, j'en ai même lû plu-

ſieurs autres que je ne vois point ici & cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous poſſedez depuis ſi long-tems, & dont vous perſiſtez inutilement à vouloir me faire un miſtére.

En verité, Meſſieurs, une déclaration ſi ſimple & ſi naïve, ſi éloignée de toute apparence d'affectation & de flatterie, faite par un homme d'un mérite ſi extraordinaire & ſi reconnû parmi les Savans, n'eſt-elle pas un bel éloge pour le Saint dont nous Parlons? Pourra-t'il bien reſiſter à une atteinte ſi impreveüe? Comment eſt-ce que ſon humilité ſe défendra de ces loûanges ſi magnifiques, & ſi peu ſuſpectes? Il s'en défend, Chrêtiens Auditeurs, de la maniére que les Saints ont coûtume de ſe défendre du profond reſpect & de la juſte admiration, que les hommes ont pour la vertu, il rapporte toutes choſes à leur principe. Vous avez raiſon, lui dit-il, ce n'eſt là que la moindre partie de nôtre Bibliotéque, mais voyez la toute entiére en ce Crucifix, voila la ſource que vous m'accuſez de tenir cachée, c'eſt de là & de mon eſprit ſombre & ſterile, qu'eſt ſorti ce que vous avez trouvé de raiſonnable de ma doctrine, ces plaïes ſont toûjours ouvertes & toûjours inépuiſables, il eſt aiſé de paroître riche & liberal, quand on eſt maître d'un ſi grãd fond, quand on n'a qu'à recevoir & à répandre. Il y a long-tems que je ſerois épuiſé ſans un ſecours ſi préſent, mais ce n'eſt pas la premiére fois que Dieu a fait des miracles, qu'il a délié la langue des muets, qu'il s'eſt ſervi de la bouche des enfans, pour rendre ſes oracles les plus celébres.

Voila, Meſſieurs, quelles étoient les armes

qu'il opposoit aux traits de la vanité, voila quels étoient ses veritables sentimens, c'étoit ces sentimens humbles & modestes qui faisoient dire au grand Alexandre de Alés, que son cœur n'avoit point été infecté par le peché du premier homme, c'est-à-dire qu'on n'y découvroit nulles traces de ce mal-heureux orgueil, à quoi tous les hommes ont une pente si naturelle, depuis qu'il porta leur pere à se revolter contre son Dieu. C'est peu dire, qu'on ne remarquoit en lui nul vestige de l'orgueil d'Adam, l'humilité sainte de Jesus-Christ paroissoit dans toutes ses actions; elle se produisoit dans tous ses discours, on la voit encore aujourd'hui retracée en tous ses livres; on ne sauroit presque lire sans rougir ce qu'il dit lui-méme de ses ouvrages, il reconnoît qu'ils sont tout pleins d'ignorance & peut-être même d'erreurs: il ne se contente pas de les soûmettre à l'Autorité de l'Eglise, il les abandonne sans peine à la censure de tous ses Lecteurs, il les prie même de corriger ses fautes, de se défier de ses sentimens & de sa doctrine. Il n'y a pas jusqu'à son stile, jusqu'à ses expressions qui ne soient humbles & retenuës, il évite par tout de parler le langage des Savans & des Docteurs, il ignore tous ces grands mots, qui souvent sont la marque de l'enfleure du cœur, plûtôt que de l'élevation de l'esprit de ceux qui en usent, & c'est pour cette méme raison qu'on ne le voit point emploier les termes obscurs & mistérieux, dont quelques doctes affectent de révétir des pensées simples & communes, pour attirer l'admiration des idiots.

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand

Saint que l'amour tendre & sincere qu'il conserva toûjours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la veritable vertu, il y a lieu de se défier d'une humilité qui s'en tient aux sentimens interieurs, & qui ne passe point jusqu'à se plaire dans l'objection & dans le mépris. On auroit dit que saint Bonaventure étoit dans un état violent, tandis qu'il étoit hors des exercices d'humilité, dés qu'il étoit maître de ses actions, il y retournoit comme à son centre. Le pourrez-vous bien croire, Chrétiens Auditeurs, que lorsqu'il fut destiné pour enseigner publiquement la Téologie, il ne put consentir qu'on le déchargeât du soin des malades, qu'on avoit accordé auparavant à ses instantes priéres? Que quelque rang que sa réputation, que son merite lui ait donné dans son Ordre, il n'a jamais crû qu'il fut indigne de lui, de s'abbaisser jusqu'à rendre au plus petit de ses freres, les services les plus rebutans & les plus vils. Que durant tout le tems qu'il fut à Paris, nonobstant ses occupations qui se multiplioient tous les jours, quoi qu'il eût besoin de beaucoup de loisir, pour preparer ses leçons publiques, pour repondre en particulier à ceux qui venoient à lui de toutes parts comme à l'oracle; pour satisfaire aux desirs des personnes illustres ou par leur pieté, ou par leur savoir, ou par leur naissance, dont il étoit éternellement assiégé, quoi qu'outre le travail ordinaire, il eut toûjours entre les mains quelque ouvrage de consequence, & que tantôt ses Superieurs, tantôt les Souverains Pontifes se servissent de sa plume, pour reprimer les ennemis

de l'état Religieux & de l'Eglise Catôlique; Quoi-qu'à l'exercice de l'école il ioignit encore celui de la prédication, croirez-vous, dis-je, Messieurs, que nonobstant tout cela il ne manqua jamais durant l'espace de dix-sept années, de donner prés de la moitié du jour au service des malades, & aux autres offices de la maison? Qu'il le faisoit beau voir ce grand homme au sortir d'une chaire, où il avoit paru comme un soleil, passer dans une cuisine, y rendre une obéissance aveugle au plus bas officier du Convent. Quel spectacle & pour le Ciel & pour la terre, lors que cét incomparable Docteur se déroboit à la conversation des grands du monde, & à l'étude des siences les plus sublimes, pour entrer dans une infirmerie, & s'y aquiter exactement de tous les devoirs d'un office si humiliant? Ne vous semble t-il point de le voir Chrêtiéns Auditeurs, cet illustre personnage, qui a rempli tout Paris, toute la France, tout l'Univers de l'éclat de sa sience & de l'odeur de sa sainteté: cét homme, qui est la lumiere de son Ordre, la terreur des hérétiques & des libertins, le maitre des contemplatifs, le Bouclier des Papes, la colomne de l'Eglise, cét homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premiéres Eglises de l'Europe demandent pour leur Pasteur, à qui Rome prépare déja la pourpre, à qui même elle doit bien tôt offrir la Tiare, attaché, & attaché par office au lit des malades, sacrifier à cét emploi d'humilité les plus belles heures de la journée, le plus beau loisir de sa vie. Jugez par son assiduité, par sa constance, par le choix qu'il fait toûjours des malades les plus facheux, des services

les plus pénibles, de ceux dont la nature a plus d'horreur, jugez, dis-je, du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir, & que de ces humiliations, qu'on peut appeller l'élement de l'humilité, puis qu'elles la nourrissent & la conservent, il passe dans les plus grands honneurs qui sont si contraires à cette vertu, & où elle a tant de peine de subsister. Pour faire connoître à tout le monde combien elle étoit solide en nôtre Saint, il falloit la mettre à cette épreuve, une humilité honorée, dit Saint Bernard, est quelque chose de fort rare. Voiez, Messieurs, de quelle trempe doit avoir été celle de Saint Bonaventure, pour résister aux tétations où la providence l'a exposée. A peine avoit-il atteint l'âge de trente-cinq ans, que du consentement de tous ses fréres, il prit la conduite d'une des plus florissantes religions qui ait jamais été dans l'Eglise. L'Ordre Seraphique étoit déja répandu par toute la terre, la sainteté dont il faisoit profession, y attiroit tous les jours un grand nombre de personnes celébres par leur érudition, illustres même par leur naissance. Tout le monde regardoit ce grand corps comme un des plus fermes appuis de la religion Catholique, comme le restaurateur de la pieté Chrêtienne. Depuis le jour que l'humble François en jetta les fondemens jusqu'aujourd'hui, il n'a cessé de produire de grãds hommes soit en vertu, soit en science, mais on peut dire que le siécle de Saint Bonaventure fut un des plus heureux & des plus fertiles. Ce ne fut donc pas faute des personnes de mérites qu'on jetta les yeux sur un Religieux,

que son âge devoit éloigner, ce semble, pour plusieurs années, d'un emploi de cette importance. Un Ordre qui fournissoit tous les jours des Professeurs aux plus fameuses Academies, des Prédicateurs à toutes les plus grandes Villes, des Archevêques, des Cardinaux, des Legats Apostoliques, des Papes méme à l'Eglise, ne manquoit pas de sujets capables de le gouverner, on n'en trouva point toute fois qui fut plus digne de cét honneur que nôtre Saint. Il exerça cette charge durant l'espace de dix-huit ans. Je ne vous parlerai point des grandes choses qu'il fit durant tout ce tems-là à l'avantage de son Ordre ; sans m'arrêter à un plus grand détail des biens qu'il lui procura par sa conduite : il me suffit de vous dire, que je ne sai si à la naissance prés, les Religieux de saint François doivent moins à ce sage Général qu'à leur glorieux Patriarche.

Ce que je ne saurois taire, c'est que son regne fut le regne de la douceur ; cette vertu, selon saint Bernard, est la fille de la veritable humilité. En effet il n'y a que les personnes qui s'estiment beaucoup elles-mêmes, qui aient le cœur dur & inaccessible à la pietié. On peut dire qu'une trop grande severité est pour l'ordinaire l'effet de beaucoup d'orgueil & de peu de discretion ; on veut faire entendre combien on est éloigné de tomber dans des fautes, qu'on punit si rigoureusement dãs les autres. Au contraire, un homme qui s'estime le plus grand de tous les pécheurs, n'a garde de s'emporter avec aigreur contre les foiblesses des autres hommes, il se considere dans tous les coupables, & accorde sans peine un pardon dont il

croit avoir lui même beſoin.

C'eſt ce qui faiſoit que nôtre Saint uſoit d'une extrême indulgence envers toutes ſortes de perſonnes, & qu'il ſe laiſsoit aiſément fléchir à ceux qui ne ſe rendoient pas eux mémes inflexibles dãs leurs mauvaiſes réſolutions. Il porta ſi loin cette facilité & cette teudreſse de Pere, que quelques uns des mieux intentionnez ſans doute, mais non pas aſseûrement des plus diſcrets, crurent avoir lieu de l'accuſer de rélâchement & de foibleſse: Et peut-être que leur zele auroit enfin éclatté en des plaintes publiques & ſeditieuſes, ſi la réformation des mœurs, le rétabliſsement de la diſcipline, qui pour lors avoit reçeû quelque atteinte par le dereglement de quelques particuliers, ſi la ferveur renouvellée par tout, & accreûë méme de beaucoup, n'eût fermé la bouche à la médiſance, & étouffé les murmures des mécontens.

Mais le Généralat ne fut ni le dernier, ni le plus grand des honneurs que la réputation de ſon éminente vertu lui attira. J'oſe dire, Chrétiens Auditeurs, que ce que vous allez entendre, paſse tout ce que vous pouvez imaginer. C'eſt peu que tout un Ordre ait voulu choiſir pour Superieur le ſavãt & l'humble Bonaventure, il faut ou que toute l'Egliſe l'adore & le reconnoiſse comme ſon chef, ou qu'il donne lui méme un chef à toute l'Egliſe. Oui, Meſſieurs, non ſeulement on lui préſente le Souverain Pontificat, mais ce qui n'a point encore eû d'exemple, & ce qui apparemment n'en aura jamais, à ſon refus on ſe remet à lui ſeul du choix du Vicaire de Jeſus-Chriſt. Il y avoit déja trois ans que le Saint Siege vaquoit par

la mort de Clement IV. & le Conclave n'avoit pû encore se déterminer sur les choix de son Successeur. Les choses paroissoient même disposées de telle sorte, que de long-tems on ne pouvoit esperer plus de fruit de ces longues déliberations. Cependant l'Eglise souffre, & un si long interregne est capable de faire des plaïes à l'épouse de Jesus-Christ, que plusieurs Papes pourront à peine fermer. On a donc recours aux prieres, on implore tout de nouveau le secours du ciel, jusqu'à ce que les Cardinaux conviennent enfin d'un expedient, qui ne pouvoit venir que de l'Esprit qui préside à leurs Assemblées. Ils s'addressent au Saint Général, ils le conjurent ou de se charger lui même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un conducteur de sa main, qui soit capable de soûtenir cét emploi. Ils lui font entendre la nécessité extrême ; qu'on n'avoit déja que trop donné à la déliberation ; qu'ils attendoient de son desintéressemẽt & de son zéle, une réponse prompte & préciſe, qu'ils soûaitteroient qu'il voulût accepter pour lui méme, un hõneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en tout cas ils sont prests de fléchir le genou devant celui qu'il lui aura plû de leur marquer. En verité, Messieurs, un homme mortel peut il recevoir sur la terre un honneur plus grand & plus extraordinaire que celui-ci. Vous étes dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse du Saint à une proposition si peu attenduë. Il ne balance point à réjetter la dignité qu'on lui préſente, mais il ne refuse pas aussi de nommer un Pape, & fait voir qu'il est doublement le maître de la premiére couronne de l'Univers, en ce

qu'il la mépriſe & qu'il en diſpoſe. Au reſte qu'il ne prenne point parmi ſes inferieurs, celui qu'il éleve ſur la Chaire de ſaint Pierre, il auroit pû faire à ſon Ordre un honneur qu'il avoit déja reçeû par l'exaltation de Nicolas, & qu'il reçeut encore en la perſonne de Sixte IV. d'Alexandre V. & de Sixte V. Il ne le prend pas même dans le Sacré College des Cardinaux, dont il tenoit le pouvoir de faire cette élection, il jetta les yeux ſur un ſaint Perſonnage nommé Thibaud, qui depuis pluſieurs années menoit une vie cachée & obſcure, dans la ſolitude de la terre Sainte. Il fut nommé Gregoire X. l'hiſtoire dit qu'il étoit Chanoine de Lyon, & j'ai remarqué avec plaiſir, que d'une Egliſe où tant de Princes, où tant de Rois ſont entrez, il en eſt encore ſorti de Saints & de Souverains Pontifes.

Pardonnez moi, Meſſieurs, ſi je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus glorieux à nôtre Saint que ce que je viens de raconter, je me ſuis laiſſé ſurprendre par la nouveauté d'une ſi rare avanture, & je ne faiſois pas réflexion à ce que j'avois à dire enſuite. Voici, ce me ſemble, quelque choſe de plus ſingulier & de plus éclattant que tout ce que j'ai dit juſqu'à cette heure. Le Pape Grégoire X. aiant convoqué un Concile général en cette Ville, pour tâcher d'attirer les Grecs à la croiance Romaine ſur le point de la proceſſion du Saint Eſprit; ce Pape, dis je, fit comprendre à nôtre Saint, que dans cette rencontre il prétendoit lui remettre entre les mains les interêts de la Religion Catholique, & qu'il attendoit de ſes lumiéres & de ſon zéle tout le ſuc-

cés d'une entrepriſe dont il voioit aſſez l'importance. Pour donner plus d'autorité à ſes negotiations, plus de poids à ſon éloquence, il l'obligea d'accepter le titre de Cardinal, & de Cardinal Evêque, c'eſt-à-dire que ſans paſſer par les dignitez de Cardinal Prêtre, ou de Cardinal Diacre, il prit d'abord dans l'Egliſe un rang, où perſonne avant lui, ou depuis même perſonne n'eſt monté que par degrez.

On n'a gueres veû Aſſemblée plus nombreuſe & plus auguſte tout enſemble que celle de ce Concile. Le Pape y étoit en perſonne, on y vit en même tems un Empereur d'Orient, un Roi d'Arragon, les Ambaſſadeurs de tous les Souverains & Catholiques & Schiſmatiques, on y cõtoit deux Patriarches, vingt ou vingt-deux Cardinaux, cinq cens Evêques, ſoixante Abbez, des Prélats, & des Eccleſiaſtiques de moindre conſideration, juſqu'au nombre de mille. Nôtre Saint non-ſeulement fut nommé pour faire l'ouverture, & pour propoſer à ces états du monde Chrêtien, les articles ſur quoi on devoit déliberer; mais on peut dire qu'il fut le principal reſſort, & comme l'ame des diſputes & des déliberations. Ce fut entre ſes mains que les Grecs voulurent rendre les armes, & tout le monde avoûa, que Rome devoit à ſes ſoins le plaiſir qu'elle eût alors de voir tous ſes enfans réünis dãs le ſein de leur veritable Mére. Au reſte cette victoire fut, à vrai dire l'ouvrage de l'humilité de nôtre Saint, ce fut-elle qui dés la premiére veûë deſarma les ennemis de la Foi, ils furent convaincus par la force de ſes argumens, mais les cœurs qui réſiſtent encore ſouvent aprés la défaite des

esprits ne se rendirent qu'à sa modestie. Elle leur parut si aimable dans un homme de cette reputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent se défendre de ses charmes. Il est vrai que ce ne fut pas ici la premiére conqueste qu'il deût à cette aimable vertu : Nous lisons dans une Bulle de Sixte IV. qu'il n'avoit jamais été vû de personne qu'il n'en eut été aimé, & que sa douceur inalterable, c'est-à-dire, son humilité solide & constante avoit operé cette merveille; mais l'amour qu'elle inspira aux Princes & aux Prélats de l'Orient, fut d'autant plus admirable qu'ils aimerent ce Saint l'unique auteur de leur défaite, & de la ruine entiére de leur parti, & qu'ils l'aimerent si tendrement que la mort l'aiant ravi au monde au point de sa plus grande gloire, ils parurent inconsolables, & donnerent toutes les marques de la plus sensible douleur.

Que dittes-vous, Chrétiens Auditeurs, de ce comble d'honneur & de gloire? L'ambition, je dis même la plus excessive & la plus démesurée, pourroit elle porter plus loin ses desirs? Recuïllons s'il vous plait, tout ce que nous venons de dire; n'est ce pas une merveille, qu'un homme qui fut Professeur de Téologie dans la premiére école de l'Univers, en un âge où les autres sont à peine capables d'étudier cette science. Qui refusa l'Archiépiscopat avant que d'avoir pû être Superieur dans son Ordre; Qui entra dans les Charges par la plus haute de toutes les Charges; Qui contre la coûtume inviolablement observée, contre toutes les regles de la Cour de Rome, commença par être Cardinal Evêque; à qui non-seulement on présen-

ta le Souverain Pontificat, mais ce que jamais aucun Pape n'a pu faire, qui disposa de la Papauté, qui s'est vû comme l'arbitre d'un Concile Général, qui dans une assemblée, où l'on avoit appellé les premieres testes du monde, a paru comme le maître de tous les autres; un homme, qui a toûjours été consideré des grãds, honoré du peuple, estimé, respecté, cheri de tout le monde, même de ses ennemis; n'est-ce pas, dis-je, une merveille, qu'au milieu de cette tempête d'honneur & de reputation, comme l'appelle saint Gregoire, il soit toûjours demeuré ferme, toûjours égal à lui même, il ait été plein de douceur, plein de modestie, plein d'humilité jusqu'à la mort.

Il est donc mort, ce grand Saint, qui méritoit, à la verité, de vivre toûjours, mais que le monde ne méritoit pas de posseder plus long-tems. Il mourut avant la cõclusion de ce célebre Concile, on peut dire qu'on ne vit jamais de si magnifiques funerailles; tous les Prélats, tous les Cardinaux, tous les Ambassadeurs, tous les Princes, & le Pape même, voulurent les honorer de leur présence & de leurs larmes. Toute vôtre Ville, Messieurs, fut remplie de dueil, & retentit de gemissemens; on oïoit de toutes parts les voix lugubres, aussi bien des Grecs que des Latins, qui tâchoient de faire comprendre & le sujet & la justice de leur douleur, par ces paroles que l'Histoire a rapportées. *Cecidit columna Christianitatis.* La colomne, l'appui le plus ferme de la Chrétienté est tombé par terre, la plus grande lumiére de l'Egliſe vient d'être eteinte, Bonaventure, qui lui servoit de bouclier depuis si long-tems, qui venoit de fermer une

de ſes plaies les plus profondes, qui ſeul pouvoit lui rendre l'éclat & la fleur de ſes premieres années, le grand, le ſage, le docte, l'humble Bonaventure eſt mort, cette haute colomne eſt renverſée, & ſa chûte eſt capable d'attirer la ruine de la Religion Catholique, *Cecidit columna Chriſtianitatis.*

De tous les états, de toutes les Villes du Chriſtianiſme, Lyon qui par cette mort précipitée ſe vit enrichi de la précieuſe dépouille de ce Saint, Lyon, dis-je, fut le ſeul qui dans une calamité ſi generale eut quelque raiſon de ſe conſoler. Je me trompe, Chrétiens Auditeurs, toute l'Egliſe a quelque ſujet de moderer ſa douleur dans la perte de ce ſavant Perſonnage, il eſt vrai qu'à l'avenir elle ſera privée des exemples de ſa profonde humilité, mais elle conſervera juſqu'à la fin des ſiécles, les plus tendres ſentimens de ſon admirable dévotiõ, ils ſont répandus dans tous ſes livres, nous tâcherons, s'il vous plaît, de les recueillir dans la ſeconde partie de ce diſcours; je dois vous entretenir du Docteur Dévot, aprés vous avoir répreſenté dans la premiere partie le Docteur humble. Voions donc, comme toute la chicane de l'école n'a pû ſecher ce cœur, que tout l'éclat de la ſience n'a jamais enflé. Je n'ai que deux mots à dire, & on n'aura pas ſujet de s'ennuier.

Toutes les fois que je lis ces divins Ouvrages, où ſaint Bonaventure a renfermé les ſentimens de ſon cœur, & les mouvemens les plus tendres de ſa dévotion ſeraphique; il me ſemble d'avoir entre les mains les méditations de quelque ſolitaire, lequel auroit paſſé toute ſa vie en priere, qui n'au-

roit jamais eû de commerce qu'avec les Anges, & qui bien loin d'avoir eû quelque part aux affaires, aux emplois, aux honneurs du monde, n'en auroit jamais vû l'embarras, n'en auroit pas même entendu le bruit. Il est sans doute bien étonant, qu'un homme qui n'a vécu que cinquante trois années, qui n'en a passé que trente-deux en Religion, qui durant tout ce tems n'a pas eû un seul moment de rélâche, qui a toûjours été occupé ou à enseigner une science épineuse & difficile, ou à gouverneur un grand Ordre, qui a composé tant de discours sur les mistéres de nôtre Foi, & sur la morale de l'Evangile, tant de volumes sur les questions de l'école, tant de commentaires sur les livres de l'Ecriture; que cét homme, dis-je, ait trouvé du loisir pour faire des livres de pieté, & pour en faire, comme on l'asseure, jusqu'au nôbre de trois cens. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'est que dans la multitude de ses grandes occupations, il ait pû conserver cette dévotion tendre & sensible, dont ces mêmes livres sont remplis, & qu'on a tant de peine d'aquerir même dans la solitude. Vous n'avez qu'à les ouvrir, Messieurs, ces livres incomparables; la dévotion qu'ils vous inspireront, vous convaincra bien tôt de celle de leur auteur, il semble que l'amour divin se soit exprimé lui même dans la plûpart, & que sous chaque parole il ait pris plaisir de cacher un de ses traits le plus penétrans. Cependant ce n'est point de ces sortes d'ouvages que je veux tirer aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé, non, Chrétiens, pour vous donner quelque idée de la dévotion de ce grand Saint, je ne vous ren-

voirai point à ces belles meditations, où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avoit avec Jesus crucifié; je ne vous parlerai point de cét aiguillon d'amour comme il l'appelle, qu'on ne sauroit lire sans être touché, sans être tout embrasé du feu qu'il y a par tout répandu; je passe ces deux petits livres d'or, que Gerson n'avoit cessé d'étudier durant l'espace de trente ans, & dont il avoit médité cens fois, comme il l'asseûre lui même, jusqu'aux moindres paroles.

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traittez les plus épineux, les plus remplis de la chicane de l'école. Oui tout ce qu'il a écrit sur la sience divine, sur les questions le plus scolastiques, les plus subtiles, les plus seches, tout cela, dis-je, parle de sa dévotion. On voit briller au travers de toutes ces épines le feu dont son cœur étoit consumé, il a trouvé le secret de tirer l'huile & le miel de ces cailloux & de ces pierres. *Mel de petra oleúmque de saxo durissimo.* Vous savez, Messieurs, que les écrivains, même les plus spirituels, font paroître plus ou moins d'onction dans leur maniére d'écrire, selon que les sujets qu'ils ont à traitter en sont plus ou moins susceptibles. Mais à l'égard de nôtre Saint, il n'est point de terre ingrate, point de matiere sterile, son cœur est comme une fournaise d'amour qui fond, qui liquefie tout ce qui y entre, quelque dur, quelque inflexible qu'il puisse être. Dés qu'un sujet a passé par son esprit, il y prend une teinture de dévotion qui lui semble être naturelle; il est de cét esprit à peu prés comme des mines qui communiquent leurs vertus & leurs qualitez à toutes les eaux qui ont l'avãtage de passer dans

dans leur sein, avant que de se produire sur la terre. C'est pour cela que le grand Evêque de Genéve dit un jour que quelque estime, quelque veneration qu'il eût pour le Docteur Angelique, il préfereroit toûjours, l'école de S. Bonaventure à celle de Saint Tômas, parce que, quoique saint Tômas ait autant, & peut-être plus de lumiére, saint Bonaventure a plus d'ardeur. J'aimerois mieux, disoit ce saint Prélat, j'aimerois mieux être Seraphin qu'être Ange, savoir moins, & aimer davantage.

Il est vrai qu'il est mal aisé de devenir savant dans la doctrine de ce Pere, sans devenir Saint en même-tems, Il tend par tout de salutaires piéges à ceux qui le lisent; ses preuves, ses argumens, ses réponses sont toûjours accompagnées de quelque devote réflexion, de quelque soûpir d'amour que sa plume tire de l'abondance de son cœur: il me fait souvenir de ces soldats qui ne se contentoient pas d'armer leurs traits d'une pointe aiguë & tranchante, ils les enduisoient de poix, & y mettoient le feu à mesure qu'ils les lançoient contre l'ennemi. Nôtre saint Docteur ne manque jamais d'user du même artifice, & il auroit honte, ce semble, de sa victoire, s'il ne portoit le feu par tout où il fait triompher la verité & la raison. Ne soyez pourtant pas surpris, Chrêtiens Auditeurs, que par tout il trouve occasion de parler au cœur & du bien aimé de son cœur, la raison n'en est ni fort cachée, ni fort difficile à comprendre. On parle avec plaisir de ce qu'on aime, c'est meme une espece de nécessité d'en parler. Voyez comme un homme passionné ouvre à tout propos le discours

de sa passion ; voyez comme à chaque moment il fait tourner la conversation sur un sujet qui l'occupe tout entier, toutes choses lui en reveillent le souvenir, il n'y a rien de si éloigné qui ne le conduise à un entretien si agréable, tous les objets ont quelque raport avec cét objet, tout ce qu'on dit, lui semble à propos de ce qu'il sent. Nous lisons dans la vie de S. Bernard, que les souffrances du Sauveur étoient gravées si avant dans son esprit, que rien ne se présentoit à ses yeux, qui ne rappellât dans sa memoire quelque circonstance de la passion. Pour lui toutes les liqueurs étoient du fiel, tous les arbres étoient des croix ; toutes les montagnes des calvaires. Nôtre Saint dit de lui-méme, que depuis qu'il a eû le bon-heur d'entrer dans les plaïes du Crucifix, ses yeux ont toûjours été teints de sang, de sorte qu'à son égard il n'y a plus, qu'une couleur dans la nature, toutes choses lui paroissent rouges & sanglantes.

Il veut dire, & c'est justement ce que je voulois dire aussi, qu'il est tellement rempli de l'amour de son bon Maître qu'il s'imagine que toutes choses lui parlent de lui, qu'il se présente à lui en toutes choses; il veut dire qu'il occupe toutes ses pensées, & qu'ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais pouvons nous trouver étrange, que la doctrine de ce Pere soit une source continuelle de dévotion puisque sa dévotion avoit été la source de cette même doctrine ? Une sience qui vient de Dieu peut-elle ne pas porter à Dieu ? peut-elle ne prendre de sa pente vers l'Ocean d'où elle a commencé à couler ? S. Bonaventure, Chrétiens Audi-

teurs, avoit aquis la ſience des Saints en étudiant le livre des Saints,& le Diſciple dévot avoit produit le Docteur dévot. Nous avons déja dit que le Crucifix faiſoit toute ſa Bibliotéque, c'étoit-là l'oracle qu'il conſultoit dans ſes doutes, & dont il tiroit ſes plus ſavantes réſolutions. Il entroit tous les jours dans toutes ſes plaïes,& par le paſſage qu'elles lui ouvroient,dans le cœur même de Jesus Christ. C'eſt dans cette école, que du méme maître qui avoit inſtruit S Paul, il prenoit des leçons qui n'étoient pas moins ſublimes que celles que l'Apôtre avoit appottées du troiſiéme Ciel. C'eſt dans cette ſource du Chriſtianiſme, qu'il apprenoit à parler de nos miſtéres, & à en parler Chrétiennement; Hélas que nous ſerions heureux,ſi tous les Docteurs qui nous enſeignent & qui nous préchent, vouloient bien quelquefois jetter les yeux ſur ce grand livre, ſur ce livre ouvert, à la verité,à tout le monde, mais ſi peu lû, ſi peu entendu du monde! Mon Dieu les belles choſes qu'ils y apprendroient en peu de tems, & qu'enſuite il leur ſeroit facile de nous inſtruire & de nous changer! Toute leur erudition, toute leur ſience, ces raiſonnemens ſi juſtes & ſi ſolides qu'ils tirent ou des maîtres de l'école ou du fond de leur eſprit;tout cela, dis-je ſera peut-être capable de nous convaincre, de fermer la bouche à l'impiété & à l'héreſie;mais pour nous toucher, mais pour avoir nôtre cœur, pour nous obliger à vivre conformement à nôtre foi, il faut aſſeûrement d'autres armes. L'ignorence eſt aujourd'hui le moindre de nos défauts;peut-être qu'on ne ſait que trop au ſiecle où nous ſommes; il s'agit de

combatre nos passions,& ce n'est qu'avec la croix qu'on les surmonte. Enseignez-nous JESUS crucifié, mais enseignez le & par vos paroles & par vos exemples, & vous nous ferez tous des Saints. Amenez-moi tous les héretiques, disoit un savant Prélat, qui vivoit avec S. François de Sales, amenez-moi tous les héretiques que vous aurez envie de confondre, mais si vous avez dessein de les convertir, addressez les à l'Evêque de Genéve, la sience de l'école produira sans doute ce premier effet, mais pour le second il faut posseder celle des Saints, l'avoir étudié dans le livre des Prédestinez. S. Bonaventure ne se contentoit pas de le lire, & de le mediter ce beau livre, il vouloit l'avoir devant les yeux lors qu'il écrivoit, pour le copier & pour en tirer tout ce que nous voions dans ses Ouvrages, c'est pour cela qu'il composoit souvent à genou & sur l'oratoire. S. Tômas le surprit un jour en cette posture tout environné de lumiére, travaillant à la vie de son bien-heureux Fondateur, ce fut en cette occasion qu'il dit les belles paroles que vous avez sans doute entenduës plus d'une fois, *Sinamus Sanctum laborare pro Sancto*; N'empêchons pas le Saint de travailler pour la gloire d'un autre Saint.

Mais qui pourroit expliquer les grandes lumiéres qu'il a puisées dans l'Eucharistie, dans cet abbregé des merveilles de la misericorde & de la puissance divine? Il confesse lui-même, qu'en servant la Messe & en cómuniant, il la beaucoup plus appris que dans tous les livres des Docteurs, que dans tous les écrits de ses Maîtres. Cét adorable Sacrement lui étoit comme une seconde Biblio-

réque, ou comme un second livre, tout semblable à celui qui apparut à Ezechiel, & que Dieu lui commanda de manger, pour devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, & vadens loquere ad filios Israël.* Il crût que Jesus-Christ lui adressoit tous les jours ces mêmes paroles, & qu'il l'invitoit à manger ce volume mistérieux où sont renfermez tous les trésors de la science des Saints: Il le mangea souvent, Chrétiens Auditeurs, il le ruina encore plus souvent, il en pénetra les profons mistéres, & en tira cette doctrine toute dévote, toute assaisonnée de miel qu'il debitoit ensuite dans ses discours. *Comedi illud, & factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voila, Chrétienne compagnie, comment c'est que cet illustre Docteur a été humble: Voila quelle a été la dévotion de ce Téologien si profond & si subtil; en un mot, voila de quelle maniére Saint Bonaventure a accordé avec la sainteté la science.

Il n'y a que trop de personnes dans le monde, qui bien loin de croire qu'il soit mal-aisé d'allier une grande vertu avec une grande doctrine se persuadent au contraire, qu'il n'y a que les grands Docteurs qui puissent être de grands Saints. Lors que S. Bonaventure vint à Lyon pour assister au Concile; un Frere laic de ce Monastere entra un jour dans sa chambre, pour lui faire une question qui montroit assez qu'il étoit dans cette erreur; il lui demanda si étant ignorant comme il étoit, Il pouvoit autant aimer Dieu que lui, qui passoit alors pour le plus-savant homme qui fût dans l'Eglise. Helas, mon cher Frére, lui répondit le Saint, il n'est point de si petite femme sur la

terre qui ne puiſſe aimer Dieu autant & plus que je ne l'aime. Le bon Frére n'eût pas plûtôt entendu cette réponſe, que ſortant bruſquement, il court aux fenêtres du Couvent qui regardent la riviére, d'où aiant apperçeû quantité de femmes qui lavoient du lingé: Tout tranſporté d'une joie qu'il ne pouvoit plus retenir, il ſe met à crier : Réjoûiſſez vous, pauvres femmes, vous & moi nous pouvons autant aimer Dieu que Maître Bonaventure. Meſſieurs, vous admirez ſans doute l'ignorance & la ſimplicité de ce Religieux dans la queſtion, qu'il s'aviſe de propoſer à ce grand Saint, & moi j'admire ſa haute & ſa profonde ſageſſe dans la ſainte joie, qu'il fait éclatter aprés une réponſe ſi conſolante.

En effet, Chrétiens Auditeurs, quel ſujet de conſolation pour une créature, pour un Chrétien qui ſait ce que c'eſt que Dieu, qui cónoît la douceur & l'utilité de ſon amour? Je puis aimer Dieu, & l'aimer autant que les plus grands Saints l'ont aimé; je puis aimer Dieu, & rien n'eſt capable de m'en empécher, ni le caractére de mon eſprit, ni la diſpoſition de mon corps, ni l'état de mes affaires & de ma fortune. Je ne puis pas eſperer d'acquerir jamais ces lumiéres ſi vives & ſi pénetrantes, qui ont brillé dans le Saint dont je viens de faire l'éloge. En vain prétendrois je à cette réputation, à ces charges, à ce comble d'honneur & de dignité où il a été élevé par ſon mérite & par ſa vertu. Grand Saint, je ne vous envie point toutes ces choſes, peut-être qu'elles me ſeroient funeſtes, & que je n'en ferois pas le même uſage que vous en avez toûjours fait; quoi qu'il en ſoit, ſans avoir autant

de science, autant de gloire sur la terre, autant de credit parmi les hommes, je puis avoir autant d'amour que vous en avez eu ? Je ne demande rien davantage, cela seul me tiendra lieu de toutes choses, & il ne m'arrivera jamais de me plaindre, tandis que je serai le maître d'un si grand bien. Que la perfidie, que l'injustice des hommes me depoüille de tout ce que la providence m'avoit confié de richesses, de tout ce que je puis avoir acquis d'honneur & de bien par mon travail & par ma conduite, que les forces, que la santé m'abandonnent à la fleur de l'âge, que les plus cruelles maladies me fassent ressentir chaque jour toutes les douleurs de la mort ; Dans cét état je puis encore aimer Dieu, je puis l'aimer autant, je puis l'aimer méme davantage que si je joüissois d'une santé parfaite, & de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrois je donc, & quel mal est ce que toutes ces disgraces peuvent me causer, si elles ne me sont point un obstacle pour aimer Dieu ?

Mal-heureuses, mais veritablement mal-heureuses les ames que Dieu a déja condamnées pour une éternité au feu d'enfer: Mal-heureuses à cause des ténebres où elles sont ensevelies, des demons qui les environnent, des flammes qui les brûlent sans les consumer; mais infiniment plus mal-heureuses pour ce qu'elles n'aiment point leur Créateur pour ce qu'elles le haïssent, qu'elles les haïront éternellement, & qu'éternellement elles ne pourront pas ne le point haïr. Pour nous qui pouvons encore l'aimer, s'il y a quelque choix qui doive nous dõner de l'inquiétude, c'est que nous pouvõs aussi ne l'aimer pas : Dure & funeste liberté, quand est-ce

que tu ſeras changée en une éternelle, en une indiſpenſable neceſſité d'aimer Dieu? Que vôtre bõheur eſt grand! Citoyens du Paradis, vous qui non ſeulement pouvez aimer Dieu, mais qui l'aimez en effet avec tant d'ardeur, qui l'aimerez éternellement, & qui éternellement ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand Saint, humble & dévot Docteur de l'Egliſe, qui tenez un rang ſi conſiderable parmi ces glorieux eſclaves de l'amour, nous n'ignorons pas quel eſt vôtre credit dans le ciel, nous ſavons le pouvoir que vous avez ſur les maladies & ſur la mort-méme, nous vivons dans une Ville qui l'a experimenté plus d'une fois; cependant ce n'eſt point pour obtenir ni une longue vie, ni une longue proſperité que nous vous addreſsons aujourd'hui nos vœux, nous ne demandons plus que de l'amour, faites en ſorte que nous aimions celui qui nous aime avec tant d'ardeur, avec tant de conſtance, celui que vous avez aimé avec tan ée tendreſse, celui que nous eſperons d'aimer avec vous durant une éternité toute entiére. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXIX.

POUR LE JOUR

D'UNE VETURE.

Qualis est dilectus tuus ex dilecto quia sic adjurasti nos.

Quel est donc ce bien-aimé que vous preferez à tous les autres, & qui vous oblige à nous faire de si ardentes prieres. Cant. 5.

MA Sœur, toutes les circonstances de l'action que vous allez faire, me paroissent de si bonne augure, que nous n'en pouvons attendre qu'un succés trés-avantageux. On m'a dit que c'est au-

jourd'hui l'anniverſaire de vôtre naiſſance, vous ne pouviez mieux celebrer le jour que vous étes venuë au monde, qu'en mourant au monde, prenant une nouvelle vie en Jeſus-Chriſt, Comme cette prémiere naiſſance fut trés heureuſe, ſoit à cauſe des honneurs & de la vertu que vous avez rencontrez dans vôtre famille, ſoit pour les avantages naturels dont vous vous étes trouvée pourveûë, nous avons lieu d'eſperer que vous n'aurez pas moins de bon-heur en la renaiſſance ſpirituelle, puis qu'elle ſe fait le même jour. De plus j'apprens que vous embraſſez la Regle d'une Sainte, dont vous portez déja le nom, c'eſt ſans doute que vous voulez lui reſſembler en toutes choſes, & que bien tôt nous aurons en vous une ſeconde Sainte Claire. Enfin pour prendre l'Habit de sõ ordre, vous avez choiſi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçûë dans le Paradis; nous augurons de là, que vôtre entrée en la Religion ſera une mort parfaite au ſiécle, & le commencement d'une vie ſemblable à celle des bien heureux. Je prie le Seigneur qui lui plaiſe verifier de ſi beaux préſages, & verſer ſur vous une grace ſi abondante, que vous puiſſiez accomplir nos prédictions, & ſurpaſſer méme nos eſperances.

Mais quelques fortes que paroiſſent ces conjectures, rien ne me fortifie tant dans la penſée que j'ai que vous ſerez une parfaite Religieuſe que l'ardeur que vous témoignez pour entrer en Religion. Car d'où cette ardeur pourroit elle vous étre venuë, ſi ce n'eſt du deſir ardent que vous avez de plaire à Dieu & de vous ſantifier? Sans

parler des qualitez qui pourroient vous faire conſiderer des hommes, vous appartenez à des perſonnes dont les biens, le mérite, la reputation, le rang, qu'ils tiennent dans la province, l'eſtime & la tendreſse incroyable qu'ils on pour vous, ne nous promettoient rien que de grand, rien que d'éclattant dans le monde. Ce n'eſt donc ni par deſeſpoir, ni par dépit, beaucoup moins encore par force, que vous avez choiſi le parti que vous prenez. Ce ne peut être que par vertu, & par le motif du plus pur amour de Dieu. Or peut-on entrer dans un Monaſtére avec ces intentions, & ne s'aquitter pas de ſon devoir, mais puis qu'on dit que la véture tient lieu de fiançailles à une Religieuſe, comme le jour de ſa profeſſion eſt, à vrai dire, le jour de ſes nôces. Voulez vous bien, ma chere Sœur, qu'avant que de paſser outre, je prenne la liberté de vous faire une queſtion. Quel eſt donc ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux, & qu'on m'a dit que vous demandiez avec tant d'inſtances & même avec larmes? *Qualis eſt Dilectus tuus ex dilecto, quia ſic adjuraſti nos.* Ne ſeriez-vous point de ces filles qui ſe laiſsent aveugler par leur paſſion, & qui trouvent enſuite tant de ſujet de ſe repentir de leur choix précipité, vous étes trop ſage pour imiter leur imprudence, mais afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin qu'on ne nous accuſe pas d'une trop grande facilité, & qu'on ne vous accuſe pas vous-même d'avoir agi en aveugle, ſouffrez s'il vous plaît que je vous faſse le portrait de celui que vous aimez.

Je vous en dirai le bien & le mal, c'eſt-à-dire

que je vous repreſenterai tout ce qui eſt en lui capable d'attirer ou de rebuter un cœur, afin que vous puiſſiez déliberer avec plus de connoiſsance, & ſavoir à qui vous devez-vous en tenir. Voulez-vous donc ſavoir, Ma fille, quel eſt cét époux que vous demandez? Je m'en vais vous le dire en peu de mots: Il a de la beauté, on n'en peut pas diſconvenir, mais cette beauté eſt cachée, vous le poſsederez long-tems ſans le voir. De plus il a de la naiſsance, mais que ſert cét avantage, quand on n'a pas de bien pour le ſoûtenir? Vôtre époux ne vous enrichira pas, il n'a pour tout bien, & il ne demande de vous pour toute dote que la pauvreté? Enfin vous pouvez vous attẽdre à un amour tres-ardent & tres-ſincere de ſa part, mais il ne faut pas vous le diſſimuler, ſa jalouſie va du pair avec ſa tendreſse. Voila comme en trois coups de pinceaux le portrait fidelle de vôtre époux; Il eſt beau mais il eſt defiguré par ſes ſouffrances. *Candidus & rubicundus.* Ce ſera le premier Point. Il eſt noble mais il eſt pauvre, c'eſt le ſecond. Il eſt tendre mais il eſt jaloux, ce ſera le troiſiéme. Voila tout le ſujet de cét entretien, que je commencerai aprés avoir ſalué la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Vous n'ignorez pas ma chere Sœur, que lorsque le Verbe Eternel s'unit à l'humanité ſainte de Jeſus, il lui fit part de toutes ſes perfections infinies; que dés lors l'homme fut puiſsant, immẽſe, immortel, ſage comme Dieu, puis qu'il ne fut plus qu'une-même perſonne avec Dieu. Mais vous ne ſavez peut étre pas qu'outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de Jeſus-Chriſt des qualitez créées & ſurnaturelles &

naturelles proportionnées en quelque maniére à la divinité à laquelle il étoit uni, de ſorte que même à ne conſiderer, que ce qu'il avoit d'humain il étoit bon, ſage, ſaint, ſavant d'une maniére toute divine & beaucoup plus ſans comparaiſon que tout le reſte des hommes.

Il n'eſt pas juſqu'à ſon corps qu'il ne ſe reſſentit de la divinité, qui y habitoit, on peut dire qu'il étoit divinement beau, qu'en ce point il avoit un avantage infini ſur toutes les beautez créées, que Dieu ne s'étoit pas ſeulement uni à cette partie terreſtre & ſenſible; mais qu'il s'étoit rendu comme corporel & ſenſible en elle, c'eſt le ſens que quelques Docteurs donnent à ces paroles de S. Pierre. *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.* En qui la plenitude de la divinité habite corporellement. En effet dit S. Jerôme écrivant à une ſainte fille nommée Principia, il falloit bien que ſur ce viſage & dans ces yeux il y eût quelque choſe de celeſte; car ſans cela les Apôtres ne ſe ſeroient pas ſi fort hâtez de le ſuivre à la premiere invitation, eux dis-je, qui étoiét ſi groſſiers, & qui ne pouvoient être pris que par les ſens. C'étoit cette méme beauté & la grace qu'il avoit à parler, qui ſelon Saint Chriſoſtôme faiſoit que tant de miliers de perſonnes le ſuivoient durant pluſieurs jours, par un païs deſert & ſterile, ſans pouvoir ſe détacher de lui, perdant juſqu'au ſouvenir des choſes néceſſaires à la vie, ſe nourriſſant du ſeul plaiſir de le regarder. Ce fut encore cette beauté qui donna le premier coup à Magdelaine, & qui la bleſſa au point de lui faire oublier tous ſes autres attachemens.

Quand on cherchoit Jesus-Christ de la part des Prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit qu'il étoit nuit, & qu'on le cherchoit aux flambeaux. Cela n'empécha pas que tous les soldats ne fussent ébloüis par l'eclat de son visage, & saint Jerôme, que j'ai déja cité, asseûre que ce fut la surprise que ce grand éclat leur causa qui les fit tomber par terre. Ses ennemis avoient sans doute appréendé cét effet de sa beauté ; c'est pour cela qu'ils avoient choisi le tems de la nuit. Le soin qu'ils prirent à sa passion de défigurer son visage, avant qu'il fut présenté au peuple, fut encore un artifice que leur haine leur suggera, pour prévenir les mouvemens de tendresse, & de respect, que la présence d'un si bel homme, auroit excitez dans les esprits.

De sorte ma chere Sœur, que vous ne pouvez pas douter que le beau portrait que fait l'épouse aux Cantiques, ne soit celui de vôtre Amant. Ce portrait est merveilleux, & il merite bien d'être consideré avec attention; Pour donner quelque idée de la beauté de son époux, elle emploie tout ce qu'il y de plus beau dans la nature, l'or, le cedre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs des jardins, tous les parfums. Elle lui donne un teint blanc, & vermeil, & comme l'on dit de lis & de roses, une belle teste, de grands cheveux frisez & d'une tres-belle couleur, les yeux brillans, tous les trais du visage extrémement reguliers, les mains faites au tour, le souffle parfumé, la voix admirable, grande taille, l'air plein de douceur & de majesté, en un-mot rien qui ne soit agréable en sa personne,

tien qui n'inſpire l'amour. *Totus deſiderabilis.*

Voila ma ſœur, ce qu'étoit Jésus lorſqu'il étoit parmi les hommes, depuis ce tems-là, bien-loin que les années aient gâté les traits, ou terni l'éclat de cette grande beauté, elles lui ont donné un accroiſſement qui ne peut-être exprimé par de paroles; Je m'en vais vous dire ce qu'une autre de ſes amies en a écrit aprés l'avoir vû. Sainte Téreſe au vint-huitiéme chapitre de ſa vie, dit que Jeſus-Chriſt lui ayant un jour montré ſes mains, une autrefois ſon viſage, & enfin tout ſon corps révétu de gloire, tel qu'il eſt aujourd'hui dans le Ciel, il lui vint en penſée quelque tems aprés que ce n'étoit peut-être qu'une imagination, mais, dit-elle, ma ſimplicité en ce point étoit extréme, veû que l'imagination du monde la plus forte ne peut rien ſe repréſenter d'égal à ce que j'avois vû de mes yeux. Quand je me ſerois efforcé durant des années entiéres de me figurer une beauté auſſi parfaite que celle-là, je n'en ſerois jamais venuë à bout, tant ſa ſeule blancheur, & ſon éclat ſurpaſſe tout ce que l'on peut penſer. C'eſt un éclat dit-elle qui n'ébloüit point, une blancheur inconcevable. C'eſt une lumiére, & ſi douce & ſi naturelle, que celle des aſtres comparée à elle, ſemble une lumiére artificielle & empruntée. Depuis que j'ai vû ce beau corps, le ſoleil me paroît ſi pâle & ſi ſombre, que je ne daignerois pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a la même difference entre ces deux lumiéres qu'entre une eau vive & claire qui couleroit ſur du chriſtal, & ſeroit encore frappée des raions du ſoleil, & une eau trouble & bourbeuſe qui ſeroit couverte d'un

épais nuage. Elle avoit dit un peu auparavant ; que lorsque Jésus lui découvrit son visage, elle en fut tellement ravie qu'elle en perdit toute connoissance. Ma chere Sœur, sainte Térése, n'étoit point une visionnaire, c'étoit une fille d'un esprit fort & d'un jugement admirable ; mais ce qui me confirme entiérement dans la créance de ce qu'elle dit, c'est qu'aprés avoir receû la faveur dont elle parle, il n'y eût plus ni beauté ni agrément, soit du corps, soit de l'esprit qui fut capable de la toucher, il n'y avoit peut-être pas de personne au monde plus sensible au merite, & à l'amitié, plus susceptible d'une honnête passion, & cependant dés qu'elle eût vû le Sauveur du monde, les personnes, les plus accomplies, lui parurent mépriſables, nul merite, nul avantage naturel ne fit plus d'impression ni sur son esprit, ni sur son cœur, elle fut libre en un instant de tous ses attachemens passez, & pour l'avenir hors d'atteinte à tout ce qui peut inspirer l'amour.

Mon Dieu, que ne vous montrez-vous donc à nous ? O le plus beau d'entre les enfans des hommes, pour nous guerir de nos folles passions, pour effacer tant de vaines beautez qui nous enchantent, pour nous affranchir du joug des créatures, qui possedent & qui embrassent nôtre cœur. Pourquoi tant de commandemens & tant de promesses pour nous porter à vous aimer, puis qu'il suffit pour cela de vous faire voir ? Comment n'employez-vous point un moien & si aisé & si seûr, vous qui en avez tenté de si difficiles ? Vous qui pour vous faire aimer des hommes, avez embrassé une nature si vile, une condition si obscure,

une

une vie si penible, une mort si honteuse & si cruelle ?

Je ne m'étonne pas, Messieurs, que cette grace nous soit refusée à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux qui se souillent tous les jours par la veûë des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une beauté si chaste. Mais vous ma chere Sœur, qui allez renoncer au monde & à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toute la vie, vous qui selon le conseil de Tertullien allez élever un mur entre vous & les hõmes, lequel arrêtera leurs regars de peur qu'ils ne viennent jusqu'à vous, & les vôtres de peur qu'ils n'aillent jusqu'à eux. Vous enfin qui serez l'épouse & la bien aimée, n'aurez-vous point l'avantage de voir vôtre époux ? Non ma fille, vous ne devez pas vous attendre à cette faveur; Un jour viendra, & peut-être que ce jour est déja proche, un jour viendra que vous le verrez au Ciel, dans tout cét éclat qui ravit les Anges. Mais pendant que vous serez sur la terre, apparemment vous ne le verrez que par la foi. A quoi bon dissimuler, Jesus sera toûjours avec vous, vous serez toûjours avec Jesus, il vous fera entendre sa voix, il écoutera vos plaintes, il sera témoin de vos langueurs, il se fera sentir à vous, vous l'embrasserez dans la méditation d'une maniére inéffable, mais tout cela se passera dans l'obscurité, vous le sentirez, vous l'embrasserez, vous lui parlerez, vous l'entendrez parler sans le voir.

C'est toûjours beaucoup, me direz-vous, d'étendre la voix & sentir la présence d'un époux aussi aimable que celui-là, cette préséce quoi qu'invisi-

ble ne laisse pas de combler l'ame d'une trés sensible douceur, il se cache aux yeux de ses épouses, mais pour les autres il fait encore pis, il s'en éloigne, & n'a pour l'ordinaire aucun commerce avec elles. Nous marchons tous dans les tenébres, mais à cét égar il y a bien de la difference entre nous & les gens du monde. J'en conviens, ma Sœur, les ténébres où vivent les gens du monde, sont des ténébres sombres, épaisses, & palpables, ce sont de pures ténébres. Celles qui environnent les épouses de Iesus-Christ, sont semblables à une belle nuit, où l'on voit briller mille lumiéres, ou plûtôt elles sont semblables à ces jours où le soleil ne laisse pas d'éclairer la terre, quoi qu'il soit invisible & couvert de quelque nüage. Mais outre que ce soleil est caché il est encore sujet à de terribles éclipses. Je veux dire, ma Sœur, que vôtre époux se retirera quelque fois, qu'il se cachera de telle sorte que non-seulement vous ne le verrez pas, mais il ne se fera pas même sentir à vous, il sera sourd, il sera muët, il sera comme perdu, comme mort pour vous. Vous voila aujourd'hui dans la ferveur & dans la joïe, toute triomphante de la victoire que vous remportez sur le monde. Demain ce sera peut-être une désolation intérieure, une secheresse de cœur, un dégoût des choses saintes, une furieuse tentation, & de la part de Jesus-Christ des rebuts, des froideurs, telles qu'il les pourroit avoir pour une ame réprouvée. L'état de ceux qui commencent à se donner à Dieu, dit le dévot Chancelier de Paris, cét état, dis-je, est comme l'hyver de la vie spirituelle, il y a quelques momens de serenité; mais ils

ſont rares, pour l'ordinaire, on y eſt enſeveli dans le broüillard. Ceux qui ſont quelque profit dans la vertû, ont des jours ſemblables à ceux du printems, tantôt beaux, & tantôt triſtes. Les parfaits ſont comme dans l'été, où le Ciel eſt pur & ſerein, mais où l'on ne laiſſe pas d'avoir de fort mauvais jours, c'eſt pour lors que ſe forment les tonnerres & les tempétes.

Cela veut dire que dans la vie que vous allez embraſſer, vous ne pouvez pas vous promettre un calme conſtant. Si vous répondez mal aux bontez de vôtre époux, il s'éloignera pour punir vôtre ingratitude, ſi vous lui êtes fidéle il ne laiſſera pas de vous rebuter quelque-fois, pour éprouver vôtre conſtance; Il faut eſſuier de rudes tentations avant qu'on ait acquis la vertu que demande la profeſſion Religieuſe, & pour purifier cette vertu quand on l'a aquiſe, il faut encore des tentations, car elle ne reçoit ſon dernier luſtre que dans l'experience de nôtre foibleſſe. *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Eh bien ma Sœur, voulez-vous bien vous donner à cét époux, vous livrerez-vous à toutes ſes rigueurs, à toutes les épreuvres où il a coûtume de mettre ſes épouſes les plus cheries. Vous ſentez-vous aſſez de courage, aſſez d'amour pour dire avec les Catherines de Sienne, les Teréſes, les Magdelaines de Pazzi, & les autres amantes de Jeſus, Non Seigneur, je ne vous demande ni vos dons, ni vos careſſes. Je ne vous demande que vous même, ſoiez inviſible, ſoiez ſeverè, ſoiez-moi cruel & impitoiable pourveû que vous ſoiez à moi, & que je ſois à vous ſans réſerve, je

ſuis contente. Ce n'eſt point vôtre beauté qui m'a charmée ; ô Jesus, c'eſt vôtre amour ; ce n'eſt point ſur vôtre trône que je vous ai choiſi ; c'eſt ſur la croix tout défiguré, tout couvert de ſang & de playes. C'eſt un Dieu ſouffrant & crucifié, que j'ai deſiré d'avoir pour époux. C'eſt à dire, qu'en l'épouſant je prétens encore épouſer ſa croix, & ſes ſouffrances, & partager avec lui toutes les peines de ſon corps & de ſon ame.

Si vous étes dans ce ſentiment, allez ma Sœur, vous trouverez infailliblement ce que vous cherchez. Vous trouverez les croix exterieures & interieures, pour leſquelles vous ſoûpirez. Vous trouverez encore ce que vous ne cherchez pas, vous goûterez dans ces amertumes des douceurs que le monde ignore, & ce qui eſt inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimenté, vous vous trouverez plus heureuſe que ceux qui ne ſouffrent rien, vous ſerez tranquille au milieu de la tempête & conſolée même dans la déſolation, mais avant que vous me répondiez ſur ce premier Point, il faut s'il vous plaît que je paſſe au ſecond, où je dois vous faire voir que l'époux que vous deſirez eſt fort noble, mais qu'il eſt pauvre. C'eſt la ſeconde partie.

Quoique la nobleſſe ſoit une qualité fort aimable en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre, nous voions cependant que les femmes, en ſont naturellement plus touchées que les hommes, & que quand il s'agit de faire un choix, elles la content en un mari pour quelque choſe de plus qu'un mary ne la conte en elles. Et certes, Meſſieurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. C'eſt qu'une fille re-

çoit comme une seconde naissance en se mariant, elle change de condition, elle entre dans une autre famille, elle en prend jusqu'au nom, elle est annoblie par cette alliance, si la famille est illustre ; & si elle est obscure, elle descend de son rang, elle se dégrade en s'y alliant: Or comme il n'est personne qui n'eût voulu naître dans l'honneur, s'il eût été à son pouvoir de se choisir des parens & des ancêtres, il ne faut pas trouver étrange que dans cette renaissance civile, une fille tâche de reparer les défauts de sa premiere naissance, ou d'en augmenter les avantages.

Ma chere Sœur, si vous avez cette ambition, vous prenez un époux qui pourra vous satisfaire, non seulement il est descendu de tous les Rois de Juda, il est le fils héritier, le successeur de David & de Salomon. Mais ce qui l'éleve infiniment au dessus de tous les Princes de la terre, il est le Fils de Dieu, le Fils unique du Pere Eternel, l'image substantielle de toutes les grandeurs divines, il est Fils de Dieu, il est égal à Dieu, il est Dieu lui-même, & par consequent le Créateur de toutes choses, le juge, le maître, & le Roi des Rois. Qu'au nom de Jesus tout genou fléchisse, dit l'Apôtre, au Ciel, sur la terre, & dans les Enfers; en effet ce nom est venerable aux Anges & aux hommes, il est terrible aux Demons. Ce nom est adoré dans tout l'Univers, tout tremble, tout plie, tout se soûmet à ce nom. Or ce nom, ma chere Sœur, c'est le nom de vôtre époux. C'est quelque chose de fort charmant pour une femme, qu'un parti qui la tire entierement hors de pair, qui la rẽd tout d'un coup la premiére Dame d'une ville,

ou d'une Province. C'eſt avec bien du plaiſir qu'elle penſe que par tout on lui cedera le pas qu'elle ne ſera obligée de faire la cour à perſonne, que tous les honneurs, toutes les complaiſances ſeront pour elle.

C'eſt l'avantage qu'ont toutes les vraies épouſes de Jeſus-Chriſt, cette alliance les ennoblit, elle les éleve au deſſus de tout l'Univers. Il n'eſt pas juſqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Oui, le monde, dit ſaint Jean Criſoſtôme, le monde honore, il révere des perſonnes Religieuſes qui avant leur profeſſion lui étoient mépriſables par la baſſeſſe de leur naiſſance. Elles ſont conſiderées des Grans de qui elles n'auroient pas même été connuës. On leur donne pour compagnes des filles de la prémiere qualité qui ne ſe croient point deshonnorées de devenir leurs ſœurs, qui font même gloire de ſervir celles qui dans le ſiécle auroient peut-étre été à leur ſervice.

Mais rien ne me fait mieux comprendre le changement avantageux qui ſe fait en la fortune d'une veritable Religieuſe, que cét oubli, ce mépris où je la vois de toutes les grandeurs de la terre, cette indépendance admirable, cette liberté parfaite, que les Reines même ne peuvent pas eſperer. Il eſt vrai, ma Sœur, que dans l'état que vous embraſſez, vous ſerez obligée d'obéir, mais ce ne ſera qu'à vôtre époux, c'eſt à dire, au plus raiſonnable, au plus doux de tous les hommes. Vous aurez des Superieures; mais vous n'ignorez pas quelle ſorte d'Empire eſt celui qu'elles doivent exercer ſur vous. Ce ſont des guides à qui

Jesus-Christ vous a confiée, des Intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce qu'il ne sied pas bien à une grãde Princesse de prendre elle-même le soin de sa subsistance. Ce sont des officiers qui veillent autour de vous, pour rendre vôtre repos plus calme; ce sont des Maîtresses, des Souveraines, si vous voulez, mais enfin ce sont des Souveraines qui vous servent, elles n'ont été établies que pour cela. *Qui præcessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élevation! mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que Jesus-Christ, que de pouvoir mépriser impunement tout le reste; & de n'avoir plus besoin, ni de parens, ni d'amis; de n'être plus obligée de ménager ni les petits ni les grands; de pouvoir se passer & des services des uns & de la faveur des autres; de voir, pour ainsi dire toute la terre à ses piés également incapable & de vous servir & de vous nuire.

Ma Sœur, lors que vous serez en cét état au nom de Dieu souvenez vous de profiter de vôtre avantage. Gardez vous d'imiter l'humeur lâche & servile de certaines personnes religieuses, qui pour satisfaire je ne sai quelle passion, quelquefois pour contenter une avarice indigne d'elles, se rendent volontairement esclaves, recherchent par mille affectations, par mille bassesses l'estime & l'amitié des hommes, se rabaissent jusqu'à les flatter, jusqu'à mandier de petites portions des biens, qu'elles ont foulez au piés; jusqu'à paroître affamées des mietes de pain qui tombent sous les tables des gens du monde. Vous étes trop bien

née pour faire jamais cette confusion à vôtr époux; j'espere que vous aurez soin de soûteni le rang où il vous aura élevée,&que vous n'aure que du mépris pour tout le reste. Mais ne le mé priserés vous point lui même cét époux,lors qu vous saurez qu'il n'est pas riche, & que dans sa compagnie bien loin de vivre dans le luxe qu'or voit ordinairement dans les maisons des personnes qualifiées vous serez reduite précisement aux choses nécessaires à la vie?

Je sai quelle est à cét égard la corruption de nôtre siécle ; quoique le mariage soit quelque chose de tres saint, il n'a jamais été traitté fort saintement,la passion y a toûjours eû plus de part que la raisó,mais ce n'a pas toûjours été la même passion qui en a corrompu la sainteté;autre fois on se marioit par amour, aujourd'hui on ne le fait presque plus que par avarice.C'est pour cela qu'on voit tant de mariages mal assortis,parce qu'on n'a plus d'égard à la condition des personnes,à la simpathie ni au raport des hûmeurs,il suffit que toutes les humeurs se rapportent en ce point, qu'on veut avoir de l'argent : c'est pour cela aussi qu'on voit tant de personnes mal heureuses dans le mariage, parce qu'en se mariant, on a crû qu'il suffisoit d'être riche, pour être heureux. Si c'étoit là vôtre pensée ma chere Sœur , je ne vous conseillerois pas de prendre l'époux dont nous parlons. C'est lui qui par la bouche du Prophete a dit qu'il étoit pauvre, qu'il étoit contraint de gagner sa vie par le travail de ses mains.*Pauper sum, & in laboribus à juventute mea.* Il a même été reduit à le mendicité;n'ayant ni lit ni retraite,& recevant

par aumône ce qui lui étoit néceſſaire pour ſa nourriture : *Ego autem mendicus ſum & pauper.* Il nâquit dans une étable qui ne lui appartenoit pas, à ſa mort il n'eût rien dont il pût diſpoſer en faveur de ſes amis. Et non ſeulement il n'eſt pas riche, mais il ne faut pas eſperer qu'il le ſoit jamais, parce qu'il croit que c'eſt être bien-heureux que d'être pauvre : *Beati pauperes ſpiritu.* De ſorte que bien loin de trôuver dans ſa maiſon de quoi entretenir la vanité, de quoi paſſer vos jours dans l'oiſiveté & dans les delices, il ne veut pas même que vous y portiez les grãds biens que vous pourriez prétendre de vôtre famille, il veut qu'en l'épouſant vous épouſiez encore ſa pauvreté. C'eſt-pourquoi au lieu des magnifiques habits que les autres filles prennent le jour de leur nôces, ſi vous conſentez à l'alliance qu'on vous propoſe, dés aujourd'hui il faudra quitter ces perles & ces dorures, & prendre un habit ſimple, un habit de pauvre, conforme à la pauvreté de vôtre époux.

Que ſi vous voulez que non ſeulement vôtre Habit, mais encore vos ſentimens ſoient conformes à ſes ſentimens, vous n'embraſſerez pas ſimplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous en ferez gloire, vous ſerez ravie d'en porter les marques, d'en reſſentir les effets ; vous regarderez comme un grand mal-heur de poſſeder quelque choſe en particulier ; vous n'aurez pas moins de joye de vous dépoüiller des choſes ſuperfluës, de vous retrancher même les neceſſaires que les avares ont de plaiſir de multiplier leur argent ; vous porterez envie à celles de vos ſœurs, que vous verrez plus mal logées, plus mal vétuës, plus mal

nourries que vous. Vous n'aurez jamais rien à donner, vous ne recevrez jamais rien de perſonne. En-un-mot, vous ne ſerez pas moins délicate ſur la pauvreté, que la perſonne du monde la plus-chaſte l'eſt ſur tout ce qui regarde l'honneur; rien ne vous paroîtra petit en cette matiére, vous condannerez juſqu'à la penſée, juſqu'au deſir d'avoir quelque choſe, vous ne ſerez jamais ſatisfaite que vous ne ſoiez auſſi pauvre que Jeſus l'a été à la créche & ſur la croix.

Que vous ſerez heureuſe, ma chere Sœur, ſi vous pouvez parvenir à cét entier denûment! Mon Dieu quel repos, quelle liberté d'eſprit, quelle facilité de s'unir à Dieu & dans l'oraiſon, & même au milieu des occupations exterieures! Je ne ſai ſi cette pauvreté extréme ne vous fera point de peur, pour moi je vous avoüe que j'y trouve quelque choſe de fort charmant. Il me ſemble que c'eſt dans la prattique de cette pauvreté parfaitte que conſiſte la veritable grandeur de l'ame; Que c'eſt là cét empire univerſel que tant d'hommes ambitieux ont vainement ſoûaitté. Il me ſemble qu'on eſt veritablement le maître de tout ce qu'on n'a pas, ou pour mieux dire, de tout ce qu'on ne veut pas avoir. Que c'eſt être vraiment Roi que de mépriſer tout ce que les hommes poſſedent, parce qu'alors, comme dit ſant Jean Criſoſtôme, on eſt au deſſus des craintes & des paſſions, dont les Rois même ne ſont pas exempts. Je vous prie ma Sœur de faire une ſerieuſe reflexion ſur tout cela; Mais avant que de prendre vôtre parti, il ne faut pas oublier le troiſiéme Point, où je dois vous montrer en peu de mots, que vôtre amant eſt le

plus tendre de tous les amans, mais qu'il eſt auſſi le plus jaloux. C'eſt tout ce qui me reſte à dire.

Le devot ſaint Bernard parlant de l'épouſe du Cantique, dit qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit auſſi belle, & d'une naiſſance auſſi illuſtre que ſon bien-aimé. *Multum hæc ſponſa ſponſo ſuo inferior ſpecie, inferior genere.* Il pouvoit ajoûter qu'elle lui cede encore en amour, & qu'elle n'eſt pas à beaucoup prés auſſi tendre pour lui qu'il l'eſt pour elle. Je le dis de vous, ma chere Sœur, & je ne crains ni de vous offencer, ni de me tromper en le diſant. Non, jamais vôtre amour n'égallera celui que vôtre époux a pour ſes épouſes. Car en premier lieu il les prévient, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles ſoient capables d'aimer. Ne penſez pas ma fille, que ce ſoit vous qui aiez ſongé la premiére à vous donner à Jeſus-Chriſt, que ce ſoit vous qui l'aiez choiſi pour vôtre époux; c'eſt lui au contraire qui vous a choiſie, c'eſt lui qui a fait toutes les avances, qui vous a preſſé, qui n'a rien oublié pour s'inſinuer dans vôtre cœur, pous vous obtenir vous même de vous mêmes. *Non vos me elegiſtis, ſed ego elegi vos.*

Qui pourroit dire tout ce qu'il a fait pour venir à bout de ſon deſſein? Toutes les meſures, toutes les précautions qu'il a priſes, tous les reſſors qu'il a préparez, qu'il a fait joüer en ſon tems, pour conduire la choſe aux termes où elle eſt préſentement; J'eſpere que quelque jour il vous apprendra lui-même le détail de ſes ſoins & de ſes pourſuites, qu'il vous découvrira ſes ſecrettes voïes que ſa Providence a tenuës pour vous attirer. Et ce ſera pour

lors que toute abîmée dans la connoiſſance de vos miſeres, de vôtre neant; & d'ailleurs toute ravie de l'empreſſement incroïable que Jésus a eû pour vous, vous ne pourrez plus faire autre choſe que vous récrier avec le grand ſaint Bruno; *O bonitas!ô bonitas!*ô amour incompréenſible!

Que ſi vôtre bien-aimé vous a cherie tendrement avant même que vous euſſiez le bon-heur de le connoître; quels ſeront ſes ſentimens, lorſque vous aurez repondu à cet amour, lorſque vous lui aurez donné les plus fortes preuves qu'il puiſſe exiger de vôtre reconnoiſſance, en quittant toutes choſes pour l'amour de lui. Car vous ne devez pas apréender qu'il imite la legereté de ces hommes, qui aprés avoir remué le Ciel & la terre pour avoir les perſonnes qu'ils recherchoient, ne les ont pas plûtôt épouſées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr, à ſoûaitter de ne les avoir jamais veûës. La raiſon de cette inconſtance, c'eſt qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avoit cachez; c'eſt qu'ils les avoient priſes dans la paſſion, dans un tems où la raiſon eſt comme éteinte, où elle eſt enſevelie dans les ténébres. C'eſt ainſi que Jacob ſe crût le plus heureux de tous les hõmes quand on lui donna Lia, parce que pour la lui dõner on prit le tems de la nuit, mais il ne ſe crût heureux que juſqu'au retour de l'aurore, qui lui découvrit la laideur de ſon épouſe. Pour vôtre époux ma chere ſœur, il n'eſt point de nuit, point de ténébres, point de paſſiõ qui l'aveugle: Nous avons tous des défauts, mais il n'en découvrira point en vous, qu'il n'ait apperçeûs dés le momẽt qu'il vous a choiſie: Il vous a aimée avec ces défauts, il vous

a bienvouluë telle que vous étes; comme à l'avenir vous deviendrez tous les jours plus aimable, c'eſt-à-dire plus pure, que vertueuſe, plus zélée pour ſon ſervice, plus ſoigneuſe de lui plaire, ſa tendreſſe bien-loin de ſe rallentir s'augmentera auſſi tous les jours.

Pleût à Dieu que je puſſe vous faire comprendre juſqu'où ira cette tendreſſe, ſi vous voulez être une fidelle, une chaſte épouſe; le ſacré Cantique pourra vous en apprendre quelque choſe, c'eſt merveille d'entẽdre les douceurs que l'époux celeſte y dit à l'ame ſainte, & de voir les careſſes qu'il lui fait. Non ſeulement il lui donne le nom d'épouſe & de bien-aimée; mais comme ſi ces expreſſions n'étoient pas encore aſſez tendres, il l'appelle ſon amie, ſa belle, ſa ſœur, ſa colombe, il lui fait à elle-même un portrait de ſa beauté, où il emploie tout ce que l'amour acoûtume de mettre à la bouche des plus paſſionnez amans. Tantôt il l'invite à la ſolitude & aux plaiſirs de la cãpagne, tantôt il vient la ſurprendre chez elle lorſqu'il y eſt le moins attendu. S'il a fait ſemblant de s'éloigner pour quelque tems, il revient en courant ſe jetter entre ſes bras, il ſe tient debout devant elle pour la défendre du ſoleil, il ſouffre qu'elle s'appuiëſur lui, qu'elle s'endorme dans ſon ſein, il conjure ſes compagnes de ne la pas troubler dãs ſon ſommeil. Tout cela ſont des figures dont il ne tiendra qu'à vous d'expérimenter la verité. Ce ſeroit en vain que je m'efforcerois de vous en donner l'explication; il faut ſentir ces ſortes de choſes pour en parler. Vous entrez dans une maiſon, où sãs doute, il ſe trouvera pluſieurs perſonnes qui

pourront vous entretenir sur ce sujet. Mais que vous dirõt-elles ces saintes filles, si ce n'est ce que dit la méme épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur ame s'attendrit, qu'elle se fond dés que leur bien-aimé commence à parler, qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner; qu'il se familiarise avec elles d'une maniere ineffable; qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer, lors qu'elles ont reçeû quelqu'une de ses caresses, que la douceur dont il les comble est quelque-fois si excessive, qu'elles en mourroient sans un miracle, qu'elles se plaignent souvent à lui des excez, qu'elles y résistent qu'elles se défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain, il les surprend, il les force de se plonger dans les chastes délices que son amour leur a préparées. Je sai que tout ceci sont des Enigmes pour la pluspart des gens du monde, que ces délices leur passent pour des délices imaginaires & chimeriques. Mais fiez-vous à moi, ma chere Sœur, si vous pouvez vous donner toute entiére à Jesus-Christ; vous verrez bien-tôt qu'il n'est rien de plus réel que les esperances que je vous donne, & que les joïes du monde, en comparaison de celles de la Religion, ne sont pas seulement de vaines joyes, mais encore de veritables supplices. *Vanitas & afflictio.*

Il est vrai que pour ces marques de tendresse, vôtre époux exige de ses épouses un grand détachement de toutes choses: Il est tendre, mais sur la fidelité il est d'une délicatesse incroiable; sa jalousie à l'extravagance & à l'injustice prés, va en-

core plus loin que la jalousie des hommes. Dieu me garde d'attribuer jamais au Sauveur du monde cette folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles, & qui porte souvent à des excez si funestes ceux qui en sont possedez. Dieu me garde de penser qu'il soit même susceptible de cette humeur noire & maligne, à qui les plus parfaites vertus deviennent suspectes, qui fait des crimes des plus-innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, & qui ajoûte foi aux choses les plus incroiables, ainsi que S. Jean Chrysostome l'a remarqué. Non, ma Sœur, vous aurez à faire à un époux sage & raisonnable, & vous ne devez pas appréender ses reproches, tandis que vous même n'aurez rien à vous reprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi, & il veut être aimé tout seul, c'est pour cela qu'il prie son épouse de le mettre comme un cachet sur son cœur: *Pone me ut signaculum super cor tuum* : C'est-à-dire, comme l'explique Téodoret, que mon amour ferme l'entrée de vôtre cœur à tout autre amour, & la raison qu'il en rend d'abord, semble autoriser ce sens : Car il ajoûte ; *quia fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio* : Parce que l'amour est aussi fort que la mort, & la jalousie aussi cruelle que l'enfer : Comme s'il vouloit dire, l'amour que vous auriez pour quelqu'autre me causeroit une mortelle douleur, il m'exposeroit aux tourmens de la jalousie, lesquels ne sont pas moins insupportables que les tourmens des dannez.

Ce que je vais dire vous surprendra, cependant il n'est rien de plus veritable. La jalousie de vôtre

époux s'étend à tout ce qui peut inſpirer quelque ſentiment d'amitié ou de tendreſſe. Si vous voulez avoir pour lui une entiére complaiſance, vous renoncerez à toute inclination, vous n'aurez plus d'amie particuliere, plus de confidente, vous oublierez juſqu'à vos plus proches parens, & vous ſoûaitterez qu'on vous oublie de méme. Eſt-il une amitié plus loüable; plus ſainte en apparence, que celle que vous pourriez avoir pour un directeur qui vous montreroit le chemin du Ciel? Toutefois ſi vous aviez trop d'attache pour ce Directeur, ſi vous deſiriez ſon entretien, quoi que ſaint, avec trop d'empreſsement, ſi vous n'étiez toûjours préte à le quitter au premier ordre, ce ſeroit aſsez pour faire de la peine à ce chaſte époux. Bien davantage il ſera quelque fois jaloux des perſonnes mémes qu'il vous ordonne d'aimer, il veut que vous aimiez toutes celles avec qui vous vivrez à l'avenir, & que vous les aimiez comme vous-méme. Mais ſi dans cét amour il entre quelque choſe d'humain ſi vous en témoignez davãtage à celles ou qui auront plus d'eſprit, ou plus de douceur, ou même plus de bonté pour vous, de ſorte qu'il y ait ſujet de penſer que ce n'eſt pas lui ſeul que vous aimez en chacune d'elles; ſi cela arrivoit ma Sœur, il croiroit avoir lieu de ſe plaindre de vôtre conduite, & vous ne ſeriez pas long-tems ſans vous appercevoir de ſon chagrin. Mais qui croiroit que les créatures qui n'ont ni raiſon ni ſentiment, fuſsent capables de donner de la jalóuſie. Elles en donnent à Jeſus Chriſt, il ne peut ſouffrir qu'un cœur qui eſt à lui, aime un emploi, un meuble, un bijou avec quelque ſorte d'attache. C'eſt la ſeule raiſon pour

pourquoi il exige cette grande pauvreté dont nous parlions tout à l'heure. Sainte Teréſe que j'ai déja citée, dit en un endroit de ſa vie, que quãd elle avoit quelque choſe de ſuperflu, elle ne pouvoit plus ſe recueïllir: c'eſt-à-dire que ſon époux la grondoit, qu'il lui tournoit le dos, qu'elle ne pouvoit plus tirer une parole de lui.

Que cela paroît étrange à la plûpart des gens, ô mon aimable Sauveur! mais que cela eſt juſte néanmoins, que cela eſt raiſonnable! qu'il eſt juſte que des cœurs qui n'ont été faits que pour vous, n'aiment que vous! qu'il eſt raiſonnable, que puis que nous ne pouvons vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons! Pourquoi vous retrancher quelque choſe d'un amour qui eſt déja ſi peu proportionné à celui que vous nous avez témoigné en tant de rencontres?

Voila, ma Sœur, tout ce que j'avois à vous dire de l'amant qui vous recherche, ſi tel que je viens de vous le dépeindre, il ne laiſſe pas de vous plaire, ſi non obſtant tout ce que je vous ai dit, vous l'aimez aſſez pour ſoûaitter de vous lier à lui par un nœu indiſſoluble; vous êtes heureuſe & l'on ne ſauroit aſsez eſtimer vôtre bon-heur: Car outre que vous aurez le plaiſir d'être aimée de vôtre époux autant que vous le ſoûaitterez, vous ne vivrés point cõme les autres épouſes dans la crainte de le perdre, ou d'être ſéparée de lui par la mort.

Non, ma Sœur, la mort ne vous ſeparera point de vôtre époux; au contraire elle vous unira à lui d'une maniere beaucoup plus douce & plus étroite; ce ſera la mort qui briſera le voile qui vous dé-

robe ici bas la veüe de cette beauté inefable, c'eſt elle qui vous mettra en poſſeſſion de ces immenſes treſors dont il doit récompenſer vôtre pauvreté, c'eſt elle enfin qui impoſant à nôtre cœur l'heureuſe neceſſité de l'aimer éternellement, mettra fin à ſes jalouſies & à vos craintes.

Il s'eſt trouvé des épouſes ſi paſſionnées, que leurs maris étant morts, elles ont deſiré de mourir avec eux; On dit qu'il y a encore une nation dans l'Orient où ces exemples ſont ordinaires, & où tous les jours on voit les femmes ſe jetter dans le bucher qu'on allume ſous le corps mort de leur époux; ſi le deſir d'embraſſer un cadavre, de mêler ſes cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé, ſi ce deſir peut faire trouver la mort agréable, penſez-vous ma Sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra vôtre époux, & qui vous le rendra vivant, beau, couronné de gloire, comblé de richeſſes & incapable de changer à vôtre égard. Mais bien-loin de la craindre, ne l'attendrez-vous pas au contraire avec une extrême impatience. Oüi, ma fille, à ce moment ſi ſombre, ſi funeſte pour tous ceux qui s'attachent à la terre, en ce moment qui met une fin ſi triſte aux plus-heureux mariages, qui force des couples les mieux aſſorties à une ſi amere ſeparation, à ce moment dont le ſimple ſouvenir eſt ſi odieux & ſi terrible aux gens du monde; on vous verra comme on en voit tous les jours tant d'autres, on vous verra gaye, aſſeurée, tranquille, raſſeûrant même, & conſolant ceux que voſtre mort pourroit affliger. Bien-loin de faire des vœux pour la vie, on vous entendra faire des prieres à voſtre époux, pour hâter ſa

venuë & vôtre départ; *Similis esto*, lui direz vous avec cette autre épouse, *similis esto dilecte mi capreæ hinnuloque cervorum:* Venez mon bien-aimé, mais venez à grand pas, & ne me faites pas languir davantage: Il est tems que je voie celui que j'ay aimé jusqu'aujourd'hui sans le voir, il est tems que je quitte cét exil, qui n'a été que trop long pour moi, & où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas, *Similis esto capreæ hinnuloque cervorum:* Quelle douce mort, ma chere Sœur? Qu'elle est differente de celle que font la plûpart de ces Dames qui ont passé leur vie dans la vanité & dans les délices? Qu'elle vous recompensera bien de ce que vous faites aujourd'hui pour JESUS-CHRIST. Ce ne sera pas toute-fois vôtre unique récompense mais seulement un doux passage à celle que vôtre époux vous a préparée dans le Ciel, & que je vous-soûaitte au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit. *Amen.*

SERMON XL.

POUR LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus.

Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt JESUS-CHRIST *qui vit en moi.* S. Paul aux Galat. c. 2.

Vne fille devient Religieuſe par la profeſſion, c'eſt-à-dire qu'elle ne vit plus dans le monde; elle devient bonne Religieuſe lors que le monde ne vit plus en elle; elle devient Religieuſe parfaitte lors que JESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde.*

MA Sœur, je ne vois ici perſonne qui n'y ſoit néceſsaire en quelque ſorte pour le deſsein qui nous y aſsemble. C'eſt un ſacrifice qu'on y prépare, & vous devez être la victime de ce ſacrifice. Ces vénérables Prétres y feront l'Office de Sacrificateur; Cette troupe

de Vierges consacrées à Dieu, est comme pour vous conduire à l'autel, pour y faire les cerémonies misterieuses, pour y chanter les sacrez Cantiques. Vos Parens y sont venus, pour faire au Seigneur une cession solemnelle de tout le droit que la nature leur avoit donné sur vous; enfin l'on y admet toutes sortes de personnes; non seulement pour avoir des témoins de vôtre courage, mais encore pour rendre publique cette action, qui sans cela manqueroit d'une de ses plus essentielles circonstances.

Je suis le seul dont la fonction me paroit ici entiérement inutile. Car pourquoi un Prédicateur en cette rencontre ? Une fille ne sauroit-elle faire des vœux si on ne la préche ? N'est-elle pas déja toute resoluë, quand elle est aussi prés du terme que vous l'étes présentement ? J'ai donc crû que n'étant ici nullement nécessaire pour faire une Religieuse, je ne pouvois y avoir été appellé que pour contribuër à faire une bonne & une parfaite Religieuse : C'est pourquoi je me suis determiné à vous representer en ce discours les devoirs de l'état que vous embrassez, & en quoi consiste la perfection de ce même état. Je sai, ma Sœur, que tout ce que je puis vous dire sur ce sujet, vous a déja été enseigné par ces maîtresses si éclairées, qui depuis un an vous forment à la vie de l'esprit, & quand cela ne seroit pas, vous avez devant les yeux des modelles de vertu qui peuvét vous tenir lieu de toutes les instructions ; aussi ne prétens-je faire autre chose, si ce n'est de rapeller en vôtre memoire les leçons qu'on vous a faites jusqu'ici, ou tout au plus vous dõner quelques lumiéres qui

vous rendent utiles les bons exemples que vous recevrez à l'avenir.

Je m'en vais donc vous expliquer ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte; mais parce que pour ſe bien entendre, il faut ſavoir ce que c'eſt qu'être Religieuſe, ce que c'eſt qu'être bien Religieuſe, je tâcherai de vous éclaircir ces deux poincts, avant que de venir au premier. Ce ſera donc ici & le ſujet & l'ordre de ce diſcours. Je vous ferai voir ce que c'eſt qu'une Religieuſe, ce que c'eſt qu'une bonne Religieuſe, ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte. Je dis qu'une Religieuſe c'eſt une fille qui ne vit plus dans le monde, ce ſera le premier poinct; Qu'une bonne Religieuſe eſt celle en qui le monde ne vit plus, c'eſt le ſecõd poinct; Qu'une parfaitte Religieuſe eſt celle en qui JESUS-CHRIST vit au lieu du monde, c'eſt le troiſiéme: Voila tout le plan de cét entrétien. Je commencerai aprés avoir invoqué la Sainte Vierge.

AVE MARIA.

Il n'eſt pas fort mal-aiſé de faire voir qu'une Religieuſe eſt une fille qui ne vit plus à l'égar du monde. C'eſt le ſentiment de la Religion où elle s'engage, c'eſt le ſentimẽt du monde même qu'elle abondonne. Ce teſtament irrevocable qu'elle eſt obligée de faire ſi elle a quelque choſe dont elle puiſſe diſpoſer: Ce drap mortuaire dont on la couvre incontinent aprés qu'elle a prononcé les vœux; Ces priéres qu'on chante ſur elle comme ſur une defunte, tout cela nous marque aſsez clairement l'état de mort, où ſa profeſſion l'a reduite.

C'eſt pour cette même raiſon qu'en cette rencontre les parens ne peuvent retenir leurs larmes,

& qu'ils pleurent également leurs enfans, soit qu'ils meurent, ou qu'ils entrent dans des Monasteres. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette Mere des marques d'une si grande tendresse, soit simplement la peine qu'elle a à se separer de sa cadette, si elle n'avoit que cette raison de s'affliger; elle ne devroit pas ressentir moins de douleur lors que son ainée l'a quittée, pour suivre un mari dans une maison, & peut-être méme en une Province étrangere, & cependant on conduit celle-ci comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit la famille de dueil & de désolation; elle ne s'éloigne bien souvent que de quelques pas de la maison paternelle; il est vrai, mais c'est qu'elle en sort pour entrer en une espece de tombeau, pour s'enterrer toute vivante dans une cellule.

En effet, ma Sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire, tout ce qu'il y a de plus amer en la mort, j'y trouve méme quelque chose de plus terrible. Car pour quoi pensez vous que la mort nous paroisse si redoutable? ce n'est pas précisement, parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce qu'avec la vie, elle nous ravit tous les biens & tous les plaisirs de la vie. *Qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari*, dit S. Paul: Quelque accablez que nous soions sous le faix du corps, nous ne laissons pas de soûpirer lors qu'il faut mourir, parce que nous ne voulons pas être dépouillez: Aussi voions nous qu'à mesure qu'on possede plus de bien, on craint davantage de mourir; Un miserable qui n'a rien à perdre, comme l'on dit, expose sa vie assez volon-

tiers, il se menage peu dans les occasions les plus perilleuses, tandis qu'un homme riche fremit au seul souvenir du sepulchre, c'est qu'il sait bien qu'il y doit entrer tout nû. *Ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari.*

Or ma Sœur, est-il un dépouillement plus universel que celui d'une Religieuse, du moment qu'elle a fait profession? Elle ne possede plus rien, elle ne peut rien posseder à l'avenir, elle a renoncé à tout ce que le monde lui avoit donné, & ce qui est infiniment davantage, à tout ce que le monde lui promettoit. Elle a quitté toute sorte de biens, la plûpart des hommes préfereroient la mort à une pauvreté si extrême : Néanmoins on n'est pas encore mort pour avoir perdu tout ce qu'on avoit au monde, mais la Religieuse perd encore l'esperance d'avoir jamais rien, & cette esperance ne se perd qu'avec la vie. C'est pour cela que S. Gregoire au huitiéme livre de ses Morales, applique ces paroles de Job, à ceux qui ont fait vœu de pauvreté, *Desperavi, nequaquam ultra jam vivam.* C'en est fait, je ne vis plus, puis que me voila hors d'esperance de recouvrer mes richesses ; & le même Pére dit encore, que c'est à ces pauvres Evangeliques que parle l'Apôtre écrivant aux Colossiens, quand il dit, vous étes morts, & vôtre vie est cachée en Dieu avec JESUS-CHRIST : *Talibus namque per Paulum dicitur, mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira peut être, que tandis que l'ame est encore liée au corps en quelque état que l'on se trouve, on ne peut pas dire qu'on ne vive plus. Mais quand cela seroit, cette liaison n'est-elle pas

rompuë en quelque sorte par le vœu de chasteté ; être chaste dans le langage des Peres, & sur tout du grand saint Jerôme, n'est ce pas être sans corps dans le corps même, *& in corpore vivere sine corpore* ? Pour dire que l'ame est separée du corps, ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvemens qu'elle cesse d'operer avec lui ? n'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toûjours tous les plaisirs de la vie ? Si ce n'est pas là mourir, ma Sœur, c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort même. Tout le monde avoüe qu'on ne sauroit vivre sans quelque plaisir, dés qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter aucun, bien loin de craindre la mort, on commence à la desirer ; mais aussi que ne fait on point pour s'empêcher d'étre reduit en ce triste état ? J'en prens à témoin tant de Dames voluptueuses, qui aprés avoir vieilli dans le commerce du monde, ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains & les ridicules efforts qu'elles font pour retenir cette beauté qui les abandône, pour dissimuler cét âge qui les bannit des compagnies & des divertissemens, & lors qu'elles ne peuvent plus y paroître avec bien seance, elles ont tout à propos de jeunes filles qui leur servent de prétexte pour s'y rencontrer ; elles permettent à ces filles d'aller par tout, afin de les accompagner par tout, elles les laisent voir au monde, parce qu'elles ne peuvent se passer de le voir encore elles mémes. Que si le monde a de si grands charmes, pour une personne qui n'en a plus pour le monde, pour une personne qu'il rebute, & qui d'ailleurs à eû le loisir de s'en saoüler; de s'en détromper, s'il n'y a que la

mort qui ſoit capable de s'arracher à cette vie libre & mondaine. Combien doit il être penible à une jeune Demoiſelle de renoncer à tous ces plaiſirs, en l'âge même des plaiſirs ? de fuir le monde lorſqu'elle pourroit en être adorée, lorſqu'il lui préſente tout ce qu'il a de plus attraïant, avant qu'elle ait eû aucun ſujet de s'en plaindre, en un mot avant que de le connoître, & par conſéquent étant peut-être encore perſuadée, qu'il eſt effectivement auſſi agréable qu'il le paroit.

Il eſt donc vrai que la profeſſion religieuſe renferme tout ce que la mort a de plus dur, puis qu'elle nous dépoüille des biens, qui ſont les ſeuls qui nous attachent à la vie, puis qu'elle nous retranche les plaiſirs, ſans quoi la vie dévient elle même inſuportable. J'ai ajoûté qu'elle avoit encore quelque choſe de plus terrible que la mort, & voici comme je le prouve. La mort qui reduit nôtre corps en poûdre, ne donne nulle atteinte à l'ame, au contraire, elle la met en liberté, elle la tire, pour ainſi parler de la bouë & du ſepulchre, mais la Religion n'épargne pas même cette partie ſpirituelle; elle mortifie la chair par la pauvreté & par la chaſteté, & bien loin d'affranchir l'eſprit comme fait la mort, elle ſe ſoûmet par le vœu d'Obeïſſance à une longue & cruelle ſervitude. Je vous laiſſe à penſer, Meſſieurs, ſi l'on peut encore vivre, lorsque l'eſprit lui même, qui eſt la vie du corps, que l'eſprit, dis-je, ne peut plus agir, qu'il ne vit plus; Quoi de plus ſemblable à un mort qu'une perſone qui ne ſe remuë point ſi on ne la remuë, que l'on traitte, que l'on tourne comme l'on veut, ſans qu'elle puiſſe ni réſiſter, ni ſe plaindre; c'eſt l'état où l'obéiſſance reduit une perſonne religieuſe.

Je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, de remarquer ici en paſsant, qu'il eſt mal-aiſé de riẽ imaginer de plus héroïque que cette vertu. Veritablement on promet beaucoup, quand on promet à Dieu une pauvreté & une chaſteté éternelle, mais quand on voûë une éternelle obeïſsance, on s'engage à tout, ſans ſavoir préciſement à quoi l'on s'engage. On fait vœu de ſe faire une loi inviolable de toutes les volontez, diſons le franchement, de tous les caprices, & bien ſouvent de toutes les paſſions d'une perſonne qui n'eſt ni infallible dãs ſes jugemens, ni impeccable dans ſa conduite. Encore ſi l'on ne ſe ſoûmettoit qu'à une ſeule Superieure; ou que vous fuſſiez aſseurée, ma Sœur, que toutes celles qui vous gouverneront peut-être durant l'eſpace de ſoixante années, ſeront toutes auſſi raiſonnables, auſſi éclairées, auſſi vertueuſes, auſſi bonnes que celle, à qui vous aurez le bonheur de rendre vos premiéres obéiſsances, je vous avoûë qu'on pourroit ſans beaucoup de peine s'aſsujettir pour toûjours à une conduite ſi douce & ſi ſage; la ſervitude en ce cas ne ſeroit gueres moins agréable que la liberté; mais ce n'eſt pas à celle-ci ſeulement que vous vous livrez, pour ainſi dire, & piés & mains liés comme une victime; vous vous abandonnez avec la même indifference à toutes celles qui pourront lui ſucceder. Quelles ſoient fieres ou complaiſantes, accueillantes ou chagrines, prudentes ou indiſcretes, coleres ou moderées, qu'elles vous aiment, ou que naturellement elles aïent de l'averſion pour vôtre humeur; Quoi qu'il leur prenne envie de vous commander vous vous obligés de leur obéir juſ-

qu'à la mort sur peine d'être dannée.

Aprés cela faut-il s'étonner qu'une pauvre enfant, qui songe à faire un pas si difficile soit quelquefois attaquée, soit combattuë long-tems avant que de pouvoir s'y résoudre, Car il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire est précédée d'une cruelle agonie. J'en ai été témoin plusieurs fois, & il est vrai que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vû de si touchant. La nature en ces rencontres fait d'étranges efforts afin d'étouffer la grace, qui veut l'étouffer elle-même. Le monde & la volupté se présentent avec des attraits bien capables d'ébranler un jeune courage. D'ailleurs la Religion n'offre à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme frémit à la veüe de cinquante ou soixante années de cõtrainte, à la seule pensée d'une vie toute hérissée d'épines & éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut dire adieu & un adieu éternel au pére, à la bonne mére, à des freres pleins d'amitié, aux plus cheres confidentes, aux amies les plus intimes, il n'y a pas une seule goutte de sang dans les veines, qui ne se revolte; qui ne s'oppose à une si rude separation. Cependant on presse pour obtenir son congé, on ne laisse pas de marcher même avec assés de resolution. Mais que de troubles, que d'angoisses intérieures, que de soûpirs étouffez, que de larmes secrettes, que de cruels saisissemẽs, que de mortelles sueurs! Courage, ames prédestinées, vous voilà bien tôt au bout de toutes vos peines, un moment de constance vous fera passer par une mort héroïque à une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus

dans le monde, il est vrai, mais aussi vous ne pourrez plus mourir, car enfin nous ne mourons pas deux fois, & ce seroit parler peu proprement d'une personne Religieuse que de dire qu'elle meurt, lorsqu'il plaît à Dieu l'appeller à une meilleure vie. Que voit-on je vous prie en ce passage qui porte le triste caractere de la mort ? On ne voit point de femme échevelée, dit saint Jean Chrisostôme, dans la chambre d'un Religieux agonisant, point d'enfans qui se desesperent, point de serviteurs qui le troublent par leurs cris & leurs lamentations. Il est environné de ses fréres, qui bien loin de le pleurer, lui envient son bonheur, & l'accompagnent avec des cantiques d'actions de graces. Quand il a rendu l'esprit, nul d'entre eux n'oseroit dire qu'il est mort, ni appeller funerailles les derniers devoirs qu'ils lui rendent, c'est à leur sens un triomphe & une veritable fête. *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam & præmissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point peut-être alors en des sentimens tout differens de ceux de ses freres ? Pour répondre à cette question, je n'aurois qu'à produire les exemples qui ont été rapportez sur ce sujet par Saint Grégoire le Grand, par Saint Bernard, & par tous les Historiens de divers ordres: vous verriez un nombre infini d'ames Religieuses, qui ont insulté la mort selon l'expression du Docteur Dévot, & qui sentant approcher leur derniere heure ont fait éclatter une grande joie. Mais je ne dirai rien ici que de recent, rien que je n'aie vû de mes yeux. J'ai vû mourir une personne Religieuse qui dans les plus violens accez de sa

maladie ſupplioit ſes amis avec des inſtances incroiables de ne faire nulles priéres pour ſa gueriſon, comme ſi elle eût appréendé que Dieu ne les exauçât, & ne lui prolongeât ſa vie. J'en ai vû un autre qui voiant pleurer ceux qui l'aſſiſtoient à la mort, ramaſſa tout ce qui lui reſtoit de forces pour leur reprocher doucement leur peu de charité, & le peu de part qu'ils prenoient à ſon bon-heur. J'en ai vû qui étant revenus d'un état, où l'on avoit deſeſperé de leur vie, m'ont dit qu'ils étoient inconſolables du retour de leur ſanté, & qui ne pouvoient s'empécher de verſer des larmes en ma préſence, lors qu'ils ſe reſſouvenoient qu'aiant été ſi prés de mourir, un ſi grand bien leur étoit encore differé. *Vbi eſt mors victoria tua.* Doit-on s'écrier à la veûë de ces exemples; *Vbi eſt mors ſtimulus tuus.* O mort rédoutable & hideuſe mort! où ſont donc ces cruelles armes; & cette préſence ſi affreuſe, qui fait pâlir les plus intrepides.

Quel avantage, ma chere Sœur, d'attendre ainſi dans le calme cette derniere heure, dont le ſimple ſouvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde: Quel privilége de pouvoir ſe faire un plaiſir de ſonger à la mort, dont la ſeule penſée répand tant d'amertumes ſur tous les plaiſirs! quel bon-heur de voir ce rédoutable ennemi, venir à nous pour ainſi dire, les armes baiſſées, de ne recevoir que des careſſes de ce lion rugiſſant, de pouvoir ſe joüer de ce monſtre épouvantable. C'eſt une ſuite comme naturelle du ſacrifice que vous faites aujourd'hui, aprés cette mort généreuſe & volontaire, vous ne devez plus craindre cette ſeconde

mort, qui vous ouvrira le Paradis. *Qui vicerit, non lædetur à morte secunda.* Ce sont des paroles tirées de l'Apocalipse que je puis bié lui appliquer à mon sujet, quiconque aura vaincu le monde en le quittant & sera mort à toutes ses vanitez, ne sera point blessé, ne sera nullement troublé, nullement inquieté lors qu'il faudra rendre son ame à son Créateur, les douleurs, les larmes, les agonies auront déja eû leur tems, on les aura souffertes comme par avance en quittant le monde. *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* Une seule chose pourroit s'opposer en quelque sorte à un si grand bien, ce seroit, ma Sœur, si en quittant le monde il arrivoit que le monde ne vous quittât pas, mais qu'il vous suivit dans la Religion, parce qu'en ce cas-là vous seriez Religieuse à la verité; mais, ce que Dieu veuille détourner par sa bonté, vous seriez mauvaise Religieuse. Une Religieuse c'est une fille qui ne vit plus dans le monde, je viens de vous le montrer. Une bonne Religieuse c'est celle en qui le monde ne vit plus. C'est la seconde Partie.

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde, de penser qu'ils n'auront pas plûtôt abandôné toutes choses, qu'ils serôt parvenus à la plus haute perfection. La plûpart de ceux qui vivent dans le siécle font le même jugement; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est rendu soûmis, comme parle l'Evangile, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jesus-Christ, ait encore un fort long chemin à faire, pour arriver à la sainteté, qu'il en soit encore au premier pas. Cependant, ma Sœur, il

n'eſt rien de plus veritable. Saint Paulin ayant renoncé à tous ſes biens, & Sulpice Severe ſon bon ami l'en aiant fort loüé dans un lettre, il lui répond en ces termes. Avoir quitté toutes les choſes temporelles, ce n'eſt pas avoir fourni la carriére, c'eſt ſeulement y être entré : un atlete qui s'eſt dépoüillé, n'eſt pas pour cela victorieux, il eſt ſeulement en état de mieux combattre; Celui qui doit paſſer un fleuve à nage met bas ſes vétemens, mais pour s'être deshabillé il n'eſt pas encore à l'autre bord, il faut qu'il ſe jette, qu'il remuë les bras & les jambes, qu'il ſe pouſſe, qu'il s'élance, qu'il ſe mette hors d'haleine, pour rompre les vagues, & pour fendre le courant des eaux. *Nec tamen hoc tanto apparatu quod ſe deſpoliaverit, tranſnatabit, niſi totius corporis niſu, & omnium citâ mobilitate membrorum, & propulſu pedum & remigio brachiorum & lateris in lapſu tôrrentis impetum ſcindat, & laborem natationis exhauriat.*

Il eſt d'une perſonne qui ſort du monde pour s'enfermer dans un Cloiſtre, il en eſt, dis-je, ma chere Sœur, comme d'une fille qu'on tireroit du village pour la mener à la Cour. Il ſeroit aſſez aiſé de lui faire changer d'habits, de la loger dans un appartement ſuperbe, le Prince pourroit même l'épouſer dés le premier jour de ſon arrivée. Mais tout cela n'empêcheroit pas qu'elle ne retint encore ſon langage & ſes manieres ruſtiques, elle porteroit au louvre ſes inclinations baſſes & villageoiſes, elle y porteroit, pour ainſi dire, tout ſon village. Ainſi ma Sœur, aprés être ſortie du monde, aprés avoir mis un autre habit, & avoir même épouſé Jeſus-Chriſt en faiſant profeſ-

ſion

sion, une fille pourroit encore conserver & le langage & les maniéres, & les inclinations du monde, lesquelles ne se changent pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourroit arriver qu'aprés tous ces engagemens, le monde vivroit encore & dans son souvenir & dans son estime, & même au fond de son cœur. Il se pourroit faire qu'aiant quitté de grands biens elle auroit encore de grandes attaches à des bagatelles; qu'elle seroit aussi empressée à rechercher ses commoditez, qu'on l'est dãs le siecle à se procurer toutes sortes de plaisirs, & qu'enfin elle ne seroit pas moins avide des petits honneurs qu'on peut prétendre en la religion, que les plus ambitieux sont alterez de la vaine gloire du monde. Bien davantage, Cassien en sa quatriéme Conference se plaint de quelques Religieux de son tems, lesquels étoient beaucoup plus attachez aux choses qu'on leur donnoit pour leur usage, quoi qu'elles fussent trés-viles qu'ils ne l'avoient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possedoient. *Vt horum cura*, ce sont ces paroles, *pristinarum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit le dévot Saint Bernard, qu'aprés avoir mépriſé la pompe du siecle, quelques uns apprennent l'orgueil dans l'école de l'humilité, qu'ils deviennent plus insuportables sous la discipline d'un maître qui est doux & humble de cœur, & qu'ils sont plus impatiens dans le Cloître qu'ils ne seroient dãs le monde. Et ce qui est un renversement encore bien plus étrange, ils ne peuvẽt souffrir d'étre mépriſez dans la maison de Dieu, eux qui dans leur propre maison auroient

peut-être été fort mépriſables, comme ſi n'aiant pû avoir aucune rang au lieu où regne l'ambition, ils étoient venu chercher des honneurs au lieu où l'on les mepriſe, *Vt ſcilicet ubi à pluribus honores appetantur, ipſi locum habere non meruerunt, ſaltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnuntur.*

Il eſt tout viſible, ma Sœur, qu'une religieuſe qui ſeroit en cette diſpoſition, une religieuſe dont tous les ſentimens ſeroient conformes aux ſentimens des gens du monde, qui nourriroit en ſon cœur tous leurs deſirs & toutes leurs paſſions, quoique pour des objets differens, qui jugeroit des choſes à peu prés comme ils en jugent, il eſt viſible que cette religieuſe ne ſeroit pas une bonne religieuſe. Parce que l'état Religieux eſt une profeſſion d'humilité, de mortification, de denûment; une profeſſion de mépris du monde, qui ſont toutes vertus interieures, qu'on ne peut pas ſe flatter d'avoir, diſent les Téologiens, de quelque maniere qu'on ſoit vêtu, quelque regle qu'on ſuive au déors, ſi l'interieur ne répond aux obſervances exterieures.

En deuxiéme lieu, comment eſt ce que cette fille ſeroit bonne religieuſe, en qui le monde vivroit encore, puis qu'elle ne ſeroit pas même bonne Chrétienne. Oui ma Sœur, les perſonnes mêmes qui ſont engagées dans le monde, s'ils ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des choſes du monde renoncent à leur baptême, il ne leur eſt pas défendu d'y vivre; mais ils ne peuvent l'aimer ſans commettre une eſpece de parjure. La vocation au Chriſtianiſme, dit Saint Auguſtin,

consiste à nous éloigner du siecle, ou en effet, ou du moins d'affection. C'est pour cela que Tertulien disoit aux fidelles : Quelque part du monde que vous soiez, soit dans le desert, soit dans les villes, dans des maisons regulieres, ou dans vos propres maisons, vous n'étes plus dans le monde. *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis.* Que s'il est vrai que les personnes seculieres doivent faire mourir le siecle en leur ame, qui oseroit dire que les religieux sont dispensez de cette obligation.

Que deviendroient donc tant d'éloges, si magnifiques, que les Saints Péres donnent à l'état que vous embrassez, si tout se reduisoit à se révétir d'un habit noir, & à ne parler qu'à travers de grilles ? Seroit-ce là de quoi se récrier aussi souvent qu'ils le font, & dire que cette vie est non-seulement contraire à la nature, mais qu'elle est méme au dessus des forces de la nature. *Contra naturam, imò ultra naturam est*, dit Saint Jerôme, *non exercere quod nata sis.* Et quand ils ont parlé de la sorte, ils ont eû en veûë le veritable Religieux, qui ne se contente pas de se separer des choses terrestres, mais qui s'éleve infiniment au dessus d'elles ; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure, que celle des hommes du siécle, mais encore un autre esprit, d'autres sentimens, & pour ainsi dire, une autre nature. Il ne suffit pas à la bonne Religieuse d'avoir renoncé à l'héritage de son pere, elle regarde les biens mêmes de la religion, & jusqu'aux meubles de sa chambre, avec la même indifference, que ceux qu'elle a quittez pour toûjours. Elle n'a rien à

ſon uſage qui ne ſoit à l'uſage de tout le monde; Elle ne ſe contente pas d'avoir mépriſé les honneurs de ſa maiſon, elle ſouffre qu'on la mépriſe elle-même dans la maiſon du Seigneur. Elle a voûé une éternelle ſolitude, & il ne tient pas à elle qu'elle ne ſoit jamais interrompuë par les viſites, & par les entretiens des hommes. Aprés avoir quitté ſes parens, elle fait tout ce qu'elle peut pour les oublier. Il lui ſemble que le Saint Eſprit lui dit ſans ceſſe au fond du cœur ces paroles du Prophete. *Audi filia & vade & inclina aurem tuam, & obliviſcere populum tuum & domum patris tui, & concupiſcet rex decorem tuum.* Ecoutez ma fille, ſi vous prétendez que je vous choiſiſſe pour mon épouſe, oubliez vôtre parenté & la maiſon de vôtre pére. Il ne dit pas ſimplement qu'elle en ſorte, ce ſeroit aſsez pour un époux du commun, mais l'époux celeſte veut qu'elle en perde même le ſouvenir. Et il ne faut pas que les parens ſe ſcandaliſent de ce précepte, comme s'il choquoit les loix naturelles, qu'on ne pût être bonne religieuſe, ſans ceſſer d'être bonne fille. Ils ne doivent plus conſiderer comme leur fille, celle que Jeſus-Chriſt a choiſie pour ſa bien-aimée, elle doit être à leur égard comme ſi elle n'étoit plus. Dieu auroit leur ſacrifice en horreur ſi dans l'offre qu'ils lui font de leurs enfans, ils prétendoient ne lui en donner que le corps, & ſe réſerver le cœur pour eux, où le partager avec lui, il le veut avoir tout entier, tout ce qu'il peut nous accorder à cét égar, c'eſt de nous ſouffrir cette penſée, Seigneur, aiez la bonté de vous ſouvenir de mes parens, & faites en ſorte que je ne m'en ſouvienne plus.

Que direz-vous de ce caractere, Messieurs, quoique vous joüissez de vôtre liberté & de toutes vos richesses ; quoi que vous soiez plongez dans les occupations, dans les aises, & peut-être même dans les délices de la vie seculiere; que vous songiez peu à domter vos passions, bien loin de vous appliquer à reprimer les desirs innocens de la nature, du moment que vostre conscience ne vous reproche plus de grands crimes, que vous commencez à pratiquer quelques bonnes œuvres, vous pensez être déja parvenus à la saintetè la plus parfaite. Mais savez-vous bien que cette Religieuse que je viens de vous représenter, & dont la vertu vous effraie, savez-vous bien qu'elle ne se croit pas encore sainte; Et en effet si elle s'en tenoit à ce que j'ai dit, elle ne feroit précisement que son devoir, il s'en faudroit beaucoup qu'elle n'eût atteint la perfection de la vie solitaire. Il y a moins de distance, Messieurs, de l'état où vous vivez, à l'état où se trouve une bonne Religieuse, qu'il n'y a des dispotisions d'une bonne Religieuse, à celles d'une Religieuse parfaite. Pour être Religieuse il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde, pour être bonne Religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus en elle, mais pour être une Religieuse parfaite, il faut que Jesus Christ vive en elle au lieu du monde ; c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Saint Jean Chrisostome en une homelie qu'il a faite sur ces paroles. Je ne vis plus, c'est Jesus-Christ qui vit en moi, dit que le Fils de Dieu vit en nous, lors qu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grace, mais qu'il y agit

qu'il y regne, pour ainſi dire, en Souverain. Pour faire comprendre cette penſée, ce grand homme oppoſe la vie & l'empire du Sauveur en nos ames, à la tirannie qu'y exerce le monde & le peché, lors qu'ils s'en ſont rendus les maîtres, de ſorte qu'il prérend que les mêmes mouvemens qu'on remarque dans un homme du monde à l'égard des biens, des plaiſirs, de l'indépendance, que ces mêmes mouvemens ſe rencontrent dans les parfaits à l'égard de la pauvreté, de la continence, des ſouffrances, & de la ſoûmiſſion. Repréſentez-vous donc, Meſſieurs, tous les ſoins que prend un avare pour augmenter & pour conſerver ſon tréſor, ſi vous voulez que Jeſus-Chriſt vive en vôtre cœur, ſi vous avez envie de parvenir à la perfection de vôtre état, vôtre pauvreté doit être vôtre tréſor, vous devez avoir pour elle les mêmes empreſſemens que cét avare a pour ſes richeſſes; Un avare a toûjours les yeux ſur ce qu'il n'a pas, pour tacher de l'aquerir; une parfaite Religieuſe examine continuellement ce qu'elle a, pour voir ſi elle n'a rien, dont elle ſe puiſſe paſſer. Le même plaiſir que reſſent un marchand avide, lors qu'il a doublé ſon argent, la Religieuſe parfaite le goûte ce plaiſir, lors qu'elle a retranché quelque bijou de sõ oratoire, ou quelque meuble de ſa chambre, une perſonne affamée de bien n'eſt jamais contẽte du bien qu'elle a, & la Religieuſe que nous formons, non-ſeulement ſe contente de fort peu, mais elle n'eſt point ſatisfaite qu'elle ne ſoit dépoüillée de tout. Les richeſſes enflent ceux qui les poſſedent, la ſainte Religieuſe fait gloire de n'avoir rien, elle étalle par tout ſa pauvreté, elle eſt

toute superbe des marques qu'elle en porte soit en sa personne, soit en sa cellule. Le monde me mépriſe, parce que je n'ai rien, dit-elle avec Saint Grégoire de Nazianze, mais le monde ne voit pas que c'eſt en cela méme que je fais conſiſter mes richeſses. Je ne ſai quel effet la pauvreté produit dans les autres, pour moi elle m'enfle le courage, elle me rend toute glorieuſe & preſque inſolente. *At iſta ſunt divitiæ meæ, hæc me non ſolum gloriantem ſed & arrogantem faciunt.* Enfin les avares croient que l'or renferme lui ſeul tout ce qu'on peut deſirer, & la veritable épouſe de JESUS-CHRIST le conſidere comme la ſource de tous les maux, elle regarde en pitié tous ceux qui en ont, elle eſt à cét égard dans les ſentimens de la mere de Saint Alippe, de laquelle Surius dit que ſa pauvreté lui étoit chere, qu'elle ſe ſeroit eſtimée tres-mal-heureuſe de poſseder ſeulement deux ſols. *Vt miſerabile eſſe putaret vel duos aſſes poſſidere.*

Sages du ſiécle; je ſai que vous ne manquerez pas de traitter ceci de folie, on n'ignore pas quelles ſont vos maximes ſur ce ſujet, l'argent eſt ſelõ vous comme le cinquiéme élement du monde, le reſsort de toutes les affaires, l'unique bien ſolide qu'il faut préferer à la beauté, à la nobleſſe, à l'amitié, à la vertu-même, auſſi n'eſt-ce pas à vous que j'addreſse ce diſcours, ce n'eſt pas à vous que Dieu a revelé le miſtére que nous traittons, non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux ſages le prix ineſtimable de la pauvreté. Ils ne comprendront jamais, comment c'eſt que dans un ſi grand dépoüillement vous avez pû cacher un amas ſi prodigieux de toutes ſortes de biens

ils ne comprendront jamais quelle eſt la liberté, quelle eſt la paix, l'élevation, le triomphe d'une ame qui mépriſe tout, qui ne tient à rien, qui a rompu juſqu'au plus petit filet, qui pouvoit l'attacher à la terre. *Abſcondiſti hæc ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis.* Pour vous, ma Sœur, que le Seigneur a appellée des ténébres, comme parle Saint Pierre, à ſa lumiére admirable; *In admirabile lumen ſuum.* Je vous conjure au nom du même Seigneur de vous reſſouvenir que la pauvreté eſt la dote de l'épouſe de Jeſus-Chriſt, que pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le ſoyez, ce n'eſt pas aſsez d'avoir peu, il faut, n'avoir rien du tout, il ne faut pas même rien deſirer, ſi ce n'eſt d'être toûjours plus pauvre & plus dépourveûë de toutes choſes.

J'ai dit que la pauvreté eſt la doute de l'épouſe de Jeſus Chriſt, & que s'il vit veritablement en ſon cœur, elle ne doit pas moins faire pour être pauvre, que les avares pour avoir des grandes richeſſes; j'ajoûte que la chaſteté eſt la beauté de cette même épouſe; de ſorte que pour être parfaitement agréable à ſon époux, elle doit avoir pour cette vertu les mêmes empreſsemens que les perſonnes du monde les plus vaines ont pour la beauté du corps. Je n'ai garde, ma chere Sœur, de faire ici le détail des ſoins infinis que prénent certaines femmes, pour s'attirer les regards & l'amour des hommes, outre que j'ignore la plûpart de leurs artifices, qu'elles en ont fait une Sience, dont on ne peut bien parler qu'aprés une lõgue étude. Je rougirois de repréſenter en ce lieu un déſordre qui fait honte à vôtre ſexe, & à nôtre religion; Il ſuf-

sit de dire qu'elles occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur tems à entretenir & à relever leur teint, que pour en conserver l'éclat elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'empêcher de mourir, la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille & mille sortes de tortures, le fer. tout leur est doux, quand il s'agit de corriger quelque trait, de réformer la taille, de diminuer où d'augmenter l'embonpoint : Helas que vous aviez bien raison de pleurer, grand Evêque d'Alexandrie, lors que voyant cette courtisanne en un habit fort superbe, vous faisiez réflection qu'elle prenoit plus de soin pour perdre les autres & pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver nostre ame. Voila, ma Sœur, jusqu'où ira vostre zéle pour la pauvreté, si Jesus-Christ vit en vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaite Religieuse a toûjours cent yeux ouverts, selon l'avis de Saint Jerôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plûpart des innocens, je dis qu'elle se fait un plaisir de toutes les austeritez qui peuvent la rendre plus pure, elle trouve ses délices dans les épines qui lui servent cõme de haye contre les tentations; bien loin de souhaitter quelque commerce avec les personnes du monde, elle baise les murailles & les grilles qui l'arrêtent dans sa solitude; au reste elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien, elle n'a d'yeux que pour regarder la terre d'où elle a été tirée, & le Ciel où sont toutes ses amours. On ne sauroit dire jusqu'où va sa délicatesse en cette matiére, elle se dé-

fie de tout, elle craint juſqu'aux perſonnes les plus ſaintes, juſqu'aux perſonnes du même ſexe, elle ſe trouve rédoutable elle même à elle-même.

Je n'ai rien dit encore, ma Sœur, une femme mondaine & coquette veut aimer & être aimée ; elle met ſa gloire à allumer le feu par tout, elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un mouvement qu'elle ne rapporte à cette fin, au contraire la parfaite Religieuſe ne veut aimer que Dieu, ni être aimée que de Dieu. Je n'ignore pas qu'il eſt des amitiez innocentes qui ne bleſſent pas abſolumẽt la chaſteté, mais j'oſe dire qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit contraire en quelque ſorte à la chaſteté parfaite. La charité chrêtienne eſt l'unique amour qui n'eſt point ſuſpect à l'ame ſainte ; c'eſt pour cela qu'elle étouffe tous les mouvemens de tendreſſe qu'elle reſſent pour ſes propres ſœurs ; lors qu'elle apperçoit que cette tendreſſe eſt excitée en ſon cœur par des qualitez purement naturelles ; bien plus, elle eſt dans l'inquiétude, elle fremit lors qu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre choſe que l'image du Créateur, auſſi n'a t-elle point de retour, point de reconnoiſsance pour toutes ces caraſſes, qui ſont des marques d'une affection purement humaine, elle craint toûjours que quelque créature ne raviſſe ſon cœur à ſon époux, ou qu'elle ne lui raviſſe elle même le cœur de quelqu'une de ſes créatures.

Vous ne devez point vous arrêter, ma chere Sœur, que vous ne ſoyez parvenuë à ce point de pureté, & parce que le Démon ne manquera pas de vous tendre des piéges, & de vous inſpirer des ſentimens terreſtres & ſenſuels, ſous prétexte de

charité ou de gratitude, vous devez être avertie que la veritable charité est toûjours universelle, qu'elle n'est ni intereſſée, ni jalouſe, qu'elle ne cherche point à ſe produire par des préſens inutiles, ni par de vaines demonſtrations d'eſtime & d'amitié, qu'elle n'eſt ni émeûë par la préſence de ce qu'elle aime, ni troublé par ſon abſence; parce qu'en toutes choſes elle aime Dieu, lequel ne s'éloigne jamais de nous, c'eſt pour cette même raiſon que bien-loin de nous diſtraire en nos priéres, elle nous unit toûjours davantage au Créateur, toute paſſion qui produira d'autres effets vous doit paſſer pour une paſſion impure, vous ne devez rien oublier pour l'arracher de vôtre cœur.

Je n'ai que deux mots à dire ſur l'obéiſſance de la Religieuſe parfaite. On dit qu'il n'eſt rien de plus aveugle que la paſſion de dominer. Lorsqu'elle s'eſt renduë maîtreſſe d'un homme, il veut être obéi ſans délai, ſans reſerve, ſans replique, il ſe perſuade que tout ce qu'il veut eſt raiſonnable, ou même que les choſes les plus injuſtes deviennent raiſonnables dés qu'il les veut; il ne conſidere point ni s'il a aſſez d'autorité pour commander, ni ſi l'on a aſſez de force pour obéïr. Or, ma Sœur, l'amour de l'obéïſſance jette la Religieuſe parfaite dans une aveuglement bien oppoſé à la verité, mais qui n'eſt pas moins grand que celui-là. Le deſir qu'elle a de ſoûmettre ſa volonté, lui fait trouver juſte tout ce qu'on exige d'elle, elle n'examine point ſi l'on a droit de lui faire des commãdemens, ni ſi ces commandemens ſont poſſibles ou impoſſibles, elle regarde toutes ſes Sœurs comme ſes Superieures, & elle ne croit pas qu'il y ait rien

d'impossible à l'obéïssance, les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gesne, & qu'on nous fait violence, elle les souffre quand on l'abandonne à sa conduite, & qu'on l'oblige à se déterminer elle-même sur quoi que ce soit. Que vous êtes heureuse, ma Sœur, si vous êtes resoluë de pratiquer cette sorte d'obéyssance! Que vous allez passer de beaux jours en la maison de JESUS-CHRIST. Mon Dieu, que le joug de la Religion vous va paroître leger, que vous en trouverez douces les observances les plus rigoureuses, que toutes vos démarches seront seûres, le grand calme qui regnera dans vôtre conscience, quel amas de merites ne ferez-vous poïnt en peu de tems?

Allons donc, ma Sœur, à cette haute perfection, où Jesus-Christ a daigné vous appeller. C'est beaucoup que de faire les vœux que vous allez faire, ce n'est pas peu de les observer exactement, comme vous avez commencé sans doute à les observer, avant même que de les avoir faits, mais ce n'est pas encore assez. *Danda opera est ut post hæc initia ad incrementa quoque veniatur, & consumetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il ne faudra, ce sont les paroles de Saint Cyprien écrivant aux Saints Confesseurs, pas s'arrêter aprés ces premiers pas, il faudra donner les derniers traits à cét ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par vôtre profession; mais il vous faut appliquer en suite à faire mourir le monde en vous, & enfin à y faire vivre Jesus-Christ au lieu du monde. Vous ne devez cesser de vous reprocher vôtre tiedeur, tan-

dis-que dans le monde il y aura un avare qui aimera plus son argent que vous n'aimerez vôtre pauvreté, tandis qu'il y aura des créatures plus-soigneuses de plaire aux hommes par les traits de leur visage que vous ne le ferez de plaire à Dieu par la pureté de vôtre corps & de vôtre cœur, tandis que les plus imperieux trouveront plus de plaisir à commander que vous n'en aurez à obéir.

Et nous, Chrétiens Auditeurs, pendant que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purger de toute affection terrestre, pendant qu'elles ne penseront jour & nuit qu'à se rendre plus agréables à leur Créateur. Que ferons-nous nous autres pour nôtre salut ? Vivrons-nous toûjours en cette effroiable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cét oubli de la mort & du Paradis, Helas est-il bien possible que nous aions le même maître, le même Redempteur, la même Religion que ces chastes servantes de Jesus-Christ. Est-il bien possible que nous aions comme elles une ame à sauver, un enfer à craindre, une éternité de bien à perdre ou à meriter? Qui le croiroit à voir d'un côté leur crainte & leur vigilance, & de l'autre l'asseûrance & l'oisiveté où nous vivons? cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse si par une mort de plusieurs années elle se peut enfin procurer une bonne mort, & cependant cette autre s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde, & n'a peut-être jamais pensé serieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépouille de tout comme s'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, cét autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'éta-

blir, qu'à multiplier ſes biens comme s'il devoit vivre éternellement, les uns paſſent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices, les uns ſe puniſsét eux-mémes des pechez qu'ils n'ont pas commis, les autres ne ceſsent d'ajouter crime ſur crime, & ne veulent pas méme entendre parler de penitence. Que veut dire ceci, Meſſieurs, eſt-ce qu'il y a deux chemins pour aller au Ciel, l'un étroit, l'autre large? Eſt-ce que le Paradis ſe donne pour rien à quelques uns, & que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur ſang. Vous me direz que nous ne ſommes pas tous religieux & religieuſes, il eſt vrai, mais c'eſt cela même qui me ſurprend. Car quelle obligation cette Chrétienne a-t-elle de renoncer au monde, quel interét, quelle raiſon a pû la porter à embraſſer une vie crucifiée, qui ne deût y porter toutes les autres: Mais ne vous y trompez pas, dit l'éloquent Saint Baſile, gens du monde, vous avez les mémes obligations que les perſonnes Religieuſes, on n'embraſſe la ſolitude que pour ſe mieux acquitter des devoirs qui ſont communs à tous les Chrêtiens. Quoi, dit ce grand Saint, parce que vous avez choiſi un poſte plus expoſé, que vous y étes environné d'ennemis, vous pretendriez qu'il vous fût permis de vous endormir.

Que faut-il donc faire, Chrêtiens Auditeurs? comme la plûpart de vous ſont engagez, & qu'il n'eſt plus tems de ſonger à un état plus parfait, *Reliquum eſt, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes ſint, & qui flent tanquam non flentes, & qui gaudent tanquam non gaudentes, & qui emunt tanquam non poſſidentes, & qui utuntur hoc mundo tan-*

quam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. Mes Freres, vous dit le grand Apôtre des Nations, je ne vous oblige pas de voüer la virginité, quoique je vous le conseille : pour ceux qui ont déja quelque engagement dans le monde, l'unique parti qu'il leur reste à prendre pour se sauver, c'est de vivre dans leur état avec la même liberté d'esprit & de cœur, avec le méme détachement, le méme mépris des choses du monde que s'ils n'étoient pas dans le monde : *Præterit figura hujus mundi.* Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie ne sont à vrai dire qu'un enchantement, tout cela ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bon-heur, mais une image fort passagere, un fantôme qui va bien tôt disparoître, qui commence déja à s'évanouir, *Præterit, præterit figura hujus mundi* : Quiconque s'attache à ces sortes de biens, perira infailliblement avec eux. Croyez-moi, mes freres, donnez vôtre loisir, donnez vôtre cœur à quelque chose de plus solide, songez à cette éternité qui vous attend. Amassez des tresors pour cette vie qui ne doit jamais finir, usez des biens d'ici bas, de telle sorte qu'ils ne soient pas un obstacle à vôtre salut, mais qu'au contraire ils vous servent à aquerir ceux de l'autre. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLI.

POUR LE JOUR DE SAINT ESTIENNE PREMIER MARTYR.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Saint Estienne aiant prié pour ses ennemis, il s'endormit au Seigneur. Aux Actes des Apostres, c. 6.

Saint Estienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaite.

VOila, Messieurs, jusqu'où peut aller la charité du christianisme la plus excellente: aimer entre les hommes jusqu'à ses propres ennemis, aimer Jesus-Christ jusqu'à lui sacrifier sa propre vie, l'amour ne saûroit avoir ni plus d'étenduë ni plus de force. De sorte que s'il est vrai comme l'asseûre le Vénérable Bede, que le nom d'Estienne n'est

n'eſt pas un nom Grec, comme pluſieurs l'ont penſé, mais un nõ Hebreu dont la racine ſignifie *regle* ou *modelle*. On ne peut donner de loüange à S. Eſtienne, qui ſoit ou plus veritable, ou plus propre, que de dire qu'il a été comme le modelle & l'idée de la charité chrêtienne.

Mais ce qui lui rend cét éloge encore plus particulier, c'eſt qu'il a été le premier de tous les Chrêtiens, qui ait porté cette vertu à ce haut point de perfection. Je ſai que c'eſt une veüë aſſez ordinaire aux faiſeurs de Panegyriques, de nous propoſer ceux qu'ils loüent, comme les modelles des vertus qu'ils ont prattiquées, ſoit qu'ils en aient poſſedé quelqu'une en un degré ſouverain, ſoit qu'ils en ayent donné le premier exemple. Mais à l'égard de la charité, nul ne peut diſputer cet avantage à nôtre Saint, puis qu'il a appris à tous les Chrêtiens juſqu'où elle pouvoit aller, avant qu'il l'eût pû apprendre de perſonne.

Cette propoſition renferme deux veritez que nous allons examiner dans les deux parties de ce diſcours. La premiere, que ſaint Eſtienne a été un parfait exemple de charité : Et dans ſa ſeconde qu'il a été le premier exemple de la charité parfaitte. J'entreprens cét éloge avec d'autant plus de plaiſir, que je travaille ſur un fond ſolide & inébranlable. On ne me reprochera point d'avoir compoſé moi-même mon heros, & d'avoir tracé une idée de la charité, qui n'eſt qu'une pure idée. Je ne dirai rien dont le ſaint Eſprit ne me ſoit garant, c'eſt lui-même qui a bien voulu dicter la vie de noſtre Saint, laquelle eſt rapportée bien au long dans les Actes des Apoſtres ; de ſorte que

quelque incroiable que puiſſe paroître ce que je vais dire, il ne ſera pas méme permis d'en douter. Addreſſons-nous auparavant à la Sainte Vierge, lui diſant avec l'Ange. *Ave Maria.*

Dés que le S. Eſprit fut deſcendu ſur les Diſciples du Sauveur, on ne ſauroit dire avec quel ſuccés ils porterent par tout le feu, dont ils avoient été remplis. Jamais on n'a vû des converſions qui fuſſent tout-enſemble & ſi promptes & ſi parfaites ; une ſeule Prédication ſuffiſoit pour gagner quatre mille hommes à Jeſus-Chriſt, & de tous ceux qui ſe ſoûmettoient à l'Evangile, il n'y en avoit pas un ſeul, qui n'embraſsât à même-tems les plus difficiles conſeils. A peine avoient-ils reçeû le Baptéme qu'ils vendoient tout ce qu'ils avoient de bien, pour en remetre les prix entre les mains des Apôtres, & pour ſe ranger eux-mêmes entiérement ſous leur conduite. Toute l'Egliſe n'étoit donc alors qu'une nombreuſe & floriſſante famille, où regnoit l'amour & la paix, parceque la cupidité en étoit bannie, & que tous ceux qui la compoſoient avoient renoncé juſqu'au ſoin de leur propre ſubſiſtance ; il n'y avoit point alors de pauvre parmi les Chrétiens, parce qu'il n'y avoit point de riches. Tous les biens étoient communs, ceux qui étoient nés dans une condition vile & mépriſable, n'avoient pas occaſion de rougir de leur indigence, & les autres qui s'étoient volontairement dépouillez de toutes choſes, faiſoient même gloire de leur pauvreté. On ne ſongeoit qu'à faire regner Jeſus-Chriſt, tout le monde étoit appliqué à terracer en ſoi même ſes divins exemples, & le ſouvenir encor tout recent de ſa

vie & de ſa mort leur donnoit des penſées ſi contraires à celles que le monde a coûtume d'inſpirer, que la douleur, le mépris, l'ignominie faiſoient toutes leurs delices. Qu'étes vous devenus bienheureux tems ! beaux jours de la gloire de nôtre mere, ſiecle de graces & de benedictions ! Helas où eſt ce que nous trouverons les ſucceſſeurs de tant de Saints que vous avez enfantez? D'où vient qu'on degenere à meſure qu'on ſe multiplie? D'où vient que le ſervice de Jeſus-Chriſt eſt plus négligé, depuis que le nombre de ſes ſerviteurs eſt plus grand, & qu'on ne trouve preſque plus de Chriſtianiſme dans le monde, aujourd'hui que tout le monde eſt Chrêtien?

Ce fut en ce tems là, Chrétiens Auditeurs, que le nombre des fidelles croiſſant tous les jours, & les Apôtres ſe trouvant accablez d'occupations, ils reſolurent de ſe décharger de l'adminiſtration des biens temporels, & de confier à d'autres mains le ſoin de pourvoir aux néceſſitez des veuves, leſquelles faiſoient alors une des plus conſiderables & des plus-ſaintes parties de l'Egliſe. On ne manquoit pas de ſujets tres-ſages & tres-vertueux, qui auroient pû s'aquiter dignement de cét emploi, les ſeptante-deux Diſciples ne s'étoient pas encore ſeparez, & parmi ceux qui avoient ſuivi les Apôtres depuis l'Aſcenſion du Sauveur, il y en avoit ſans doute pluſieurs, à qui l'âge & l'experiéce dõnoient un grand avantage ſur les plus jeunes. Cependant ce fut ſur un jeune homme que tomba ce choix de ſi grande conſéquence. L'intendance & l'adminiſtration de tout ce que poſſedoient les fidelles, la cõduite de toutes les veuves Chrêtiennes

fut donnée à un jeune Grec d'environ trente trois ans, le mieux fait qui fût pour lors à Jerusalem, le plus-beau même, si nous en croions Saint Augustin, qu'on ait vû sur la terre aprés le Sauveur du monde,& qui outre les charmes de sa personne possedoit encore toutes les graces du discours.

Ouï,Messieurs, lors que S. Estienne fut nommé pour être premier Diacre, il avoit toutes ces qualitez,qui devoient être comme autant d'obstacles à son élection : *Stephano Martyri*, dit S.Augustin, *& pulchritudo erat corporis, & flos ætatis, & gratia sermocinantis.* Il étoit bel homme,il étoit éloquent,il étoit jeune, & néanmoins il avoit tant de lumiéres & tant de discretion, sa vertu étoit si établie & si reconnuë, qu'on n'hesita point à le choisir.Ce fut par un consentement universel,sur le témoignage& à l'instance de toute l'Eglise,que cette charge lui fut confiée.De toute cette multitude de fidelles,dont il falloit avoir l'approbation, il ne parut trop jeune à personne ; son administration l'alloit engager à traitter & converser presque continuellement,non seulement avec des femmes, mais avec des veuves, c'est-à-dire, avec des femmes, qui seroient en quelque sorte en sa puissance, & qui dépendroient de lui pour tous les besoins de la vie,il n'y eut personne qui ne le jugeât assez fort pour le faire sãs peril,on ne douta point que sa vertu ne le deût mettre hors d'atteinte à tous les traits de l'ennemi, & la beauté qui cause souvent bien du desordre sãs qu'on y pense,la beauté,dis je,étoit accompagnée en lui d'une si grande modestie, que quoi qu'elle deût être exposée aux yeux de tant de personnes d'un autre sexe,on ne

crut pas qu'elle pût jamais donner à perſonne que de tres chaſtes penſées. Je ne ſai, Meſſieurs, quel eſt vôtre ſentiment, mais quand je n'aurois jamais appris de ce Saint que ce que je viens de dire; il ne laiſſeroit pas de paſſer dans mon eſprit pour un Saint du premier ordre. Il falloit qu'il eût vécu d'une maniére bien irreprochable; bien édifiante, pour avoir à ſon âge ſi bien perſuadé tout le monde & de ſa prudence; & de ſon invincible pudeur.

Mais tout cela ne regarde point encore ſa charité à laquelle néanmoins j'ai deſtiné cét éloge. Meſſieurs, cette vertu commença à paroître dans l'acceptation de ce même emploi dont nous venons de parler; cét emploi étoit penible, épineux, délicat; il trainoit avec ſoi mille ſoins capables d'embarraſſer les plus habilles. Il falloit ſonger à l'entretien d'un peuple entier, compoſé de pluſieurs milliers d'hommes & de femmes de diverſes nations, de tous états, de tous âges. Il l'accepta toutefois, & par le deſir de ſes fréres, & même par le zéle qu'il avoit pour la gloire de Jeſus-Chriſt. Oui ce fut à la gloire de Jeſus-Chriſt auſſi bien qu'au ſervice de ſes fréres, que Saint Eſtienne ſacrifia ſon repos, & toutes les douceurs qu'il pouvoit gouter dans une vie moins occupée.

Les Apôtres étoient détournez du miniſtere de la parole, par la diſtribution des vivres & des habits, ils ne pouvoient deſormais partager leurs ſoins à ces deux emplois, ſans s'expoſer à s'aquitter foiblement de l'union de l'autre. Ils font même entendre aux Chrétiens, qu'ils ſeront contrains

d'abandonner la prédication de l'Evangile, si l'on ne les décharge de toute autre œconomie : C'eſt pour cela qu'ils demandent des Diacres ; car il n'eſt pas juſte, diſent-ils, que nous ceſſions de prêcher la parole de Dieu, pour prendre le ſoin des tables. *Non eſt æquum nos derelinquere verbum Dei & miniſtrare menſis.* S. Eſtienne pouvoit-il donner une preuve plus ſolide de ſon amour envers Jeſus-Chriſt, que de prendre ſur ſoi ce penible ſoin, afin que les Apôtres fuſſent libres pour publier la reſurrection & la divinité de leur maître. Si ſaint Paul lapida nôtre Saint par les mains des Juifs, parce qu'il garda les habits, dont ces inhumains auroient été embarraſſez en cette action, ne peut on pas dire que S. Eſtienne prêcha Jeſus-Chriſt par la bouche de tous les autres Diſciples, puis qu'en les déchargeant de la diſpenſation des biens temporels, il les delivroit d'un embarras capable d'arrêter leur zéle.

Ne croiez pas toutefois, que deſormais ſa charité ſe borne préciſement à pourvoir les fidelles des choſes néceſſaires à la vie. C'étoit bien de quoi occuper raiſonnablement un homme tout entier, puis que les Apôtres n'avoient pas crû qu'en le faiſant, il leur dût reſter du loiſir pour quelque autre choſe. Mais l'amour ne ſe raſſaſie point de travaux & de fatigues, il donne des forces, il trouve du tems pour tout: Il faut néceſſairement qu'il ſe produiſe en pluſieurs lieux, qu'il éclatte en mille maniéres. Oui, Meſſieurs, aprés qu'il s'eſt aquité au gré de tout le monde des fonctions de ſa charge, le Saint Diacre trouve encore & des forces & du tems pour travailler d'une autre maniére

pour la gloire de ſon Maître, & pour le bien de ſes fréres, il s'inſinuë dans leurs aſſemblées, il ſe mêle parmi les Juifs, il ne ceſſe de les inviter à reconnoître leur liberateur, il oſe même défier les plus ſavans, & entrer tout ſeul en diſpute contre tous les Docteurs, qui ſe rendoient à Jeruſalem de toutes les Sinagogues du mõde, il fait méme tous les jours de grans miracles pour autoriſer ſa doctrine: *Faciebat ſigna & prodigia magna in populo.* Quel fruit n'auroit il pas fait parmi ces maîtres de la foi ſi leur orgueil n'avoit empéché l'effet de ſon zéle? il les combat de tãt de raiſons, il les preſſe avec tant d'ardeur, il leur répond avec tant de ſuffiſance, qu'il leur ferme à tous la bouche, qu'il les couvre de confuſion, qu'il les oblige enfin de ſe retirer.

Ils ne peuvent réſiſter, dit Saint Luc à la ſageſſe & à l'eſprit qui parle par ſa bouche: *Et non poterant reſiſtere ſapientiæ & ſpiritui, qui loquebatur.* Mais hélas, ils ne réſiſtent que trop à l'eſprit qui leur parle au cœur & qui les porte à la penitence. Que faut-il dont encore pour les convertir, les voila convaincus, reduits au ſilence, forcez d'avoüer leur foibleſſe par leur retraitte? ils ſont enfin détrompez, mais comment obliger des orgueilleux à confeſſer qu'ils s'étoient trompez effectivement, & qu'ils ont eû moins de lumieres que ceux qui leur font connoître la verité? Voyant qu'ils ne peuvent tenir contre tant d'éloquence & tant de ſavoir, au lieu de ſe rendre à la verité connuë, ils prennent la réſolution d'éteindre le flambeau, qui la leur découvre malgré eux. Pour cela ils ont recours à la calomnie, ils ſubornent divers accuſateurs & faux témoins, ils émeuvent le peuple, ils

préviennent les anciens, & leur inſpirent tout leur venin. Au premier bruit des horribles blaſphémes qu'on lui impute, on court ſur lui de toutes parts, on le ſaiſit, on l'entraîne devant les Juges, pour entendre l'arrêt de ſa condamnation, ſa charité n'avoit point encore paru ſi héroïque qu'elle ſe fit voir.

Alors il entra dans le conſeil ſuivi de la populace en furie, & de tout ce qu'il y avoit de ſavans parmi les Juifs, & là ſe réjouïſſant d'avoir enfin trouvé une occaſion digne de ſon zéle, oubliant le peril qui le menace, au lieu de ſonger à ſa juſtification, il ne penſe qu'à profiter de l'attention qu'on lui donne, pour prêcher JESUS-CHRIST crucifié. Nous avons dans les Actes des Apôtres tout le diſcours qu'il fit en cette rencontre. Bien loin de ménager ſes farouches auditeurs, pour les adoucir, il ſe met à leur raconter l'hiſtoire de leur perfidie & de l'ingratitude de leur nation, il leur fait un long recit des promeſſes qui avoient été faites à leurs ancêtres des faveurs qu'ils avoient reçeües de Dieu, & de la maniére brutale & cruelle dont ils avoient traitté ſes plus fidelles ſerviteurs; puis étant enfin arrivé à Jeſus-Chriſt, élevant ſa voix & s'addreſſant à cette nombreuſe aſſemblée: *Durâ cervice & incircumciſis cordibus & auribus Spiritui ſancto reſiſtitis.* Dures ames, paiennes & indociles, juſqu'à quand reſiſterez-vous au Saint Eſprit: *Sicut patres veſtri ita & vos?* Vous ne valez pas mieux que vos parens, vos peres ont perſecuté tous les Prophetes, ils ſe ſont ſoüillez du ſang de ceux qui leur annonçoient le Meſſie; mais il étoit reſervé à vôtre cruauté de tremper vos

mains dans celui du Meſſie même, & de crucifier un Dieu. *Occiderunt eos, qui prænunciabant de adventu juſti, cujus vos nunc proditores & homicidæ fuiſtis.* Toute fois c'eſt en vain que vous avez eſperé de vous garantir par ſa mort des ſupplices dont il vous a menacés, il eſt reſſuſcité malgré toutes vos précautions, il eſt vivant, il regne, & il regnera durant tous les ſiécles.

Puis levant les yeux au Ciel, je le vois, dit-il, cét homme Dieu debout à la droite de ſon Pere, révétu de ſa gloire, & de ſa toute-puiſſance. *Ecce video cælos apertos, & Filium ſtantem à dextris virtutis Dei.* Ce diſcours excita d'étranges mouvemens dans l'eſprit de tous ceux qui l'entendirent, chaque parole leur perçoit le cœur. L'hiſtorien ſacré dit que tandis qu'il le prononçoit, les Juifs crevoient de dépit, qu'ils étoient comme enragez, fremiſſant & grinçant les dens contre le Saint. On auroit dit que c'étoit une troupe de bêtes feroces qu'Eſtienne eſſaioit de domter en les piquant juſqu'au vif, & les harcelant en mille maniéres, ou des eſclaves mutinez qu'il chatioit avec le fleau de ſon éloquence, tandis qu'il les tenoit comme enchainez par le reſpect, que leur imprimoit ſa préſence, & ſon courage.

Voila, Meſſieurs, quelle eſt ſa force & ſon intrepidité, il eſt aiſé de remarquer en cette action la grandeur de ſon amour envers le Sauveur du monde, mais peut-étre n'eſt-il pas ſi facile d'y découvrir ſa charité pour ſes fréres ? A entendre les paroles dures, & outrageuſes dont il ſe ſert, qui ne croiroit, dit. S. Auguſtin, qu'il eſt en colere, & que c'eſt la haine qui le fait parler ; *Quis non cre-*

deret iratum, quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat durâ cervice. & le reſte. Mais cette colere étoit un effet du zéle ardent qu'il avoit pour leur ſalut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes & tous les autres emportemens de paroles ſont communs à la haine & à l'amour, avec cette difference, que la haine ne les emploie que lors qu'elle eſt foible & paſſagere, & que l'amour ne s'en ſert que lors qu'il eſt violent. Oui dit ce Pere, le fiel, que ſon cœur répandoit ſi abondamment par ſa bouche, couloit d'une ſource inépuiſable de douceur, il s'échauffoit beaucoup, parce qu'il aimoit beaucoup, il en vint contre-eux juſqu'à la cruauté, parce qu'il vouloit mettre tout en uſage, pour les guerir. *Ferox cor, lene cor clamabat, & amabat, ſaviebat, & ſalvos fieri volebat.*

Ce n'eſt pourtant pas encore ici cet charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, Chrêtiens Auditeurs, pour porter l'amour à ſon comble, & c'eſt ce que va faire S. Eſtienne avec une conſtance inoüie. Repréſentez-vous donc cette multitude enragée, qui ne pouvant plus ſupporter les reproches de ce grand Saint, l'interrompt tout-d'un-coup par d'horribles cris, & ſe jette ſur lui avec furie comme pour le mettre en pieces. Ils le pouſſent, ils le traînent hors la ville & là jettant leurs habits & s'armant de pierres & de cailloux, ils fondent ſur lui tous à la fois, & le lapident cruellement. Il eſt aiſé de juger du nombre & de la force des coups par le nombre de ſes bourreaux, & par la fureur dont ils étoient animez; mais pourrez vous bien croire, qu'il eſſuie cette grêle épouvantable, ſans être porté par ter-

re, sans être ébranlé le moins du monde. Le voila déja tout meurtri, tout brisé, tout couvert de sang, il n'a plus qu'un moment de vie, il se meurt, & néanmoins il est encore débout, il se soûtient encore en cette posture, pour faire voir que son amour est encore plus fort que la haine de ses ennemis, qu'il est même plus fort que la mort.

En effet ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend & en vient à bout; oüi Messieurs, l'amour l'oblige enfin de plier & de fléchir les genous, pour obtenir par une priére plus humble la grace de ses barbares persecuteurs. *Positis autem genibus, clamabat voce magnâ, dicens: Domine ne statuas illis hoc peccatum.* S'étant mis à genou, il cria d'une voix fort haute, Seigneur ne leur imputez pas ce peché; oubliez l'injustice qu'ils commettent en mon endroit, ne les en punissez pas Seigneur, au contraire donnez leur de nouveaux secours, pour se convertir; Gueriſſez leur aveuglement; ne permettez pas qu'ils perissent. *Domine ne statuas illis hoc peccatum.* Quel changement s'écrie un Saint Pere! Est-ce bien là ce hardi jeûne homme, qui tout-à-l'heure traittoit d'une si grande hauteur & ses accusateurs, & ses juges? Cét homme qui a osé braver tout le Senat, & toute la Sinagogue, qui s'est déchaînée contre les Peres & contre les enfans, qui s'est emporté avec tant de chaleur pour ne pas dire avec tant d'aigreur & d'amertume? D'où vient qu'il paroît ici si different de lui-même, qu'il supplie, qu'il demande grace pour ceux qu'il corrigeoit tantôt avec tant de severité? *Vbi est tuum illud durâ cervice? Hoc est totum quod clamabat, hoc est totum quod sa-*

viebat. Que ſont devenus ces termes ſi forts, dont vous vous ſerviez pour cõfondre vos adverſaires ? Quoi tant de bruit, tant de colere ſe reduit enfin à prier pour eux ? En voici la raiſon, c'eſt que pour lors il conſideroit les Juifs, comme les ennemis de Jesus, & préſentement il ne voit en eux que ſes propres ennemis. Dans le conſeil il s'agiſſoit de la gloire de ſon maiſtre, & l'on n'en veut ici qu'à ſa vie.

Je voudrois bien, Meſſieurs, que pour comprendre ce qu'il y a de grand dans cette action, vous rappellaſſiez pour un moment en vôtre memoire ce qui ſurpaſſe en vôtre cœur, lorſque quelcun vous offence. Prier de ſens froid pour une perſonne qui ne nous aime pas, pour un homme qui nous mépriſe & qui nous traverſe dans nos deſſeins, qui eſt envieux de nôtre bon-heur, ſe reſſouvenir de lui à l'oratoire, faire des inſtances à Dieu pour lui obtenir quelque grace ſignalée. Mon Dieu que cela eſt beau, que cela eſt magnanime, que cela eſt digne d'un grand cœur, d'un cœur veritablement Chrétien ! Mais s'humilier devant le Seigneur, pour un ennemi qui vous frappe, qui vous roüe de coups, qui vous arrache la vie, & le faire au même tems que vous recevez un traittement ſi inhumain ; Dans ce tems où toute la nature a coûtume de ſe troubler, où toutes les paſſions ſe ſoulevent, où la raiſon n'eſt plus écoutée, où les loix mêmes ſe taiſent, & nous pardonnent les plus grands excez, penſez vous que la charité puiſſe faire quelque choſe de plus heroïque ? Saint Eſtienne apperçoit mille bras tournez contre lui, il les voit lancer avec furie les cailloux

dont ils sont armez ; Il lit dans leurs yeux & sur leur visage, la haine & la rage de leur cœur, il la sent encore mieux dans les rudes coups qui le blessent, qu'il reçoit en même-tems à la teste, à la face, à la poitrine, dans les flancs, devant, derriere, sans relâche, sans intervalle. Quand je ne dirois autre chose si non qu'il est calme au milieu de cette tempéte, qu'il expire dans ce supplice avec la même tranquillité que les autres hommes ont coûtume de s'endormir. *Obdormivit in Domino* ; sans qu'il s'éleve en son ame, nul desir de vengeance, nul ressentiment, nulle agitation, nul trouble; n'y auroit-il pas lieu d'admirer son invincible constance ? Mais je dis bien davantage, Chrétienne Compagnie; je dis que dans ce même-tems son cœur est rempli d'un amour ardent & sincere, qu'il s'attendrit sur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent. Enfin qu'il se prosterne contre terre, qu'il éleve sa voix, pour être entendu du Pere des misericordes, & lui demande pardon de tout le mal qu'ils lui font souffrir. Et afin qu'on ne croie pas que ce n'est qu'une grimace, ou qu'il ne prie que froidement ; C'est que sans parler des autres que nous ignorons, S. Paul qui étoit le plus zelé de tous ses persecuteurs, le grand & incomparable saint Paul, a été le fruit de cette priére. *Si sanctus Stephanus non orasset*, dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum non haberet* ; Si saint Estienne n'eût point prié il n'y auroit jamais eû de Saint Paul dans l'Eglise.

Voila, ce me semble, un parfait exemple de la charité parfaite; se consacrer à un emploi fort pe-

nible, pour en décharger les Apoſtres de Jeſus-Chriſt, & pour ſervir les fidelles, s'appliquer avec zele & peril même de ſa vie à faire connoître le Sauveur, & à détromper ſa nation : Enfin mourir pour ſon maître, & prier en mourant pour ſes ennemis. N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, qu'on ne peut porter plus loin les deux devoirs de la charité Chrétienne? Eſt-il néceſſaire de montrer que c'eſt le premier exemple que le Chriſtianiſme ait donné de cette ſublime vertu? Il ne me ſera pas mal-aiſé de vous le faire comprendre. C'eſt la ſeconde partie de ce diſcours, mais je la coupe en deux mots.

La charité Chrétienne à ne conſiderer préciſement que ce qu'elle a ajoûté à l'ancienne loi, a deux parties eſſentielles, l'amour du Sauveur & l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que S. Eſtienne a porté l'un & l'autre de ces amours, à la plus haute perfection, il reſte à examiner s'il a été le premier, qui ait été parfait en l'un & en l'autre. Pour la premiére partie, il ne peut pas y avoir de difficulté, que le martire eſt le comble de la charité parfaite, & l'Egliſe reconnoît S. Eſtienne pour le premier de tous ſes Martirs. Mais je ne ſai ſi nous avons jamais bien conçeu combien cette qualité lui eſt glorieuſe. Il eſt bien aiſé de mépriſer la mort aprés que dix ou douze millions de Chrétiens l'ont ſurmontée, & qu'ils ont pour ainſi dire, émouſſé tous les inſtrumens de la cruauté. Je ne m'étonne pas qu'on appréende peu les ſuplices, aprés qu'on a veu des vieillars, des femmes, de jeunes enfans endurer avec conſtance & chanter au milieu des feux, qui n'auroit honte de reculer

à la veûë des Agnés & des Catérines ? On apprend enfin par l'experience des autres que les plus cruels tourmens ne ſont pas inſupportables. On en vient juſqu'à ſe jouër de ce qui d'abord avoit cauſé de l'effroi. On admire l'intrepidité de cét homme qui oſa le premier s'embarquer ſur l'ocean, on dit qu'il falloit qu'il eut un cœur de chêne ou de bronze ? mais il faudroit être bien lâche aujourd'hui, pour appréender de monter ſur un vaiſſeau. Saint Eſtienne n'avoit point d'exemple qui l'encourageât à donner ſa vie pour Jeſus-Chriſt, nul Apôtre, nul Diſciple n'avoit encore réſiſté juſqu'au ſang ; on n'avoit point encore vû ces admirables prodiges, que Dieu a fait depuis ſi ſouvent, pour ſoûtenir la foi de ceux qui ſouffroient pour ſon amour, ou pour adoucir la rigueur de leurs ſupplices, ou pour les en délivrer même entiérement. Les temples magnifiques qu'on a érigés depuis à l'honneur de tant de martirs : les riches Autels qu'on a conſacrez à leur memoire : La vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers, tout cela, Meſſieurs, a donné à la mort une face bien differente de ce qu'elle devoit avoir, lors que ſaint Eſtienne s'y expoſa.

Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt avoit été crucifié, mais c'étoit la difficulté de ſe faire lapider pour un homme crucifié, & rendu infame par ce ſupplice ; Il y auroit eu moins de peine à mourir pour lui, lors qu'il étoit encore vivant, & que par ſon éloquence, & par la réputation de ſa vertu, il attiroit aprés ſoi toute la Judée. Jeſus-Chriſt étoit mort, il eſt vrai, mais cette mort bien loin de porter quelcun à deffendre ſa divinité avoit ſcanda-

lisé toute la terre, elle avoit fait oublier ses plus grans miracles, elle avoit dissipé, elle avoit ébranlé, disons le franchement, elle avoit renversé tous ses Disciples. Il fallot une grande foi, pour vouloir bien mourir en faveur d'un homme mort, personne ne l'aiant encore osé faire & les plus zelez d'entre ses amis, aiant refusé dans l'occasion de lui donner cette preuve de leur créance.

Pour la priére en faveur des ennemis; je n'ignore pas qu'elle nous avoit été enseignée par Jesus mourant; Je dis seulement que nôtre Saint Diacre a été le premier qui ait mis en pratique une si sublime leçon. S'il a été prévenu, ce n'a pû être que par un Dieu, & il a fait voir qu'il n'étoit pas impossible de le suivre. Car, Messieurs, l'exemple étoit un peu bien fort pour des hommes, si saint Estienne ne nous eût appris qu'il n'étoit pas inimitable. L'aversion extréme que nous avons tous naturellement pour nos ennemis, nous auroit fait considerer cette action du Sauveur, comme une action purement divine, on l'auroit contée parmi ses plus grands miracles. En effet ce fut cette action, qui persuada les plus obstinez d'entre les Juifs de la divinité du Sauveur. Ces opiniâtres que la guerison de tant de malades, que la résurrection méme des morts n'avoient pû toucher, se rendirent à cette preuve; ils crûrent qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui pût pardonner si généreusement à de si cruels persecuteurs. *Verè filius Dei erat iste.* De sorte que cét exemple étoit bien plus capable de donner de l'admiration, que de porter les hommes à l'imiter. Une chose qui n'avoit jamais été faite que par un Dieu, étoit à nôtre égard,

égard, comme ſi elle n'avoit jamais été faite, & dans ce ſens on peut dire, que Saint Eſtienne nous en a donné le premier exemple, puis qu'il a humaniſé pour ainſi dire, en ſa perſonne celui que nous avions receû du Verbe Incarné.

Quelle gloire pour vous, grand Saint, illuſtre Martir de JESUS-CHRIST, de nous avoir tracé en vôtre vie, & en vôtre mort, le premier & le plus parfait modelle de la plus parfaite des vertus Chrétiennes. Quelle gloire d'être allé ſi loin ſans guide; & par des routes ſi rudes & ſi élevées! Mais quelle honte pour nous, ſi nous héſitons d'entrer en ces mêmes voies, préſentement qu'elles ont été ſi battuës, & qu'elles ſont encore frequentées. Je ne parle pas du martire, parce que tandis que nous aurons des Princes auſſi juſtes, auſſi doux, auſſi pacifiques, auſſi ennemis du ſang & de la cruauté, que ceux que la providence nous a donnez, il n'y a pas trop d'apparence, que nous aions des occaſions de mourir pour nôtre foi. Mais pour l'amour des ennemis pouvons-nous deſormais alleguer quelque pretexte, aprés que tant de perſonnes de toutes conditions, nous ont fait voir, ce que nous pouvons avec la grace. Combien de généreux Confeſſeurs ont baiſé, ont embraſſé les bourreaux qui les déchiroient? Combien de méres vertueuſes ont protegé les meurtriers de leurs enfans! Combien de vrais braves ont été les prémiers à ſe jetter aux piés de ceux qui les avoient cruellement outragez? Combien d'innocens ont chargé de benedictions ceux qui les avoient opprimez par leurs calomnies? Combien de miſerables reduits à la plus extréme pauvreté ſollici-

tent tous les jours la misericorde divine de combler de graces spirituelles, ceux qui les ont depouillez de tous leurs biens temporels. Ouï, mon Dieu vous le savez, il y a encore aujourd'hui de ces grandes ames, & vous ne permettez pas, qu'il en manque jamais dans vôtre Eglise. *Ideoque & nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* C'est pourquoi mes freres étant environnez d'une si grande foule d'exemples, qui seroient comme autant de témoins, qui quelque jour nous reprocheroient devant Dieu nôtre dureté, courons par la patience dans la carriere qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité, en pardonnant les petits maux, qu'on nous fait, n'oppoſons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincere, & des priéres ferventes, souvenons-nous que de tous les moiens qui peuvent asseûrer nôtre salut, il n'en est point de plus infaillible que celui-ci : Dés que vous avez un ennemi, vous étes l'arbitre de vôtre fortune, & le maître absolu du cœur de Dieu. Le peché vous avoit attiré toute la haine du Seigneur, & comme vous êtes entierement en sa puissance & à sa discretion, vous aviez sujet de vous attendre à une vengéance terrible. Mais quelcun vous a-t-il offencé? Vous persecute-t-on avec injustice? Le Seigneur en soit beni mille, & mille fois : C'est comme un ôtage qui vous tombe heureusement entre les mains, & qui vous répondra à l'avenir de la conduite de Dieu à vôtre égard, non seulement vous pouvez vous delivrer des mains de la justice divine, comme par échange, vous pouvez encore obliger sa bonté à vous traitter fort humai-

nement, ſelon que vous uſerez envers ceux qui vous mal-traittent.

Comment vous plait-il que le Seigneur ſe conduiſe deſormais avec vous, voulez vous qu'il oublie tous vos deſordres, voulez vous qu'au lieu de punir vôtre ingratitude, il vous comble de nouveaux bien-faits, ne vous ſuffit-il pas qu'il vous pardonne, ſeriez vous bien aiſe, qu'il changeât en amour toute la haine qu'il avoit conçeüe. Il ne tiendra qu'à vous ſeul. Vous n'avez qu'à prendre ces ſentimens pour la perſonne qui vous a choqué, c'eſt un article de foi, que Dieu fera pour vous tout ce que vous aurez fait pour elle. *Quâ menſurâ menſi fueritis, remetietur vobis.* Depuis cét affront, depuis cette calomnie, depuis cette violéce qu'on vous a faite, Dieu vous a établi le juge de vos propres déreglemens, dit Saint Jean Chriſoſtome. *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum.* C'eſt à vous à dreſſer la minute de vôtre arrêt, le Seigneur s'eſt obligé à le ſuivre de point en point, faites lui voir en vôtre ennemi la maniére dont vous ſouhaittez qu'il vous traitte. *Si pauca dimittis, pauca dimittuntur, ſi plura plura, ſi ex corde dimittis & ſincere, eodem pacto tibi Deus dimittit, ſi præter veniam datam etiam eum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur.* Si vous pardonnez peu on vous pardonnera quelque choſe, ſi vous pardonnez davantage, vous recevrez un pardon plus étendu: ſi c'eſt ſans réſerve & du fond du cœur, le Seigneur oubliera toutes vos infidelitez & vos plus noires perfidies. Enfin ſi de l'oubli des injures vous paſſez juſqu'à aimer ceux qui en ſont les auteurs, attendez-vous à un amour

tres ſincere du côté de Dieu & ne doutez point que vous ne poſſediez ſes bonnes graces. *Eodem modo erga te Deus afficietur.*

D'où vient donc que je m'afflige ſi fort, quand on m'offence ? Que veulent dire ces triſteſſes, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportemens, ce deſeſpoir où me jette la moindre parole, le moindre tort que je reçois de mon prochain ? D'où vient que j'en pers l'appetit & le ſommeil ? que rien n'eſt capable de me cõſoler qu'une cruelle & prompte vengeance ? D'où vient que je ne puis ſouffrir qu'on me parle de pardonner ? Que je tiens pour ennemis tous ceux qui refuſent de flatter ou même de ſervir ma paſſion. *Quare contriſtatus incedo, dum affligit me inimicus* ? Si j'avois un peu de veritable amour pour moi-même, ſi j'avois mon ſalut un peu à cœur, ſi je redoutois la colere de mon Dieu autant qu'elle eſt redoutable, quelle ſeroit ma joie quand on m'offence, de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre reſſentiment, & que ſi je puis en être le maître, je m'en vais regler à mon gré ma deſtinée.

Helas Seigneur, nous n'y avons jamais bien fait réflexion. Mais puis qu'il eſt vrai, puis que c'eſt une verité dont on ne peut douter ſans renoncer le Chriſtianiſme, que vous ſerez tel envers nous, que nous ſerons envers ceux qui nous haiſſent, puis que je ſuis certain que vôtre cœur doit à cet égard ſuivre tous les mouvemens du mien, Seigneur vous le voiez ce cœur, vous en découvrez juſqu'aux plus ſombres replis ; vous m'êtes témoin qu'il n'y reſte ni fiel ni aigreur contre perſonne, pour obtenir le pardon de tant de

crimes dont je ſuis coupable, pour l'obtenir ſeûrement, indubitablement, il ne faut que pardonner à mon ennemi, je lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais ſans feinte, ſans réſerve; vous me promettez de m'aimer autant que je l'aimerai. Quoi, mon bon Maître, tout miſerable que je ſuis, tout indigne que je ſuis de vôtre amour? Ah Seigneur! que ne puis-je donc l'aimer mille fois plus que moi-même. Oui je l'aime cét homme qui ne m'aime pas, cét homme qui me hait; ſi vous voulez mortellement, peu s'en faut que je n'aime ſon averſion, qui me donne lieu de mériter vôtre amour. Quelle preuve vous plaiſt-il que je vous en donne? que je lui veüille du bien, je lui ſoûaitte tous les biens, que je me ſoûaitte à moi-même? Que je prie pour lui à vôtre exemple? Seigneur oubliez le peché qu'il pourroit avoir commis en m'offençant: Oubliez encore tous les autres, dont il pourroit être coupable. Faites lui mille & mille biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire. Je vous en conjure ô mon Dieu! par les entrailles de vôtre miſericorde infinie, par le ſang que vous avez verſez pour lui ſur la croix, par l'exemple que vous m'avez donnez vous même de pardonner, par la priére que vous fites en mourant pour ceux qui étoient les auteurs de vôtre mort. *Ignoſce illis, quia neſciunt quid faciunt.* Vraiment je le puis bien dire de ceux qui me perſécutent, qu'ils ne ſavent ce qu'ils font. Ils croient de me nuire, & ils ſe rendent les inſtruments de mon bon-heur éternel; Faites s'il eſt poſſible mon

maître, qu'en voulant me blesser ils ne se nuisent pas à eux mêmes ; qu'ils ne vous offencent pas, que les outrages qu'ils me feront leur deviennent aussi bien qu'à moi un sujet de mérite & de récompense éternelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLII.

POUR LE JOUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur pour lui preparer ſes voies. S. Luc. c. 1.

Saint Iean-Baptiſte a trés bien rempli la qualité de Précurſeur de JESUS-CHRIST, *montrant & marchant le premier par les mêmes voies, que le Sauveur devoit tenir & enſeigner aux autres hommes.*

JE ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il y ait jamais eû de Saint à qui le Ciel & la terre aient donné de ſi grands élogès, ni en ſi grand nombre qu'à Saint Jean. Le Prophete Iſaïe l'avoit appellé l'Ange du Seigneur : *Ecce ego mitto Angelum meum, qui parabit*

viam tuam ante te : Gabriël annonçant ſa conception dit qu'il ſeroit grand, non ſeulement dans l'eſtime des hommes qui ſont de ſi mauvais juges de la grandeur & de la petiteſſe des choſes ; mais dans l'eſtime de Dieu même qui ne ſe trompe point, & aux yeux duquel les plus grandes choſes ſont ſi petites : *Erit magnus coram Domino.* Quelques jours aprés ſa naiſſance, ſon Pére éclairé par le Saint Eſprit, prédit qu'il ſeroit le Prophete du Trés-haut, & le maître de ſon peuple en la ſience du ſalut. Les Juifs charmez de la ſainteté de ſa vie ne douteront point qu'il ne fût le Rédempteur qui leur avoit été promis, & ce fut un ſentiment preſque univerſel, approuvé des Prétres & des Docteurs de la loi, il confeſſa lui-même qu'il étoit la voix de celui qui crie, c'eſt à-dire, le heraut du Tout puiſſant. Jeſus-Chriſt, la verité éternelle le mit au deſſus de tous les Prophetes, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'il y avoit eû juſqu'alors de perſonnes illuſtres en ſience & en vertu : *Prophetam & pluſquam Prophetam* : Bien davantage, il déclara qu'il n'étoit jamais né d'homme, d'aucune femme, qui eut eû plus de mérite & de veritable grandeur : *Inter natos mulierum non ſurrexit major Ioanne-Baptiſta.* Enfin les Saints Péres ont remarqué que Saint Jean avoit réüni en ſa perſonne toute la ſainteté des deux loix, deſquelles il a été comme le nœud, qu'il a eû la foi des Patriarches, les lumiéres des Prophetes, la pureté des Vierges, l'auſterité des Anacoretes, le zéle des Apôtres, & la conſtance des Martirs. Aprés cela, Chrêtiens Auditeurs, que puis-je dire de ce grand Saint, qui réponde à l'idée que vous en devez avoir formée

ſur des loüanges ſi magnifiques ; mais ne ſerez-vous pas bien ſurpris, ſi abandonnant tant de titres ſi glorieux, je m'attache uniquement à la plus ſimple & à la plus commune de ſes qualitez, qui eſt celle de Précurſeur, ou d'avant-coureur de Jeſus-Chriſt. C'eſt en effet mon deſſein, & c'eſt pour cela que j'ai choiſi pour mon tême ces paroles du Cantique de Zacharie : *Præibis ante faciem Domini* : Mon fils vous ſerez le Précurſeur du Meſſie, c'eſt-à-dire, vous marcherez avant lui par les mémes voies qu'il doit tenir: *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.* Vous verrez, Meſſieurs, que ce choix ne fait point de tort à Saint Iean-Baptiſte, que l'Eloge que je lui donne renferme tous ceux que j'ai rapportez, qu'il ne diſtingue pas ſeulement ce grand Saint de tous les autres Saints qu'il l'éleve encore au deſſus d'eux, & qu'il étoit mal-aiſé de dire de lui ni plus de choſes, ni de plus grandes choſes en un ſeul mot. Vierge Sainte vous avez eû trop de part à ſa ſantification pour n'en prẽdre pas un peu au diſcours que je vais faire de ſa Sainteté ; je n'y ſaurois réüſſir ſans vôtre aſſiſtance, je vous la demande par la méme priére à laquelle vous avez accordé de ſi grandes choſes. *Ave Maria.*

Perſonne ne doute que le fils de Dieu ne ſoit venu ſur la terre pour nous ouvrir par ſes exemples, non ſeulement le chemin du ſalut, mais encore celui de la ſainteté. Et parce que la Sageſſe avoit deſtiné pluſieurs voies pour arriver au Ciel, ſoit pour parvenir à la vertu la plus parfaite, il a voulu tenir lui même toutes ces voies, quoique extremement differẽtes & même oppoſées en quel-

que maniére. De sorte que Saint Jean qui devoit être son Précurseur, pour s'aquiter dignement de ce ministére, a dû marcher le premier par ces mêmes voies, & montrer, pour ainsi dire, à Jesus-Christ toutes les routes que Jesus-Christ devoit enseigner aux autres hommes. Il l'a fait, Chrêtiens Auditeurs; & il l'a fait d'une maniére trés-excellente. Toutes les voies du salut se peuvent reduire à deux, l'innocence & la penitence; le Sauveur du monde les a embrassées toutes deux, puisqu'il a été sans péché, & qu'il a néanmoins porté la peine de tous les péchez. Je vous ferai voir que la vie de Saint Jean a été de même une vie également innocente & penitente; & ce sera la premiére partie de ce discours. Toutes les voies de la sainteté se rapportent pareillement à deux, qui sont l'action & la contemplation. Jesus-Christ a merveilleusement uni ces deux choses; toute sa vie aiant été partagée à la prêdication & à la retraitte. Je vous montrerai que la vie de Saint Jean a de même été partagée à la retraitte & à la prédication, & ce sera la seconde partie de son éloge. *Praibis ante faciem Domini parare vias ejus:* Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir & à tenter les divers chemins qu'il doit suivre, vous joindrez un mépris extréme de toutes les choses même permises, avec un éloignement parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu. Et en second lieu, vous allierez un zele ardent & infatigable à un trés grand amour pour le repos de la solitude. En un mot vous serez le plus innocent des hommes, & néanmoins le plus austere des penitens. Vous serez le

pére des Anacoretes, & en même tems le premier de tous les Apôtres. Voila le ſujet de ce diſcours.

La naiſſance de S. Jean-Baptiſte aiant été annoncée à Zacharie par le même Ange, qui peu de tems aprés annonça celle de Jeſus-Chriſt à la Sainte Vierge, Elizabeth conçeut cét admirable Précurſeur en un âge où elle ne pouvoit plus eſperer de devenir mére; quand d'ailleurs la nature n'eût pas mis des obſtacles invincibles à cette conception. Saint Auguſtin dit que Dieu ne ſe contenta pas de le faire naître d'une femme ſterile, qu'il voulut encore lui choiſir des parens vieux & caducs, afin que les années aiant éteint en eux tout deſir charnel, tout ſentiment de plaiſir, on pût dire que la foi & la chaſteté l'avoient engendré. Permettez moi, Chrétiens Auditeurs, de m'écrier dés ici comme les Juifs qui aſſiſtent à la circonciſion de noſtre Saint. *Quis putas puer iſte erit?* Quelle ſera, penſez-vous, l'innocence & la pureté des mœurs de cét enfant, puiſqu'il a fallu tant d'années pour purifier le ſein où il devoit étre formé, puiſque le Seigneur a voulu qu'il entrât dans la vie par une voie non ſeulement miraculeuſe, mais encore exemte des moindres ſouilleures de l'incontinence.

Ce n'eſt pas là toute-fois le plus aſſeûré préſage que nous aions de la pureté de ſa vie, Dieu qui avoit ſi long-tems differé ſa conception, prévint le tems de ſa naiſſance pour lui communiquer ſa grace. Vous ſavez que Marie étant allée voir Elizabeth durant ſa groſſeſſe, cette ſainte femme ſentit ſon fruit treſſaillir de joïe dans ſes entrailles au premier compliment de ſa parente. Tous les

Péres disent que Saint Jean fut sanctifié dans ce moment, & que ce fut alors que s'accomplit ce que Gabriël avoit prédit à Zacharie, son pere que cét enfant seroit rempli du Saint Esprit avant même que de voir le jour, *Spiritu Sancti replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Je vous laisse à penser, Messieurs, si Dieu auroit ainsi changé l'ordre des choses, s'il se seroit si fort hâté de purifier cette âme, s'il n'avoit préveû qu'elle dût jamais être soüillée par la moindre tache. Peut-on desirer une marque plus certaine du soin qu'il prendra de le préserver de tout peché, que cette impatience à le délivrer du peché originel. Mais si cette infusion de la grace avant le terme ordinaire, est un augure de sa sainteté avenir, l'abondance de cette grace dont il reçeut en même-tems la plenitude, en est une preuve infaillible. *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* C'est à-dire, il sera confirmé en grace avant que de naître. Il entrera dans la vie déja tout rempli, tout penetré de l'esprit de Dieu, & par conséquent hors d'atteinte à tous les traits du Démon.

Aussi personne n'a-t-il jamais douté, que Saint Jean n'ait porté dans le tombeau l'innocence, qu'il avoit apportée du ventre d'Elizabeth. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eû avec les hommes suffiroit pour nous en convaincre, où est ce que cét Ange du Seigneur, comme il est appellé dans l'écriture, auroit pû se corrompre & perdre la pureté de son cœur, lui qui dés sa plus tendre enfance avoit vécu dans un desert, qui avoit renoncé au monde, avant qu'il pût être infecté de son souffle, avant

même qu'il pût ou le connoître ou le craindre. Je ſai que nous n'avons tous que trop de pente au peché, qu'au defaut des ennemis étrãgers, nôtre propre concupiſcence nous tente & nous entraîne dans le deſordre. Mais cependant l'experience nous fait voir que ce tentateur domeſtique ſeroit bien foible, s'il n'étoit aidé de ceux de déors. Ce ſont les mauvais diſcours, les mauvais livres, les mauvais exemples qui ont ravi l'innocence à tous ceux, qui ſe plaignent de l'avoir perduë. Nous vivrions tous comme des Anges, ſi nous ne vivions que parmi des Saints ou parmi des bêtes ſauvages. Ames pures qui avez conſervé juſqu'ici la précieuſe grace de vôtre baptéme, il n'y a que ce moien de la conſerver juſqu'au bout, fuiez les hommes, allez cacher vôtre treſor en quelque lieu qui ſoit impénétrable à leurs yeux, & s'il ſe peut inacceſſible même à leurs deſirs. Ne frequentez que les plus vertueux & ne les fréquentez pas même beaucoup.

Mais ce n'eſt pas aſſez de dire que ſaint Jean n'a jamais perdu la grace de Dieu. De trés-grands Docteurs ſoûtiennent qu'il ne l'a jamais affoiblie par aucun peché veniel. Pour moi, Meſſieurs, quand je rappelle en mon eſprit toutes les merveilles qui ſont arrivées à ſa naiſſance, un Ange l'annonce, Zacharie en doute & perd l'uſage de la parole pour punition de ſon incredulité, il eſt conçeu par une femme doublement ſterile. Il prophetiſe avant que de naître, & communique à ſa mére le même don, en naiſſant il délie la langue de ſon pére, & il la délie pour prononcer autant d'oracles que de paroles, l'admiration & la joïe

que ressent toute la Judée au moment qu'il vient au monde. De plus quand je considere le long & magnifique éloge qu'en fait Gabriel au nom du Seigneur, quand j'entens le Seigneur lui-même qui le préfere à tous les Saints de l'ancien Testament, & qui dans toutes les occasions s'explique sur son sujet en des termes si forts qu'ils paroîtroient pleins d'execration de quelque autre bouche qu'ils sortissent. Quand je me représente toutes ces choses, je ne puis m'empécher de former une idée de sa sainteté qui en exclud jusqu'aux plus petites tâches.

Et certes il falloit que lui-même se sentît bien innocent & bien irrepréensible, pour oser entreprendre de réformer toute la Judée comme il l'entreprit sur les dernieres années de sa vie, & sur tout pour s'en prêdre aux Pharisiens, c'est-à-dire, aux devots & aux reformez de ce temps-là, ausquels il reprocha en face & de la maniére du monde la plus forte, les sécrets déreglemens de leur ame. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci & ce qui est une preuve encore plus grande de la pureté de ses mœurs, c'est que ces hipocrites quoique piquez jusqu'au vif par ses ameres repréensions, quoi que jaloux de sa gloire ne trouverent jamais rien à redire en lui. Au contraire aprés avoir long-tems examiné ses discours & ses actions, aprés l'avoir étudié avec tout le soin qu'inspire l'envie & la haine, il leur parut si irreprochable, qu'ils donnerent dans le sentiment du peuple qui le prenoit pour le Messie, ils allerent à lui pour s'en éclaircir, tout disposez à l'en croire sur son témoignage, & à l'honnorer comme le

Fils du tres-haut. Il est certain que ces Docteurs qui avoient une connoissance trés-parfaitte de l'Ecriture, n'auroient jamais formé un jugement si avantageux de ce Saint, s'ils avoient apperceu en lui le moindre foible, & s'ils avoient pû remarquer quelque chose d'humain en ses sentimens ou en sa conduite.

C'est sans doute sur ces mêmes fondemens, que quelques-uns ont crû que non seulement il avoit été exempt de tout peché actuel, mais qu'il avoit même été préservé de tout ce qu'on apelle attrait du peché, c'est à-dire, de tous les mouvemens déreglez & involontaires de la partie inferieure. Si cela est, Chrétiens Auditeurs, voici le plus-généreux pénitent qui fut jamais. Car pourquoi cette vie si austere, divin Précurseur ! en un âge où les plus mal-heureux enfans d'Adam n'épreuvent point encore la rebellion de la chair, & en une chair, qui dans un âge méme plus avancé fut toûjours si soûmise à la raison ? pourquoi traitter durement un corps, qui n'avoit jamais peché, un corps qui ne devoit jamais pecher, & duquel vous n'aviez à craindre ni violẽce ni surprise. Ouï, Messieurs, non-obstant cette innocence, non-obstant ces privileges. S. Jean étoit à peine sorti du berceau qu'il quitta toutes les douceurs de la maison de son pere pour s'adonner à la plus rigoureuse penitence qui ait jamais été pratiquée, si nous en croyons quelques historiens Ecclesiastiques ; Durant l'espace d'environ trente ans, il n'eut point de retraitte qu'une grotte obscure, & S. Gregoire de Nazianze asseûre qu'il passa tout ce tems-là exposé aux injures des saisons, sans avoir d'autre

couvert que le Ciel, ni d'autre lit que la terre. *Habuitque domum versatile cœlum, atque in humo dura corpus dabat ipse sopori.* Son habit étoit un tissu de poil, c'est à-dire, un long & rude cilice ; car l'Evangile qui remarque qu'il avoit une ceinture de peau, dit positivement en deux endroits que sa robe étoit non pas de peau, mais de poil de chameau. *Habebat vestimentum de pilis camelorum*, dit Saint Matthieu, & Saint Luc *vestiebatur pilis camelorum & zonâ pelliceâ.* De sorte qu'on peut dire qu'il s'habilloit bien moins pour s'empêcher de souffrir que pour ajoûter un continuel supplice à celui qu'il enduroit tantôt du froid & tantôt du chaud. Enfin il ne mangeoit que du miel sauvage & d'une espece de sauterelles que S. Jerôme dit être une viande assez ordinaire en l'Orient. Et en effet il en est parlé au livre du Levitique, parmi les animaux purs, dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. Un peu d'eau jointe à ces mets simples & legers faisoit toutes ses délices, & encore en prenoit-il si peu chaque jour, que l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpetuel : & pourquoi ne le diroit-on pas, puisque Jesus-Christ a même dit qu'il ne mangeoit ni ne beuvoit. *Venit Ioannes non manducans neque bibens.*

Voila une étrange vie, Chrêtiens Auditeurs, & je ne m'étõne pas que les Juifs ayent d'abord pris ce grãd Saint pour un pur esprit qui leur apparoissoit sous la forme humaine, mais qu'auroient-ils pensé de lui si dés l'âge de quatre à cinq-ans ils l'avoient vû pratiquer toutes ces choses. Qu'auroient-ils dit, si reconnoissant enfin qu'il étoit homme comme eux, ils eussent sû qu'il n'avoit

jamais

jamais perdu la grace de Dieu, & qu'il n'avoit pas besoin de ces penibles précautions pour y perseverer jusqu'à la mort? Que ceux qui ont vécu dãs le desordre, se dépoüillent de leurs biens, pour expier par la pauvreté volontaire le mauvais usage qu'ils ont fait de ces mémes biens, qu'aprés avoir offencé Dieu mille fois, on se condanne au jeûne & à la retraitte, qu'on exerce sur soi-méme toutes sortes de rigueurs, cela ne peut paroître étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris ce que c'est que le peché, & quelles peines lui sont préparées en l'autre vie. Qu'une personne méme innocente, mais fragile, exposée à milles tentations, & sans un danger continuel de tomber, s'arme de cilices & de discipline pour éloigner ses ennemis, pour conserver à son ame cette beauté, qui charme les yeux & le cœur de Dieu. Quand on a une fois conceû quel trésor c'est que la grace, on ne trouve rien en cela de fort surprenant; mais qu'un Saint aussi pur qu'un Ange, & presqu'aussi incorruptible, passe ses jours dans une mortification continuelle, que dés le berceau il s'ensevelisse dans une haire, qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il vive aussi innocemment que s'il n'avoit point de corps, & aussi durement néanmoins que si son corps étoit immortel ou insensible: c'est Messieurs ce qui s'appelle aimer veritablement la croix, qui est un amour aussi rare, qu'il est héroïque. Ouï Chrétiens, cét amour de la croix est rare depuis même que Jesus-Christ a été crucifié, & que la Croix est devenuë l'instrument de nôtre rédemption. Quelle gloire pour S. Jean de l'avoir aimée avant que le Fils de Dieu l'eût

addoucie avant qu'il eût découvert les tréſors & les délices qui y ſont cachées. Si les Apôtres ont mérité de ſi grandes loüanges pour avoir ſuivi leur maître par une voie ſi épineuſe, que doit-on dire de Saint Jean, qui l'a précedé en cette même voie ſans le ſecours d'aucun guide, qui eſt allé plus loin que tous ceux qui ont marché ſur les traces du Sauveur.

Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt un chemin qu'il nous faut tenir néceſſairement, ſi nous avons envie de nous ſauver. La Penitence eſt un remede abſolument néceſſaire aux pecheurs, & pour les juſtes elle eſt un préſervatif néceſſaire; Il faut l'embraſſer ou pour ſortir du deſordre, ou pour s'empécher d'y tomber, & ainſi l'on peut dire qu'il n'eſt point de ſalut que par elle, parce qu'il n'y a pas même d'innocence ſans ſon ſecours. Si cela eſt vrai pouvons nous douter que le nombre des ſauvez ne ſoit tres petit même parmi les Chrétiens, puiſqu'il y a ſi peu de penitens; Mais la penitence étant preſqu'entiérement bannie du monde, faut-il s'étonner que l'innocence y ſoit aujourd'hui ſi rare? Elle a été attaquée cette innocence, elle a été quelque fois vaincuë au milieu des ſolitudes les plus affreuſes, dans des corps uſez de vieilleſſe & conſumez d'auſteritez & vous voulez qu'elle ſubſiſte dans le grand monde, au milieu des plus mortelles occaſions, malgré le ſoin qu'on prend de nourrir, d'échauffer, de fomenter la cupidité par la moleſſe des habits, & par la délicateſſe des viandes?

L'Uſage des auſteritez, dit on, eſt bon pour les perſonnes qui vivent dans les Cloîtres & dans

les maiſons religieuſes. On a raiſon, il leur eſt bon en effet, il leur eſt même néceſſaire, ſans cela & les murailles & les grilles ſeroient de foibles remparts contre le vice, il ne laiſſeroit pas de s'y gliſſer, & d'y faire bien du ravage ; mais ſi l'on en a beſoin dans ces lieux de ſeureté, dans ces citadelles ſpirituelles, comme les appelle Saint Baſile, comment pouvez-vous vous en paſſer vous qui étes logez au milieu des piéges, que le Demon tend à tous les hommes, & qui avez devant les yeux les amorces de toutes ſortes de pechez. Vous dites que vous êtes une perſonne fort délicate accoûtumée à l'abondance & aux délices, que vous ne pouvez plus vous paſſer des douceurs & des commoditez de la vie, bien loin de pouvoir vous réſoudre à mortifier & à tourmenter vôtre corps, mais ſi vous ne pouvez pas vous y réſoudre, comment eſt-ce que vous pourrez vous ſauver. Lorsque vous ſerez malade outre les douleurs du mal qui ſont quelquefois trés aiguës, vous vous réſoudrez à un jeûne exact & fort penible, le medecin l'ordonne ainſi, vous prendrez des breuvages inſupportables au goût, vous ſouffrirez qu'on vous pique, qu'on vous applique le bouton de feu, qu'on vous faſſe des inciſions profondes & douloureuſes ; eſt-ce qu'on a plus de force & de réſolution dãs la maladie que quand on ſe porte bien ; ou plûtôt n'eſt-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la ſanté, & qu'on ne ſe met gueres en peine de ſon ſalut : Si l'on contoit l'amitié de Dieu pour quelque choſe, ſi nôtre ame nous étoit à peuprés auſſi chere que nôtre corps, ſi nous craignons autant d'être damné que nous craignons de mou-

rir, que nous serions forts, que nous serions généreux contre nous mêmes; que nôtre délicatesse, que nos infirmitez seroient de foibles prétextes, pour arrêter nôtre ferveur!

Nous avons fait ces jours passez en cette Eglise la fête d'un jeune Prince, c'est le Bien-heureux Louis de Gonzague, qui avant même que d'entrer dans la religion, dés l'âge de quatorze-à-quinze ans ne quittoit jamais de linge qu'il ne fût teint de son sang, qui tous les jours prenoit la discipline jusqu'à trois fois, qui faute de cilice s'appliquoit les molettes de ses éperons sur la chair nuë, qui étoit quelquefois à genou cinq ou six heures de suitte, & qui pratiquoit une si rigoureuse abstinence, qu'il se contenta long-tems d'un seul œuf pour châque jour, cependant il avoit été élevé tres mollement, & de plus il avoit fort peu de santé. Outre cela il étoit si innocent qu'on ne croit pas qu'en toute sa vie il ait peché veniellement une seule-fois de propos déliberé; enfin son corps étoit si peu ncommode à son esprit qu'il n'eût jamais ni pensée ni mouvement qui fût contraire à la pureté Angelique qu'il avoit voüée à la Sainte Vierge. On a remarqué que tous les Saints de quelque qualité, de quelque âge, même de quelque complexion qu'ils aient été, se sont sentis portez à ces exercices de mortification; qu'ils en sont devenus avides dés le moment que Dieu a commencé à les éclairer. Il semble que la grace domande comme naturellement ce secours pour se conserver & pour se fortifier, à peu-prés comme la nature cherche les choses agréables pour se maintenir. Mon Dieu que nous sommes éloignez de cette sainte dispo-

ſition; ſi c'eſt là le chemin qu'il faut tenir pour aller au Ciel, que nous courons grand hazard de n'y avoir jamais d'entrée ; & ſi nous y arrivons malgré nôtre négligence & nôtre peu de courage, qu'il y aura de diſtance en ce bien-heureux ſéjour entre nous & ces généreux ſerviteurs de JESUS-CHRIST. Cependant, Meſſieurs, ce ne ſont là que les voyes qui ménent préciſément au ſalut, pour parvenir à la ſainteté, il faut paſſer en des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien differentes, qui ſont le repos de la vie ſolitaire & les fatigues de la vie Apoſtolique, la contemplation & l'action ; Saint Jean a été ſon Précurſeur en l'une & l'autre de ces deux voyes. C'eſt la ſeconde Partie.

C'eſt avec beaucoup de juſtice que Saint Jerôme, dit que Saint Jean-Baptiſte a été le Pére des ſolitaires; mais il me ſemble que ſaint Grégoire de Nazianze n'a pas eu moins de raiſon de l'appeller l'enfant & le nourriſſon de la ſolitude. *Solitudinis alumnum.* S. Pierre d'Alexandrie dans un ouvrage qui a été approuvé par le ſixiéme Concile, aſſeûre que pour éviter la perſecution qu'Herode faiſoit aux petits enfans & qui s'étoit étenduë juſqu'à celui ci à cauſe des merveilles qu'on publioit de ſa naiſſance, Elizabeth le porta dans un deſert de la Judée, qu'il n'avoit encore que ſix mois. Cedrenus & Nicephore deux des plus anciens hiſtoriographes Eccleſiaſtiques, ajoûtent que cette ſainte femme mourut environ le quarantiéme jour de ſa fuite ; le petit Prophete demeura dans ce deſert ſous la conduite d'un Ange, qui prit ſoin de ſon éducation. Enfin l'Evangile nous

apprend que depuis ce tems-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la pénitence, il n'abandonna jamais sa solitude. *Et erat puer in desertis usque in diem ostensionis suæ.*

Bien davantage durant tout cét espace qui fut d'environ trente-ans, Saint Chrisostôme dit, qu'il ne vit jamais personne, & qu'il ne fut vû de personne. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci, c'est qu'il n'ignoroit pas que JESUS-CHRIST vivoit en ce même-tems, il ne fut point tenté de l'aller chercher pour avoir le plaisir de joüir de son entretien & de sa présence. Il me semble, Messieurs, que c'est là une preuve d'une vertu merveilleusement solide, qui demeure inviolablement attachée aux ordres de Dieu, qui est incapable de prendre le change, sous quelque prétexte, que ce soit, qui aime mieux croire que voir, & qui préfere la croix & la mortification aux délices même les plus saintes & les plus spirituelles. En effet lorsque le Sauveur vint au Jourdain pour recevoir le Baptême, Saint Jean déclara qu'il ne l'avoit jamais vû, mais que Dieu lui avoit donné une marque pour le reconnoître, c'est qu'il avoit apperçeu le Saint Esprit qui descendoit sur sa teste, sous la forme d'une colombe. *Et ego nesciebam eum, sed qui misit me baptizare in aquâ ille mihi dixit: Super quem videris Spiritum descendentem & manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.*

Mais quelle fut l'occupation de ce solitaire durant un si grand nombre d'années? durant tout ce tems-là il fut appliqué à la priére, dit Origene, & s'entretint avec les Anges. Il est certain qu'il

eut de grandes communications avec Dieu, puiſqu'étant entré enfant dans le deſert, & en un âge qu'il ne ſavoit pas encore parler, il en ſortit le plus éclairé de tous les Prophetes, le plus éloquent des Prédicateurs, & le maître des Docteurs mêmes de la loi. Il faut néceſſairement que toutes ces connoiſſances lui aient été inſpirées, qu'il les ait puiſées dans le ſein de Dieu, qu'elles ſoient le fruit de la haute contemplation, où il a été élevé; mais il faut enfin renoncer à ce répos pour entrer dans une voie plus penible, il eſt tems de commencer une vie d'Apôtre, & de devancer le Fls de Dieu qui ſe diſpoſe à ſortir de ſa retraitte de Nazaret, pour annoncer aux Juifs le Roïaume de ſon Pére. Saint Iean n'eut pas plûtôt connû qu'il étoit appellé à cét emploi, que ſortant du fond de ſa ſolitude, il parut tout d'un-coup ſur les rivages du Jourdain, & les fit retentir de ces paroles qui faiſoient le ſujet de tous ſes diſcours : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum Dei.* Hâtez vous de faire penitence, car voici le tems que Dieu doit regner parmi les hommes. Ce fut ſans doute une grande ſurpriſe pour tous ces peuples, de voir ce Prophete dont on n'avoit jamais entendu parler, & de le voir tout halé, tout extenué de jeûnes, révétu d'un affreux cilice, & préchant à haute voix ce qu'il pratiquoit lui méme avec tant de rigueur.

Au reſte, on ne vit jamais zele ni plus ardent, ni plus ferme, ni plus efficace, ni plus deſintereſſé que le ſien. Il parcourut en peu de tems toutes les contrées qui ſont arroſées par le fleuve du Jourdain, & il n'y eut perſonne en une ſi grande étenduë de pais, qu'il n'inſtruiſît de ſes devoirs, & qu'il

ne bâtizat de ſa main. Sa fermeté parût dans la maniére haute & généreuſe, dont il attaqua la fierté des Phariſiens, & dans les réproches qu'il ne ceſſoit de faire au Roi Herodes, au ſujet du commerce inceſtueux qu'il avoit avec la femme de ſon frére. Le ſuccés de ſes travaux fut ſi grand, que non-ſeulement tous les habitans de Jeruſalem, mais encore toute la Judée & pluſieurs autres peuples des environs furent touchez par ſes diſcours, & receurent ſon bâtéme, aprés avoir confeſſé à ſes piés les deſordres de leur vie : *Et baptizabantur ab eo in Iordane confitentes peccata ſua.* Les Soldats, les Publicains, les Phariſiens mêmes; tout fut ébranlé, tout ſe rendit à la force de ſon zele. Mais qu'il eſt pur ce zele, qu'il eſt ſincere, qu'il eſt deſintereſſé. Ce n'eſt point pour ſe faire connoître, Chrétiens Auditeurs, que nôtre Saint vient prêcher aux Juifs, ce n'eſt que pour faire connoître le Sauveur du monde. Dés que Jeſus Chriſt commence à ſe faire voir, Jean Baptiſte déclare franchement qu'il n'eſt que ſon Precurſeur, que c'eſt à Ieſus de donner le ſaint Eſprit, & d'effacer les pechez par un bâtéme bien plus excellent que le ſien. De plus, il invite tous ſes Diſciples à écouter ce nouveau maître, il les porte, il les engage à s'attacher à lui comme à la ſource de toute ſience & de toute ſainteté. Enfin il publie hautement que cét homme eſt veritablement le Fils de Dieu: *Teſtimonium perhibuit quia eſt Filius Dei.* S. Pierre lui rendit depuis un ſemblable témoignage, & vous ſavez qu'il en fut recompenſé ſur l'heure, & par la puiſſance ſouveraine qui lui fut donnée ſur toute l'Egliſe. Mais outre que Saint Jean l'avoit prévenu;

bütre que la confeſſion du Précurſeur avoit été publique, & que l'autre ne ſe fit qu'en préſence de quelques Apôtres, Saint Jean reconnut Jeſus-Chriſt pour le Fils de Dieu, lors qu'on lui offroit de le reconnoitre lui-même pour le Meſſie, lorſque tout le monde étoit perſuadé qu'il l'étoit effectivement, & qu'on le preſſoit de ne refuſer pas cét honneur. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jeſus-Chriſt que Saint Jean lui en fit en cette rencontre. Car ce Saint aiant des qualitez qui faiſoient croire aux hommes qu'il étoit le liberateur, des qualitez qui rempliſſoient toute l'idée qu'on avoit conceûë de l'homme-Dieu, de combien réauſſa-t-il cette idée lors qu'il fit entendre que tout grand qu'il leur avoit parû, cependant il n'étoit que la voix de celui qu'ils attendoient, & qu'il n'étoit pas digne de délier la courroie de ſes ſouliers. Voilà, Chrétiens Auditeurs, comment il travailloit uniquement pour celui qui l'avoit envoyé, & comment il faiſoit ſervir ſa propre gloire à la gloire de ſon maître. Tout le fruit qu'il tira pour lui méme de ſes travaux Apoſtoliques, ce fut la priſon & la mort qu'Herodes lui fit ſouffrir en haine de la verité. Il ne lui manquoit plus que cette glorieuſe avanture, pour mériter toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Egliſe peut donner aux divers Saints qu'elle honore de Docteur, de Vierge, d'Anacorete, d'Apôtre, de Prophete, de Martir: Mais ſur tout il achova par là de remplir ſa principale fonction, qui étoit celle de Précurſeur en mourant pour Jeſus Chriſt, en mourant quelque tems avant que Jeſus-Chriſt mourût pour nous.

Je finis, Meſſieurs, par une réflexion pareille à celle que j'ai déja faite ſur la premiére partie de ce diſcours: J'ai dit qu'on pouvoit être penitent ſans être innocent, quoi que l'innocence ne puiſſe pas ſubſiſter long-tems ſans le ſecours de la penitence. Je dis de même qu'on peut ſe ſantifier par la voie de la contemplation, ſans entrer dans celle de l'action, mais qu'on ne peut pas même ſe ſauver en agiſſant, ſi l'on abandonne entiérement la retraitte. Oui, Chrêtiens Auditeurs, le zéle méme devient pernicieux, il devient funeſte à ceux qui s'y laiſſent trop emporter, & qui n'en interrompent pas quelque-fois les penibles occupations. Il eſt bon de faire des courſes ſur l'ennemi du genre humain, & de lui enlever le plus d'ames qu'il eſt poſſible, mais il faut que ce ſoit, pour ainſi dire, à l'abri & comme ſous le canon d'une place de ſeûreté, où l'on ſe retire de tems en tems pour ſe rafraîchir, & où l'on ſe vienne mettre à couvert des traits du Démon, lors qu'il arrive qu'il nous reduit nous-mêmes à nous defendre.

Mais ſi l'air du monde eſt contagieux à ceux qui y ſont portez par l'eſprit de Dieu, à ceux qui ne le voient qu'à deſſein de le combatre & de le ſantifier; Quelle ſeûreté peut-il y avoir pour ceux qui le fréquentent pour l'imiter, pour prendre part à tous ſes plaiſirs, pour étudier ſes maximes & pour les ſuivre? Le commerce du monde eſt dangereux pour les hommes Apoſtoliques, comment eſt-ce que les gens du monde même pourront s'y ſauver. Et quand je parle du monde, je ne prétens pas le borner à certaines perſonnes ou nobles ou opulentes qui vivent dans l'oiſiveté &

dans les délices, que le luxe & l'orgueil accompagnent preſque par tout, outre ce grand monde qui n'eſt ouvert qu'à peu de perſonnes, il y a dans chaque condition un monde à fuir, lequel eſt compoſé de ceux de cette même condition, qui ont le moins de piété, le moins de ſentiment des choſes de Dieu qui aiment le plaiſir, en un mot qui dans leur conduite ſuivent à proportion les mêmes regles que ceux du grand monde, comme il arrive quelque-fois que dans de petits états, on ſe gouverne par les mêmes loix qu'on obſerve dans les plus grandes monarchies. Or je dis, Meſſieurs, que non ſeulement il eſt mal-aiſé de hanter ce monde & de ne ſe corrompre pas, mais je dis que de s'y plaire c'eſt une marque infaillible qu'on eſt déja corrompu : *Si delectat te mundus*, dit le grand Saint Auguſtin, *immundus es. Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* C'eſt Dieu-même, Chrétiens, qui par le Prophete Iſaïe nous donne un avis ſi preſſant : Retirez-vous, retirez-vous au plûtôt, éloignez-vous promptement d'un lieu ſi ſuſpect, fuiez une ſi grande corruption, ne vous engagez point au milieu d'un peuple ſi ſoüillé ; *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* Je ſai que cette retraite fait peur à la plûpart des gens, mais je ſai auſſi que quand on en a une fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avoit embraſſée ; je ſai que ceux qui en jouiſſent croient faire un grand ſacrifice à Dieu quand ils en ſortent pour aller travailler à ſa gloire. Saint Grégoire de Nazianze y trouvoit de ſi grands charmes, qu'il dit lui-méme que ç'avoit été par cette ſeule raiſon

qu'il avoit témoigné tant de repugnance à accepter l'Episcopat, Saint Bernard au milieu des plus-florissantes Cours de l'Europe, quoi-qu'il y receût plus d'honneur qu'il n'en faudroit, pour satisfaire la vanité du plus ambitieux homme du monde, ne cessoit de soûpirer pour les forêts de Clairvaux. C'est dans ce sentiment qu'il disoit souvent ces belles paroles ; O bien-heureuse solitude, ô mon unique felicité! je ne trouve par-tout ailleurs que des épines & de l'amertume, vous seule me rendez heureux dés ici-bas ! *O beata solitudo ! ô sola beatitudo* ! mais ne m'en croyez pas, n'en croyez pas même ces grans Saints dont je vous produis le témoignage ; éclaircissez-vous par vous-mêmes de la verité, condannez vous pour quelque tems à ne sortir de vôtre maison, que lors que la nécessité des affaires, ou les devoirs de piété vous y contraindront, employez le loisir que vous donniez auparavant au jeu, & aux entretiens inutiles, employez, dis-je, ce loisir, à vous entretenir avec Dieu de vos affaires les plus-importantes, à rapeller en vôtre memoire les désordres de vôtre vie, les dangers que vous avez courus, les graces que Dieu vous a faites. Examinez un peu la solidité, ou la vanité des biens que vous avez aimez, que vous avez recherchez, que vous avez possedez, appliquez-vous un peu à la lecture de ces livres de piété qui sont remplis d'onction, qui parlent au cœur, comme des Evangiles, de l'Imitation de Iesus-Christ, de la Vie Devote de saint François de Sales. Je ne dis pas seulement que vous appercevrez bien-tôt un grand chagement en vos mœurs, que vous verrez diminuër le nombre & la

griéveté de vos fautes, que vous commencerez à découvrir le chemin du Ciel, & à reconnoître combien juſqu'ici vous en avez été éloigné. Mais j'oſe vous promettre que vous perdrez en peu de tems le goût de toutes les autres douceurs, que vous vous repentirez de vous étre privé ſi long-tems du plus grand plaiſir de la vie, que vous ne craindrez rien tant à l'avenir que d'étre obligé de r'entrer dans le tumulte, & que vous ne deſirerez plus rien au monde que de paſſer de ce repos temporel à celui de l'éternité, que je vous ſoûaitte.

Fin du ſecond Volume.